J. GOURDAULT

L'EUROPE PITTORESQUE

PAYS DU NORD

HACHETTE ET Cie

L'EUROPE PITTORESQUE

PAYS DU NORD

J. GOURDAULT

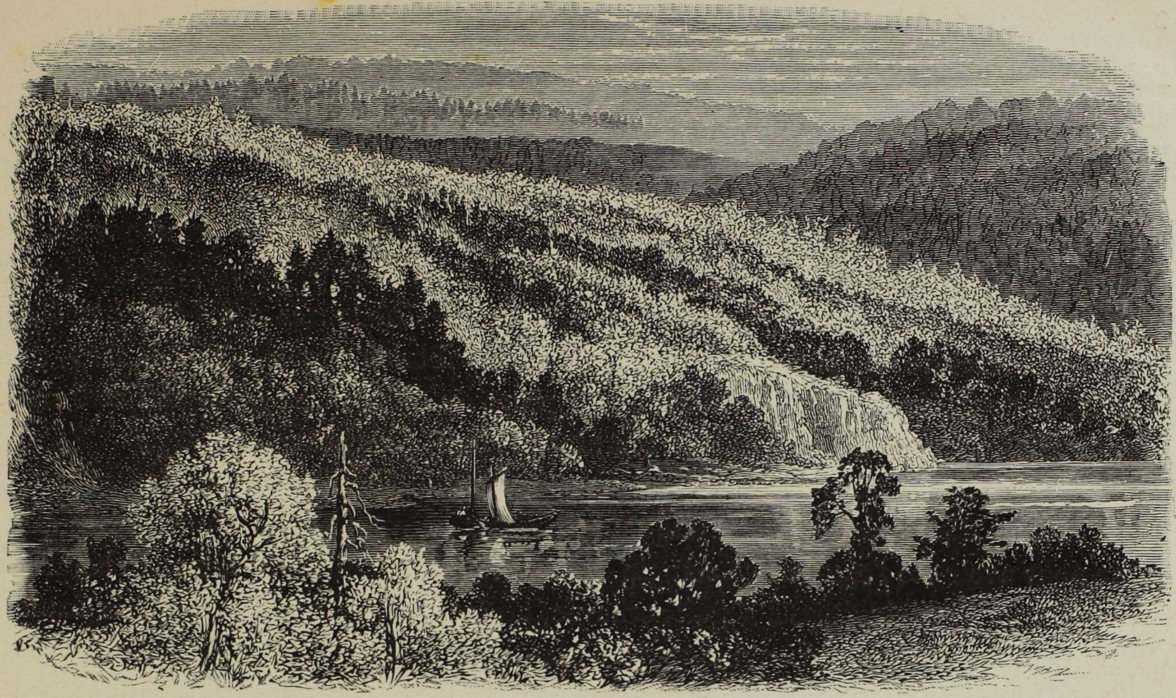
L'EUROPE PITTORESQUE

PAYS DU NORD

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 332 GRAVURES

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1892



Bords de la Meuse.

BELGIQUE ET HOLLANDE

I

LA VALLÉE DE LA MEUSE. — ENTRÉE EN BELGIQUE. — AU PLATEAU DE L'ARDENNE SOUVENIRS HISTORIQUES ET LÉGENDES. — LES GROTTES DE HAN. LA VILLE DE DINANT

A l'est du plateau crayeux de la Champagne, que parcourent la Seine, la Marne et l'Aisne, se déroule la profonde vallée de la Meuse. Les deux régions ne se ressemblent guère. On connaît les paysages champenois : ce sont ceux dont s'est inspiré La Fontaine dans ses sobres esquisses où quelques mots, un simple trait souvent, suffisent à nous mettre devant les yeux toute une petite scène dont la nature fournit à peu de frais le décor.

Dans ce pays de plaines (*Campania*), point de lignes tranchantes ni grandioses; tout y est en contours et en nuances, en contours fins et en nuances légères. Des champs ondulés ou coupés de modestes collines, à travers lesquels de menues rivières serpentent sous les aunes, des ceps de vigne à la tige tordue, de grands blés où

l'alouette cache son nid, des bruyères et des buissons où fourmille tout un monde affairé d'animaux, des bouquets de bois où le lapin de garenne vient « faire sa cour à l'aurore parmi le thym et la rosée », telle se présente en son ensemble cette vieille province gauloise, intermédiaire entre l'Ile-de-France et la Lorraine.

Tout autre d'aspect et de couleur est le massif des Ardennes, qui commence aux limites du pays rémois et se prolonge en Belgique et en Prusse, par delà Liège, jusqu'à Aix-la-Chapelle. Des montagnes quartzeuses et schisteuses déchirées par des gorges aux fractures étranges et hardies, de vastes futaies parsemées de landes, de marais, de tourbières, çà et là même des espèces de steppes, se partagent ce territoire tourmenté que couvrait jadis la gigantesque forêt Charbonnière.

La Meuse, qui arrose cette contrée, a sa source principale au plateau de Langres, à 381 mètres d'altitude, dans un cirque de rochers sauvages, près d'une grotte qui passe pour avoir été l'asile où se réfugia avec sa femme Éponine le fameux chef lingon Sabinus, à la voix duquel s'était soulevée, au temps de Vespasien, toute la Gaule du Nord et de l'Est. Après avoir coulé d'abord parallèlement à la Moselle (petite Meuse), la rivière, au sortir du département de la Haute-Marne, se perd sur un espace de 8 kilomètres, en amont de la petite ville vosgienne de Neufchâteau. Elle reparaît ensuite près de Noncourt et s'engage dans une étroite vallée entre les deux chaînes boisées de l'Argonne, relief de médiocre hauteur qui rattache le plateau de Langres à celui des Ardennes, et dont le point culminant (263 mètres) est la Côte des Cerfs, au sud-est de Sainte-Menehoulde.

Cinq défilés fameux dans les luttes de la France et de l'Allemagne permettent, on le sait, de franchir cette intumescence de terrain, que le chemin de fer de Paris à Metz traverse en tunnel.

De là, le cours d'eau gagne Verdun, ville qui, depuis la dernière guerre, représente la barrière du pays de ce côté et qu'on a, pour cette raison, transformée en un vaste camp retranché, défendu par une ligne de forteresses se succédant d'un sommet à l'autre. Plus bas, elle passe à Stenay; puis, pénétrant dans le département des Ardennes, elle arrive à Sedan. En aval de cette place, elle laisse à gauche le château de Bellevue, où fut signée la capitulation du 2 septembre 1870, pour décrire une immense boucle à l'est, autour de la presqu'île dans laquelle fut enfermée l'armée prisonnière; après quoi, remontant au nord-ouest, elle atteint Mézières et Charleville.

Là, elle entre dans le plateau des Ardennes, où elle se grossit de la Sémoy; ses berges deviennent plus escarpées et plus sauvages; de hautes collines boisées descendent en pentes abruptes vers son lit, qui se resserre ou s'élargit tour à tour. Trente-trois kilomètres plus loin, un énorme promontoire bizarrement fissuré et strié barre le cours du fleuve, et l'oblige à faire à droite un nouveau circuit qui dessine la péninsule de Fumay. Le rocher surplombe tellement la rivière qu'il a fallu tailler dans sa masse le chemin de halage. A sa partie médiane à peu près s'ouvre une sorte de bouche noire : c'est un sentier de chèvres qui menait jadis à un antre où vivait seule, avec des corbeaux et des souris, une vieille aliénée qui se croyait, dans sa folie, la reine de la montagne.

Passé Fumay, chef-lieu de canton de cinq ou six milliers d'âmes, les hauteurs s'abaissent, l'horizon est plus large, plus riant, et la Meuse ne tarde pas à atteindre Givet, qu'elle divise en deux villes reliées par un beau pont de pierre : à droite,



L'ARDENNE. — Près de Fumay.

Givet-le-Grand, dominé par la citadelle de Charlemont; à gauche, Givet-le-Petit, sis au pied du mont d'Haurs.

La frontière n'est qu'à 2 kilomètres de là. De limites naturelles, il n'y en a pas; la ligne de démarcation, toute politique, est indiquée par un simple ruisselet.

A partir de ce point la contrée devient des plus curieuses. La rivière, décrivant de bizarres méandres, file par des gorges profondes entre des escarpements de 200 à 300 mètres de hauteur, coupés de vallons verdoyants ou de brèches schisteuses remplies d'éboulis. Ce plateau belge des Ardennes, plus froid et d'une végétation plus tardive que le plateau français situé en amont, atteint l'altitude maximum de 700 mètres; c'est le point culminant d'où le sol de la Belgique va s'affaissant par

degrés, vers l'est et le sud-est, jusqu'aux plaines basses du littoral de la mer du Nord.

La forêt qui couvrait autrefois cette vaste surface était, je l'ai dit, un reste de la *Silva carbonaria* dont César nous a laissé la description, et qui s'étendait depuis les bords du Rhin jusqu'au pays des Nerviens (Hollande).

Au xve siècle encore, elle occupait, dit-on, un espace de plus de cent lieues; seulement, de larges essartements pratiqués depuis trois cents ans dans son sein l'avaient déjà partagée en plusieurs massifs distincts qui se succédaient, du sud-ouest au nord-est, dans la province de Namur, la principauté de Bouillon, le Luxembourg, les évêchés de Trèves et de Liège.

Pétrarque, qui la traversa, parle avec une admiration extatique de ses fourrés solitaires, pleins d'ombre et d'horreur, que l'imagination du temps prolongeait « jusqu'à Constantinople, avec sept jours de largeur dans la terre d'Esclavonie », et peuplait en outre de lions et de tigres. Aujourd'hui même que l'industrie charbonnière s'en est emparée, c'est toujours, de ce côté-ci du Rhin, la forêt par excellence (*Ardenne*, en celtique, signifie forêt), la terre classique des superstitions et des mythes. Des lutins appelés *Nutons* y habitent les creux de rocher et harcèlent, à la tombée de la nuit, le voyageur égaré; des *gates* aux cornes d'or (chèvres enchantées) y gardent, au fond de cavernes, des trésors maudits. Nous verrons tout à l'heure, en effet, combien les sites régionaux prêtent à la fantasmagorie.

Cette futaie sacrée, qui, aux âges chevaleresques, devint pour les populations de l'ancienne Gaule Belgique ce qu'était pour les Bretons la féerique forêt de Brocéliande, illustrée par l'enchanteur Merlin, a joué un rôle non moins important dans l'histoire que dans la légende. C'est là qu'en l'an 54 Ambiorix anéantit les légions; c'est là aussi que les Gallo-Romains résistèrent aux Francs de Clovis. C'est à la sortie de ses halliers que se livrèrent les combats de Vinci et de Testri qui donnèrent la Gaule aux envahisseurs. Plus tard, l'Ardenne fut la résidence des chefs des Francs Austrasiens, le district de chasse préféré des premiers Carolingiens. Bien que saint Materne y eût été envoyé, dès l'an 50, par l'apôtre Pierre, le culte de la grande Diane ardennaise résista pendant des siècles à toutes les évangélisations, et, à l'arrivée de saint Hubert, il était encore florissant.

Saint Hubert ou Hugbert, qui est resté le patron des chasseurs, n'était rien moins qu'un fils de Bertrand, duc d'Aquitaine, qui vivait au temps de Clotaire III.

Vers 676, à l'âge de vingt ans, pour échapper aux cruautés d'Ebroïn, il se retira en Austrasie, auprès de son parent Pépin d'Héristal; six ans après, il épousa Floribanne, fille du comte de Louvain Dagobert.

On sait comment la légende raconte le fait de sa conversion.

Un vendredi saint, il poursuivait un cerf dans la forêt de l'Ardenne, là où s'élève aujourd'hui la bourgade qui porte son nom, quand tout à coup, au milieu des cornes de l'animal, il aperçut l'image du crucifix. En même temps une voix lui cria : « Jusques à quand, Hubert, perdras-tu ton temps à chasser les bêtes sans souci de ton âme? » Frappé comme d'un coup de foudre, le prince tomba à genoux, et incon-

tinent il alla se faire instruire dans la foi chrétienne par l'évêque saint Lambert. Quelque temps après, sa femme étant morte, il céda à son frère Eudes ses droits au duché d'Aquitaine et, entrant dans les ordres, se retira au monastère d'Andain, près du lieu où lui était apparue la miraculeuse vision. Aujourd'hui encore la croyance populaire veut qu'il continue ses chasses à travers la forêt, sonnant du cor et frappant les daims de son épieu invisible.

Un peu plus tard, l'Ardenne est le théâtre des exploits des quatre fils Aymon. Renaud de Montauban et ses trois frères ont entrepris de lutter contre Charlemagne. Après le meurtre du neveu de l'empereur, ils s'enfuient, montés sur le cheval Bayard, dans les sauvages retraites du massif, et, là, se bâtissent un château au bord de la Meuse. Mais Charlemagne, qui les poursuit avec une armée, les contraint de quitter leur demeure et de se réfugier au sein du fourré, où ils mènent, en compagnie des bêtes fauves, l'existence la plus misérable. La rouille dévore leurs casques, leurs épées n'ont plus de fil; néanmoins leur nom seul et celui de leur coursier fantastique, sur lequel de temps à autre ils se précipitent hors du bois, répand la terreur dans le voisinage. Vainement le cheval Bayard est-il jeté dans le fleuve avec une grosse pierre au cou, par ordre de l'empereur Charlemagne; il revient sur l'eau, gagne la rive, et, de là, rentre dans la forêt, où l'on croit encore entendre aujourd'hui ses hennissements dans le souffle du vent.

Un héros ardennais d'un autre genre, dont l'épopée serre de plus près l'histoire, c'est ce terrible Guillaume de la Mark, surnommé le « sanglier des Ardennes ». Il nous est dépeint comme une sorte de Nemrod barbouillé de lie et de sang, à la barbe épaisse et hirsute, aux dents longues comme des défenses, et portant toujours sur son armure une peau de sanglier dont il relevait la hure sur sa tête. Il était originaire de Sedan, ville qui porte encore un sanglier dans ses armes. Ce farouche seigneur, dont la lignée aboutit, par mariages, aux Turenne, fut, rappelons-le, un allié fidèle de Louis XI, dans sa lutte contre Charles le Téméraire. Livré par trahison à Maximilien, l'époux de Marie de Bourgogne, il fut décapité à Utrecht.

En aval de Givet, la vallée de la Meuse modifie, je l'ai dit, de nouveau ses aspects. Avant de se transformer définitivement en un fleuve industriel et marchand, entravé d'écluses, de barrages, et sillonné par une active batellerie, le cours d'eau, dans les districts solitaires qu'il parcourt en deçà de Dinant et de Namur, enfante ses paysages suprêmes. Ses berges sauvages s'encadrent d'escarpements sourcilleux où, au-dessus de blocs en saillie, se dressent des pics déchiquetés et étranges; ses ondes et celles de ses affluents, saisies d'une sorte de vertige, mordent et creusent les roches au passage ou s'engouffrent dans de mystérieuses crevasses, comme si elles voulaient aller arroser le royaume des esprits infernaux.

Tout alentour, dans les entrailles lacérées du sol s'ouvrent des excavations fantastiques et immenses. Les plus curieuses de ces fissures se rencontrent aux abords de Dinant : ce sont les grottes de Rochefort et de Han.

Les premières sont des cavités volcaniques taillées et ciselées comme un bijou d'orfèvrerie. Des arabesques fantasques, dont on ne saurait se faire une idée, si on

ne les a vues, y sculptent à la paroi de roc toutes sortes de figurations et de reliefs imprévus, simulant des reliquaires, des châsses, des chapelles, des tabernacles. Au

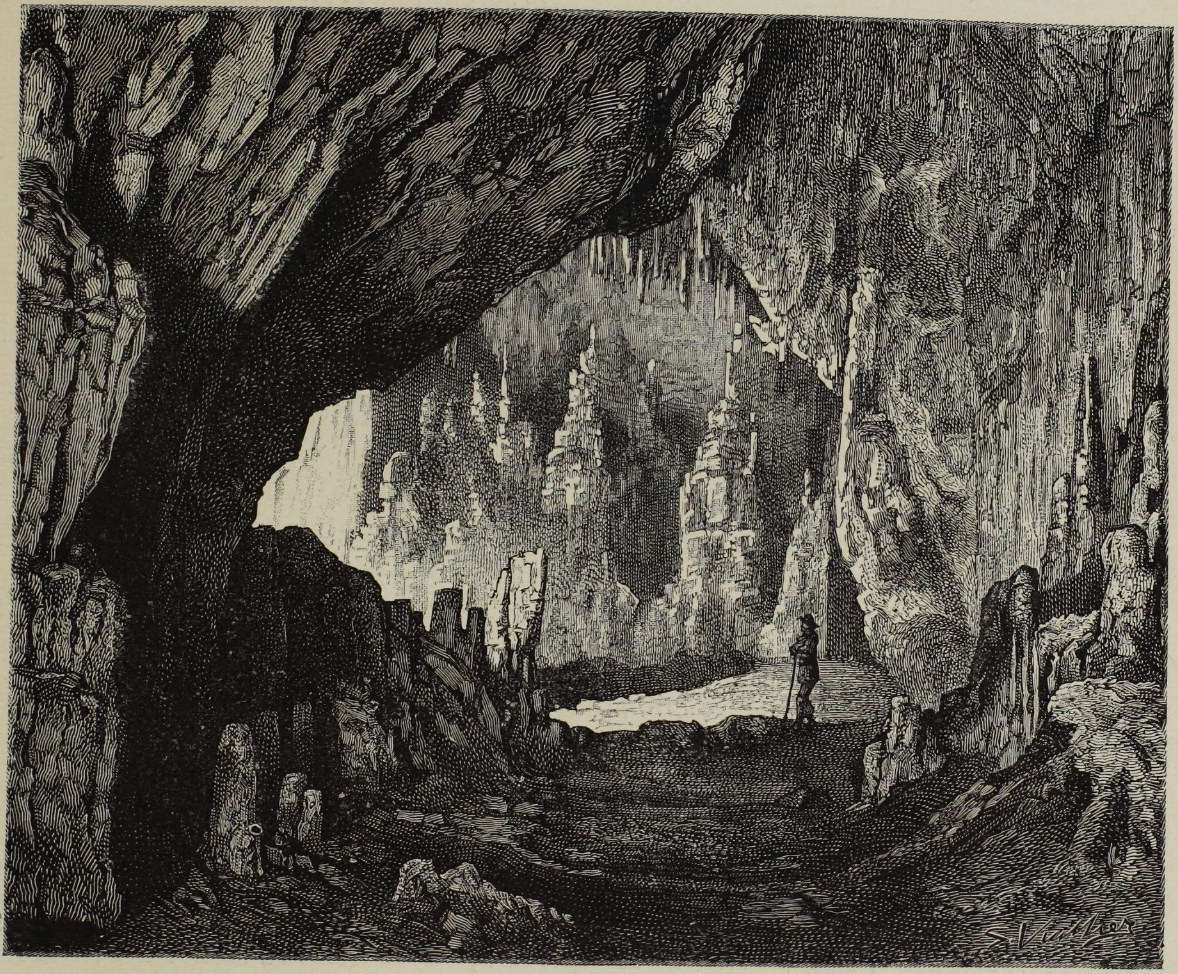


La Rivière de Lesse. (Voir p. 7.)

bout de ces galeries s'ouvre la salle du Sabbat, gigantesque nef dont les voûtes, hautes de 170 mètres, offrent, aux clartés du magnésium, des aspects véritablement féeriques.

La grotte de Han, plus saisissante encore, est tout un monde d'épouvantements

et de fantasmagories dantesques. La belle rivière de Lesse, affluent oriental de la Meuse, s'y engouffre avec fracas pour ne reparaître qu'à un kilomètre et demi de là, sur l'autre versant de la montagne. Cette « Babylone des ténèbres », comme on l'a nommée, a été découverte par hasard en 1814. De même que dans la grotte des Fées de Saint-Maurice-en-Valais, on n'y pénètre que par une fente étroite, avec des guides munis de flambeaux. Les yeux et l'esprit restent confondus de la singularité grandiose du spectacle. Bastions, minarets, piliers, tours, dômes, ogives, porches, toutes



DINANT. — La galerie du Précipice dans les grottes de Han. (Voir p. 8.)

les formes architecturales, tous les dessins de basiliques, de pagodes, de mosquées, de palais, se succèdent en ce royaume de la chimère et de l'énigme, dont je veux au moins vous donner une vision.

On traverse d'abord la salle Blanche, ainsi nommée de la couleur de ses stalactites et de ses rochers, le Trou au salpêtre, la salle des Scarabées, celle des Renards et de Proserpine, la grotte d'Antiparos, la galerie de l'Hirondelle ; après quoi on s'engage dans un corridor de 115 mètres de long appelé la Grande Rue. Celui-ci, tout en marbre noir veiné de blanc, conduit à un autre district souterrain exploré seulement dans ces derniers temps : ce sont les Grottes Mystérieuses.

Les voûtes en sont décorées de pendentifs, d'aiguilles, de colonnettes, de dra-

peries ondoyantes et à plis, nées de la concrétion calcaire aux inépuisables caprices (groupe des Danaïdes et de l'Alhambra). On arrive ensuite à une troisième série de salles, d'un caractère encore différent : l'une d'elles présente des ossements fossiles incrustés dans la pierre, entre autres une énorme mâchoire de mammouth. Plus loin, on atteint la salle du Dôme, qui mesure 70 mètres de haut sur 123 de long; malgré les feux de paille allumés par les guides, on n'en peut voir qu'une partie à la fois.

De gigantesques stalagmites en jonchent le sol. Ici, c'est un Mausolée d'albâtre; là, c'est un bloc noirâtre, aux cristallisations étincelantes et creux à l'intérieur : on l'appelle le Boudoir de Proserpine; ailleurs, c'est un Géant coiffé d'une tiare, puis le trône colossal de Pluton. Dans un coin de l'enceinte infernale s'ouvre la bouche noire d'un précipice; le gouffre est si profond qu'une pierre n'en atteint le fond qu'au bout de plusieurs secondes.

Pas d'autre bruit dans ce caverneux empire que celui de la goutte d'eau qui tombe par intervalles isochrones et continue dans la masse rocheuse son travail de désagrégation séculaire dont les résultats nous confondent. Ce Tartare, plein de fantômes et de sortilèges, a 1500 mètres de longueur, et l'on en visite la dernière section en bateau, à travers de nouveaux couloirs accidentés de blocs monstrueux et aux parois bizarrement fissurées.

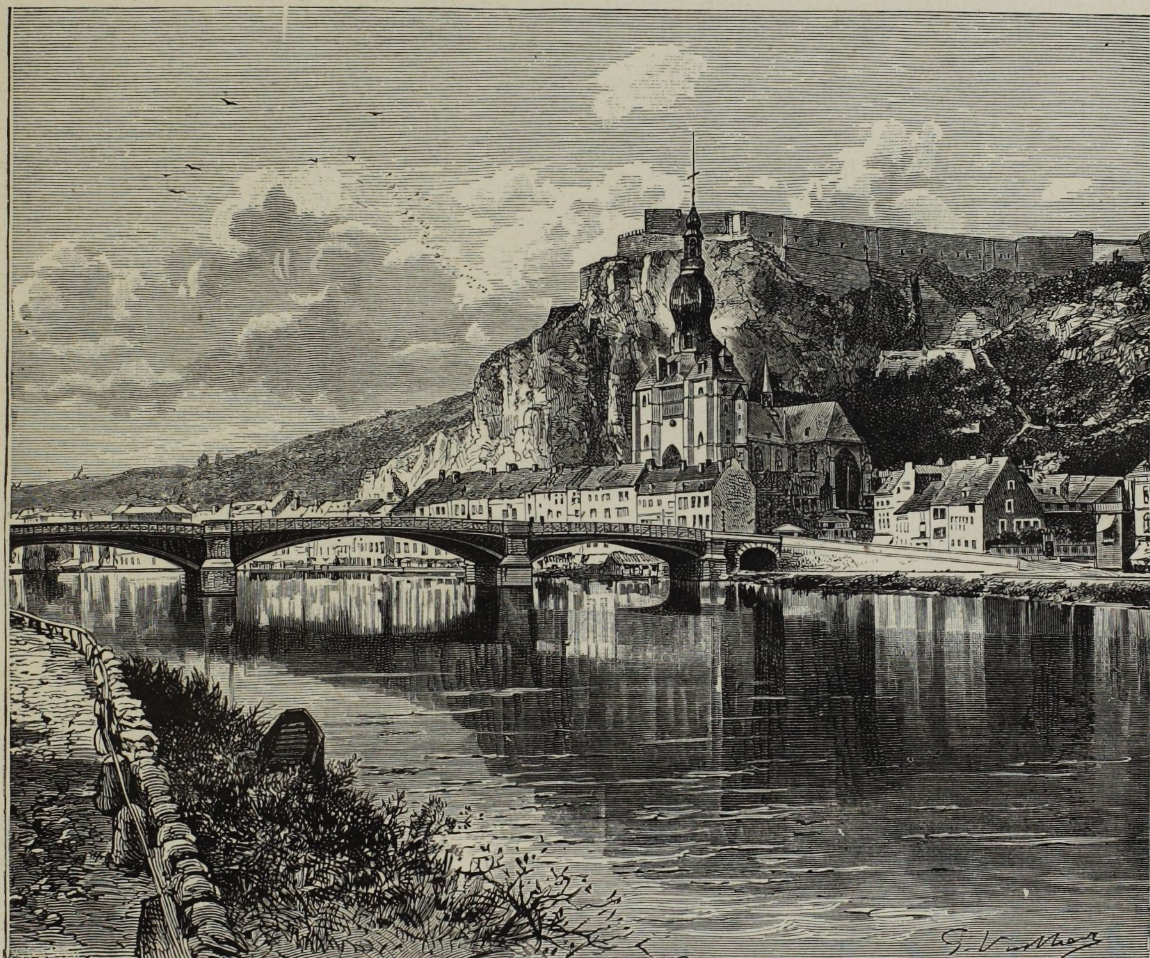
Sortons de cette région toute frissonnante d'enchantements et d'effrois, et, en plein air, au grand jour, le long de la Meuse toujours murmurante, reprenons notre promenade en aval. Quelle est cette ville au site étrange qui s'adosse, sur la rive droite du fleuve, à une énorme muraille de roc hérissée d'une antique forteresse? C'est Dinant, la perle du plateau, Dinant jadis « la plus marchande, la plus riche, la plus forte cité, de par deçà les monts », comme dit la grande Chronique des Chartreux.

Liège et elle formaient alors, au sein de l'Ardenne, une sorte de « petite France wallonne », que Louis XI laissa exterminer sans merci par les ducs Philippe et Charles de Bourgogne. On avait beau dire à Liège « qu'elle était allemande et du cercle de Westphalie, elle n'en voulait rien croire; elle laissait sa Meuse descendre aux Pays-Bas; quant à elle, sa tendance était de remonter ».

Autant en faisait Dinant, qui, de même que Liège, trafiquait surtout avec nos provinces du Nord, envoyait à la France sa taillanderie et sa *dinanderie*. En ce temps-là, vous le savez, elle était fameuse au loin par ses batteurs en cuivre : le « métier de la batterie » avait fait la ville et la constituait tout entière. « Ce pot, ce chaudron héréditaire, comme dit un historien, fut longtemps l'honneur du foyer dinantais, le symbole sacré du travail commun. » La maison venait-elle à brûler, à être pillée, le batteur emportait, sauvait son pot de métal luisant, « comme Énée avait emporté ses dieux ». Et ce n'était pas, croyez-le bien, de la grosse chaudronnerie d'Auvergne; c'était un art véritable, qui rivalisait presque avec le grand art de la fonte.

L'année 1466 vit sombrer définitivement cette gloire forgée à coups de mar-

teau. Les féroces *miquelets* de Charles le Téméraire anéantirent, au ras du sol, la petite cité, dix-sept fois assiégée en vain jusqu'alors, et qui, derrière ses épaisses murailles flanquées de quatre-vingts tours, avait osé narguer et défier le « Momart », comme elle appelait injurieusement le fils de Philippe le Bon. La vengeance du « Momart » fut terrible : huit cents bourgeois, des plus notables, furent liés par couples et jetés à la Meuse; les femmes et les enfants même furent passés au fil de l'épée; quant à la ville, elle fut brûlée « en long, en large, profondément »; après



DINANT. — Église Notre-Dame.

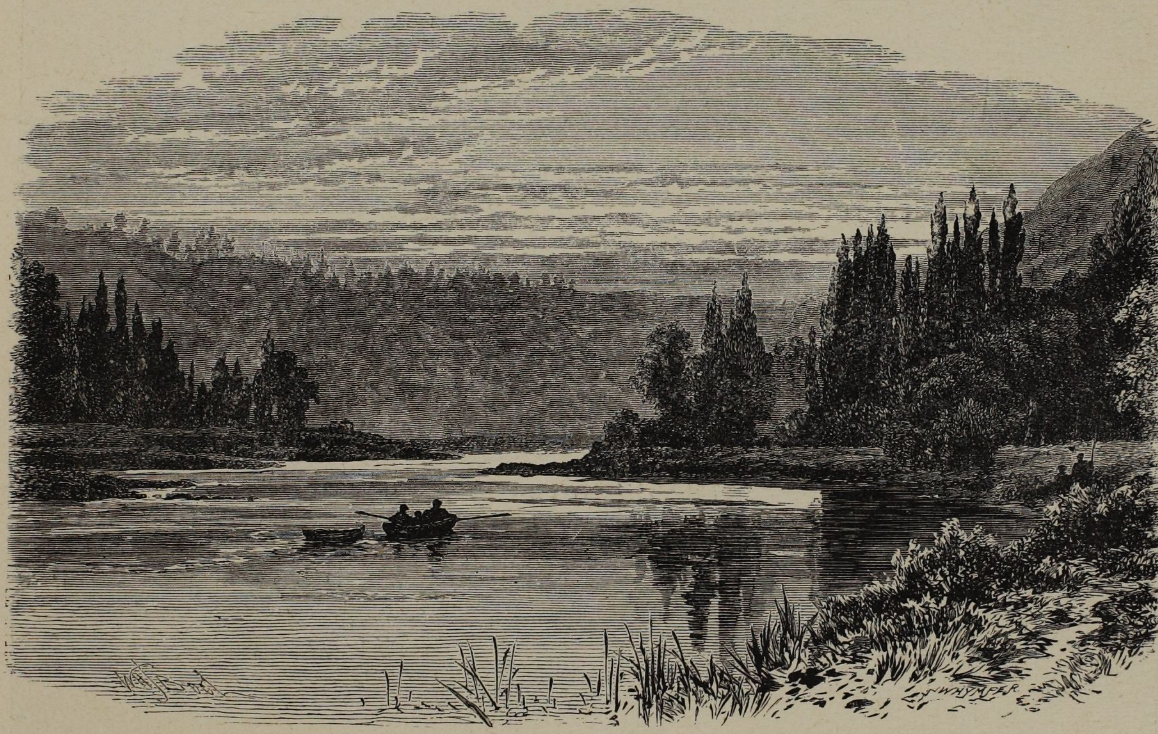
quoi, ses murailles noircies et fumantes furent abattues et réduites en miettes.

Ce qui restait d'habitants passa à Middelbourg et en Angleterre, et, quand le moine-chroniqueur de Saint-Laurent vint voir Dinant, au lendemain de l'épouvantable sac, on eût cru « qu'il y avait cent ans qu'elle était en ruines ». Il ne retrouva d'entier qu'un autel « avec une image de Notre-Dame, que la flamme n'avait pas trop endommagée, et qui restait toute seule au portail de son église ».

A quelque temps de là, Liège, qui n'avait pas su secourir à temps sa voisine, était prise et incendiée, à son tour, par l'ordre du Téméraire, le jour de la Saint-Hubert, anniversaire de sa fondation. C'était, on le sait, aux glorieuses milices de la Suisse naissante que devait revenir l'honneur de venger les deux cités arden-

naises et de dissiper du même coup le rêve de grandeur des princes bourguignons.

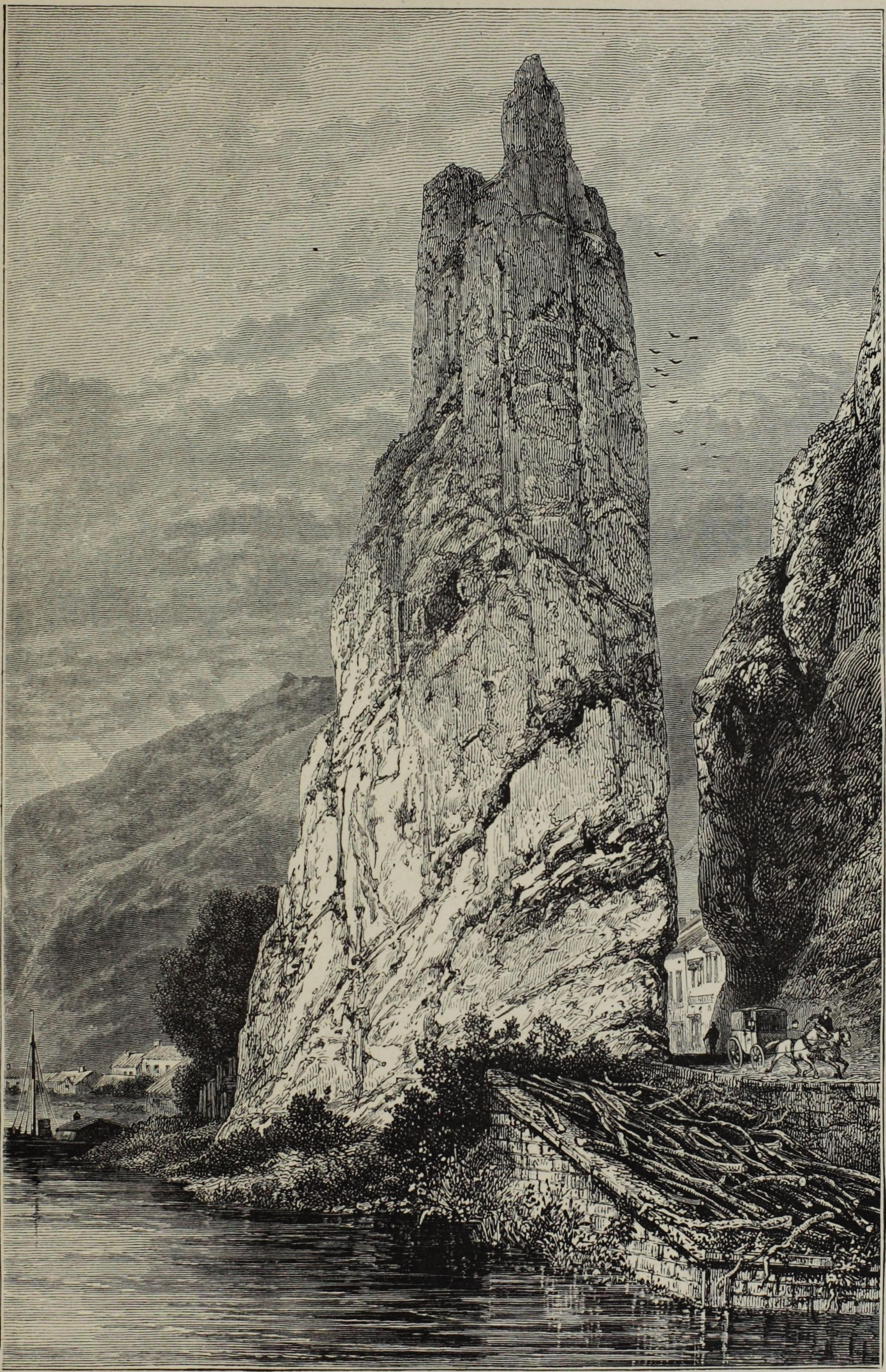
Dinant apparaît, à première vue, collée comme un fossile de mammouth à sa singulière montagne à facettes. Son église collégiale de Notre-Dame semble, de loin, faire corps avec la crête escarpée. On croirait que le clocher bulbeux du gothique édifice est taillé dans le rocher même, et que ses hautes fenêtres à croisillons sont autant de baies creusées dans la masse schisteuse du relief. Puis, quand on s'en approche, on reconnaît que cette cathédrale, malgré ses proportions imposantes, n'est qu'un nain aux pieds d'un géant, la loggia de Sansovino à la base du fier campanile de Saint-Marc. L'autre colosse de pierre l'écrase de ses étagements monstrueux. Mais avancez-vous davantage encore : le précieux minerai achèvera de se séparer de



DINANT. — La Meuse, aux environs.

sa gangue et se dessinera comme un admirable bijou. Vous n'aurez plus qu'à pénétrer dans l'église par un de ces deux beaux porches aux arcatures peuplées de statues, pour vous assurer que le vaisseau, où l'ombre de la montagne contiguë maintient, en plein jour même, une demi-obscurité mystérieuse, est bien un être de « pierre vive » à part, avec des floraisons de sculpture et des magies d'optique intérieure, uniquement dues à l'art humain.

C'est du pont jeté sur la Meuse qu'il faut maintenant voir, dans son ensemble, le pittoresque décor de la petite cité, tapie entre sa roche et son fleuve. Figurez-vous un fourmillement de toits à pignons tailladés, et de façades anguleuses et étroites, qui semblent se pousser mutuellement à l'assaut des rampes ardues et tortueuses. Au milieu de tout cela, des coins feuillus, des taches de verdure diaprée ; au-dessous de tout cela, des quais, une *marina* minuscule sur laquelle débouchent, au hasard, des venelles descendantes et montantes ; aux maisons, des balcons de bois à ba-



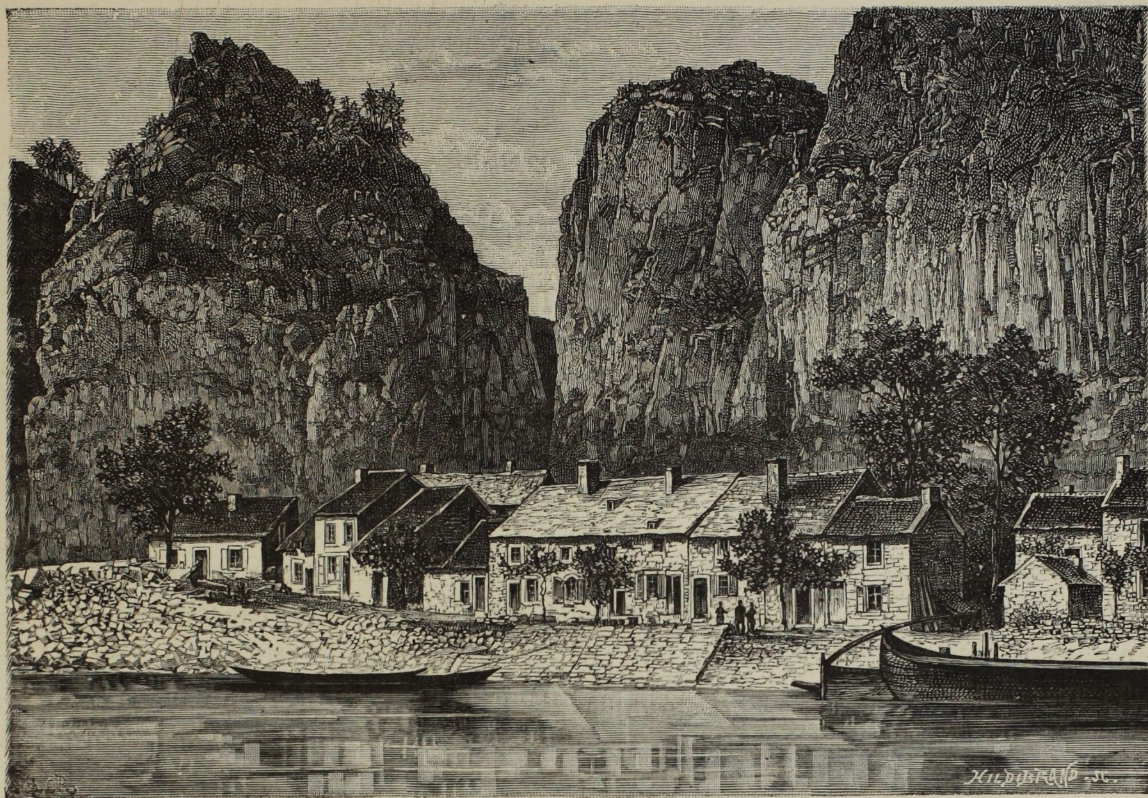
DINANT. — Les environs : Roche à Bayard. (Voir p. 12.)

lustres renflés, des fenêtres à guillotine, où les vitres s'enchâssent dans des meneaux de plomb ; sur le tout, une couleur de vétusté charmante, que gâte seulement, par places, un malencontreux crépi au lait de chaux.

Située presque au cœur de l'Ardenne, Dinant est, pour les touristes, un centre d'excursions variées dans la vallée de la Meuse aussi bien que dans celle de la Lesse, qui remonte au sud-est, vers le Luxembourg. Entre ces deux rivières et l'Ourthe s'étend le Condroz, dont le nom rappelle l'ancienne peuplade des Condruses. C'est un plateau ou, plutôt, une sorte de bosse, déprimée par une suite de sillons, parallèles à la Meuse, dans lesquels roulent des cours d'eau tour à tour bouillonnants et limpides, et que raclent, l'hiver, des souffles glacés. Et partout, autour de la ville, de vieux châteaux et des sites épiques, où revit le cycle carolingien.

Le plus célèbre de ces paysages s'appelle la Roche à Bayard. Un des jambages de l'énorme porche aux parois déchiquetées, par lequel passe la route, plonge à pic dans le fleuve.

C'est du haut de ce rocher, au bizarre profil, que l'illustre cheval Bayard, toujours monté par les quatre fils Aymon, sauta dans la Meuse, après avoir franchi, d'un bond, l'énorme ravin des fonds de Leffe. A droite s'ouvre la magnifique gorge de Froideveau, à travers laquelle se faufile une rampe menant aux plateaux. A 10 kilomètres à peu près, dans cette direction, s'élèvent le beau château moderne de Wêve et le castel féodal de Celles, édifice du xve siècle, flanqué de six tours.



HAMEAU DE PROFONDEVILLE. — Les rochers de Frênes. (Voy. p. 14.)

II

EN AVAL DE DINANT. — LES ROCHERS DE FRÊNES ET LE TROU AUX NUTONS. HUY. — COUP D'ŒIL SUR LIÈGE

Au sortir du faubourg dinantais de Leffe, la Meuse, dont la route de terre ne cesse de longer la rive gauche, arrive d'abord à Bouvignes, petite ville autrefois rivale de Dinant dans la sonore industrie des cuivres battus, mais encore plus déchue qu'elle aujourd'hui.

Les ruines qu'on aperçoit au-dessus des ruelles tortueuses de la rustique localité sont celles de l'ancien donjon de Crèvecœur (XIVe siècle), auquel se rattache la légende des trois sœurs qui, pour ne pas tomber aux mains des farouches condottières de Henri II, se précipitèrent ensemble dans le fleuve.

Plus loin, la rivière, semée d'îles riantes et bordée à gauche d'une âpre crête percée de cavernes, reflète dans ses ondes les toits d'ardoises et les vertes clôtures du village de Houx, que dominent le roc légendaire et les débris du manoir de Poilvache. Ensuite apparaissent Anhée et Moulin, en face desquels le chemin de fer franchit la Meuse par un pont, puis, au débouché de la vallée du Bosq, la pittoresque

bourgade d'Yvoir, accrochée au flanc d'une énorme butte ronde dont le ruisseau échancre la base; ensuite se montrent Hun avec son château à teintes roses, et l'énorme masse crétacée désignée sous le nom de Roche aux Corneilles.

Un peu plus en aval, au delà d'un défilé à travers lequel la voie ferrée passe en tunnel, voici, à un tournant du fleuve, le charmant village de Rouillon, blotti dans une sorte d'hémicycle formé par les hauteurs boisées de la rive gauche. L'échancrure qui s'ouvre sur la berge opposée est la gorge de Burnot, commandée par une vieille hôtellerie, « l'Huche aux Bouchat », où relayaient jadis les diligences qui faisaient le service de la route provinciale, et sous le toit de laquelle coucha, paraît-il, le premier roi des Belges, Léopold, quand il visita cette région ardennaise.

Quelques kilomètres encore, et nous atteignons les fameux rochers de Frênes, immenses cônes broussailleux ou pelés qui bordent à pic le chemin de halage et menacent sans cesse d'écraser de leur chute les maisonnettes du hameau de Profondeville. Dans les entrailles de ce gigantesque rempart se cachent deux grottes curieuses : à la sortie du tunnel foré ici pour le chemin de fer, on en aperçoit les fissures d'accès par lesquelles on ne s'engage qu'en rampant. L'une d'elles se nomme la « Grande Église », l'autre le « Trieu de Frêne ». Une troisième caverne, moins vaste, porte le nom de « Trou aux Nutons ».

J'ai déjà dit un mot de ces « petits hommes », frères des *gnomes* des montagnes du Hasli et de l'Oberland, dont parlent les légendes suisses. Ces troglodytes amis des ténèbres étaient-ils d'anciens Gaulois qui s'étaient réfugiés dans ces gîtes souterrains à l'époque des grandes invasions, ou bien étaient-ce simplement des tziganes, des bohémiens à la peau bise, qui s'étaient inhumés vivants dans ces roches pour se dérober aux poursuites des gens auxquels leurs rapines déplaisaient? Toujours est-il que d'étranges histoires se narraient jadis, à la veillée, au sujet de ces êtres insaisissables.

C'étaient, disait-on, des *nains* « très vieux et très laids » qui faisaient sous terre le métier de forgerons, battant sans relâche le fer et le cuivre. Parfois, d'une fente de rocher s'échappait, comme d'un soupirail, une volute de fumée qui, seule, trahissait leur tâche de Vulcains. Ces chaudronniers mystérieux ne sortaient de leurs officines qu'à la nuit, pour raccommoder furtivement les ustensiles que les gens des hameaux d'alentour venaient déposer, le soir, à l'entrée de leurs tanières, et qu'ils retrouvaient, au matin, tout flambants neufs, à la même place. Seulement, malheur au villageois qui essayait de se jouer d'eux ou de les tromper, en substituant par exemple un caillou ou quelque objet du même genre à la provision de grain ou de fruits qui devait être le prix de leur labeur! La vengeance des *nains* ne se faisait pas attendre : le bétail du coupable dépérissait, sa fontaine ne lui donnait plus que de l'eau corrompue, et un sort était jeté sur sa maison. A la fin, l'indiscrétion et la malice humaines lassèrent la patience de ces homoncules qui n'avaient cependant cessé de se montrer bienveillants et serviables envers ceux qui acceptaient leur concours. Un beau jour, ils disparurent du pays, et depuis lors on ne les a plus revus.

De gorges en escarpements, nous sommes arrivés tout doucement à Namur, au confluent de la Sambre et de la Meuse. De là, le cours d'eau ardennais, laissant der-

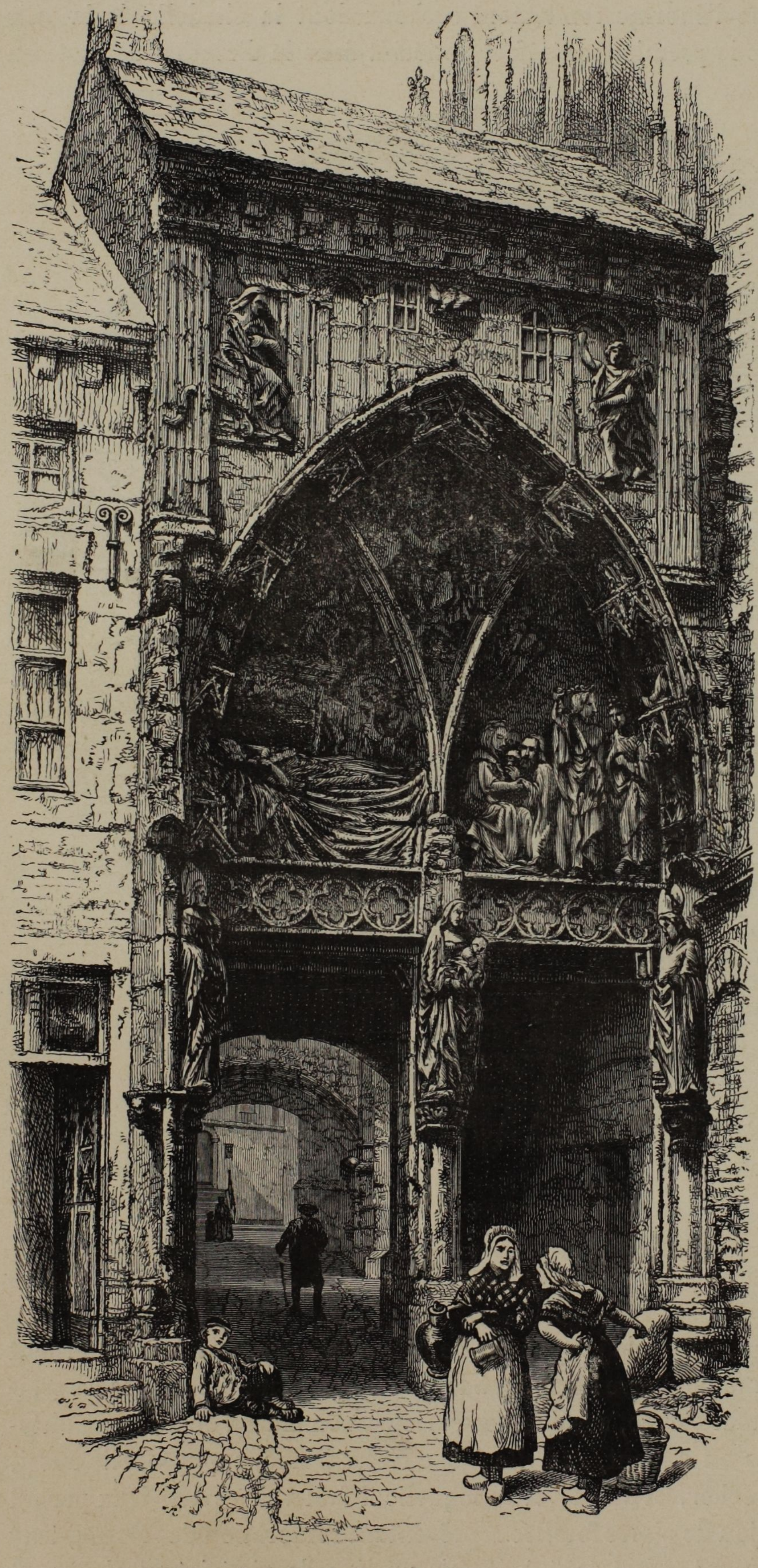
rière lui à main gauche l'énorme renflement rocheux dont la citadelle de la ville forme en quelque sorte le premier contrefort, infléchit dans la direction de l'est, et,



Meuse wallonne. — Huy, vu de la rivière.

serpentant sous de jolis coteaux, atteint la petite cité d'Huy, une des localités les plus anciennes du pays wallon.

Huy compta, dit-on, autrefois jusqu'à dix-sept monastères, dont l'un renfermait le tombeau du fameux moine Pierre l'Ermite, à la voix duquel furent décidées les croisades. Avec sa grande tour carrée, ses porches curieux, son massif de maisons pittoresques, ses vieux toits en auvent, sa belle église Notre-Dame, appuyée, elle aussi, à une haute assise de rocher, et au chevet de laquelle il faut voir ce délicieux portail de la Vierge, un vrai bijou de pierre fouillée représentant l'Adoration des Mages, Huy ressemble un peu à Dinant. C'est tout à la fois un lieu de villégiature charmant



HUY. — Portail de la Vierge.

et la « ruche ouvrière » par excellence de cette contrée de plaines et de culture qui s'appelle la Hesbaye.

Cette zone limoneuse de Belgique, à la glèbe étonnamment fertile, s'étend entre la Campine, les Flandres, la Sambre et la Meuse, et comprend au centre le Brabant, au sud et au sud-ouest le Hainaut et le Tournaisis. A perte de vue, les moissons y ondulent. Des bois, de jolis villages, de vastes prés où s'alignent des rangées de peupliers, d'énormes fermes aux murs épais, bâties comme des forteresses, forment avec les champs de céréales et de plantes oléagineuses le caractère du site régional, un peu assombri, il est vrai, dans la seconde moitié de ce siècle, par l'invasion de l'industrie métallurgique et les bavures noires des cheminées d'usines.

TOME II. 2



LIÈGE. — Quai de la Batte. (Voy. p. 18.)

Passé Huy, il vous faut dire adieu aux paysages idylliques et tranquilles dont vous avez eu jusqu'ici la vision. Vous entrez, de ce pas, dans la grande fournaise liégeoise, le pays du charbon et du fer. Partout crépite l'incendie, attisé nuit et jour par les hommes; la traînée de feu industrielle étreint le fleuve même. On croirait traverser une terre volcanique en éruption. Voici Jemeppe, puis la verrerie de Val Saint-Lambert, puis Sering, le Creusot de la Belgique, avec ses laminoirs et ses hauts fourneaux d'où jaillissent le tonnerre et l'éclair, et enfin, un peu au delà du confluent de l'Ourthe, la métropole du pays wallon, l'ex-cité épiscopale de Liège.

A l'issue du village de Kinkempois, la grande ville se découvre à vous, avec son amphithéâtre de collines, sa citadelle, son île du Commerce, ses ponts aux arches puissantes, sous lesquels la Meuse coule majestueusement, et ses longs quais aux lignes pittoresques, le quai des Tanneurs, le quai de la Batte, si animé, si populeux, où des fenêtres de la vieille maison Arnold, non loin du bâtiment historique où se trouve le mont-de-piété, j'ai, des mois durant, contemplé à loisir le menu trafic des oiseleurs et le défilé des petites voitures maraîchères attelées de chiens.

Au quai de la Batte, vous êtes en plein dans le vieux Liège. Prenez une des rues tortueuses qui y découpent le massif des maisons : vous déboucherez sur le Grand Marché, jadis le forum de la ville. C'est une place oblongue, encadrée par les hôtels à pignons dentelés des corporations de métier, et décorée, à son centre, d'une colonne annelée, au haut de laquelle s'entrelace un groupe de Grâces.

Cette colonne, soutenue par quatre lions accroupis, sert de couronnement à une fontaine dont les ondes murmurantes semblent raconter la chronique des âges disparus. Le monument, en effet, occupe l'emplacement de la fameuse borne, surmontée d'une croix et d'une pomme de pin, emblème de l'association dans le nord, au pied de laquelle, au XVe siècle, se promulguaient les lois et se rendait la justice.

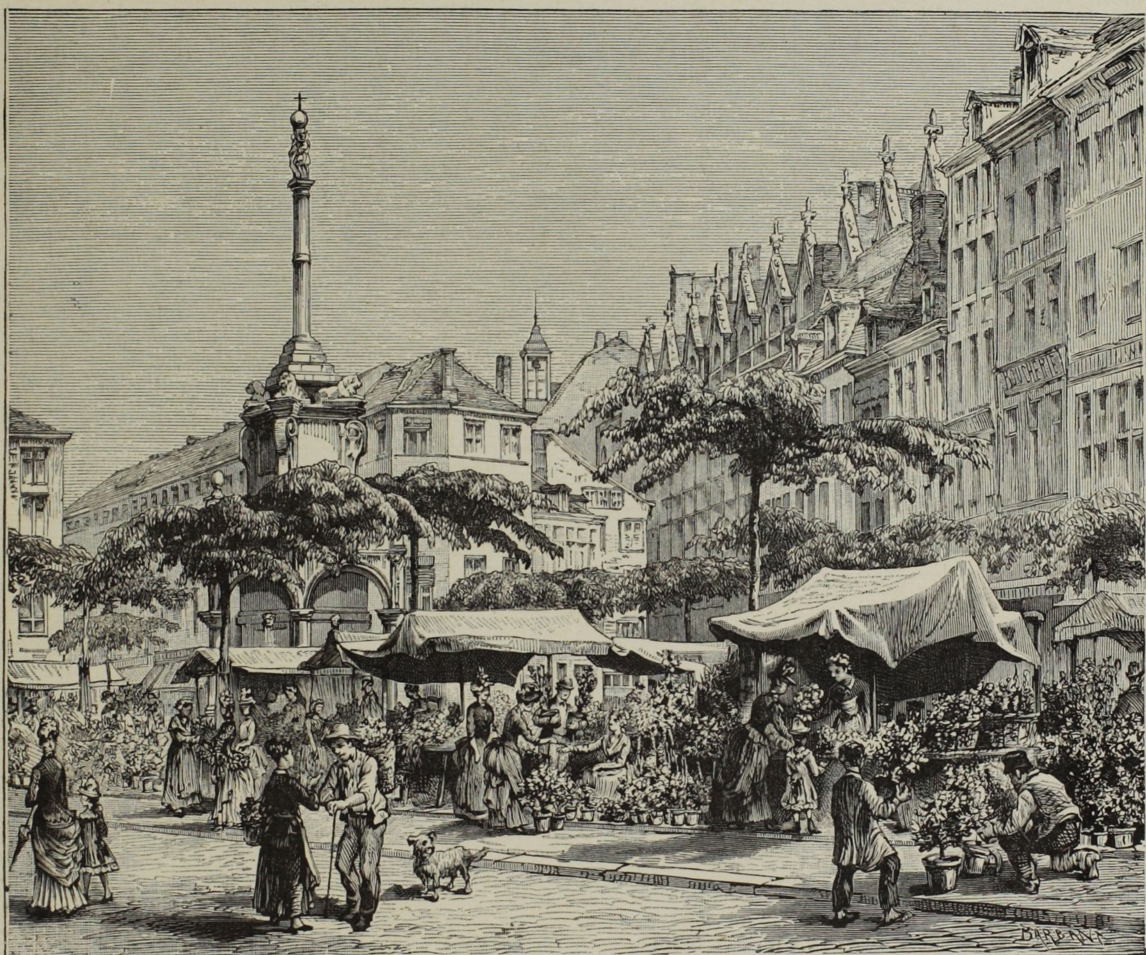
C'était le *Perron* de Liège, tribunal au loin redouté. A trente lieues de là, le plus fier chevalier tremblait, en se voyant cité à la « ville noire » et forcé de comparaître devant la juridiction de l'anneau. En revanche, le voyageur qui, en ces temps d'insécurité et de troubles, apercevait au loin, après tant de mauvais pas franchis, la fumée de la grande forge liégeoise, rendait grâce à Dieu et se rassurait; « la cendre de houille, les scories de fer, lui semblaient plus douces au marcher que les prairies de la Meuse ». Le fameux Anglais Jean de Mandeville, ayant fait le tour du monde, s'en vint à Liège, et « s'y trouva si bien, qu'il n'en sortit jamais ».

On sait quelle envie et quelles haines excitèrent la puissance et la liberté orageuse de la noble cité ouvrière de l'Ardenne; son nom seul mettait en fureur les puissants de l'époque. Un demi-siècle durant, la maison de Bourgogne en rumina l'abaissement et la ruine; puis, quand elle l'eut bien isolée, par l'acquisition des pays d'alentour, elle entreprit de lui parler en maîtresse. Devant ces menaces, Liège s'arma ; ce fut le duel de l'esprit féodal et de l'esprit industriel, duel que je ne puis raconter ici, et qui, par la faute de la France, aboutit au triomphe complet du premier.

Charles le Téméraire, l'exterminateur de la cité, fit abattre la borne du Perron, quarante mille habitants furent massacrés; entre Sainte-Walburge et l'Ourthe, tout

fut livré aux flammes; plus de corps de métiers, plus de lois; rien que le bon plaisir « du seigneur duc et du seigneur évêque »; plus de portes, plus de murs, plus de fossés; rien qu'un « grand village où l'on pouvait entrer de partout ».

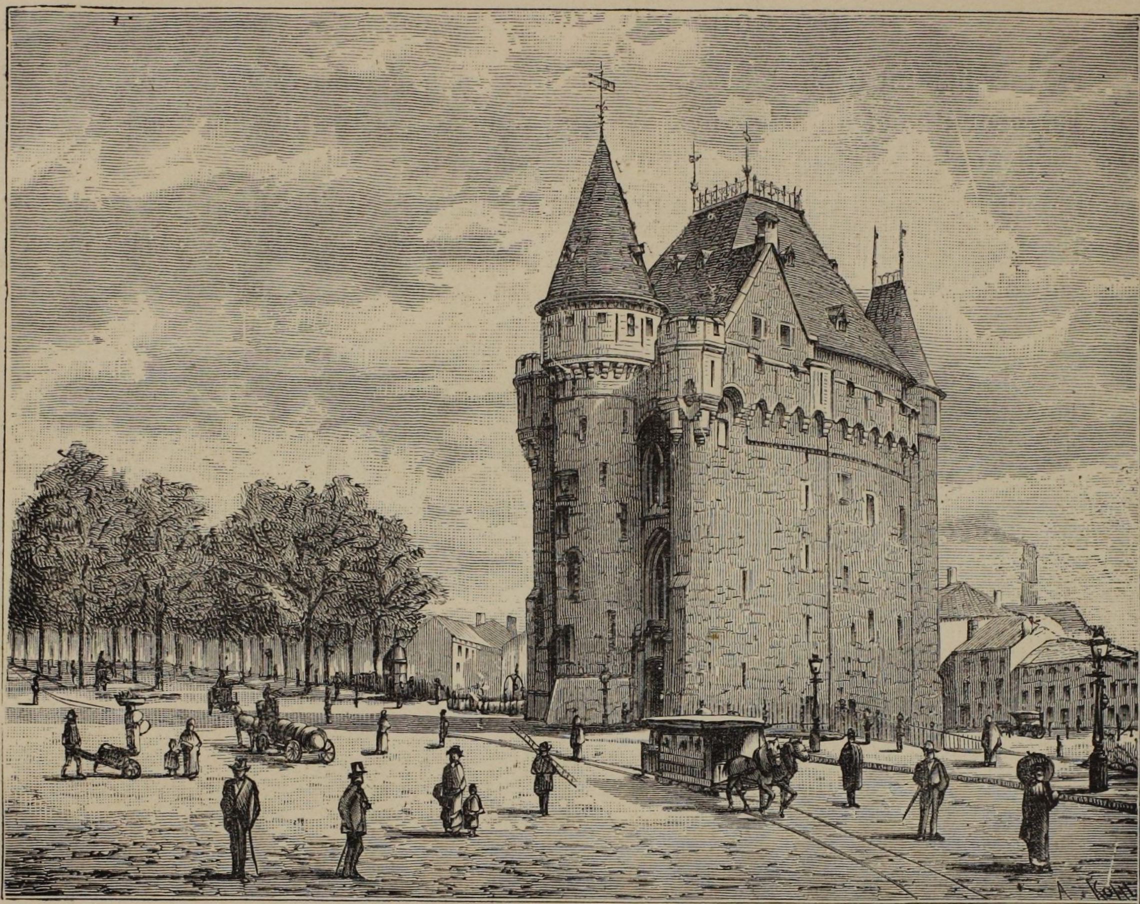
Depuis lors, il est vrai, Liège a pris sa revanche. Elle n'est pas seulement, par ses squares, ses fontaines, ses églises et ses monuments de toutes sortes, une des plus belles villes de Belgique; elle en est aussi une des plus puissantes, au triple



LIÈGE. — Le Perron.

point de vue du commerce, de l'industrie et de l'intelligence. Avec ses faubourgs usiniers et vivants, ses annexes naturelles qui la prolongent au loin dans la vallée et sur les pentes des coteaux, elle compte aujourd'hui près de 200000 âmes.

C'est ici que nous quitterons la Meuse. Nous l'avons prise en France à sa source, nous l'avons suivie à travers tout son sillon supérieur jusqu'à son entrée en Belgique, à l'altitude de 100 mètres environ : laissons-la, au sortir de Liège, doublée désormais d'un canal qui la longe jusqu'à Maëstricht, serpenter jusqu'à ce village d'Héristal où naquit, il y a près de douze cents ans, Pépin le Bref; quelques kilomètres plus loin, passé la vallée latérale dans laquelle s'élève la vieille cité de Tongres, elle pénètre en Hollande, où bientôt nous irons la retrouver.



BRUXELLES. — La porte de Hal. (Voy. p. 26.)

III

BRUXELLES. — LE BOIS DE LA CAMBRE. — A TRAVERS LA PLAINE DE WATERLOO

Entre la région des plaines et celle des coteaux, au carrefour de rencontre des deux langues et des deux races, wallonne et flamande, qui constituent la population de la Belgique, s'élève la grande cité du Brabant que les revirements de la politique ont promue tout à coup, il y a soixante ans, au rang de capitale d'un État nouveau, un des plus petits et, tout ensemble, un des plus florissants de l'Europe : c'est Bruxelles, en flamand *Brussel*.

Cette humble bourgade marchande, bâtie primitivement sur un îlot marécageux d'un affluent secondaire de l'Escaut dont le nom sonne exactement — est-ce toujours esprit de contrefaçon? — comme celui de notre rivière parisienne, s'accrut d'une manière si rapide, grâce aux *métiers* et surtout à l'industrie drapière, qu'elle était devenue dès le XIe siècle une des principales étapes du commerce entre les Flandres

et le Rhin, une vraie ville ayant une enceinte flanquée de tours. Cette féodalité belge, qui avait fourni à la première croisade son grand héros, Godefroi de Bouillon, y habitait déjà de somptueuses résidences. La bourgeoisie, de son côté, avait commencé d'y conquérir des franchises qui allaient faire d'elle l'égale des seigneurs. On sait comment se développèrent et grandirent ces communes brabançonnes et flamandes dont les milices ne craignirent pas d'entrer en lutte avec celles des rois de France.

De cette ère de prospérité date l'érection de ces hôtels de ville majestueux qui, aux Pays-Bas plus que partout ailleurs, eurent un aspect architectural en rapport avec l'importance de leur rôle. La partie essentielle en était le *beffroi*, haute tour au sommet de laquelle on faisait continuellement le guet, et où était suspendue une cloche, complétée souvent par un carillon, qu'on sonnait à volée en cas de danger. A ce signal, le travail s'arrêtait, et les citoyens descendaient en armes dans les rues et dans les carrefours. Au rez-de-chaussée de l'édifice se trouvait en outre un portique, qui servait, comme en Italie, de *bourse* et de *parloir* aux marchands. Aujourd'hui encore, ces hôtels de ville, que chaque municipe tint à honneur de construire sur un plan original et grandiose, sont les plus curieux monuments des cités des Flandres, de même que les places où ils s'élèvent en sont demeurées les centres historiques.

Le palais municipal de Bruxelles, commencé en 1401, est un de ces édifices d'élite. Il se déploie sur une longueur de 80 mètres, avec son portique de dix-sept arcades ogivales, ses deux étages percés de quarante baies rectangulaires, son toit à balustrade crénelée que surmontent quatre rangs de lucarnes, et ses quatre tourelles d'angle dont les extrémités s'effilent en aiguilles. Aux consoles du fronton s'alignent, sous des baldaquins richement ciselés, les statues des anciens ducs de Brabant; puis, au-dessus de cette masse de pierre sculptée et niellée des pieds à la tête comme une pièce d'orfèvrerie gigantesque, s'élance à 114 mètres en l'air une tour qui est un chef-d'œuvre d'élégance et de hardiesse tout ensemble. Carrée d'abord jusqu'au faîtage de l'édifice, elle devient ensuite polygonale, et finit, trois étages plus haut, par une superbe flèche évidée, que couronne un colossal saint Michel terrassant le démon.

Comme fantaisie d'art et grandeur de lignes, il n'existe rien de plus beau. L'aire commandée par le monument constitue, elle aussi, un décor archaïque d'un haut caractère. Ce ne sont que constructions à pignon, surchargées de colonnes, de pilastres, de statues, de bas-reliefs, et décorées de peintures fantastiques. Et chacune raconte une page du passé ; chacune était le siège officiel d'une de ces corporations qui furent l'honneur et la force de Bruxelles.

Leur aspect seul témoigne de la sollicitude ingénieuse que les membres des confréries apportaient à l'ornementation de ces « abbayes » des métiers. Autant leurs habitations privées étaient simples, et pauvres parfois, autant ces demeures communes se distinguaient par un luxe solide et de bon aloi, où apparaît la vertu toute-puissante de la mutualité et de l'association.

L'énumération de ces maisons de *ghilde* équivaut au dénombrement même des diverses « nations », pour employer le mot alors en usage, dont se composait la masse travailleuse : voici, par exemple, la maison des Brasseurs, que surmonte la statue équestre de Charles de Lorraine; voici le Broodhuys (maison du Pain), d'où les comtes

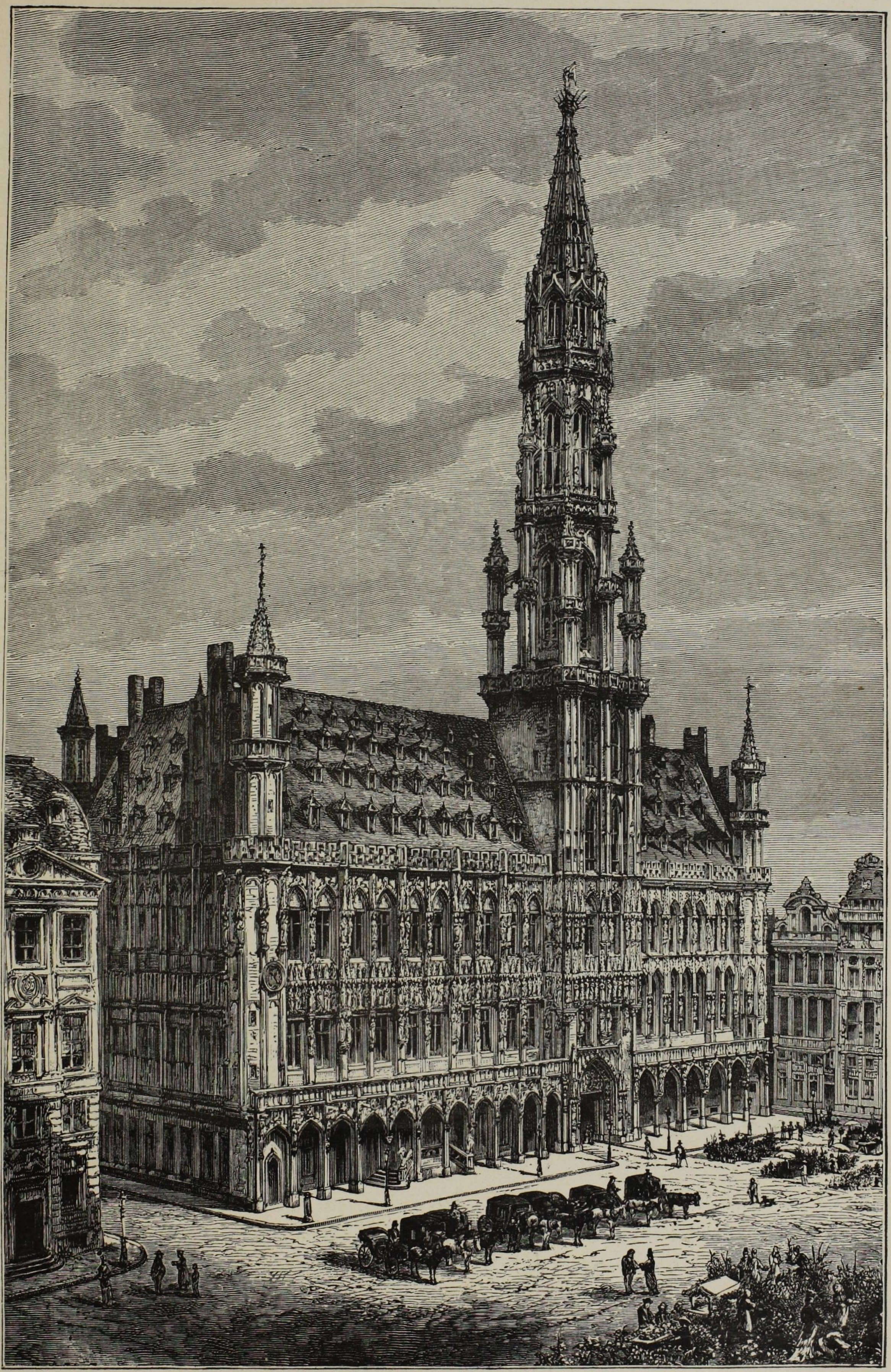
d'Egmont et de Horn sortirent pour marcher à l'échafaud. La maison du Sac, remarquable par sa profusion de bas-reliefs, était le centre des ébénistes, des tonneliers et des menuisiers ; celle du Renard, reconnaissable à ses piliers doriques et à ses figures représentant les quatre parties du Monde, était la résidence des merciers ; dans celle du Cygne, qui se termine par une galerie ajourée, s'assemblaient les bouchers ; dans la maison de la Louve, ainsi nommée d'un groupe de Romulus et de Rémus, se réunissaient les archers. Il y a aussi la maison des Imprimeurs, que signalent ses vases et ses médaillons portant les effigies des premiers maîtres du métier ; puis le Cornet, édifice en forme de proue de navire, et décoré de toutes sortes d'emblèmes et de figures nautiques, chevaux marins, tritons, matelots, comme il convient à une demeure qui était la propriété de la batellerie bruxelloise.

La capitale du Brabant n'est plus tout à fait ce qu'on peut appeler une vieille, vieille ville. Comme Paris, elle a eu son Haussmann en la personne du bourgmestre Anspach, qui l'a taillée et dépecée de mille façons. De larges boulevards modernes ont été pratiqués à travers les antiques quartiers bas, jadis le centre par excellence des artisans et de la bourgeoisie flamande, et l'ex-cité de la vallée de la Senne a été reliée à grands frais aux hauteurs plus aérées qu'habitaient déjà, de préférence, les seigneurs et les princes brabançons de l'âge féodal, et où se trouvent également aujourd'hui le palais du roi, les ministères, les Chambres et les demeures de l'aristocratie.

Je me souviens toujours de l'étrange chaos, rebelle, semblait-il, à toute ordonnance, auquel avait donné naissance cette série de démolitions gigantesques qu'on appelait l'œuvre « d'assainissement de la Senne ».

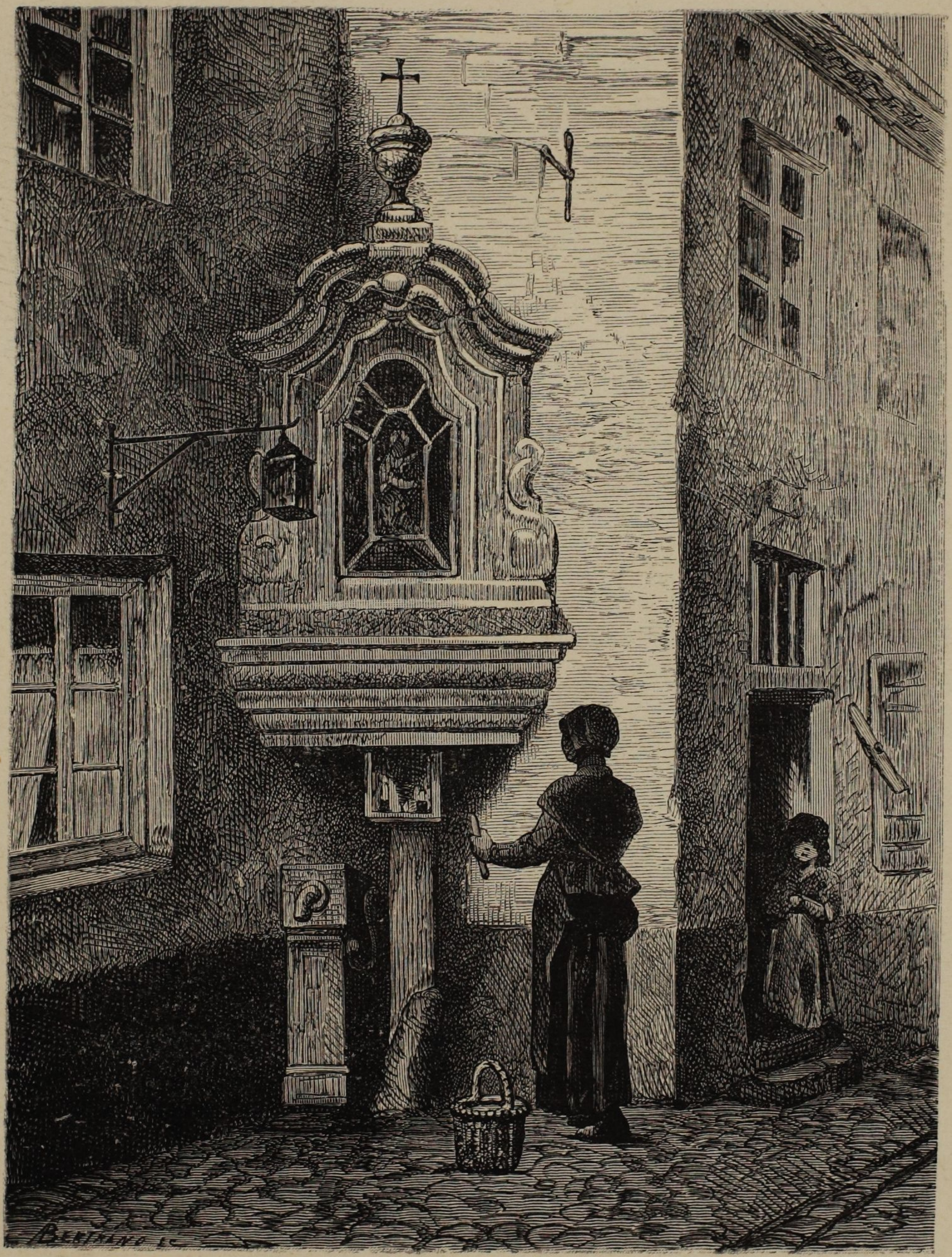
Cet immense travail de rajeunissement a jeté par terre bien des vieux hôtels historiques, où, de génération en génération, avaient vécu d'illustres familles de l'ancien patriciat du négoce ; il a du même coup anéanti tout un monde de ruelles et d'impasses plébéiennes, aux maisons vermoulues et chancies, où se pressaient des industries quasi fantastiques ; néanmoins, le cœur de la cité du moyen âge n'a pas disparu tout entier dans ce formidable abatis : témoin les rues du Veau-Marin et de Flandres, avec leurs recoins ornés de chapelles vétustes et de vierges miraculeuses ; témoin aussi le Vieux-Marché, toujours si pittoresque, et surtout la rue de l'Étuve, au coin de laquelle se dresse la fameuse fontaine du *Manneken-Pis*. Ce petit bonhomme de bronze, dont le nom trahit la posture effrontée, est tout simplement, sachez-le, « le plus ancien bourgeois de la cité ». Autant, et plus que l'hôtel de ville, il est la personnification des âges écoulés, quelque chose comme le *palladium* de Bruxelles, et c'est pourquoi, au milieu de toutes les transformations subies en ces derniers temps par la ville, nul édile n'eût osé se permettre de porter sur lui une main sacrilège.

Quant à la Senne, ce cours d'eau nourricier de la bourgade primitive, on l'a supprimée sans façon, comme on a fait de la Bièvre à Paris. Pas plus que la Bièvre, il est vrai, elle ne méritait un autre sort. Ce n'était guère qu'une sorte d'égout à ciel ouvert, un fleuve-dépotoir serpentant à travers un lacis de culs-de-sac et de venelles immondes, qu'elle submergeait par surcroît de temps à autre, et d'où ses effluves



Bruxelles. — L'Hôtel de Ville.

pestilents se répandaient par le reste de la ville. Aussi l'a-t-on fait rentrer sous terre, pour couronner l'œuvre de rénovation de la capitale du royaume. La rivière par laquelle se faisait autrefois un commerce actif de batellerie avec Anvers, le



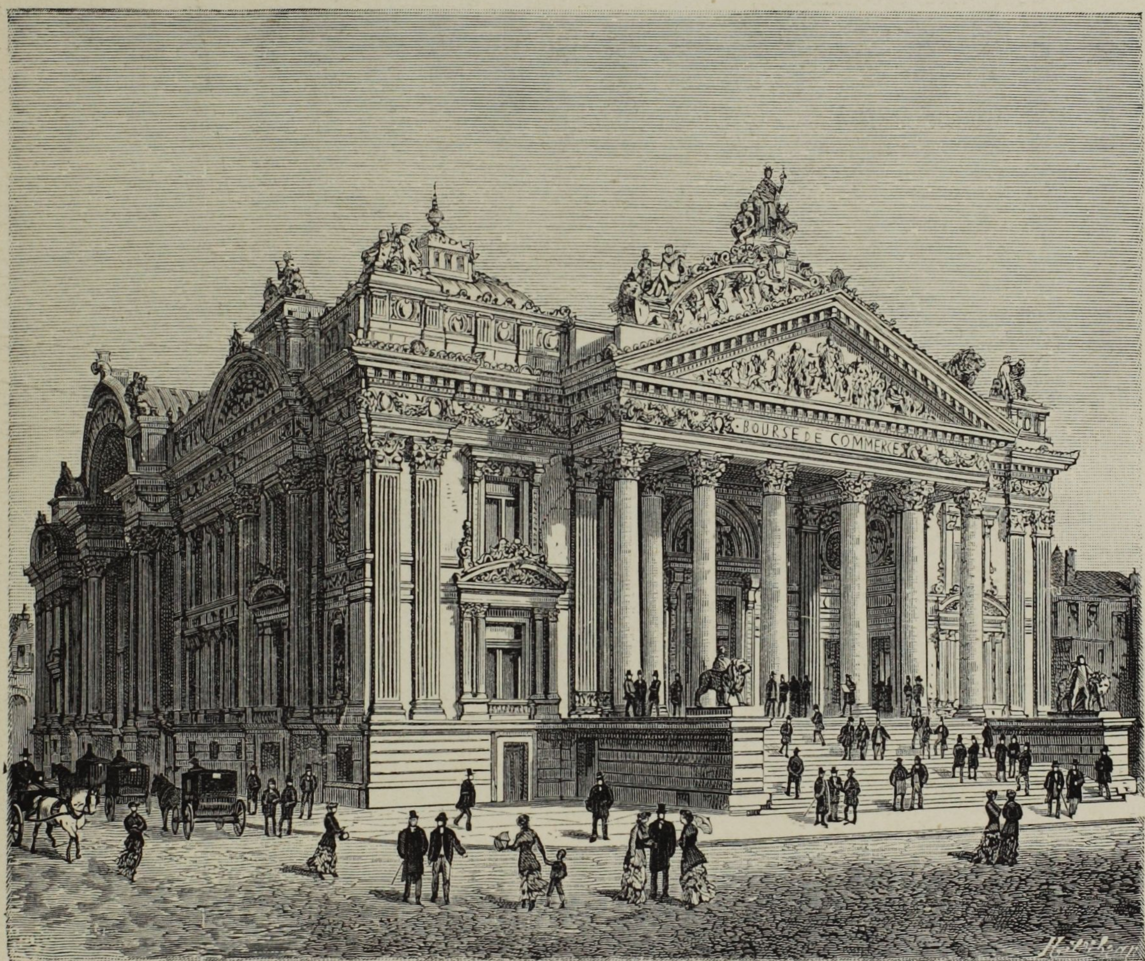
BRUXELLES. — Le vieux Bruxelles : la rue du Veau-Marin.

grand port voisin qui est le Havre du Paris belge, est remplacée aujourd'hui par un canal; ce canal, filant du nord au midi, rejoint le Rupel, tributaire de l'Escaut, un peu en deçà de son confluent, et porte même des navires assez forts.

Le principal édifice religieux de Bruxelles, c'est la cathédrale Sainte-Gudule, qui dresse, non loin du Parc, sur une terrasse de la ville haute, ses deux grandes tours jumelles inachevées. Bâtie du XIIIe au XVe siècle, elle représente les diverses phases de l'architecture ogivale. A l'intérieur, le jour des chapelles du pourtour est

tamisé par de belles verrières du XVIe siècle, où sont peints des personnages de l'époque ; la décoration de la nef est achevée par d'innombrables statues, par des tombeaux, et surtout par une merveilleuse chaire où Henri Verbruggen a sculpté, outre des anges voltigeants, un Adam et une Ève poursuivis par la Mort, ainsi qu'un Arbre de vie au-dessus duquel trônent la Vierge et l'Enfant Jésus.

Parmi les édifices modernes, les deux plus remarquables sont la Bourse et le Palais de Justice. Le premier étonne véritablement l'étranger par ses vastes propor-



BRUXELLES. — La Bourse.

tions, son fouillis de cariatides, de statues, d'attributs allégoriques et mythologiques, ses lions couchés et debout ; le second, non moins luxueusement décoré, a pour caractéristique, comme la Trinité-des-Monts à Rome, une gigantesque cascade de marches par laquelle le monument plonge dans les quartiers bas de la ville.

En maint endroit, les nouveaux boulevards bruxellois accusent ce même excès de somptuosité extérieure et coûteuse. Les maisons y sont surchargées de balcons, de consoles, de cariatides. Sur l'ancienne enceinte même et au delà, on a construit des demeures à façades peinturlurées et encombrées de moulures, dont le défilé se prolonge à travers les faubourgs jusqu'à la zone de la banlieue maraîchère.

Combien je préfère, pour ma part, à ces quartiers sortis tout flambants neufs

d'un devis préconçu, les antiques demeures aux toits en escalier, aux pignons coiffés de cheminées ventrues, hérissés de pinacles et de lucarnes, que nous ont léguées les âges disparus ! Combien aussi, à ces artères, en lesquelles triomphent l'équerre et le cordeau, je préfère le sillon bosselé de la Vieille-Promenade, avec ses longues allées d'arbres tournantes et sa bordure d'hôtels pensifs, entourés de jardins et de parterres fleuris ! Quelles charmantes perspectives on y découvre, ici sur le Jardin botanique, égayé par son lac scintillant et par ses fontaines, là sur la solitaire porte de Hal, masse de pierre à créneaux, flanquée de tours, à l'intérieur de laquelle on a établi, par un judicieux esprit d'harmonie archaïque, un musée d'armures et d'antiquités.

Bruxelles, aujourd'hui, avec ses faubourgs, tels que Laeken au nord, Saint-Josse à l'est, Molenbeek à l'ouest, Uccle au sud, compte plus de 400 000 habitants; et



WATERLOO. — La plaine et la butte-ossuaire. (Voy. p. 28.)

chaque jour l'agglomération s'étend, projette ses files de maisons, le long des grandes routes, à la rencontre des bourgs et des villages du pays brabançon. C'est que, placée entre la France, l'Angleterre et l'Allemagne, à égale distance de la plaine alluviale et des monts, elle est le chef-lieu désigné de la Campine du nord, aussi bien que des *polders* de l'ouest et des hauts plateaux boisés du sud-est, et une vraie capitale par son site. Les campagnes hesbayennes qui l'entourent constituent, je l'ai dit, une zone extraordinairement fertile et variée, où le sol participe de la nature de tous les districts voisins.

Immédiatement sous la ville dominent, naturellement, les cultures maraîchères ; puis, à l'extrémité de la longue avenue Louise, séjour de prédilection de la haute finance et du patriciat bourgeois, commence le magnifique bois de la Cambre. Comme nos bois de Boulogne et de Vincennes, ce n'est que le reste d'une vaste forêt, celle de Soignes, qui couvrait jadis tout le pays.

Il y a quarante ans à peine, la futaie, non émondée, formait encore un épais

et sauvage fourré, hanté par le chat sauvage, l'écureuil et le corbeau. Depuis lors, on l'a coupée de percées symétriques; on y a façonné des boulingrins, établi des pièces d'eau, des chemins de ronde, des laiteries, et les tramways à la trompe sonore y déversent incessamment les promeneurs. Cependant, au delà de la première zone



WATERLOO. — Ruines de Hougomont. (Voy. p. 28.)

ses massifs d'arrière-plan présentent encore des retraites solitaires et muettes, fréquentées du chevreuil, où çà et là on rencontre des campements de bûcherons, et où retentit, dans les clairières, le bruit sourd des cognées.

Filons au delà encore, vers le sud, entre le cours de la Senne et celui de la Dyle : nous arriverons au plateau de Waterloo, que précède et annonce le gros village du même nom, agglomération de masures rustiques, de cabarets et de fermes. Là,

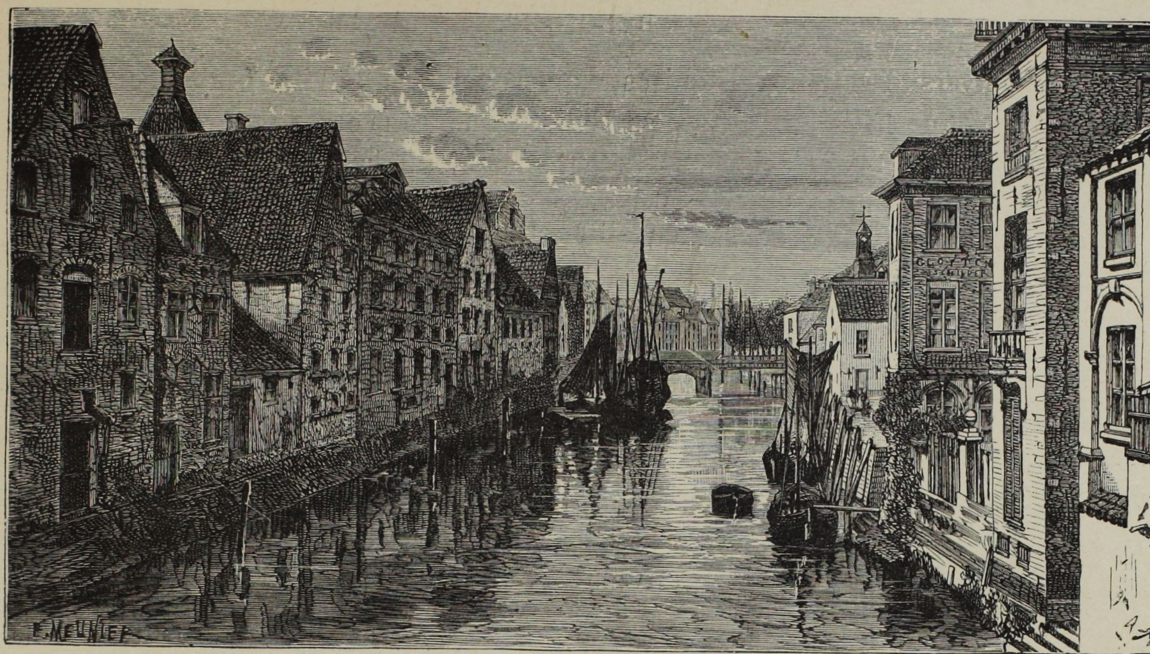
chaque site, vous le savez, a une célébrité funèbre et sinistre. Voici, au nord, Mont-Saint-Jean, puis l'énorme butte-ossuaire, couronnée d'un lion colossal, puis le fatal « chemin creux » dont Napoléon ne soupçonnait pas l'existence et où se décida le sort de la journée.

La plaine est une aire nue, rayée de rideaux d'arbres, et sillonnée de sentiers étroits. D'un côté, la route de Nivelles; de l'autre, celle de Charleroi. Le long de celle-ci s'élève la ferme de la Haie-Sainte, prise et reprise plusieurs fois au cours de la terrible lutte. C'est un assemblage de bâtisses aux toitures d'ardoise, aux murs étançonnés de contreforts; derrière sont des cours bordées d'écuries et d'étables, des vergers plantés de pommiers, que clôturent de fortes haies vives.

Plus loin, au sud et du même côté, se montre une autre construction, l'auberge de la Belle-Alliance; plus loin encore, c'est Plancenoit, cimetière qui fut, tour à tour, la redoute des Français et des Prussiens; puis la ferme de Rossomme, où Napoléon resta, pendant toute la journée du 18, à étudier comparativement le pays et la carte.

Plus à l'ouest enfin, vous apercevez les ruines du château de Hougomont, si furieusement attaqué et défendu. Il appartenait au comte et à la comtesse de ce nom, lesquels, à l'approche des troupes, s'étaient enfuis du côté de la France. Les bâtiments n'ont pas été reconstruits; il n'en subsiste que des dépendances, la demeure de l'ancien jardinier et une partie des communs, où se sont installés des paysans. Dans la cour, il y a un reste de margelle de puits; non loin de là se dressent les murailles mutilées de la chapelle. Quant aux jardins, ils se sont changés en une aire herbue, où des chevaux paissent en liberté entre les pommiers.

Au sud, enfin, se trouve Genappe, point où commencent les grandes landes du pays wallon, et, en face, à droite, Nivelles, localité célèbre surtout par le chien du guerrier de ce nom, lequel vivait au XVe siècle, et dont la statue de cuivre couronne le sommet de la tour de l'ex-couvent de Sainte-Gertrude.



MALINES. — Vue sur la Dyle.

IV

DEUX VILLES DORMANTES : LOUVAIN ET MALINES

Autrefois la capitale du Brabant, c'était Louvain, ou Leuwen, la vieille cité universitaire, que nous rencontrons sur la Dyle, un peu à l'est de Bruxelles.

Au XIVe siècle, Louvain comptait près de 100 000 âmes et 3 ou 4 000 métiers, rien que pour le tissage des draps. Aujourd'hui, bien qu'elle ait encore d'importantes fabriques, sa population est diminuée de plus de moitié, et, au seul aspect de ses rues et de ses places en partie désertes, on devine que c'est une ville du passé.

Sa décadence date de la fin du XVIe siècle, époque où la peste y enleva cinquante mille habitants. Seule la grande place carrée sur laquelle se dressent l'église Saint-Pierre et l'hôtel de ville est toujours un centre assez animé.

L'hôtel de ville, ce chef-d'œuvre du « maître maçon » Layens, a été comparé à une châsse immense. Nul monument belge, en effet, n'est plus richement sculpté au dehors. Avec ses tourelles élancées, son fourmillement de statuettes et de dais, sa floraison prodigieuse de feuillages et de guirlandes de pierre, ses innombrables niches peuplées de bêtes symboliques, il est un enchantement pour les yeux. En face de lui s'élève l'ancienne Collégiale, aux tours inachevées, à laquelle s'accotent de petites maisons basses. Cet édifice possède quelques œuvres d'art remarquables, et ses vingt-huit faisceaux de colonnettes ont une ampleur de style majestueuse. Quant à la

fameuse Université catholique, qui est l'âme de la vieille ville brabançonne, elle occupe l'ancienne halle aux draps; sa bibliothèque, sans cesse accrue par une série de legs, de donations et d'achats, est célèbre dans toute la Belgique.

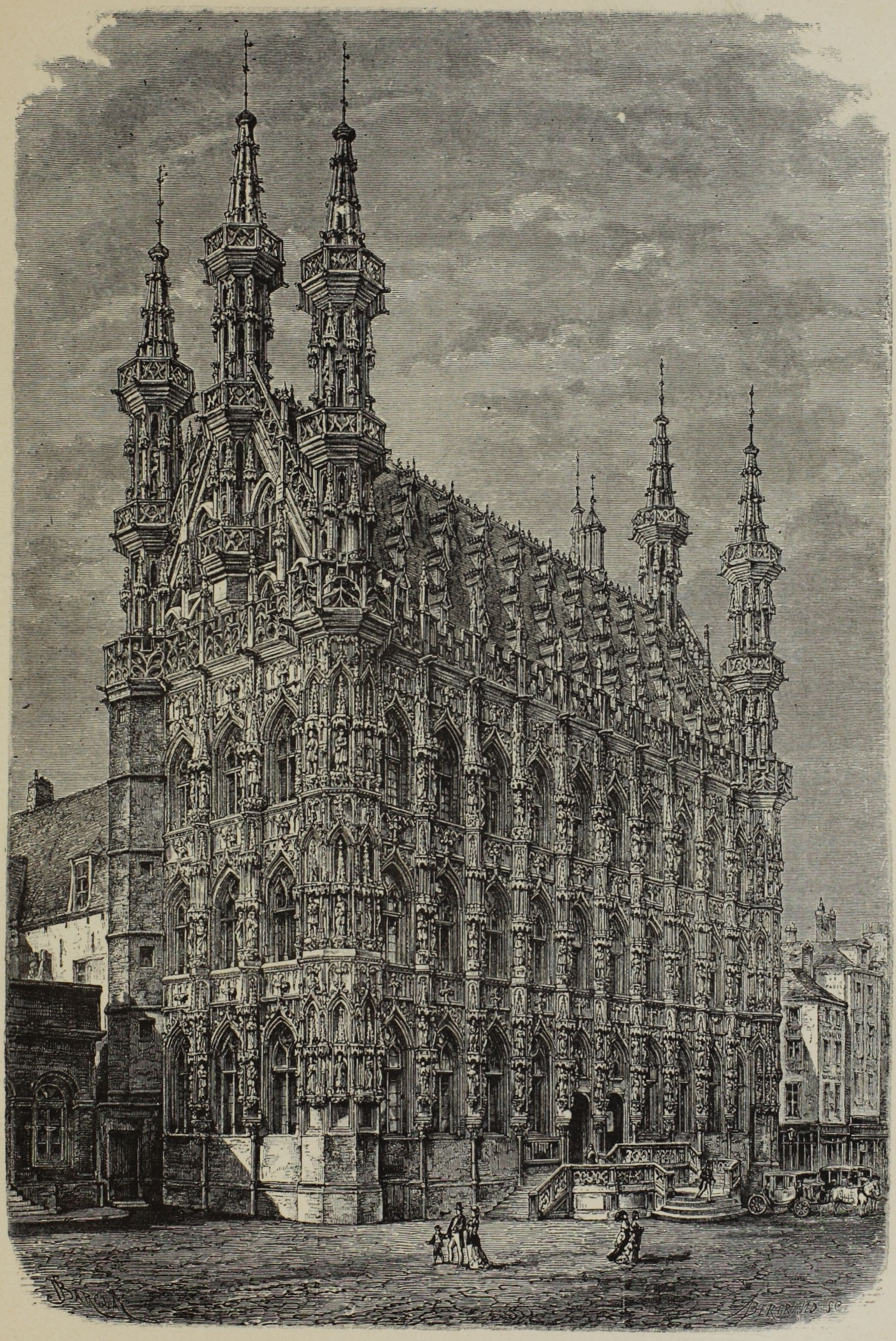
Au delà de la place, la voie se resserre; des ruelles se détachent à droite et à gauche. Les unes conduisent aux quais de la rivière, les autres à une zone urbaine remplie de grands murs sévères, de bâtiments aux airs recueillis, de séminaires, de couvents, de porches sculptés. Dans les recoins, des christs surgissent, ou bien des vierges apparaissent en des niches : c'est le quartier sacro-saint des écoles. Allons toujours : la solitude devient de plus en plus sensible; des plaques de verdure s'entremêlent aux maisons silencieuses; puis on arrive à une région reculée où, au bord de petites rues aux noms caractéristiques, rappelant les joies de la béatitude et les visions du monde ultra-terrestre, s'alignent des constructions de briques, précédées de jardins, décorées de statuettes de saints et de saintes : vous avez devant vous un *béguinage*.

Qu'est-ce qu'un béguinage? C'est un lieu de refuge où des femmes, généralement d'un âge mûr, que le train du monde a lassées, se retirent, moyennant une certaine somme, pour y vivre en commun, sans toutefois faire de vœux perpétuels et s'astreindre à la discipline monastique. Elles forment là de petits groupes, logeant, travaillant et priant sous le même toit. Chaque matin elles se réunissent dans l'ouvroir pour besogner, en récitant le rosaire; après quoi elles peuvent sortir à leur gré. Le soir, seulement, les rues sont closes et un silence absolu règne sur cette cité de dévotion.

Chaque couvent, comme on appelle ces maisons, a sa supérieure et sa *kloesterine* (sacristine).

Qui n'a pas vu une béguine belge n'a qu'une notion incomplète du monde des fantômes et des spectres; qui n'a pas pénétré dans un béguinage ne se figure qu'imparfaitement jusqu'à quel point l'être humain, sans renoncer tout à fait au siècle, peut se plier aux mouvements mécaniquement répétés des mêmes tâches revenant chaque jour aux mêmes heures. En n'importe quelle ville de Belgique, il vous arrivera de croiser dans la rue une forme noire enveloppée d'un long manteau sous lequel on perçoit le cliquetis d'un rosaire, et qui glisse plutôt qu'elle ne marche; la coiffe qui cache la figure mystérieuse a des cassures aux plis raides qui semblent vouloir flageller les épaules : cette créature étrange est une pensionnaire des petites-maisons placées sous le patronage de sainte Beggue.

Sainte Beggue, ou sainte Begga, était une sœur de Pépin de Landen; ce fut elle qui, au VIIe siècle, à l'époque où le christianisme fut introduit en Belgique, institua dans ce pays la première communauté de ce genre. Plus tard on accusa ces associations mystiques d'aspirer à une perfection impossible et de dédaigner les actes pour ne s'occuper que de l'esprit. Au XIIIe siècle, cependant, les béguines avaient une grande réputation de sainteté. Saint Louis les appela à Paris. Philippe III, le Hardi, avant de se prononcer sur la culpabilité de sa femme, une sœur du duc de Brabant, accusée par le favori Pierre de la Brosse d'avoir empoisonné l'aîné de ses beaux-fils, voulut consulter une béguine de Nivelles (le pays de la reine), « laquelle béguine



LOUVAIN. — Hôtel de Ville.

savait les choses passées et futures ». La *prophétesse*, ajoutons-le, détourna le roi de croire « aux mauvaises paroles qu'on lui avait dites contre la princesse Marie ».

Tout, dans ce grand boulevard du catholicisme qu'on appelle Louvain, est le triomphe de la règle religieuse et la glorification de l'idée scolastique.

Aux portes de la ville se dresse la somptueuse abbaye de Parc, fondée en 1179 par Godefroy le Barbu, puis accrue et reconstruite, à partir de la fin du XVII[e] siècle. Rien de plus grandiose que l'installation de ce monastère, à la cour duquel on n'accède qu'en franchissant cinq enceintes successives dont chacune s'ouvre par un



LOUVAIN. — Le Béguinage.

porche monumental. A l'intérieur sont des brasseries, des fermes, des moulins, des étables, des granges, des écuries; tout alentour s'étendent de vastes cultures et un parc admirablement touffu. Bonne retraite, s'il en fut jamais, pour s'abstraire des promiscuités du monde, sans se sevrer de ce que le monde a inventé de meilleur pour rendre l'existence douce et commode.

Au nord-est de Louvain, vers Aerschot et Diest, une contrée mélancolique, au sol pauvre et raviné, que jalonnent seulement çà et là des hauteurs chauves et quelques bouquets de sapins noirs, succède aux riants paysages du pays brabançon : on l'appelle le Hageland. Au nord-ouest, au contraire, toujours en marchant vers la Campine, les sites conservent encore une partie des attraits par lesquels se recom-

mande la Hesbaye : c'est de ce dernier côté, et déjà dans la province d'Anvers, que se trouve Malines, en flamand *Mechelen*.

Cette ville de 45000 âmes, sise, comme Louvain, sur la Dyle, est également une cité déchue qui n'a plus d'autre souci que de sommeiller à l'ombre du culte catholique, apostolique et romain.

De cette métropole religieuse de la Belgique, on n'aperçoit de loin que la haute silhouette carrée de son église Saint-Rombaud, et, au-dessus des toits de ses maisons, un fourmillement de tours et de clochers.

Entrez-y : sauf dans le quartier voisin de la gare, vous n'y trouverez que des rues solitaires et mornes, bordées de boutiques basses aux vitrines peu garnies. En y écoutant l'écho morose qu'y éveillent ses pas, le touriste ne se douterait guère qu'il fut un temps où, parmi sa population ouvrière, Malines comptait plus de 12000 tisserands. C'était l'époque où elle était le siège de la cour magnifique et bruyante de la régente Marguerite d'Autriche, dont les kermesses et les chevauchées égayaient toute la région d'alentour, l'époque aussi où elle fournissait les Pays-Bas d'objets en métal, de chaudrons, de cloches, de cuirs dorés, sans oublier ce fameux « point de Malines » qui s'expédiait dans le monde entier. Aujourd'hui, quelques ateliers de femmes y fabriquent encore la dentelle jadis si prisée ; une manufacture de tapis y produit aussi de beaux « gobelins » ; mais ce trafic ne suffit pas à sauver de l'engourdissement une cité d'où la grande industrie s'est retirée.

Deux choses sont toujours charmantes à Malines : c'est la Dyle d'abord, qui y étend partout ses bras pittoresques et son entre-croisement de canaux. Au cœur même de la ville, entre les hautes maisons aux étages surplombants et aux toits en escalier, s'ouvrent ainsi des artères liquides sur lesquelles de gros bateaux ventrus, peints en rouge ou en vert, glissent sans bruit et sans hâte, comme s'ils étaient régis, eux aussi, par des nautoniers sommeillants. Si la ville n'a plus ses grands chantiers de construction navale du XIVe siècle, elle est cependant, grâce au flot de marée qui continue de monter dans son fleuve, un port toujours assez fréquenté et qu'un canal unit à Louvain.

Le second attrait incontestable de Malines, c'est sa Grande Place, spacieux quadrilatère au cadre éminemment pittoresque. D'un côté se dressent les halles, vieille construction au toit trapu surmontée d'une tour carrée et flanquée de tourelles ; de l'autre, par-dessus un pâté de maisons étroites, aux pignons découpés en proues de navires, aux façades pleines de moulures, de bossages, de festons, s'élèvent la tour massive et le chevet merveilleusement ouvré et sculpté de l'église métropolitaine Saint-Rombaud, une des plus belles cathédrales du nord de l'Europe.

Cette place contient, on peut le dire, toute la gloire historique de la cité. A l'angle voisin de l'église est le bel édifice à tourelles (*Schepenhuis*) dans lequel siégeait autrefois le Grand Conseil et qui est à présent un musée ; à l'extrémité opposée de la place est le bâtiment de la Vieille-Boucherie ; plus loin se trouve le Marché.

Partout, du reste, dans la ville, l'œil se repose avec complaisance sur de vieilles demeures de bois très curieuses, bien qu'à demi vermoulues et craquetantes : sur le quai aux Avoines, par exemple, c'est le groupe de constructions de la Maison du

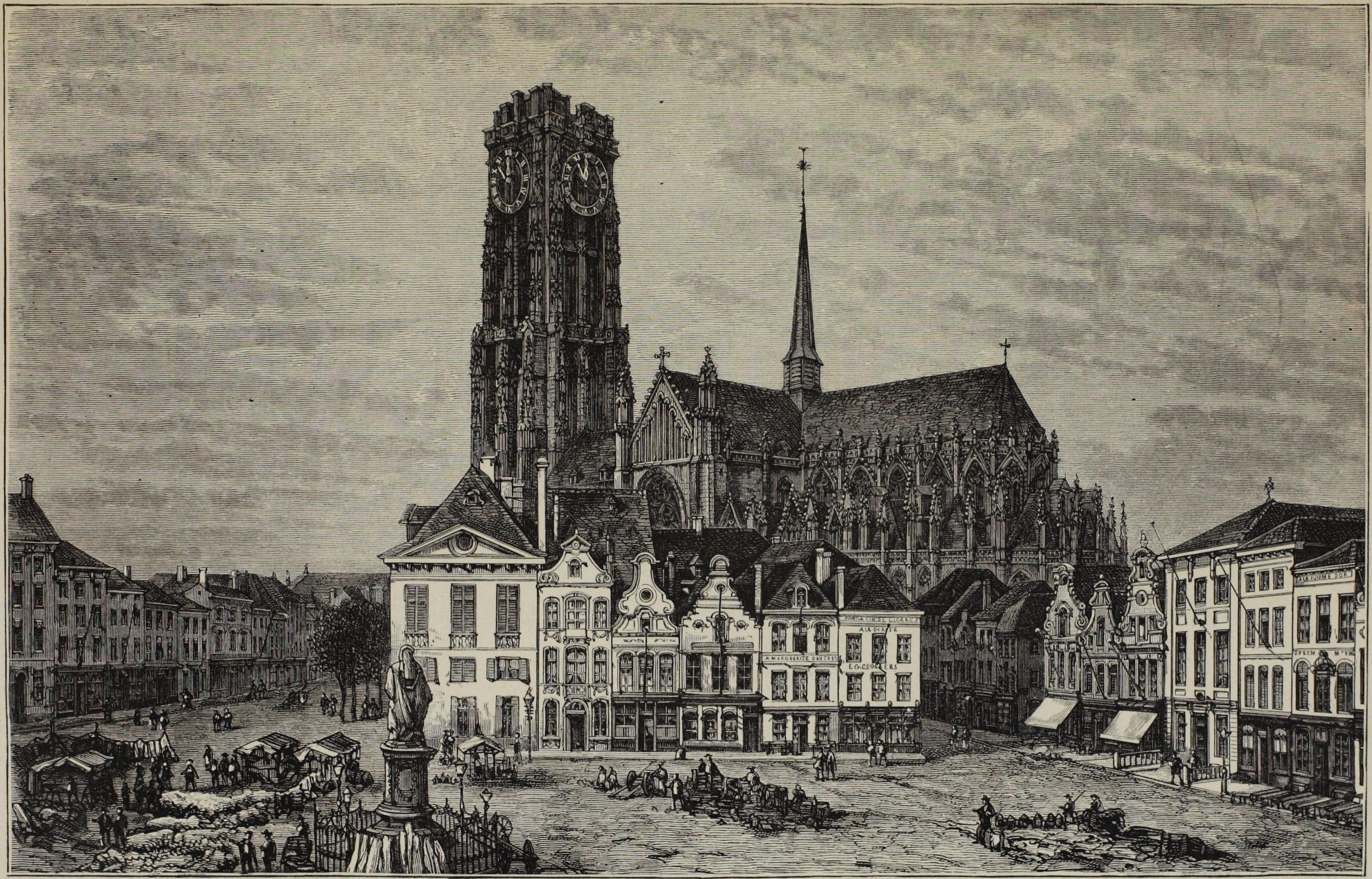
Diable ; sur le quai au Sel, c'est la Maison du Saumon, « *in den Grooten Zalm* », ainsi nommée du poisson d'or placé au-dessus de son seuil. C'était jadis l'abbaye des



Malines. — Porte de Bruxelles.

poissonniers. Je vous recommande aussi la porte de Bruxelles (*overste Poort*), avec ses deux tours massives, dernier reste des fortifications du XIVe siècle.

Quant à la Malines catholique, outre ses séminaires, ses couvents, son béguinage, son pompeux palais archiépiscopal, dont les vastes jardins s'étendent le long d'un des bras de la Dyle, elle vous offre ses innombrables églises, qui, toutes, attirent les dévotions de la foule : Sainte-Catherine, Saint-Pierre, et surtout Notre-Dame et



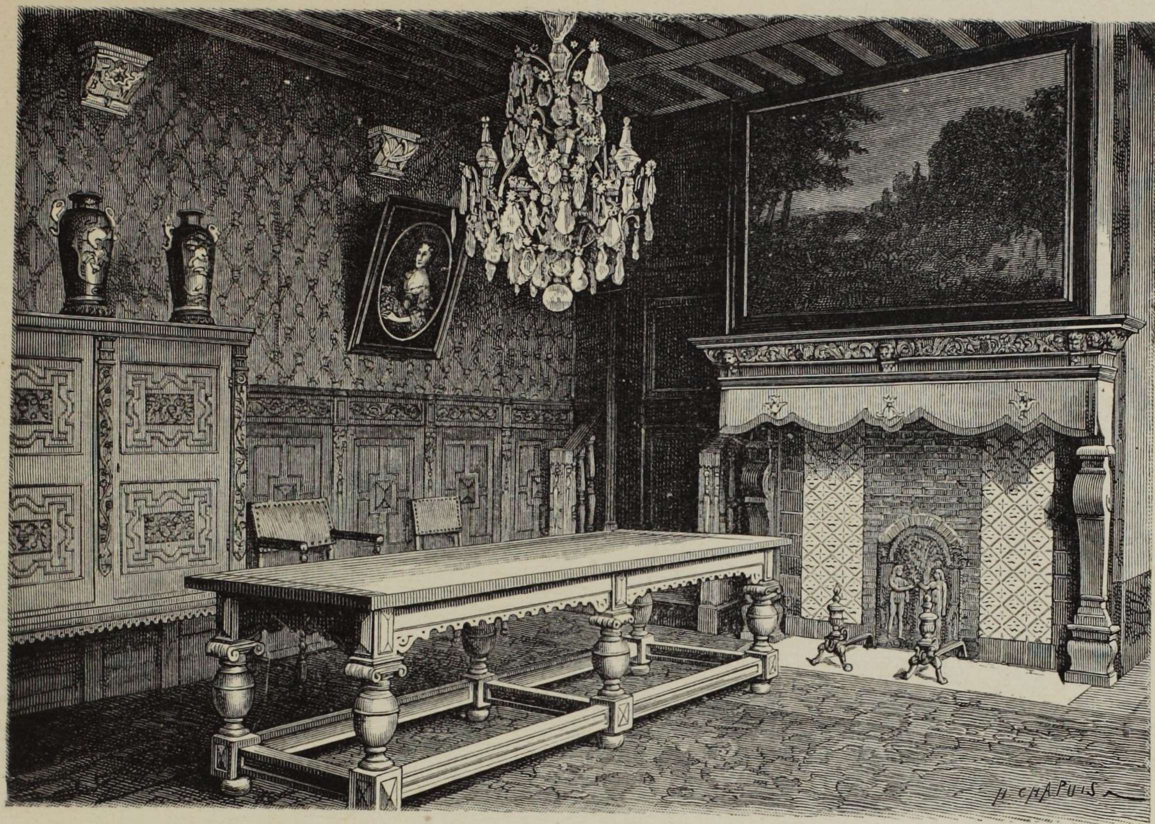
MALINES. — Grande Place et église Saint-Rombaud.

Saint-Jean, que vous ne devrez pas oublier de visiter, car il y a là deux chefs-d'œuvre de Rubens : à Notre-Dame, c'est la *Pèche miraculeuse*, peinte pour la corporation des



La Pèche miraculeuse, par Rubens.

poissonniers susnommée; à Saint-Jean, c'est l'*Adoration des Mages*, une autre merveille du grand artiste que nous retrouverons à Anvers.



ANVERS. — Une salle du musée Plantin. (Voy. p. 12.)

V

ANVERS, LE PORT ET LA VILLE. — APERÇUS DE NÉGOCE ET D'ART

De Malines à Anvers, par la voie ferrée, il n'y a pas plus de 24 kilomètres. On traverse d'abord une zone de cultures où apparaissent partout l'activité et le labeur de l'homme; puis, aux abords de la station de Vieux-Dieu, à ces tableaux de la nature champêtre succèdent brusquement des images et un appareil de guerre. Le terrain prend ces lignes anguleuses qui annoncent les ouvrages du génie; des fossés artificiels se montrent près de talus gazonnés. Le devant de la scène, ici, n'appartient plus au travailleur de la glèbe ou au ruminant de la prairie; c'est le soldat en pantalon blanc qui règne souverainement dans ce district, où l'on entend passer dans l'air les sonneries stridentes du clairon.

A ces signes on reconnaît qu'on approche d'Anvers. Anvers, en flamand *Antwerpen*, n'est pas seulement la plus forte place militaire de Belgique; c'en est aussi la première cité de négoce et le grand entrepôt maritime. Sa population atteint presque 200 000 âmes.

Ce qui tout d'abord y attire la curiosité de l'étranger, c'est le port.

Débouchant sur un vaste estuaire qui s'ouvre de deux côtés sur l'Océan, l'Escaut, à ce point final de son cours, n'a pas moins de 800 mètres de largeur sur une profondeur de 13 à 15 mètres au moment du flux. Aussi, à toute heure, les navires calant de 7 à 8 mètres y peuvent-ils atterrir. Ce « corridor de la grise mer du Nord » a d'ailleurs été régularisé de main d'homme ; les nouveaux quais qui le bordent ont près de 4 kilomètres de long, et c'est une chose vraiment merveilleuse que d'y contempler le mouvement du trafic, les montagnes de ballots et de marchandises qui s'y entassent du matin au soir. Soixante-cinq kilomètres de voies ferrées desservent ce havre sans pareil, en contournent les sept bassins, et sa vaste gare maritime reçoit chaque jour dans ses halles gigantesques, pourvues de grues d'une puissance prodigieuse, plus de 2500 wagons.

C'est d'Anvers que s'exportent tous les gros produits de la Belgique ; c'est là que l'Allemagne embarque ses aciers et ses fers, là que, depuis le percement du Gothard, l'Italie expédie ses œufs et ses fruits, là aussi que les États-Unis envoient leurs cargaisons de blé et de pétrole. C'est également le grand exutoire par lequel l'Europe déverse sur les deux Amériques le trop-plein de sa population ; trente mille émigrants en partent annuellement à destination des contrées transocéaniennes.

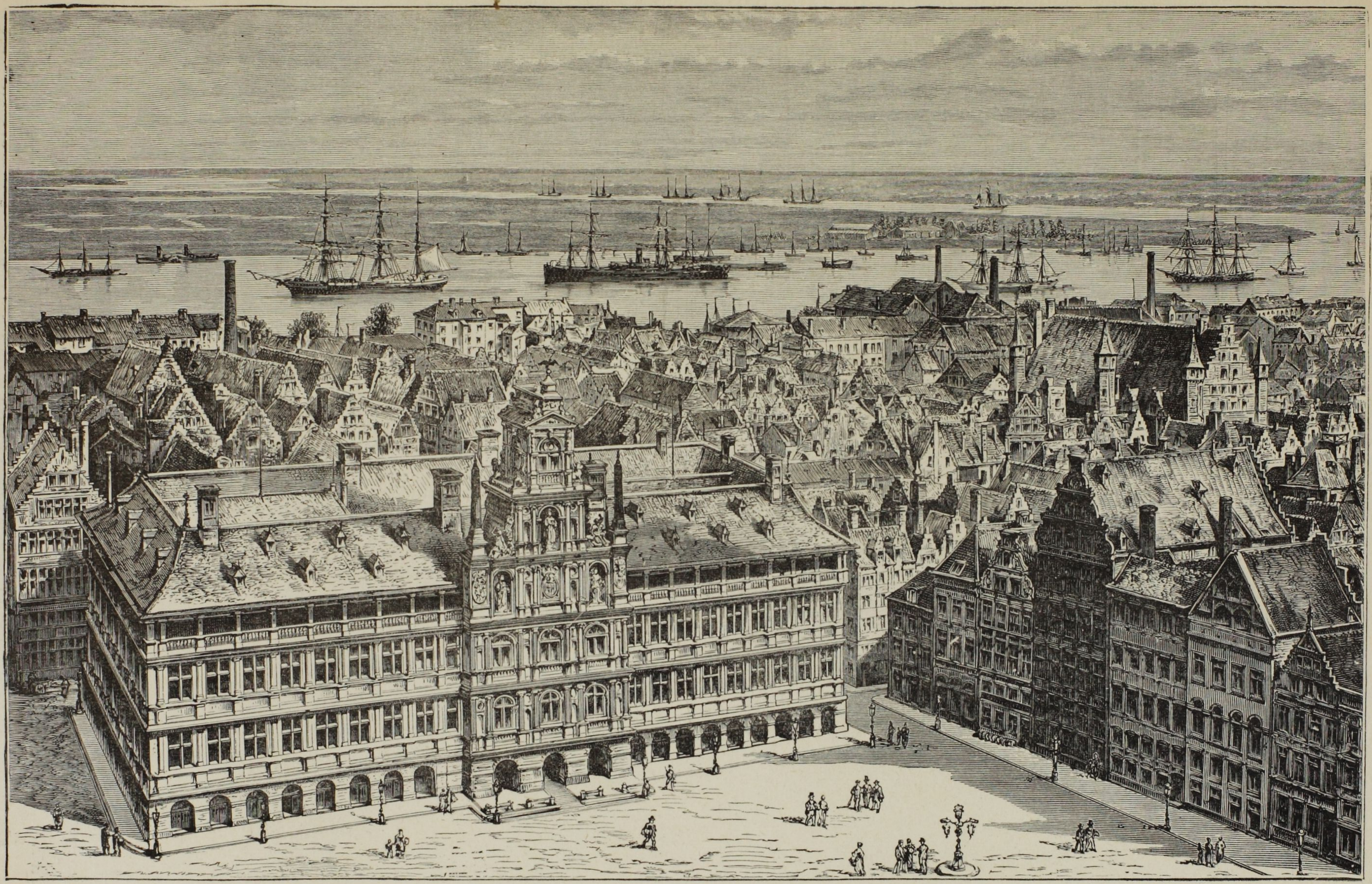
A Anvers, de même qu'à Bruxelles, la vieille ville a subi, dans ces derniers temps, des métamorphoses qui en ont changé sensiblement le caractère et l'aspect. L'ouverture de la grande Rue Nationale y a fait disparaître tout un réseau de ruelles immondes et lépreuses, antres de pestilences séculaires, dont le fameux *Luizenmerkt*, « marché aux poux », était le spécimen achevé. Et l'œuvre d'essartement est loin d'être terminée ; chaque jour on pratique d'autres éclaircies à travers les impasses et les venelles.

Quant à la ville moderne, la démolition des anciens remparts lui a permis de se développer librement, au nord de la cité primitive, dans l'immense demi-cercle formé par la nouvelle enceinte, et il faut voir avec quel entrain elle pousse à présent ses larges avenues, ses parcs, ses splendides jardins, dans la banlieue où s'étalent les faubourgs de Borgerhout et de Berchem.

Laissons-la s'épandre à son aise vers ces régions mieux aérées et plus saines où expirent les bruits du négoce fluvial, et revenons au pittoresque quartier qui avoisine le Marché aux Poissons. C'est là que continuent d'habiter tous ceux qui vivent de l'eau ou sur l'eau, marins, bateliers, débardeurs, portefaix de toute sorte. C'est là aussi qu'en dépit de tous les rajeunissements, le touriste, en quête de surprises, doit se lancer à l'aventure par les rues.

Que de recoins mystérieux, que de maisons de bois aux pignons tailladés, que d'escaliers aux sculptures archaïques, de portes massives et armoriées, de façades aux bas-reliefs fantaisistes, le récompenseront de sa peine !

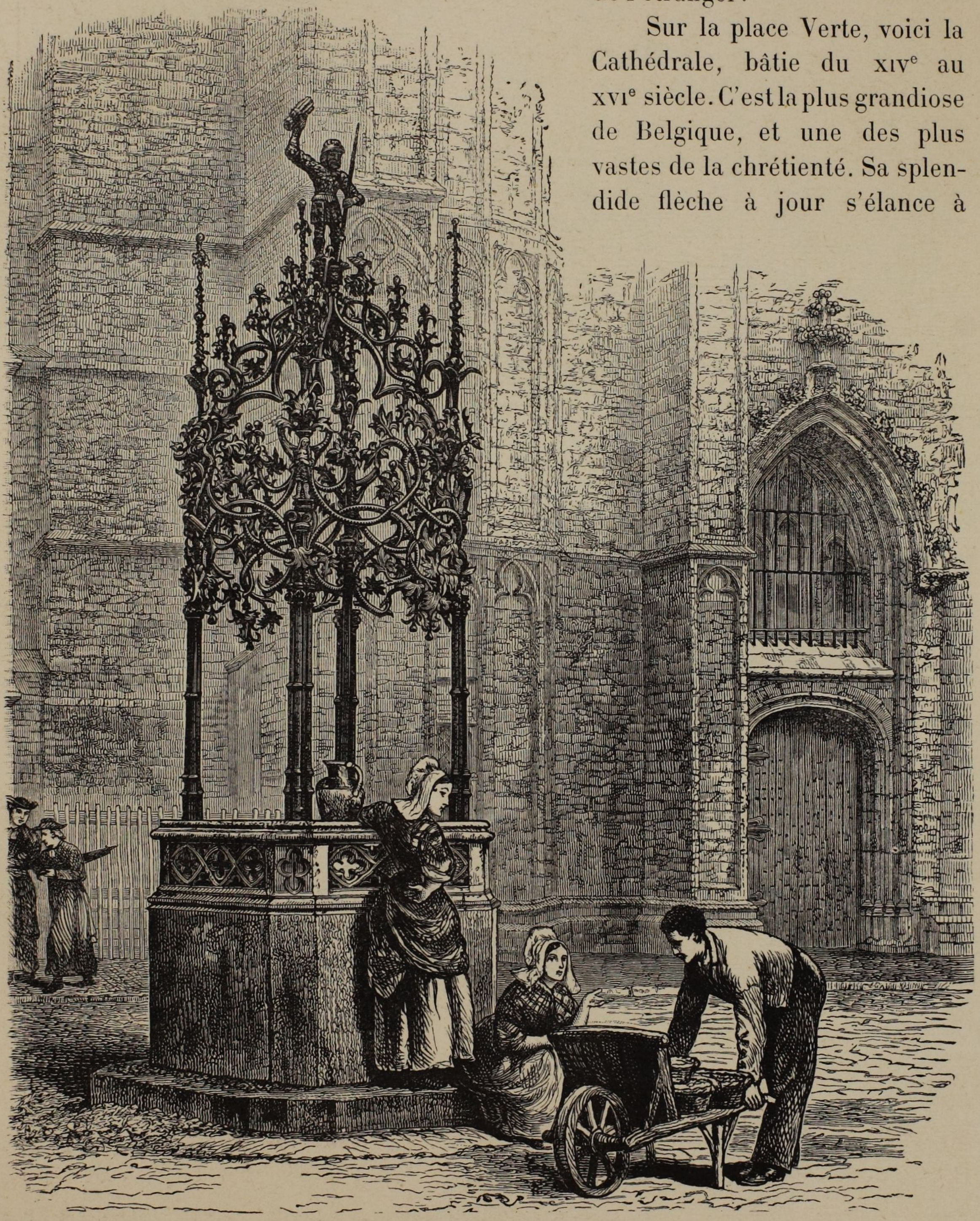
N'est-ce pas d'ailleurs dans cette zone urbaine, qui s'étend sur plus de 2 kilomètres entre les bassins encombrés de navires et la gare du chemin de fer de l'État, que s'élèvent les principaux monuments de la reine de la Schelde ? N'est-ce pas là que



ANVERS et L'ESCAUT. — Vue prise au-dessus de la Grande Place.

se trouvent la Grande Place, les places Verte, de Meir et Teniers, rendez-vous préférés de l'étranger?

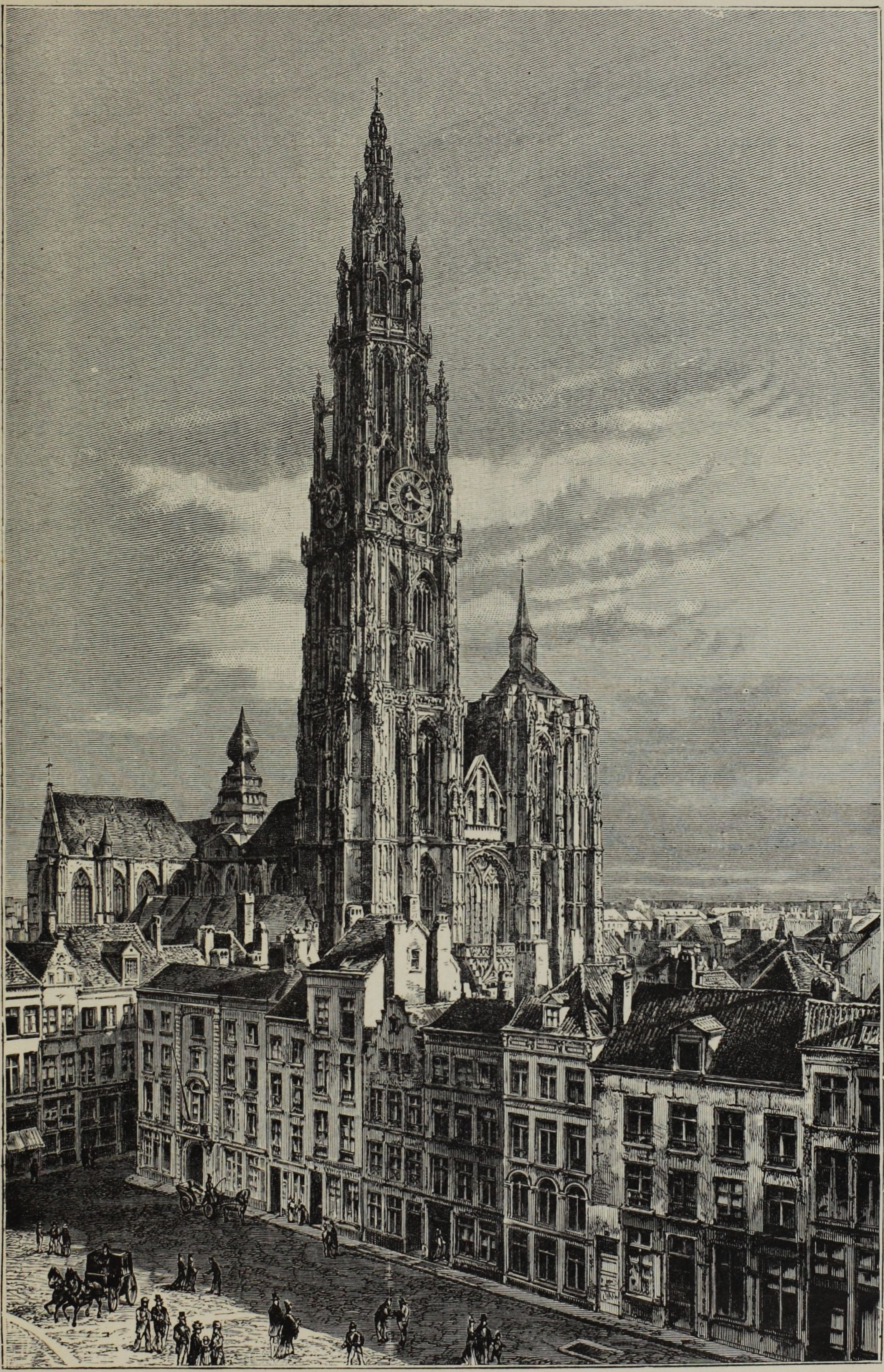
Sur la place Verte, voici la Cathédrale, bâtie du XIVe au XVIe siècle. C'est la plus grandiose de Belgique, et une des plus vastes de la chrétienté. Sa splendide flèche à jour s'élance à



ANVERS. — Fontaine Quinten Massys. (Voy. p. 42.)

125 mètres en l'air. De la plate-forme où chante son carillon, la perspective est déjà prodigieuse; mais ayez le courage de monter jusqu'au sommet de cette tour gigantesque, auquel mène un escalier de 670 degrés : tout un monde se découvrira à vos yeux.

Immédiatement à vos pieds, ce sera la ville elle-même, perdue comme au fond



Anvers. — La Cathédrale.

d'un abîme, avec son enchevêtrement de toits, d'aiguilles, de tourelles, de clochetons, ses maisons hérissées de dais et de pinacles; puis le vaste fleuve avec ses annexes, ses chantiers, ses docks, ses flottilles de trois-mâts et de steamers; plus loin, la banlieue anversoise, des champs et des prairies se prolongeant à l'infini, et les mille horizons flottants de la grande terre verte des Flandres sillonnée par la coulée de l'Escaut.

Redescendez maintenant et pénétrez dans le temple. Quel éblouissement pour les sens et l'esprit! Les voici devant vous ces chefs-d'œuvre renommés de Rubens, la *Descente de Croix* et la *Mise en Croix*, sans compter d'autres toiles des maîtres flamands, des tableaux de Murillo et des vitraux d'une magnificence inouïe.

Au pied même de la cathédrale, sur la place du Marché aux Gants, un délicieux travail de ferronnerie vous rappellera le souvenir d'un autre grand artiste du terroir, Quinten Massys ou Metsys : c'est un puits recouvert d'un dôme de fer forgé au marteau, et dont la cage tout entière s'épanouit en d'infinis entrelacs de feuillage et de fleurs.

Chaque église d'Anvers renferme des trésors d'art : Saint-Jacques, outre ses vitraux et ses toiles, possède le tombeau de Rubens; Saint-Paul a aussi ses tableaux qui en font un musée, ses merveilleuses boiseries sculptées, ses figures de saints, son Calvaire, son Jardin des Oliviers à ciel ouvert, sur un amas abrupt de rocailles, sa crypte ajourée, et son Enfer aux terrifiantes figurations de damnés.

La Grande Place a pour décor, d'abord l'Hôtel de Ville, édifice du XVIe siècle, orné à l'intérieur par le peintre Leys, puis les ex-demeures des corps de métiers, constructions somptueuses que tous les maîtres de l'art ont à l'envi enrichies de leurs œuvres. Près des anciens bassins et des pavillons des entrepôts, une autre épave du passé sollicite vos regards : c'est la Maison hanséatique. Au XVIe siècle, c'était un splendide palais, servant de comptoir et de résidence aux négociants des villes de la Hanse germanique, qui l'avaient construit à leurs frais et y remisaient, au rez-de-chaussée, leurs denrées. Des tourelles et donjons qui le surmontaient on signalait les navires entrant ou partant. Aujourd'hui le vieil édifice, étêté de ces observatoires, n'offre plus qu'un amas fruste de maçonnerie dont tout l'intérêt tient aux souvenirs historiques qu'il éveille.

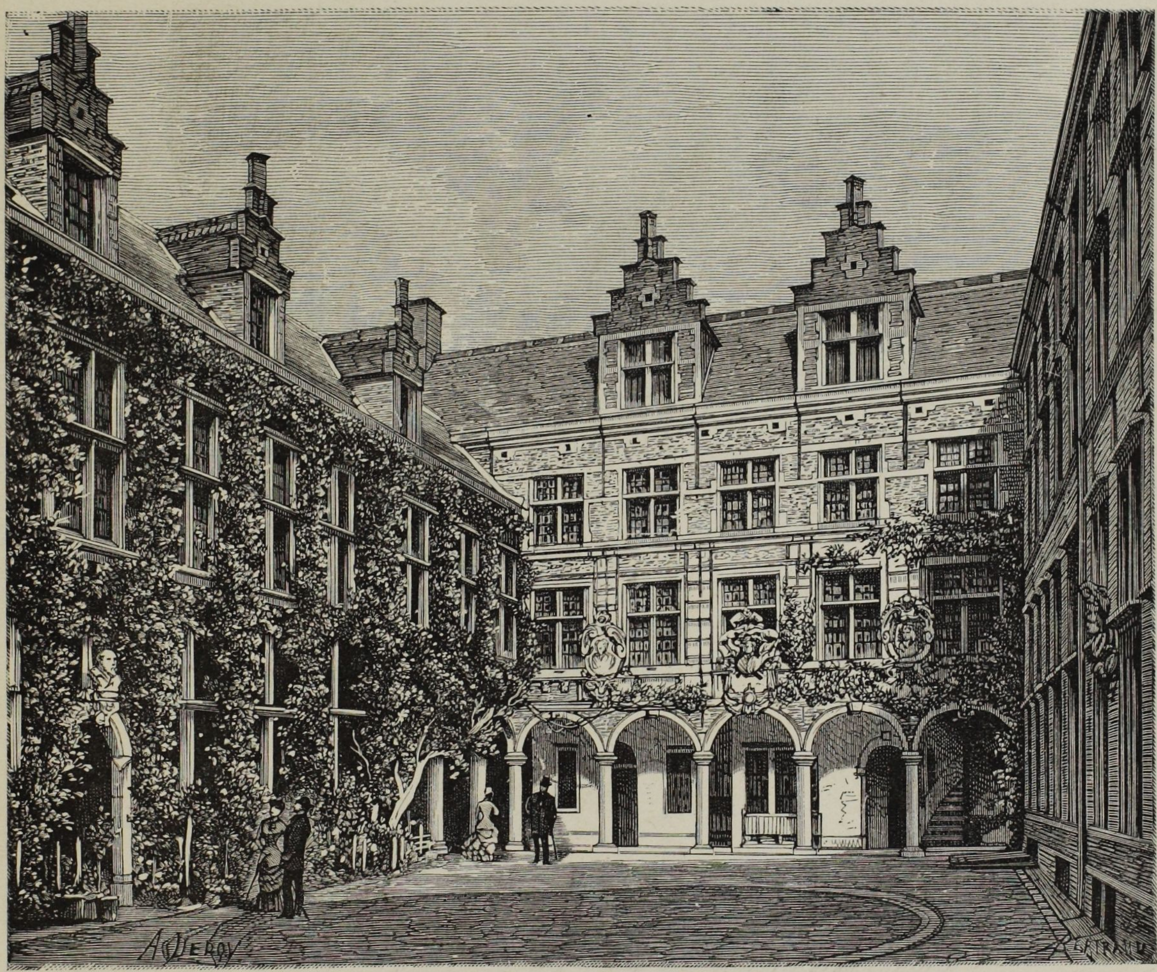
Que nous reste-t-il à voir, pour connaître, au moins sommairement, la grande métropole de l'Escaut? La maison Plantin et le Musée.

Peut-être avez-vous eu sous les yeux quelque vieille estampe de la fin du XVIe siècle représentant l'intérieur d'une imprimerie aux Pays-Bas? Un détail y frappe tout d'abord, c'est que les compositeurs travaillent l'épée au côté. La corporation en effet avait été anoblie par l'empereur Frédéric III; non seulement ses membres étaient exempts de la plupart des taxes, mais ils avaient le droit de s'habiller comme des gentilshommes : aussi voyez-vous dans ces ateliers l'ouvrier revêtu du pourpoint luxueux, la fraise au col, et confortablement assis sur un escabeau garni d'un coussin.

C'est à cette époque que nous ramène l'ancienne demeure de l'imprimeur anversois dont l'industrie rivalisa avec celle des Alde et des Estienne. Plantin, un

Tourangeau, avait commencé petitement. Vers 1550, avec sa femme, une Normande originaire de Caen, il était venu ouvrir à Anvers une modeste boutique au-dessus de la Bourse des Marchands. Sa femme vendait du linge; lui, il vendait des livres. Avec quelque argent qu'on lui avança, il s'établit ensuite près de l'église Saint-Augustin; puis il monta un atelier, et enfin il acquit, dans le voisinage de la place Rubens, l'immeuble qui porte son nom.

Avec ses fenêtres à meneaux de plomb et à travées saillantes, son labyrinthe de



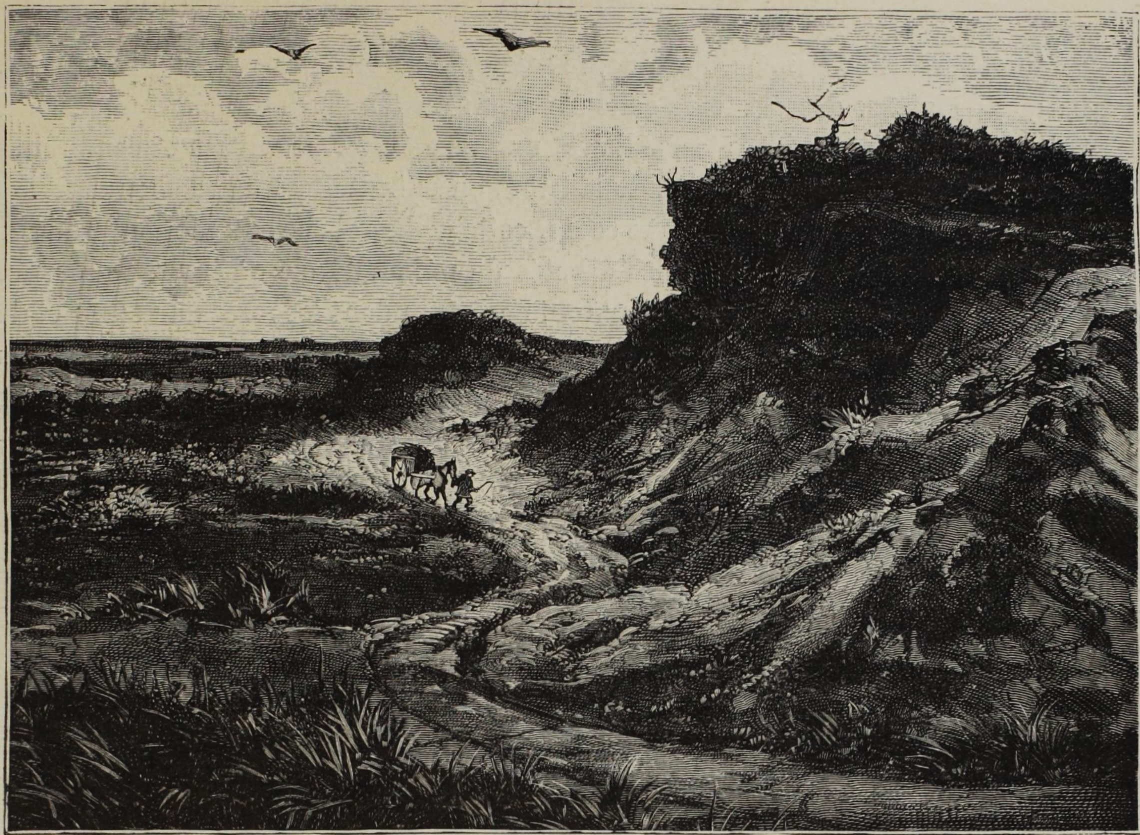
ANVERS. — Musée Plantin : cour intérieure.

pièces immenses reliées par un autre labyrinthe de couloirs et d'escaliers, cette maison représente encore intact tout l'agencement intérieur d'une habitation bourgeoise du XVIe siècle. Elle a gardé son mobilier et tout son appareil primitif : presses, caractères, vitrines garnies d'éditions et de gravures rares, lambris décorés de peintures du temps, tout y reporte la pensée à trois cents ans en arrière.

Dans sa grande cour, d'une harmonie parfaite, il y a une vigne toujours reverdissante qui date du temps même de Plantin. Là, au rez-de-chaussée, on vous montrera le cabinet de travail de Juste Lipse, dont les murs sont tapissés en cuir de Cordoue, et la chambre des correcteurs, qui tous furent des hommes célèbres. Les ouvrages publiés par l'imprimeur portèrent d'abord comme marque typographique

un arbre au tronc duquel s'enroulait une vigne; un vigneron coupait près du sol les mauvais bourgeons. A cet emblème fut ensuite substituée une main sortant des nuages et tenant un compas d'or, avec cette devise : *Labore et constantia*. Ce second écusson figure encore aujourd'hni sur la porte d'entrée de la maison. Puis Moretus, le gendre et l'associé de Plantin, le remplaça plus tard par la figure d'un « roi maure venant, guidé par une étoile, adorer le Messie ».

Le Musée de la ville est le plus opulent sanctuaire d'art que possède la Belgique. On sait de quel vif éclat la peinture a brillé à Anvers, avec Rubens, Jean Van Eyck, Van Dyck, Jordaens, Ruysdael. Des centaines de tableaux de maîtres flamands et hollandais du XIVe au XVIIIe siècle se marient dans ce précieux dépôt aux plus belles toiles d'Italie et d'Allemagne. Et, il n'est que juste de le dire, les Anversois d'aujourd'hui n'ont point trop dégénéré de leurs aïeux, ces hommes de haut goût et de nobles instincts, chez lesquels la pensée de l'utile et les préoccupations du trafic s'associèrent toujours aux aspirations de l'ordre le plus idéal. La tradition flamande continue de s'enseigner dans l'Académie de peinture de la richissime cité de l'Escaut; chaque année, des ateliers locaux, sortent des œuvres remarquables que se disputent les amateurs d'élite. Le peuple lui-même, dans ce centre de mercantilisme, est resté artiste jusqu'au bout des ongles; il vénère sa vieille et glorieuse école, il est fier de l'héritage que lui a légué le passé, et il faut voir de quel air radieux et quasi inspiré le moindre courtaud de boutique vous montre la demeure de Rubens sur la place de Meir et sa statue sur la place Verte.



FLANDRES. — Les dunes.

VI

PAYSAGES DE LA CAMPINE ET DES FLANDRES. — LA VILLE DE GAND. LE BEFFROI D'OUDENARDE

Vous souvenez-vous d'avoir contemplé sur quelque toile d'Hobbema, de Ruysdael ou de Paul Potter un de ces paysages aux aspects indécis et mélancoliques, figurant une immense plaine couverte à perte de vue de genêts et de bruyères, d'où émerge de loin en loin un village entouré de champs cultivés? Cette vaste lande uniforme, sillonnée de dépressions marécageuses et à peine renflée d'imperceptibles bosselures, c'est la Campine.

Limitée à l'ouest par les bouches de l'Escaut et de la Meuse, cette région comprend la majeure partie des provinces d'Anvers et de Limbourg et se prolonge même au nord dans les Pays-Bas. Une ligne de dunes dentelées, analogue à celles du littoral et dont le sable ne cesse d'ondoyer aux souffles des vents, la traverse dans toute sa longueur.

Nulle végétation arborescente ne croît spontanément sur ce sol dépourvu de

sucs nourriciers. En revanche, l'avoine, le seigle, le colza, les légumes y poussent à souhait, et de la vase desséchée de cette zone qui, au temps des anciens Germains, formait une sorte de marche intermédiaire, une aire de terres vagues et communes où l'on menait paître les troupeaux de la tribu, on extrait une tourbe abondante.

L'homme qui exploite, coûte que coûte, cette glèbe rebelle aux morsures du soc et de la pelle reflète en lui toutes les âpretés du milieu désolé où il vit. Taciturne, sombre, cauteleux, comme l'est ici-bas toute créature dont les forces du corps et de l'esprit s'usent dans une lutte opiniâtre avec la nature et les éléments, le Campinois est, au physique, un être maigre, à la peau rude et cassée, presque tout en vertèbres et en os. Avec son museau en quelque sorte tendu comme pour une écoute perpétuelle, il ressemble un peu à ce chien au poil hérissé et aux oreilles droites qui garde au milieu des ajoncs les sauvages brebis de la contrée.

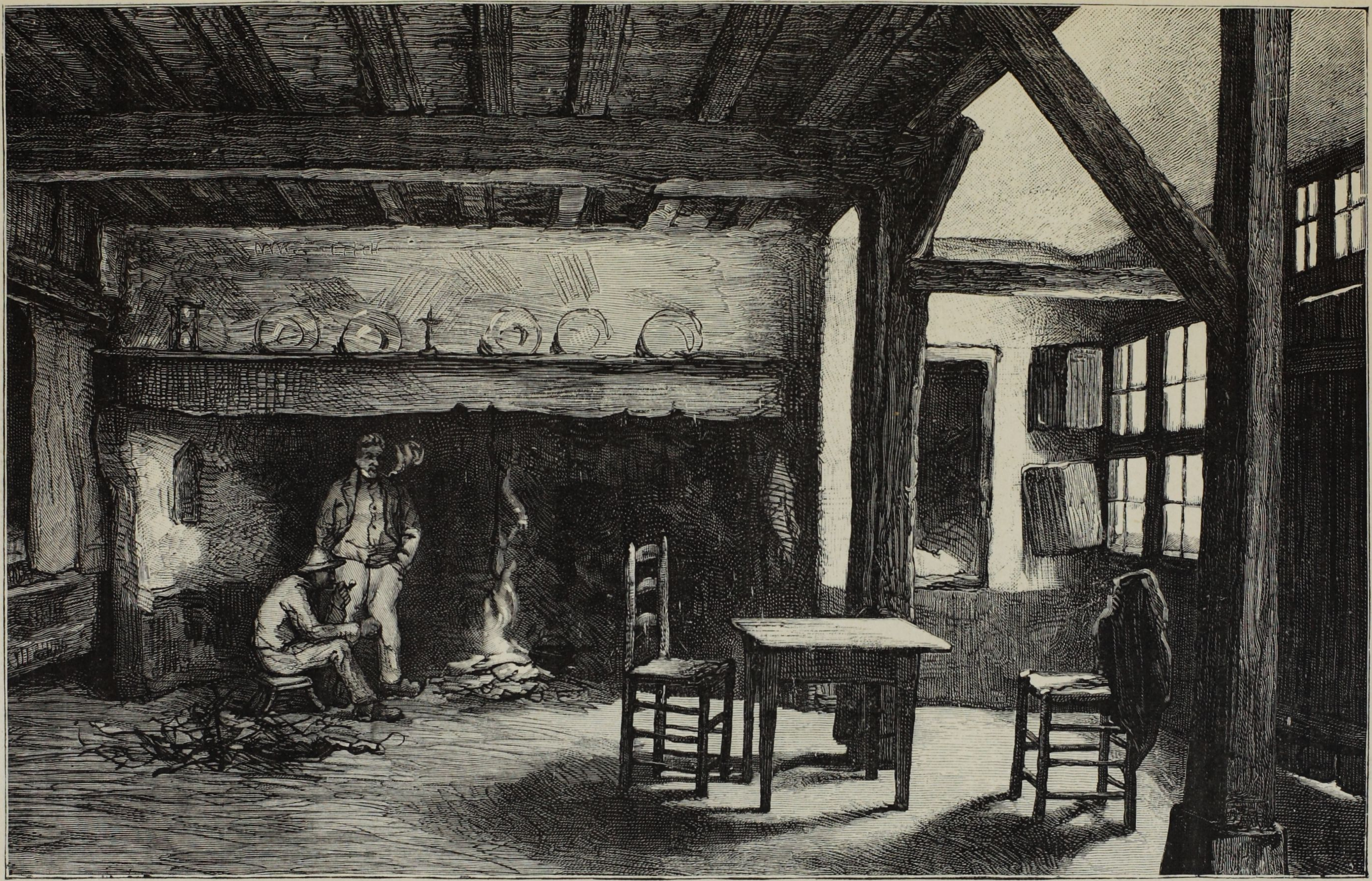
Sur quelques points cependant, le steppe ingrat a cédé sous l'acharnement du labeur humain et s'est transformé en terre labourable. En maint endroit se rencontrent des exploitations rurales assez importantes, des fermes de bonne apparence, avec des herbages qui nourrissent un bétail estimé, quoique à la carcasse efflanquée et ne payant guère plus de mine que le métayer qui l'élève. Par places aussi l'arbre a percé l'âpre écorce du sol et, du côté de Turnhout, par exemple, des bois de pins et de chênes trapus rompent la monotonie de la lande.

Bien différente est la région alluviale des Flandres (*Waesland, wlae,* marais) qui s'étend le long de la mer du Nord, de Dunkerque à Anvers, avec un développement de côtes basses de 67 kilomètres de long, protégées du côté des flots par une ligne ininterrompue de dunes blanches.

Cette *maremme* belge, sujette, elle aussi, à la *mal'aria,* est le pays des riches prairies où s'engraissent d'innombrables troupeaux, le district des champs plantureux que coupent et découpent des milliers de fossés et de rigoles irriguant et fertilisant à l'envi les plus petites parcelles de terrain. Les habitations n'y abondent pas non plus. Çà et là seulement, on y aperçoit de confortables nids de paysans aux toits de tuiles rouges, enveloppés de bouquets d'arbres et sis sur de légères éminences à l'abri des inondations. Car, dans la saison des pluies hivernales, la plaine entière est couverte par les eaux, et les habitants, bloqués dans leurs fermes converties en îlots, ne communiquent entre eux qu'au moyen de bateaux.

L'été, en revanche, une verdure luxuriante pare toute la contrée, qui ressemble alors à un vaste jardin au travers duquel courent de belles routes bordées de peupliers. A l'intérieur même, le sol, bien que toujours sablonneux, est devenu, à force d'amendements et d'engrais, le plus fécond qui existe. Céréales, houblon, lin, chanvre, tabac et betteraves, y produisent une végétation variée aux couleurs les plus vives et les mieux assorties. Aussi chaque village y a-t-il un air de bien-être tranquille et serein qui fait dire volontiers à l'homme du Condroz et de la Campine, quand on lui parle de ces campagnes limoneuses : « Ah! voilà le bon pays! Voilà la fleur du terroir belge! »

Mais c'est surtout dans la zone située tout le long de l'Escaut que cette prospérité matérielle s'accuse de la plus frappante façon. Là le sol, dense et spongieux,



La Campine. — Intérieur de ferme.

arrosé à la fois par les brumes qui flottent à la surface du ciel et par les afflux infatigables d'une infinité de ruisseaux et de ruisselets, développe, dans son éternelle sève, d'admirables floraisons de toute sorte.

Ce territoire, conquis sur les eaux à l'aide d'un système de levées qui remontent à une époque très ancienne, porte le nom générique de *polders* (terres endiguées). Des bras de mer entiers ont été, à force de patience et de temps, transformés ainsi en districts arables. Parfois c'est la nature elle-même qui s'est chargée d'opérer le plus gros de l'œuvre de colmatage. Tel a été le cas par exemple pour ce fameux estuaire du Zwyn, au moyen duquel Bruges autrefois communiquait directement avec l'Océan. Là où, en 1213, on vit voguer toute la flotte de Philippe Auguste, composée de 1 700 navires, là où se livrèrent tant de batailles navales, verdoient aujourd'hui de grands pâturages, annexes de localités importantes.

La mer toutefois ne recule pas sans combat; chaque jour elle tente de nouvelles offensives et s'efforce de battre en brèche le rempart que les humains lui opposent. Aussi l'entretien des digues exige-t-il, de la part des riverains, un labeur et un soin de tous les instants.

Où l'effort individuel n'eût certainement pas suffi, l'association est intervenue. Chaque *polder* a son corps administratif et élu, son *bond* à la tête duquel est un *dufgraf* ou « comte de la digue », qui, assisté d'un ingénieur et d'un secrétaire, fait exécuter tous les travaux nécessaires pour tenir les eaux en respect et assurer le fonctionnement des écluses.

La Panne, Nieuport, Ostende, Blankenberghe et Heist sont aujourd'hui les principales stations balnéaires de ce rivage de la mer du Nord, où parfois les buttes de dunes chauves figurent autant de vagues pétrifiées sur lesquelles végètent volontiers le chardon bleu et la bruyère d'or.

Les unes sont le rendez-vous du monde fashionable et frivole auquel il faut, non pas les plages silencieuses et désertes, mais les kursaals fastueux, les élégants chalets de plaisance, l'existence tumultueuse et convenue qu'on mène dans les capitales de l'Europe. Les autres ne sont toujours que des coins rustiques et tranquilles où n'ont pas encore pénétré les ostentations et les bruits du *high life*; là, entre la grande mer verdâtre et le vaste ciel vaporeux des Flandres, les âmes poétiques et méditatives laissent à l'aise errer leurs pensées au gré des marées et des vents. A vous, lecteur, de choisir entre les deux sortes de villégiature.

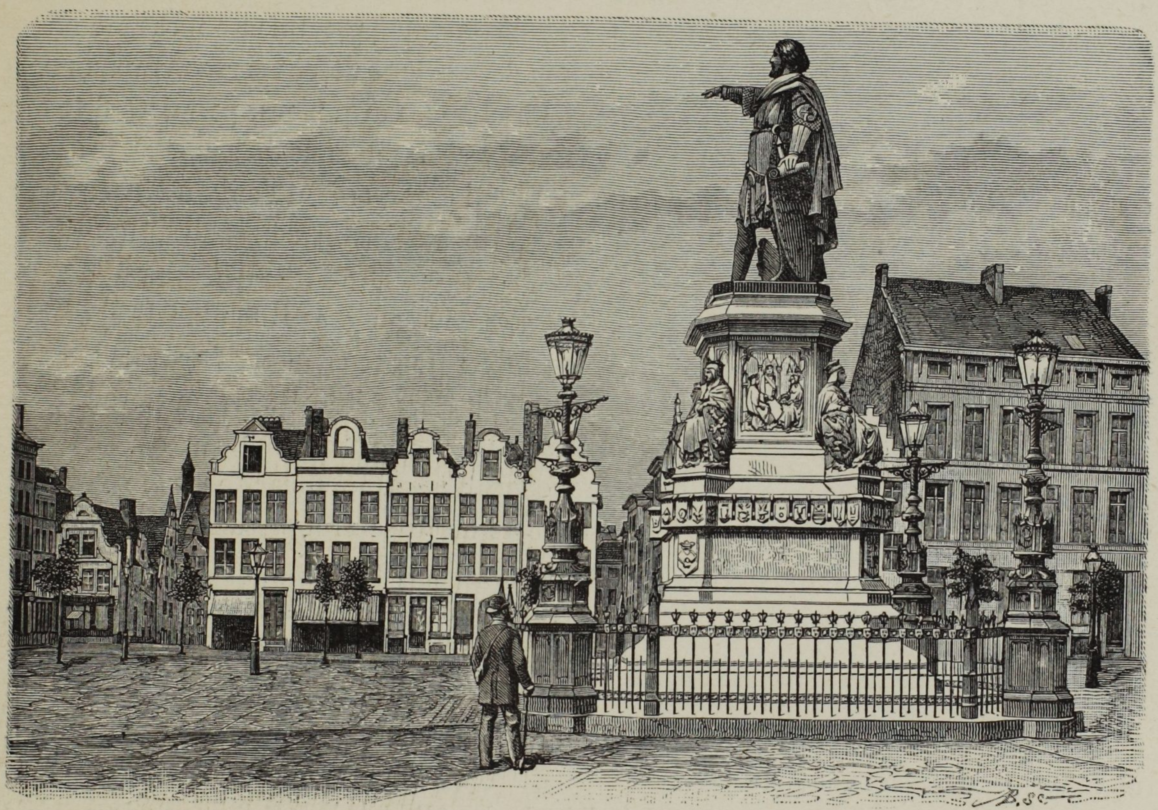
Le chef-lieu et le centre vivant de la partie de cette région belge que l'on appelle la Flandre orientale, c'est Gand, en flamand *Gent*.

Trois choses, a-t-on dit, font de Gand une ville extraordinaire : ses béguinages, ses fabriques et ses serres.

Ce qu'est un béguinage de Belgique, nous l'avons déjà expliqué en détail. Une de ces communautés de pseudo-nonnes à la longue coiffe aux ailes palpitantes — c'est à peu près tout ce qui palpite en elles — constitue à Gand une véritable cité. Sept cents femmes y travaillent et y logent sous la direction de quelques prêtres. Mais, plus que partout ailleurs, les sourds bourdonnements de ces oratoires et de ces cellules

que relient, comme un austère chapelet, de longs corridors où des christs saignants appendent aux murailles, sont couverts ici par les mille rumeurs de cette grande ruche ouvrière gantoise qui est le Manchester de Belgique comme Anvers en est le Liverpool.

L'une et l'autre ville se ressemblent d'ailleurs par leur vitalité opiniâtre, par l'énergie avec laquelle elles ont mené, à travers tout, leur fortune. Toutes deux sont un démenti à ce dicton applicable aux nations non moins qu'aux individus : « On ne peut pas être et avoir été ». Toutes deux, en effet, il y a des siècles, ont été déjà de



GAND. — Marché du Vendredi et statue de Van Artevelde. (Voy. p. 51.)

puissantes cités, parvenues à un faîte de prospérité d'où la chute est d'ordinaire mortelle. Cette chute, Gand et Anvers n'ont pu l'éviter à une heure donnée; mais il y avait en l'une comme en l'autre de telles vertus de reviviscence qu'elles se sont relevées de leurs désastres d'une manière qui confond l'imagination. Anvers est aujourd'hui plus peuplé, plus commerçant et plus riche qu'il ne l'était au XVI[e] siècle quand plus de mille maisons étrangères y avaient leurs comptoirs; Gand a ressaisi, de son côté, le sceptre de la fabrication flamande, et, grâce à ces mêmes *métiers*, qui autrefois l'avaient mise hors de pair, elle ne cesse de grandir chaque jour en prospérité et en force.

Seulement, au travail de la laine elle a substitué, de nos jours, la filature et le tissage des cotons. Cette industrie occupe, chez elle, plus de 30 000 paires de bras. Partout les machines grincent, la vapeur siffle, les moteurs de taille gigantesque

accomplissent leur tâche mystérieuse et fatale, et les innombrables baies des hauts bâtiments usiniers jettent le soir, sur la ville affairée, des traînées de lumière fantastiques.

Ajoutons que, pour faciliter l'écoulement de ses produits, Gand a voulu être un port : un canal, où peuvent accéder des navires d'un tirant de 6 mètres, la relie au havre néerlandais de Terneuzen, sur la bouche occidentale de l'Escaut.

Si son jardin botanique est célèbre, sa banlieue elle-même est toute une idylle. Impossible de rêver une flore plus belle que celle qui s'étend, sur des centaines d'hectares de terrain, autour de la ville et lui forme comme une ceinture d'enclos enchantés. Que de cargaisons de tulipes et de jacinthes, rivales de ces oignons fleuris dont la Hollande avait jadis le monopole, sortent de ces serres embaumées pour envahir tous les marchés du monde ! Bambous, caroubiers, palmiers d'Inde, bananiers d'Afrique, orchidées de toute nature y croissent aussi, sous les brumes du septentrion, dans des centaines de hangars qui émerveillent l'œil du visiteur par leur coloris chatoyant.

Gand n'est pas seulement la ville de Belgique où convergent le plus de chemins de fer ; avec ses canaux et les bras multiples de ses quatre rivières, l'Escaut, la Lys, la Moere et la Liève, qui la découpent en vingt-six îlots réunis par une centaine de ponts, elle est en outre, comme Amsterdam, une sorte de Venise du Nord.

Toutefois, on l'a déjà remarqué, le vrai cours d'eau nourricier de la ville, ce n'est pas l'Escaut, dont le lit ressemble ici à une sorte de fossé croupissant, c'est son tributaire la Lys. Venue de France, comme l'Escaut, elle coule claire, alerte, bruissante, pénètre par tous les quartiers, se faufile, avec ses îlots, ses écluses, ses bateaux ventrus, entre tous les pâtés de maisons. Aussi, devant cette abondance d'ondes qui les menacent continuellement du fléau de l'inondation, les Gantois, depuis neuf cents ans, n'ont-ils cessé de creuser des canaux d'écoulement et de créer autour d'eux tout un labyrinthe d'artères aquatiques.

De même, pour loger leur grosse industrie dont l'essor va toujours croissant, ils ont dû pratiquer de vastes percées à travers leurs vieux quartiers historiques. Sans souci du passé et de ses gloires, les fumantes cheminées des fabriques se dressent au cœur même de la ville, en face des fiers pignons moyen âge. Ce n'est pas à dire pour cela que Gand ait fait table rase de ses trésors archéologiques. Peu de villes d'Europe, au contraire, restent plus originales à ce point de vue.

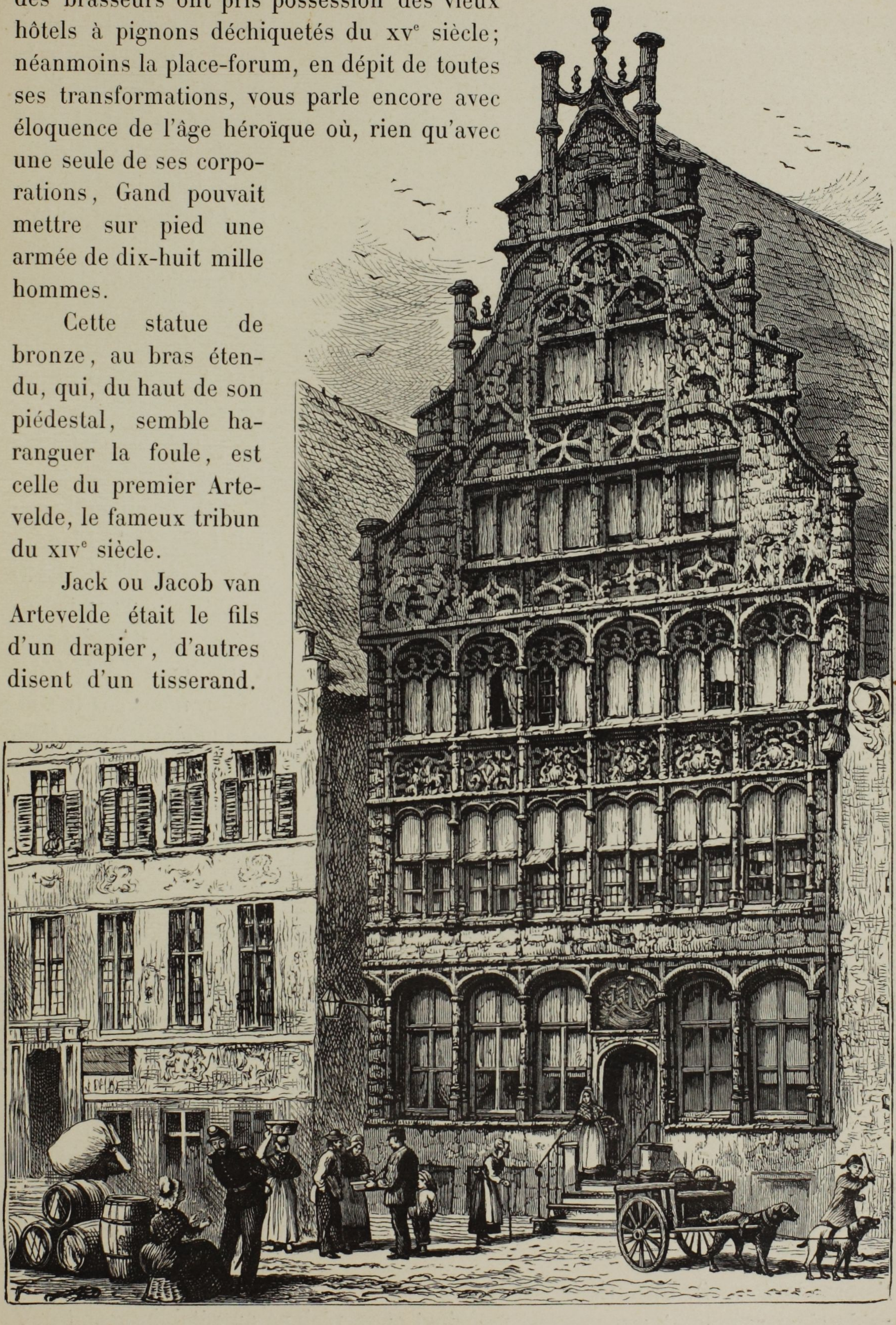
De quelque côté que vous y alliez, partout vous retrouverez des palais communaux, d'antiques demeures aux frontons et aux fenêtres historiés, aux sculptures et aux balcons fantaisistes. Regardez, sur le quai aux Herbes, point qui, de tous temps, a été un des plus animés de la cité, ces quatre pittoresques maisons, qui mirent leurs torses archaïques dans un canal toujours encombré de flottilles de bateaux. Celle du milieu surtout est un vrai bijou de style gothique.

Dans ce palais de la première moitié du XVIe siècle, qui, de la base au faîte, n'est que saillies de pierre et pinacles, siégeait la corporation des Francs-Bateliers (*navieurs*). Sur le Marché du Vendredi, les anciennes abbayes des métiers ont disparu,

il est vrai, comme a disparu ce *Prinzenhof* où naquit Charles-Quint; des boulangers, des brasseurs ont pris possession des vieux hôtels à pignons déchiquetés du xve siècle; néanmoins la place-forum, en dépit de toutes ses transformations, vous parle encore avec éloquence de l'âge héroïque où, rien qu'avec une seule de ses corporations, Gand pouvait mettre sur pied une armée de dix-huit mille hommes.

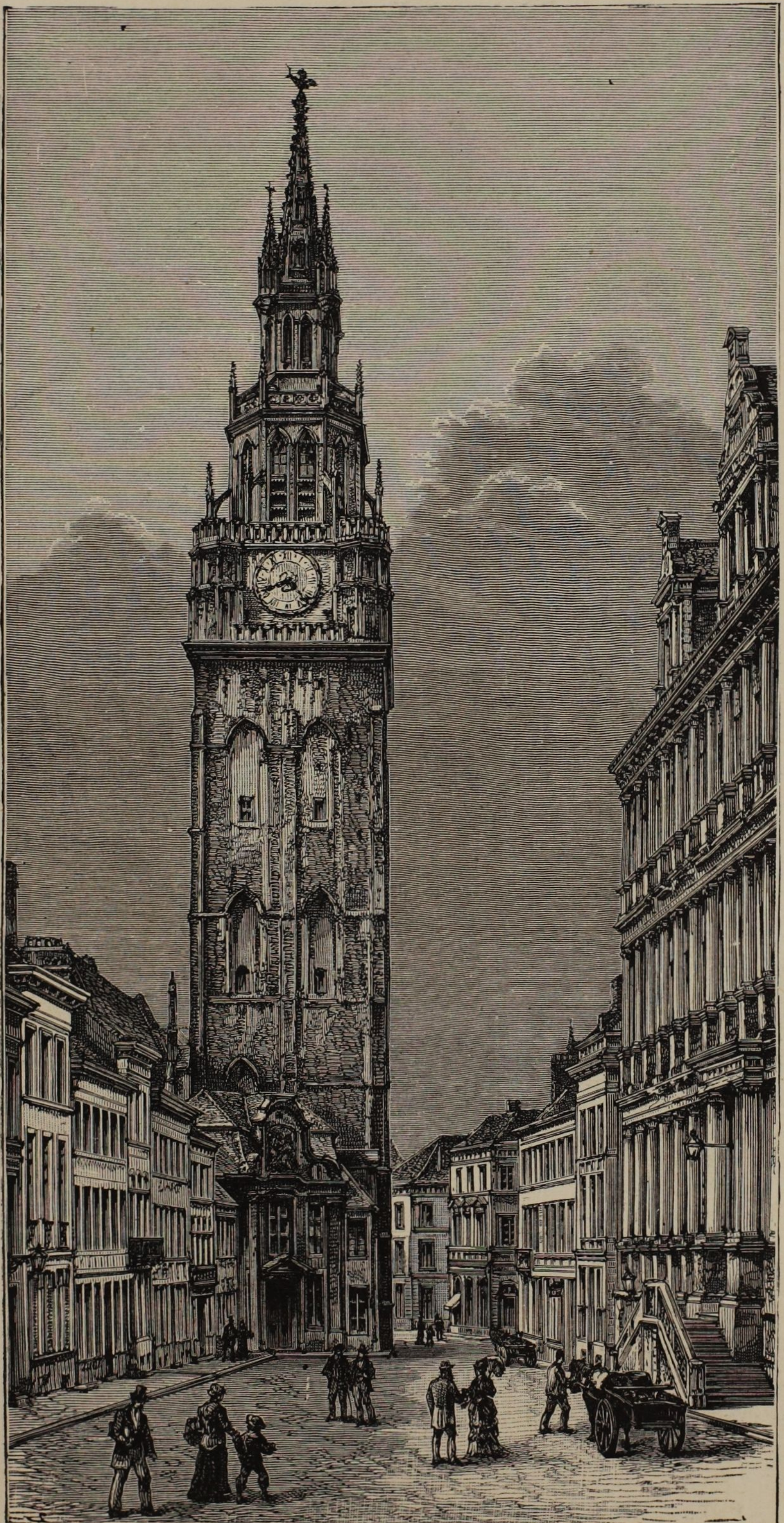
Cette statue de bronze, au bras étendu, qui, du haut de son piédestal, semble haranguer la foule, est celle du premier Artevelde, le fameux tribun du xive siècle.

Jack ou Jacob van Artevelde était le fils d'un drapier, d'autres disent d'un tisserand.



GAND. — Maison des Francs-Bateliers.

Il avait commencé par occuper un emploi auprès de Louis le Hutin, avant que ce prince fût devenu roi; puis il était rentré à Gand, y avait épousé la fille d'un chevalier-banneret de Courtrai, et à l'industrie de sa famille avait joint une brasserie d'hydromel. Bientôt, grâce à sa réputation d'éloquence, de courage et de sagesse, ce « grand doyen des métiers » devint l'homme vers lequel convergèrent les regards du peuple dans toutes les communes.

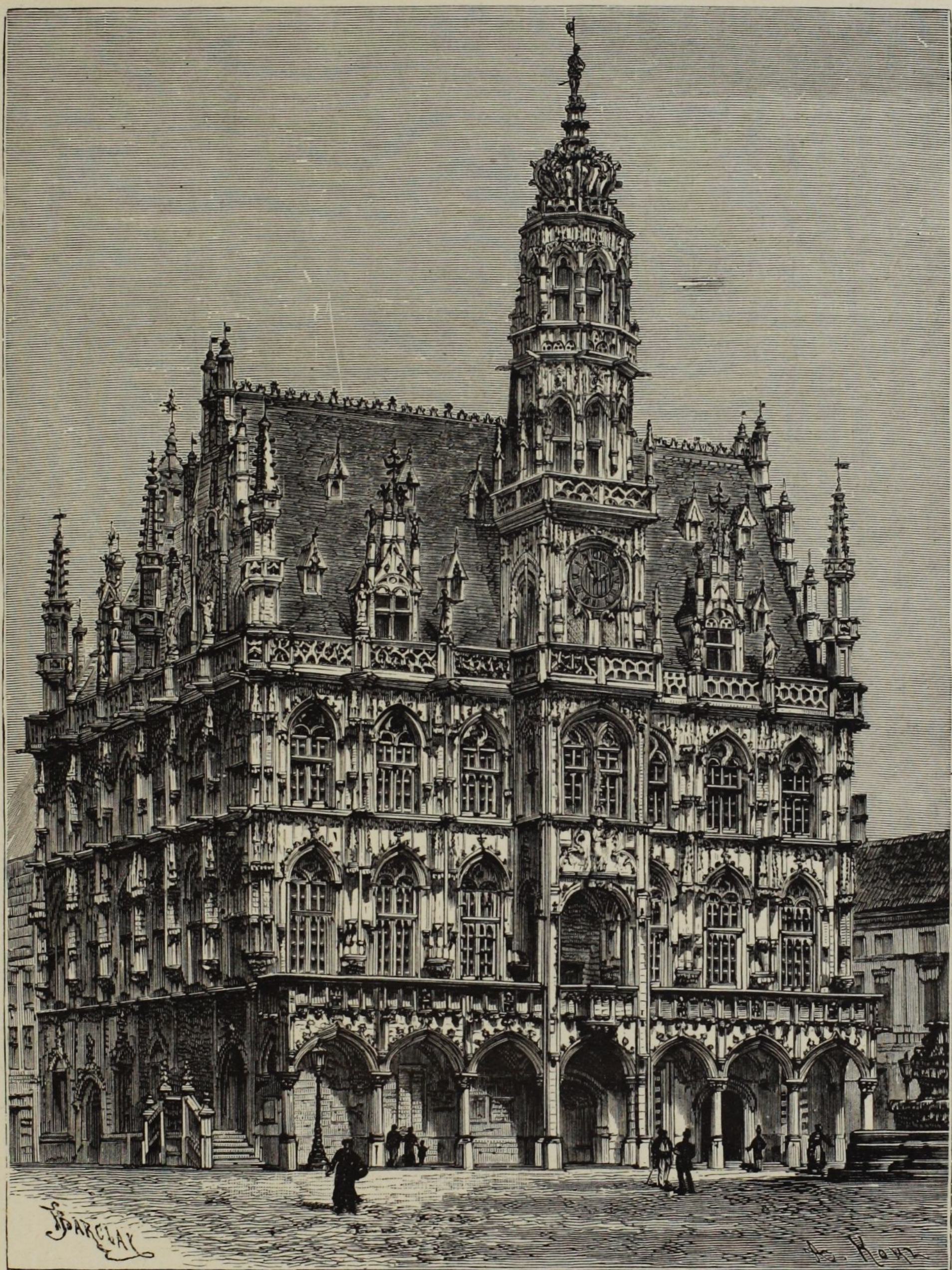


GAND. — Le Beffroi. (Voy. p. 54.)

On disait qu'il voulait faire de la Flandre une « république trafiquante » sous le patronage de l'Angleterre. Cette tentative de fédération n'eut pas le succès qu'elle méritait. Bien que victorieux sur terre et sur mer, les Gantois ne purent réaliser les visées de leur chef. Les petites villes et les campagnes jalousaient les grosses communes qui avaient le monopole de l'industrie ; dans les grandes cités mêmes, il y avait rivalité entre les métiers. A Gand, les foulons, qui représentaient quelque chose comme les *minuti* à Florence, se soulevèrent contre les tisserands (*grassi*). Un furieux combat se livra sur le Marché du Vendredi. Artevelde alors renonça à son orageux principat et se résigna au rétablissement de la

domination féodale; seulement, au comte de Flandre, il voulait substituer le prince de Galles, fils aîné d'Édouard III d'Angleterre.

Ce fut sa perte. Accusé de trahison par ses ennemis, il fut assailli par une foule



OUDENARDE. — Hôtel de Ville. (Voy. p. 54.)

mutinée que conduisait le syndic des tisserands, et frappé de mille coups sur le seuil même de sa maison (19 juillet 1345).

Trente-sept ans plus tard (1382), son fils Philippe essaya de reprendre son œuvre; comme lui, il reçut le serment du bourgmestre et des corporations. Cette fois encore, les nobles et les chevaliers du comte furent battus par les travailleurs de Gand, et, un moment, le second Artevelde, devenu à son tour « régent » de Flandre, put se croire

tout près de toucher le but. Le désastre de Roosebeke mit fin à ce rêve patriotique. Neuf mille Gantois restèrent en monceau sur le champ de bataille; dans le tas on retrouva le corps d'Artevelde; Charles VI, dit une chronique d'Oudenarde, le foula dédaigneusement sous ses pieds et le fit pendre à un arbre comme celui d'un « vilain ».

Dans un coin de ce même Marché du Vendredi, à propos duquel nous avons évoqué cet épisode de l'histoire de Gand, vous pouvez voir encore une grosse bombarde en fer forgé, mesurant 18 pieds de long sur 10 pieds 6 pouces de circonférence, et pesant 33 600 livres. Cette monstrueuse pièce d'artillerie, qui joua son rôle dans la lutte précitée du XIVe siècle, s'appelait « Margot l'enragée » (*Dulle Griete*); elle se faisait entendre, disait-on, de 5 lieues le jour et de 10 la nuit.

Voulez-vous maintenant jeter un regard à l'antique beffroi de la fière commune? Le voici devant vous, à l'angle de la rue Saint-Jean, dardant en l'air sa grande tour carrée, symbole des libertés flamandes. Dans la cage du colosse trônait jadis la fameuse cloche *Roland*, qu'on tintait en cas d'incendie et qu'on sonnait à volée pour l'émeute.

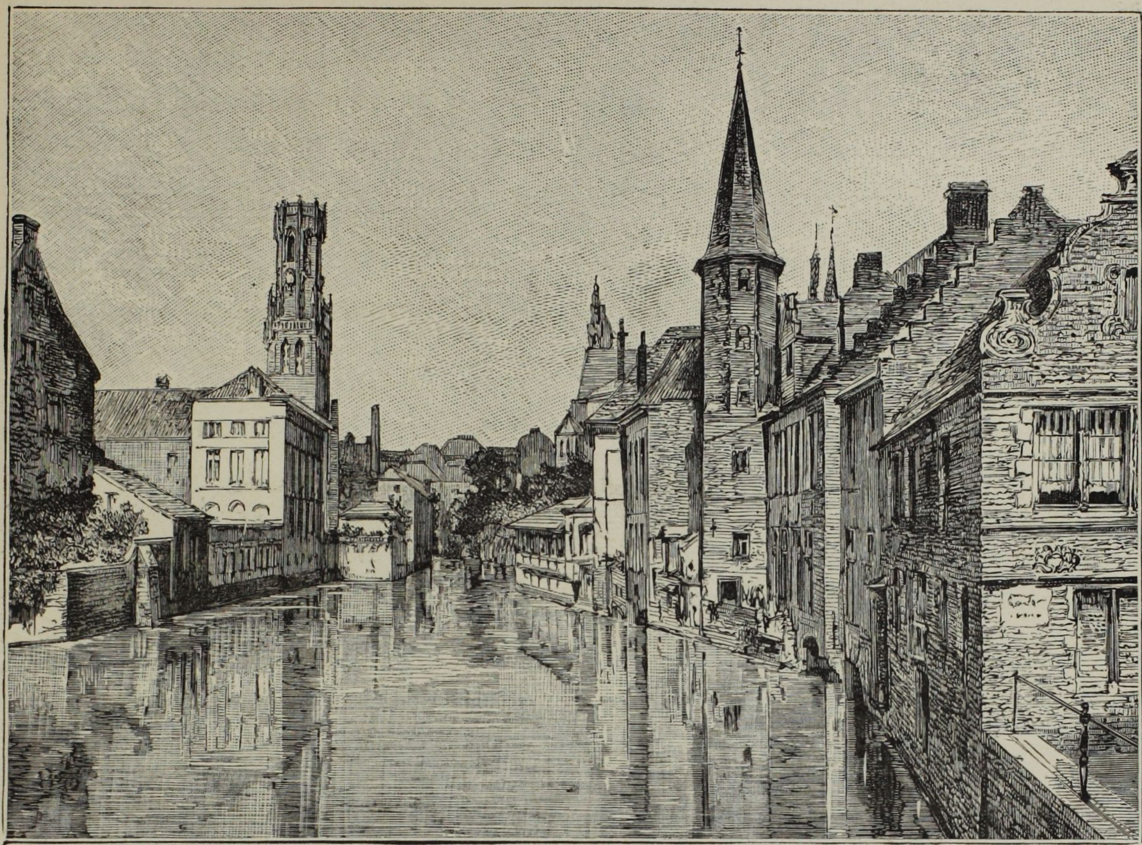
Quant à la cathédrale Saint-Bavon, c'est une somptueuse église ogivale, avec de merveilleuses chapelles où le pinceau des Rubens, des Van Eyck et des Van Coxcie a semé à profusion les chefs-d'œuvre. Vous n'avez qu'à monter au sommet de l'édifice pour retrouver la perspective de ces vastes campagnes potagères, de tous côtés irriguées par les eaux et sillonnées par une active batellerie, que déjà vous avez contemplées du haut de la flèche d'Anvers.

Une des tours que, de là, vous distinguez au loin vers le sud, en suivant de l'œil le sillon gris de l'Escaut, est le beffroi de l'hôtel de ville d'Oudenarde.

Oudenarde ou Audenarde, qui fut jadis, elle aussi, une cité puissante et guerrière, n'est plus à présent qu'une petite ville peuplée de 7 ou 8 000 âmes, dont l'occupation principale est la tannerie; mais elle a conservé du passé un monument qui, à lui seul, rend témoignage de son ancienne gloire : c'est son palais municipal en style ogival fleuri, d'un jet si hardi et si noble.

La façade est tout un festonnement de pierre où, à un fouillis de feuillages et de tiges, s'enlace une légion de bêtes rampantes ou volantes. Sur les deux étages, décorés de niches à pinacles et surmontés de fines tourelles, repose un toit constellé d'aiguilles, de lucarnes, de statues, où le maître de l'œuvre, Van Pede, semble avoir voulu épuiser tous les caprices de l'architecture de son temps.

Au dedans de l'édifice, dans la salle du Peuple, il y a une splendide cheminée dont la balustrade est guillochée à l'égal d'une dentelle et qui abrite sous un triple pinacle les statues de la Vierge, de la Justice et de l'Espérance. Citons aussi le portail de la salle des Échevins, avec ses innombrables ciselures. L'un et l'autre sont dus au ciseau de Pierre van der Schelden.



BRUGES. — Le canal du Rosaire.

VII

DEUX VILLES MORTES : BRUGES ET YPRES

Au rebours d'Anvers et de Gand, le chef-lieu de la Flandre orientale, Bruges, ou Brügge, semble définitivement déchu de sa splendeur et de sa puissance. Cette cité de la Lys, dès le XIIIe siècle, était la capitale du négoce dans le Nord; ses magistrats traitaient d'égal à égal avec les monarques; les femmes et les filles de ses marchands éclipsaient par le luxe de leur costume les princesses et les reines.

Les bassins de Bruges, en ce temps-là, étaient encombrés de navires. Les marins de Venise, de Gênes, de Constantinople, y apportaient à l'envi les produits du Levant et de l'Inde. La Hanse teutonique et celle de Londres y avaient leur entrepôt commun; les trafiquants de tous les pays, leurs comptoirs, leurs hôtels, leurs consuls; et la maison « Van der Beursen », avec ses armoiries à trois *bourses* d'argent, devant laquelle on se réunissait pour traiter d'achats et de ventes, a donné son nom aux édifices connus depuis lors sous l'appellation de Bourses de commerce.

L'apogée de cette grandeur mercantile, ce fut le XIVe siècle. Bruges était bien alors une de ces « prodigieuses fourmilières », un de ces « formidables guêpiers » de Flandre, dont parle en son style imagé l'historien Michelet; c'était la « tentation continuelle des gouvernements féodaux voraces, toujours prêts à faire un joyeux pèlerinage aux magasins de Gand, aux épices de Bruges, aux fines toiles d'Ypres, aux tapisseries d'Arras ». La ville comptait 200000 habitants, avec quatre-vingts corporations de métiers, et à cet éclat industriel se joignait la gloire artistique, car Bruges, il ne faut pas l'oublier, fut, avec les Van Eyck et Hans Memling, le berceau de cette fameuse école qui devait plus tard aboutir à Rubens.

La rivalité avec Gand, les dissensions intérieures, les mouvements insurrectionnels commencèrent la ruine de l'« astre de la Belgique », en détournant vers Anvers le courant accoutumé du négoce. La nature et les hommes l'achevèrent, en comblant cet estuaire du Zwyn qui s'enfonçait à quatre lieues dans les terres et servait de port à la cité. Si aujourd'hui, grâce aux canaux artificiels qui la relient à Ostende, à l'Écluse, à Nieuport, Bruges est restée une ville maritime, où abordent encore des bateaux à vapeur jaugeant 300 tonneaux, elle n'a pu toutefois se relever et reprendre son rang de métropole. Sa population est tombée à moins de 50000 âmes, et, chaque année, le chiffre en va décroissant.

Ses grands quais, jadis fourmillants de bruit et de mouvement, sont à présent vides et silencieux, et le massif de ses constructions est loin de remplir le périmètre de la vieille enceinte. Plus de ressort, plus de sève; l'œuvre de consomption est accomplie : c'est une cité morte, où l'on ne voit guère que mendiants et béguines, et qui n'offre plus au promeneur d'autre attrait que celui d'un musée.

Mais quel admirable musée!

Le cadre seul est déjà tout un poème de vétusté rongeuse. Le cadre, ce sont ces anciens remparts couverts d'arbres dont le branchage se mire dans le canal qui forme ceinture à la ville. Çà et là cette enceinte est flanquée d'une de ces portes féodales, à la maçonnerie fruste et sévère, par où passaient jadis les cortèges guerriers et les palefrois richement caparaçonnés de ces orgueilleuses bourgeoises dont le faste excitait si fort la colère et l'envie de Jeanne de Navarre, femme de Philippe le Bel. Tout le long de cette ligne de fortifications d'une rusticité achevée s'élèvent, sur de grandes buttes vertes, des moulins à vent dont les ailes garnies de toile s'agitent dans un tournoiement fantastique.

Jetez un regard par l'épaisse arcade d'une de ces portes, la porte Maréchale, ainsi appelée en l'honneur de la Ghilde des Maréchaux : entre les deux bastions massifs sur lesquels elle s'appuie, vos yeux plongeront dans la rue du même nom, toute bordée de pignons aigus et de façades torses, et, à l'extrémité de cette artère, vous apercevrez une « montagne de pierre projetée en plein ciel, comme pour une escalade de Titans » : c'est le beffroi de Bruges.

Ce beffroi, qui forme aussi le magnifique aboutissant de la rue Flamande, l'artère la plus vivante de cette localité inanimée, est un édifice aux proportions quasi babéliques, en lequel se symbolise à merveille l'histoire de ce peuple énergique et fier, effroi du « grand duc d'Occident » Charles le Téméraire. A son sommet,



BRUGES. — Une porte de la ville.

aujourd'hui comme jadis, se tient continuellement un veilleur; mais le gardien de la sourcilleuse échauguette n'a plus désormais d'autre office que celui d'annoncer les incendies.

Tous les autres monuments qui se dressent sur ce point central de la ville



BRUGES. — La rue Flamande et le Beffroi.

semblent de même respirer le défi et l'esprit de révolte. Regardez plutôt ces halles gigantesques aux racines énormes, dont les tours menaçantes se projettent au-dessus du Grand Marché; voyez également la cathédrale avec ses lourdes assises et les poivrières qui la flanquent. Ne dirait-on pas d'une sorte de donjon plutôt que d'un temple chrétien?

Sur la place du Bourg, voici l'hôtel de ville, où les comtes de Flandre, qui ont leurs statues à la façade, prêtaient serment de fidélité aux franchises de la commune. Tout à côté, voici la merveilleuse chapelle du Saint-Sang, ainsi nommée parce qu'on y conserve dans une châsse vénérée des pèlerins une goutte séchée du sang de Jésus-Christ, rapportée de Terre Sainte, assure la légende, par Thierry d'Alsace; voici également le palais de justice; derrière celui-ci, sur le quai des Marbriers, l'antique édifice à pignons appelé le Franc de Bruges, et enfin l'hôpital Saint-Jean, qui



BRUGES. — Un canal l'hiver.

date de cinq siècles et qui renferme, entre autres tableaux anciens, les œuvres capitales de Memling (peintures de la châsse de sainte Ursule et Mariage de sainte Catherine), comme le musée renferme celles de Jean Van Eyck.

Mais ce qu'il y a de plus pittoresque à Bruges, ce sont les canaux.

Comme à Malines, et plus encore qu'à Malines, ce sont les vraies rues de la ville. Que d'échappées de vue délicieuses, que d'ineffables surprises d'optique ils ménagent aux regards! Ces artères tournantes, qu'enjambent des ponts en dos d'âne à demi effrités, poussent par tous les quartiers leurs ramifications capricieuses. De leurs ondes mélancoliques montent des murmures quasi larmoyants, qui étreignent l'âme du promeneur. On dirait une mélopée funèbre berçant le sommeil de la cité

engourdie. Parfois, comme sur le canal du Rosaire, de grandes maisons aux façades caduques plongent à pic dans les eaux leurs porches et leurs murailles vermoulues que treillisse le lierre; ailleurs s'allongent des rangées de saules frémissants, des profils de jardins pleins d'arome et de fleurs, à l'angle desquels débouchent brusquement des ruelles mystérieuses bordées de petites habitations aux toitures coniques.

Chaque heure du jour, chaque état de l'atmosphère, chaque saison modifient les aspects originaux de ces voies sinueuses, où, au lieu des grandes flottilles qui descendaient jadis jusqu'à Damme par le Zwyn, ne naviguent plus que des chalands solitaires.

Au printemps, le feuillage rajeuni des enclos d'alentour, en se reflétant dans leurs eaux, y jette des stries lumineuses et diaprées pareilles à des arcs-en-ciel mouvants. L'été, ils semblent flamber au soleil, et de ces sillons liquides, échauffés encore par la réverbération des vieux murs et des arches des ponts, se dégage, sous le ciel lourd, des effluves aux sopitives senteurs. Viennent l'hiver et ses mornes frimas, chaque voie aquatique sera une arène rigide sur laquelle patineront Brugelins et Brugelines, et où les maraîchers de la banlieue mèneront leurs traîneaux remplis de marchandises.

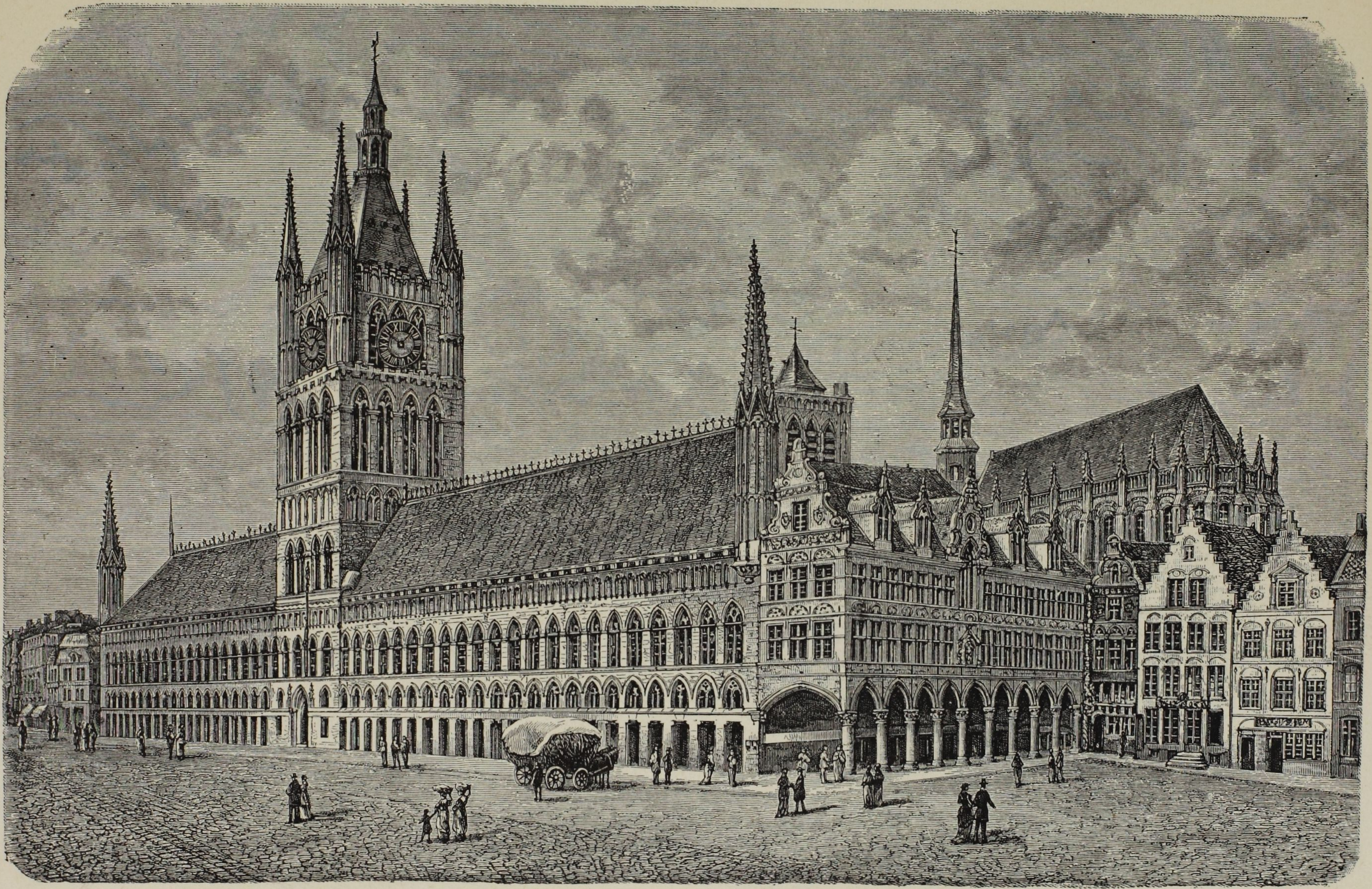
Une autre cité morte, mieux scellée encore, s'il se peut, sous la pierre tombale, c'est Yperen ou Ypres, un simple chef-lieu d'arrondissement du bassin de l'Yser, qui fut autrefois la rivale de Bruges et de Gand.

Sa prospérité avait même devancé celle des autres communes flamandes. Dès la fin du XIIe siècle, elle avait ses chartes d'affranchissement, ses immunités qui faisaient d'elle la plus grosse officine des Flandres. Ses rivières canalisées la reliaient à la mer. Ses foires étaient le rendez-vous de toutes les nations; ses bourgeois avaient le privilège de porter en voyage l'épée comme les nobles.

L'histoire d'Ypres, elle aussi, rappelle un peu celle de Florence. Ici, comme sur les bords de l'Arno, la lutte s'entame de bonne heure entre les petits et les grands. Les hommes des métiers sacrifiés, foulons et tisserands, s'insurgent contre les drapiers et les banquiers, détenteurs du pouvoir et des capitaux, et, à force de persévérance, la plèbe obtient enfin de siéger dans le Grand Conseil avec les nobles et les riches (*poorters*).

Par malheur, ce triomphe de la démocratie pure est le signal de la désorganisation intérieure. Les dissensions, les guerres contre la France accélèrent la décadence de la cité qui, quarante ans auparavant, prêtait de l'argent à ses suzerains et rachetait le fils de la comtesse Marguerite prisonnier en Égypte. Le travail, qui ne vit que de sécurité, se détourne alors de ce centre ouvrier où l'orage gronde en permanence. Les sièges, les assauts, les incendies, les exactions d'Alvarez de Tolède font le reste, si bien que des 200000 habitants que la ville comptait, dit-on, au XIVe siècle, il ne lui reste pas aujourd'hui le dixième.

Sur ses forums, où grouillaient les foules, règne la solitude; dans ses rues, qu'emplirent tant de parades et tant de chevauchées, l'herbe pousse. Néanmoins,



Ypres. — Les Halles.

pour se faire une idée de ce qu'a pu être autrefois cette première capitale des Flandres, l'étranger n'a qu'à lever les yeux vers ses gigantesques Halles, bâties en dix ans au XIIIe siècle, aux frais de la corporation des drapiers et de la commune.

Qu'était donc ce négoce yprois qui avait jugé nécessaire de se doter d'un pareil palais, sous la masse duquel il semble être resté écrasé?

Figurez-vous un édifice à quatre faces, en style ogival primaire, mesurant 4872 mètres de superficie avec 354 mètres de façade et une toiture dont les charpentes couvrent un espace de près de 18000 mètres. Le beffroi, planté au centre de la construction, est une tour quadrangulaire flanquée de quatre tourelles. Sur trois des côtés se développe la halle, avec ses hautes baies vitrées; le quatrième est occupé par l'hôtel de ville.

A l'intérieur, l'impression de grandeur n'est pas moindre. La salle des mariages, avec ses parois toutes décorées de peintures, l'immense galerie de l'étage supérieur, qui fait le tour de l'édifice (2400 mètres), et dont la voûte, formée par le toit lui-même, représente tout un monde fabuleux de solives, de madriers et de chevronnages; cette immense nef aux sveltes piliers du rez-de-chaussée, qui n'est autre que le « carreau » formidable où des flottes venues de tous les points de l'Europe jetaient à l'encan des montagnes de draps, de soieries, de denrées diverses, tout confond l'imagination. Dans aucune ville de Belgique, on ne retrouverait rien qui approche de ce Louvre d'un peuple libre, réduit aujourd'hui, comme celui de Malines, à vivre tant bien que mal de la fabrication des dentelles.

C'est sur cette vision babylonienne que nous quitterons, si vous le voulez bien, la vieille terre à demi gauloise des « Gueux ».



Middelburg. — Quais de Rouen et de Rotterdam.

VIII

EXCURSION A L'ILE DE WALCHEREN. — LA VILLE DE MIDDELBURG. PAYSAGES ET MŒURS DE LA ZÉLANDE

Du port d'Anvers, le gros des touristes qui veulent visiter la Hollande en un nombre de jours déterminé prennent la voie ferrée de Rosendaal et se rendent directement à Dordrecht ou à Rotterdam; mais pour ceux que ne tyrannise pas le ticket circulaire à échéance fixe, mieux vaut choisir un autre itinéraire, et aller par exemple en bateau à vapeur à l'île étrange qu'on nomme Walcheren.

Dans la belle saison, c'est un bout de navigation fluviale qui a son charme caractéristique. Vous descendez le bras occidental de l'Escaut (*Wester Schelde*), entre Beveland du Sud et les rivages de la Flandre néerlandaise, jusqu'à ce que vous arriviez à Flessingue. Chemin faisant, pour peu que vous ayez d'avance quelques notions succinctes du pays, les sujets de réflexion ne vous manquent pas. Vous savez de reste, mieux que par les livres, après avoir vu les côtes de Belgique, à quel point sont artificielles et chancelantes toutes ces terres basses que l'homme a conquises sur les eaux, et que les eaux auraient vite fait de lui reprendre, s'il oubliait un seul instant de veiller au maintien de sa conquête.

Mais, pour achever de vous en convaincre, vous n'avez, tandis que le bateau file, qu'à regarder à droite et à gauche. C'est à peine si vous apercevez le sol qui se

dérobe mystérieusement derrière les digues en bordure. Çà et là seulement, par-dessus cette ligne de défense, émergent des cimes d'arbres un faîte d'édifice, un moulin à vent. Que vous l'observiez de la terre ou du large, la Néerlande est le triomphe de la ligne plate et horizontale. On la dirait créée tout exprès pour fournir une preuve indéniable de la sphéricité de notre planète. L'unique relief que l'œil y distingue, c'est une pointe de clocher, située souvent à des lieues de distance ; quant au corps de l'église, il demeure caché dans la courbe terrestre, et ce n'est que bien longtemps après, au moment où vous allez y toucher, qu'il vous apparaît à son tour.

Ces rivages, soumis d'ailleurs à une dépression constante, sont en effet pour la plupart au-dessous du niveau de l'Océan. A l'intérieur même du pays, les plus fortes boursouflures de terrain n'excèdent pas 40 ou 50 mètres d'altitude, et il faut pousser au delà de Nimègue, du côté du Limbourg (Maëstricht), à l'extrémité sud de la contrée, pour rencontrer quelques collines de 160 à 200 mètres d'élévation.

Aussi l'histoire de la Hollande (*hohl land*, pays creux, *neder land*, ou Néerlande, terre basse) n'est-elle qu'une série lugubre d'effondrements et de noyades. Depuis l'époque historique, les catastrophes s'y comptent par centaines. En 1230, — pour ne citer que les plus terribles, — cent mille personnes périrent dans la Frise. Cinquante ans plus tard, une nouvelle irruption de la mer frisonne fit du lac Flevo, mentionné par Tacite, l'immense bassin du Zuiderzée. Le 19 novembre 1241, jour de la Sainte-Élisabeth, les ondes insurgées du Waal et de la Meuse engloutirent soixante-douze villages et donnèrent naissance au Biesboch. En 1686, six cents maisons furent derechef détruites. Hier encore (1880), une vaste inondation semait en Frise l'épouvante et la ruine.

Autant que tout autre district du pays, cet archipel zélandais, le long duquel vous voguez en ce moment, a eu sa part de calamités et de submersions. Il y a trois siècles, les îles de Schouwen et de Nord-Beveland disparurent entièrement sous la mer, et durant des années on n'aperçut d'elles que les pointes de leurs clochers. En 1808, Middelburg, une ville de Walcheren qui est à plusieurs lieues de la côte, eut de l'eau jusqu'aux toits de ses maisons.

Telle est l'histoire physique de ce pays, que les Romains regardaient comme une terre « maudite », et que ses habitants, à force de labeur et de persévérance, ont réussi à transformer en une des plus riches contrées de l'Europe. Et ce qu'il y a de plus singulier, c'est que rien, dans son aspect général, ne trahit les conditions violentes de sa formation et de son existence ; rien n'y décèle aux regards du voyageur les luttes affreuses, les déluges séculaires qu'il a eu à subir ; n'étaient les digues, on ne se douterait pas qu'à toute heure la vieille Batavie continue d'être en péril de mort. De quelque côté qu'on y aille, les sites offrent un caractère de calme et de douceur qui contraste avec cet état de crise permanent. Une clarté égale et tempérée y plane sur tous les objets. Le propre du paysage régional, c'est, vous le savez peut-être, la couleur, non pas cette couleur intense et crue des chaudes régions du Midi, mais une couleur terne, voilée, aux teintes fragiles et indécises, faite pour moitié, pour les trois quarts même, de brumes et de vapeurs.

Figurez-vous un rayon de soleil essayant de percer cette buée de l'atmosphère

hollandaise : vous avez la lutte de la lumière et de l'ombre, autrement dit le « clair-obscur », cette trouvaille des peintres néerlandais, et, du coup, les voilà toutes vivantes devant vous ces toiles de Rembrandt, de Ruysdael, d'Hobbema, dont la vue vous avait causé une impression étrange, indéfinissable, où vous ne saviez ce qui l'emportait de la surprise ou de la tristesse.

Sous ce ciel aux effets mélancoliques et changeants, mettez maintenant un de ces gras herbages où paît cette puissante race d'animaux qui est une des richesses du pays : voilà un tableau de Paul Potter ou d'Adrien van de Velde. A travers ces plantureuses campagnes, entre-croisez à l'infini des lignes de canaux; sur ces canaux, faites circuler ces grosses barques ventrues qui s'en vont silencieusement d'une bourgade à l'autre, disparaissant de temps à autre derrière un rideau d'arbres ou d'arbustes, nefs harmoniques halées par un cheval ou un homme, qui portent chacune sa famille au complet, mari, femme, enfants, chèvres, chiens, chats, poules, oiseaux, et qui de loin ont l'air de glisser sur l'herbe même des prairies; à l'horizon vague et moite, placez un de ces villages proprets, marqués au cachet d'une aisance qui prend sa source dans l'économie, ou bien quelque grosse cité affairée où chaque rue est doublée d'un canal : la Hollande tout entière vous sera rendue en ses traits essentiels et indélébiles.

Un seul élément fait défaut, presque partout, à ces sites fluides : ce sont les grands massifs forestiers. La contrée était pourtant jadis très touffue. Les mots *hout*, *bosch*, *woud*, *vorst*, *haag*, qui entrent dans la dénomination d'une foule de localités, suffiraient de reste à le prouver. Le lac Flevo, au temps de Pline, était bordé d'une épaisse futaie, appelée *Kreil*, qui s'étendait jusqu'au Texel et qui existait encore en partie au XIIIe siècle. La Zélande même avait dû à ses inextricables fourrés d'être surnommée « la forêt sans pitié ». De cette vaste parure arborescente, il ne subsiste plus aujourd'hui que le manteau sylvestre de la Campine, quelques morceaux de bois autour de Haarlem et de la Haye, et, vers l'est, les halliers qui étaient primitivement la continuation de la gigantesque forêt Hercynienne.

Le paquebot, cependant, nous a conduits devant Flessingue, au sud de l'île Walcheren, et la vision terrestre, à peine effleurée, va enfin prendre corps à nos yeux. Passé les noires estacades du port, nous apercevons la tour de la Vieille Église (*Oude Kerk*), des files de maisons peintes en blanc, des canaux, des quais plantés d'arbres, et la statue de Ruyter. Flessingue est en effet la patrie du célèbre amiral néerlandais du XVIIe siècle.

Bien que la ville ne compte guère plus de 12000 âmes, elle possède de vastes chantiers de construction navale, des docks, des magasins immenses, et son rêve est de détrôner Anvers. Elle a, il est vrai, sur sa voisine de Belgique, un double avantage naturel : d'abord elle commande la bouche même de l'Escaut, qu'elle pourrait fermer en cas de guerre; puis elle n'a pas à redouter, comme elle, de voir, l'hiver, sa rade et son port obstrués par les glaces. En attendant la réalisation de ces ambitieuses visées, le chef-lieu et la localité la plus curieuse comme la plus peuplée de la Zélande, ce n'est pas Flessingue, c'est Middelburg.

Middelburg, ou Middleburg, est sise à une lieue plus loin, au centre de Walcheren, comme l'indique son nom de « Ville du milieu ». C'est là que nous allons, au passage, observer la contrée et ses habitants.

La province de Zélande se compose, on le sait, de plusieurs îles, Walcheren, Beveland-Nord, Bevéland-Sud, Tholen, Schouwen, etc., et l'Escaut, dont les alluvions ont formé peut-être cet archipel, semble, de siècle en siècle, le remanier au gré de ses caprices. Au commencement de notre ère, les terres insulaires y étaient au nombre de 92; cinq cents ans après, il n'en existait plus que 14; en 1663, il y en avait 18; aujourd'hui il n'en reste que 9.

C'est le pays des anciens « gueux de mer ». Son blason est un lion luttant contre le flot, avec cette devise expressive qui pourrait être celle de la Néerlande tout entière : *Luctor et emergo.*

Reliée par un canal au port de Flessingue et à l'Escaut, Middelburg ne reçoit pourtant que de petits navires. Trois tours l'annoncent de loin aux regards. L'une, le Lange Jan (Jean le Long), qui est le clocher de la Nouvelle Église, s'aperçoit de toute l'île de Walcheren. La ville, aux maisons assez basses, plaquées bizarrement çà et là de misérables échoppes de savetiers, a un beau jardin public, une sorte de *corso,* le Lange Delft, et un marché (*markt*), qui est surtout très vivant aux époques de kermesse. Son monument principal est l'hôtel de ville, qui rappelle, plus en grand, celui d'Oudenarde, que je vous ai décrit. Cet édifice, de style ogival flamboyant, complété par la Renaissance, est surmonté d'un beffroi carré, puis polygonal, que flanquent quatre clochetons. Entre ces clochetons se trouve un cadran où, aux heures sonnantes, deux chevaliers se livrent à un duel en règle.

C'est dans ce beffroi, haut de 55 mètres, que Hans Lippershey (Jean Metius) inventa en 1608 un instrument avec lequel, disent les relations du temps, « les objets éloignés se voyaient comme s'ils eussent été tout proches ». C'était la *longue-vue,* que le Pisan Galilée perfectionna, l'année suivante, à Venise, et dont il se servit tout d'abord pour découvrir les satellites de Jupiter, appelés alors « astres des Médicis ». Sur la porte à perron de l'édifice figurent les armes de Middelburg, une tour d'or sur un champ de gueules. Aux fenêtres du rez-de-chaussée s'alignent les statues des comtes de Hollande et de Zélande. Sur l'aiguille terminale est une girouette en forme de sirène.

L'ex-abbaye de Prémontrés à laquelle la Tour Longue est adossée est aussi une construction très curieuse des XVe et XVIe siècles. Elle est occupée en partie aujourd'hui par le Gouvernement et les États provinciaux. L'église réformée du Dôme, sise sur le pittoresque quai de Rouen, auquel fait face celui de Rotterdam, date du XVIIe siècle. Un peu lourde d'extérieur, elle possède au dedans de superbes vitraux de la Renaissance.

Walcheren n'est, paraît-il, devenue une île qu'un peu antérieurement à notre ère, et c'est alors qu'aurait été englouti ce temple de la déesse *Nehalennia,* dont, à marée basse, on retrouve des vestiges près du petit village balnéaire de Dombourg. Le pays est, je l'ai dit, absolument plat; çà et là seulement se dressent quelques monticules artificiels (*Wlie Bergen*), où se réfugie le bétail quand les prairies sont



FLESSINGUE. — La Rade.

inondées. Le sol, admirablement cultivé, produit tour à tour des céréales, des légumes et des plantes industrielles, colza, lin, garance. Walcheren est le jardin de la Zélande, comme Beveland du Sud en est le grenier et le verger. Ses pâturages nourrissent des vaches, des bœufs et des chevaux magnifiques.

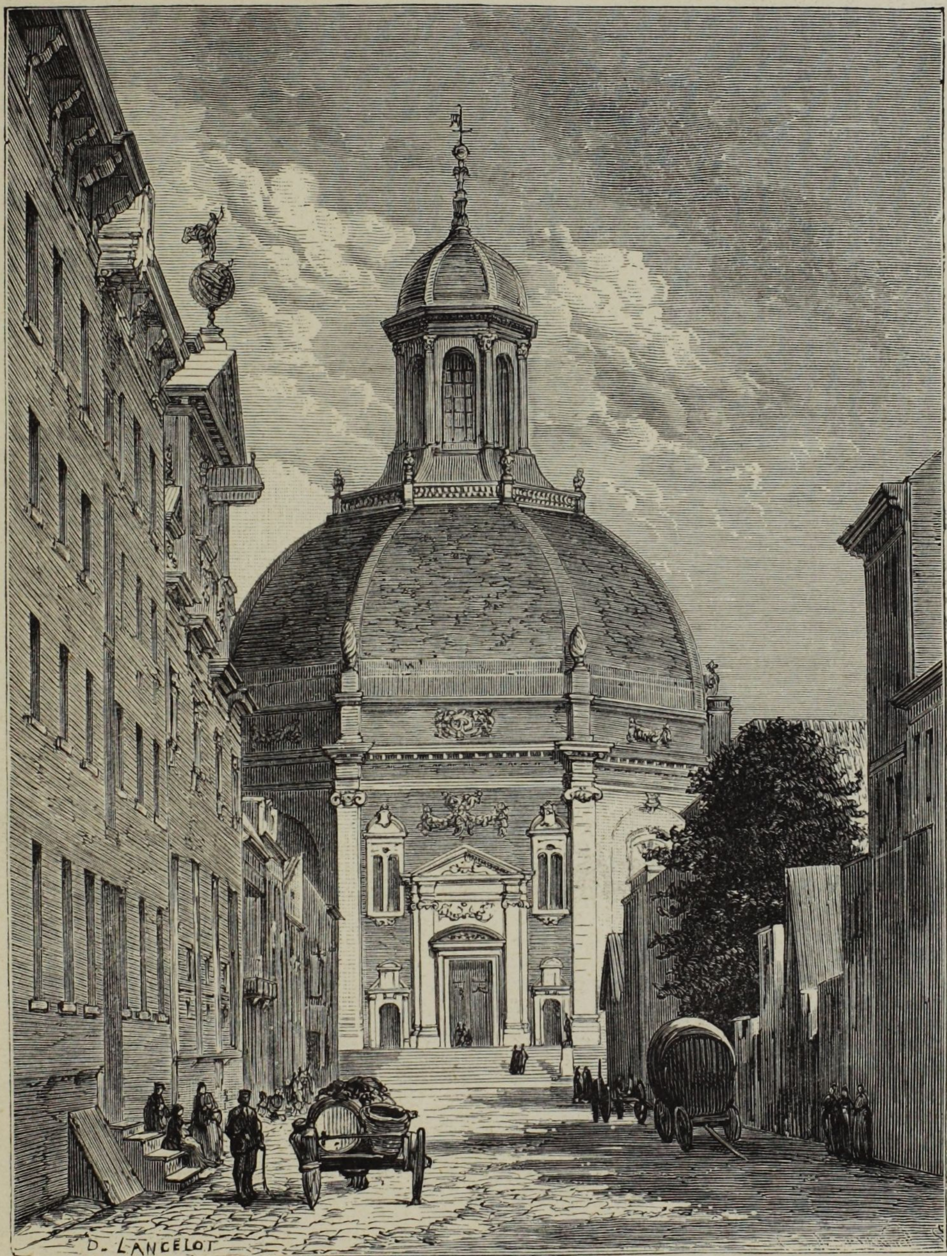
Les routes, bordées de saules et d'ormes, sont charmantes à voir, avec les chariots à ressorts recouverts de toile blanche qui les sillonnent; les villages pleins de pittoresque, eux aussi, avec leurs maisons peintes, lambrissées à l'intérieur très souvent et décorées de carreaux de faïence. Chaque cottage, chaque ferme a un entourage de grilles et porte à sa façade une inscription significative, *Sans-Souci*, *Bon-Repos*, *Bellevue*, comme l'usage en a prévalu de nos jours pour les villas de nos stations d'eaux. Au devant s'élève d'ordinaire un tilleul, enjolivé d'une petite chapelle où niche une image de la Vierge. Le tilleul est resté l'arbre légendaire de la Flandre et de la Zélande. Primitivement c'était celui de la déesse Freya, la Vénus de la mythologie scandinave; les juges germains rendaient leurs sentences sous son ombre; plus tard, ce fut au pied du « vert tilleul » que se tinrent les Cours d'amour, et aujourd'hui encore c'est sur un banc autour de son tronc que les couples de fiancés s'abritent et se reposent.

Le costume des paysans de Walcheren, aux jours de fête, est le gilet à manches écarlates, à grandes fleurs et à gros boutons de métal. Par-dessus se met la veste. La culotte, de velours noir, s'ajuste au moyen de plaques en argent. Les Zélandais portent les cheveux longs, emblème de liberté, disent-ils. Autre signe caractéristique : ils ont toujours la pipe à la bouche.

Est-ce à cause de l'humidité du climat? La Hollande, vous le savez sans doute, ne fût-ce que par le refrain de la chanson : « Pot de bière, pipe et maîtresse », est le pays d'Europe où l'on fume le plus. Enfants et grandes personnes y usent à l'envi de cette « herbe » exotique, contre laquelle le roi Jacques Ier d'Angleterre perdit son temps à écrire un si virulent pamphlet. Un Hollandais, disait Diderot, « est un alambic vivant ». Un voyageur a raconté l'histoire de ce Rotterdamois, qui mourut du reste à quatre-vingt-dix-huit ans, après avoir consommé dans sa vie quelque chose comme 4500 kilogrammes de tabac. Quand sa dernière heure fut proche, cet enragé fumeur pria le notaire auquel il dictait son testament de lui remplir une dernière pipe. Il voulut en outre qu'on plaquât intérieurement son cercueil avec le bois de ses caisses de cigares de la Havane, et qu'on déposât à côté de son corps un paquet de tabac, comme à côté du guerrier germain on déposait ses armes et ses colliers.

La paysanne, elle, porte le dimanche un corsage à manches courtes, échancré en rond jusqu'à la ceinture; sur la poitrine, un épais plastron de dentelles garni de rubans et un foulard plissé, de couleur voyante; son cou est surchargé de gros colliers de perles. Pour coiffure elle arbore un chapeau de paille garni également de rubans plissés, qui ferme par une agrafe sous le cou et cache complètement la chevelure. Les filles de la bourgeoisie, au contraire, laissent retomber leurs cheveux sur leur dos ; quant aux dames, elles font comme chez nous : elles suppléent, au besoin, à l'aide de postiches, à la parcimonie de la nature.

Quand un jeune villageois zélandais désire se marier, il a plusieurs manières « d'entreprendre », suivant le mot du pays, la personne dont son cœur est féru. Aperçoit-il la demoiselle en train de traire une vache au pâtis, il se couche à plat ventre

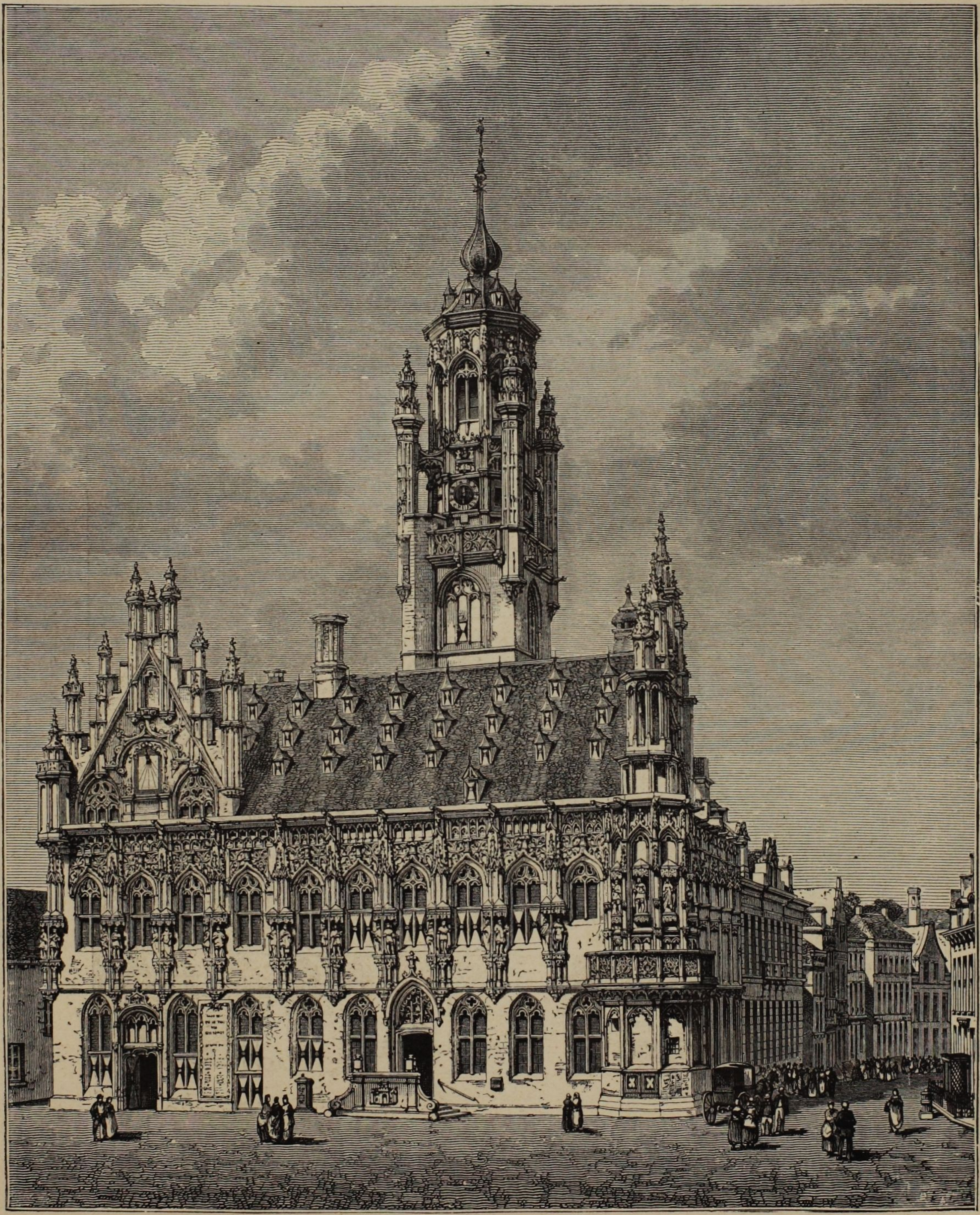


MIDDELBURG. — Le Dôme.

sur l'herbe, en dehors de la clôture du pré. Là il attend que le vase soit rempli, et alors, s'approchant de sa bergère, il lui demande la permission de porter la seille. Si elle accepte, c'est qu'il est agréé. Ou bien encore, au marché, quand les paysans attellent pour s'en retourner chez eux, il offre une liqueur à la jeune fille de son choix. Si elle ne refuse pas, le même verre sert à l'un et à l'autre, et l'affaire est dans

le sac. D'autres fois il la prie tout bonnement d'allumer sa pipe, laquelle représente, en l'espèce, le flambeau de l'hyménée.

Pénétrons à présent dans un de ces intérieurs de bonnes gens, tels que nous

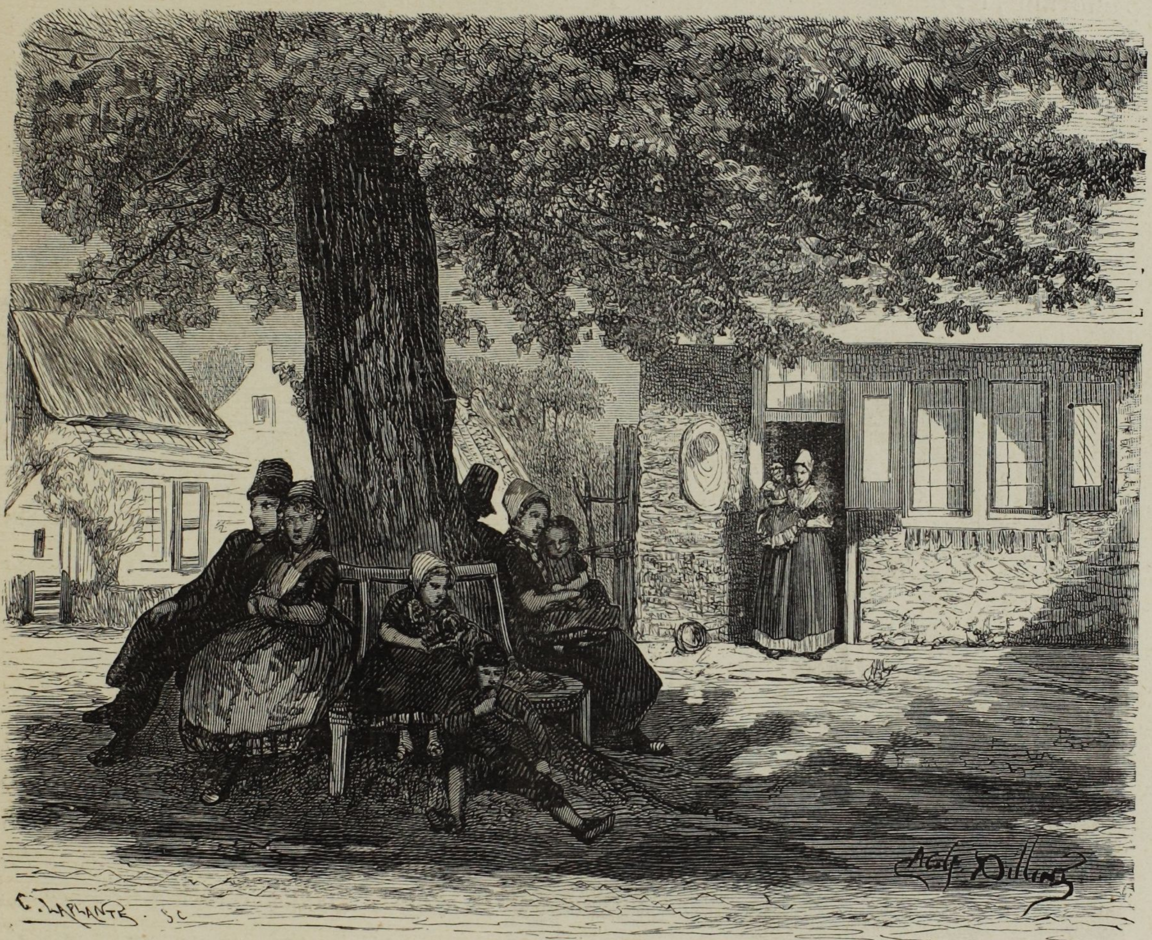


MIDDELBURG. — L'Hôtel de Ville.

les représentent, en leurs moindres détails, les peintres de genre hollandais. Aussi bien que les marines et le paysage, le *at home*, comme disent les Anglais, le *chez-soi*, comme nous disons, est en effet une des faces de la réalité régionale que les

artistes des Pays-Bas ont étudiée et rendue avec le plus de complaisance et de fidélité.

Au premier coup d'œil jeté dans ce logis simple, mais confortable, bien chauffé et bien clos, où règne une lumière douce et tamisée, vous devineriez, si vous ne le saviez déjà, que la Hollande est le pays par excellence des mœurs familiales et de l'intimité. C'est le soir : le mari et la femme se reposent des labeurs de la journée en



EN ZÉLANDE. — Sous le tilleul.

contemplant leur dernier-né, tandis que le grand-père, ses bésicles sur le nez, lit tout haut, au tic tac monotone du coucou, le livre vénéré du « Père Cats ».

Qu'est-ce que le Père Cats? En dehors du territoire hollandais, ce nom est à peu près inconnu. C'est cependant celui du poète le plus populaire de la Néerlande, de l'écrivain moraliste dont les œuvres se retrouvent, à côté de la Bible, dans toutes les demeures, et dont il faut que je vous dise un mot.

Jacob Cats est un Zélandais. Il naquit à Brouwershafen (île de Schouwen) en l'an 1577. C'était l'époque où les Provinces-Unies étaient en pleine insurrection contre Philippe II, et où les roseaux mêmes répétaient la chanson des Gueux contre l'inquisition espagnole. On vous montrera dans le parc de Scheveningen, près de la Haye, la maison de campagne que le poète habita, et où il mourut en 1660, après avoir été grand pensionnaire de Hollande.

Comme les peintres de son pays, il fut tout à la « réalité ». Ce qu'il a mis en vers, c'est le menu train des choses quotidiennes et le cycle vulgaire des travaux agricoles. Tous ses ouvrages : *Emblèmes de sagesse et d'amour*, *Galatée*, *Mariage*, *Vieillesse* et *Vie champêtre*, ne sont autre chose qu'une suite de préceptes applicables à chaque moment de l'existence. Sous forme de fables, de récits, de descriptions, de pastorales, de maximes, il a rédigé ce qu'on pourrait appeler le manuel pratique du foyer. Il enseigne à chacun l'art d'épargner, de tenir son intérieur, d'élever ses enfants. En lui se reflète cet esprit de prévoyance et de sagesse qui est la qualité maîtresse du travailleur néerlandais. Avec lui, on apprend toujours quelque chose. Les images dont son livre est orné font, en outre, la joie des marmots. Bref, c'est à la fois le barde et le génie familier de la maison. L'émigrant lui-même, le boer, en partant pour le Cap, ne manque pas d'emporter l'in-folio du Père Cats dans les solitudes de l'Afrique australe.



WALCHEREN. — Un paysan de l'île.

Deux ennemis, tacitement coalisés et agissant en sens inverse, menacent, on l'a vu, sans cesse la Hollande : les *eaux extérieures*, c'est-à-dire la mer, et les *eaux intérieures*, c'est-à-dire les fleuves. La mer, il faut la tenir en respect, l'empêcher d'envahir le sol; les fleuves, il faut les emprisonner et en régulariser le débit.

Les canaux, les digues, les écluses, voilà le triple instrument de domination sur les ondes.

Par les canaux, on a raison des rivières. On subdivise leur cours à l'infini; on les dirige comme de simples ruisseaux en une multitude de sens différents; on recueille en même temps les eaux vagabondes, indécises, qui n'ont pas de lit déterminé, et l'on arrive de cette façon à établir un savant équilibre dans l'ensemble de cette masse liquide dont le gonflement aurait pour effet la submersion de districts entiers.

De là cet immense réseau de voies navigables grandes ou petites, qui réunit les villes entre elles, les bourgades aux villes, les hameaux aux bourgades, qui transforme la moindre habitation isolée en un port et ouvre tous les coins de la cam-



Walcheren. — Intérieur de bonnes gens dans l'île.

pagne à une batellerie variée de navires, de chalands, de barques et de radeaux. D'agressive qu'elle était, l'eau fluviale devient ainsi une auxiliaire docile et disciplinée, qui concourt à enrichir le pays, au lieu de le ruiner.

Aux assauts de la mer on oppose les digues. Partout où le littoral n'offre point un rempart naturel de dunes, l'homme érige des ouvrages défensifs destinés à y suppléer. Dans le principe, ces digues étaient simplement en bois; aujourd'hui elles sont composées de diverses espèces de matériaux, pierres, sable, argile, gazon, fascines, paille, roseaux et pilots. Elles sont percées de vastes écluses dont les portes s'ouvrent et se referment selon le courant, le niveau des eaux et la direction des vents. Ces citadelles n'ont pas que la mer à craindre; un autre ennemi redouté les attaque : c'est le taret. Cet insecte, fléau des navires, réussit à perforer les écluses elles-mêmes. Il ronge si bien les pièces de bois qu'il les transforme parfois en des cribles pareils à des éponges. Aussi les pilots sont-ils garnis de clous à large tête qui y forment une sorte de blindage.

La direction des digues ainsi que celle des écluses et des canaux est confiée à un corps d'ingénieurs appelé *Water-Staat*. L'ingénieur, en Hollande, est avant tout un constructeur de digues et de moulins. La vraie architecture du pays, c'est l'architecture hydraulique, où la force remplace l'élégance. A l'entrée nord-ouest du Zuiderzée, le Helder est entouré d'une digue en granit de Norvège qui a 10 kilomètres de long et plonge à 60 mètres dans les flots; toute la côte de Frise, sur un espace de 100 kilomètres, est revêtue d'une armature analogue. Walcheren n'est pas moins solidement munie.

Qui n'a entendu parler de ce formidable ensemble d'estacades et d'empierrements qui commence à West-Capelle (Cap occidental) et qui protège l'île tout entière? Sur ce sol plat, la gigantesque levée en arc de cercle, qui mesure 3800 mètres de développement, sur une épaisseur de 90 mètres et une élévation moyenne de 4 ou 5 mètres au-dessus du flot, fait presque l'effet d'une montagne. A son couronnement est ménagé un chemin de 6 ou 7 mètres de large. Quelques arbrisseaux desséchés en hérissent çà et là le pourtour. Sur les pierres des estacades et sur le varech des pilots s'établissent des colonies de moules dont la présence attire par surcroît des vols de corneilles, oiseaux friands du mollusque à cuirasse bleuâtre.

Si puissante que soit la fortification, l'Océan, de temps à autre, en enlève pourtant un morceau. Ce point est, en effet, celui de la côte zélandaise où la mer du Nord est le plus terrible. Quelquefois le choc de la vague est tel que la digue tout entière tremble sur sa base, et maint enfant qui s'y aventure à l'aveugle est saisi par le tourbillon de vent et jeté au loin comme un simple fétu.



DORDRECHT. — Ses environs.

IX

DORDRECHT ET LA MEUSE. — COUP D'ŒIL SUR ROTTERDAM. LA HAYE ET LE VILLAGE DE SCHEVENINGEN

Il y a deux manières d'aller de Walcheren à la province de Sud-Hollande, dont Rotterdam et la Haye sont les villes principales. La première est de suivre en bateau à vapeur le labyrinthe des estuaires. En ce cas, de la bouche de l'Escaut Oriental, on pénètre dans le canal de Keete, qui sépare l'île Tholen de Schouwen, puis dans le bras de la Meuse dit Krammer, qui circule entre la terre ferme et l'île d'Overflakkée; de là, on entre dans le grand bras appelé Hollandsch Diep, et enfin dans un autre chenal très étroit, le Dorsche Kiel, qui troue l'île de Voorne à l'ouest du Biesboch, et conduit à la Vieille-Meuse (Oude Maas) de Dordrecht.

L'itinéraire, on le voit, est des plus compliqués. C'est que, sans être un affluent de la Meuse, comme le dit César dans ses *Commentaires* (*ad flumen Scaldem quod influit in Mosam*), l'Escaut, à son embouchure orientale, se mêle à cette rivière par

un certain nombre d'embranchements, et les ondes confondues des deux fleuves dessinent, entre les terres basses qu'elles enveloppent, un dédale aquatique plus ou moins praticable aux navires, et dont la carte ne donne qu'une idée assez vague.

L'autre voie est celle du chemin de fer qui, partant de Flessingue, passe à Middelburg, traverse Walcheren du sud-ouest au nord-est, gagne Beveland du Sud par un pont, et, franchissant l'Escaut Oriental, rejoint le continent à Voensdrecht, pour se diriger de là, au nord, vers Berg-op-Zoom et Rosendaal.

C'est au grand bras du Hollandsch Diep que le train atteint la Meuse du Sud ou Vieille-Meuse, ramifiée elle-même en plusieurs canaux qui traversent le chaos insulaire du Biesboch (Bois de Joncs). La rivière, ici, a plus de 2500 mètres de largeur. Le pont de Moerdijk, par lequel le chemin de fer la franchit, est formé de 14 arches de 105 mètres d'ouverture chacune, que continuent des deux côtés de longs remblais.

Au sortir de ce colossal viaduc, on ne tarde pas à atteindre Dordrecht.

Il y a une toile où Albert Cuyp, le peintre du XVIIe siècle qu'on a surnommé le Claude Lorrain hollandais, nous a représenté sa ville natale à demi noyée dans les vapeurs diaphanes du soleil levant. La vue en est prise de l'endroit même où on aborde Dordrecht en paquebot. Or celle-ci, depuis deux cents ans, n'a pour ainsi dire pas changé. C'est toujours la jolie et proprette cité qu'enveloppe, comme une île, une ceinture d'eaux fluviales. Voilà encore ses maisons peintes, ses quais et ses édifices mignons, dominés par la haute tour de sa cathédrale du XIVe siècle.

Sise sur la rive gauche de la Meuse, Dordrecht ou Dort, comme on dit tout court, est cependant un port de négoce important, sans cesse comble de bateaux à vapeur. C'est là qu'arrivent, pour y être débitées en planches aux scieries des environs, les immenses cargaisons de bois de la Forêt-Noire et de la Suisse qui descendent le Rhin par les trains de flottage. Au moyen âge, elle fut la reine du commerce hollandais; aujourd'hui encore, elle a de grands chantiers de construction et des moulins à huile fort actifs. Une tradition veut qu'à l'époque où l'inondation de 1421 bouleversa tous les alentours et donna naissance au Biesboch, Dordrecht ait changé de place, avec ses maisons et ses canaux, comme il arrive à certains villages de montagne; elle aurait alors glissé tout doucement sur le terrain qui lui sert d'assise, et qui consiste en une couche d'argile superposée à une masse de tourbe.

Que l'on croie, ou non, à ce déménagement aussi instantané que fantastique, n'y a-t-il pas dans cette légende une image frappante de ce sol batave, où l'élément solide et le liquide sont confondus à tel point qu'on arrive à peine à les distinguer, et qu'on ne sait pas même au juste lequel, du premier ou du second, y a la priorité historique?

Dordrecht, rappelons-le, n'est pas seulement la patrie d'Albert Cuyp, c'est aussi celle du peintre moderne Ary Scheffer, qui y a sa statue sur une place.

De Dordrecht à Rotterdam, la première grande ville de Hollande pour le voyageur arrivant du sud, il n'y a que la traversée de la langue de terre qui sépare les deux bras septentrionaux de la Meuse. Ici s'accuse de plus en plus cette étrange pro-

miscuité d'ondes des rivières qui aboutissent à la mer du Nord au-dessus de la plage belge d'Ostende. Qui pâtit le plus de ce mariage incestueux? C'est le Rhin, ce pleur gigantesque des Alpes Rhétiques, ce Rhin superbe, ce Rhin héroïque, ce Rhin bondissant de l'Adula et de Schaffhouse, qui, après avoir, en sa course de près de 300 lieues, reçu plus de 10 000 affluents, arrosé 114 villes, creusé les rochers et les monts, reflété les antiques burgs et les dômes gothiques, mêlé à la rumeur de ses ondes profondément encaissées « l'histoire de trente siècles et de trente peuples »,



DORDRECHT.

vient se perdre misérablement dans les bas-fonds de la Néerlande, où il laisse ses eaux et jusqu'à son nom.

C'est un peu avant Arnhem que commence la dislocation lamentable de son tronc fluvial. Son rameau de droite va rejoindre l'Yssel, qui l'entraîne en partie avec lui dans le Zuiderzée; ce qui en reste, le Leck, est absorbé par la Meuse en amont de Rotterdam. Son bras de gauche, l'*Helium* des anciens, que nous appelons actuellement Waal, après avoir traversé Nimègue, se voit également dévoré par la Meuse aux abords de Dordrecht. Seule la faible dérivation qui, plus au nord, court vers Utrecht, a conservé son nom de Rhin, mais avec une épithète de sénilité injurieuse : c'est le Rhin courbé, *Kromme Rijn*. Encore se divise-t-il lui-même en deux branches : le Vieux Rhin, dont les eaux de plus en plus défaillantes n'aboutissent qu'à grand'-peine, au travers des sables, à la mer du Nord au-dessous de Leyde, et le Vecht, qui va se jeter dans le Zuiderzée à Muiden.

Située au confluent de la Meuse du Nord et de la Rotte (d'où son nom de

« digue de la Rotte »), Rotterdam est la seconde cité de Hollande et compte près de 200 000 habitants. Après avoir franchi la rivière, le train venu d'Anvers traverse la ville entière sur un énorme viaduc, qui vous livre, en manière d'avant-goût, un aperçu quasi fantastique de toits, de rues et de canaux.

A peine avez-vous mis pied à terre que, devant la bizarrerie du spectacle, votre esprit demeure confondu. Quel étrange découpage de terrain! Comment se reconnaître en ce lacis d'îlots de toute grandeur qui communiquent entre eux par des ponts de toute sorte, ponts de pierre, ponts-levis, — qui sont plus souvent levés qu'abaissés, — ponts tournants, ponts à bascule, sans cesse évoluant, manœuvrant, vous barrant le passage de tous les côtés? Aussi bien, touriste ami de l'ordre, n'est-il pas nécessaire de s'y reconnaître. Quand je vous dirais qu'au fond Rotterdam est une ville symétrique autant que toute autre, et que sa forme est celle d'un triangle dont la base s'appuie à la Meuse, cela ne vous aiderait qu'insuffisamment à vous diriger par le dédale de ses rues et l'enchevêtrement de ses canaux. Le mieux est encore d'aller au hasard au travers de ces quartiers amphibies et de ce pittoresque fouillis.

Un fait vous frappera tout d'abord, c'est qu'à chaque tournant on rencontre un port... au cœur même de la ville. Les grandes voies d'eau en effet constituent ici autant de bassins où les plus gros navires peuvent directement atterrir devant les entrepôts et les magasins. Ces choses-là, vous le savez déjà, ne se voient qu'en Hollande. Cette multiplicité de havres et de quais intérieurs n'empêche pas d'ailleurs Rotterdam de posséder, sur le grand sillon fluvial auquel s'embranchent ces artères aquatiques, un magnifique quai principal, planté d'arbres, qui est celui des *Boompjes*. Ce quai, long de plus d'un kilomètre et qu'on projette de refaire à neuf, s'étend en ligne droite parallèlement à la Meuse, dont le cours est interrompu à cette place par une île que traverse le railway.

De même, la grande voie commerciale, la plus animée et la plus brillante, c'est la rue Haute ou *Hoogstraat*, qui traverse la ville d'est en ouest. Encore n'est-ce pas une rue dans l'acception ordinaire du mot; c'est une digue sur laquelle on a édifié deux interminables rangées de maisons. Cette digue défend la cité intérieure, le vieux Rotterdam, contre les inondations de son fleuve, toujours prêt à divaguer sur ses rives. Au sud de cette levée de terrain se développe la ville neuve. Le Grand Marché lui-même, *Groote Markt*, n'est qu'un large pont construit sur un canal, une aire suspendue au-dessus de l'eau. Là s'élève la statue d'Érasme (Gerritz Gerritz), le savant du XVIe siècle, dont on voit aussi la maison natale dans le voisinage. Certes ce philosophe, ce fin humaniste, recherché en son vivant des porte-couronne et des porte-mitre, n'a jamais eu rien du tribun; on a remarqué cependant que toutes les fois qu'un mouvement populaire a éclaté à Rotterdam, c'est devant la statue de ce penseur au bonnet de fourrure que les attroupements se sont formés.

Cette ville si originale n'a, en réalité, qu'une place (*plein*) : c'est celle de la Bourse, qui est le point de départ des tramways, et où se trouvent la gare centrale par laquelle vous êtes arrivé, ainsi que la poste et le télégraphe. La tour de 64 mètres de haut que vous apercevez non loin de là, toujours sur le tracé du viaduc, est celle

de la Grande Église, la cathédrale protestante. Elle date du xve siècle, et renferme un orgue remarquable et des mausolées. En face d'elle, de l'autre côté du viaduc, sur le *Kaas-Markt* ou marché au fromage, s'élève l'Hôtel de Ville.

Mais dans tout cet ensemble urbain, ce qui vous frapperait le plus, je le suppose, après le mouvement inouï des canaux, c'est l'aspect des maisons elles-mêmes. Nulle part en Hollande, sauf à Amsterdam, il n'existe d'aussi étranges constructions.

Toutes ces bâtisses de briques effilées et étroites, aux rez-de-chaussée éblouissants de vitrages, s'inclinent plus ou moins dans un sens ou dans l'autre. Toutes ont l'air de chanceler sur leur base. Celle-ci salue le passant dans la rue ; celle-là se rejette



ROTTERDAM. — Le vieux port.

en arrière, une troisième se renverse de côté. Parfois des rangées entières ressemblent à une file titubante d'ivrognes qui s'en iraient bras dessus bras dessous, en menaçant de choir les uns sur les autres. D'autres fois, c'est une mêlée extravagante, une vraie danse macabre de tout un groupe de maisons contiguës, qui esquissent, chacune pour leur compte, un pas différent. Il y en a qui font révérencieusement la courbette au clocher d'en face.... Dans quelques vieilles villes d'Europe j'ai retrouvé cette même singularité d'attitudes à certaines habitations moyen âge ; mais ces airs penchés n'y étaient que l'exception : à Rotterdam, on dirait que c'est la règle.

Et ce n'est pas seulement par leurs poses et leurs déhanchements grotesques que ces maisons divertissent et stupéfient l'étranger, c'est aussi par les reliefs, les arabesques et les appendices de toute sorte dont leurs façades sont enjolivées. Du rez-de-chaussée ou, plutôt, du sous-sol au comble — car ici, comme à Amsterdam,

les pièces inférieures, auxquelles on accède par un petit pont orné de colonnettes, sont souvent en contre-bas de la rue, — tout n'est que poutrelles saillantes, encorbellements fantaisistes, antennes de fer inexpliquées, poulies mystérieuses, superfétation décevante de traverses, de baldaquins, de plaques, de châssis, sans parler des enseignes bizarres appendues au-dessus de la porte : têtes de Maure, de cheval, de taureau, demi-lune, éléphant, cigogne ou serpent, et mille autres emblèmes grimaçants ou burlesques, chargés de désigner la boutique au passant. Cette parade extérieure se continue par les tailladements insensés du pignon qui dépasse et masque le faîtage sur le devant, et elle se termine enfin, au sommet de l'édifice, par une sarabande héroïque de tuyaux de cheminées, gesticulant et se tordant d'une façon plus folle encore que ceux qui hérissent les toits de Genève.

Et, de toutes parts, au-dessus de ces pâtés et de ces files de maisons bigarrées, pointent des clochers qui, à l'heure sonnante, carillonnent des chansons argentines, des ariettes voltigeantes dont les notes aiguës répondent à d'autres accords plus graves partis de quelque beffroi lointain dont la masse se dessine vaguement sous le ciel gris; ajoutons-y les moulins à vent qui, pêle-mêle avec les tours d'églises et les cheminées des fabriques, dressent leurs têtes bizarrement coiffées autour de la ville et dans la ville même.

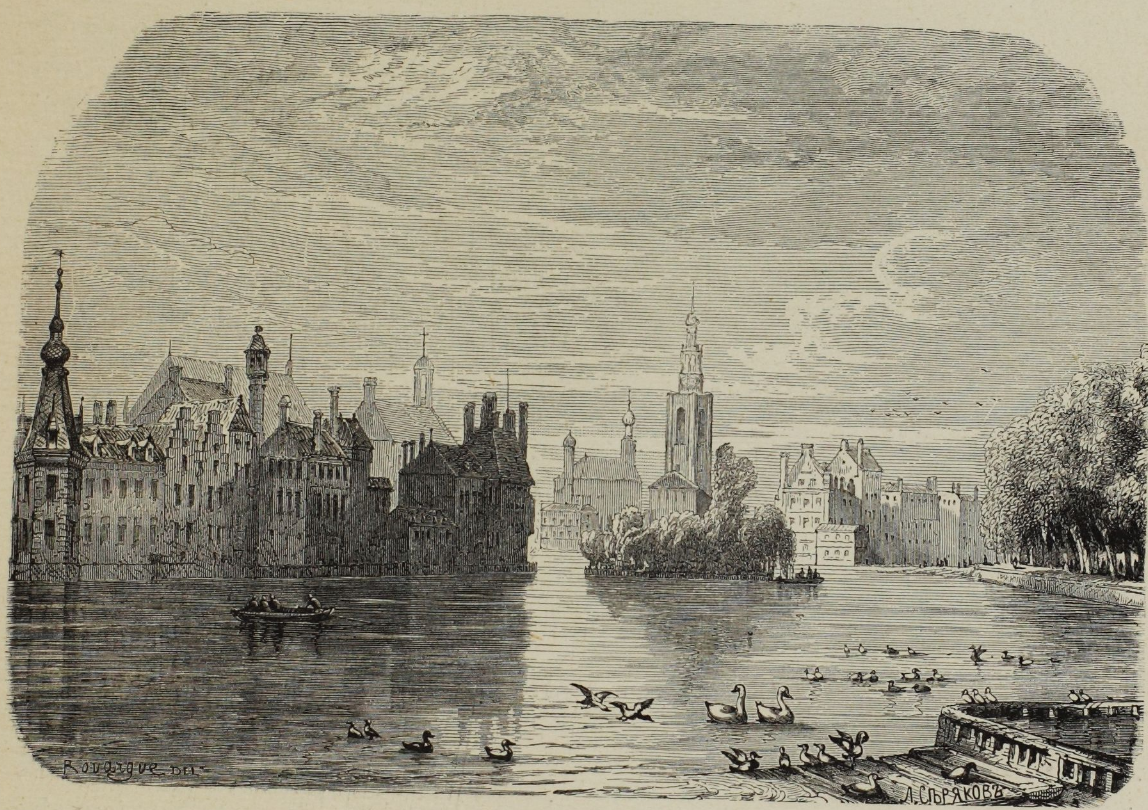
Enfin, pour achever l'originalité de l'ensemble, à chaque bout de rue, si courte qu'elle soit, s'enchevêtre un réseau de voiles, de cordages, de vergues et de mâts, depuis le simple gréement du bateau large qui fait le service des fleuves et des canaux, jusqu'à l'appareil compliqué des gros bâtiments qui vont aux Indes néerlandaises et dont la proue porte en lettres d'or ces noms magiques : *Sumatra*, *Java*, *Bornéo*, *Samarang*. Bien qu'elle ne possède pas les immenses richesses et le patriciat de négoce de sa grande sœur du Zuiderzée, Rotterdam en effet devient de plus en plus par son commerce une concurrente menaçante pour Amsterdam. Plus de sept mille navires y abordent chaque année. En aval, sur la rive droite, on a ouvert de vastes bassins, et l'on a en outre creusé à la Meuse un nouveau bras en partie artificiel, qu'on s'occupe d'approfondir encore, afin d'éviter aux vaisseaux les longs détours que leur impose la voie des estuaires situés plus au sud.

J'allais oublier de vous dire que Rotterdam a, comme toutes les cités de Hollande, son *plantage*, un parc où, sans sortir de la ville, les habitants peuvent égayer leurs regards des frais et gracieux aspects de la nature. Ces décors intérieurs de verdure, que les autres localités d'Europe ont imités après coup des Pays-Bas, ajoutent encore leurs mystérieux frémissements sylvestres aux mille bruits si divers du milieu urbain ; car ces recoins agrestes ne sont pas seulement, comme chez nous la plupart du temps, un composé de fleurs et d'arbrisseaux, ce sont des massifs d'arbres puissants, faits pour durer des siècles. La Haye, où nous allons entrer, n'est même en quelque sorte qu'un vaste plantage.

De Delft la faïencière, où Guillaume le Taciturne fut assassiné en 1584, on y arrive en vingt-cinq minutes par une ligne de tramways qui suit une route toute bordée de jardins et de villas, et semblable à une allée de parcs. Parallèlement à cette

chaussée court un charmant canal, ombragé lui-même d'ormes et de tilleuls. Chemin faisant, on passe en vue de ce village de Ryswick (Rijswijk) où fut signé en 1697, dans le château du prince d'Orange, le fameux traité qui mit fin à la guerre de la ligue d'Augsbourg. Quelques instants après, on est à la Haye.

La Haye — en hollandais 's Gravenhage (la Haie des Comtes), ou, simplement, 's Hage — est une ville moitié néerlandaise et moitié française, au cachet tout royal, une sorte de Versailles, aux rues larges, aux vastes places plantées d'arbres, et, qui plus est, dépourvue de canaux; du moins les quelques artères aquatiques qui y rappellent au touriste le trait essentiel et obligatoire d'une cité des Pays-Bas y sont-



La Haye. — Le Vivier.

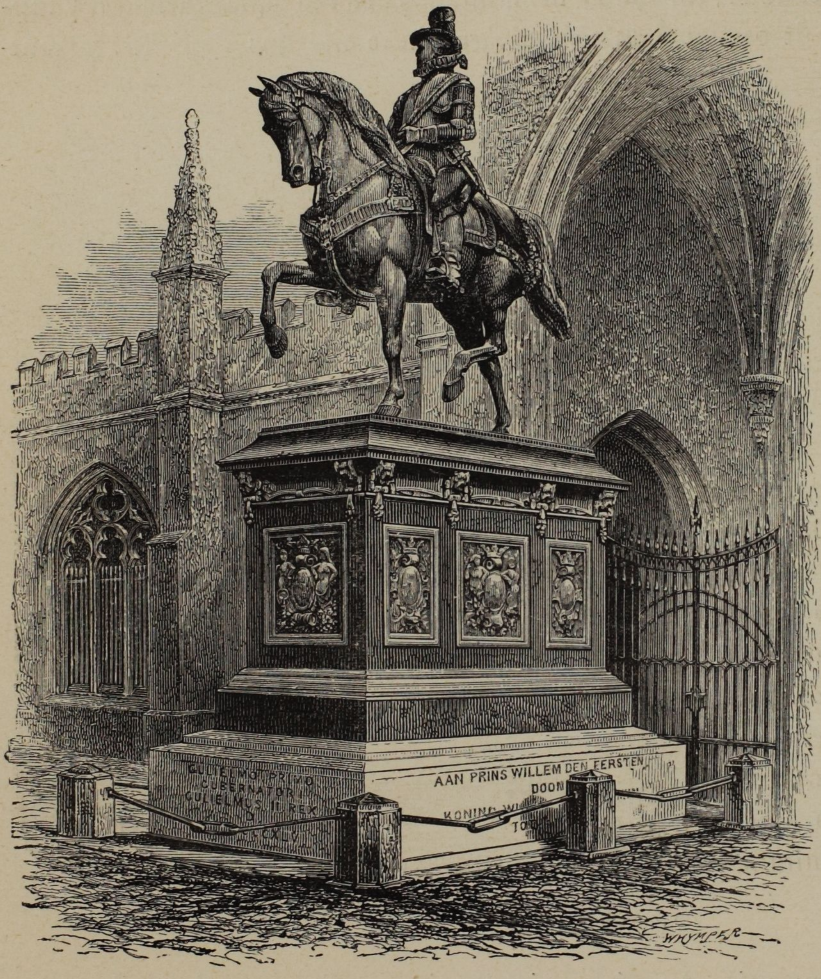
elles à distance respectueuse des quartiers aristocratiques. En revanche, elle a son *Vivier*, magnifique pièce d'eau creusée au cœur même de la ville, et dans le miroir frissonnant de laquelle se reflètent les hôtels fastuéux habités par la fine fleur de la noblesse et de la bourgeoisie.

Là, toutes les maisons, d'un style sévère et grandiose, donnent l'idée d'un centre officiel, à la tenue correcte, qui est en même temps une localité de plaisance. Un proverbe dit : A Rotterdam, on fait sa fortune; à Amsterdam, on la consolide; à la Haye, on en jouit.

Dans ces rues fashionables et paisibles, pavées en briques comme celles de Turin, pas d'industrie ni de boutiques. La Haye a peu ou point de trafic. Le gros de la population s'y compose de fonctionnaires, de diplomates, de riches négociants retirés des affaires. C'est aussi le séjour habituel du roi, qui passe cependant une

grande partie de l'été dans son château de la Gueldre; dix jours seulement chaque année, suivant l'obligation du Statut, il se fait voir à Amsterdam.

Au rebours des autres grosses cités néerlandaises, qui sont nées du commerce et pour le commerce, la Haye a une origine toute princière. Dans ce district boisé, que borne à l'ouest le cordon des dunes, les anciens comtes de Frise et de Hollande avaient installé un rendez-vous de chasse. Autour de ce pavillon forestier (*haag*), se créa un hameau, puis une ville, où les stathouders établirent plus tard leur résidence, et qui devint la capitale du pays.



La Haye. — Statue de Guillaume le Taciturne.

La partie la plus ancienne de cette agglomération, qui compte aujourd'hui 140 000 âmes, est le groupe d'édifices appelé *Binnenhof* (Cour intérieure). C'est un ensemble de constructions de différents styles, avec des tours, des portes monumentales d'un caractère assez sombre, où siègent les États généraux, les ministères et les bureaux administratifs. Dans une de ces cours fut décapité en 1619 le grand pensionnaire Olden Barneveldt. Dans la prison et sur la place voisines furent plus tard (1672) torturés et tués les deux frères Cornélis et Jean de Witt. Près de là aussi, sur le Hof Plein, au sud-est du Vivier, s'élève, devant le Nouveau Palais, la statue en bronze de Guillaume le Taciturne, érigée en 1848 au « Père de la patrie par le peuple reconnaissant ».

En dehors de cet amas de palais, la Haye n'a guère de monuments remarquables. L'hôtel de ville, de la fin du XVIe siècle, est un mélange de brique rouge et de pierre blanche; la grande église, deux fois incendiée, n'a d'intéressant que sa tour hexagone haute de 100 mètres et son carillon de 28 cloches.

Notre genre de vie, notre art, notre langage dominent dans cette cité aristocratique et placide. L'homme du peuple même, l'ouvrier, le portefaix, le gamin des rues

s'y piquent de parler tant bien que mal — et plutôt mal que bien, il faut en convenir — l'idiome des sujets de ce Roi Soleil tant détesté de leurs pères. Qui s'en trouve à merveille? C'est l'étranger, et surtout le Français, rebelle entre tous à cette langue néerlandaise si peu harmonieuse, si pleine d'aspirations gutturales, dont un voyageur italien comparait l'effet produit sur l'oreille à de l'allemand articulé « par des gens qui auraient un poil dans la gorge ». Et, de fait, elle est sortie du teuton primitif. A en croire pourtant certains Hollandais, c'est le teuton qui serait issu d'elle. Ne s'est-il pas même rencontré au XVIe siècle un érudit, Jean de Gorp, pour affirmer dans un ouvrage au titre bizarrre, *Indo-Scythica*, que la langue des Gueux est la langue primitive, celle que le Dieu de la Bible enseigna à Adam et à Ève, quand ils habitaient le Paradis terrestre?

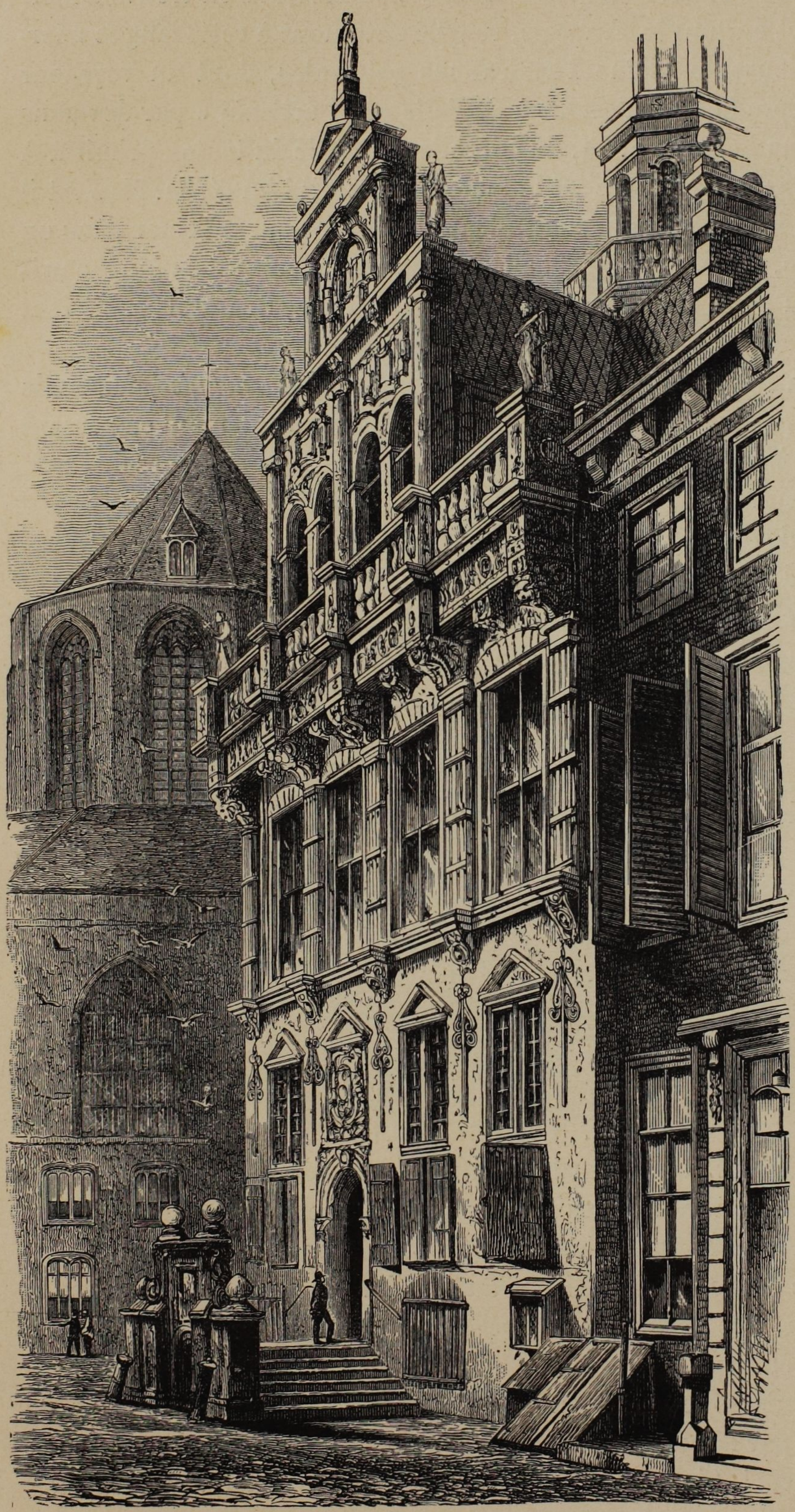
Le vrai trésor de la Haye, c'est son Musée, installé au *Mauritshuis* (maison de Maurice). Il ne contient presque que des chefs-d'œuvre. Citons seulement en passant la *Leçon d'anatomie* et *Siméon dans le Temple* de Rembrandt, des paysages de Ruysdael, des marines des deux Van de Velde et de ce Backhuysen que Pierre le Grand choisit pour maître lors de son séjour en Hollande, des tableaux de bataille de Wouwerman, des intérieurs d'Adrien van Ostade et de Jean Steen, et ce fameux *Taureau* de Paul Potter, qu'on croirait vivant, à voir tous les détails de son pelage et la façon merveilleuse dont ses narines fumantes aspirent l'air. L'artiste, qui mourut du reste à vingt-neuf ans, peignit ce tableau à vingt-quatre ans, pour servir, dit la tradition, d'enseigne à la boutique d'un boucher.

Sortons à présent de la Haye au nord-est, par la route qui conduit à Leyde. A peine avons-nous laissé derrière nous les dernières maisons de la ville, que nous voici au milieu d'admirables massifs d'aunes, de chênes et de hêtres, où daims et chevreuils errent en liberté. Ce vaste parc aux exhalaisons balsamiques, le *Bois*, comme on l'appelle simplement, est un reste de l'ancienne futaie qui couvrait autrefois toute la côte.

Impossible de rêver une plus délicieuse oasis au milieu de la mélancolique plaine hollandaise. Là, comme dans notre forêt de Fontainebleau, certains arbres portent des noms de rois ou d'empereurs. Les fûts, plantés droit comme des colonnades, forment d'interminables allées perdues dans une mystérieuse pénombre. Des étangs encadrés de bauges de verdure, des canaux qu'enjambent des ponts rustiques, achèvent le charme de cette solitude. Une fois qu'on a dépassé les kiosques et les chalets de l'entrée, on se croirait à mille lieues du monde. Plus on s'enfonce dans le fourré, plus la végétation, ivre de sève et de liberté, s'entrelace et se serre au-dessus des sentiers rustiques et sinueux.

Au bout de 2 kilomètres environ, on atteint la « Maison du Bois », sorte de Trianon bâti là en 1647, par la princesse Amélie de Solms, en souvenir de son mari, le stathouder Frédéric-Henri. L'apparence extérieure de la construction justifie son nom tout modeste : entrez-y; vous trouverez au dedans un somptueux musée. Deux salles surtout, la Salle d'Orange et la Salle chinoise, sont une merveille de décoration. La première est une pièce octogone toute couverte, depuis le plancher jusqu'au

plafond en coupole, de peintures allégoriques ou triomphales dues à Van Thulden et à Jordaens, deux artistes de l'école de Rubens. La seconde est garnie d'un mobilier exotique dont les broderies figurent des fleurs et des oiseaux de tout coloris où se reflète le luxe le plus délicat de l'extrême Orient.



La Haye. — Hôtel de Ville.

Au nord-ouest de la Haye s'étend un autre parc ombreux, le bois de Scheveningen, qu'on peut traverser en moins d'une demi-heure, et au sortir duquel on débouche dans ce port de pêcheurs, qui s'est doublé d'une station balnéaire à la mode. De la rue principale du village, on n'aperçoit pas l'Océan, à cause de la chaîne de dunes qui forme écran de ce côté ; mais on sent le souffle salin du large et l'on entend le murmure sourd des vagues qui déferlent sous la terrasse du Kurhaus.

Arrivez, s'il se peut, à la tombée du jour, sur cette plage au sable fin et profond, qui s'étale comme un blanc tapis devant la vieille bourgade



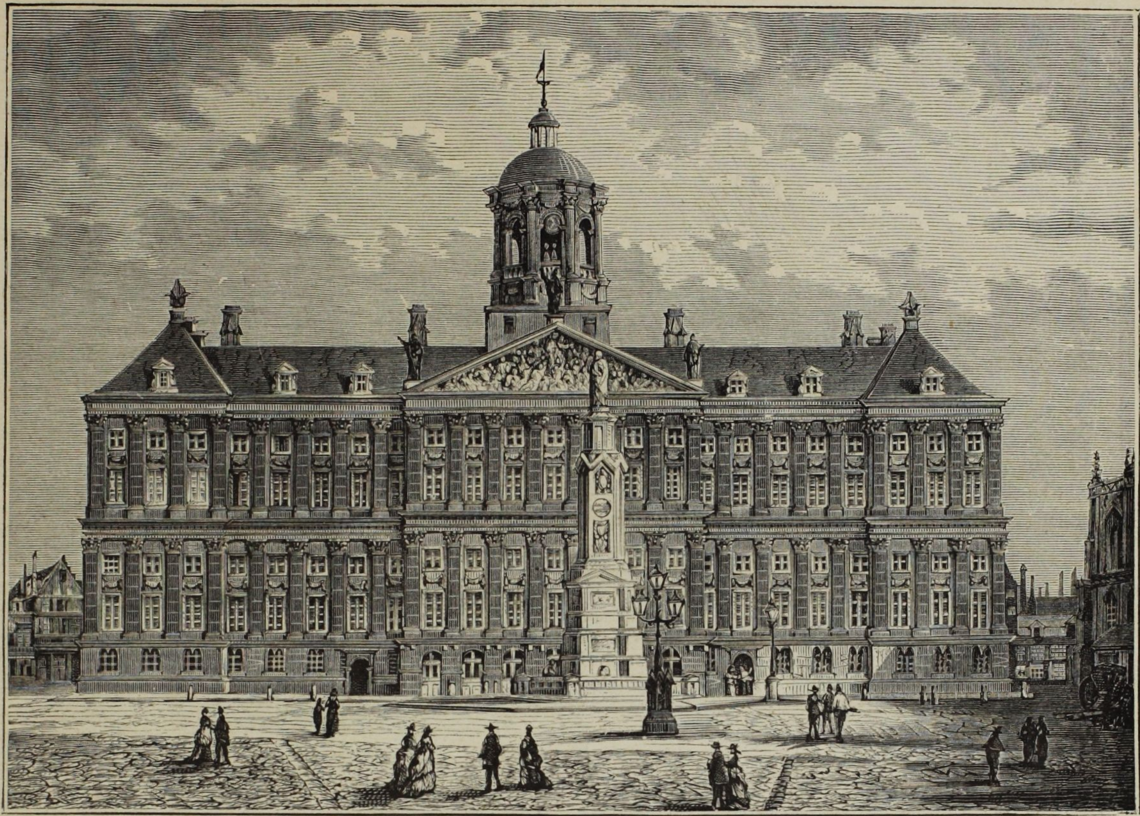
SCHEVENINGEN. — Retour de la pêche.

poissonnière : la voilà derechef sous vos yeux, cette mer du Nord que vous avez quittée à West-Capelle; la voilà, avec ses mêmes teintes grisâtres ou jaunes, mais toujours ternes, comme le ciel qui l'enveloppe, et que vous lui retrouverez encore, au Helder, puis sur toute la côte jusqu'à l'Ems.

Pour qui ne connaît que le vert intense du golfe de Gascogne ou l'azur éclatant de la Méditerranée, l'impression est des plus singulières. La grève elle-même offre un aspect de nudité qui étonne. Pas un oursin, pas un coquillage sur cette arène pâle que dominent des monticules de sable déchirés et striés. Pas une hampe d'arbuste, pas un brin d'herbe ne frémit là au vent du large. Ce n'est qu'à l'intérieur, au milieu de l'écheveau tourmenté des dunes, que perce de place en place une maigre flore de genêts, de bruyères et de romarins. Mais quelle douceur mélancolique et particulière y a le coucher du soleil! Ce n'est pas cette féerie éclatante de lumière que l'astre, dans les régions du Sud, jette comme un adieu solennel à la terre surchauffée; c'est une caresse furtive et triste comme le serait celle d'un agonisant. C'est ici surtout que le soleil a vraiment l'air de mourir; voilà bien ces soirs au bord de la mer, dont Backhuysen, Stork et d'autres peintres de marine nous ont rendu si magistralement les effets.

Scheveningen lui-même se compose de deux parties bien distinctes, le quartier des étrangers, tout en villas et en maisonnettes élégantes, et le village indigène, dédale de ruelles sordides, bordées de masures vacillantes et noires, que domine un clocher en forme d'obélisque. La population qui habite ces taudis est pourtant une des plus originales de la Néerlande. Depuis le temps où Ruyter battit, en vue de ces dunes, les flottes combinées de France et d'Angleterre, les mœurs et le caractère de ces gens n'ont pas plus changé que la forme de leurs barques à fond plat et à un seul mât. Leur fortune seule a déchu. Cette pêche au hareng, qui jadis leur apportait l'aisance, leur permet tout juste de manger aujourd'hui. Le profit de l'industrie va aux armateurs qui les enrôlent comme matelots.

Malgré tout, ils sont restés tels qu'ils étaient il y a deux cents ans, une sorte de peuplade primitive et singulière, fidèle quand même à l'Océan et aux *flibots* de pêche de leurs pères; à 3 kilomètres d'une capitale, ils continuent de vivre solitaires, ne se mariant qu'entre eux, parlant un idiome à part, et ayant jusqu'à leur façon propre de marcher.



AMSTERDAM. — Palais du roi.

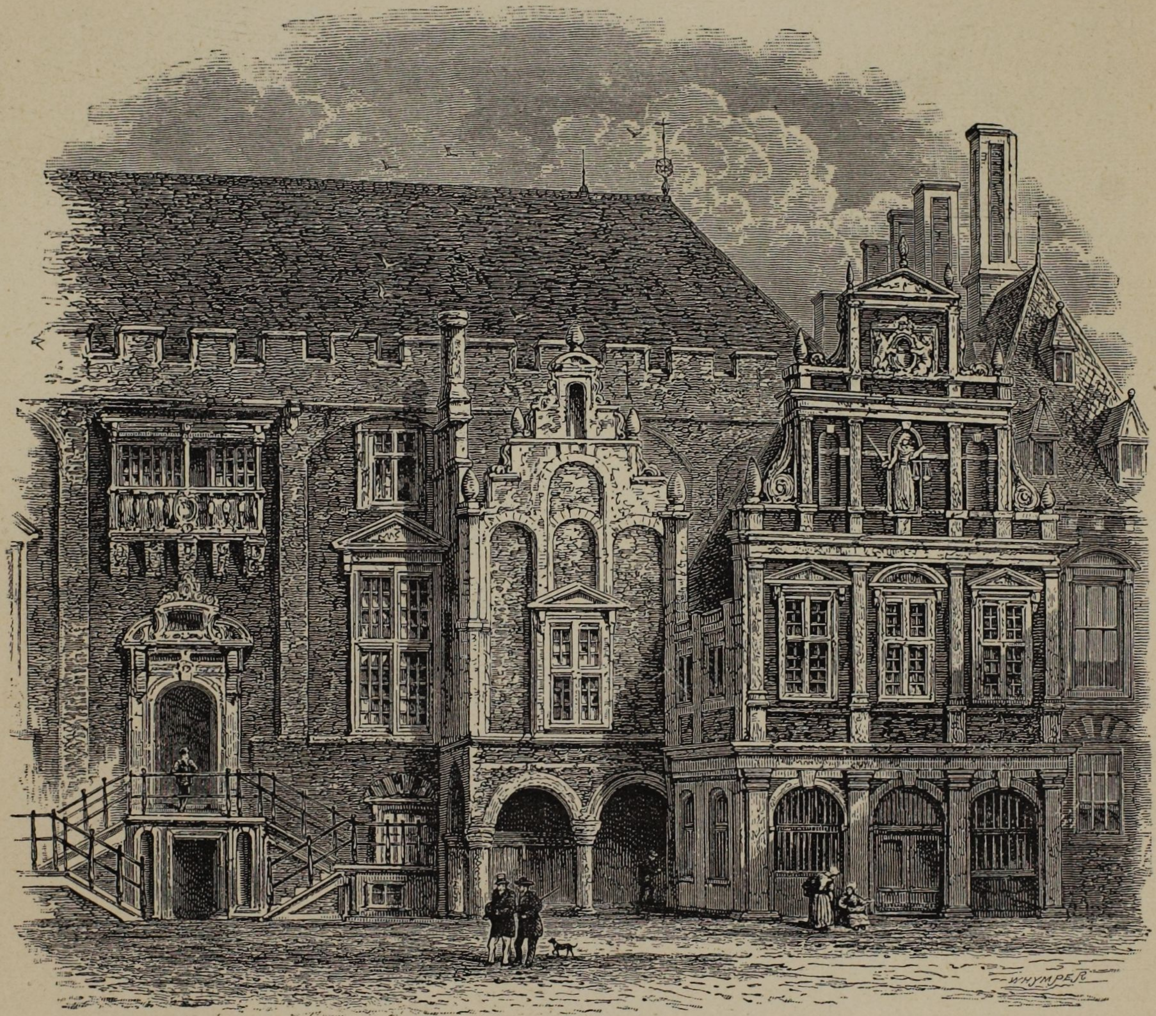
X

HAARLEM ET LA CULTURE DES TULIPES. — AMSTERDAM : RUES, CANAUX, ÉDIFICES ET MUSÉE. — ZAANDAM ET LES MOULINS A VENT HOLLANDAIS. LA CÔTE DU ZUIDERZÉE. — APERÇU DE LA FRISE ET DE LA GRONINGUE

Dans ces Pays-Bas si verts, la province la plus verte de toutes, c'est celle de la Hollande septentrionale. Des campagnes de Dordrecht et de Rotterdam à celles de Haarlem et du Helder, on peut même suivre, pour ainsi dire, la gamme ascendante des couleurs. Les paysages humides et voilés des districts de la Meuse offrent encore, en leur ampleur, des champs d'optique relativement circonscrits, où le regard trouve à se fixer. Quelque chose y délimite l'horizon de place en place, et la prairie a des nuances diversifiées et changeantes, qui y forment comme un damier de teintes. Plus au nord, au contraire, l'œil s'égare, sans point de repère, sur une aire de gazon continue et d'un vert intense, qui ne cesse qu'à l'endroit où la courbe du ciel vient rencontrer celle du sol. Rien ne tranche sur l'immense nappe du *polder*, où le bétail même a un pelage terne, où les troncs sont tous d'un gris pâle et mélancolique. C'est

la Néerlande patriarcale et pastorale dans toute l'acception du mot, la région symphonique, recueillie et songeuse, dont la vue, comme celle de la vaste mer, endort et berce doucement les sens du touriste.

Aussi bien que chacune des maisonnettes éparses sur cette surface de gazon, Haarlem, la patrie de Ruysdael, ressemble à une sorte de nid enfoui dans un duvet



HAARLEM. — Hôtel de Ville.

de verdure. De loin, au milieu du fouillis arborescent qui l'enveloppe, on n'aperçoit d'elle que le clocher à couronne et le toit aigu de sa cathédrale.

Cette ville de 45 000 âmes, chef-lieu de la province de Nord-Hollande, est, avant tout, une localité riche et tranquille, dont la bonne tenue et l'air de qualité frappent dès l'abord l'étranger. Une large rivière, la Sparne, qui sert d'artère d'écoulement entre la mer du Nord, sise à 7 kilomètres de là, et les nouveaux polders que côtoie le chemin de fer d'Amsterdam, s'y ramifie en plusieurs branches et l'entoure d'un canal circulaire. Le long de chaque voie d'eau intérieure règne une double bordure de grands arbres, dont le branchage en se recourbant forme une épaisse voûte de verdure.

Pas un bruit de voitures ni de trafic dans ces rues admirablement propres. Les

maisons, couleur de brique, aux fenêtres encadrées de meneaux de plomb, aux couloirs étroits, aux escaliers tournants, aux plafonds à poutres saillantes, sont le vrai type des habitations peintes par Van Ostade et Teniers.

Sur une vaste place se dresse la cathédrale, dont l'orgue fut touché par Mozart enfant et rivalise avec celui de Fribourg en Uechtland, puis un vieil hôtel de ville gothique au toit couronné de créneaux et semblable à une carène de navire. Au-dessus de sa porte à perron est suspendu un balconnet qui simule un bahut ouvragé. Dans cet édifice se trouve le Musée, intéressant surtout par ses toiles de Franz Hals. Ce peintre fut une « sorte de Tintoret hollandais », qui passa la plus grande partie de sa vie à Haarlem, et introduisit en Néerlande la manière de l'école de Rubens; Brouwer et Adrien Van Ostade furent ses élèves.

Haarlem est, on le sait, la « ville des fleurs ». Au temps où Gand, Nice et d'autres cités ne lui faisaient pas encore concurrence, elle avait le monopole des jacinthes, des œillets, des tulipes surtout. Cette dernière plante, originaire d'Orient, et que Conrard Gessner décrivit pour la première fois en 1559, d'après des spécimens dont les bulbes avaient été apportées de Constantinople, fut propagée en Hollande en 1575, et y acquit rapidement une importance extraordinaire.

Les tulipes furent cotées à la bourse de Haarlem. Certains oignons atteignirent le prix fabuleux de plusieurs milliers de florins. Cent vingt tulipes, dans une vente publique faite en 1635, rapportèrent 180 000 francs. C'était le beau temps de cette industrie odorante et champêtre. Une bulbe rare, à cette époque, « équivalait à la dot d'une jeune fille aisée ». Pour l'obtenir, on donnait « deux chariots de blé, quatre chariots d'orge, quatre bœufs, douze brebis, deux tonneaux de vin, quatre tonneaux de bière, mille livres de fromage, un habillement complet et une coupe en argent ».

On raconte qu'un pauvre savetier de la Haye était parvenu, à force de soins et de culture, à obtenir une variété unique, la « tulipe noire ». La société des tulipiers de Haarlem, ayant eu vent de la chose, envoya aussitôt deux de ses membres offrir 1200 florins de sa plante au savetier. Celui-ci refusant de la céder à ce prix, les délégués augmentèrent l'offre, puis la doublèrent, si bien que le pauvre homme, alléché par ce qui était pour lui une fortune, consentit à livrer son précieux exemplaire. A peine les autres l'eurent-ils, qu'au lieu de payer le vendeur, ils jetèrent la bulbe à terre et l'écrasèrent sous leurs pieds : « Sache, dirent-ils au savetier, que nous avons, nous aussi, réussi à produire la tulipe noire; or nous ne voulons pas de concurrence. Nous t'aurions promis 10 000 florins, au besoin, pour avoir la joie d'anéantir cet oignon rival. »

Le savetier en mourut de chagrin.

Aujourd'hui encore, les jardins qui entourent Haarlem fournissent de plantes aux bigarrures rares et luxuriantes l'ancien continent et le nouveau. A une lieue au nord-ouest, au pied de la chaîne des dunes, se trouve en outre le joli village de Bloemdaal (Vallée des Fleurs), une sorte de petit paradis terrestre si bien abrité des vents pernicieux, qu'on a entrepris d'y cultiver la vigne.

Quant à la fameuse Mer de Haarlem, elle s'étendait à l'est et au sud de la ville. Formé peu à peu de la réunion de trois ou quatre petits lacs, ce bassin avait fini par

avoir onze lieues de circonférence, avec une profondeur moyenne de 4 mètres. C'était effectivement une vraie mer, sur laquelle déferlaient les tempêtes et où des flottes de 70 vaisseaux avaient pu se livrer bataille. Parfois, ses eaux chassées par le vent s'élançaient au-dessus des digues, et il leur arriva même, en novembre 1836, de pousser jusqu'à Amsterdam.

Ce fut l'arrêt de mort du lac. Les Amsterdamois ainsi menacés dirent à la Mer de Haarlem : Tu disparaîtras. Et la Mer de Haarlem disparut.

Dès 1840, on entama les travaux d'épuisement. Grâce à de puissantes machines à vapeur, trente-neuf mois suffirent pour achever la besogne. Là où s'aventuraient naguère d'énormes poissons, fils de l'Océan, il n'y a plus actuellement qu'un vaste *polder* semé de métairies et de communes florissantes, qu'on peut contempler à l'aise du clocher de la Grande Église de Haarlem. Le chemin de fer qui mène à Amsterdam, éloignée seulement de 18 kilomètres, longe la lisière nord de ce district asséché; en mettant la tête à la portière, le voyageur ne tarde pas à voir briller à l'horizon les eaux du golfe en forme d'Y (en hollandais IJ) que le Zuiderzée enfonce de ce côté dans les terres, et bientôt Amsterdam elle-même apparaît.

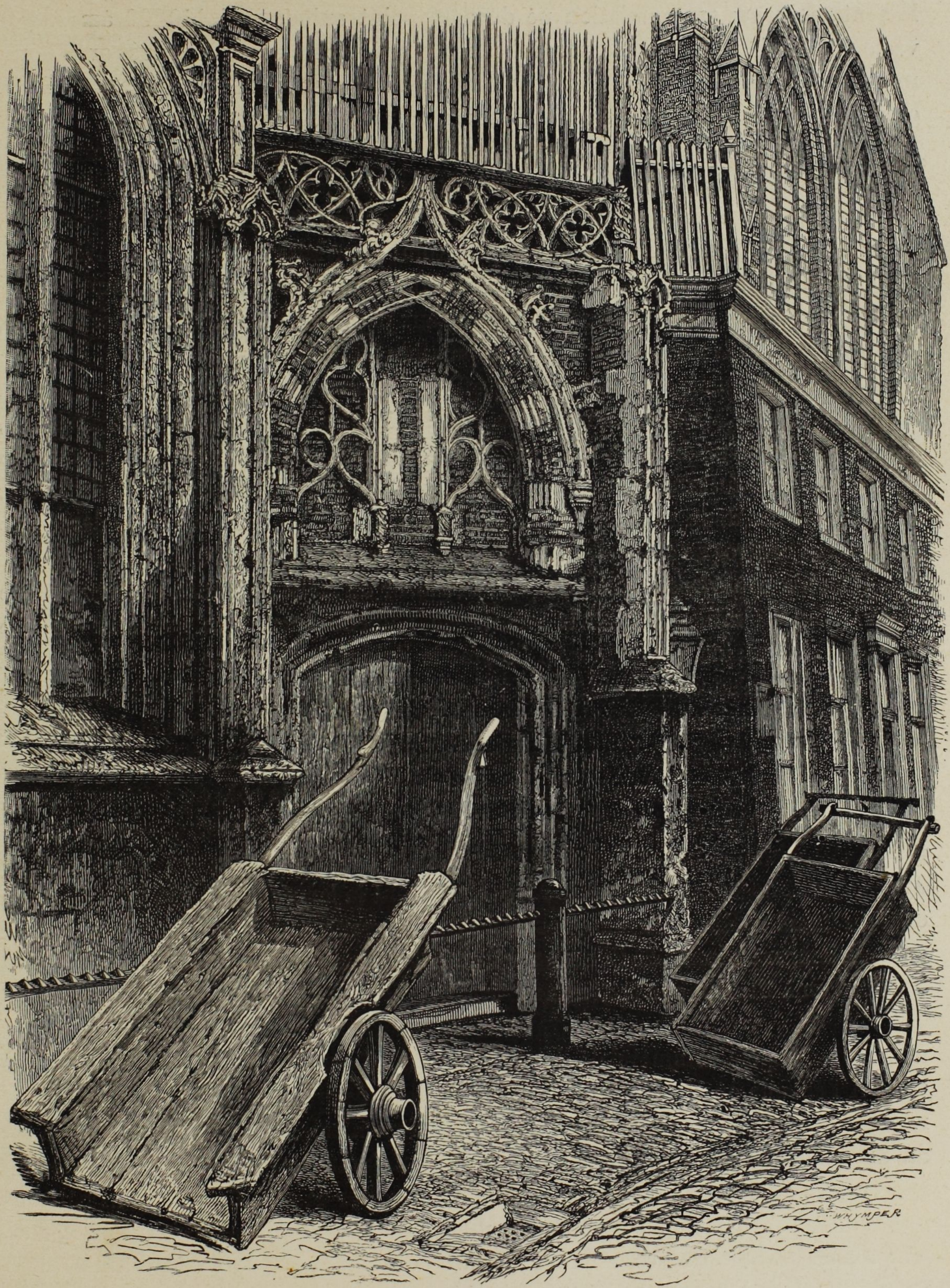
Le premier aspect de la grande cité a quelque chose de si étrange, qu'on ressent une hâte fébrile d'y entrer pour se rendre compte des traits du tableau.

Amsterdam est, dit-on, la Venise du Nord. Certes, entre elle et l'ex-reine de l'Adriatique, il y a plus d'un point de ressemblance. L'une et l'autre sont des villes amphibies, vivant de l'eau et sur l'eau. L'une et l'autre, placées au fond d'une baie marine, ont dû créer artificiellement le sol sur lequel elles s'élèvent et se percher sur toute une forêt de pilotis. Développée en demi-lune, à l'endroit où la rivière Amstel débouche dans l'Y, long de 6 kilomètres, Amsterdam est construite sur 90 îlots reliés entre eux par 334 ponts. Chacun de ses édifices repose, comme ceux de Venise, sur des poteaux de soutènement qui s'enfoncent à plusieurs mètres dans le limon et le sable. Les fondations du Palais-Royal en comptent plus de 14 000; celles de la Nouvelle Église 6 000, celles de la Bourse 34 000.

Comme Venise aussi, Amsterdam a su allier au souci de son autonomie et de ses intérêts mercantiles les plus nobles préoccupations de l'ordre artistique et intellectuel; comme la cité des Doges, la métropole de la Hollande a fait école en peinture. Cependant, en dehors du ciel et de l'atmosphère, que de dissemblances profondes entre la ville du Titien et celle de Rembrandt!

A Venise, la terre n'existe presque point et ne compte pas comme élément de prospérité et de vie; c'est la mer qui est tout. Point de verdure au milieu des maisons. Les maigres bosquets des Giardini, la plage du Lido, la ligne lointaine des Alpes Juliennes constituent l'unique horizon agreste sur lequel le regard puisse s'arrêter. Amsterdam, au contraire, est toute vêtue d'arbres et d'ombrages; son Plantage, ses jardins botanique et zoologique, son parc de Vondel, y forment autant de promenades magnifiques. Autour d'elle s'étend, par surcroît, une aire de prairies comble de bétail.

Sise à l'écart du continent, auquel la relie seule la longue chaussée-viaduc de



AMSTERDAM. — Un coin d'église.

Maestra, Venise, plus préoccupée du présent que de l'avenir, s'est laissée déchoir lamentablement; sa population ne dépasse point aujourd'hui 140 000 âmes. Son vaste port de la Giudecca n'a pas, à beaucoup près, le nombre de navires qu'il pourrait contenir. Ses gondoles, voire ses vapeurs-omnibus, troublent à peine le silence grandiose de ses poétiques palais et de ses canaux aux reflets lumineux.

A Amsterdam, la cité marchande, noire et vulgaire, le sol joue un rôle aussi actif que l'eau; chaque rue est à la fois une voie de communication et un port; chaque quai, un entrepôt de négoce, encombré de ballots et de denrées exotiques. Ses ponts, au lieu d'être immobiles, se relèvent à tout instant pour laisser passer des navires. Au cœur même de la ville, des mâts élancés de bâtiments se mêlent aux tours des édifices, aux clochers et aux flèches des églises, aux pignons aigus des maisons. Partout, le bruit, la foule, le mouvement d'une population affairée.

Les Amsterdamois, gens sérieux, pratiques, pleins de prévoyance, n'ont jamais songé à délaisser la réalité pour le rêve. Fidèles à cette devise : « Je maintiendrai », qui est celle de leur drapeau national au faisceau des onze flèches, ils ont poussé à travers tout leur fortune. Si leur cité n'est plus cette orgueilleuse courtière des mers, ce comptoir des deux mondes qu'elle était jadis, elle n'en est pas moins demeurée un des gros centres de trafic de l'Europe et compte près de 400 000 âmes.

Rien n'a coûté à ses habitants pour s'assurer de faciles communications avec ce vaste Océan au milieu duquel la Néerlande possède encore un immense empire d'archipels lointains et inexplorés. Comme le Zuiderzée était une mer difficilement navigable, et qu'en outre l'entrée de l'Y est obstruée par une barre due au banc de Pampus, ils ont creusé à travers leur presqu'île deux canaux qui relient directement la ville à la mer du Nord. L'un, le premier en date, traverse la péninsule du sud au nord, sur une longueur de 84 kilomètres, pour aboutir à la côte du Helder; l'autre, le plus récent (achevé en 1880), coupe l'isthme de l'est à l'ouest, pour gagner, au nord de Haarlem, le port d'Ymuiden, « la Clef des Écluses », à travers le rempart des dunes. Par cette seconde tranchée raccourcie, dont la largeur (40 à 100 mètres) égale celle du Canal de Suez, les plus gros bâtiments peuvent, sans rompre charge, arriver en deux heures et demie de l'Océan au port de l'Y. Deux autres canaux enfin unissent Amsterdam à Utrecht et à Rotterdam.

La métropole commerciale des Pays-Bas n'est pas ce qu'on appelle une vieille ville. A l'époque où Venise avait déjà construit sa basilique dorée de Saint-Marc et régnait en maîtresse sur l'Adriatique, Amsterdam n'existait pas encore. Vers la fin du XIe siècle seulement, dit la tradition, deux pêcheurs normands accompagnés de leur chien s'échouèrent, à la suite d'une tempête, sur la côte de l'Y. Là ils bâtirent une cabane, et, trouvant poissons à souhait dans le golfe, ils se fixèrent au lieu de leur naufrage. Serait-ce en mémoire de cet événement que le sceau d'Amsterdam représente deux hommes cuirassés et un chien?

D'autres pêcheurs vinrent rejoindre ceux-ci à l'embouchure de l'Amstel, et alors se forma, sous la protection du seigneur voisin, un noyau de ville qu'on protégea par une digue : d'où son nom d'*Amsteldam*, ou d'Amsterdam, « digue de l'Amstel ».

La localité ne commence toutefois à figurer dans l'histoire qu'au XIIIe siècle, époque où elle a des brasseries et des flottilles de pêche déjà importantes. La lutte contre les pirates frisons d'une part et, de l'autre, contre l'Océan, qui menaçait toujours d'envahir l'étroite bande de terrain où elle s'élevait, remplit la première moitié de son existence. Bientôt elle est admise dans la Hanse; puis l'empereur Maximilien, comte de Hollande, l'érige en cité impériale, et dès lors elle vit en république au sein des provinces bataves. La ruine de Bruges l'enrichit; à la suite des Portugais, elle s'élance



AMSTERDAM. — Vers le Dam.

sur la route du cap de Bonne-Espérance ; sa fameuse Compagnie des Indes Orientales, créée en 1602, règne bientôt en souveraine sur les terres des lointains océans et fait de Batavia le siège de son gouvernement d'outre-mer. En 1648, la fermeture de l'Escaut achève de mettre Amsterdam au premier rang des cités trafiquantes. La Hollande, vingt-quatre ans plus tard, tiendra en respect Louis XIV lui-même, et jusqu'au XVIIIe siècle, par son grand marché de l'Amstel, elle restera la maîtresse du négoce en même temps que l'asile des persécutés.

La pêche d'un petit poisson de la famille des Clupéidés, telle avait été, ne l'oublions pas, l'origine de cette fortune prodigieuse.

Le hareng, puisqu'il faut l'appeler par son nom, appartient exclusivement à

l'Océan septentrional. On le rencontre peu au-dessous de la Rochelle, et point du tout dans la Méditerranée. De nos jours encore, chacun le sait, des fiords les plus reculés de la Norvège à la plus petite anse de Normandie, des populations entières frètent de véritables flottilles pour se lancer à la poursuite de cet hôte marin. Mais aucun peuple n'a su, mieux que les Hollandais, exploiter cette sorte de pêche, pour laquelle ils avaient inventé tout exprès une espèce de filet toujours en usage et construit de grands navires appelés *bruyses*. Nul aussi n'a connu, comme eux, l'art de conserver le poisson en le salant et en l'encaquant. Aussi Beukelings, leur grand novateur en ces procédés de *paquage*, a-t-il eu de bonne heure son monument, sur lequel, en 1556, on vit Charles-Quint et sa sœur la reine de Hongrie se partager un hareng, en buvant à la mémoire du pêcheur.

A cette époque, le seul port d'Enkhuisen, sur le Zuiderzée, armait cent quarante barques de pêche et vingt bâtiments de guerre pour les escorter. En 1618, il sortit des havres de la Néerlande trois mille *bruyses*, montés par cinquante mille pêcheurs et convoyés par neuf mille autres vaisseaux, portant cent cinquante mille hommes. La Hollande fournissait alors de harengs le monde entier.

Ceci dit, pénétrons dans la ville d'Amsterdam.

Le cœur historique, le *forum* de la cité, l'aboutissant des canaux et des rues principales, c'est la place du Dam, « la huitième merveille du monde », assurent les Amsterdamois. Là se dresse le palais royal, *Het Paleis* (ex-hôtel de ville). Ce bel édifice est coiffé d'un campanile carré et surmonté d'une lanterne au-dessus de laquelle tourne une girouette dorée en forme de vaisseau, la vraie armoirie parlante d'un peuple de navigateurs.

Au sommet du fronton, un Atlas supporte une sphère céleste; au milieu de la façade, des figures en relief représentent Amsterdam elle-même, une vierge couronnée tenant d'une main un bouclier, de l'autre un caducée, et entourée de divinités marines que régit un Neptune au trident. Sur la face postérieure du monument, le négoce amsterdamois est symbolisé par une femme ayant près d'elle toutes sortes d'instruments marins et à laquelle des gens venus de tous les points du monde font hommage de fruits. A l'intérieur du palais, on remarque l'immense salle du Trône et la salle des Bourgmestres, toute revêtue de marbre sculpté.

Au centre de la place s'élève, en commémoration de la guerre de 1830, qui sépara la Belgique de la Hollande, la colonne de granit aux formes singulièrement tourmentées qu'on appelle la Croix de Métal.

Faites l'ascension du campanile. Du haut de cet observatoire, la ville tout entière vous apparaîtra avec son réseau symétrique de voies liquides et terrestres, dont vous saisirez nettement le dessin.

Vous remarquerez d'abord quatre grands canaux ou *Grachten*, comme on dit ici, longs de plusieurs kilomètres chacun, et d'une largeur qui va jusqu'à 40 mètres. Trois d'entre d'eux, le Heerengracht (ou canal des Seigneurs), le Prinzensgracht (canal des Princes), le Keisersgracht (canal de l'Empereur), se développent en lignes brisées autour des quartiers du centre : c'est là qu'habitent les nababs de la finance,

dans de splendides hôtels du XVIIe siècle où, à l'intérieur, tout est acajou sculpté, riches tentures, tableaux de prix, meubles d'écaille, porcelaines, marbres, statues. Le quatrième canal, le Singel, court en demi-cercle au pied des anciens remparts transformés en promenades, et forme comme un fossé de circonvallation à la ville.

Vous verrez ensuite que ces grandes artères aquatiques sont coupées à angle droit par d'autres canaux plus petits qui rayonnent comme les branches d'un éventail, et dont l'enchevêtrement concentrique fait d'Amsterdam une sorte de damier. Tous



AMSTERDAM. — Canal des Seigneurs (*Heerengracht*).

ces canaux, s'infléchissant çà et là ou s'évidant en de spacieux bassins que l'on contourne par une suite de ponts, sont bordés sur leurs deux rives de quais plantés d'arbres et de hautes, très hautes maisons à pignon, aux façades décorées de colonnettes, de balustrades et de grilles.

Au travers de ce réseau artificiel, vous verrez, en troisième lieu, se dérouler en forme d'S le cours de l'Amstel, qui, d'amont en aval, porte divers noms : c'est d'abord le Buitenamstel, ou Amstel extérieur ; à sa suite vient le Binnenamstel ou Amstel intérieur, large de 200 mètres et couvert de flottilles de steamers aux lanternes vertes, de bateaux pêcheurs aux voiles brunes, de yachts de plaisance, et d'autres navires pleins de fruits, de tonnes de lait ou de tourbe. Puis, en se rapprochant du Dam, où

nous sommes, le fleuve tourne, se rétrécit et prend le nom de Rokin, pour aboutir enfin, par une quatrième branche, le Damrak, dans le port découpé au milieu du détroit de l'Y, large ici de 500 mètres.

L'onde immobile de ces canaux est renouvelée par un système d'écluses qui remplacent, à chaque marée, l'eau *morte*, comme on dit à Venise des lagunes intérieures, par l'eau *vive* venant du Zuiderzée.

Nous avons obliqué du regard vers les quais. Là vous remarquerez que le port est partagé en plusieurs bassins par deux grandes digues et un certain nombre d'estacades, entre lesquelles s'allongent trois terre-pleins, créés artificiellement, qui portent la gare centrale et les entrepôts du chemin de fer. Le tout, à première vue, pour le voyageur arrivant par le golfe, est assez embrouillé et confus; partout des ponts, des écluses, des palissades; sur les digues, des maisons, des hangars, une foule affairée, des files de chariots; mais, de notre signal, nous démêlons mieux les détails de l'ensemble. Plus loin, voici les massives écluses de Schellingwoude, qui protègent Amsterdam contre les eaux du Zuiderzée : une véritable montagne de granit, établie sur près de 9000 pilotis et percée de 27 paires de portes où cinq navires peuvent voguer à la fois. Il y passe par mois des milliers de bâtiments.

Ramenons nos yeux en deçà du port.

Cette tour ronde, coiffée d'un toit, qui s'élève à l'extrémité du Damrak, à l'endroit d'où partaient jadis les navires à destination des Indes, c'est la Tour des Pleurs (ou de la Pleureuse), *Scheeijers toren* : un bas-relief, sculpté au-dessus de sa façade et datant de 1569, représente en effet un bâtiment qui s'éloigne et une femme qui pleure, à la pensée des périls sans nombre de cet océan fertile en naufrages auquel son mari et son fils se confient en ce moment. Plus loin, au delà d'un canal, se dresse une autre tour, la tour Montalban, en face de laquelle s'alignent les bassins et les docks de l'est; plus loin encore, voici la grande oasis de verdure où se trouvent un parc, le jardin zoologique et le jardin botanique.

Plus près de nous, à gauche, sur un coin du Dam, est la Bourse, la plus grande d'Europe après celle de Hambourg; dans un autre coin de la place, l'Église Neuve, *Nieuwe Kerk*, qui est, malgré son nom, une des plus anciennes de la ville, car elle fut commencée en 1404. A l'intérieur, orné d'une belle chaire et d'un orgue ouvré de pinacles et de figurines, vous pourrez voir le mausolée de Ruyter, qui fut tué en 1676 en combattant contre Duquesne dans les eaux de Syracuse. Le tombeau de Tromp, son devancier et l'autre grand amiral de Hollande, mort en 1653, est à Delft. Là-bas enfin, entre deux canaux, est le nouvel hôtel de ville (*Raadhuis*), et, plus à gauche, la Vieille Église, édifice du commencement du XIVe siècle, décoré au dedans de trente-trois autels et d'admirables verrières.

Faisons volte-face. Par delà trois lignes de canaux concentriques, nous apercevons une tour de 100 mètres de haut, la plus hardie de la ville : c'est celle de l'Église de l'Ouest (*Wester Kerk*), où est enterré Rembrandt. De quelque côté d'ailleurs que nous regardions, se montre un fourmillement de campaniles et de clochers affectant les formes les plus originales et les plus variées : ici c'est un éteignoir écrasé, là un saladier, ailleurs une couronne bulbeuse, un diadème, un casque rappelant les

coiffures de Frise et de Groningue, que sais-je-encore? Car la ville a des temples



AMSTERDAM. — Tour des Pleurs.

pour tous les cultes, calviniste, luthérien, catholique, juif, grec schismatique, et chaque confession a tenu à honneur d'avoir un clocher plus étrange que les autres.

Redescendons à présent de notre observatoire, et engageons-nous par les rues tumultueuses et bruyantes, le long des canaux combles de navires et de barques. Le quartier le plus pittoresque est celui qui avoisine la grande courbe de l'Amstel et la place du Nouveau-Marché. Là se déroule, parallèlement au Rokin, une longue et étroite artère, bordée de beaux magasins, de cafés et de restaurants à la mode, qu'on



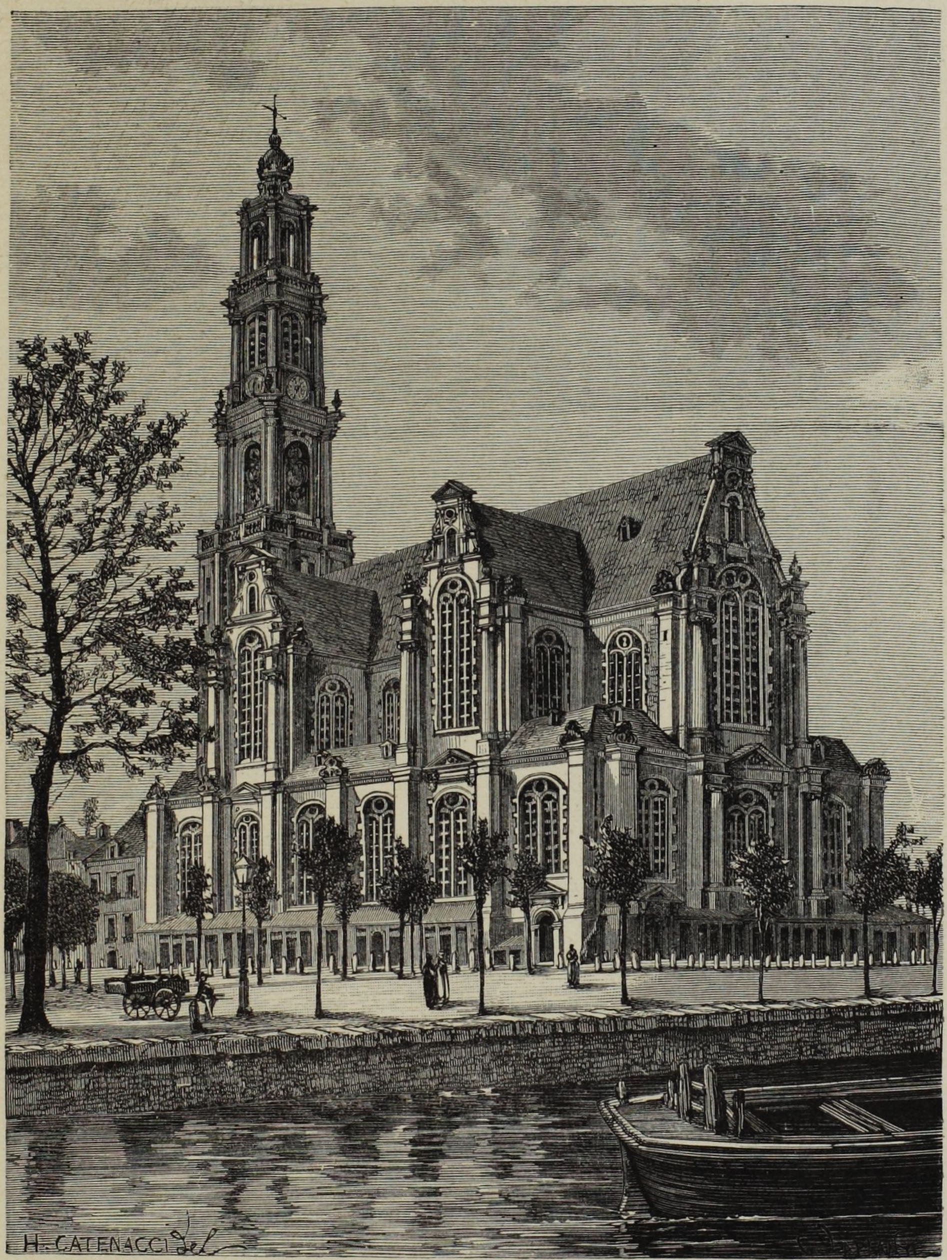
AMSTERDAM. — L'Amstel et la Monnaie.

appelle Kalverstraat. Elle est comme le *corso* de la ville et constitue, avec le Dam, le promenoir favori des étrangers.

Si nous la suivons jusqu'à son extrémité sud, nous trouverons l'ancienne tour de la Monnaie (*Munt*), édifice moitié rond, moitié octogone. Il se dresse près du confluent du Singel et du Binnenamstel, et formait autrefois la limite de la ville de ce côté. En continuant à longer le sillon de l'Amstel, nous arriverons ensuite au vieil Amsterdam, labyrinthe de voies étroites bordées de maisons noires et minables, avec des grilles en avance, des entrées de caves en saillie, comme on en voit à Genève et à

Berne, et qui gênent fort la circulation. Là se concentrent les petits métiers, qui, de même qu'à Naples, prennent sans façon possession de la chaussée.

La perle de cette région amsterdamoise au point de vue de l'excentricité, c'est

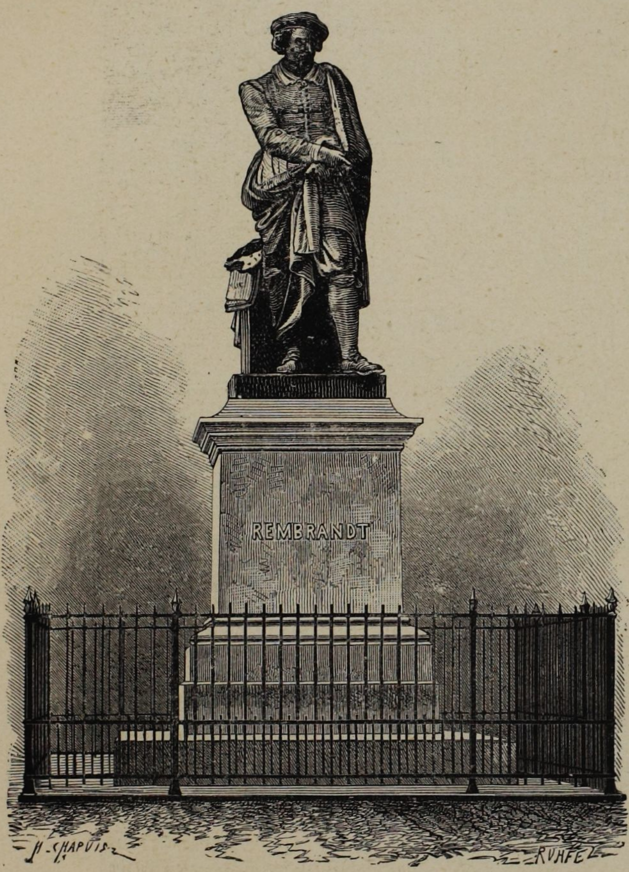


AMSTERDAM. — La Wester Kerk.

le quartier des Juifs, qui commence au Marché au Beurre (*Botermarkt*). Même dans le pays le plus propre de l'Europe, les fils d'Abraham et de Jacob ont trouvé moyen de conserver leurs immondices traditionnelles. Partout traqués et maltraités, les Israélites ont été de bonne heure accueillis en Néerlande; aussi, rien qu'à Amsterdam, on n'en compte pas moins de 35 000, avec plusieurs synagogues.

Le *ghetto* de Venise et celui de Rome n'ont jamais offert rien de plus sordide que

cette Juiverie hollandaise. Il y a là des rues dont les noms font frémir : rue du Bourg-aux-Hiboux, rue aux Puces, etc. Devant les maisons, dont plusieurs baignent leur pied dans l'eau noire, s'étale un bric-à-brac insensé; aux façades chancies se balancent des enseignes bizarres et des haillons innomés; sur les portes sont tracés des versets bibliques; quant à l'air, il est tout imprégné de senteurs d'alose ou d'anchois fumé. Et que de métiers étranges! Fripiers, coupeurs de filets d'oiseaux, de queues de chats et de chiens, poseurs de sangsues, etc.; je ne les nomme pas tous. Ici, chacun vend ou revend quelque chose. Quand deux hommes s'abordent, c'est pour conclure un marché, au plus fin. Dans la rue règne un indescriptible tohu-bohu. Aux grincements des voix nasillardes ou gutturales se joignent des bruits de crécelles, de cornets, de chariots. Et quels types y croise l'étranger! Que de nez en croc, de chevelures sémitiques, de bouches énormes et généralement édentées, d'yeux chassieux « qui persistent à pleurer la Jérusalem absente » !



AMSTERDAM. — Statue de Rembrandt.

C'est là cependant que fonctionne une des industries les plus curieuses d'Amsterdam, là que se trouvent ces immenses ateliers de taille, de clivage et de polissage des diamants, qui occupent plus de 10 000 ouvriers. Un de ces établissements, dans la rue du Bourg-aux-Hiboux, est véritablement gigantesque. C'est là aussi que vécut Hermanszoon van Ryn, dit Rembrandt.

Né en 1607 à Leyde, sur les bords du Rhin, il vint s'établir dès l'âge de vingt-deux ans à Amsterdam. Bien que ses œuvres, fort appréciées, lui rapportassent de grosses sommes, il se vit, au bout d'une dizaine d'années, réduit au dénuement le plus profond. On a prétendu que, comme Jean Steen, qui est avec lui le génie le plus original de l'école hollandaise, comme Brouwer aussi, qui cumulait la peinture avec un établissement de brasserie, Rembrandt s'adonnait à l'ivrognerie. Il a été fait justice de cette assertion calomnieuse. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'illustre artiste n'avait pas le train de vie réglé et les vertus ménagères de Rubens, par exemple.

La maison qu'il occupait dans la Joden Bree Straat est une construction plus élégante que les autres habitations du quartier. Le grand coloriste y était admirablement posté pour étudier sur le vif ces types singuliers de gueux, de lépreux, de marchands de mort-aux-rats, auxquels se complaisait son pinceau fantastique.



Amsterdam. — Au quartier des Juits.

Sur ce pittoresque Marché au Beurre, où se dresse aujourd'hui sa statue, se tenait naguère encore la fameuse *kermesse* amsterdamoise. Cette fête foraine, ou plutôt cette saturnale grossière, a été supprimée récemment, et, entre nous, il n'y a pas lieu de s'en affliger. En tout pays, au nord aussi bien qu'au midi, le peuple est volontiers bestial dans ses divertissements, et, parmi tous les peuples du monde, le Néerlandais, réputé si calme, si impassible, si flegmatique, est celui qui, à l'occasion, se rue au plaisir avec la brutalité la plus forcenée.

Je n'ai pas vu la grande kermesse d'Amsterdam ; mais j'ai assisté à des « assemblées » du même genre dans diverses localités de la Hollande, et j'avoue que les souvenirs qui m'en sont restés n'ont rien d'idyllique ni de suave. En temps ordinaire même, dans les cabarets bataves, les brocs de bière volent en l'air pour un rien, et les couteaux se mettent de la partie. Dans les fêtes en plein air règnent généralement le cancan le plus éhonté et un cynisme d'allures dont on ne saurait se faire une idée. Je ne parle pas de ces jeux féroces, accompagnement habituel des fêtes, et dont les animaux sont les innocentes victimes. Bref, sur le *Botermarkt* d'Amsterdam, la kermesse de septembre n'était qu'un prétexte à orgies frénétiques et hurlantes, à scènes ignobles, parfois monstrueuses, qui n'avaient de carnavalesque que le nom : à ces causes, on a bien fait de l'interdire.

Que nous reste-t-il à voir d'Amsterdam ? Son musée. C'est le plus beau sanctuaire d'art des Pays-Bas, un sanctuaire presque exclusivement hollandais, où la peinture nationale triomphe avant tout avec Rembrandt, Van der Helst, Van Ostade, Hobbema, Ruysdael, Paul Potter, Steen et les autres maîtres que l'on sait. Je vous recommande en particulier la fameuse *Ronde de nuit* de Rembrandt, une immense toile où le pinceau du fougueux artiste a réalisé les effets les plus surprenants.

C'est la compagnie d'arquebusiers du capitaine Banning Cock qui sort pour faire sa tournée. Quel mouvement fantastique et désordonné de figures ! Quelle exhibition de chapeaux de toute forme, de hausse-cols, de justaucorps brodés, de grandes bottes, d'armes de toute sorte ! Tout cela, sauf les deux personnages de tête, le capitaine et le lieutenant, et une fillette blonde à leur droite, est à demi plongé jusqu'au cou dans une pénombre pleine de scintillements mystérieux et inexpliqués, qui éblouit et déconcerte à la fois.

La seconde œuvre maîtresse du Musée national, c'est le *Banquet de la garde civique* du peintre amsterdamois Van der Helst, un contemporain de Rembrandt, dont on vous montrera les demeures successives au Marché-Neuf et dans Doelen Straat (rue du Tir). En une toile de 5^{m},38 de large sur 2^{m},27 de haut, cet artiste a représenté vingt-cinq personnages de grandeur naturelle, des officiers, des sergents, des porte-étendard, des miliciens, groupés autour d'une table, se serrant les mains, choquant leurs verres, s'interpellant, mangeant ou buvant, dans une lumière et un relief saisissants.

Chacune de ces têtes admirablement rendues est le portrait d'un citoyen notable de l'époque, et chaque figure, on l'a remarqué, indique nettement le tempérament de l'individu. Les costumes même et les accessoires sont exacts en tous leurs détails. C'est la suprême expression de la réalité, comme la *Ronde de nuit* est le dernier mot

de l'imagination exaltée. Il n'est pas jusqu'à la coupe en argent de la *gilde* des arbalétriers de Saint-Jean, figurée dans ce tableau merveilleux de précision, qui ne se retrouve au musée de l'Hôtel de Ville; c'est une corne recourbée que surmonte un Saint-Georges à cheval terrassant le démon.

Cette toile n'est en effet que la reproduction magistrale du banquet bourgeois qui fut donné, le 18 juin 1648, pour fêter la conclusion de la paix de Münster. Comme la *Ronde de nuit*, elle a un caractère essentiellement patriotique, et l'événement, il faut en convenir, méritait bien d'être célébré par les Hollandais, car ce fut, je l'ai dit, ce traité qui, en ordonnant la fermeture de l'Escaut, ruina Anvers à leur profit et décida de la fortune commerciale d'Amsterdam.



AMSTERDAM. — Musée : la *Ronde de nuit*, de Rembrandt.

Nul étranger ne visite la cité du Zuiderzée sans pousser à 8 kilomètres au nord, jusqu'à cette petite ville de Zaandam (Saardam), à laquelle demeure attaché le nom de Pierre le Grand. Elle est située à l'embouchure du Zaan, petit affluent du Zuiderzée (d'où son nom de « digue du Zaan »), et l'on peut s'y rendre, soit par le chemin de fer du Helder, soit en *trekschuit*, par le canal d'Ymuiden. La *trekschuit* est la galiote traditionnelle à cabine, tirée par un homme ou par un cheval, qui mène tout doucement, en Hollande, d'une localité à l'autre.

Sans être aussi astiquée et luisante que Broek son voisin, qui l'est beaucoup trop, et où la manie de la propreté touche au ridicule, Zaandam est le lieu le plus avenant et le plus champêtre de décor qu'on puisse voir. Elle ne se compose que de quelques rues ombragées d'arbres et bordées de petites maisons à pignon, bâties en bois ou en briques roses. Portes et fenêtres sont toutes également peintes et vernies. Sur les toits se dressent de jolis kiosques où flottent des banderoles multicolores qui figurent un pavoisement continuel. Édifices, places, ponts, canaux et jardins, tout est mignon, lustré de neuf, presque enfantin : un vrai joujou de Nuremberg, une ville en miniature, qui renferme cependant 13 000 âmes. Des rentiers, des négociants retirés en habitent l'artère la plus large, qui est le quartier aristocratique, comparé à l'autre, appelé *Krimp*.

C'est dans ce dernier que se trouve la « cabane » où, selon la tradition, Pierre Ier, lors de son voyage en Europe, au printemps de 1697, séjourna quelques jours. A cette époque, Zaandam possédait des chantiers renommés; le tsar, désireux d'apprendre le métier de charpentier-calfat, entra dans un de ces chantiers sous le nom de Pierre Michaeloff, « maître Pierre », *Pieterbaas*, comme l'appelaient ses compagnons de travail. Là, le vainqueur des Turcs et des Tatares vécut comme les autres ouvriers de l'armateur, portant le même costume, se nourrissant de la même façon, fumant et buvant avec eux.

La maisonnette qu'il habitait est à l'extrémité de la ville. Elle comprend deux pièces à fenêtres basses, dont les murailles de planches brutes seraient depuis longtemps par terre, si on ne les avait entourées d'un encadrement de maçonnerie



AMSTERDAM. — Musée : le *Repas de la milice*, de Van der Helst.

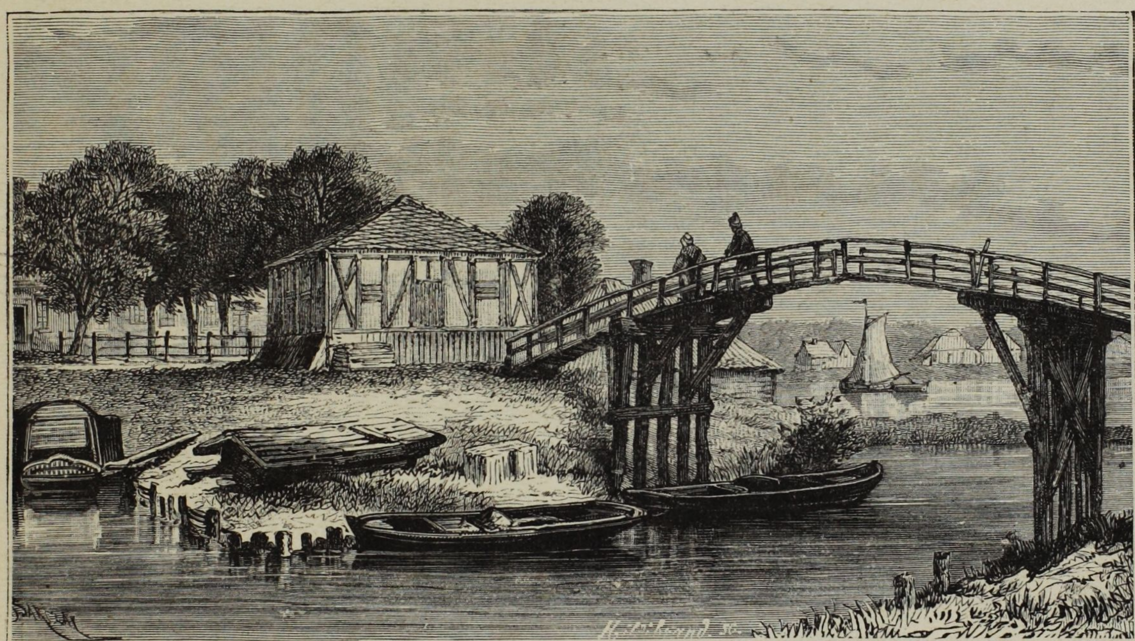
qui les met à l'abri du vent. On y voit le petit lit en forme de placard où couchait le tsar, la table carrée où il étudiait dans les intervalles de sa tâche manuelle, la chaise de bois triangulaire sur laquelle il s'asseyait, et la cheminée de faïence à manteau de bois au-dessus de laquelle sont diverses inscriptions laudatives ou commémoratives.

L'industrie locale de Zaandam est, d'abord, celle de cette moutarde dont Pierre le Grand voulut emporter un baril, puis la fabrication de l'huile de colza, pour laquelle on use de moulins à vent.

Ces moulins sont, vous le savez déjà, la caractéristique du paysage hollandais. Durant le voyage que vous venez de faire, partout, dans les villes comme dans les campagnes, vous avez aperçu ces maisons aux ailes tournoyantes, qui marient harmonieusement leur tic tac aux bruissements de l'onde et du vent. Et ce n'est pas là, vous le savez aussi, une simple fantaisie de décor, un coup de pinceau de plus dans le site. Ces édicules sont autant d'usines où s'élabore la richesse nationale. Contre l'eau, le Néerlandais a appelé l'air à son aide, et ces travailleurs aux bras affolés dont l'air régit les mouvements sont devenus ses auxiliaires les plus sûrs.

Le moulin à vent est employé à tous les usages. Son rôle principal et primitif a consisté et consiste encore à transformer le marécage en *polder*; il met en jeu les pompes aspirantes qui enlèvent l'excédent d'humidité des terrains et le déverse dans les canaux chargés de le conduire aux fleuves ou à la mer. Mais il sert en outre à battre le chanvre, à scier le bois, à presser les graines oléagineuses, à piler les chiffons, à broyer les couleurs, à râper le tabac, etc.

Rien qu'à Zaandam, on compte plus de trois cents de ces machines aériennes. Il y en a de toutes formes et de toutes dimensions. Les unes sont rondes ou octogones; les autres offrent la figure de pyramides surmontées de maisonnettes. La plupart ont un toit de chaume et, à mi-hauteur, une petite galerie de bois circulaire,



ZAANDAM. — Entrée de la ville.

avec des fenêtres garnies de rideaux et de fleurs. Quelques-uns sont de vrais édifices en maçonnerie, pareils à des tours féodales, contre lesquels se briserait la lance de tous les Don Quichotte de la terre.

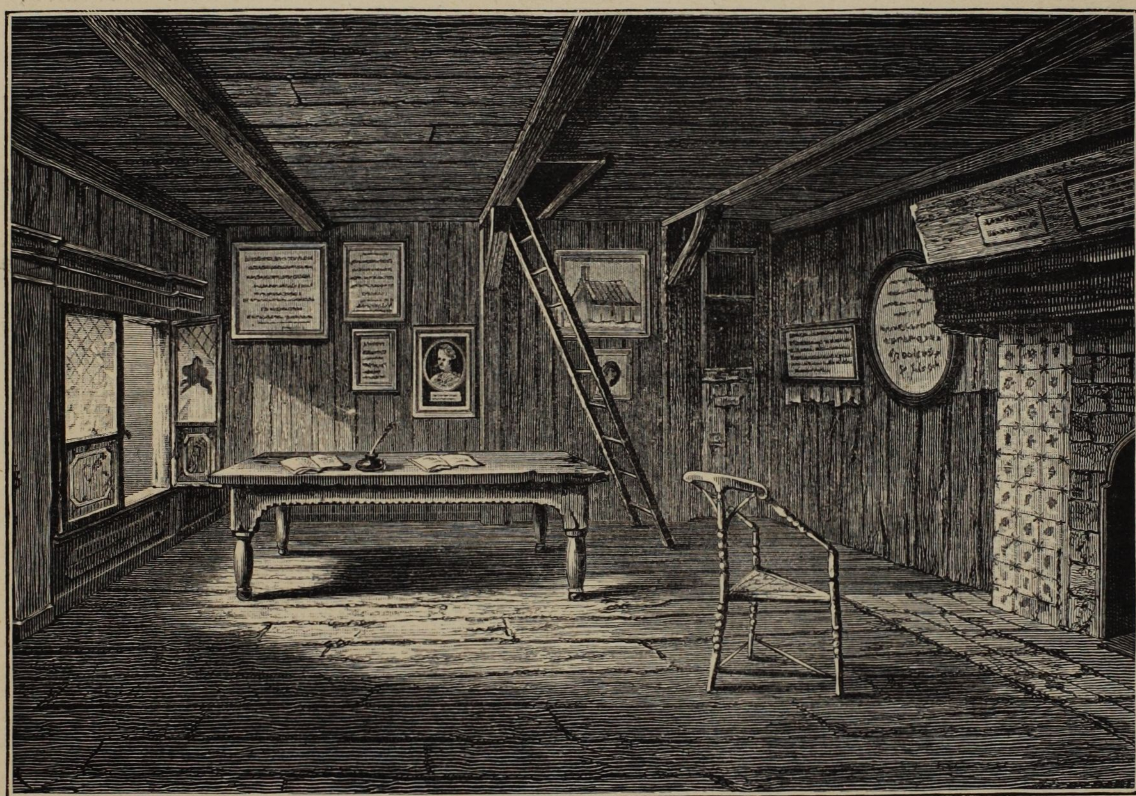
La propriété et le fonctionnement d'un seul de ces engins compliqués représentent souvent, avec les approvisionnements qu'il exige, une véritable fortune. Deux moulins, dans la dot d'une jeune fille, est un appât hors ligne pour les épouseurs. Bref, c'est aux Pays-Bas, avec la digue et l'écluse, le monument national par excellence.

Le Zuiderzée, « Mer du Sud », mesure 60 kilomètres environ de largeur sur 124 de longueur du nord au sud. Il est né, on l'a vu, il y a six cents ans, d'une subite irruption de l'Océan favorisée peut-être par un phénomène d'affaissement du sol. L'événement, assez mystérieux en soi, a donné lieu à diverses légendes semi-historiques de cités, autrefois populeuses et prospères, englouties tout à coup

dans les flots, comme notre ville d'Is en Bretagne, puis remplacées par d'autres centres de population qui se sont vus à leur tour ruinés et réduits à l'état de pauvres bourgades.

Ce cycle de métamorphoses n'est pourtant pas clos aujourd'hui : les Amsterdamois, n'ayant plus besoin du bassin qui fut le nourricier de leurs pères, ont entrepris de le dessécher, comme ils ont fait du lac de Haarlem. Bien que la coupe à vider soit autrement vaste que l'autre, l'œuvre ne paraît pas impossible.

Le Zuiderzée, en effet, a peu de profondeur : $3^{m},50$ en moyenne. Le chenal navigable y est environné de vastes bancs de sable que recouvrent seulement 4 ou



ZAANDAM. — Maison de Pierre le Grand.

5 pieds d'eau, et le sol de fond, formé de gras dépôts d'alluvions, semble promettre à l'agriculture des terrains remarquablement fertiles. Aussi les Amsterdamois, non moins vifs à l'exécution qu'au devis, ont-ils déjà entamé le travail de transformation.

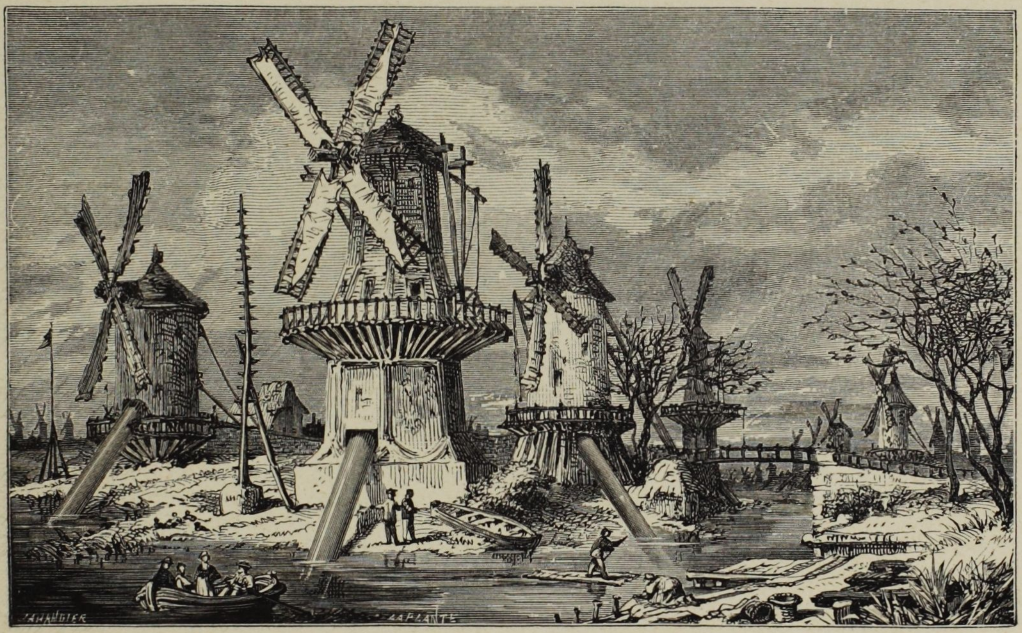
Le champ d'expérience est délimité par une immense digue munie d'écluses qui, partant du promontoire d'Enkhuysen à l'ouest, gagne la côte opposée à Kampen, vers l'embouchure de l'Yssel, et enferme ainsi toute la partie sud du bassin, 180 000 hectares environ.

C'est à l'abri de ce rempart, traversé d'un canal d'écoulement, qu'on se flatte de changer peu à peu en *polders* le vaste golfe hollando-frison. Dès maintenant même, une portion de l'Y est mise en culture. Mais combien de temps faudra-t-il pour que le gros de la nappe marine devienne un pâtis à bétail, une aire à betteraves ou à

céréales? C'est ce que je ne me charge pas de calculer, et notre génération sans doute aura depuis longtemps perdu le goût du pain, avant que le dernier pêcheur du Zuiderzée ait troqué l'aviron contre le hoyau.

Sera-ce le coup de mort définitif, ou bien la renaissance sous une autre forme, pour ces localités, tant déchues déjà, qui s'échelonnent au bord du lac condamné? C'est encore là un secret de l'avenir.

En attendant, rien de plus enchanteur que les rivages tranquilles de ce bassin, quand on les côtoie, en été, sur le bateau à vapeur qui va des quais de l'Amstel à la petite ville beurrière d'Harlingen, sise à l'extrémité nord de la baie. C'est toujours le doux mensonge d'aspects du territoire néerlandais. A voir les prairies, les jardins, les jolis villages idylliques qui bordent le littoral bas le long duquel file le



Le Zuiderzée. — Moulins d'épuisement.

navire, jamais le touriste ne soupçonnerait les catastrophes qui s'y sont accomplies.

La perle de cette côte ouest du Zuiderzée, c'est la toute mignonne île de Marken. Avec son phare et son église, elle émerge à peine au-dessus des flots, qui souvent, en dépit de sa digue, la submergent entièrement. Aussi les habitants, au nombre d'un millier environ, ont-ils construit leurs maisons sur des monticules artificiels constituant autant de bourgades qui, en cas d'inondation, communiquent entre elles au moyen de bateaux. Comme les indigènes de Scheveningen, les insulaires de Marken, tous vivant de la pêche, sont pauvres et contents de leur sort. Ils ont gardé leur costume et leurs mœurs d'autrefois, ils ne se marient qu'entre eux, ne se louent et ne s'établissent jamais hors de leur pays, et meurent pour la plupart sans avoir rien vu du monde que leur île.

Tout à côté, sur la côte, voici Monnickendam, une simple bourgade qui fut jadis une ville florissante, puis Édam, presque aussi déchue, puis Hoorn, l'ex-capitale de la Nord-Hollande, où se fabriqua en 1416 le premier grand filet pour la pêche du

hareng, et où naquit cet intrépide Schouten qui, le premier, doubla le promontoire extrême de l'Amérique du Sud, appelé, du nom de sa ville, le cap Horn. Hoorn est aujourd'hui le plus grand marché de fromages de toute la région.

Plus loin, voici Enkhuysen, sis à la pointe de terrain qui s'avance le plus dans le Zuiderzée. De toutes les villes « mortes » du golfe, c'est la plus morte. Elle compta jusqu'à 40000 habitants; elle possédait un vaste arsenal, de somptueux édifices, et ses marins passaient pour les plus expérimentés du pays. Actuellement,



SUR LE ZUIDERZÉE. — Côte ouest.

elle a 5000 âmes; ses maisons sont vides et croulantes, son port est ensablé, et l'herbe pousse dans ses rues. Il lui reste l'honneur d'avoir donné le jour en 1625 à Paul Potter, le roi des peintres animaliers, un rejeton de l'illustre famille d'Egmont par les femmes.

A Medemblik, encore un spectre de ville, le golfe n'a plus que quatre lieues de largeur environ. En face, sur la rive opposée, on aperçoit les clochers de Stavoren. En 1222, dit-on, le Zuiderzée, entre ces deux points, n'était qu'un étroit ruisseau qu'on passait sur une planche. Stavoren était jadis la résidence des « rois » de Frise, la « Ninive » de ces districts septentrionaux. Comme la Ninive d'Orient, l'orgueil et le faste l'ont perdue. Voici la légende, telle qu'on la raconte :



HOORN. — Le marché au fromage.

Une riche marchande de la localité fréta un bâtiment et l'envoya à Danzig chercher des denrées précieuses. Le capitaine, n'ayant point trouvé à destination la cargaison demandée, emplit son navire de blé, afin de ne point revenir à vide. « Que m'apportes-tu? » lui dit la patronne à son retour. — « Du blé », répondit humblement le capitaine. — « Du blé! Te moques-tu de moi? s'écria la marchande; jette ces vils épis à la mer. » Les gerbes furent noyées; mais la vengeance divine ne se fit point attendre. A l'endroit même où on les avait jetées, se forma un vaste banc de sable qui obstrua l'entrée du port et ruina peu à peu son trafic. Et, comme preuve de l'authenticité de cette légende, explication toute fantaisiste d'un phénomène d'ordre naturel, on vous montrera près de la jetée de Stavoren une intumescence sous-marine qu'on appelle le « Sable de la dame » (*Vrouwenzand*), et qui bloque presque le chenal, praticable à grand'peine aux tout petits bâtiments.

Ici, nous sommes parvenus au terme de notre excursion en Hollande. Qu'y a-t-il là-bas, à l'horizon moite, derrière cette nouvelle rangée de digues en blocs de granit du Nord, étayant toute une armée de palis, rempart de la côte vaporeuse et basse? Deux provinces amphibies encore, celle de Frise et celle de Groningue, puis la vaste baie du Dollart, formée au XIIIe siècle seulement à l'endroit où l'Ems débouche dans la mer, et, au delà du cours de ce fleuve, l'Allemagne.

Voulez-vous un aperçu sommaire de ces pays transzuiderzéens? En deux traits, je puis vous en faire une esquisse.

Figurez-vous un territoire, composé d'un mélange de sable, d'argile et de tourbe, et sis tout entier, dans sa partie ouest, au-dessous du niveau de l'Océan. Toutes les villes, tous les villages y sont construits sur des pilotis ou sur des éminences artificielles qui portent le nom de *Terpen*. Du sud au nord de la Frise, jusqu'à Leeuwarden, le chef-lieu, et même jusqu'à la bourgade de Dokkum, plus septentrionale encore, s'étend un long chapelet de lacs poissonneux qui entravent les relations d'un endroit à l'autre, sauf en hiver, où leurs ondes gelées forment une arène luisante sur laquelle filent patineurs et traîneaux. Sur ce sol, où les arbres sont rares, représentez-vous en outre d'immenses surfaces de prairies, découpées par des canaux, parfois même des îlots de verdure flottants, offrant les nuances les plus vives; au travers de ces prairies, semez d'innombrables troupeaux, produisant un beurre et un fromage renommés : vous aurez déjà une idée de la région.

Quant au type des gens qui l'habitent, peut-être à Amsterdam même avez-vous eu occasion de l'observer. Il n'est pas rare, en effet, de rencontrer sur le Dam ou aux environs des femmes à la fière prestance, portant un diadème ou un casque, comme ces vierges armées qui, dans la mythologie scandinave, présidaient aux combats : ce sont des paysannes de la Frise et de la Groningue.

De même que les chevaux frisons sont réputés les meilleurs trotteurs de l'Europe, de même les Frisonnes passent pour les plus beaux spécimens du sexe féminin en Néerlande. La légende prétend qu'elles descendent des antiques sirènes de la mer du Nord. Le casque qui leur sert de coiffure est en argent ou en or. Il se met sur un



Amsterdam. — Frisonne en costume national.

serre-tête, et se compose de deux plaques légères, réunies par un cercle métallique et ornées de deux grands boutons ciselés. Par-dessus ces plaques, qui aboutissent aux tempes, se place souvent, comme tierce coiffure, un chapeau orné de fleurs et de fruits artificiels.

Les Frisons constituent, eux aussi, une belle et forte race d'hommes, en qui l'amour de la liberté est le sentiment dominant, comme au temps de Drusus et de Tibère. « Les Frisons, dit le vieux code du pays, seront libres aussi longtemps que les vents souffleront dans les nuages. » Cette population est riche d'ailleurs; cent mille francs, chez ces paysans, ne passent point pour une fortune. Leurs voisins de

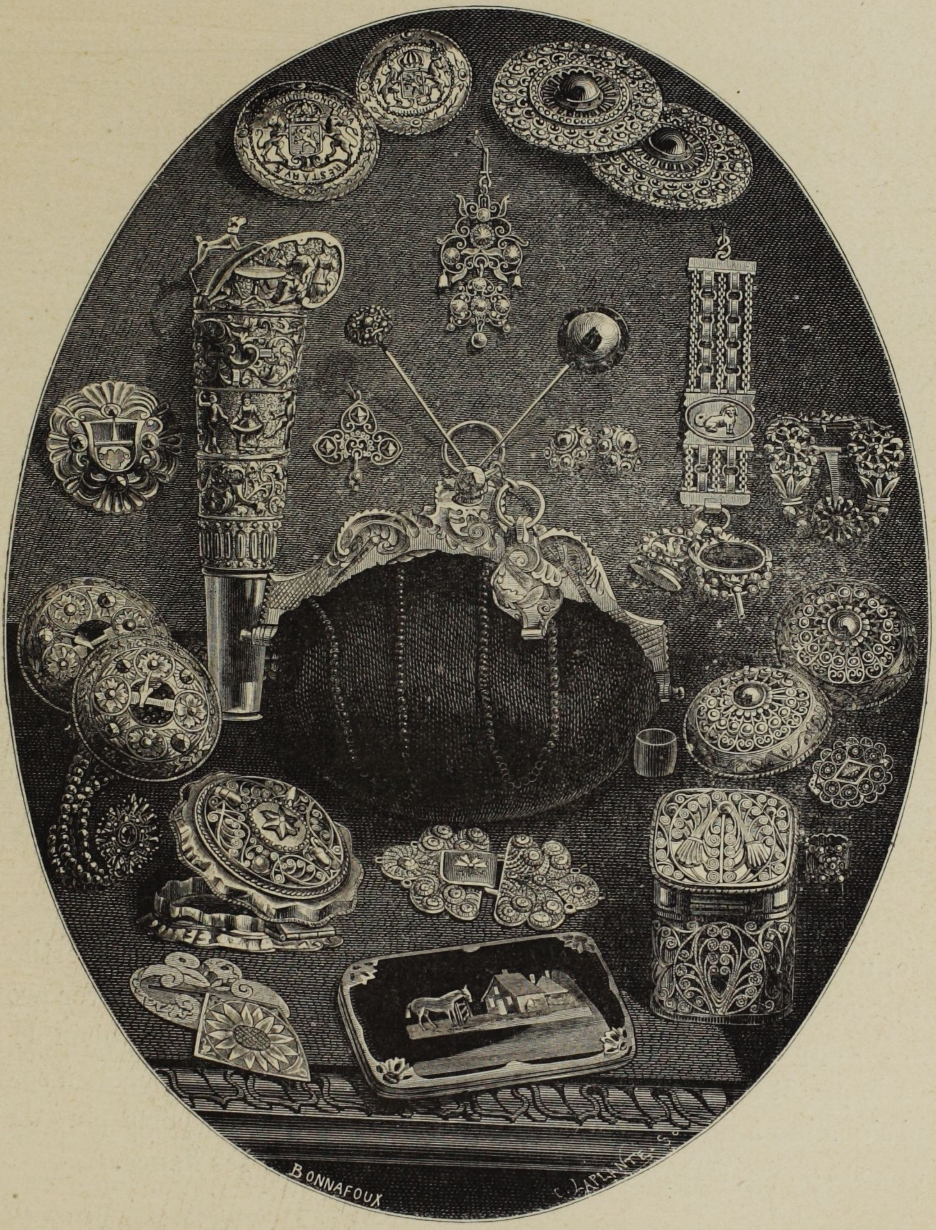


HOLLANDE. — Paysage de Ruysdael.

la Groningue aiment également la vie aisée et luxueuse. Leurs bâtiments ruraux sont d'une ampleur extraordinaire. Avec leurs nombreuses fenêtres, leur ameublement d'acajou, leurs jardins, leurs pelouses fleuries, leurs potagers combles de légumes, ces demeures sont de véritables châteaux. Derrière le logis est la construction renfermant la grange, l'étable, l'écurie, avec les instruments aratoires les plus perfectionnés.

Si vous parcouriez, au printemps, ces districts extrêmes de la Hollande, vous y apercevriez d'innombrables légions d'oiseaux de mer ou de marais. La mouette blanche, les courlis pêcheurs, les canards, les hérons, tous les grands échassiers songeurs sont les rois de cet humide empire où du sol noyé surgissent à foison le nénuphar, le roseau, l'aloès des eaux, et cent autres plantes paludéennes. A l'automne, les grives y abondent, et c'est aussi la contrée de prédilection des cigognes, que le renouveau y ramène chaque année. Sur toutes les habitations, il y a un nid de ces oiseaux, réputés protecteurs du logis, et qui font d'ailleurs la guerre aux crapauds et aux rats. Ce volatile émigrant est aussi l'animal héraldique des Pays-Bas, et on le retrouve à la Haye, sculpté sur maint édifice public.

Une autre caractéristique de ces régions d'entre Zuiderzée et Ems, ce sont les tourbières. Ces immenses plaines, dont le sol spongieux cède sous les pas, y forment



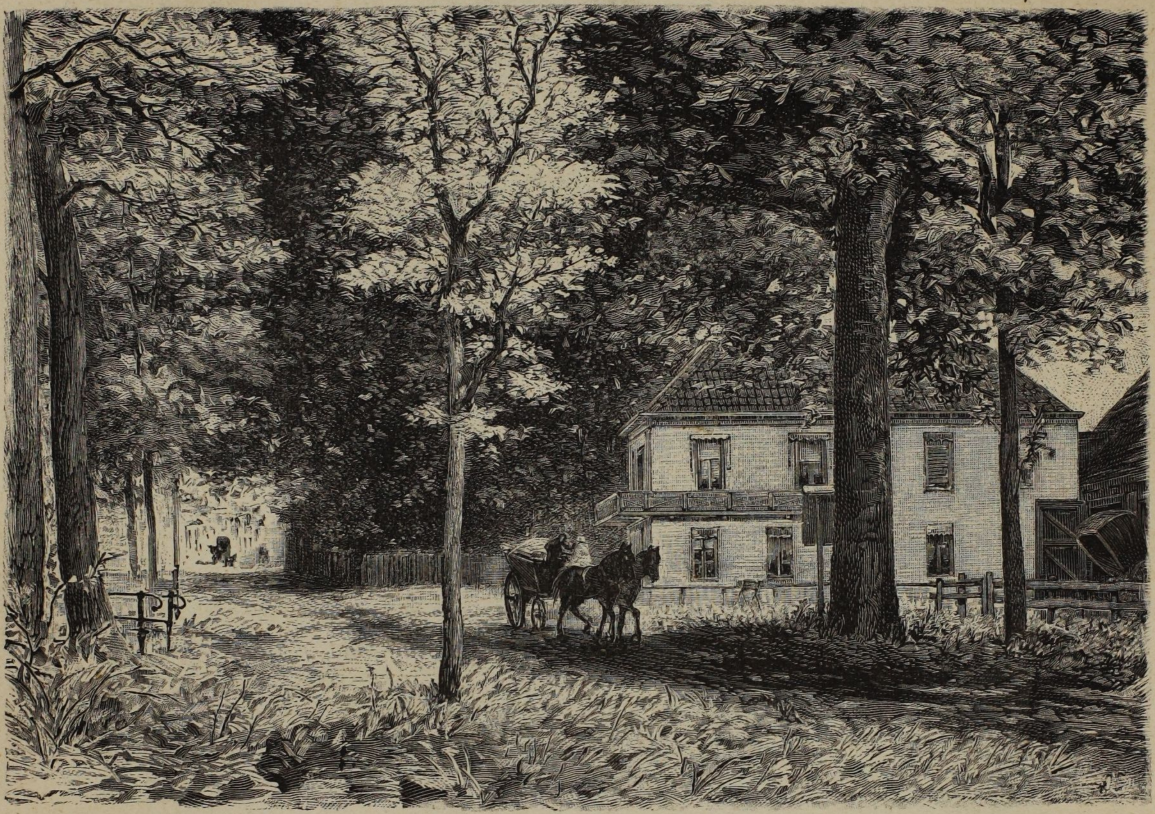
HOLLANDE. — Bijoux de paysans et de paysannes.

une zone morne et inhabitée, où travaillent seuls, dans un âcre nuage de fumée, des ouvriers en chemises jaunes chargés d'exploiter cette « terre qui vit », comme on dit là-bas.

La tourbe n'est pas seulement le combustible hollandais par excellence. Dans ce pays dépourvu de pierre et de bois, on l'approprie à toutes sortes d'usages. Avec les cendres, on fertilise le sol; avec la suie, on nettoie les métaux; avec la fumée, on prépare le hareng. Partout, sur les fleuves et sur les canaux, circulent des bateaux chargés de la précieuse matière. Entre Valthe et Emmen, dans la province de Drenthe,

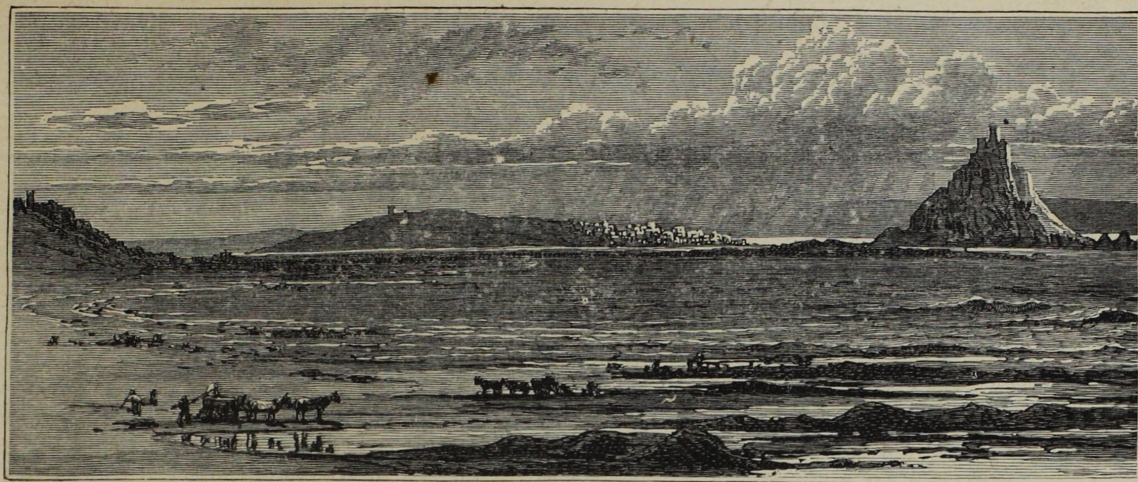
s'étend sous les tourbières un pont de bois de deux lieues et demie de long, sur lequel la tradition veut que l'armée de Varus ait passé.

N'oublions pas un dernier détail, dans lequel tient toute la Hollande : chaque



Auberge néerlandaise.

tourbière, une fois épuisée, devient à son tour une prairie, une oasis fertile et riante. Du sol incendié comme du sol noyé, l'homme de là-bas s'entend à tirer profit double et triple. Philippe II disait que la Néerlande était le « pays le plus voisin de l'enfer » ; appelons-la plutôt un immense radeau, aux jointures toujours prêtes à se disloquer, mais qui s'obstine à flotter quand même, et dont chaque ais porte plus de richesses que le fameux *galion* d'Espagne n'en recéla jamais dans ses flancs.



CORNWALL. — Mont Saint-Michel, vu en mer.

GRANDE-BRETAGNE ET IRLANDE

XI

LE LONG DE LA COTE SUD D'ANGLETERRE — PAYSAGES ET LOCALITÉS DU DEVONSHIRE ET DE LA PÉNINSULE DE CORNOUAILLE

En attendant qu'un tunnel sous-marin ou un gigantesque pont-viaduc aux travées métalliques, muni de phares avertisseurs, nous permette de franchir sur une paire de rails les 30 kilomètres qui séparent les points les plus rapprochés des côtes d'Angleterre et de France, force nous est de prendre le paquebot qui, en une heure un quart environ, à moins de contretemps, conduit le voyageur de Calais à Douvres.

Au sortir même du bateau, sur le quai de l'Amirauté, nous pourrions, sans plus de dérangement, pousser jusqu'à Londres, si nous le voulions. Les wagons du South-Eastern-Railway sont là devant nous, les portières grandes ouvertes, prêts à nous mener en deux heures à la station de Charing-Cross. Mais nous n'avons point traversé le tempêtueux détroit pour nous enfoncer si vite en tunnel dans ces grandioses falaises du rivage britannique, que nous contemplions du pont du navire, en nous remémorant l'acte IV du *Roi Lear*. Avant de gagner les bords enfumés de la Tamise, il nous faut au moins explorer tant bien que mal la côte méridionale d'Angleterre, depuis ce littoral du comté de Kent où nous venons d'aborder jusqu'au chaotique et sauvage plateau qui se termine à l'ouest par la pointe de Cornouaille.

Sise au débouché de la petite vallée de la Dour, Douvres n'a vraiment de curieux



Winchelsea. — Une vieille porte.

que son amphithéâtre de rochers à pic et le vieux château qui les couronne à 93 mètres de hauteur.

La falaise dite « de Shakspeare », à propos de laquelle le poète anglais a dépeint en termes si saisissants les effets d'un escarpement vertigineux, se trouve à l'ouest de la ville. Le château, auquel on accède par une rampe ardue, a conservé de l'époque romaine une tour, octogonale d'extérieur, qui servait sans doute d'échauguette à signaux. Près d'elle s'élèvent une église d'origine saxonne, puis diverses constructions normandes, dont l'une, appelée le Donjon, s'aperçoit de très loin en mer.

De là, par un beau temps, on voit, sinon le cap Blanc-Nez, du moins son voisin le Gris-Nez, dont la masse abrupte et plus som-

bre se dresse dans la direction de Boulogne. Un jour viendra cependant, si le travail des flots continue, où peut-être on ne le distinguera plus. Chaque année, le détroit va s'élargissant. En sept siècles, assure-t-on, les courants de la Manche auraient rongé 1 400 mètres du continent, et les falaises riveraines auraient reculé de près d'un quart de lieue depuis l'époque où Édouard III, vainqueur à Crécy, entreprit le fameux siège de Calais.

Les hautes roches de craie blanche, qui ont valu chez nous à l'Angleterre, avec ou sans épithète, le surnom d'*Albion* que l'on sait (*alba*), se prolongent à l'ouest par Folkestone. Là commence la région côtière où s'élevaient jadis les « Cinq Ports » qui avaient le monopole du commerce extérieur et devaient de plus, en cas de guerre, fournir aux souverains la flotte de défense.

Winchelsea, un de ces havres si florissants autrefois, n'est plus aujourd'hui qu'une bourgade, avec une vieille porte d'entrée de l'aspect le plus pittoresque. Près d'elle, Hastings a vu également son port se combler ; mais, avec son faubourg de Saint-Leonard's, c'est encore une localité peuplée de 40 000 âmes et l'une des plus brillantes villes balnéaires du littoral de Sussex. Bâtie en amphithéâtre au débouché d'une vallée, elle offre, avec son entourage de falaises percées de cavernes, un site particulièrement romantique.

C'est de son vieux castel haut perché que lord Byron adressa son allocution à la mer.

Aux environs, le touriste n'a que le choix des promenades. Il y a, par exemple, la vallée du Vieux Rugissement (*Old Roar*), ancienne chute d'eau disparue, le Siège des Amants, adossé contre un rocher au sud de la vallée de la Belle Lumière, le Puits qui pleure, ainsi nommé, comme la Roche de Franchard dans la forêt de Fontainebleau, d'une source qui coule goutte à goutte sur une vieille pierre moussue.

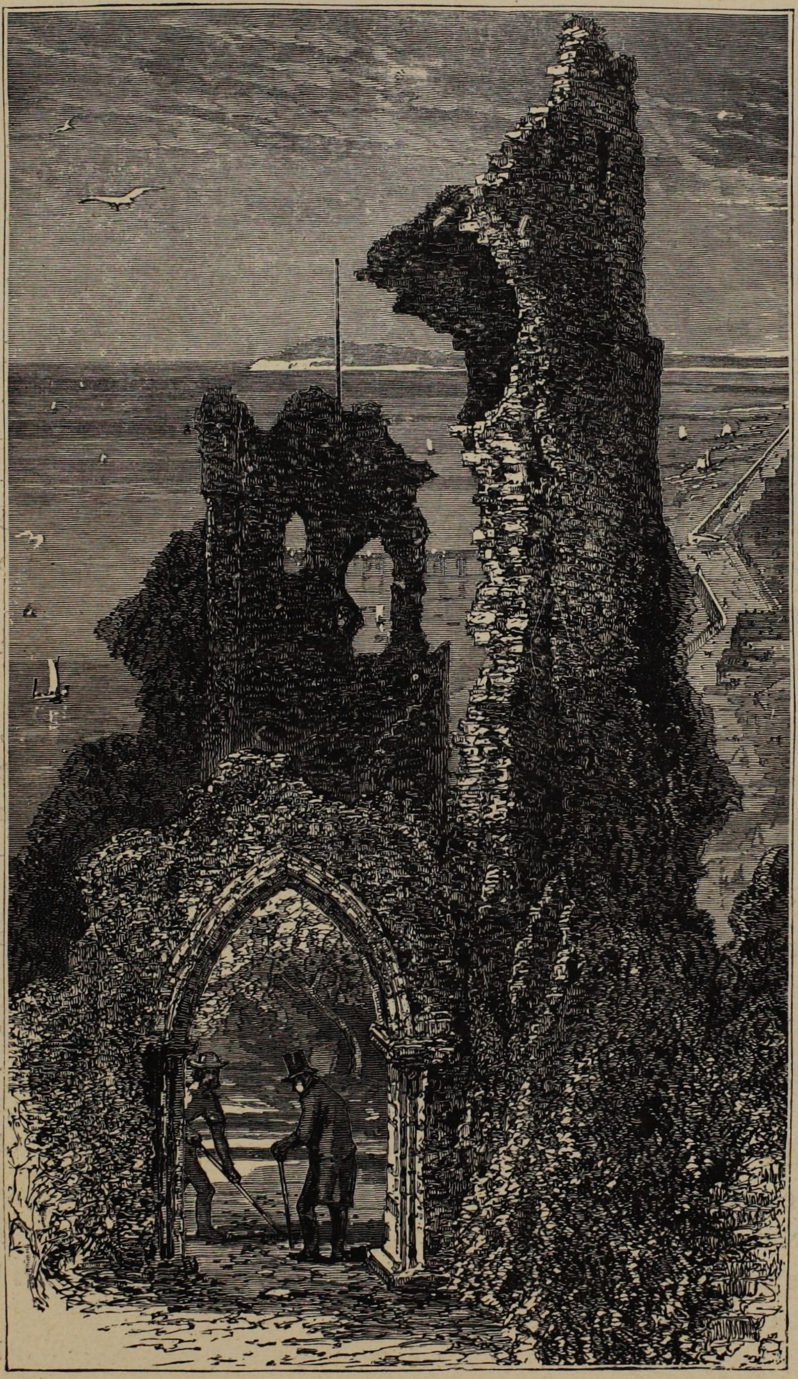
C'est non loin de Hastings, à Pewensay, que débarqua, on le sait, Guillaume le Conquérant, lorsqu'il envahit l'Angleterre, en l'automne de 1066, avec ses 1 400 vaisseaux. On montre encore à l'entrée d'un jardin, dans le quartier de Saint-Leonard's, la pierre sur laquelle, d'après la tradition, le chef normand buta en touchant la grève.

La bataille, d'abord indécise, puis finalement perdue par Harold, le roi des Saxons, se livra à 7 milles au nord-ouest, dans un district montueux, boisé et sauvage (Senlac), où, en commémoration de l'événement, le vainqueur fonda, sous l'invocation de saint Martin de Tours, un monastère qu'on nomma Battle Abbey (abbaye de la bataille). Le grand autel occupait l'endroit même où Harold, l'œil déjà crevé par une flèche, périt avec ses deux frères au pied de l'étendard saxon.

Près du vieux moûtier, aujourd'hui en ruines, s'élève une villa magnifique dont les constructions profanes coudoient, sans souci du contraste, de vénérables tombeaux effrités, des pans de murs claustraux et des tours sacro-saintes à demi effondrées.

Au delà de Newhaven, où abordent les paquebots de Dieppe, et dont le port n'est qu'un chenal vaseux enfermé entre deux jetées, se rencontre la ville de Brighton, de son vrai nom Brighthelmstone, peuplée de plus de 100 000 âmes. C'est une sorte de faubourg estival de la capitale de la Grande-Bretagne et la plus en vogue des stations

balnéaires d'outre-Manche. Ce « Londres sur mer », comme il se nomme lui-même volontiers, présente à l'Océan un front de 5 kilomètres de longueur. Les hôtels fastueux, et les beaux magasins y abondent, et sur son quai règne un mouvement de voitures qui rappelle celui du Strand et de Piccadilly.



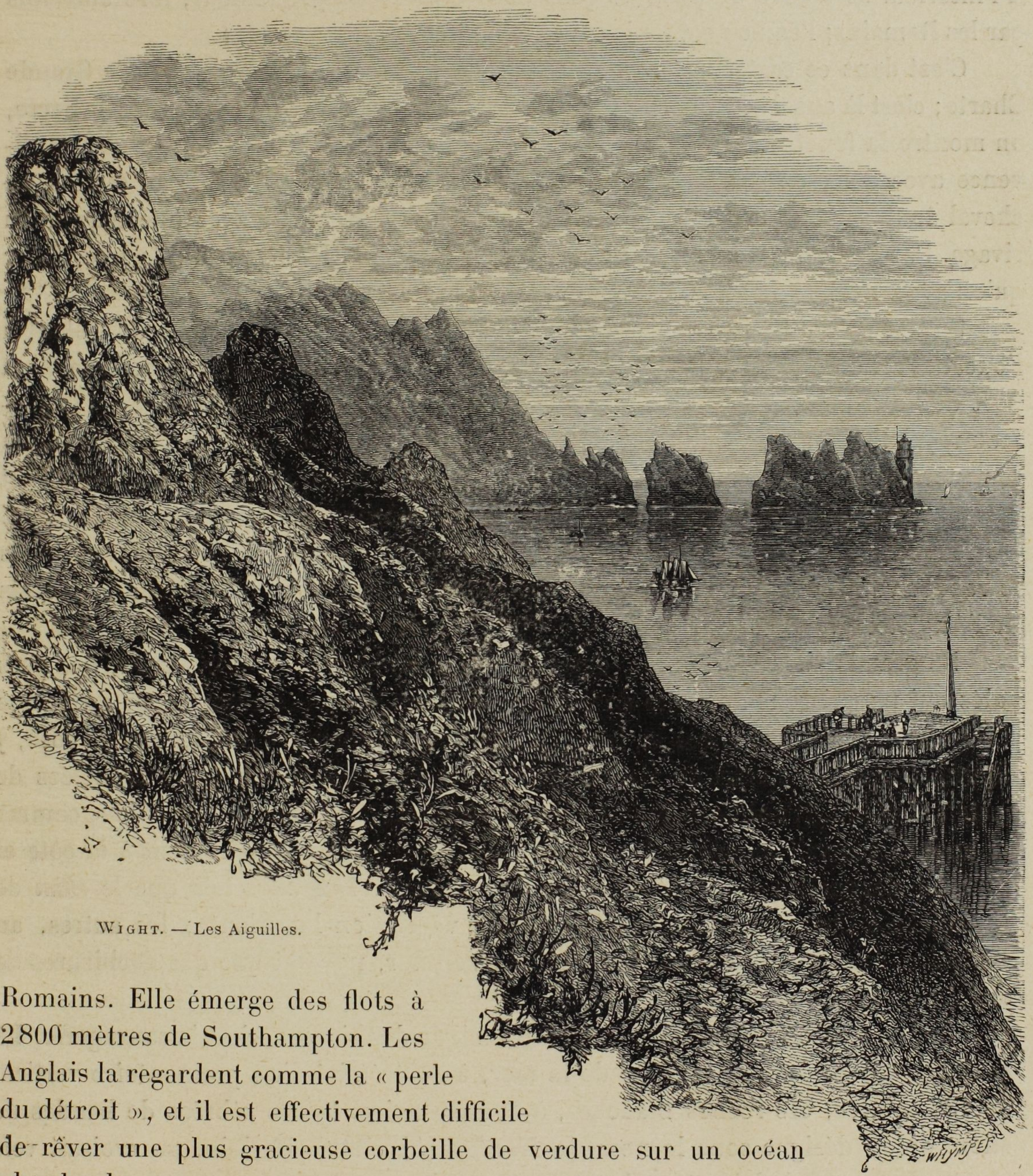
SUSSEX. — Château de Hastings.

On arrive ensuite à Portsmouth, le grand port militaire de la côte; puis, à l'embouchure de l'Itchin et du Test, au fond d'une baie appelée les « eaux de Southampton », *Southampton-Waters*, se trouve la ville de ce nom, tête de ligne des paquebots du Havre et des gros transatlantiques. Plus au nord, dans le Hampshire, sur la voie ferrée de Londres, nous pourrions aller voir l'antique Winchester, qui fut la capitale du pays au temps des Saxons, et Salisbury, le chef-lieu du Wiltshire.

Cette dernière possède une splendide cathédrale ogivale, dont le cloître est le plus beau et le plus vaste de toute l'Angleterre. Mais le principal attrait du district, pour les gens qui se préoccupent d'archéologie préhistorique, c'est l'amas de ruines de Stonehenge (*Pierres pendantes*), qu'on rencontre à 16 kilomètres plus loin. Il consiste en une double enceinte de piliers et de pierres superposées qui entourent deux ovales formant le sanctuaire. Le nombre total des blocs cyclopéens est de 139. Ces débris sont-ils, comme on l'a supposé,

ceux d'un ancien temple druidique? Ils appartiennent en tous cas à cette même civilisation mystérieuse qui a produit chez nous les monuments étranges de Carnac et les alignements de Locmariaquer.

Sous la côte même, voici maintenant l'île de Wight, l'ex-*Insula Vectis* des



WIGHT. — Les Aiguilles.

Romains. Elle émerge des flots à 2800 mètres de Southampton. Les Anglais la regardent comme la « perle du détroit », et il est effectivement difficile de rêver une plus gracieuse corbeille de verdure sur un océan plus houleux.

Comme notre archipel anglo-normand, elle jouit d'un climat tellement doux, que les figuiers, les fuchsias et les myrtes y croissent en pleine terre. Jadis elle était, dit-on, si boisée que les écureuils la pouvaient parcourir tout entière en sautant d'un arbre à l'autre sans toucher le sol. Son vieux nom celtique *Guith*, qui signifie « la séparée », indique qu'il fut un temps où elle faisait partie du continent.

Après la conquête, Guillaume le Bâtard la donna à William Fitz-Osborne, son

parent, qui en fut le premier lord et y bâtit le château de Carisbrook. Les ruines de ce manoir sont restées la grande curiosité historique de Wight.

Elles s'élèvent à peu près au centre de l'île, sur une éminence où l'on monte par un chemin raide, et elle a pour entrée une porte flanquée de deux tours rondes. A l'intérieur se trouve un puits de plus de 300 pieds de profondeur, foré autrefois par les Romains; l'eau en est toujours excellente.

C'est dans ce castel que se retira Jean sans Terre, après avoir signé la Grande Charte; c'est là aussi que Charles Ier fut enfermé. Dans un des murs tapissés de lierre, on montre la fenêtre par laquelle le roi prisonnier essaya de s'échapper, de connivence avec deux de ses fidèles serviteurs, Firebrace, qui lui tenait au dehors un cheval tout sellé et des armes, et Newmann, qui l'attendait avec une barque au rivage. Par malheur, son corps ne put passer à travers les barreaux de la croisée, qu'on avait négligé de scier, et le plan d'évasion échoua.

Sur la côte de Wight qui regarde Southampton, entre le détroit du Solent à l'ouest et celui de Spithead à l'est, s'ouvre, à l'embouchure de la Medina, l'excellent port de Cowes, fameux par les régates du Yacht-Club; dans le voisinage est le château royal d'Osborne, résidence d'été de la reine Victoria; de son parc, l'œil embrasse le panorama de Portsmouth et de ses docks. Le littoral qui, de là, se recourbe à l'est jusqu'au mont Sainte-Catherine au midi, est de beaucoup le plus riant de l'île. Aussi les localités qui s'y échelonnent, Ryde, Sandown, Shanklin et Ventnor, sont-elles le rendez-vous préféré des baigneurs qui affluent à Wight en été de tous les points de l'Angleterre.

De grands chemins touffus, des ormes d'une vigueur extraordinaire, des prés salés qui nourrissent une race de moutons célèbre, de jolies chaumières du temps d'Élisabeth avec leurs vitres en losange et leur treillissement de lierre et de rose, y alternent avec les restes de vieilles maisons normandes et les tours crénelées de castels féodaux. N'oublions pas une des particularités régionales, les *chims*, comme on appelle ces vallées profondes qui se déroulent perpendiculairement à la côte et au fond desquelles coule d'ordinaire un ruisseau. Les uns, tels que le *chim* de Luccombe à l'est, sont tout couverts d'une végétation luxuriante; les autres, au contraire, ceux qui se creusent au delà de Ventnor, ne sont que des déchirures de terrain âpres et nues.

Sur ce côté ouest, en effet, la caractéristique des rivages, c'est la sauvagerie. Là se dressent, sur le fond glauque de la mer, à l'extrémité d'un promontoire vertical de 136 mètres, ces roches blanches, à la base noire, toutes zébrées de bandes de silex, qu'on désigne sous le nom de *Needles* (Aiguilles). De loin, on croirait voir autant de fantômes debout sur les vagues.

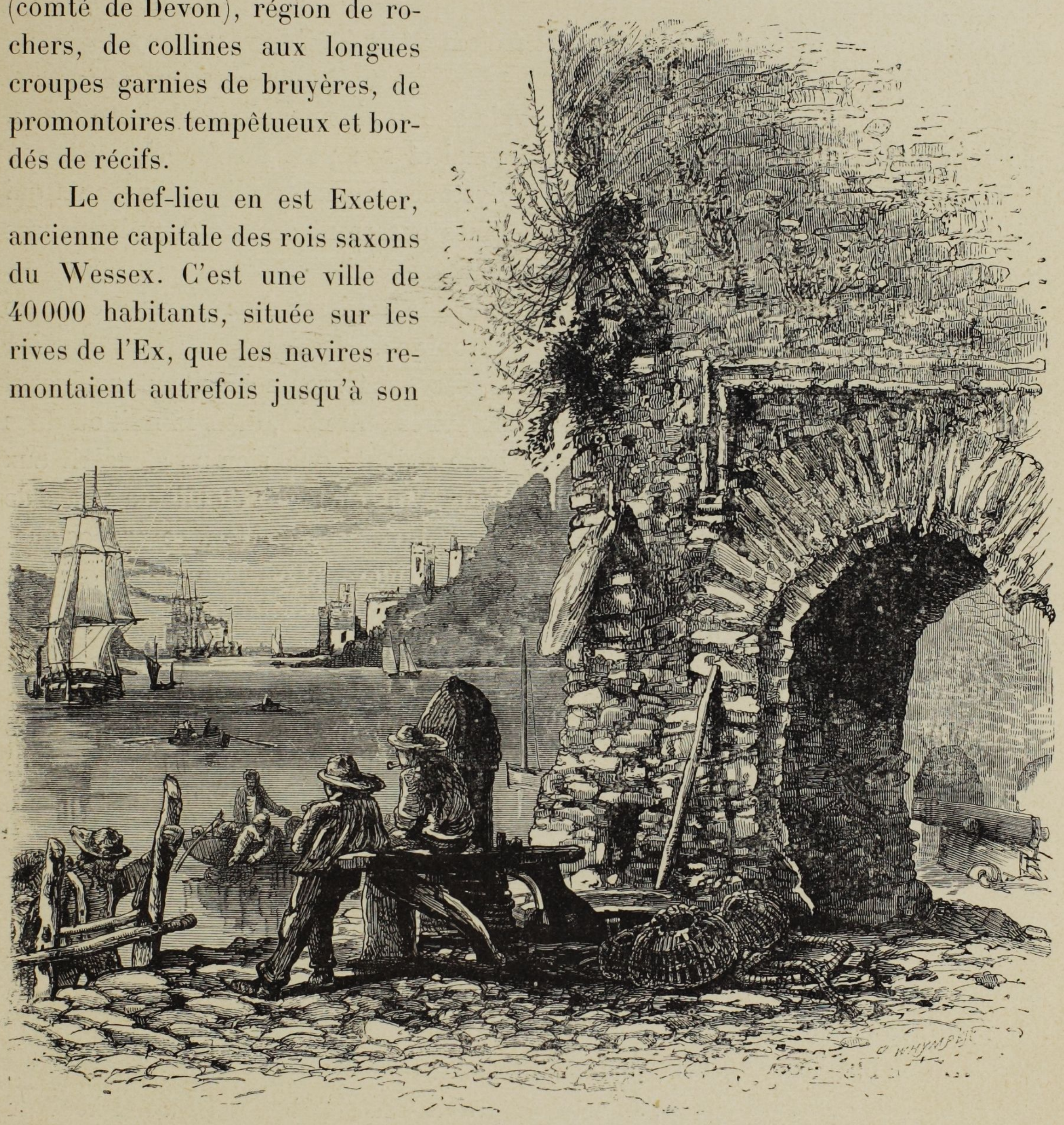
Ces bizarres proéminences, qui sont les derniers points de la terre que le navigateur perd de vue, sont au nombre de cinq; la plus haute, la « Femme de Loth », s'est écroulée il y a plus de cent ans, et, de temps en temps, les tempêtes du large font tomber un morceau des autres.

L'île de Wight renferme un collège, l'Appuldurcombe, installé dans l'ancien château des comtes de Yarborough. La propriété a toujours une apparence sei-

gneuriale. Elle est entourée d'un parc immense, où les élèves âgés de dix-sept ans ont la faculté de tirer les perdrix, tout en apprenant l'agriculture, l'économie rurale et les langues, les trois principales matières qui s'enseignent dans l'établissement.

En continuant de longer la côte britannique, nous entrons dans le Devonshire (comté de Devon), région de rochers, de collines aux longues croupes garnies de bruyères, de promontoires tempêtueux et bordés de récifs.

Le chef-lieu en est Exeter, ancienne capitale des rois saxons du Wessex. C'est une ville de 40000 habitants, située sur les rives de l'Ex, que les navires remontaient autrefois jusqu'à son



DARMOUTH. — Entrée de la ville.

port. Elle se recommande au touriste par quelques vieux monuments, les ruines du château normand de Rougemont, un hôtel de ville du xve siècle et une cathédrale, de style flamboyant, dont la tour septentrionale abrite la plus grosse cloche d'Angleterre (6250 kilogrammes) après celle d'Oxford.

Presque tous les ports du pays occupent l'embouchure (*mouth*) de petits fleuves dont ils ont pris le nom : tels sont Exmouth, qui garde l'entrée de l'Ex ; Plymouth, qui surveille celle de la Plym, et un peu en deçà, Dartmouth, sis sur l'estuaire du

Dart, lequel s'ouvre à l'est de la péninsule terminée par le promontoire de Start.

Peuplé seulement de 6000 âmes, Darmouth est peut-être la localité la plus originale de ce littoral. Il s'étage sur une série de terrasses qui vont s'élevant à partir du rivage et communiquent entre elles par des rues en escalier. Sa vieille porte d'entrée, ses maisons reposant sur des piliers et agrémentées de nervures, de saillies, de rondes bosses de toute sorte, font littéralement la joie des amateurs de pittoresque.

Un peu plus loin, en face de Plymouth, la cité la plus populeuse de la côte sud, que rendent si intéressante à voir son arsenal et son port du Sound, s'élève, à 25 kilomètres en mer, le fameux phare d'Eddystone, le plus hardi de tous ceux qui existent. De la rade de la ville, que deux collines enserrent comme deux immenses bras, on l'aperçoit au large pareil à une mince ligne verticale.

A ce phare d'Eddystone, dont le nom signifie « Pierre du remous » ou « du tourbillon », se rattache une assez curieuse chronique.

Entre le promontoire de Start et celui de Lizard émerge un écueil autour duquel circulent des courants très rapides. Bien des navires autrefois, dans la nuit ou dans le brouillard, allaient se briser contre ce banc redouté que rien ne signalait aux marins. En 1696 seulement, le mécanicien Henry Vinstantley fit établir un phare de bois sur la partie du rocher qui reste à sec au reflux. On raconte à ce propos que, pendant les travaux d'érection, un corsaire français enleva les ouvriers et les emmena en France. Informé du fait, Louis XIV les fit immédiatement relâcher : « L'œuvre de ces hommes, déclara-t-il, est une œuvre d'intérêt général; je suis en guerre avec l'Angleterre et non avec l'humanité. »

Ce premier fanal fut détruit en 1702 par une tempête. On le remplaça trois ans plus tard par un autre phare moitié en bois, moitié en pierre, qui dura jusqu'à 1755, époque où un incendie le dévora. Comme on cherchait les moyens d'y substituer un édifice solide et définitif, Smeaton, un des ingénieurs que préoccupait le problème, trouva tout à coup la solution en parcourant la campagne de Plymouth, ravagée par un récent ouragan.

Partout gisaient devant lui des troncs brisés ou déracinés. Seul un chêne séculaire avait bravé la furie des éléments. Smeaton s'arrêta devant cet arbre, et l'idée lui vint de le prendre pour modèle de sa construction. Il en dessina incontinent la configuration bien exacte, et son phare fut la copie de cette esquisse.

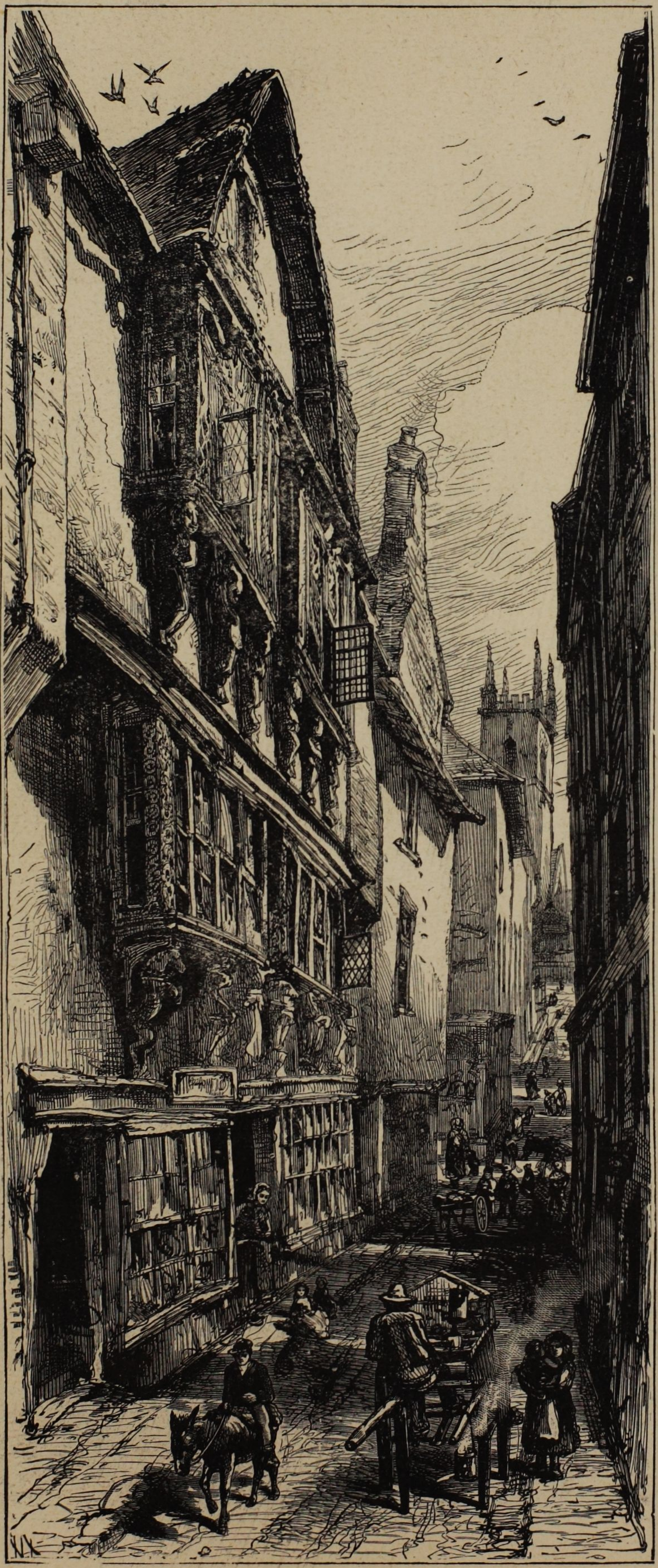
Ainsi que le fût du chêne, la tour de granit alla s'amincissant de la base au sommet, et, à l'imitation des énormes racines qui fixaient comme autant d'agrafes le tronc dans le sol, des nervures de pierre se cramponnèrent à l'écueil en mordant la masse de rochers. Ce troisième phare, commencé en 1757, fut achevé au bout de dix-huit mois : il avait 27 mètres de haut et supportait une galerie. Pour l'époque, c'était une merveille.

Durant plus d'un siècle il résista aux vents et aux flots. On n'y avait mis d'abord que deux veilleurs; puis ce nombre fut porté à trois, à la suite de l'événement que voici :

Un des gardiens étant venu à mourir pendant une affreuse tempête qui empê-



Plymouth. — Phare d'Eddystone.



DARMOUTH. — Une rue.

chait toute communication avec Plymouth, son compagnon demeura plusieurs jours en face du cadavre et comme on savait qu'il y avait mésintelligence entre les deux hommes, le survivant avait grand'peur qu'on l'accusât d'avoir tué son camarade. Cette inquiétude, jointe aux odeurs méphitiques qui s'exhalaient du corps en décomposition, le fit tomber très gravement malade, et le fanal cessa d'être allumé. Quand une barque put enfin accoster l'écueil, on trouva dans la tour un mourant et un mort qui furent ramenés ensemble à Plymouth.

L'édifice de Smeaton finit par disparaître à son tour. La vague avait si bien rongé la roche sur laquelle il était assis, que sa base était complètement déchaussée. Aussi, tout récemment, s'est-on décidé à le raser. Le phare actuel est l'œuvre de l'ingénieur Douglas. Il date de 1882. Deux fois plus haut que son devancier (40 mètres), il est muni d'une puissante cloche à brouillard et éclairé, bien entendu, à la lumière électrique.

Entre le Devonshire et le comté de Cornouaille (Cornwall), la limite naturelle est marquée par la ri-

vière Tamar, un des cours d'eau qui constituent le vaste estuaire de Plymouth.



Saltash est la première localité cornique qu'on atteint après avoir franchi le fleuve, sur lequel est jeté, à 50 mètres d'élévation, un pont-viaduc de près de 700 mètres de longueur.

Le pays change de caractère. Dans le Devonshire, il y avait encore de la verdure et de riches prairies; le sol du Cornwall au contraire est en grande partie stérile. Les formations granitiques, plus âpres, y composent un écheveau désordonné et sauvage, où alternent bois, vallées et montagnes. Sur tout le plateau qui s'étend du sud au nord jusqu'à l'entrée du golfe de Bristol, les habitations sont rares;

CORNWALL. — Mont Saint-Michel.

çà et là seulement se rencontrent des fermes et des hameaux; la pomme de terre est la principale culture régionale.

Au seuil même du district, une nouvelle ville en *mouth* se montre à nous : c'est Falmouth, située au débouché de la rivière Fal, sous le massif du cap Lizard. Cet éperon de roches multicolores, que signalent de loin deux phares électriques, est, on le sait, le promontoire britannique le plus avancé au midi.



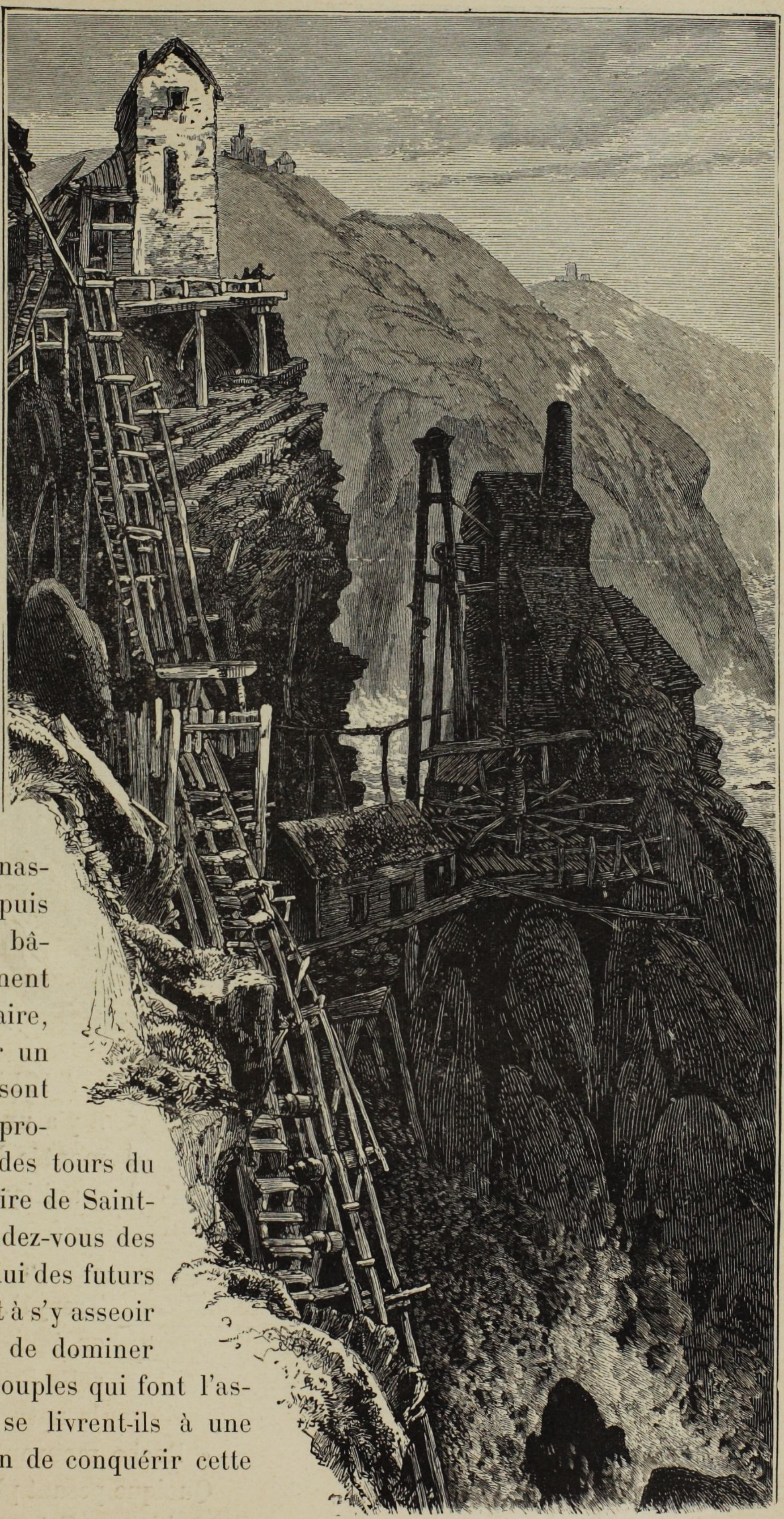
CORNWALL. — Sous le cap Lizard.

Bientôt après, au petit port pêcheur de Penzance, la locomotive s'arrête tout à coup, incapable d'aller plus loin sur la côte.

Au fond de son golfe tranquille, Penzance est en effet la localité extrême de Cornouaille. Grâce au courant du Gulf-Stream, dont une branche rase ici le littoral, la mignonne ville jouit d'une température si clémente que les aloès y croissent en pleine terre. Aussi les médecins anglais y envoient-ils, l'hiver, un grand nombre de malades.

De la jetée de Penzance, on aperçoit à une faible distance en mer l'îlot granitique du mont Saint-Michel, « l'escalier de Neptune », comme on l'appelle. Ce rocher, que Diodore de Sicile a mentionné sous la désignation de *Mons Ictis*, ressemble tout

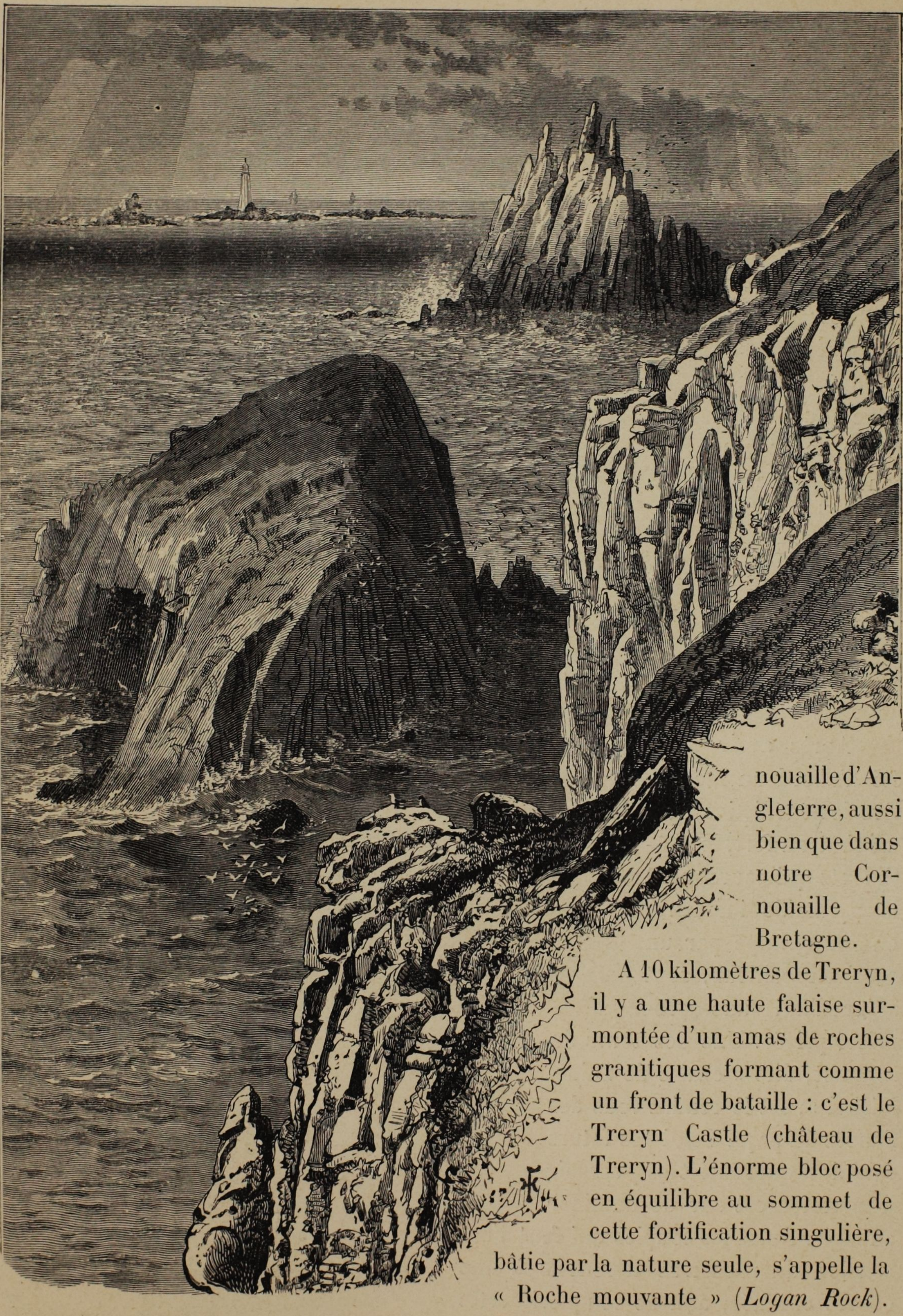
à fait par le site et l'aspect à son homonyme de la baie normanno-bretonne. Comme celui-ci, il s'élève au milieu d'une ancienne plaine boisée engloutie par les flots ; comme lui, il est entouré d'une grève que submerge la marée haute ; comme lui enfin, il porte à sa cime un ensemble de constructions pittoresques. A sa base s'appuie en outre un petit village.



CORNWALL. — Mine de Botallak.

Après avoir été d'abord un monastère de Bénédictins, puis un château fort, les bâtiments qui couronnent la pyramide insulaire, où l'on grimpe par un sentier rocailleux, sont aujourd'hui une propriété privée. Une des tours du sommet, dite « chaire de Saint-Michel », est le rendez-vous des fiancés du pays. Celui des futurs conjoints qui réussit à s'y asseoir le premier est sûr de dominer au logis. Aussi les couples qui font l'ascension du rocher se livrent-ils à une course effrénée, afin de conquérir cette maîtrise conjugale.

Les légendes comme les monuments mégalithiques abondent dans cette Cor-



CORNWALL. — Cap Land's End, et, au loin, phare du Rocher du Loup.

nouaille d'Angleterre, aussi bien que dans notre Cornouaille de Bretagne.

A 10 kilomètres de Treryn, il y a une haute falaise surmontée d'un amas de roches granitiques formant comme un front de bataille : c'est le Treryn Castle (château de Treryn). L'énorme bloc posé en équilibre au sommet de cette fortification singulière, bâtie par la nature seule, s'appelle la « Roche mouvante » (*Logan Rock*). Quoique pesant plus de 60 tonnes, il oscille en effet au simple toucher.

A 8 milles de Penzance se dresse le cap Cornouaille, haut de 80 mètres; au large

essaiment des îlots de figure sinistre, les *Brisons* ou *Sisters* (Sœurs). Puis, de toutes parts, des cheminées fumantes annoncent au voyageur que ces terrains tourmentés recèlent des mines d'étain et de cuivre, dont l'exploitation fait vivre les deux tiers des habitants de la contrée. Ces gisements étaient du reste déjà connus des anciens Bretons, et ils furent fouillés après eux par les Romains, qui expédiaient le précieux minerai à Marseille en se servant des voies fluviales de la Gaule.

Tout près du cap Cornouaille se trouve le promontoire de Botallak, gigantesque massif de 60 mètres de hauteur, qu'une fissure sépare du continent, avec lequel il ne communique que par une vertigineuse passerelle. Au sein de ce bloc il existe une mine de cuivre qui est une des curiosités du pays. Les galeries taillées dans les entrailles du rocher, que gravissent de tous côtés des chemins en spirale, se continuent sous la mer jusqu'à plus de 360 mètres au large. Le travailleur, en maniant le pic, entend au-dessus de sa tête le grincement des galets charriés par le flot.

Enfin, à quelques milles plus à l'ouest de Penzance, au bord d'une vaste bruyère, où, par parenthèse, il y a un hôtel, voici le point extrême de la Grande-Bretagne, le cap Land's End, autrement dit Finisterre, le *Balerium* des anciens.

C'est une masse de granit tabulaire qui s'avance dans la mer, pareille à un bastion de forteresse cyclopéenne. Sa base, comme celle de nos rochers bretons, est toute entaillée de cavernes où les vagues s'engouffrent avec fracas. En dehors de ce littoral de falaises se dressent des piliers isolés et divers écueils. Quelques-uns de ces reliefs portent des noms en harmonie avec leur forme extraordinaire : il y a, par exemple, le Chevalier, la Flèche, l'Irlandaise; puis, sur le front sourcilleux du promontoire même, la tête du Docteur Syntaxe, laquelle représente, à s'y méprendre, la figure d'un vieux maître d'école.

A 2 milles en mer s'étale une traînée de récifs noirs qui portent le phare du Rocher du Loup; beaucoup plus loin, à 20 milles (32 kilomètres), dans le plein courant chaud venant du Mexique, nagent les îles Scilly ou Sorlingues. Cet archipel, dont le sol produit des légumes excellents, se compose de vingt-quatre îlots, dont cinq seulement sont régulièrement habités.

Une dernière légende pour finir.

On dit qu'il y a une colline de ce promontoire cornique, haute de 200 mètres environ (Bartinney), d'où l'on aperçoit à la fois la Manche, le canal de Bristol et l'océan Atlantique. Près de là, dans la ferme de Boscawen-Un, on vous montrera le « Cercle des Neuf Filles ». Ce sont seize pierres debout (trois autres ont été renversées), qui semblent rangées autour de l'une d'elles, d'un calibre plus fort. La tradition raconte à ce propos que neuf jeunes filles et neuf garçons, étant, à une époque que je ne me charge pas de préciser, en train de danser en rond autour d'un musicien, « se rendirent coupables d'une grande offense envers Dieu ». Aussitôt le musicien se tut et les couples s'arrêtèrent : tous avaient été soudainement pétréfiés.



SUR LA TAMISE.

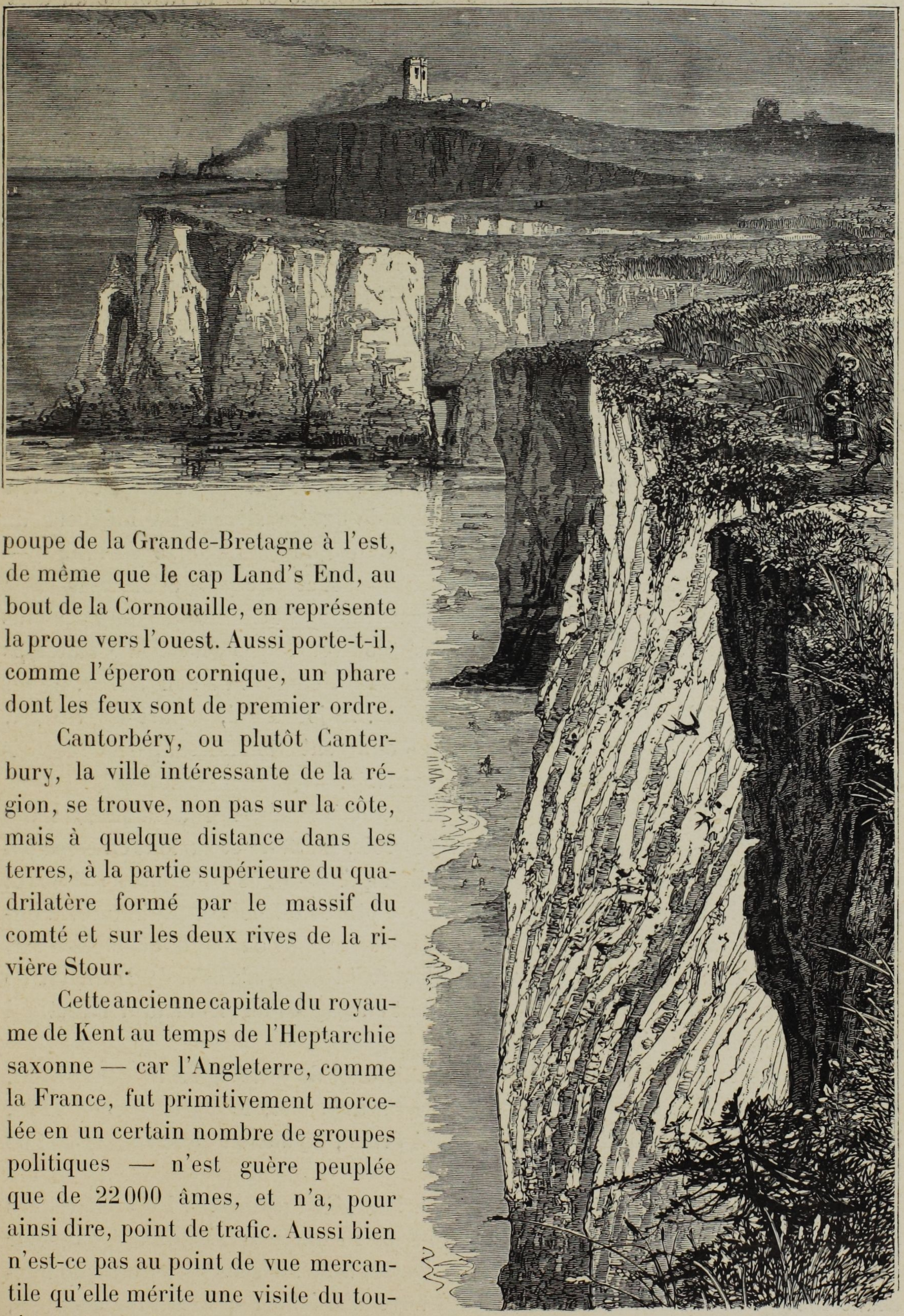
XII

DE DOUVRES AU CAP NORTH-FORELAND — CHRONIQUE DE CANTERBURY LE COURS INFÉRIEUR DE LA TAMISE — APERÇU DE LONDRES, PRIS DES PONTS

Le comté de Kent, au sud-est duquel Douvres est située, s'étend au nord-ouest jusqu'aux portes de Londres. Ce n'est qu'une grosse péninsule projetée entre le Pas de Calais et la vaste et profonde échancrure dans laquelle débouche la Tamise. Pour bien voir l'estuaire et le cours inférieur du fleuve métropolitain que nous nous proposons de remonter jusqu'à ses sources près du golfe de Bristol, il nous faut donc contourner par eau le district dont Cantorbéry est le chef-lieu historique.

Le trajet d'ailleurs n'est pas long. A peine le paquebot parti de Douvres a-t-il mis le cap sur le nord qu'on voit se dresser à main gauche le promontoire de South-Foreland (*Foreland*, pays formant pointe). Ensuite s'ouvre la baie des Downs, dont le petit port de Deal occupe l'extrémité inférieure. Deux localités balnéaires connues, Margate et Ramsgate, l'une juchée sur une falaise à la corne nord-est du littoral, l'autre blottie dans une brèche intermédiaire de la côte, jalonnent de leurs môles allongés l'anse marine qui se termine plus haut par la pointe de North-Foreland.

Ce dernier cap, l'ex-*Cantium promontorium* du géographe Ptolémée, figure la



COMTÉ DE KENT. — Promontoire de North-Foreland.

poupe de la Grande-Bretagne à l'est, de même que le cap Land's End, au bout de la Cornouaille, en représente la proue vers l'ouest. Aussi porte-t-il, comme l'éperon cornique, un phare dont les feux sont de premier ordre.

Cantorbéry, ou plutôt Canterbury, la ville intéressante de la région, se trouve, non pas sur la côte, mais à quelque distance dans les terres, à la partie supérieure du quadrilatère formé par le massif du comté et sur les deux rives de la rivière Stour.

Cette ancienne capitale du royaume de Kent au temps de l'Heptarchie saxonne — car l'Angleterre, comme la France, fut primitivement morcelée en un certain nombre de groupes politiques — n'est guère peuplée que de 22000 âmes, et n'a, pour ainsi dire, point de trafic. Aussi bien n'est-ce pas au point de vue mercantile qu'elle mérite une visite du touriste. Canterbury est restée avant

tout la métropole religieuse de la Grande-Bretagne, la ville qui, par excellence, symbolise le passé du pays. Toute l'histoire du catholicisme et de la Réforme au delà du détroit est écrite en pierre dans ses murs, et nulle autre n'offre à l'archéologue une plus riche chronique architecturale.

C'est là qu'en 597 saint Augustin et les moines envoyés par Grégoire le Grand commencèrent à prêcher le christianisme aux Anglo-Saxons; c'est là que fut baptisé le roi de Kent Ethelbert, dont la femme Berthe paraît avoir joué en cette occurrence un rôle analogue à celui de Clotilde auprès de Clovis; c'est là enfin que fut fondée la première cathédrale d'outre-Manche, celle dont le titulaire est demeuré le primat de l'Église anglicane, comme il est, de droit, le premier pair de la Chambre haute.

De cette époque lointaine et de ses murailles primitives, Canterbury a conservé une porte, la West Gate, les ruines d'un château et une vieille église à tour carrée, Saint-Martin, dans laquelle le convertisseur annonça, dit-on, l'Évangile aux païens; on y montre même les fonts baptismaux où Ethelbert tendit la tête à l'eau lustrale.

Quant à la cathédrale actuelle, elle ne date que de 1070; la première pierre en fut posée par l'archevêque Lanfranc; mais, réparée et presque refaite en entier depuis lors, elle représente en réalité l'œuvre de quatre siècles. La longueur du vaisseau mesure 155 mètres — 30 mètres de moins que Saint-Pierre de Rome; — la grande tour se dresse à 72 mètres au-dessus du sol et la crypte est le plus vaste sanctuaire souterrain de l'Angleterre. Cette cathédrale était autrefois une des plus fastueusement décorées de la chrétienté : l'évolution vers le protestantisme, au temps des Tudors, la priva de ses splendeurs ; Henri VIII s'empara de son trésor, de ses vases précieux, et dépouilla jusqu'aux murailles. Aujourd'hui, à part ses vitraux, elle n'a guère d'autre ornementation que ses monuments funéraires, parmi lesquels figure en première ligne la sépulture du Prince Noir.

Cette nudité intérieure est du reste un caractère commun à la plupart des églises britanniques et comme la marque du terroir. En Italie et surtout en Espagne, on est littéralement ébloui du luxe de décoration qui distingue les édifices religieux; partout des tableaux au chaud coloris, des sculptures de bois magnifiques, d'immenses retables au-dessus des autels. En Angleterre, peu ou point d'œuvres d'art, en dehors des tombeaux. Sauf les cathédrales de Lincoln, d'York, de Durham, de Salisbury, par exemple, tous les temples offrent au dedans une froideur d'aspect qui étonne l'étranger venu du Sud.

Ce fut, on le sait, dans le transsept septentrional de cette église de Canterbury, qui s'appelait alors Église du Christ, *Christ Church*, que, le 29 décembre 1170, Henri II fit ou laissa assassiner son ci-devant favori, un ancien clerc de Paris et de Bologne, le célèbre Thomas Becket.

Fort des privilèges qui étaient attachés à leur siège primatial, les archevêques seigneurs de Kent bravaient volontiers le pouvoir royal. Henri, ayant osé empiéter sur les immunités et les biens du clergé, se heurta à la résistance opiniâtre de l'ex-chancelier, qui se prétendait « roi d'Angleterre aussi bien que le Plantagenet », quoiqu'il fût, disait le monarque, arrivé à la cour « avec une jument boiteuse »

pour tout bien. Condamné par le concile anglican de Northampton, Becket dut s'enfuir en France. L'intervention de Louis VII et du pape Alexandre III parut avoir



CANTERBURY. — La cathédrale.

apaisé la querelle, et le prélat, au bout de sept ans, se décida à repasser la mer. Ce devait être et ce fut sa perte.

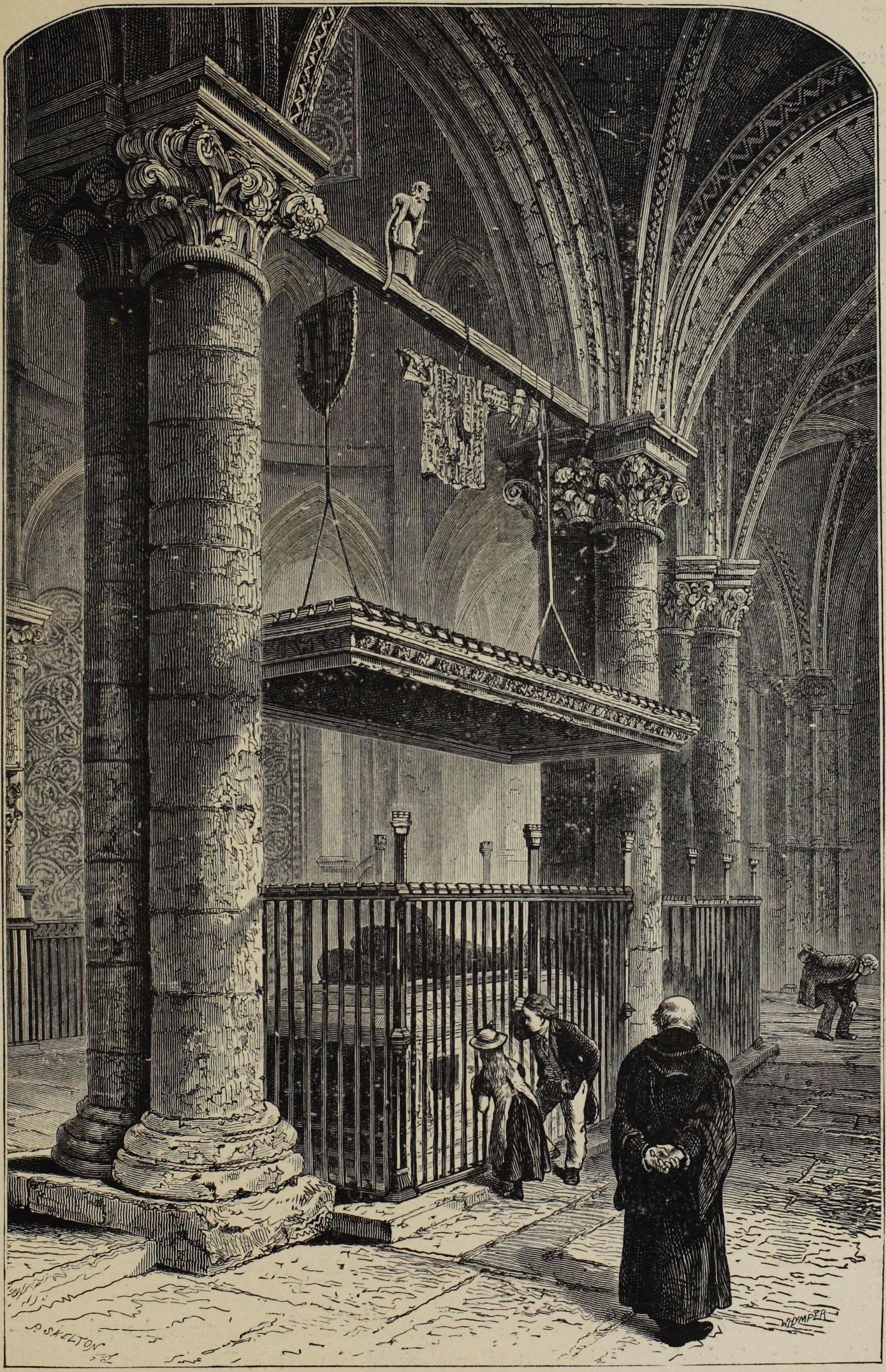
Ce meurtre, dont les circonstances et les causes nous laissent assez froids aujourd'hui, eut un retentissement énorme en Europe. Henri II n'évita l'excommunication du souverain pontife qu'en se « croisant » pour aller en Palestine combattre les Sarrasins. Un décret de Rome plaça la victime au nombre des bienheureux, et une bulle enjoignit de célébrer chaque année la mémoire du « martyr ».

Dès lors aussi, la tombe de Becket à Canterbury devint le but d'un pèlerinage



CANTERBURY. — Porte Precinct.

fameux, qui enrichit la ville d'offrandes apportées de tous les pays. Le chemin de Canterbury, qui passait plus haut par Rochester, était et acheva de devenir la grande route de l'Angleterre. Il y existait, spécialement pour le pèlerinage, un service régu-



Canterbury. — Tombeau du Prince Noir dans la cathédrale.

lier de chevaux de louage « marqués au fer rouge pour qu'on ne les volât pas », dit expressément la chronique d'outre-Manche, et il faut lire dans le vieux poète Chaucer ce qu'était ce pieux voyage de Canterbury.

Dans la troupe de pèlerins qu'il met en scène avec tant d'humour, tous les rangs sont confondus, toutes les conditions se coudoient. Regardez et surtout écoutez converser ces gens si divers qui cheminent côte à côte : un chevalier, un homme de loi, un élève d'Oxford, un médecin, un meunier, une abbesse, un moine, un cuisinier, etc. Pour charmer la longueur du trajet, chacun raconte une histoire. Ah ! les merveilleux récits ! Combien étranges et plaisants tout ensemble !

Le cuisinier cependant s'endort sur sa bête, et Dieu sait quels mauvais tours on lui joue. Le moine et l'homme de loi se querellent à propos de leur métier, l'écolier d'Oxford, le ciel me pardonne, courtise un tantinet l'abbesse... et l'on va ainsi, le long des vertes prairies de la Stour, jusqu'à la châsse vénérée du saint. La joyeuse Angleterre, *merry England,* existait encore en ce temps-là ; ce n'est que plus tard qu'elle est devenue la nation puritaine et gourmée à l'excès que nous connaissons.

Si jamais vous allez à Canterbury — ce qui n'est point, tant s'en faut, le bout du monde, — on vous y fera voir l'ancienne porte gothique de Christ-Church, la *Precinct Gate*, comme on l'appelle, et la rue dite *Mercery Lane,* où se réunissaient les pèlerins qui avaient visité les reliques du martyr.

Reprenons à présent le chemin de Londres.

Le cap de North-Foreland doublé, on se dirige à l'ouest vers l'embouchure de la Tamise, ouverte à la jonction des deux routes marines les plus fréquentées qui existent. L'entrée du chenal est indiquée par des bouées de diverses couleurs ; les vertes signalent les endroits où des navires ont coulé par suite d'une tempête ou d'une collision.

A gauche voici l'île Sheppey, qu'un bras de mer vaseux sépare du continent, puis la ville de Sheerness, sise au confluent de la Medway ; à droite, se montrent Southend et sa longue jetée. Un peu plus loin, passé Gravesend et le fort Tilbury, qui se font face, le cours d'eau qui, en aval, présentait encore la largeur d'un golfe, se rétrécit jusqu'à n'avoir plus que 500 mètres environ. Aux berges élevées du comté de Kent s'opposent, au nord, les terrains plus bas et marécageux du comté d'Essex.

On est déjà en réalité dans le port de Londres, bien que la ville soit encore distante de 60 kilomètres. Une multitude de voiliers, de vapeurs, d'embarcations de toute sorte sillonnent le lit de la rivière ou sont amarrés à ses bords. Bientôt apparaissent des usines, des magasins, des entrepôts, des chantiers de construction. On arrive ainsi à Woolwich, le grand arsenal militaire de la côte sud, que domine une colline de 150 mètres de haut couverte de charmantes maisons. Simple village de pêche sous Henri VIII, Woolwich est aujourd'hui une ville de 40 000 âmes, « Saint-Cyr, La Fère et Toulon réunis », a-t-on dit.

A partir de là commence à main droite le défilé des immenses docks qui se succèdent dans la double courbe de 8 kilomètres décrite par la Tamise autour de l'île des Chiens (*isle of Dogs*). Ces docks, qui échancrent les terres à plusieurs milles de

distance et où atterrissent les gros steamers venant de Chine, d'Australie, des deux Indes, sont, à eux seuls, tout un monde mercantile avec leurs canaux, leurs bassins, leurs quais, leurs hangars, leurs magasins à plusieurs étages où s'entassent des montagnes de marchandises exotiques.

On range ensuite, du côté gauche, l'hôpital naval de Greenwich et la pittoresque colline où se trouve, entouré d'un beau parc, l'Observatoire du même nom. C'est par cet établissement que passe, on le sait, le méridien anglais et américain ; c'est lui aussi qui fournit l'heure officielle de la Grande-Bretagne. Et toujours, au milieu du fleuve, dont l'eau devient de plus en plus noire et chargée d'immondices, se pressent des nuées de navires allant, venant, se croisant, une « forêt qui marche », comme dans *Macbeth* ; et, sur les bords, des chantiers, des débouchés de canaux et de rues faubouriennes, des toits angulaires d'entrepôts, des armées de grues en travail, de hautes fabriques aux murs sombres, que les vergues des bâtiments heurtent presque, des silhouettes indistinctes d'édifices de toute sorte nageant dans la brume et incrustés de noir de fumée.

A l'extrémité de la courbe s'aligne, au nord et au sud, une nouvelle rangée de docks combles de navires ; puis, à gauche, on aperçoit les quartiers de Southwark et de Bermondsey, districts urbains de tanneurs, de mégissiers, de fabricants de colle, aux odeurs âcres et répulsives ; à droite, au delà du tunnel sous-fluvial, se dresse la fameuse Tour de Londres. De ce point, il n'y a plus qu'un demi-mille pour arriver au premier pont en aval.

Le Pont de Londres, *London Bridge*, marque la limite de la navigabilité pour les gros navires et celle du port proprement dit, lequel, jusqu'à Woolwich, mesure 12 kilomètres de longueur. Là, à plus de 80 kilomètres de son embouchure, la Tamise a encore deux fois la largeur de la Seine à Paris, sur une profondeur moyenne de 4 mètres au reflux et de 10 mètres à marée haute.

Mais suivons tout de suite jusqu'au bout le sillon tortueux que le fleuve dessine au sein de la ville dont il est l'artère marchande et vraiment nourricière.

La seconde voie qui l'enjambe est le pont-viaduc qui relie à la grande gare de Cannon Street la ligne de ce South-Eastern Railway, dont vous avez pu voir l'amorce sur les quais de Douvres et de Folkestone ; ensuite vient, à l'endroit le plus resserré de la rivière, le pont de Southwark. Plus loin se dresse, à droite, la cathédrale de Saint-Paul, dont vous apercevez la coupole ; puis, passé le pont de Blackfriars (388 mètres), commence, sur les bords du fleuve rectifié, la longue et superbe ligne des nouveaux quais Victoria, terminés en 1870. Du même côté apparaît le Temple ; après quoi, voici le pont de Waterloo, long de 404 mètres et formé de 52 arches, avec deux colonnes doriques à chaque pile ; puis celui de Charing-Cross, jeté à l'endroit où la Tamise s'infléchit derechef au sud. Sur la berge nord pointe l'Aiguille de Cléopâtre, obélisque apporté d'Alexandrie il y a quelques années ; plus loin, du même côté, verdoient les massifs de Saint-James Park, de Green Park, de Hyde Park et de Kensington Gardens, ces deux derniers se faisant suite de l'est à l'ouest, au delà de Piccadilly et d'Oxford Street. Quant à Regent's Park, il est plus au nord.

Après le pont de Westminster, qui ne mesure plus que 225 mètres, le palais

moderne du Parlement allonge sur la rive gauche du fleuve sa façade gothique de 265 mètres de développement, que bordent des terrasses de granit plongeant dans la Tamise même.

A l'angle nord de l'édifice se dresse la tour de l'Horloge, haute de 98 mètres ; à l'angle sud-ouest, la *Victoria tower*, la plus grande tour carrée qui existe (104 mètres) ; au milieu, la tour Centrale. Derrière le palais resplendit la vieille abbaye de Westminster, le panthéon des gloires nationales d'outre-Manche.

Sur la rive opposée se présentent ensuite le nouveau quai Albert et le palais de Lambeth, dont la façade principale regarde aussi la rivière. C'est la résidence à Londres de ces archevêques de Canterbury dont je vous ai dit un mot ci-dessus. C'est là que ces puissants prélats recevaient autrefois leurs vassaux séculiers et ecclésiastiques. La grande porte, dominée par deux tours en briques, date de la fin du XVe siècle. Dans une salle voisine de la chapelle, on vous fera voir le pilier auquel on fixait les hérétiques avant de les fouetter, et, non loin de cette pièce, la prison, où ceux qui refusaient de croire à la suprématie du primat expiaient pareillement leur hérésie, attachés au mur par des anneaux de fer.

A l'angle de ce palais de Lambeth se dessine la voussure du pont du même nom ; au delà apparaît, à droite, la prison Millbank, le Mazas de Londres ; puis le sillon de la Tamise reprend la direction de l'ouest pour séparer finalement, après avoir passé sous cinq ponts encore, le faubourg de Battersea (rive sud) de celui de Chelsea (rive nord). Au delà du Battersea Bridge, il n'y a plus, à la sortie de la ville, que le viaduc du West Railway (chemin de fer de l'ouest).

Revenons, je vous prie, un instant, au pont de Londres.

Construit en granit d'Écosse, de 1822 à 1831, il se compose de cinq arches, dont une, celle du milieu, est d'une ampleur et d'une hardiesse extraordinaires. L'ancien pont du moyen âge, auquel il a succédé et qui fut longtemps le seul de la ville, a une histoire assez curieuse.

Ce pont, bâti au XIIe siècle sur l'emplacement d'une passerelle de bois, comptait 20 arches, et c'était la merveille de Londres. Au milieu se dressait une grosse chapelle gothique, dédiée à saint Thomas de Canterbury et dotée par le roi et les citoyens. Sur les parapets s'alignaient des tours de défense et des maisons aux toits aigus, ayant leurs caves dans l'épaisseur des piles. Les hôtes de ces demeures puisaient de l'eau dans la Tamise au moyen de seaux glissant par les fenêtres comme font, chez nous, dans la Bourne dauphinoise, les habitants de Pont-en-Royans. On s'y battait volontiers en duel, comme on fit plus tard sur le Pont-Neuf à Paris. Les passants, bien entendu, y acquittaient un droit de péage.

L'une des arches s'ouvrait pour laisser passer les bâtiments. A côté de cette arche mobile, il y avait une tour au haut de laquelle les bourreaux plantèrent longtemps les têtes des suppliciés ; celle du chancelier Thomas Morus y fut exposée.

Les arches étaient un danger pour les bateaux, à cause de la largeur des piles et du peu d'espace laissé aux eaux montantes et descendantes. Depuis qu'on a reconstruit le pont, on a constaté que le moment de la marée a été avancé d'une heure dans

la traversée de Londres et que le niveau du fleuve s'y est élevé de 30 centimètres.

Londres est, on le sait, une ville gigantesque, dont le port, sans rival au monde, reçoit annuellement plus de 60000 navires, et dont la population atteint le chiffre de 4211000 âmes. Il est vrai que ce n'est pas une agglomération close et nette-

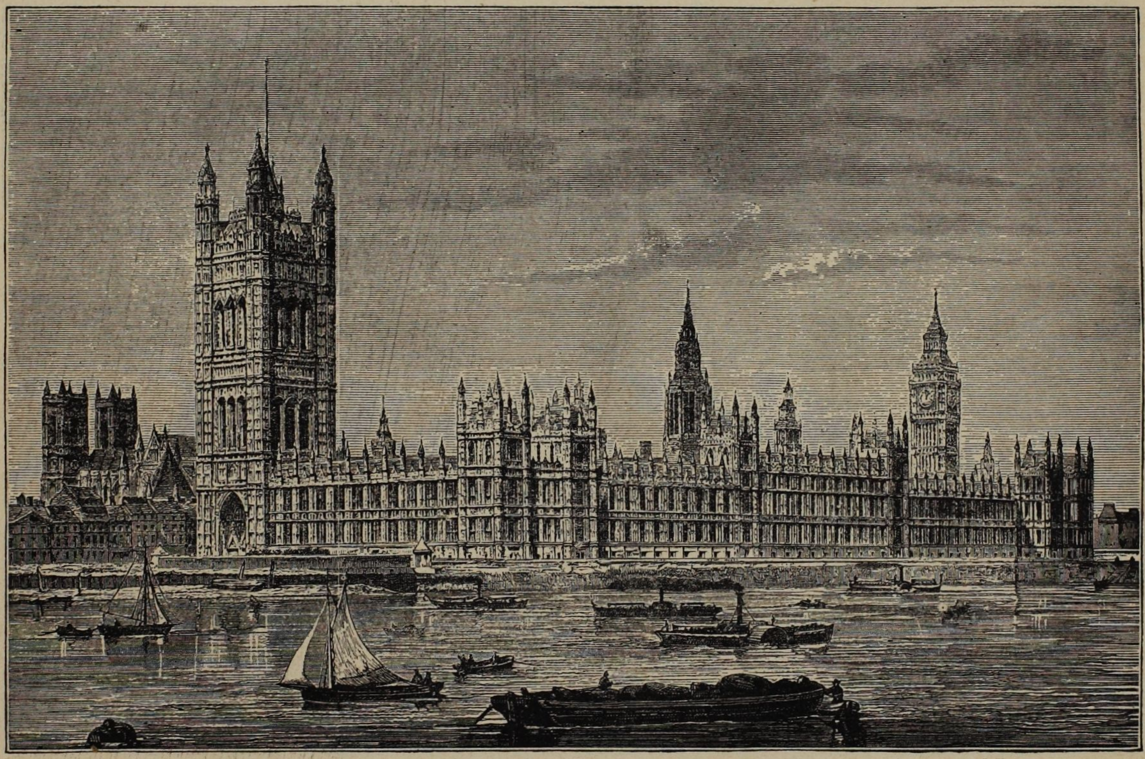


Londres. — Saint-Paul, vu de la rive sud.

ment circonscrite comme Paris. N'ayant ni octroi, ni mur d'enceinte, ni limites précises, elle va s'agrandissant sans cesse par l'englobement des communes et des paroisses rurales d'alentour. C'est, non pas une cité, mais un ensemble de cités, une « province couverte de maisons », qui s'étend, en fait, sur quatre comtés : Essex, Middlesex, Sussex et Kent, et mesure de l'est à l'ouest 52 kilomètres contre 21 du nord au sud, soit un pourtour total de 90 kilomètres. Aussi n'y a-t-il point de *signal*

d'où l'œil puisse l'embrasser en entier. Que vous le regardiez des hauteurs de Highgate au nord, ou de celles de Greenwich à l'est, ou de la grande tour du Palais de Cristal de Sydenham au sud, vous ne voyez jamais qu'une partie du monstre. Cela ne tient pas, il est vrai, seulement à l'incroyable grandeur de la ville ; l'épaisse fumée et l'éternelle brume qui planent sur la métropole britannique ont aussi leur part dans ce phénomène. Un fait, à ce sujet, dira tout : il y a quelques années, sur le marché de Smithfield, au cœur de Londres, des bestiaux, dont la couche étouffante de brouillard refoulait l'haleine, périrent par le manque d'air respirable.

La Tamise, qui, nous venons de le voir, traverse la ville d'ouest en est, en y



LONDRES. — Palais du Parlement.

décrivant deux grandes courbes, la partage, comme la Seine fait Paris, en deux moitiés inégales. Celle dont la rive nord du fleuve nous a offert la vision au passage, est la principale de beaucoup. Là, au centre de l'agglomération, est la Cité proprement dite, une ville à part, large d'un kilomètre à peu près, le comptoir de la capitale, le siège des bureaux et offices, comme de toutes les administrations, financières, maritimes, commerciales. Là se trouvent les banques, les gros magasins, la douane, la Bourse. Là, sur l'emplacement de l'antique *Londinium* mentionné par Tacite, s'élèvent les grands monuments que je vous ai en partie cités chemin faisant, la cathédrale de Saint-Paul avec son dôme de 123 mètres de hauteur, le Parlement, le British Museum, l'hôtel de ville ou *Guildhall*, l'abbaye de Westminster et la Tour de Londres.

Celle-ci, un lourd donjon carré, est l'ancienne habitation féodale de ces rois « cuirassés », dont le dernier fut Jacques II et dont on montre les armures dans la



Londres. — Tour Victoria.

salle du Conseil. Elle fut bâtie, sur les ruines d'un *castellum* romain, par Guillaume le Bâtard quand il eut été couronné roi, comme le furent d'autres ouvrages du même genre dans les villes dont les Normands s'étaient rendus maîtres.

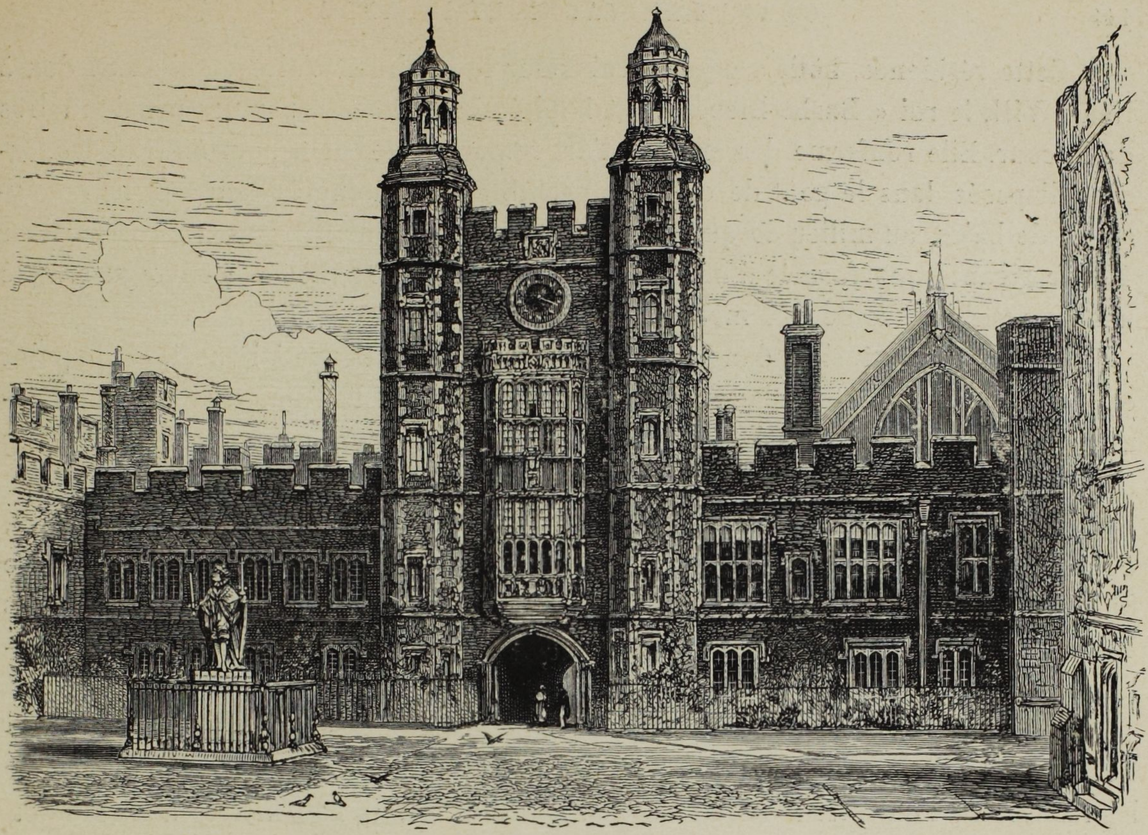
Cet immense édifice, qui couvre près de 5 hectares de terrain au bord de la Tamise, renferme des casernes, des chapelles, les bureaux de l'intendance, les vieilles archives, un dépôt d'armes, un musée d'armures, et... les joyaux de la couronne. C'est dans cette sinistre forteresse que Jean le Bon fut enfermé lorsqu'il eut été pris par le Prince Noir à la bataille de Poitiers (1356) ; c'est là que, cinquante-neuf ans plus tard, on emprisonna également les captifs ramenés d'Azincourt ; là que, par ordre de leur oncle Richard III, furent égorgés les enfants d'Édouard IV et que fut assassiné Henri VI de Lancastre ; là enfin.... Mais mieux vaut écourter ce sanglant nécrologe, rival de celui de la tour de Nesle et de la Bastille tout ensemble.

La Tour de Londres est encore aujourd'hui la citadelle de la métropole, et elle est directement régie par l'autorité militaire. En notre temps de téléphones et de phares électriques, ses gardiens continuent de porter le costume qu'ils avaient au xve siècle : chapeau de velours rond à rubans, blouse en drap noir chamarrée de cordons rouges, sur la poitrine armes d'Angleterre, comme le lord maire de la Cité de Londres, dont cette tour garde l'entrée à l'est, reste fidèle au manteau d'hermine, au collier d'or, au massier du vieil âge. Des antiques lois comme des coutumes féodales, rien en Angleterre ne s'abroge.

C'est dans la Cité que court, parallèlement à la Tamise, cette grande artère du Strand, sur laquelle tombe presque perpendiculairement une autre rue maîtresse, Regent Street, centre des magasins élégants et des restaurants à la mode. Plus en arrière, sur le même côté du fleuve, s'étend le quartier du West-End ou de l'Ouest, siège préféré de l'aristocratie, de la richesse et de la fashion ; je ne parle pas des faubourgs plébéiens de Bethnal Green, de Saint-Gilles, de Spitalfields, de White-Chapel, etc., où apparaît, dans toute son horreur, la lèpre du paupérisme de Londres.

Sur la rive sud, au contraire, c'est-à-dire dans les comtés de Kent et de Sussex, se développent, entre autres, à partir de la pointe opposite de l'île des Chiens, le quartier de Greenwich (une cité encore), celui de Deptford, centre du commerce des bois de construction, district de bateliers, de marins, de crocheteurs et de débardeurs de toute sorte ; puis les quartiers de Bermondsey et de Southwark déjà mentionnés, et, à l'ouest, celui de Lambeth.

Plus loin enfin, en amont, s'étendent des communes de villégiature qui sont encore des faubourgs de Londres, et sous lesquelles la Tamise, non encore souillée par les immondices de l'immense ville, roule des ondes pures et limpides où se reflètent, d'une courbe à l'autre, des paysages pleins de grâce et de fraîcheur. C'est le long de ces idylliques campagnes que nous nous acheminerons tout à l'heure vers le plateau jurassique, voisin de Cheltenham et de Gloucester, au sein duquel la rivière prend naissance.



ETON. — Intérieur du quadrangle.

XIII

LA TAMISE EN AMONT DE LONDRES — LE CHATEAU DE WINDSOR ET LA VILLE D'OXFORD — VERS LES SOURCES DE L'ISIS

Immédiatement au-dessus de Londres, la Tamise décrit dans la direction de l'ouest deux larges circuits en forme d'S, pour infléchir ensuite au sud vers le plateau où s'élève la petite ville de Richmond, célèbre par ses gâteaux et encore plus par son parc. Cette magnifique aire, couverte d'arbres, d'étangs et de pelouses, où les daims paissent par centaines, n'a pas moins de 13 kilomètres de pourtour. Quant à l'ancien palais de Richmond, il a disparu au siècle dernier et il n'en subsiste qu'une porte blasonnée.

Un peu plus loin, on range à gauche la charmante bourgade de Twickenham, où il y a un observatoire, puis celle de Teddington, où s'arrête la marée, et bientôt, sur une éminence de la même rive, presque en face du confluent de la Mole, apparaît, dominant de riches prairies et des massifs d'ormes splendides, l'ex-château royal de Hampton-Court.

Cette résidence, bâtie à grands frais pour le cardinal Wolsey, qui en fit don à Henri VIII, le roi « Barbe-Bleue », est habitée actuellement par des pensionnaires de la cour. Elle renferme des œuvres d'art remarquables et a pour annexe des jardins disposés dans le goût de ceux de Versailles et renommés tant par leur *labyrinthe* de haies, au milieu desquelles l'étranger s'égare infailliblement, que par leur *Treille* gigantesque, formée d'un seul pied de vigne de 34 mètres d'envergure, avec une branche de plus de 100 mètres.

Hampton-Court, situé dans une nouvelle courbe du fleuve à l'ouest, est le point extrême où remontent les bateaux à vapeur. Plus haut, la Tamise cesse complètement d'être navigable; aussi est-ce là, en amont de l'immense cimetière de Woking (9 kilomètres carrés), qu'expire la juridiction du port de Londres.

Grossie ensuite de divers affluents, la Colne et la Wey entre autres, la rivière, dont le sillon infléchit vers le nord, nous mène à contre-courant au village de Staines et de là à l'île fameuse de la Grande-Charte (*Magna Charta*), où Jean sans Terre en 1216 fut contraint de signer l'acte qui désarmait à jamais la royauté britannique.

Les hauteurs calcaires dont la Tamise contourne la base à main gauche appartiennent à la chaîne des North-Downs, qui se terminent près du Pas de Calais par les falaises de Folkestone et de Douvres. Ces collines, de 250 mètres d'altitude en moyenne, sont avec les Chiltern-Hills, relief qui s'élève plus au nord et que couvraient jadis de vastes hêtraies, repaires de brigands, les seules intumescences importantes qui accidentent le bassin supérieur du fleuve. Aussi représentent-elles, au sud-ouest de Londres, le rempart défensif du pays. C'est là que se trouve ce village de Dorking où, à la suite de la guerre franco-allemande de 1870, l'imagination d'un Anglais alarmiste a placé le théâtre de la fictive « bataille » que l'on sait.

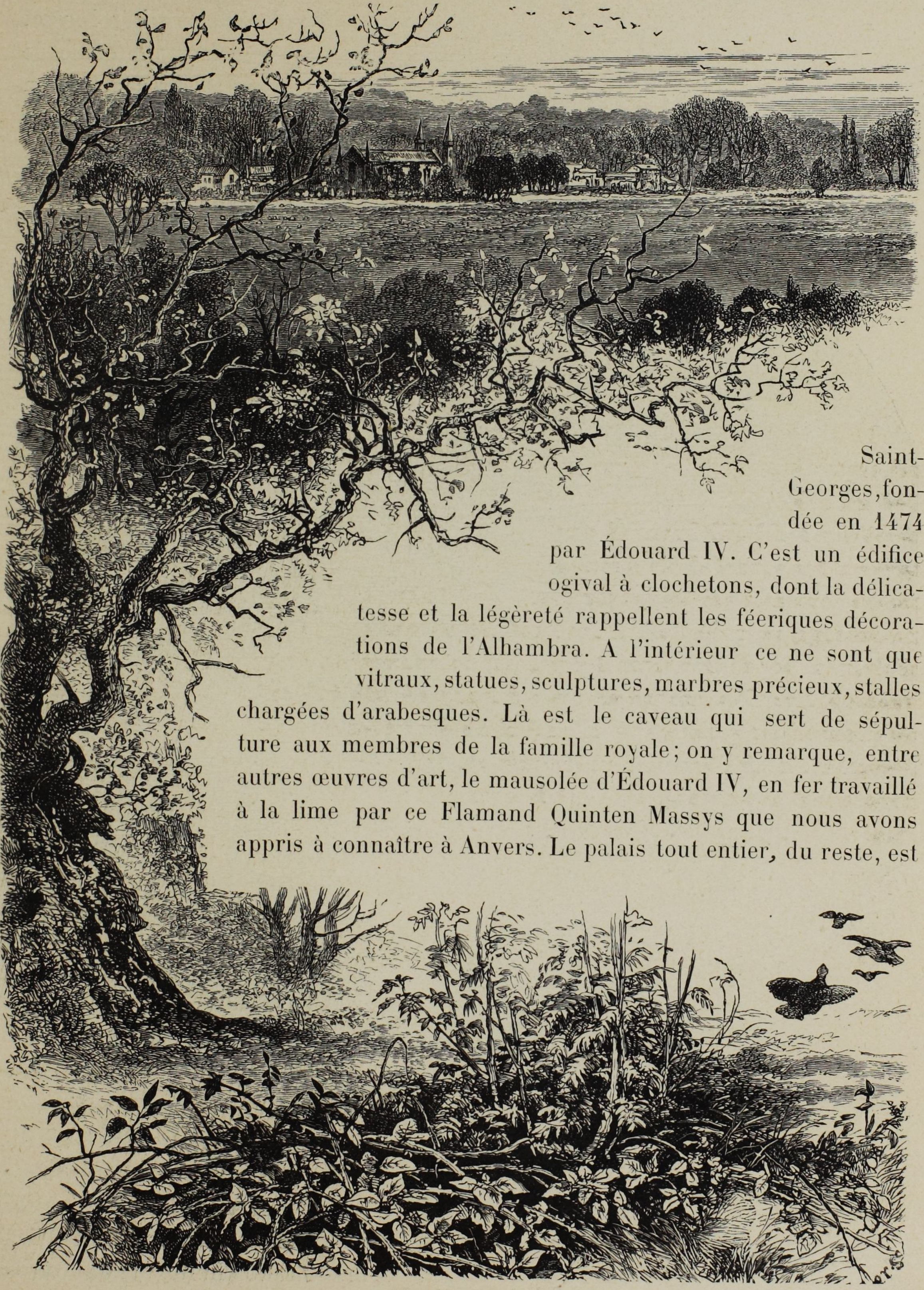
Quelques pas encore, et nous voici au monticule escarpé qui porte le château de Windsor.

Quels termes employer pour décrire ce pittoresque amas d'édifices auxquels rien en Angleterre ne peut se comparer? Figurez-vous, au sommet d'une terrasse de 5 ou 600 mètres de longueur, un ensemble de bâtiments, à la fois citadelle, abbaye, prison et palais, composant deux rectangles de forme irrégulière et dominés par une puissante tour ovale. D'épais massifs d'arbres cachent la base des murailles et descendent de là jusqu'à la Tamise. La ville de Windsor, dont le nom saxon signifie « méandre du fleuve », semble agenouillée comme une humble vassale au côté ouest de la fière demeure qui l'écrase de ses créneaux et de ses pignons.

Le château, bâti par Édouard III Plantagenet sur l'emplacement d'une forteresse de Guillaume le Conquérant, couvre plus de 13000 hectares de terrain. Accru et embelli par tous les princes, il résume, on peut le dire, les annales du royaume.

C'est un dédale presque inextricable de constructions. Au centre se dresse le donjon; puis, de l'est à l'ouest s'étendent en cercle une série de tours intérieures ou extérieures, depuis la tour des Normands et celle du Roi-Jean, près desquelles se trouve l'entrée des visiteurs, jusqu'à la tour Salisbury et à la *Curfew tower* (tour

du couvre-feu). Dans le quadrangle de l'ouest se dresse l'admirable chapelle de



Saint-Georges, fondée en 1474 par Édouard IV. C'est un édifice ogival à clochetons, dont la délicatesse et la légèreté rappellent les fériques décorations de l'Alhambra. A l'intérieur ce ne sont que vitraux, statues, sculptures, marbres précieux, stalles chargées d'arabesques. Là est le caveau qui sert de sépulture aux membres de la famille royale; on y remarque, entre autres œuvres d'art, le mausolée d'Édouard IV, en fer travaillé à la lime par ce Flamand Quinten Massys que nous avons appris à connaître à Anvers. Le palais tout entier, du reste, est

RICHMOND. — Le parc.

un véritable musée. Il y a une salle de Rubens, une de Van Dyck, puis, dans un

coin, un cloître gothique aux sombres couloirs bordés de cellules, qui est, à lui seul, une merveille.

Du sommet de la tour Ronde, où conduit un escalier de 220 marches, la vue, par un temps clair, s'étend sur douze comtés, et l'on aperçoit même le dôme de Saint-Paul de Londres. Et quelle délicieuse perspective présente, des fenêtres en



Hampton-Court. — La Tamise.

saillie surplombant les terrasses, le clair ruban de la Tamise se déroulant à travers les prairies !

Les environs de Windsor ont été chantés par tous les poètes anglais depuis Shakspeare. Le grand parc, situé au sud du château, représente une véritable forêt, de 10 kilomètres de long sur 5 ou 6 de large, où des milliers de cerfs courent en liberté. C'est en effet un reste d'une de ces anciennes futaies britanniques, dont la New Forest, dans le comté de Hants, et celle de Sherwood, dans le Nottinghamshire, sont deux autres reliefs fameux. Il y a là des troncs d'une vigueur inimaginable ; quelques-uns ont même leur légende.

Tel est par exemple le Chêne de Hern, *Hern's Oak*, au pied duquel l'auteur des *Joyeuses Commères de Windsor* a placé la scène de mystification burlesque où le gros Falstaff joue le rôle de victime. Il s'élève au coin de l'allée de la Reine-Élisabeth, près du fossé dans lequel se tinrent cachés Forth et ses complices. Un braconnier

du nom de Hern avait déjà illustré cet arbre, aux fourches duquel il fut pendu, et son fantôme, disait-on, y revenait chaque nuit. On m'a cependant affirmé que le chêne qu'on montre aujourd'hui comme étant celui de Hern n'est pas le véritable; celui-ci aurait été abattu par mégarde à la fin du siècle dernier.

Décrirai-je aussi ces pelouses ravissantes, et surtout ce joli lac, appelé *Virginia Water*, que le duc de Cumberland fit creuser en 1746 dans le plus idyllique vallon qui se puisse voir? C'est la plus vaste nappe d'eau artificielle qui existe dans toute l'Angleterre. Ombragée de chênes et d'ormes gigantesques, elle forme tout un laby-



L'île de la Grande-Charte.

rinthe mystérieux, enjolivé de kiosques, d'obélisques, de pagodes chinoises ou hindoues, que traversent des ponts rustiques et que sillonnent des barques et des gondoles de toute forme. A sa partie sud, un semis de roches ingénieusement disposées figure une digue du haut de laquelle se précipite une cascade qui se change ensuite en un ruisseau murmurant.

A l'ouest de ce lac sans pareil s'étendent les vastes pâtis de Basghot-Heat et le célèbre hippodrome d'Ascot.

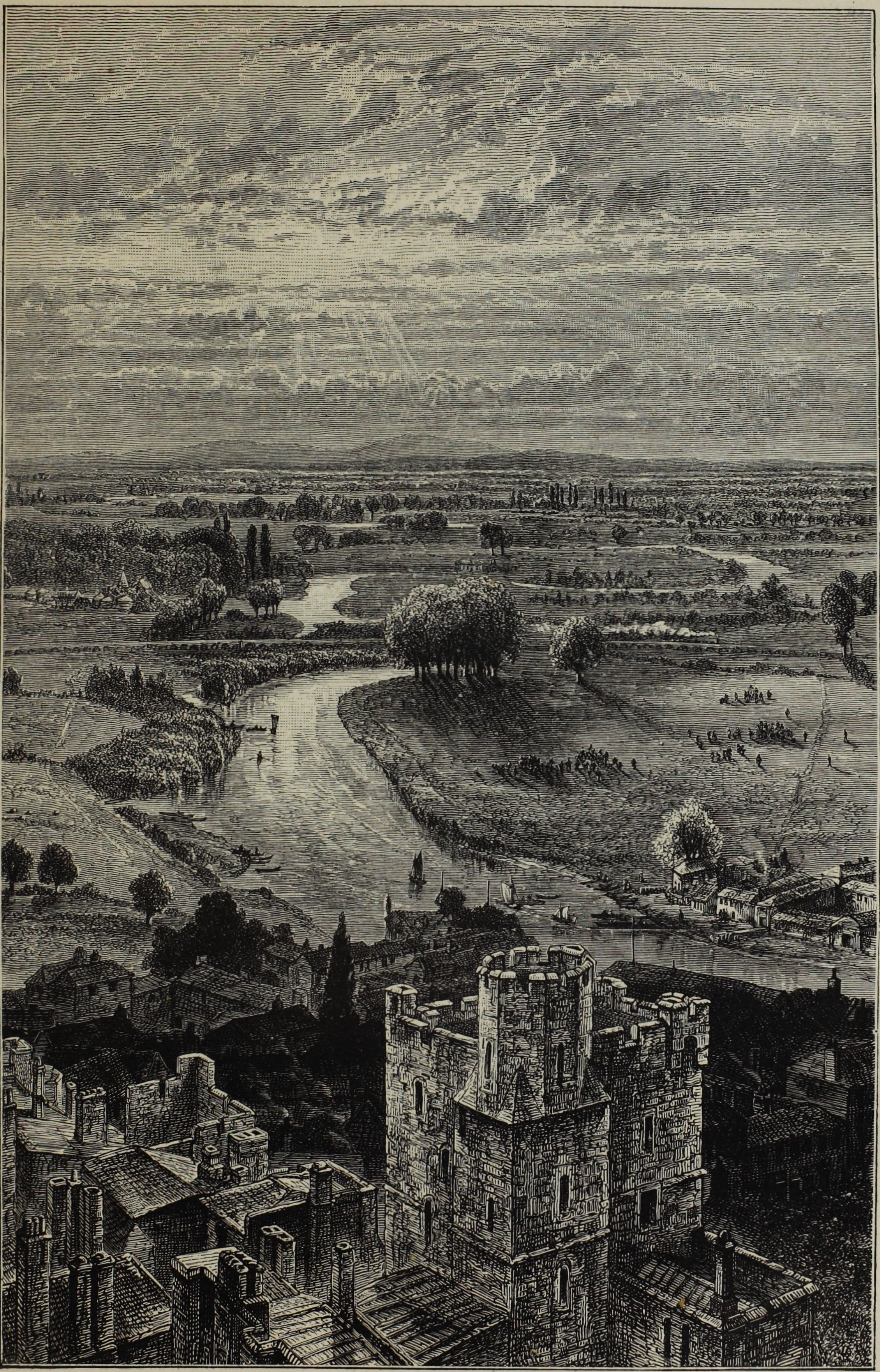
Juste en face de Windsor, sur la rive gauche de la Tamise, se montre, au milieu des prairies, le collège d'Eton. Créé en 1440 par Henri VI « pour recevoir,



WINDSOR. — Escalier du château.

disait la charte de fondation, 25 pauvres écoliers de grammaire et 25 pauvres vieillards infirmes chargés de prier pour le roi », il constitue aujourd'hui l'école la plus aristocratique d'outre-Manche.

On sait ce que sont en Angleterre ces établissements d'instruction, et combien ils diffèrent des nôtres. Entretenus, non par l'État, mais par des dons et des legs de particuliers, ils ont leurs statuts, leur domaine, leurs revenus propres, et vivent d'une vie tout indépendante. Leurs membres se recrutent eux-mêmes par l'élection et jouissent des privilèges et des avantages dévolus à l'institution. Les élèves n'y sont pas non plus des écoliers comme les nôtres; ce sont plutôt des étudiants, qui, pourvu qu'ils assistent aux classes et fassent leurs devoirs scolaires, dis-



WINDSOR. — Vallée de la Tamise, vue de la tour Ronde.

posent à leur gré du reste de leur temps et conservent leur initiative personnelle.

Aussi sont-ils plus souvent au dehors qu'enfermés. Cent issues libres s'ouvrent pour eux sur les prairies et la vaste campagne. Les divertissements en plein air et les exercices du corps viennent au premier rang; l'étude et le livre restent au second..., très loin au second. On joue au cricket, à la paume, on pêche à la ligne, on canote, on patine; on se gourme, on se boxe entre camarades avec la rudesse des vieux Saxons de l'âge épique. C'est comme un ressouvenir classique du temps où la reine Élisabeth bourrait de coups de poing ses dames d'honneur et souffletait seigneurialement le comte d'Essex. L'énergie âpre et brutale du tempérament national continue ainsi de se faire jour dès l'école; on se prépare de la sorte au train de vie du sportsman, qui, plus tard, coiffé de la casquette de velours noir, revêtu de la redingote rouge, du pantalon de peau blanche, des bottes à revers jaunes, montera le cheval de race anglais (*hunter*), et, suivi du chien de race non



WINDSOR. — Cascade Virginia Water.

moins anglais (*fox-houna*), s'en ira chasser le renard dans le comté de Leicester, le canard sauvage dans le pays de Galles, le coq de bruyère dans les Highlands, voire le tigre dans les jungles de l'Inde. Tout, dans cette éducation, est tourné vers le



Eton. — Escalier de l'école supérieure.

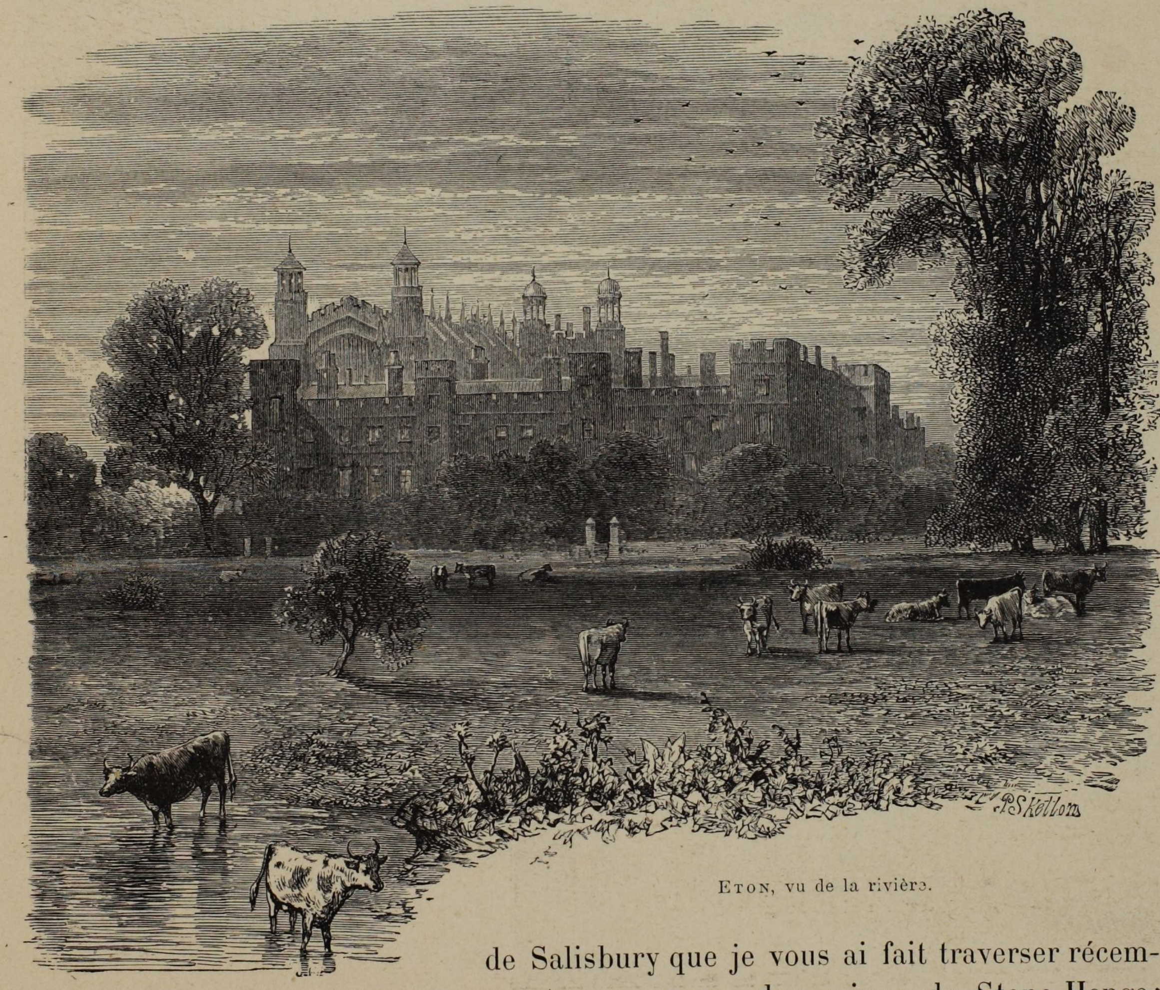
développement physique.... Sur quoi, je vous prierai de m'expliquer comment il se fait que le peuple qui se pique le plus d'assouplir ses membres est resté, extérieurement, le plus raide et le plus noué qui existe.

A Eton, il n'y a que 800 ou 900 élèves, sur lesquels 70 internes seulement. Robert Walpole, Chatham, Fox, Canning, y ont étudié. L'édifice, construit en briques, se compose de plusieurs corps de bâtiments encadrant deux cours ou *quadrangles* qui communiquent par le porche de la tour de l'Horloge. Dans l'une d'elles, l'*outer qua drangle*, s'élève la statue en bronze du fondateur. La bibliothèque est une des plus considérables de l'Europe. La chapelle est remarquable par ses boiseries sculptées, ses vitraux et ses mosaïques.

Ce district entier de la Tamise apparaît au touriste comme une verte idylle,

tantôt contemplée aux feux du soleil, qui fait briller les herbes pleines de sève des prairies, tantôt, et le plus souvent, entrevue au travers de ce voile de brouillards qui donne à la nature britannique « l'air d'un mauvais dessin au fusain sur lequel quelqu'un aurait frotté sa manche ». La caractéristique du climat, en effet, est une humidité constante qui, partout et en toute saison, favorise la croissance du gazon et des haies d'arbustes vigoureux. « S'il ne pleut pas, prends ton parapluie, dit un proverbe anglais; s'il pleut, fais ce que tu voudras. »

Aussi, au delà du détroit, les contrées nues sont-elles une exception. Je n'en connais qu'une, pour mon compte, à la partie sud du pays; c'est cette grande plaine



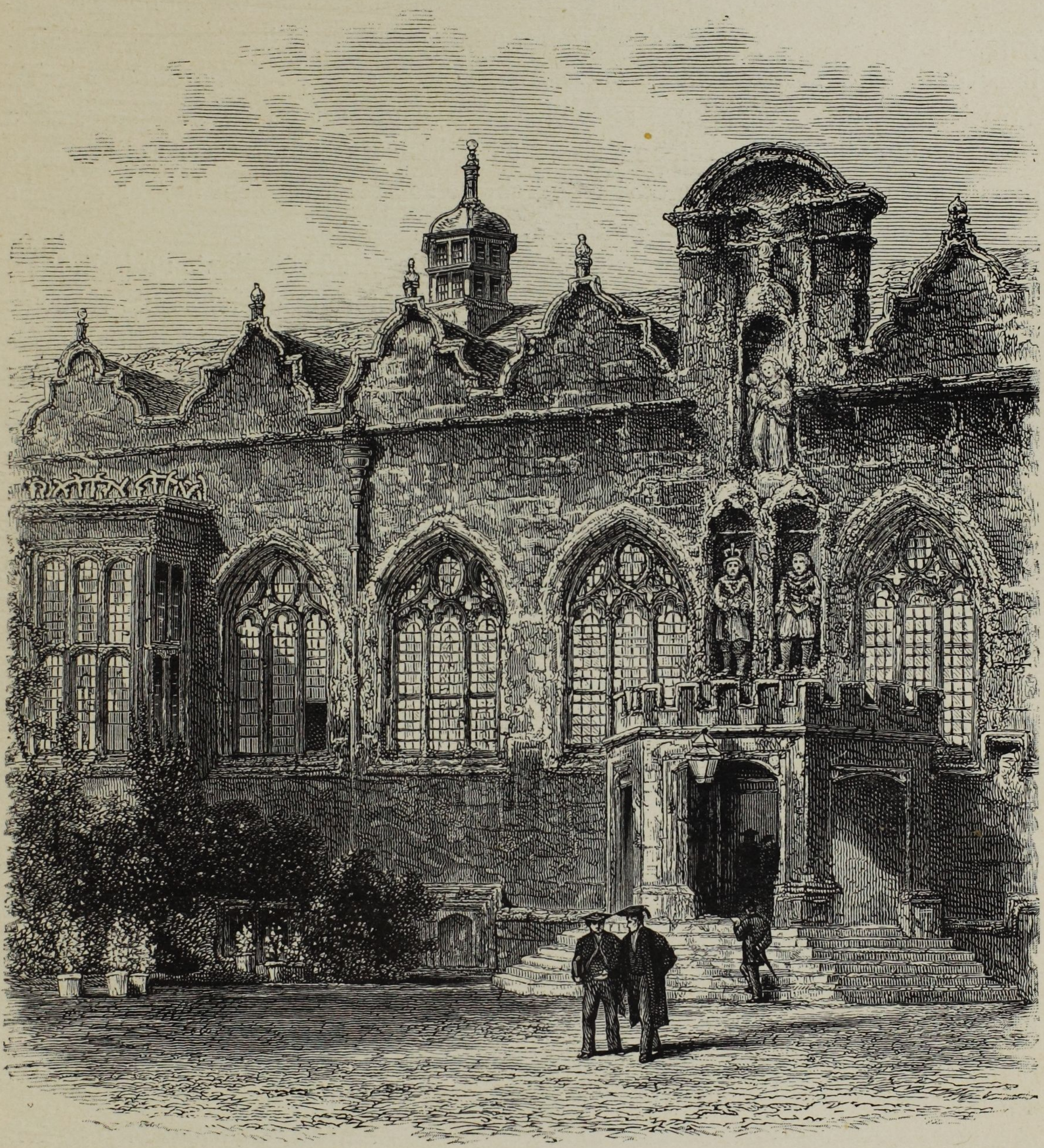
Eton, vu de la rivière.

de Salisbury que je vous ai fait traverser récemment pour gagner les ruines de Stone-Henge; elle a, par places, des aspects qui rappellent ceux de la Campagne romaine.

Passé le confluent de la Loddon, grossie elle-même de la Blackwater, nous arrivons à celui de la Kennet et à la petite ville de Reading, célèbre par ses biscuits. Ici, nous sommes dans le comté de Berk. Plus en amont, la rivière longe les Chiltern-Hills déjà mentionnés, et bientôt se découvre à nous la grande ville d'Oxford (40 000 âmes), où commence le système d'écluses qui finit plus bas à Teddington.

Avec ses ruelles tortueuses, ses vénérables tours, ses édifices à pignons et à baies ogivales, où s'enlacent le chèvrefeuille et le lierre, Oxford « la docte », comme on la nomme, est restée une vraie cité moyen âge, que le temps n'a pas cependant

dégradée au point de lui donner l'air ruineux. Dans son riant amphithéâtre de collines, à la jonction de la Cherwell et de l'Isis — ce nom d'*Isis* est celui que porte la Tamise près de ses sources, — elle doit aux ombreux massifs qui se marient à



OXFORD. — Hall d'Oriel.

ses flèches et à ses coupoles un cachet de vétusté plein de grâce et de fraîcheur que peu de vieilles villes offrent au même degré. Quant à son histoire, elle se résume en celle de la célèbre « Université » qui, depuis plus de sept siècles, fait sa gloire.

Cette Université d'Oxford se compose actuellement de 25 collèges ou *halls*, fondés à des époques différentes. Bien que Wickleff y ait jadis professé, c'est l'esprit conservateur qui domine dans cet ensemble d'établissements d'instruction. Chacun d'eux est remarquable à un titre ou l'autre; chacun a ses chroniques, ses

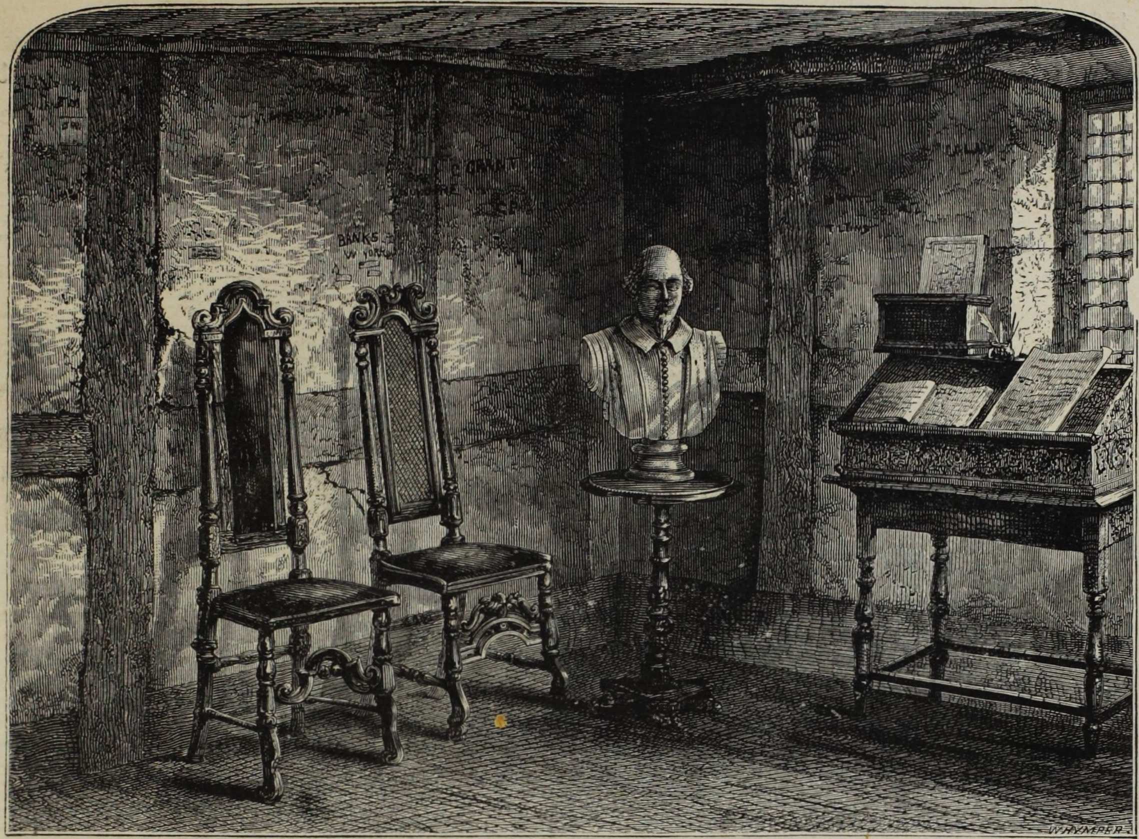
chartes, ses manuscrits, ses tableaux. Le Merton College, qui est le plus ancien (1274), représente à la fois une abbaye, une forteresse et un manoir. Avec son cloître sombre et sa double cour, c'est un édifice réellement curieux. Le King's College ou Collège du Roi contient la bibliothèque Radcliffe, placée dans un bâtiment à coupole de la terrasse duquel on domine magnifiquement la vieille cité universitaire. Dans ses *schools* se trouvent en outre les précieux « marbres d'Arundel », série d'inscriptions et de sépultures recueillis pour la plupart en Asie Mineure, et la fameuse bibliothèque Bodléienne, rivale du British Museum. L'Oriel College a de superbes fenêtres ogivales; le Christ-Church, de son côté, contient la grosse cloche d'Oxford, du poids de 8 500 kilogrammes.

Au XIIe siècle, Oxford comptait, dit-on, plus de 10 000 étudiants : c'était, il est vrai, le bel âge de la scolastique, le temps où un nombre égal d'auditeurs venus de tous les points de l'Europe se pressait en plein air sur la Montagne Sainte-Geneviève à Paris, parmi les vignes et les fleurs qui couvraient alors le penchant de la colline, pour y écouter la parole d'Abélard. Aujourd'hui, 2 600 écoliers seulement animent la ville, qui, aux vacances, redevient silencieuse et déserte.

Passé Oxford, le bassin de la Tamise ne nous offre plus que des bourgades. Seule Swindon, la localité fabricante de wagons, en amont de laquelle se trouve le confluent de la Churn, a relativement une certaine importance comme centre de population. Le fleuve qui, 200 kilomètres plus bas, a l'honneur d'arroser de sa large nappe la plus grande et la plus tumultueuse cité des deux mondes, n'est plus ici qu'un cours d'eau solitaire et modeste, dont le tracé, presque imperceptible à l'œil sur une carte, s'entre-croise avec d'autres linéaments de rivières minuscules issues du même plateau jurassique.

Il est de tradition de dire que la principale des sept sources de la Tamise est le *Thames Head*, qui jaillit près de Trewsbury-Mead, d'une haute prairie des collines de Cotswold, à 3 milles anglais de l'ex-station romaine de Cirencester; il semblerait pourtant que la Churn, qui vient également des Cotswold-Hills, a plus de droits à cet honneur : d'abord, elle sort de terre plus haut que l'autre; ensuite, de son point initial à son point de confluent (Cricklade), il y a 10 milles de plus; toutes deux du reste, issues de roches oolithiques, ont cette limpidité de courant à laquelle fait sans doute allusion le vieux nom celtique de *Thames*, formé de *tame*, qui veut dire « poli, luisant », et de *es*, qui signifie « eau ».

Les géographes et les savants, qui aiment à jeter un regard curieux bien au delà des âges historiques, disent qu'il a été une époque où la Tamise, au lieu de déboucher dans le district marin qui s'appelle aujourd'hui la Manche, s'en allait rejoindre le système du Rhin, dont elle n'était qu'un simple affluent. Pour nous, qui ne voulons voir que ce qui existe à l'heure présente, nous ne nous engagerons pas après eux dans ces grandioses évocations d'un passé qui nous reporterait tout bonnement au temps plus que fabuleux où l'Angleterre attenait encore au massif continental de l'Europe, et où, à la place qu'occupe Londres, il n'y avait, assure-t-on, qu'un banc d'huîtres.



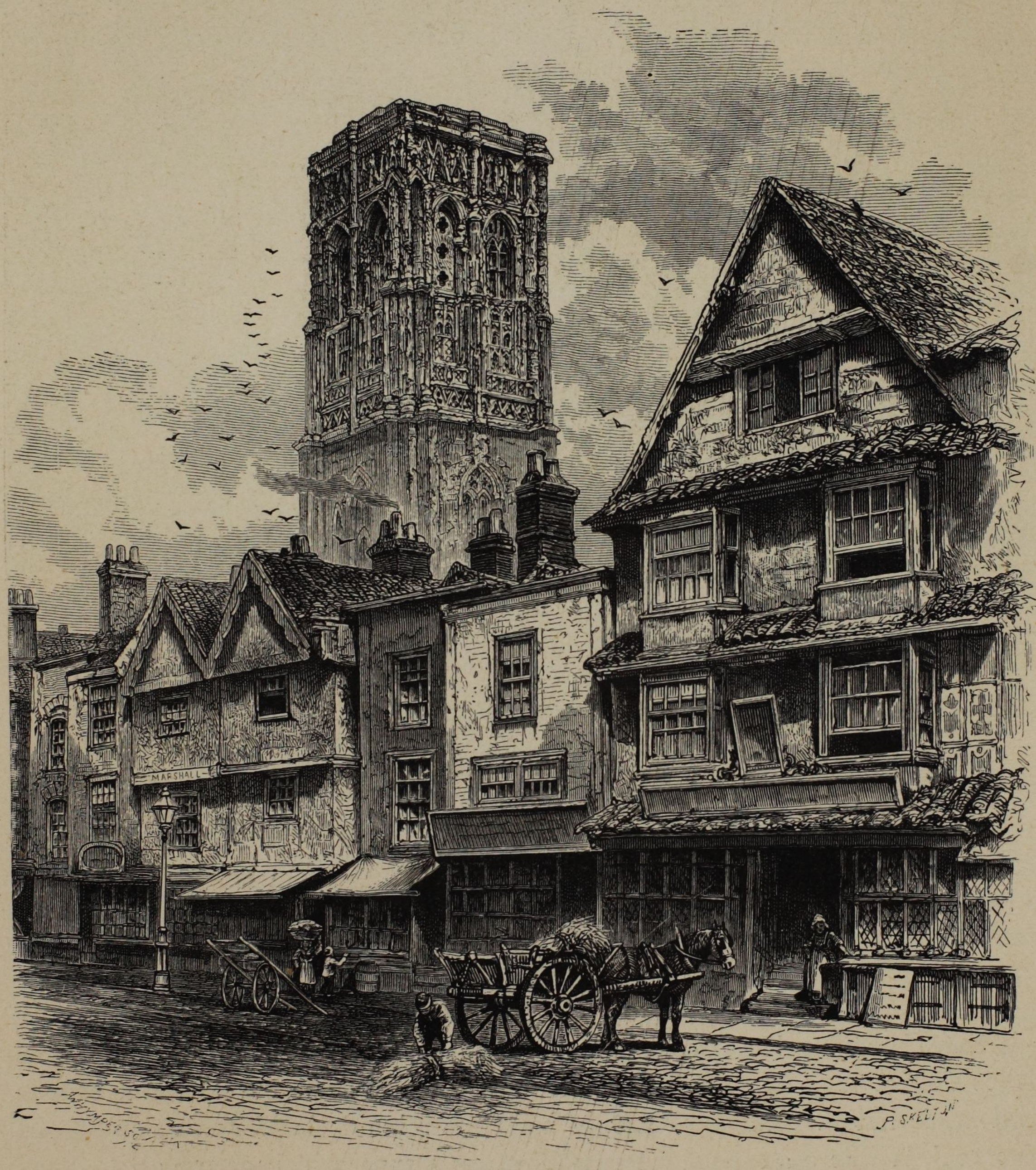
STRATFORTD. — Chambre où naquit Shakspeare.

XIV

ESQUISSES DU BASSIN DE LA SEVERN — LES CHATEAUX DE WARWICK ET DE KENILWORTH — HALTE AU PAYS DE SHAKSPEARE

Entre la péninsule de Cornouaille et la double presqu'île montueuse du pays de Galles s'ouvre le vaste golfe de Bristol dont l'estuaire de la Severn forme comme l'entonnoir initial. Bien que détrônée par cette reine de la Mersey qu'on appelle Liverpool, la ville qui commande au sud-est cette superbe échancrure est toujours un port de premier ordre, peuplé de 200 000 habitants. Et remarquons tout de suite un fait physique qui expliquerait à lui seul la prépondérance maritime et commerciale que la Grande-Bretagne s'est acquise dans le monde : en dehors des découpures infinies que présentent ses 4 500 kilomètres de côtes, tous les cours d'eau y aboutissent à l'Océan en de larges embouchures par lesquelles le flot de marée et, avec lui, les bateaux à vapeur, pénètrent à l'aise dans les terres. Grâce aux sillons ainsi creusés dans un pays qui, de sa nature, est déjà de forme étranglée, aucune localité britannique ne se trouve à plus de 20 ou 25 lieues de la mer.

L'Avon, cet affluent de la baie de la Severn sur la droite duquel Bristol est bâtie, est lui-même une rivière navigable, dont le flux gonfle les eaux jusqu'à une hauteur de 10 mètres et qui peut recevoir les plus forts bâtiments. C'est de ce



BRISTOL. — Une rue de la ville.

havre intérieur, formé actuellement d'une ligne de bassins de 5 kilomètres, que partit autrefois Cabot, le navigateur qui découvrit Terre-Neuve pour le compte du roi Henri VIII. Ces Cabot (Cabotto) étaient, on le sait, des Vénitiens qui étaient venus s'établir en Angleterre comme représentants d'une maison de la ville des lagunes.

Bristol, l'*Abone* de l'Itinéraire d'Antonin, occupait originairement sept collines au nord du fleuve; mais depuis longtemps ses vastes faubourgs et ses traînées de

villas ont envahi les coteaux d'alentour. Le gros du massif urbain, composé de rues étroites et irrégulières, et dominé par une cathédrale de style normand au porche original, offre un aspect assez imposant; pour l'étranger, néanmoins, la vraie curiosité ici, c'est la vallée même de l'Avon, à commencer par ce faubourg de Clifton,



GLOUCESTER. – La Cathédrale.

où un pont suspendu d'une travée unique, long de plus de 200 mètres, est jeté à 74 mètres au-dessus de la coupure fluviale. A son extrémité se dressent les roches fameuses de Saint-Vincent; plus loin, toujours en face des gorges de la rivière, s'étendent les magnifiques bois de Leigh.

Une fois de plus, nous avons affaire à un de ces districts britanniques auxquels se lient les plus célèbres créations de la poésie nationale. Si la muse de Pope semble, comme on l'a dit, s'être inspirée en son harmonieux début des verdoyantes retraites de Windsor, les bords de la Severn et ceux de l'Avon de Bristol, avec leurs frais herbages où pâturent des milliers de vaches, nous reportent aux radieuses descriptions de Milton.

Le beau comté de Gloucester, dans lequel nous sommes entrés de ce pas, a pour chef-lieu la ville du même nom, l'ex-*Glevum* des Romains, peuplée de 40 000 âmes environ. Sise sur la rive droite de la Severn et communiquant avec la mer par un canal de 16 milles de long (25 kilomètres 700 mètres), elle possède, elle aussi, un port intérieur où peuvent atterrir des bâtiments de 400 tonneaux. Son monument principal est sa cathédrale moyen âge, dont la grande tour surmontée de quatre clochetons aigus offre un aspect tout à fait grandiose.

Plus au nord, dans le comté dont Birmingham est la grande cité fabricante et



WARWICK. — Le Château.

industrielle, coule un autre Avon également tributaire de la Severn, et qu'on appelle l'Avon de Stratford. Là, sur un rocher que baigne l'onde murmurante, se dresse le plus beau morceau d'architecture féodale qui existe outre-Manche : c'est le château du fameux Warwick.

La ville de Warwick, à l'extrémité ouest de laquelle il s'élève, a elle-même un certain air de noblesse, avec ses vieilles maisons, dont notre gravure donne un spécimen, sa curieuse école de Saint-John et son église qui contient le tombeau du comte de Leicester, le favori d'Élisabeth; mais, n'eût-elle à nous montrer que l'ex-résidence du « faiseur de rois », nous serions tenus de nous y arrêter.

Loin d'avoir été égrugée par le temps, comme la plupart des castels du même âge, cette demeure est restée aussi somptueuse et aussi vivante qu'à l'époque où son fier seigneur l'habitait. Entourée de splendides massifs d'arbres, elle présente de près comme de loin, avec sa large façade crénelée et son hérissement de tours et



WARWICK. — Maison sous le Château.

de donjons, un aspect quasi fantastique. On y arrive par une superbe avenue profondément encaissée entre deux âpres murailles de roc vif dont les parois sont ornées d'une flore merveilleuse. L'Avon serpente à travers le parc, planté d'essences pour la plupart funéraires, ifs, sapins, chênes verts, houx, cyprès, saules pleureurs, bouleaux aux branches frémissantes. Mais quand au sortir de la sombre allée on débouche dans la cour du château, à ces images de tristesse succèdent des aspects lumineux et riants : on croirait quitter le royaume des ombres pour entrer dans un monde étincelant de variété et de couleur.

L'aire montueuse où l'on se trouve offre un assemblage de constructions de toutes les époques : palais, burg féodal, édifice mauresque ou de la Renaissance; les styles les plus divers s'y marient sous un treillissement fleuri de glycine, de vigne vierge et d'autres arbustes aux gaies frondaisons. Pénétrez dans l'intérieur du manoir : que de collections rares, que de tableaux, de portraits, d'œuvres artistiques de toute sorte y émerveilleront vos regards ! N'oubliez pas aussi de visiter, au centre du parc, la serre où est conservé le fameux « vase de Warwick » qui provient de la villa d'Hadrien.

En ce castel se résume une partie de l'histoire de l'Angleterre. Là vécut, au temps d'Alfred le Grand, Gui de Warwick, le « sanglier noir », dont les armoiries, outes saxonnes, portaient un ours appuyé sur une massue. C'était, raconte la chronique, un géant de 9 pieds de haut, qui tuait un taureau d'un coup de poing. Dans un petit musée du manoir on vous montrera son glaive, son casque et l'immense pot d'airain où ses mets se cuisaient.

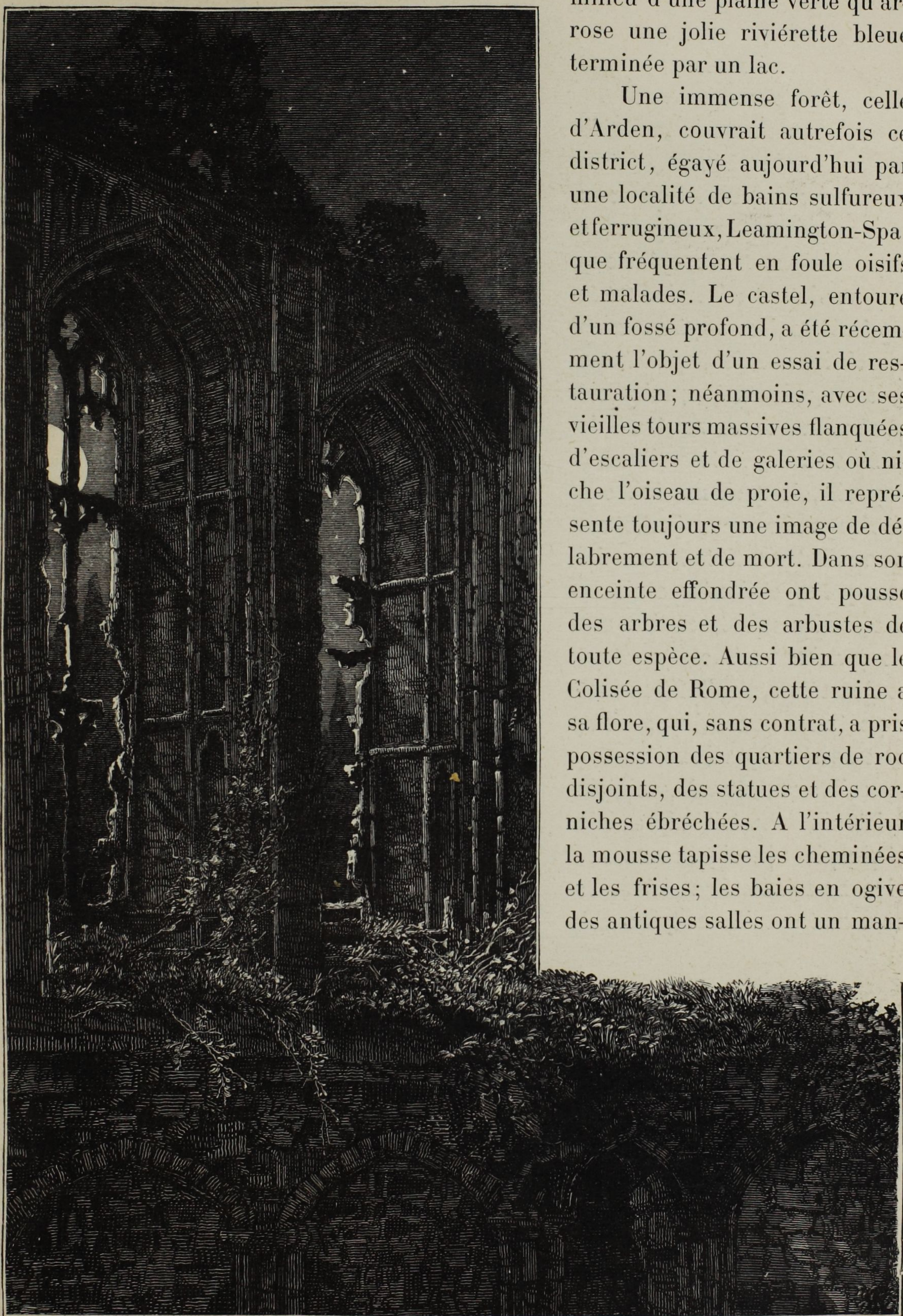
Ce hobereau farouche finit dans la peau d'un ermite. Il disparut tout à coup pour se retirer au creux d'un rocher. De temps à autre seulement, méconnaissable sous sa longue barbe et ses cheveux en broussailles, il venait à la porte de sa résidence recevoir les aumônes de sa femme, qui le croyait mort. Puis, sur le point de décéder, il renvoya son anneau de fiançailles à la dame de Warwick, qui arriva lui fermer les yeux et le rejoignit, quinze jours après, dans la grotte où il gisait inhumé.

Des Warwick, le célèbre manoir, qui n'était alors qu'une sorte de forteresse féodale, passa, sous les Stuarts, à une autre famille qui le transforma en un fastueux rendez-vous de courtisans. Aujourd'hui, si je ne me trompe, il est la propriété des Gréville.

Si Warwick est le plus intact et le plus soigné des antiques châteaux de la Grande-Bretagne, son voisin Kenilworth au contraire, que l'on aperçoit au loin du haut de ses tours, est la ruine romantique par excellence. Cette belle résidence, détruite par les soldats de Cromwell, ressemble, on l'a dit, au « palais du temps ». A chacune de ses pierres s'attache un souvenir historique; les noms de Simon de Montfort, de Mortimer, de Henri de Lancastre et d'Élisabeth, la terrible reine demeurée malgré tout populaire, revivent dans ce monceau de débris, où sur des assises romanes s'élèvent des constructions normandes accrues de bâtiments de la Renaissance.

En partant de Warwick, vous rencontrerez ce splendide relief, illustré de nou-

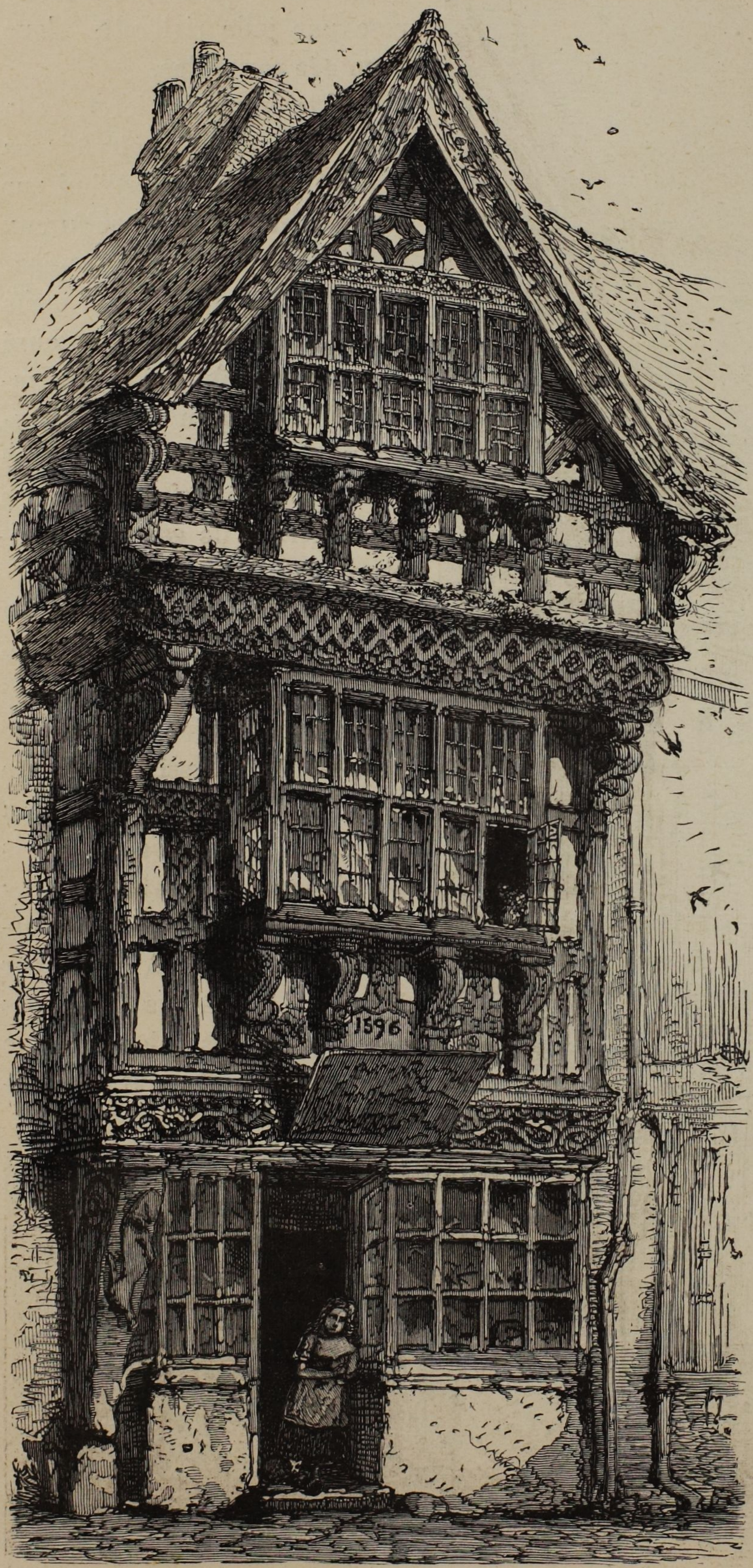
veau en notre siècle par un roman de Walter Scott, sur un monticule situé au milieu d'une plaine verte qu'arrose une jolie riviérette bleue terminée par un lac.



Une immense forêt, celle d'Arden, couvrait autrefois ce district, égayé aujourd'hui par une localité de bains sulfureux et ferrugineux, Leamington-Spa, que fréquentent en foule oisifs et malades. Le castel, entouré d'un fossé profond, a été récemment l'objet d'un essai de restauration; néanmoins, avec ses vieilles tours massives flanquées d'escaliers et de galeries où niche l'oiseau de proie, il représente toujours une image de délabrement et de mort. Dans son enceinte effondrée ont poussé des arbres et des arbustes de toute espèce. Aussi bien que le Colisée de Rome, cette ruine a sa flore, qui, sans contrat, a pris possession des quartiers de roc disjoints, des statues et des corniches ébréchées. A l'intérieur la mousse tapisse les cheminées et les frises; les baies en ogive des antiques salles ont un man-

KENILWORTH.

teau de ronces et de hampes; mille racines torses étreignent de leurs bras noueux ce monde de décombres, pour reparaître en bouquets verdoyants au-dessus des voûtes entr'ouvertes. Bref, des étages entiers sont redevenus le domaine incontesté de cette nature, qui reconquiert peu à peu et sans bruit les œuvres de l'art que l'homme abandonne.



STRATFORD. — Une vieille maison.

En aval de Warwick et à quelques milles seulement de Kenilworth, à l'endroit où l'Avon devient navigable, voici maintenant la petite ville de Stratford, où naquit en 1564 William Shakspeare.

Son père, qui fut un moment grand bailli du lieu, préparait la laine, disent les uns, était boucher, disent les autres. Peut-être, par un cumul fréquent à l'époque, exerçait-il les deux métiers à la fois. William était, paraît-il, le quatrième de neuf ou de dix enfants. Il aida d'abord son père dans son commerce; puis, à dix-huit ans, il épousa la fille d'un cultivateur, Anna Hattaway, sensiblement plus âgée que lui. Il ne s'oc-

cupa guère, il est vrai, de sa femme. En 1584 il se rendit à Londres, et dès lors il s'adonna à sa vocation. Vers 1513 il obtint de Jacques Ier la direction du théâtre de Blackfriars; mais il y renonça bientôt et se retira, tout à sa muse, dans son canton de Stratford, où il mourut en 1616.

La chambre où il vint au monde est une pièce à plafond bas, au premier étage d'une humble masure. On y voit dans un coin le buste du poète. Le rez-de-chaussée, une ancienne salle d'auberge, a été, comme la maison de Pierre Corneille à Petit-Couronne, transformée en un musée qui renferme divers objets rappelant la mémoire du grand dramaturge.

Près de là la ville a érigé un théâtre exclusivement shakspearien. Aux environs se pressent les sites immortalisés par les pièces ou par les ballades que l'on sait. Quant au tombeau de Shakspeare, il est dans l'église de Stratford, et vous pourrez voir aussi, dans l'abbaye de Westminster, à Londres, le monument qui le représente debout sur une sorte d'autel, le bras droit appuyé sur ses œuvres.

Stratford-sur-Avon, peuplé de huit milliers d'habitants et très agréablement situé, avait autrefois deux ponts fameux, construits sur l'ordre de la reine Mathilde, qui s'y était mouillée en passant à gué la rivière. Après sa mort, une abbaye fut élevée tout près de ces ponts. L'un d'eux, le Bove Bridge, démoli en 1839, était placé sous la protection de sainte Catherine. En ce temps-là toutes les populations étaient tenues de réparer à leurs frais les chaussées et les ponts. Un ordre religieux fut même créé tout exprès dans cette vue, pour venir en aide aux pèlerins et aux voyageurs. Ces *pontifes*, ou faiseurs de ponts, se répandirent d'Angleterre dans plusieurs contrées de l'Europe, et les laïques apprirent d'eux le secret de leur art. Ce fut, rappelons-le, à cette même époque, de 1177 à 1185, que fut construit sur le Rhône, au moyen des aumônes des fidèles, le célèbre pont d'Avignon, « où tout le monde dansait en rond », et qui, ainsi que le pont de Londres, portait à l'une de ses piles un sanctuaire, encore existant du reste.



Pays de Galles. — Chemin de montagne, près de Capol Curig.

XV

A TRAVERS LE COMTÉ DE MONMOUTH ET LE PAYS DE GALLES, CURIOSITÉS, MŒURS ET LÉGENDES. COUP D'ŒIL SUR L'ILE D'ANGLESEY

La Severn franchie, nous voici dans le pays de Galles (Wales), dont le comté de Monmouth et les rives de la Wye figurent comme le vestibule d'entrée.

Rien de plus enchanteur que cette vallée de la Wye, avec ses semis de roches pittoresques et ses massifs touffus de verdure. Près du confluent de la rivière se trouve Chepstow, dont le beau pont tubulaire est l'œuvre de l'ingénieur français Brunel. Là encore se dresse sur une éminence sourcilleuse un château ruiné que précèdent deux tours massives de l'époque normande. Plus loin, en continuant de longer l'estuaire de la Severn, large ici comme un bras de mer, on arrive à l'embouchure de l'Usk et à la ville de Newport, qui est le havre d'exportation des produits régionaux.

Le lecteur sait-il que ce district possède l'industrie charbonnière et métallurgique la plus florissante qu'il y ait au monde? Le touriste, en tout cas, à moins qu'il n'y ait intérêt de métier, ne se préoccupe guère de ce point de vue. A peine débarqué

aux bords de l'Usk, il court droit à Caerléon, la cité des légendes, où, « sept fois à Pâques et cinq fois à Noël », le roi Arthur tenait cour plénière.

Située à 4 kilomètres en amont de Newport, cette ville, qui n'est plus actuelle-



Le Monmouthshire. — La Wye, vue du château de Chepstow.

ment qu'une bourgade, avait été, au temps des Romains, sous le nom d'*Usca Silurum,* le chef-lieu de la *Britannia secunda.* Ses palais somptueux, ses toits dorés, ses temples, ses bains, ses aqueducs en faisaient alors une sorte de petite Rome provinciale. Mais de cette époque lointaine il ne lui reste plus que des débris d'enceinte, avec un certain nombre d'antiquités rassemblées dans un musée, et le rayon-

nement de l'âge gallois d'Arthur a d'ailleurs complètement éclipsé cette première période de splendeur, qui n'avait rien eu de national.

Le roi Arthur devint, on le sait, au XIIe siècle, le personnage autour duquel gravita tout un cycle de poèmes épiques et de romans. Il fut le héros type en leque s'incarnèrent à cette époque tous les souvenirs primitifs de la chevalerie.

Les bardes cambriens avaient célébré ses hauts faits contre ces Saxons et ces Angles envahisseurs qui finirent par refouler l'élément celtique du pays dans l'étroite péninsule montueuse comprise entre le canal de Bristol et l'estuaire de la Dee. Les trouvères à leur tour, amplifiant sur la tradition, montrèrent Arthur parcourant le monde pour le délivrer des géants et des monstres. Comme notre paladin Roland, il possédait une épée merveilleuse, *Dure-Entaille*, qu'il avait extraite, aussi facilement que d'un simple fourreau, du bloc de rocher où elle était encastrée. Ce fut même cet exploit qui lui valut d'être acclamé roi par les nobles bretons, après la mort d'Uter Pendragon.

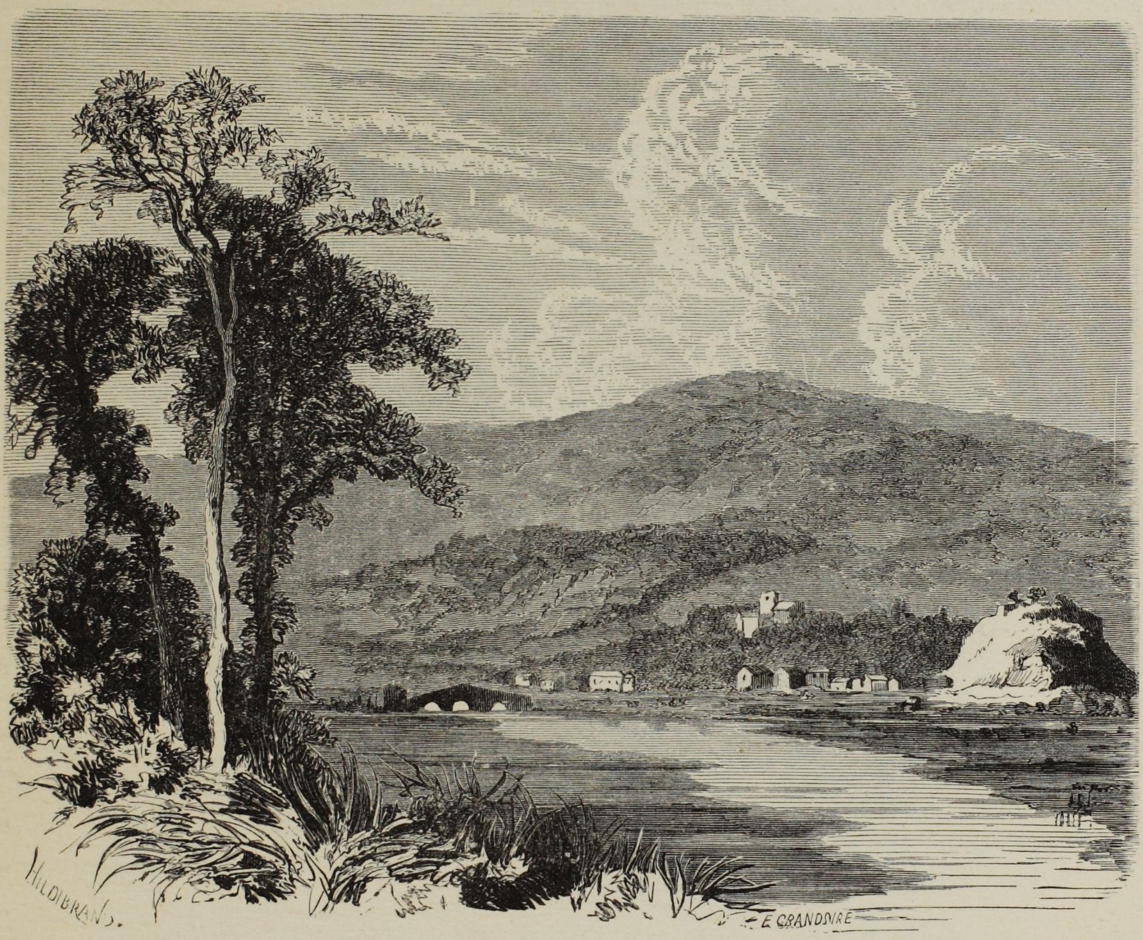
Dans l'intervalle de ses expéditions, il revenait se reposer à Caerléon, où chaque année, aux grandes fêtes, il recevait et traitait fastueusement la fleur des rois, des barons et des chevaliers de l'Europe entière. Il n'y avait pas de l'Occident à l'Orient un preux qui ne se crût tenu d'aller à sa cour. Quiconque recherchait la gloire passait le détroit pour voir par ses yeux le prince gallois dont la courtoisie et la splendide hospitalité étaient renommées en tout pays. Les humbles aimaient Arthur parce qu'il était bon et secourable; les puissants lui rendaient hommage aprce qu'ils l'admiraient en l'enviant; les porte-couronne même le flattaient, parce qu'ils avaient peur qu'il ne conquît le monde et ne les dépossédât de leurs États.

Dans un champ près du musée de Caerléon, on ne manquera pas de vous montrer une enceinte creuse, de forme elliptique, qui mesure 200 pieds carrés environ : les gens du pays veulent y voir l'emplacement de la fameuse *table ronde*, emblème de l'égalité chevaleresque, autour de laquelle s'asseyaient les convives du héros gallois; mais, entre nous, les rangs de gradins qu'on y a retrouvés prouvent que c'est tout bonnement un ex-amphithéâtre romain.

Quand Arthur mourut, son épée disparut magiquement, et lui-même il eut une fin non moins mystérieuse que celle de Romulus au Vallon de la Chèvre. Une barque conduite par les fées Morgane et Viviane s'en vint, dit-on, enlever son corps et le porta dans une île près de Glastonbury. Mais le peuple kymrique ne voulut pas croire qu'il fût mort. Comme Barberousse, Arthur était censé reposer dans une caverne enchantée d'où il devait sortir un jour pour délivrer la Bretagne. Vainement le roi Henri II Plantagenet, afin de porter le coup de mort à la légende, fit-il faire, dans le cimetière de l'abbaye de Glastonbury, des fouilles qui mirent à jour la soi-disant sépulture du prince breton, un chêne creux rempli d'ossements gigantesques : les Gallois ne virent dans cette prétendue trouvaille qu'une supposition insidieuse de la politique et s'en tinrent à leur antique tradition.

Jusqu'au cinquième Plantagenet, Édouard Ier (1272-1307), les successeurs d'Arthur se maintinrent indépendants de fait au sein de leurs montagnes. Leur vassalité envers la couronne n'était que nominale. Édouard résolut enfin de la rendre

effective; il attaqua le roi Llewellyn, le battit en plusieurs rencontres ainsi que les seigneurs gallois, et obligea ce peuple réfractaire à lui jurer obédience et fidélité. De ce moment date le titre que porte aujourd'hui l'héritier présomptif du trône britannique. Un fils lui étant né pendant qu'il se trouvait dans le pays, Édouard nomma cet enfant « prince de Galles ». C'est ainsi que chez nous, à partir du règne de Charles V, l'achat de la province du Viennois, dont les comtes s'intitulaient « dau-



CAERLÉON.

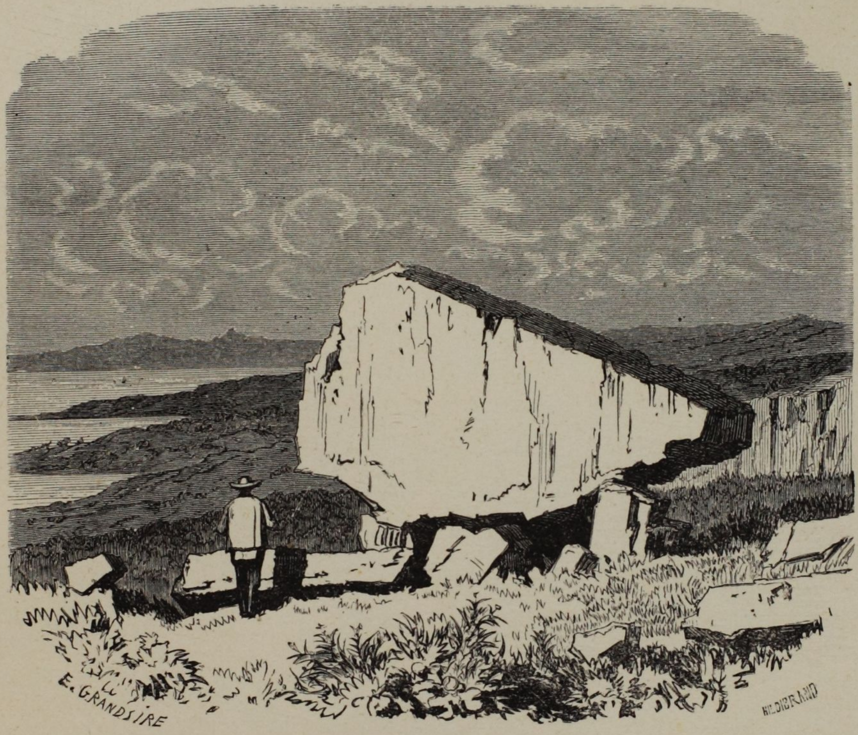
phins », à cause de l'animal symbolique figurant dans leurs armes, valut aux fils aînés de nos souverains l'appellation qu'ils ont gardée jusqu'à la fin de la monarchie.

Au delà de Newport, qui fait encore partie du Monmouthshire, on entre dans le pays de Galles proprement dit, et dès Cardiff, au confluent de la rivière Taff et du golfe de Bristol, on entend résonner l'idiome national des anciens Bretons, le *Welsh*, comme on l'appelle.

Le comté de Clamorgan, dont cette petite ville industrielle est le chef-lieu, est également un district d'usines où l'on travaille le fer, le cuivre et le plomb, fournis par les mines d'alentour. De là jusqu'à Neath et jusqu'à Swansea, on n'aperçoit plus que des collines glabres sur lesquelles ondoient comme des nuages gris les gerbes de fumée vomies par les cheminées des fabriques; l'air ambiant est tout im-

prégné des vapeurs sulfureuses et arsenicales que dégagent les manufactures de cuivre.

Swansea, dont le nom signifie « mer du Cygne », est la plus grosse cité de la Galles du Sud et compte 70 000 âmes environ. Là, sur l'éperon rocheux et sauvage du Gower, se trouve le grand dolmen dit la « Pierre d'Arthur ». Dans la péninsule galloise comme dans notre Bretagne, les mégalithes surabondent. Celui-ci est un bloc de 14 pieds de haut sur 7 d'épaisseur, qui recouvrait sans doute autrefois une de ces fontaines médicinales consacrées par le culte des druides. Plus d'une source régionale passe aujourd'hui encore pour avoir de merveilleuses vertus curatives,



SWANSEA. — Pierre d'Arthur.

et les gens du pays qui les visitent y jettent une épingle après avoir bu de leur onde.

Dans un poème du cycle de la Table Ronde écrit chez nous au XIIe siècle par le trouvère Chrétien de Troyes sur une donnée primitive d'un barde du Clamorgan, il est question d'une fontaine de cette sorte dont l'eau répandue au dehors avait pour effet d'exciter un violent orage. Le bassin, dit le poète, en était d'or, et l'on y accédait par un perron tout en rubis et en émeraudes. Un imprudent en ayant troublé l'onde sacro-sainte, un « chevalier noir » vient pour le combattre; mais il est tué par l'audacieux Kénon, qui raconte précisément, après coup, son étrange aventure aux commensaux d'Arthur occupés à boire l'hydromel, tandis que le roi sommeille.

Au nord-ouest de Swansea, au sommet d'une autre baie dans laquelle débouche le fleuve Towy, voici maintenant la vieille cité de Caermarthen, qui fut longtemps la capitale des Gallois, et dont un voyageur compare le site gracieux à celui de

Quimperlé, le chef-lieu de notre « Arcadie bretonne ». C'est là que se bifurquait jadis la chaussée romaine qui portait le nom de *Via Julia*.

La tradition veut que le fameux prophète Merlin y soit né; la contrée, en tout cas, est pleine de son souvenir. A une lieue de la ville environ, un rocher creux est réputé être la grotte où la fée Viviane emprisonna pour toujours l'enchanteur, qui s'était endormi sans méfiance sur ses genoux. Dans une des rues de Caermarthen se dresse également le « chêne de Merlin ». Les habitants étaient convaincus que, le jour où les rameaux de cet arbre tomberaient, tout le comté disparaîtrait sous l'eau; aussi l'ont-ils enduit de chaux pour le préserver, ainsi qu'eux, de la ruine finale.



Pays de Galles. — Harpe galloise.

Un autre trait de ressemblance entre le pays de Galles et notre province d'Armorique, c'est l'abondance de superstitions et de mythes. Tout un peuple de fées et d'êtres surnaturels y détient l'empire de l'air et des eaux. Souvent même chaque maison a son esprit du foyer, ce *Puck* dont il est question dans le *Songe d'une nuit d'été* de Shakspeare, et qu'on retrouve aussi en Frise et en Islande sous un nom à peu près identique. Ce génie familier balaie volontiers la maison et rend toutes sortes de services, ce qui ne l'empêche pas de jouer, à l'occasion, de vilains tours aux hôtes du logis, de s'amuser à faire aboyer les chiens et à causer des peurs blêmes aux jeunes filles. Il y a aussi les « lutins du feu » qui, sous la forme de flammes bleuâtres, hantent certaines combes marécageuses du pays, en sonnant du cor ou en produisant d'autres bruits étranges, effroi des humains. On devine que ces esprits follets, qui passent pour empoisonner les gazons et pour incendier le foin et le blé, ne sont autres que les émanations gazeuses provenant des matières organiques en décomposition dans les eaux.

Ces populations de race kymrique n'ont pas seulement gardé du vieux temps leurs idées et leur langue; elles en ont aussi retenu, comme on le verra ci-après, le goût de cette poésie bardique en laquelle excellaient leurs aïeux. La fameuse harpe galloise elle-même, dont les accords furent l'accompagnement de tant de récits épiques, s'est transmise, quoique un peu modifiée, de génération en génération. La

telyn, comme on l'appelle, est aujourd'hui un instrument à triple rang de cordes, dont les artistes du terroir tirent tantôt des mélodies douces et mélancoliques, tantôt des sons vibrants et guerriers. Chaque seigneur de Galles autrefois avait son harpiste, de même que tout châtelain de l'Écosse avait son joueur de cornemuse, et le roi Arthur avait institué des prix que l'on décernait aux meilleurs ménestrels.

Le comté de Pembroke, dont le nom signifie « tête de péninsule », et la plus grande partie de celui de Cardigan appartiennent encore à South Wales (Galles du Sud), dont les plus hautes cimes, même dans la chaîne des *Black montains* (montagnes Noires), n'excèdent guère 7 ou 800 mètres. Dans la Galles du Nord, qui commence au delà du promontoire d'Aberytswith, à peu près au milieu de la baie de Cardigan, vont s'offrir à nous des sommités d'une élévation plus considérable. On peut dire cependant, en thèse générale, que ce qui fait l'originalité de toute cette péninsule britannique, c'est moins l'altitude de ses reliefs que la variété infinie de ses aspects, le charme sauvage de ses vallées, son riche habillement de verdure, son abondance d'eaux ruisselantes et de lacs. Et, à ce point de vue même, c'est encore le nord qui est le mieux partagé.

La série des paysages grandioses s'ouvre de ce côté par le fier sommet du Cadair-Idris (890 mètres), qui commande d'une part le comté de Merioneth, et de l'autre celui de Montgomery. Le district à travers lequel on chemine et à l'horizon duquel on le voit se dresser, sitôt que l'on dépasse à gauche le port précité d'Aberytswith, est beaucoup plus âpre et accidenté que la région située en deçà, et plus on s'avance, plus les lieux revêtent un caractère solitaire et sauvage. Après avoir été l'asile des derniers défenseurs de la nationalité galloise, cette partie de la presqu'île devint, au XVIe siècle, le quartier général d'une célèbre bande de brigands, les « hommes rouges », qui était la terreur des populations. Chaque soir, dit-on, les fermiers plaçaient des faux dans leurs cheminées pour empêcher les malandrins d'entrer chez eux par cette voie. Il fallut mettre sur pied tout un corps de troupes pour purger la contrée de ces écumeurs, auxquels s'étaient joints, comme il arrive toujours en pareil cas, des soldats débandés à la suite de la dernière guerre, celle des Deux-Roses, et des mécontents de toute sorte.

Le Cadair-Idris, ou « siège d'Idris », tient son nom d'un certain géant Idris, analogue à notre Gargantua, qui habitait jadis son sommet. Le col par lequel on franchit la montagne ressemble à un *port* pyrénéen. D'énormes blocs de rocher, menaçant de s'écrouler sur la tête du touriste, enserrent des deux côtés le défilé, au fond duquel, dans un précipice, gronde un torrent aux ondes laiteuses.

La gorge passée, les sites reprennent une figure plus riante, les hauteurs s'abaissent peu à peu, et l'on arrive à une large et fertile vallée, dite la « vallée des Noisetiers » — on pourrait aussi bien l'appeler la vallée des Bruyères, — où s'élève la ville de Dolgelly. Plus à l'ouest, au bord de la mer d'Irlande, s'échelonnent Barmouth et Harlech.

Barmouth offre peu d'intérêt; en revanche, Harlech se recommande par son vieux château, un des plus beaux du pays de Galles. Ce burg à quatre tours, construit



Swansea. — Phare de cette ville.

par Édouard Ier, le Plantagenet qui entreprit, je l'ai dit, d'asservir les Gallois, s'élève sur un énorme rocher dominant l'Océan. C'est là que se réfugia Marguerite d'Anjou après la bataille de Northampton (1440).

Tout au fond de cette même courbe qui ferme au nord la baie de Cardigan, mais de l'autre côté de la jolie rivière de Glas-Llyn, dont les eaux cristallines reflètent tant de bois verts et de bruyères violettes, on aperçoit, faisant face à Harlech, le petit port de Trémadoc. Dans les monts d'alentour, l'aimant abonde, dit-on, au point d'affecter sensiblement l'aiguille de la boussole sur les navires qui approchent de cette côte.

Franchissons d'une enjambée le long promontoire qui s'avance ici dans la mer d'Irlande : nous voici à Caernarvon, chef-lieu du comté de Merioneth. Ce port de



CAERNARVON. — Le Château.

pêche et de cabotage, l'ex-*Segontium* des Romains, ne compte guère plus de 10000 habitants. C'était là que primitivement les druides et les bardes leurs associés, qui présidaient aux destinées de la nation kymrique, tenaient leurs assemblées sacro-saintes aux équinoxes et aux solstices. Quand les prêtres bretons eurent été massacrés en l'an 60 par Suetonius Paulinus et que l'introduction du christianisme dans l'île eut achevé de les détrôner, les bardes ne laissèrent pas de leur survivre et de conserver une partie de leurs pratiques et de leurs rites. Ce furent ces « néo-druides », comme on les a nommés, qui attisèrent le mouvement de résistance celtique contre les Angles et les Saxons d'abord, puis contre les Normands.

Aujourd'hui encore, en souvenir d'eux, ont lieu à Caernarvon des assemblées bardiques qui attirent les populations d'alentour. Ces joutes littéraires, poétiques



ENVIRONS DE CAERNARVON. — Sommet du Snowdon.

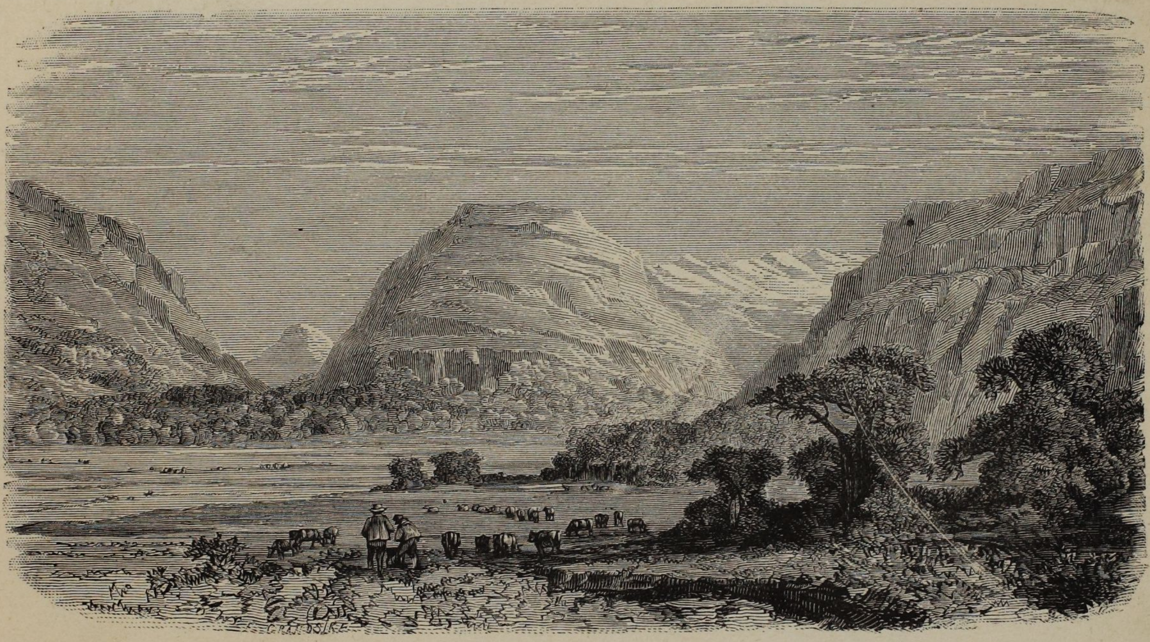
et musicales à la fois, fondées, dit-on, par le roi Arthur, s'appellent *Eisteddtfod*. Elles sont destinées à exciter le développement des talents et à raviver le goût des traditions qui firent la gloire du pays. Des récompenses solennelles y sont décernées aux auteurs des meilleures poésies kymriques et des chants les plus inspirés. Le lieu de réunion est un cercle de pierres sacrées sur la place du Château.

Ce château de Caernarvon, qui remonte, comme celui de Harlech, au règne d'Édouard Ier (fin du XIIIe siècle), est une des plus belles ruines qu'on puisse voir. Il s'élève sur un rocher au bord de la mer et se compose de nombreuses tours réunies par des murailles massives et communiquant entre elles au moyen d'une triple galerie. Du donjon principal, celui de l'Aigle, au faîte duquel mène un escalier de 158 marches, on jouit d'une splendide perspective sur tout le district et le golfe. C'est dans ce castel que la reine Éléonore mit au monde le premier « prince de Galles », dont j'ai parlé ci-dessus.

La cime maîtresse de la contrée et de toute la presqu'île galloise est le Snowdon,

en kymrique *Pen-Eriri*, « pic des Aigles », qui dresse au sud-est de Caernarvon ses assises d'ardoises traversées de roches porphyriques. Cette « montagne des montagnes », dont l'altitude atteint presque 1100 mètres, est couverte de neige six mois de l'année. A l'époque glaciaire, elle était le centre de six épanchements qui rayonnaient dans les vallées situées à ses pieds. De ces antiques coulées il reste, dans les divers cirques du massif, des lacs d'eau verte profonds qu'on désigne sous le nom de *Llyns*. Le Snowdon était jadis pour les bardes une sorte de Parnasse : le jour où s'écroulera ce « pic de l'Awen », c'est-à-dire de la Muse, sera, prophétisaient-ils, le dernier du monde.

En attendant que cette prédiction se vérifie, tout un peuple de touristes fait,



ENVIRONS DE CAPEL CURIG. — Le Fort de Merlin.

chaque été, l'ascension et le tour de la grande sommité galloise. La vue de l'horizon de collines, de vallées, de promontoires et de golfes, s'étendant de la baie de Cardigan au détroit de Menai et à Holy-Head, récompense de leurs peines les grimpeurs, lesquels ont, pour surcroît, le plaisir de parcourir, à l'aller ou au retour, la fameuse passe de Llanberis, ouverte au nord de la cime.

D'énormes rochers couchés ou debout le long d'un torrent qui va se jeter près de là dans le lac Saint-Peris forment l'encadrement de ce défilé, qui longe le village de Capel Curig et offre à sa partie supérieure un aspect de désolation lugubre. Non loin de là est le rocher dit le « Fort de Merlin », puis un autre lac, le Llyn Dinas, entouré d'un cercle de monts magnifiques, et, de l'autre côté du Snowdon, le pont romantique d'Aber-Glas-Llyn, qui a sa légende, comme le pic de l'Awen. Quand on se penchait autrefois sur sa rampe toute tapissée de lierre, on entendait sortir du fond de l'abîme un appel de détresse pareil à celui d'un homme qui se noie. Mais malheur au voyageur compatissant qui essayait de porter secours à l'être supposé



ENVIRONS DE SWANSEA. — Le pont d'Aber-Glas-Llyn.

en péril ! Cette plainte n'était qu'une ruse de l'Esprit des eaux, une espèce de Loreley galloise qui attirait ainsi le passant pour l'entraîner dans le gouffre.

Nous voici parvenus de ce pas à l'extrémité septentrionale de cette étrange péninsule gaélique, une des plus anciennes terres existantes, si, comme le disent les géologues, elle fut le premier noyau de l'île bretonne qui, à l'époque primaire, émergea au-dessus de l'Océan. Là, en deçà du beau promontoire d'Orme's Head, qui



CONWAY. — Le Château : Ruines de la salle de festin (*banqueting hall*).

porte un phare hdut de 98 mètres, s'élève sur une pente abrupte, à l'embouchure de la rivière de Conway, la petite ville du même nom (4000 habitants). Ce n'est guère qu'un bourg féodal blotti autour d'un antique château contemporain de celui de Caernarvon. Rien de plus fier comme aspect que ce manoir à l'enceinte puissante qu'ont chanté tant de poètes britanniques. Sa tour circulaire renferme une pièce de 40 mètres de longueur éclairée par une superbe fenêtre ogivale, et il faut voir surtout, au clair de la lune, les ruines de son *banqueting hall* (salle de festin), avec le treillissement de lierre et de plantes grimpantes qui en font le débris le plus fruste et le plus poétique que l'on puisse rêver.

Un pont tubulaire traverse la rivière au pied de ce castel; après quoi, le chemin



Anglesey. — Phare de Holy-Head.

de fer qui sillonne cette côte tourmentée serpente comme il peut, à grand renfort de travaux d'art dispendieux, d'un cap et d'un golfe à l'autre, jusqu'à la ville moderne de Bangor, où se fait la bifurcation des voies : l'un des rameaux de la chaussée continue de courir vers le sud pour longer le littoral gallois; l'autre infléchit à l'ouest pour traverser le détroit de Menai et gagner le port de Holy-Head.

Deux ponts réunissent ici la grande terre à la petite : l'un est le pont suspendu, long de 325 mètres, que maintiennent en l'air 16 chaînes fixées de chaque côté aux roches du rivage; l'autre, placé à 1 mille (1 609 mètres) du premier, est le pont tubulaire construit par Stephenson il y a quarante ans, et qui sert à la voie ferrée. Il mesure 525 mètres de longueur, et sa pile centrale s'appuie à un écueil situé au milieu du détroit. L'un et l'autre ont assez de hauteur au-dessus des plus fortes marées (30 mètres) pour que les bâtiments ordinaires puissent passer dessous voiles déployées.

Anglesey ou Anglesea, l'antique *Mona*, « l'île ombragée » des bardes, a perdu sa parure de forêts. Ce coin de terre celtique, où les prêtres des Gaules venaient chercher l'initiation, serait aujourd'hui tout nu, n'était les magnifiques jardins qu'on y a créés et dans lesquels la douceur du climat permet aux bambous de croître en plein air. Comme Wight, comme Jersey et tout l'archipel normand, elle attenait autrefois au continent. Les flots l'en ont après coup détachée, et le canal de séparation semble même se creuser de siècle en siècle. On parle en effet d'un temps où l'on pouvait, à marée basse, aller à cheval d'Anglesey à la côte de Galles. Actuellement, la passe a une profondeur minimum de 4 mètres. La capitale, Beaumaris, sise à l'entrée nord du bras de mer, compte 2000 âmes environ. A part les découpures des rivages et les perspectives de l'horizon marin, le pays n'offre point du reste de curiosités extraordinaires. A l'extrémité ouest du massif insulaire est un îlot jusqu'auquel est poussé le chemin de fer : c'est Holy-Head, dont le port est dominé par un rocher abrupt; sur un écueil, tout à fait au nord-ouest, un phare de premier ordre signale aux marins la route de Liverpool et celle du détroit de Menai.



WESTMORELAND. — Cottages.

XVI

DES BORDS DE L'OUSE A CEUX DE LA MERSEY — LA FORÊT DE SHERWOOD YORK ET SA CATHÉDRALE — A TRAVERS LE DISTRICT DES LACS SITES DU CUMBERLAND ET DU WESTMORELAND

Revenons à la côte est de l'Angleterre, et arrêtons-nous dans la vallée de l'Ouse. Là, en pays plat, sur la Cam, un affluent sud du fleuve précité, s'élève une ville de 35 000 âmes environ, chef-lieu d'un comté riche en prairies : c'est Cambridge, l'autre cité universitaire d'outre-Manche.

Avec ses rues étroites et paisibles, elle a, comme sa sœur Oxford, un caractère tout patriarcal. Ses vraies curiosités, à elle aussi, ce sont ses dix-neuf collèges, qui forment des corporations indépendantes les unes des autres, ayant chacune leur constitution et leurs revenus : toute une république scolaire gouvernée par un sénat dont la juridiction s'étend à un mille de la ville. Deux autres collèges, récemment créés, sont affectés aux jeunes filles, et l'un d'eux, à l'heure où nous écrivons, a pour vice-principale la fille même de M. Gladstone.

Tous ces établissements sont agglomérés, plus ou moins près de l'eau, le long de la Cam. Le Trinity College, fondé en 1546, est le plus riche et le plus fréquenté. Il a pour emblème un croissant noir et se compose de quatre corps de bâtiments. Newton, qui en fit partie, y a sa statue à l'entrée de la chapelle. Le Saint-John's College, ou Collège de Saint-Jean, avec sa belle tour carrée et sa façade monumentale, est sis au nord du précédent, sur les deux rives du fleuve, qui passe là sous un pont des Soupirs délicatement sculpté et percé de fenêtres grillées.

Le King's College (Collège du Roi, 1440), surmonté de clochetons à jour et de tourelles d'angle, possède une somptueuse chapelle, avec une voûte d'une hauteur prodigieuse et de magnifiques vitraux. Son emblème, qu'on arbore au moment des régates du mois de mai, est formé de trois roses. Peut-être le plus pittoresque est-il cependant le Queen's College (Collège de la Reine). Érasme y séjourna longtemps, et l'un des bâtiments porte encore le nom d'*Erasmus Court*. Un pont de bois ancien, que notre gravure reproduit, mène de l'autre côté de la Cam à une terrasse ombragée d'arbres touffus. Citons enfin le Christ's College (1506), où l'on montre les appartements que Milton occupa, et, dans les jardins, un mûrier planté par le chantre du *Paradis perdu*.

A 20 kilomètres au nord-est de Cambridge se trouve le champ d'entraînement de Newmarket, où gentlemen-riders et jockeys préparent leurs chevaux pour les courses d'Epsom.

Le comté de Nottingham, qui s'étend un peu plus au nord, est un pays de transition entre les plaines du Lincoln à l'est et les monts du Derby à l'ouest. Là se déroule la belle vallée du Trent; là s'élève cette forêt de Sherwood, où Robin Hood, né près de Sheffield, avait sa retraite. Lors de la conquête de 1066, non seulement tout le clergé saxon et danois fut remplacé par des clercs normands venus de France, mais encore tous les notables de même origine furent dépouillés de leurs domaines au profit des envahisseurs. On vit alors — et le fait se retrouve à l'origine de tout patriciat — de simples fils de bouviers passer d'emblée à l'état de gentilshommes et de grands propriétaires terriens. C'est, ne l'oublions pas, à cette dépossession brutale, décrétée après la bataille de Hastings par le fils de Robert le Diable, que l'aristocratie d'Angleterre, si pleine de fierté et de morgue, doit ses titres de noblesse primitifs.

Mais, parmi les vaincus, un bon nombre de patriotes refusèrent de se soumettre aux soldats de Guillaume et aimèrent mieux se retirer dans des lieux déserts, au milieu des bois et des marécages, pour y vivre à leur guise en chassant. Et les solitudes de refuge ne leur manquaient pas. L'Angleterre, en ce temps-là, n'était pas encore la vaste prairie unicolore, sillonnée de parcs, de routes et de chemins de fer, qu'elle est aujourd'hui. Au centre notamment, il subsistait d'immenses lambeaux de ces futaies antiques dont César parle dans ses *Commentaires*, et où les ancêtres des rois plantagenets avaient si âprement maintenu leurs privilèges cynégétiques. La forêt de Sherwood, dans le Nottinghamshire, était de ce nombre, et ce fut là que les *outlaws*, les « gens hors la loi », comme on appela les insoumis de la première heure, cherchèrent un asile.

Grâce à leur rôle même qui frappait les masses, ces hommes devinrent, comme



CAMBRIDGE. — Tour du Collège Saint-Jean.

de juste, les héros de prédilection des chants populaires de la Grande-Bretagne. Comme de juste aussi, aux réfractaires de l'ordre politique se joignirent peu à peu des gens d'autre sorte, et la forêt de Sherwood fut bientôt le quartier général des bandits, des fugitifs, des braconniers endurcis, de tous ceux auxquels répugnait le frein des lois ou qui avaient maille à partir avec la justice. La sentence

d'*Outlawry* avait nécessairement pour effet de condamner à la vie errante du taillis celui qu'elle avait frappé. En Corse, quiconque a eu « un malheur » prend le maquis; en Angleterre, le maquis, c'était la forêt de Nottingham, avec ses halliers



CAMBRIDGE. — Pont du collège de la Reine.

impénétrables et quasi vierges. Or la vie errante mène droit au brigandage; l'homme des bois redevient forcément un fauve, retourne moralement à la sauvagerie; les deux idées, en français, sont même corrélatives : le mot « sauvage », en effet, ne vient-il pas du latin *silva*?

La tradition une fois établie, la poésie, elle, ne distingua pas : c'est ainsi qu'à côté de l'épopée nationale du roi Arthur, il se forma un autre cycle célébrant les buissons et les arbres avec les vaillants qui habitaient parmi les arbres et les buis-



NOTTINGHAMSHIRE. — La forêt de Sherwood.

sons. Robin Hood fut le chef et la personnification de cette gent forestière en laquelle on persista à ne voir que des défenseurs des libertés publiques.

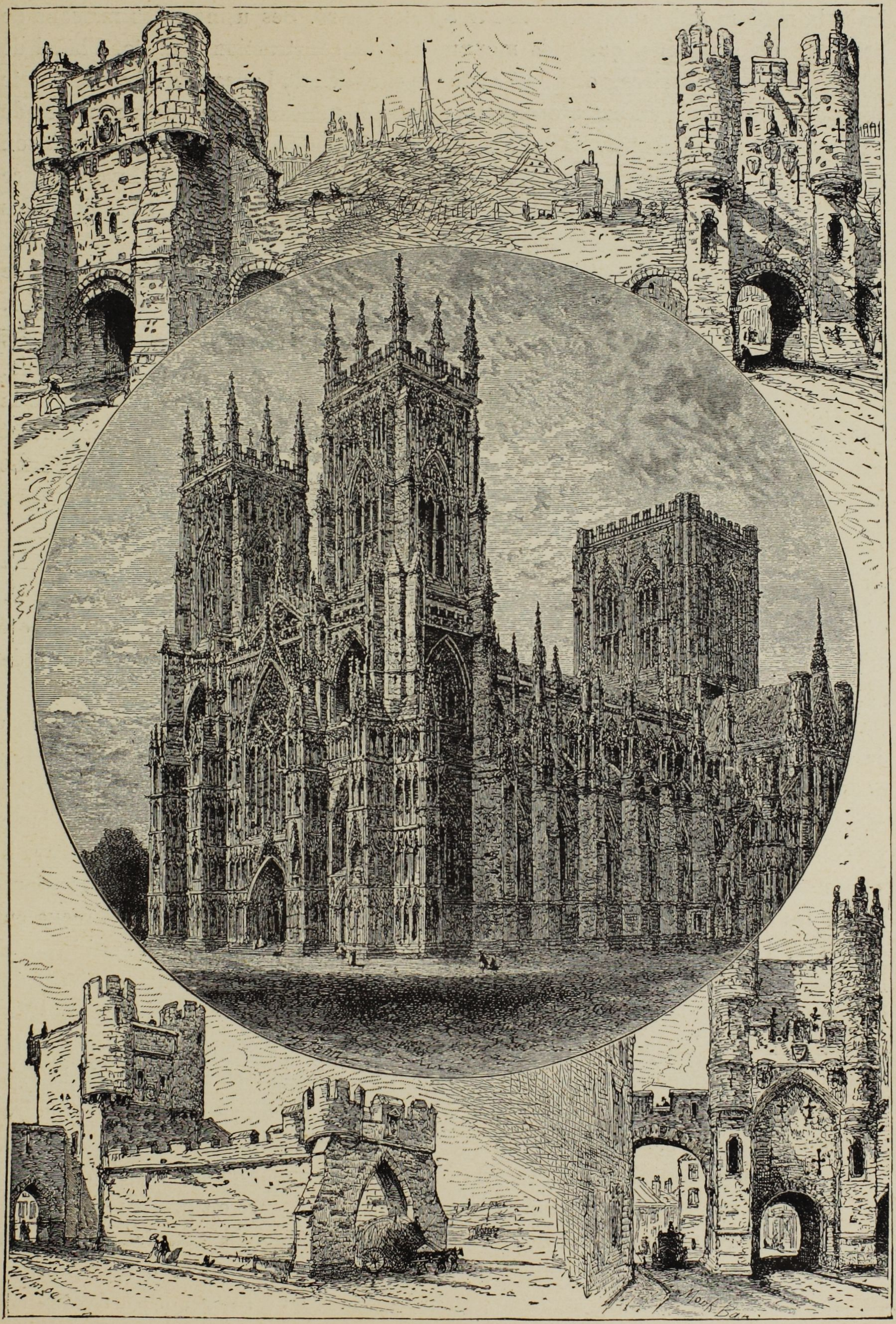
Édouard III, au XIVe siècle, rendit contre ces rôdeurs une loi des suspects. Le statut nous apprend que cette caste se composait alors, en premier lieu, de malandrins organisés en troupes auxquels on donnait le nom de *Ravageurs*, de *Gens de Robert*, de *Traille-bâton*, puis de voleurs d'occasion, d'aventuriers, de filous et de malfaiteurs de toute catégorie. Ajoutons-y même un certain nombre de paysans vagabonds qui, notamment après la grande peste de 1649, vinrent rallier le gros des routiers. Tous ces gens avaient, disait-on, « des têtes de loup qu'on pouvait impunément couper ».

Depuis un siècle, la forêt de Sherwood a subi bien des essartements; dans une de ses vastes clairières, il y a même une ville de 10 000 âmes, Mansfield, qui est le centre d'un marché agricole; ce qu'il en subsiste néanmoins, de Nottingham à Worksop, constitue encore le plus beau reste des anciens massifs arborescents de l'Angleterre. Pour n'être plus peuplée d'hommes-loups, cette futaie n'a pas perdu toute sa grandeur et sa poésie. Des chênes, plusieurs fois centenaires, continuent d'y étendre, au-dessus des aires à pâtis où broutent paisiblement les moutons, leurs ramures puissantes et noueuses; l'orme, le hêtre et le frêne continuent d'associer leur ample frondaison à celle de cette essence reine. L'ensemble, à coup sûr, avec les parcs de plaisance et les maisons de campagne épars dans les intervalles du fourré, ne rend plus l'image de ces sombres zones sylvestres qui couvraient jadis les comtés actuels de Nottingham, de Gloucester et de Hamps; mais, que voulez-vous! depuis que le monde existe, l'œuvre de déboisement a toujours marché en raison directe de la civilisation, et les contrées de l'Europe où la déforestation a été le plus complète et le plus rapide sont aussi, la Grèce en témoigne, celles où la culture matérielle et morale a jeté ses plus vifs rayonnements.

Dans le comté de Derby, qui se déroule plus à l'ouest, des collines considé rables commencent à nous apparaître. Ce ne sont pas encore ces montagnes du Cumberland vers lesquelles nous nous dirigerons tout à l'heure; mais les coupes boisées du terrain, qu'interrompent de gracieuses vallées, préludent déjà d'une façon pittoresque à la chaîne *Pennine* qui, plus loin, prolonge jusqu'aux Cheviots d'Écosse ses reliefs de 900 mètres de haut.

Le grand cours d'eau de la contrée, c'est le Trent, qui débouche dans ce vaste estuaire de l'Humber (50 kilomètres de long) où est situé le gros port de Hull. Ici, c'est-à-dire à l'endroit où l'Angleterre va se rétrécissant entre les deux mers, nous sommes juste à la hauteur de Manchester et de Liverpool. Il nous suffit d'incliner un peu au couchant pour nous retrouver, près du pays de Galles, sur les bords de la Mersey, la rivière du monde qui fait mouvoir le plus de roues et de manufactures, et celle aussi qui, après la Tamise, porte le plus grand nombre de navires.

Manchester est, on le sait, avec ses 600 000 âmes, la ville par excellence de l'industrie cotonnière; elle est, non pas sur la Mersey même, mais sur un petit affluent, l'Irwell, à 50 kilomètres sans plus de l'immense havre qui lui envoie, à l'état



YORK. — La cathédrale et les portes.

brut, la matière qu'elle exporte ensuite à l'état ouvré. Des usines, des maisons de briques, des magasins, quelques monuments de construction récente, l'hôtel de ville, le palais des Assises, voilà tout ce que le chef-lieu du Lancastre offre au touriste épris de curiosités d'un autre ordre. De même, des docks immenses, des nuées de navires, un beau tribunal, un musée, un tunnel sous-fluvial reliant la ville à son faubourg effectif de Birkenhead, voilà, d'autre part, tout le bilan de Liverpool, ce gigantesque et tumultueux entrepôt, auquel manquent et manqueront toujours les aspects pittoresques de Hambourg et d'Anvers.

Le pays lui-même, malgré la richesse de ses villes, produit une impression de tristesse. Ce n'est en somme qu'un marais, compris entre les montagnes et la mer. Le terrain d'argile résistante se prête à peine à la culture; le vent, la pluie, la fumée, les scories et la poussière noire de charbon achèvent le désagrément de l'ensemble. Ce n'est que dans le haut bassin de la Mersey, et, plus au sud, sur les rives de la Dee, c'est-à-dire dans la région de Chester, que le sol redevient verdoyant et enfante ces gras herbages broutés par plus de 100 000 vaches dont le lait fournit le fameux fromage que l'on sait.

Quittons vite ce rivage de la mer d'Irlande et rétrogradons vers York.

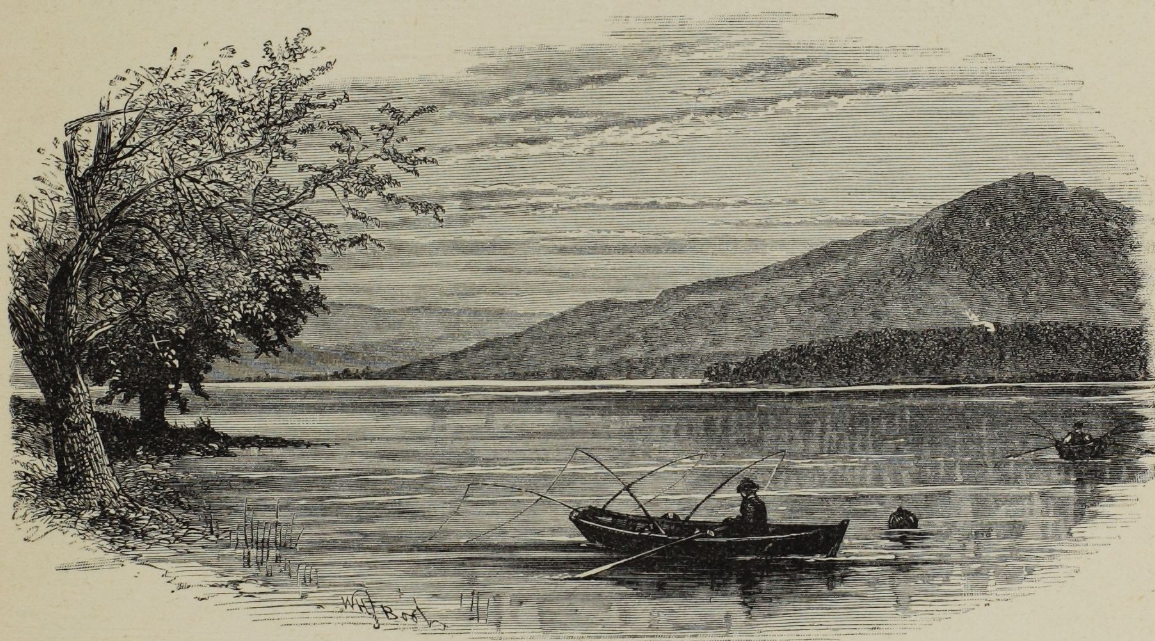
Ce comté agricole est de beaucoup le plus grand de l'Angleterre. Assez uni à l'ouest et à l'est, il se renfle au nord en un vaste plateau de 5 à 600 mètres de haut, où tout est en pâturages. La ville d'York (50 000 âmes), qui en est le chef-lieu, est située sur la petite Ouse, un affluent de l'estuaire de l'Humber que des bâtiments de plus de 100 tonneaux remontent jusqu'à ses quais.

Cet ancien *Eboracum* des Romains était resté une cité importante au temps de l'Heptarchie anglo-saxonne. S'il n'est pas certain que Constantin le Grand y naquit, il l'est du moins que Septime-Sévère y mourut en 211, et que le célèbre Alcuin y vit le jour en 735. Ce dernier, en 766, devint le directeur de l'école yorkaise, renommée alors dans tout l'Occident. Appelé ensuite par Charlemagne, il ne quitta plus la France, où, sous la direction de l'empereur, il entreprit la restauration des lettres. Il mourut en 804 à l'abbaye de Saint-Martin, qu'il avait reçue en don et où il avait créé une école à l'imitation de celle d'York. Ce fut lui qui inventa la division de l'enseignement en sept arts libéraux, correspondant aux sept jours de la semaine, qui subsista pendant tout le moyen âge. Le *trivium*, rappelons-le, bien que la mention n'ait plus pour nous qu'un intérêt fort rétrospectif, comprenait la grammaire, la logique et la rhétorique, toutes trois adoptées en l'honneur de la Trinité; les autres branches, au nombre de quatre (*quadrivium*), en souvenir des quatre fleuves du Paradis, étaient l'arithmétique, la géométrie, la musique et l'astronomie : voilà certes un programme d'études que le temps a singulièrement amplifié.

Les anciens remparts d'York (Old-Wall) existent encore en partie : six portes et vingt tours avec leurs poternes, dont on peut prendre une idée par les figurations d'angle de la gravure jointe à notre texte. Cette enceinte, pavée en briques, forme aujourd'hui une promenade agréable autour de la ville. Ce fut sur les créneaux de Micklegate Bar, une des portes ici reproduites, qu'après la bataille de Wakefield (1460), où les partisans de la Rose blanche furent défaits, Henri VI fit planter, avec

une couronne de papier, symbole dérisoire des prétentions de ses adversaires à la royauté, les têtes du duc Richard d'York et de son fils.

Le vieux château, le premier que Guillaume le Conquérant édifia sur le sol anglais après sa victoire de Hastings, renferme actuellement le palais de justice et la prison. C'est une construction imposante et massive, avec un donjon circulaire, *Clifford's Tower*, de l'aspect le plus pittoresque. Mais le joyau d'York, qui possède d'ailleurs une vingtaine d'églises, c'est sa cathédrale, siège de l'un des deux archevêchés de l'Angleterre. Fondée en 626, dans le quartier le plus élevé de la ville, puis reconstruite aux XIIIe et XIVe siècles en style ogival flamboyant, elle mesure en longueur 7 mètres de plus que Saint-Paul de Londres. A sa façade ouest se dressent deux tours élégantes, hautes de 65 mètres ; une troisième tour, la tour centrale,



DISTRICT DES LACS. — Lac Windermere.

s'élance à 72 mètres. L'intérieur de l'édifice est simple et grand, et les vitraux de la nef sont peut-être ce qu'il y a de plus parfait en ce genre dans toute l'Angleterre.

Passé York, nous entrons dans le « District des Lacs », qui s'étend sur les trois comtés du nord, Cumberland, Westmoreland et Lancaster.

Ces lacs, dont les Anglais sont si fiers, et dont le culte a donné naissance à toute une école littéraire, celle des *Lakistes*, ne sont, en somme, que des coupes minuscules ; les montagnes qui les encadrent n'ont rien non plus de formidable (1 000 mètres au maximum) ; mais, avec leurs ondes pures, leurs pittoresques rochers, leurs îlots de verdure idylliques, leurs fraîches rives, ils offrent une harmonie d'aspects où à la grâce britannique s'unit parfois la sauvagerie écossaise. La chaîne *cumbrienne*, d'où part, en face de l'île de Man, l'arête médiane qui sépare le pays en deux grands versants, possède les plus hautes cimes de l'Angleterre, si l'on en excepte le pays de Galles. Les neiges qui s'y accumulent l'hiver, s'en écoulent l'été en

D'Ulverstone, votre point d'arrivée à l'ouest, n'oubliez pas non plus de visiter dans une vallée, à 3 kilomètres de la ville, les ruines majestueuses de Furness Abbey,



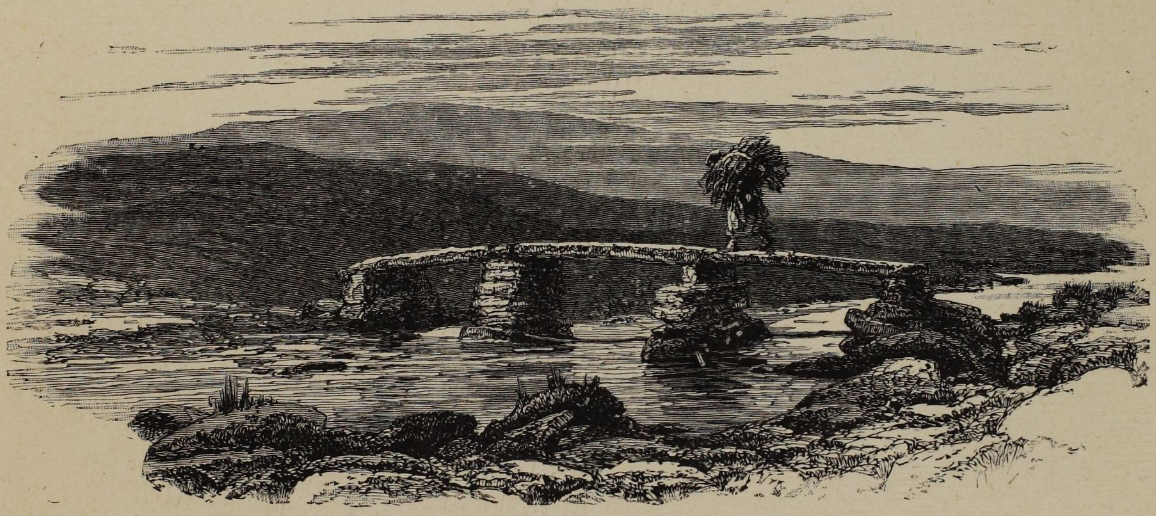
ENVIRONS D'ULVERSTONE. — Ruines de Furness Abbey.

et d'aller de là au lac Coniston, un autre bassin de 6 milles de long dont les rives, découpées en promontoires touffus, s'encadrent à l'ouest de hautes montagnes. L'une de ces cimes, le Coniston Fell (800 mètres), présente des figurations rocheuses simulant un vieillard (Old Man) avec sa femme et son fils : c'est l'excursion classique du district.

une infinité de torrents qui, s'épandant dans les vallées, y forment ces riants bassins de la Suisse britannique tant célébrés par le poète Wordsworth. Les terrasses supérieures appartiennent au monde des gazons et des mousses; au-dessous règnent les noirs conifères; en bas croissent les arbres fruitiers.

Cette région, qui confine à la frontière d'Écosse, fut jadis l'une des résidences favorites d'Arthur. Ce n'est pas seulement par ses sites qu'elle attire et captive : si le paysagiste y découvre mille tableaux enchanteurs, l'archéologue, de son côté, y rencontre de vieilles ruines d'abbayes et de châteaux, le botaniste des plantes rares, l'homme féru des problèmes historiques des vestiges de camps romains et des restes de monuments druidiques. Parcourons-en donc quelques recoins.

Près de la côte ouest, non loin d'Ulverstone, voici d'abord le lac Windermere, qu'on appelle le « roi des lacs anglais », et qui mesure 20 kilomètres carrés, sur une



District des Lacs. — La rivière Derwent Water.

profondeur maximum de 75 mètres. Il est alimenté par plusieurs cours d'eau qui dévalent du flanc des montagnes et se rassemblent un peu en amont. On vante sa richesse en truites, en perches, en brochets. De nombreuses îles essaiment sur sa nappe, au milieu de laquelle est le joli village-port de Bowness, d'où l'on domine si admirablement toute la partie supérieure du bassin. A 1500 mètres de l'autre côté, dans un vallon encadré de hauteurs superbes, est la petite ville d'Ambleside. La rivière qui l'arrose vient elle-même de deux autres lacs, ceux de Grasmere et de Rydal, sis à 4 milles plus loin. Le touriste qui les va visiter passe par le hameau de Town-End, où habita et où est enterré Wordsworth.

Le Grasmere, qui renferme un îlot de pâturages, est une mignonne coupe vers laquelle le mont Helvellyn (947 mètres) projette ses flancs couverts de fougères et de pins. Le Rydal, tout petit également (800 mètres de long sur 500 de large), est bordé de prairies et de reliefs rocheux qui, en se rapprochant, dessinent une cluse dans laquelle est bâti le village du même nom. Il possède deux îles pittoresques. D'une autre sommité voisine, le Langdale Pike à la double crête, on embrasse toute la contrée jusqu'au littoral de l'Écosse.

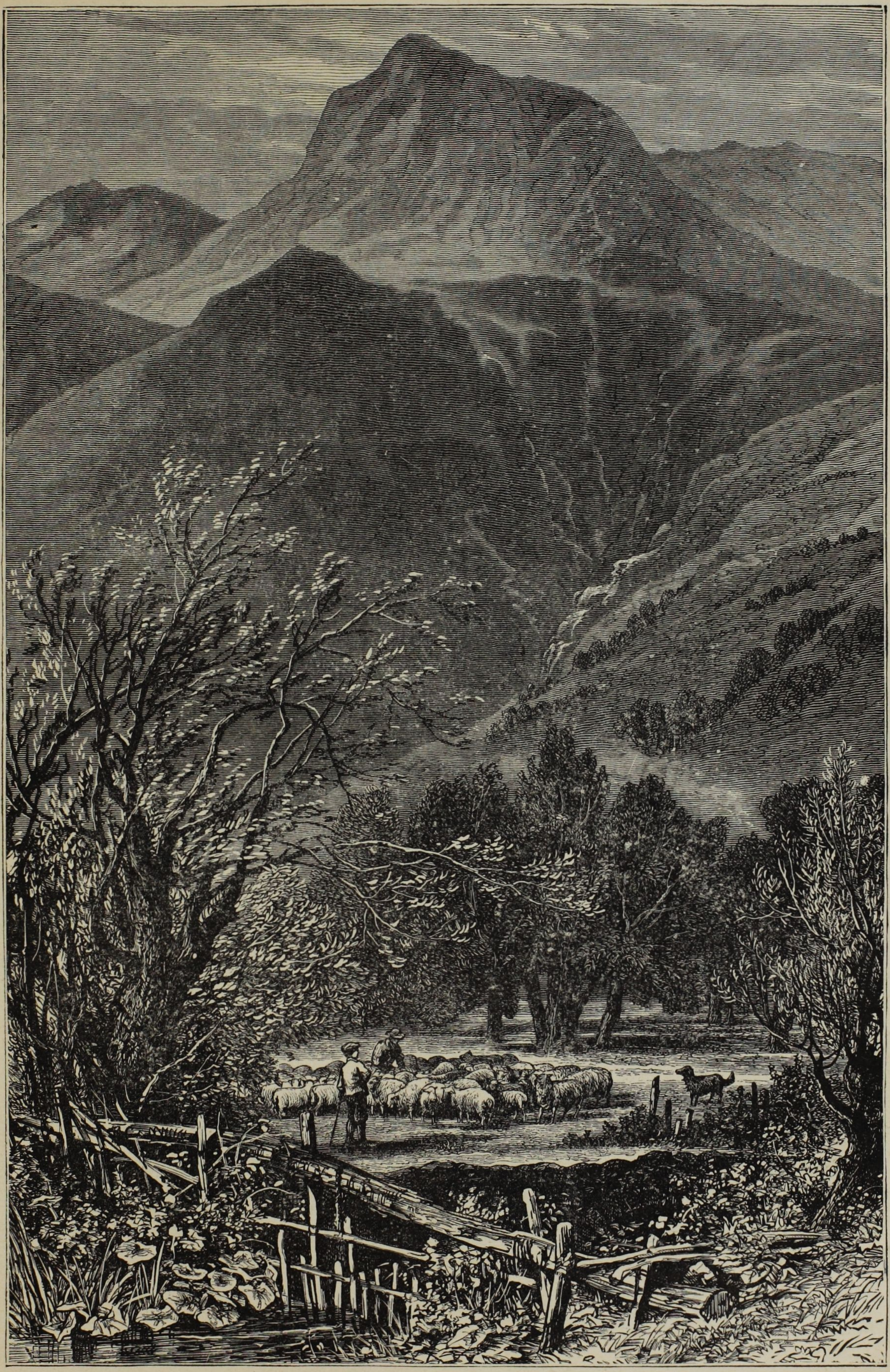
Pour moi, cependant, le plus beau de tous ces lacs anglais, c'est encore le Derwent Water, qui allonge au nord de Keswick sa vasque de 7 kilomètres carrés. Il est alimenté par le Derwent, la rivière « belle eau », qui vient des monts du Derby, et qui, à l'ouest de Sheffield, la grande cité coutellière de 300 000 âmes, arrose le splendide domaine de Chatsworth, une de ces fastueuses résidences, entourées d'un parc forestier, où l'aristocratie d'outre-Manche s'est plu à déployer tout ce que l'art uni à la nature libre peut enfanter de plus merveilleux. Le Derwent Water a pour entourage un amphithéâtre de hauteurs boisées que déchiquettent des falaises et des précipices et que commande à l'est le sombre et majestueux massif du Skiddaw (920 mètres). Rien de plus fantastique que les coupes de ce relief ardoisier dans lequel s'entr'ouvrent des vallées aux entassements de roches étranges. Sur les rives du lac, de gras pâturages, des bouquets d'arbres splendides, et çà et là, dans la verdure, un cottage bas et rustique. Plusieurs îles forment tache sur son clair miroir : l'une, l'île du Vicaire, porte une habitation; une autre, l'Herbert's Isle, fut au VIIe siècle la résidence d'un anachorète dont elle a gardé le nom.

Le Derwent Water est le théâtre d'un phénomène assez singulier. A sa partie sud-est, à 300 mètres environ de l'endroit où débouche le Derwent, émerge de temps en temps, et toujours à la même place, une île qui disparaît ensuite. Cette île est invariablement couverte de plantes; mais elle varie sensiblement de dimensions : tantôt elle ne mesure que quelques mètres carrés; tantôt elle a une superficie de deux lieues. Le sol en est assez ferme pour qu'on puisse y marcher. Parfois, au lieu d'une île, il en surgit plusieurs, ou bien le bloc est entaillé de profondes échancrures qui indiquent un commencement de bris.

L'île ne se montre pas tous les ans. En un siècle et demi, elle n'a surgi que 40 fois, toujours en été, dans les mois de juillet et d'août. Une seule année, elle émergea plus tôt, et dès le 5 juin elle disparut. Souvent elle reste visible jusqu'en octobre. Son mouvement d'ascension semble dû à un développement de gaz.

Que d'autres bassins curieux nous pourrions explorer longuement, dans cette même région de Keswick, s'il ne nous fallait sans retard franchir les Cheviots! Par delà le grandiose défilé du Honister Pass, il y a, par exemple, le petit lac de Buttermere, qui offre des points de vue ravissants sur les monts voisins (Honister-Crag, Scarf-Gap) d'où descendent ses ruisseaux nourriciers. Tout près de lui, de l'autre côté d'une zone de prairies et de bois, reluit le Crummock Water, avec sa cascade de 47 mètres de haut. Dans le Val Saint-Jean, à 5 milles de Keswick, se dresse le Saddleback (850 mètres), une cime également fameuse du pays, et, sur une colline pierreuse, le Castle Rocks (Château des Roches) : là encore, dans un cirque profond, dort un laquet où se mirent les sourcilleuses falaises d'alentour. Dans un de ses romans, Walter Scott décrit ce district, et il fait aussi allusion à la croyance populaire qui veut qu'on voie, en plein jour, les étoiles se réfléchir dans cette vasque de montagne, qu'on appelle Scales Tarn.

Enfin, au pied d'un autre relief régional, s'allonge la coupe de l'Ulleswater, rivale en beauté et en étendue des lacs Windermere et Derwent. Près d'elle se précipite la fameuse cascade d'Airey Force, qui bondit sur la masse rocheuse du Great Dodd.



District des Lacs. — Langdale Pike.

Peut-être connaissez-vous la légende de la *somnambule* chantée par Wordsworth? Fiancée à un chevalier qui avait été obligé de partir au loin, elle se levait chaque nuit, en son absence, et s'en allait tout endormie au ruisseau où il lui avait fait ses adieux. Un soir, le chevalier reparaît inopinément, et, en traversant le vallon, il



District des Lacs. — Coniston Water.

aperçoit une forme blanche qui se dirige vers l'onde bruissante. Il croit d'abord à un fantôme; puis bientôt il reconnaît la jeune fille. Il vole à elle, il l'atteint, il va la saisir; tout à coup celle-ci, réveillée en sursaut, se laisse choir dans le torrent. Le chevalier se jette au milieu du courant écumeux; il ramène au bord sa fiancée, mais sans pouvoir la sauver : elle expire sur l'heure entre ses bras. Désespéré, le preux renonce à la gloire et au monde, et, à l'endroit même où son amante avait péri, il se bâtit une cellule pour y vivre désormais en ermite.



ÉCOSSE. — Torrent des Highlands.

XVII

LA BASSE-ÉCOSSE ET ÉDIMBOURG
MONTAGNES ET LACS DES HIGHLANDS
LA LÉGENDE NORDIQUE DU MOULIN A SEL — COMTÉS INSULAIRES
LA GROTTE DE FINGAL

Les Cheviots Hills, qui forment le rempart sud de l'Écosse, ne sont pas des montagnes très élevées; les sommités dominantes de cette chaîne frontière ne dépassent guère 800 mètres. C'est un relief gênant plutôt que formidable. La voie ferrée partant de Newcastle, la dernière grande ville noire et enfumée de la côte orientale d'Angleterre, l'atteint en suivant la vallée de la Tyne, puis le franchit, en un point assez bas, par une longue montée.

Il faut aller au delà de la plaine qui s'étend en écharpe de l'estuaire de la Clyde à la baie de Montrose, pour rencontrer la région chaotique qui a mérité le nom de Highlands. C'est dans ces Hautes Terres que les Pictes et les Scotts, ces hommes aux cheveux roux que Tacite nous dépeint, bravèrent si bien les légions des Césars.

Même après que, sous Vespasien, une flotte romaine, recommençant l'antique périple du Carthaginois Himilcon, eut fait le tour de l'île bretonne, en s'emparant, au passage, des Orcades, les tribus calédoniennes du nord continuèrent à rester insoumises. Ces rivages, si éloignés de la « borne milliaire » du Forum, qu'il n'y avait plus derrière eux que les frimas de l'*Ultima Thule*, gardèrent, par le fait, leur enveloppe de brumes et de mystère. Comme au delà du Danube et du Rhin, l'offensive hardie du peuple-roi dut s'y changer en une prudente défensive, et l'Écosse fut laissée en dehors de l'Empire.

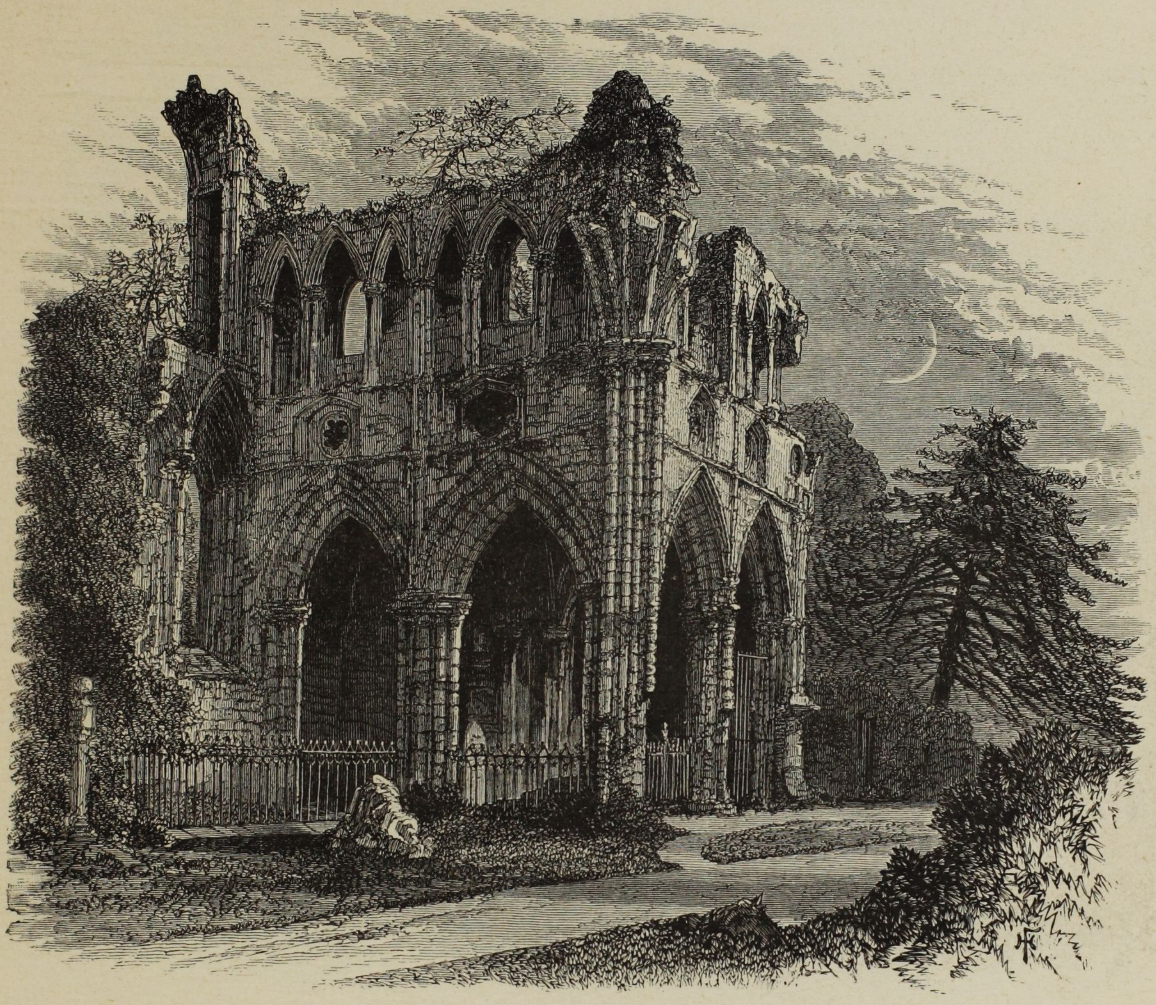
Pour protéger contre les pilleries de ses montagnards les régions tant bien que mal romanisées de la Bretagne, on se contenta d'ériger en deux endroits — de la baie de la Clyde à celle du Forth, puis, plus bas, du golfe de Solway à l'embouchure de la Tyne — une ligne de forts et une muraille dont il subsiste encore des débris (murs d'Agricola et d'Antonin). Et, à l'heure du grand péril barbare, cette terre bretonne, qui avait été conquise la dernière, fut aussi la première qu'on abandonna. Sous Honorius, quand l'Empire se trouva décidément débordé, on rappela les légions d'outre-Manche, et les peuplades pictes et scotts purent reprendre de plus belle leurs incursions au delà des Cheviots.

Que firent alors les Bretons? Contre les ennemis du Nord, ils appelèrent à leur aide les Saxons et les Angles. Peut-être, sans cet appel, les pirates des rives de l'Eider eussent-ils tout de même envahi le pays; ce n'en fut pas moins l'éternelle histoire du cheval qui veut se venger du cerf. Après un siècle de combats, les montagnards calédoniens furent refoulés dans leurs hauts districts; mais du même coup l'ex-*Britannia* subit la loi de ceux dont elle avait imploré le secours, et, de celtique qu'elle était, elle devint germanique. Seuls les Bretons de l'ouest, les Cambriens, comme on les appelait, refusèrent de se plier au joug. Les uns se réfugièrent dans les montagnes du pays de Galles, où le roi Arthur accomplit les exploits que j'ai mentionnés; les autres émigrèrent en Gaule et s'établirent dans notre péninsule d'Armorique, qui prit d'eux le nom de « Petite Bretagne ». Plus tard, au VIIIe siècle, arrivèrent du Danemark d'autres pirates scandinaves qui entrèrent en lutte avec leurs devanciers et les supplantèrent même un instant avec Kanut dit le Grand. Puis survint, en 1066, la grande marée normande sous laquelle sombra la dynastie anglo-saxonne, restaurée seulement depuis vingt-quatre ans.

La conquête cette fois fut définitive. Quand, en 1073, Guillaume le Bâtard, maître de l'Angleterre, passa la Tweed et pénétra en Écosse où une monarchie s'était aussi formée entre temps, le roi Malcolm III, alors régnant, le reconnut pour suzerain. La soumission des Calédoniens n'eut rien cependant de durable, car nous voyons, au XIIe siècle, Henri II Plantagenet marcher de nouveau contre eux et les battre. Il s'empara même, en cette occasion, de la fameuse « pierre de Scone », appelée *Inisfaïl*, qu'on peut voir à l'abbaye de Westminster. Cette pierre en grès rouge, sur laquelle les rois d'Écosse s'asseyaient lors de leur couronnement, était, selon la tradition, celle où Jacob avait reposé sa tête lorsqu'il avait dormi à Béthel.

Cent vingt ans plus tard, la lutte recommence. Édouard Ier fait prisonnier le roi Baliol à Dunbar et se déclare souverain de l'Écosse. Le pays paraissait réduit, quand

un simple gentilhomme du nom de Wallace revendique l'indépendance nationale. Sa première victoire est le signal d'un soulèvement général. Vainement Wallace, livré aux Anglais, est-il exécuté à Londres; un autre héros, Bruce, le remplace. On connaît cette épopée des deux Bruce, Robert et David, et celle du fameux Douglas le Noir, que racontent encore tous les échos dans les Lowlands et dans les Highlands.



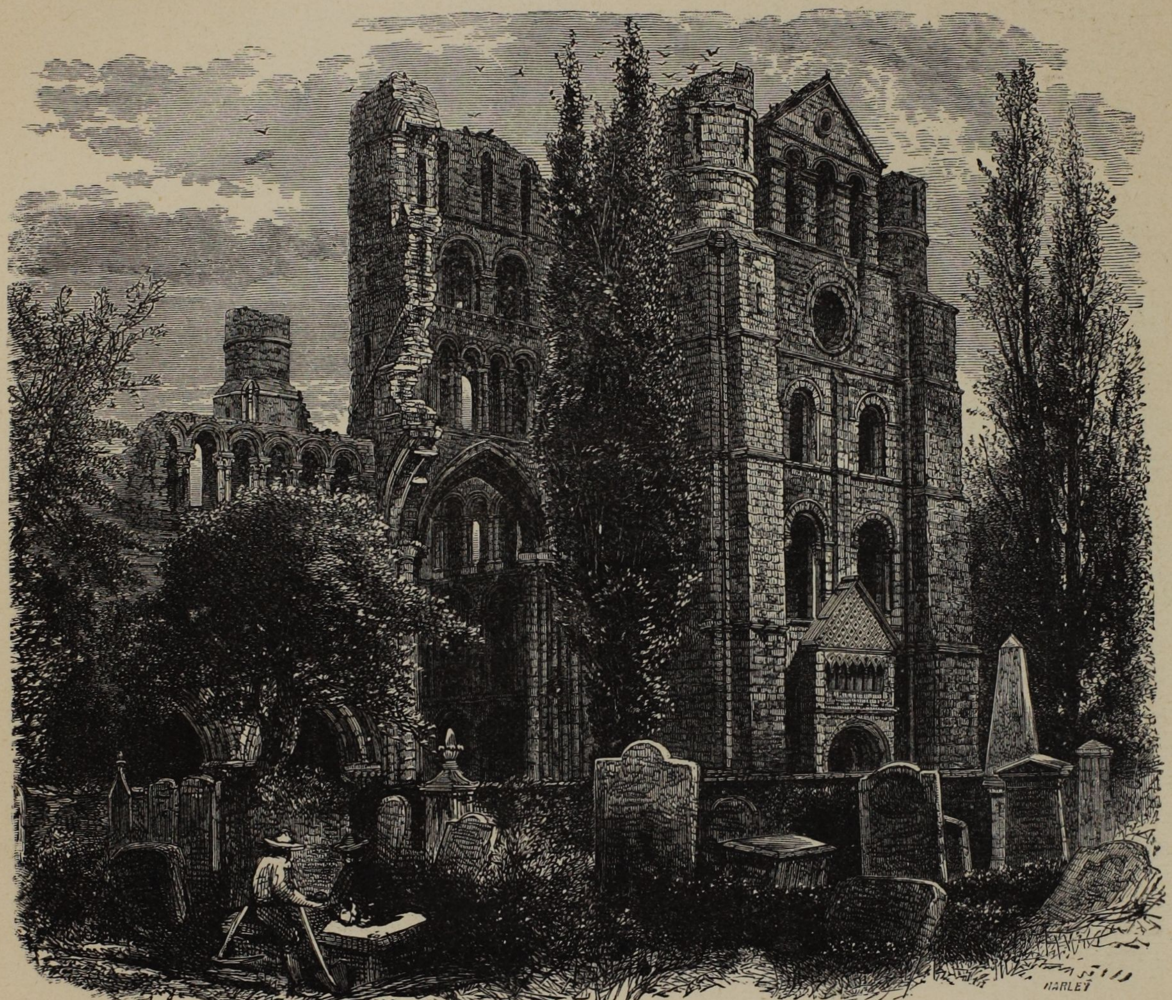
DRYBURG ABBEY. — Tombeau de Walter Scott.

Sans la guerre de Cent Ans, puis sans celle des Deux-Roses, l'Écosse toutefois eût sans doute succombé : ces deux diversions la sauvèrent.

Lorsque l'avènement de Henri VII, le premier Tudor, termina la grande lutte civile au cours de laquelle l'ancienne noblesse avait péri presque tout entière, les descendants des Pictes et des Scotts venaient d'élever au trône un petit-fils de Robert Bruce, qui, par son père, s'appelait Stewart, mot dont on a fait *Stuart*. Celui-ci traita d'égal à égal avec Henri VII, dont il épousa même la fille Marguerite, et ce fut ce mariage qui, un siècle plus tard, après la sanglante rivalité des deux reines Élisabeth et Marie, amena la réunion sous un même sceptre de l'Angleterre et de l'Écosse.

Ce rapide regard jeté en arrière, pour l'intelligence même des souvenirs histo-

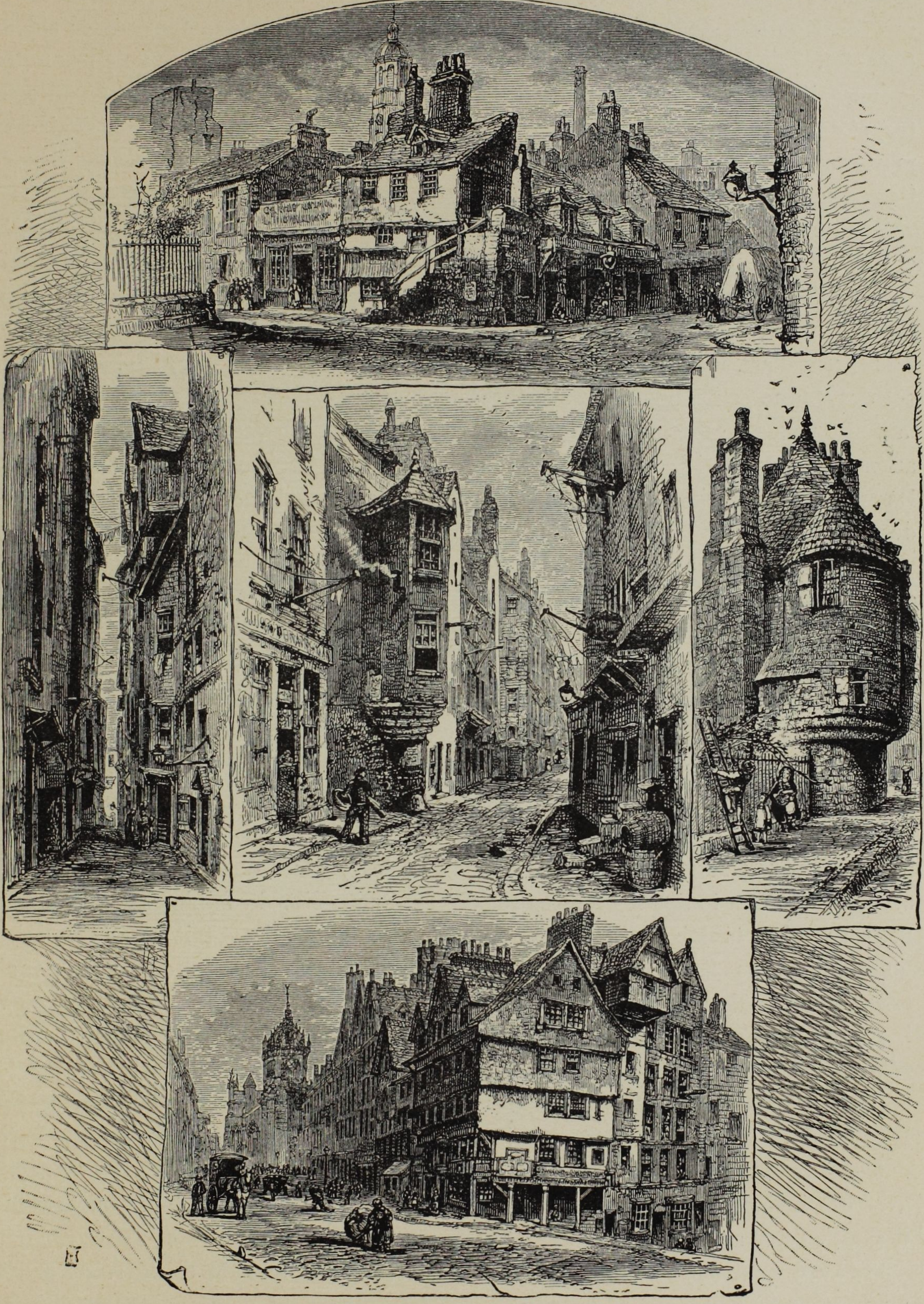
riques que les lieux vont évoquer devant nous, engageons-nous dans la Basse-Écosse, comme on nomme, par comparaison avec l'autre, la région qu'arrosent la Clyde et le Forth. Le pays, pris en son ensemble, est cependant loin d'être plat. Plusieurs rameaux de montagnes s'y détachent de la chaîne principale, pour s'abaisser ensuite en collines qui vont mourir vers les vallées centrales, où le faîte de par-



COMTÉ DE ROXBURG. — Ruines de l'abbaye de Kelso.

tage entre les deux mers qu'unit un canal de navigation ne forme plus qu'un seuil de 58 mètres d'altitude.

Ici encore, sur cette terre d'Écosse, nous allons retrouver cette liaison intime de la littérature nationale et du sol qui nous a frappés en deçà des Cheviots. Partout nous irons « de Walter Scott à Ossian, des champs cultivés décrits par Burns, le fermier-poète, à la *bruyère maudite* immortalisée par Shakspeare ». Dès la vallée de la Tweed, l'affluent de la mer du Nord si renommé pour ses truites saumonées, s'offre à nous, près de Galashiels, ce château d'Abbotsford qui fut la résidence aimée de Walter Scott, et où, en septembre 1832, il revint d'Italie pour mourir. Presque tous les bois qui l'entourent ont été plantés par le romancier. Aux environs sont les ruines de deux abbayes célébrées par lui : Melrose, qu'il nous a décrite dans le



MID-LOTHIAN. — Fragments du Vieil Édimbourg.

Monastère, et Dryburg Abbey, dans une aile de laquelle il repose avec sa femme et son fils. Non loin de là aussi, sur la rive gauche du fleuve, nous apparaît ce splendide cloître de Kelso, fondé en 1128 par David Ier. Comme on peut le voir par notre gravure, il n'en reste que les murs des ailes septentrionales, une tour, celle du centre, et des fragments de l'église. Mais, tout mutilé qu'il est, cet édifice, où l'ogive se marie au plein cintre, représente encore un amas de débris d'un aspect aussi poétique que grandiose, devant lequel l'étranger s'arrête tout songeur.

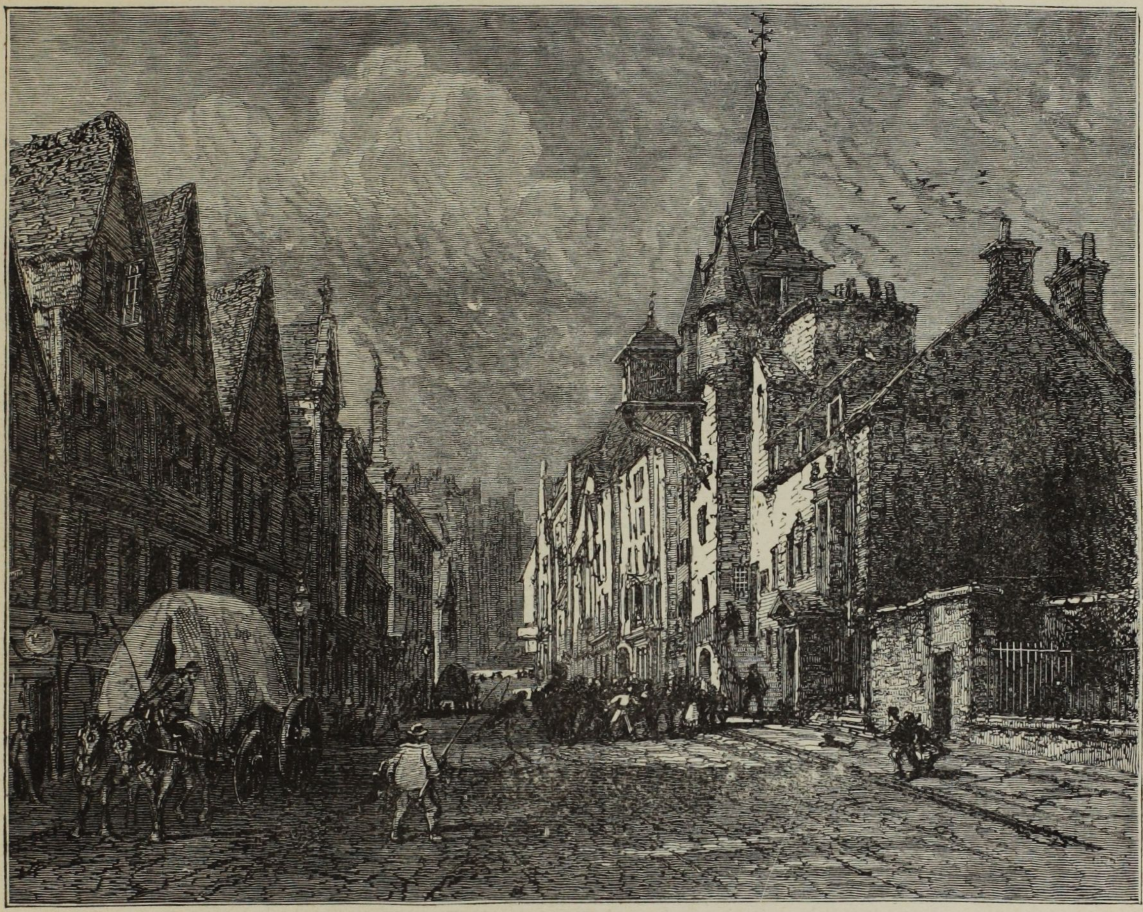
Du comté de Roxburg, où Kelso est situé, à celui de Mid-Lothian, où se trouve la capitale, Édimbourg, il n'y a que la distance de la Tweed à la Leith. Édimbourg est, sans conteste, au nombre des plus belles villes d'Europe. Son site même a une originalité singulière. Trois collines parallèles, semblables à d'immenses vagues figées, lui servent d'assises. De la crête centrale, qui est aussi la plus haute, la cité primitive est descendue peu à peu dans la dépression intermédiaire, pour escalader ensuite la pente opposée et s'emparer de même d'un troisième relief, en s'allongeant surtout au nord vers la Leith, qui débouche dans le Firth of Forth non loin d'Édimbourg. Des ponts et des viaducs gigantesques lancés d'un monticule à l'autre, au-dessus des creux couverts de maisons, réunissent les parties trébuchantes de l'ensemble.

La vieille ville, avec ses rues tortueuses, chevauchant volontiers au moyen d'arcades les unes sur les autres, ses constructions à huit et dix étages parfois, ses tours, ses antiques clochers de forme bizarre, est un vrai joyau d'archaïsme, dont notre gravure donne une idée fragmentaire.

Voici, par exemple, un morceau de Cowgate, artère qui court parallèlement à la rue Haute (High street) et qui fut, au XVe siècle, le quartier fashionable d'Édimbourg. Plus bas vous voyez le Clos des Avocats, qui rappelle certains coins de Rouen ou de Hildesheim. A côté est la maison du cardinal Beaton, l'adversaire acharné du protestantisme au delà des Cheviots. Peu d'existences de prélats furent aussi accidentées que la sienne, même à une époque où les princes de l'Église se jetaient si ardemment dans toutes les mêlées séculières. Chancelier du faible Jacques V, qu'il gouvernait à sa fantaisie, il passe en 1538 en France, où il est fait évêque de Mirepoix et reçoit par surcroît le chapeau rouge; mais bientôt il rentre en Écosse pour y devenir archevêque de Saint-Andrew et primat du royaume. A la mort de Jacques V, il ose produire un faux testament de ce prince, aux termes duquel il était institué régent. Arrêté par ordre du Parlement, il s'échappe et s'emploie dès lors de toutes ses forces à favoriser le parti français contre les Anglais et à empêcher le succès de la Réforme. Chaque tournée qu'il faisait dans le pays était marquée par des autodafés. Attaqué enfin dans son château par les nobles conjurés, il est tué et pendu avec ses insignes cardinalices à la même fenêtre d'où, quelques jours auparavant, il avait assisté au brûlement d'un hérétique.

Notre quatrième vue de la vieille ville représente le bain de la reine Marie; au-dessous enfin est figuré un aperçu de West Bow, qui communique avec West Port, sis à l'angle sud-ouest du Marché où s'élève la halle au blé. C'est une rue circulaire qui conduit au pont de George IV, et qui était jadis la principale voie par laquelle les voitures montaient aux quartiers les plus élevés de la ville.

Le point culminant du vieil Édimbourg est le Castle Rock, éminence à pic de 135 mètres de hauteur, qui fut le primitif noyau de la capitale de l'Écosse. Là se dresse le Château royal, où l'on fait voir au touriste les appartements de Marie Stuart, la « reine Mary », comme on dit là-bas, et la chambre où naquit Jacques VI son fils, celui qui devint roi d'Angleterre sous le nom de Jacques Ier. Une longue



ÉDIMBOURG. — Canongate Tolbooth.

suite d'artères en pente, la rue du Marché, la rue Haute, Canongate, part de cette colline centrale. C'est dans ce massif que se trouve la principale église, Saint-Gile's Church, fondée en 625 par David Ier, puis reconstruite au XIVe et au XVe siècle, et surmontée d'un clocher en forme de couronne. Là aussi est le vieux Parliament House, converti aujourd'hui en palais de justice.

Au bout de Canongate se présente à nous le palais de Holyrood, habité jadis par Marie Stuart, et dans lequel on ne manque pas de vous montrer le vestibule où le musicien Rizzio fut assassiné en 1566 sous les yeux de la reine. De l'abbaye qui attenait au palais, il ne reste plus que les ruines de l'église. Au-dessus du castel et de son parc se dresse, à 250 mètres de haut, l'éminence granitique appelée le Siège d'Arthur (Arthur's Seat). On y accède en trois quarts d'heure par une belle route en lacet passant près d'un lac. L'âpre plateau qui s'élève plus au nord, c'est le

Calton Hill (115 mètres) : il porte un observatoire et une colonne érigée en l'honneur de l'amiral Nelson, le vainqueur de Trafalgar.

De ces hauteurs, la vue est splendide. On découvre tout le golfe du Forth, dont le gigantesque rocher de Bass marque l'entrée, au sud les monts du Pentland, et au



ÉDIMBOURG. — Palais de Holyrood.

nord, quand le temps est clair, le relief lointain des Grampians avec ses dômes et ses pyramides de granit.

La ville neuve, rattachée à l'autre par la terrasse colossale du Mound et par deux ponts, dont l'un porte tout un massif de constructions, a des rues larges, correctes, symétriques, et de vastes squares soigneusement entretenus, comme il convient à des squares britanniques, c'est-à-dire appartenant au pays du monde où l'on entend le mieux l'architecture des arbres, des gazons et des fleurs. Là tout n'est que

coquetterie et faste. La plupart des édifices bâtis avec cette belle pierre de taille qu'on extrait des carrières de grès sises à l'ouest de la ville, ont un air de grandeur qui frappe l'étranger. Dans ce quartier aristocratique, centre des clubs, des hôtels, des théâtres, les maisons, décorées souvent de colonnades et de portiques, ressemblent à autant de palais. Toutes les architectures, tous les styles y sont représentés.

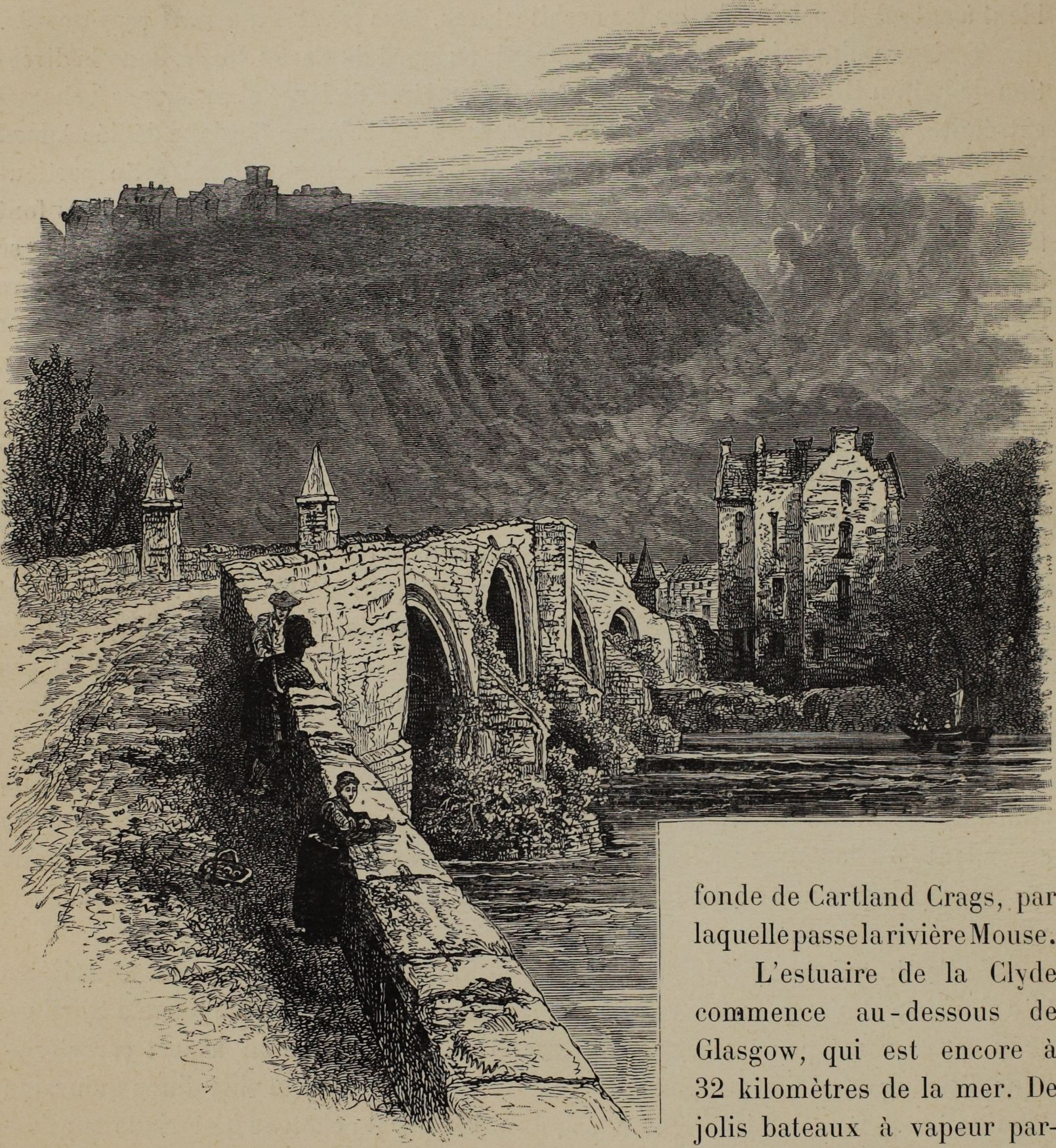
Trois grandes voies parallèles y courent, au nord du Castle Rock, dans la direction de Calton Hill : l'une, George's street, a 60 mètres de large et un square à chaque extrémité ; sur celui de l'est se trouve une sorte de colonne Trajane dédiée à lord Melville. Les deux autres, Prince's street et Queen's street, offrent cette particularité, qu'elles sont formées chacune d'une seule rangée de maisons auxquelles font face des jardins et des terrasses magnifiques. Là, vis-à-vis de Prince's street, se dresse le monument commémoratif de Walter Scott, une flèche gothique en marbre blanc, haute de 54 mètres, soutenue par quatre arcades de même style. Le voyageur Livingstone et le poète Burns, deux autres Écossais illustres, ont aussi leurs statues, l'un à l'angle du pont de Wawerley, l'autre à gauche de la nouvelle voie qui rejoint au sud la colline de Waterloo Bridge. Quant à l'historien-philosophe David Hume, il repose dans le cimetière contigu à l'ex-Tolbooth, la vieille prison de Canongate, si bien décrite dans le *Cœur de Mid-Lothian* de Walter Scott.

Édimbourg n'a, d'après le dernier recensement (décembre 1890), que 261 000 habitants ; elle n'est donc pas la ville la plus peuplée de l'Écosse : l'immense et industrieuse Glasgow, située sur la côte opposée, compte, avec ses faubourgs, plus de 700 000 âmes, et vient même immédiatement après Londres. Édimbourg n'est pas non plus un centre de négoce ; mais, tout en restant un foyer brillant de littérature et de science, une cité vraiment reine et auguste, elle n'en a pas moins dans le port de Leith son voisin (70 000 âmes) une sorte d'annexe maritime, assez éloignée d'elle pour que les bruits du trafic ne troublent pas trop sa sérénité, assez rapprochée cependant (3 kilomètres environ) pour qu'elle représente presque un faubourg relié à la métropole par une route de tramways et par une ligne continue de maisons.

Le Forth, qui, à son estuaire, mesure 30 kilomètres de largeur, est une rivière très sinueuse et n'a qu'un cours de 158 kilomètres. Il est navigable jusqu'à Stirling, où il est traversé par un vieux pont, orné de tourelles, d'un aspect caractéristique. Stirling, chef-lieu du comté du même nom, est une petite ville d'une quinzaine de mille âmes, la « clef des Highlands », dominée par un château historique sur l'esplanade duquel se dresse la statue de Robert Bruce. C'est près de là que le héros écossais remporta en 1314 sa victoire décisive sur les Anglais. Un second rocher, de l'autre côté de la vallée, porte une tour-musée consacrée au patriote Wallace.

De là aux rives de la Clyde, l'autre grand fleuve des Lowlands, il n'y a qu'un pas. La Clyde est, rappelons-le, le cours d'eau sur lequel navigua en 1812 le premier bateau à vapeur. Issue des Lowther Hills, prolongement escarpé des Cheviots, dont le point culminant, le mont Merrick, s'élève à 854 mètres, elle entre dans la plaine en amont de la ville de Lanark, en se précipitant par une suite de degrés sur un espace de plus de 5 kilomètres. Une des cascades, encadrée de roches et d'arbres

superbes, forme une gerbe verticale de 25 mètres. Une autre, celle de Stonebyres, se compose de trois chutes d'une hauteur totale de 21 mètres. En aval de Lanark, je vous recommande une curiosité d'un genre différent : c'est la gorge étroite et profonde de Cartland Crags, par laquelle passe la rivière Mouse.



STIRLING. — Pont sur le Forth.

L'estuaire de la Clyde commence au-dessous de Glasgow, qui est encore à 32 kilomètres de la mer. De jolis bateaux à vapeur partant de cette ville permettent de visiter à l'aise toute la région inférieure du fleuve et son embouchure semée d'îles. La marée remonte en une heure de Port-Glasgow au chef-lieu du Lanark, et, à force de dragages et de travaux d'endiguement, les Glasgowiens ont même réussi à rendre leur fleuve, aussi noir ici que la Tamise à Londres ou la Tyne à Newcastle, apte à recevoir les plus gros navires. Leur ville de docks et de chantiers ne possède, il est vrai, qu'un monument d'art : c'est la cathédrale Saint-Mungo, édifice gothique des XIIIe et XIVe siècles restauré de nos jours; mais que de délicieuses excursions à faire dans les environs,



Lowther Hills. — Vallée de la Clyde : cascades de Stonebyres.

soit sur les rives du cours d'eau, soit dans les comtés de Bute, de Perth et d'Argyle, qui déjà sont dans les Highlands! Ici, c'est Rothesay, la charmante localité de pêcheries et de bains sise sur une baie de l'île de Bute; là, sur le loch Tyne, c'est Inverary, où se trouve encore une de ces résidences fastueuses, toujours ouvertes au promeneur, dans lesquelles les grands seigneurs d'outre-Manche — le maître ici, c'est le duc d'Argyle — se retirent loin du tracas des villes, au sein d'une nature ombreuse dont rien n'entrave l'expansion.

En deux enjambées nous venons d'entrer au sein des Highlands, dans la région de ces bassins de montagne qu'on désigne en Écosse sous le nom de *lochs*.

Par suite de la direction oblique des chaînes régionales, les Lowlands ou Basses Terres embrassent les districts du sud et de l'est, tandis que les Highlands s'étendent à l'ouest et au nord. Dans les Lowlands, le sol est souvent fécond, le climat est toujours assez doux, et les communications sont faciles. C'est là que sont les grosses villes, les foyers humains de civilisation. Les Hautes Terres au contraire représentent une région infertile, dure, inhospitalière, pleine d'horreurs hivernales et agrestes, que notre imagination n'entrevoit qu'un peu à faux au travers des épiques récits de Walter Scott.

C'est le royaume des neiges, des pluies, des brouillards, l'arène des vents tempétueux et glacés, le grand relief aux bosselures étranges, aux âpres cimes, aux profonds précipices, qui regarde à l'est la Norvège, avec laquelle il a plus d'un trait de ressemblance, et, au nord, les frimas éternels du pôle. Les deux mers orageuses qui battent les Highlands y découpent des échancrures et des festonnements innombrables qui donnent aux contours des côtes l'apparence d'une étoffe déchiquetée. La couleur des montagnes y va de la nuance verdâtre à la teinte rousse, selon que l'herbe les recouvre ou que la bruyère, domaine exclusif du chasseur de grouses, les émaille de ses touffes écarlates. Encore beaucoup d'entre elles ne sont-elles que de vastes tourbières à l'aire grisâtre ou toute noire.

Aucun de ces reliefs n'atteint à l'altitude des neiges perpétuelles; çà et là seulement de petits névés se maintiennent, l'été, dans les creux. Partout des ravines et des fondrières. Les vallons, étroits et sinueux, y auraient souvent une morne tristesse, n'était les lacs et les cascades qu'y entretiennent les eaux « sauvages » ruisselant des sommets. Les eaux sauvages, on le sait, ce sont celles que le sol nu ne peut absorber et retenir, qui roulent sur les pentes en les ravinant, pour se réunir tout en bas dans les récipients naturels des vallées. D'habitants, presque pas. De place en place, un hameau de carriers; puis des pâtres, des moutons au pelage brun, ou des bœufs à la carcasse velue. Une seule grande ville, Aberdeen l'universitaire, et encore tout à l'entrée du pays, à l'embouchure de la Dee.

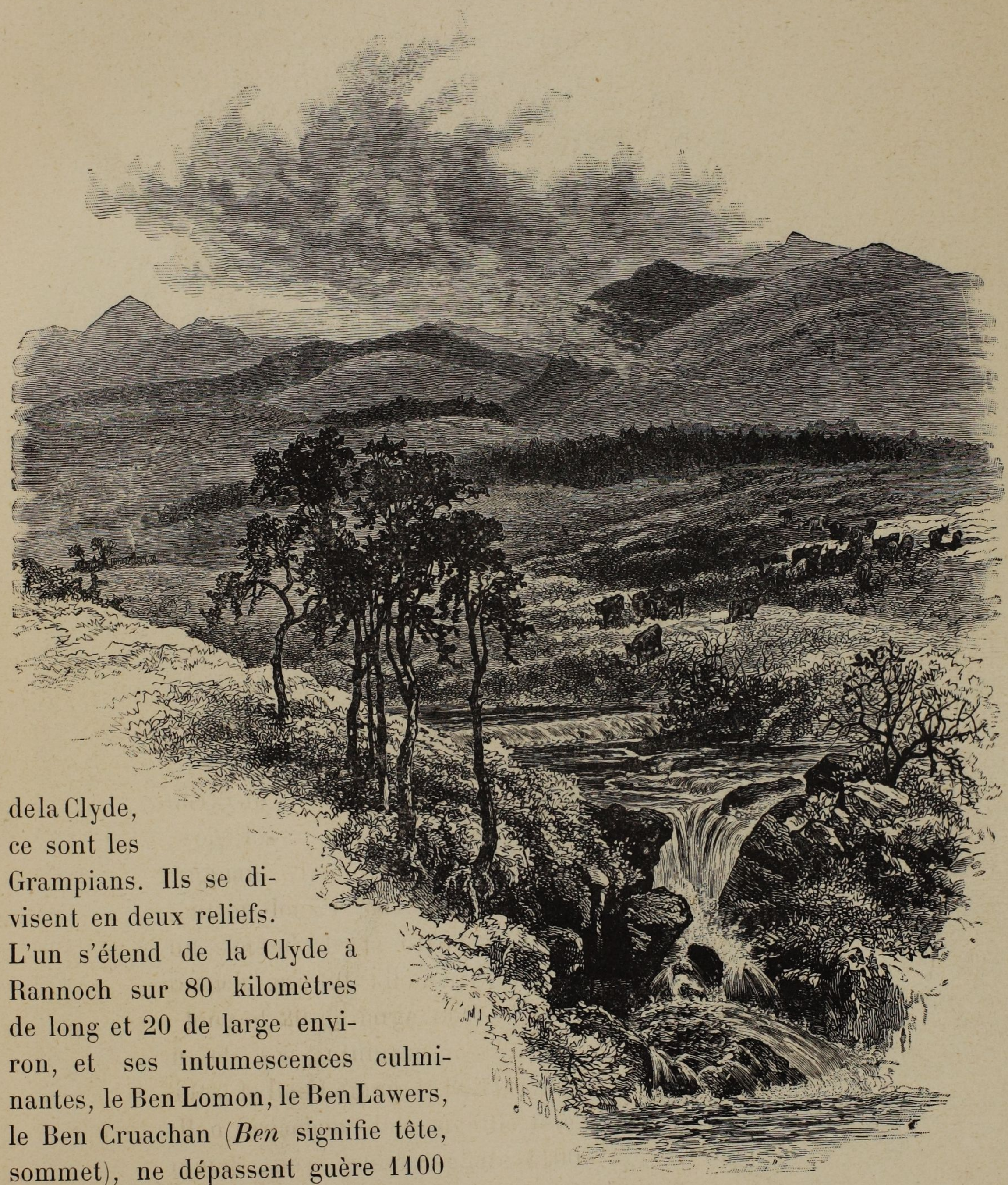
Quelle différence entre ce monde alpestre du septentrion et celui du grand massif helvétique! Sauf quelques forêts dues au reboisement, les arbres sur les hauteurs sont assez clairsemés, attendu que la couche de terre végétale est fort mince et d'ailleurs sans cesse emportée. En revanche, dans tous les beaux sites,



HIGHLANDS. — Lac Lomon et ilot d'Inveruglas.

il y a un château, car il est de mode aujourd'hui chez l'aristocratie britannique d'avoir une résidence ou, tout au moins, un rendez-vous de chasse en Écosse.

Le premier groupe de montagnes qui s'offre à nos regards, au sortir de la vallée

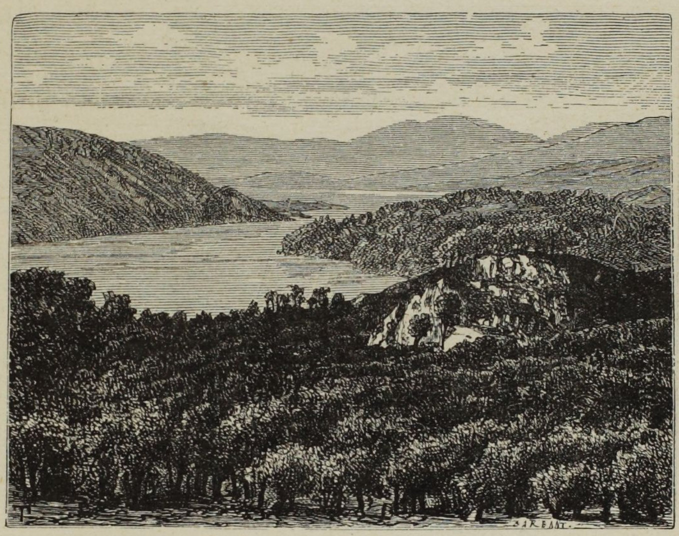


ÉCOSSE. — Monts Grampians.

de la Clyde, ce sont les Grampians. Ils se divisent en deux reliefs. L'un s'étend de la Clyde à Rannoch sur 80 kilomètres de long et 20 de large environ, et ses intumescences culminantes, le Ben Lomon, le Ben Lawers, le Ben Cruachan (*Ben* signifie tête, sommet), ne dépassent guère 1100 ou 1200 mètres. L'autre, plus puissant (160 kilomètres de longueur), part du Ben Nevis, la cime la plus haute de toute la Grande-Bretagne (1343 mètres), et, traversant d'immenses districts solitaires, va finir à Caerloch. Des dômes ou des pyramides de granit couronnent ce rempart central, qui projette au loin dans l'Atlantique et la mer du Nord des promontoires abrupts et des rochers découpés de *fiords* sinueux auxquels on donne aussi le nom de *Lochs*.

Le dédale d'eaux intérieures qui est le principal attrait des paysages écossais commence au sud, près de Greenok, par le lac Lomon (comtés de Stirling et de Dumbarton), le plus grand et le plus célébré de tous les *lochs* écossais. Il n'est séparé du lac Long que par un isthme de 2000 mètres et a pour émissaire la rivière Leven, tributaire de la Clyde. Très étroit à son extrémité supérieure, il est large au sud de plusieurs kilomètres. Sa caractéristique, ce sont ses rochers et ses îles. Les unes, telles que l'îlot tout mignon d'Inveruglas, abritent sous des bouquets d'arbres noirs des maisonnettes et des ruines; d'autres représentent des aires plates couvertes de prairies et de forêts giboyeuses. La sombre et brumeuse masse du Ben Lomon, qu'on peut gravir en trois heures, plane au-dessus de ce splendide bassin dont les bords offrent tous les contrastes.

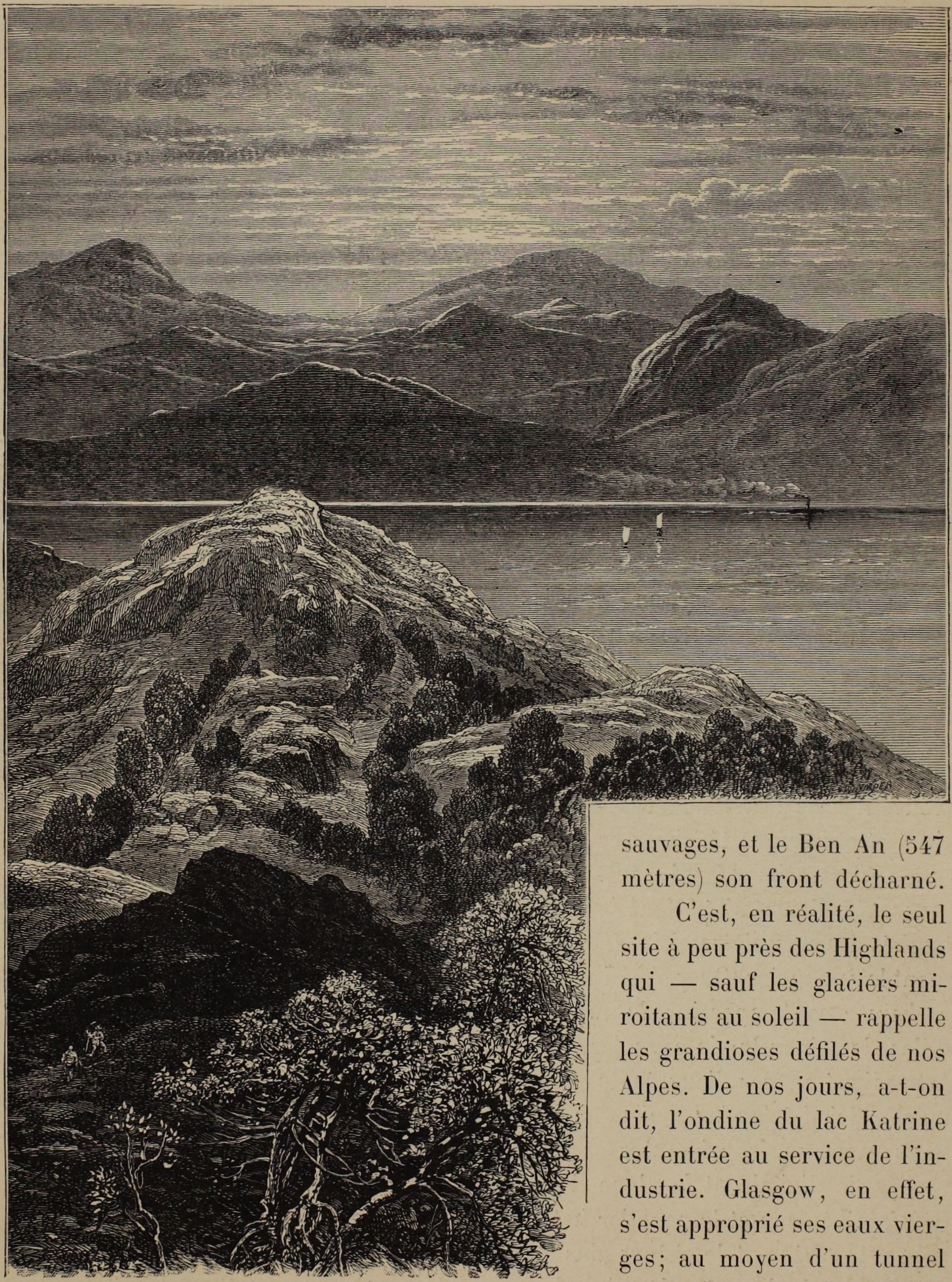
Tout près de lui est le lac Katrine, d'où sort un des gros affluents du Forth, lequel a lui-même sa source au Ben Lomon. Il mesure 10 milles de long (un mille = 1609 mètres) sur 3 de large et une profondeur maximum de 146 mètres. A cause de ses brusques détours qui ne permettent jamais de le voir en entier, on l'a comparé au lac des Quatre-Cantons.



HIGHLANDS. — Lac Katrine.

C'est la coupe chantée par Walter Scott dans son roman poétique *la Dame du Lac*. Là se trouvent cette « caverne du Lutin » et ces gorges ténébreuses des « Trossachs », qui commencent à l'extrémité orientale du bassin et que hérissent des pointes et des blocs tombés des sommités voisines. Nul rayon de soleil n'y pénètre, dit un peu exagérément le romancier. On y chemine en réalité dans une sorte de pénombre, le long de rochers « contemporains du monde, taillés fantastiquement en manière de tourelles, de minarets, de coupoles, de flèches de pagodes ou de mosquées. La nature a prodigué en ces lieux toutes les plantes et toutes les fleurs filles de la montagne : ici, l'églantier embaume l'air; là, l'aubépine et le coudrier entremêlent leurs rameaux, la primevère et la violette poussent jusque dans les fentes du rocher, la digitale et la vigne de Judée groupent ensemble leurs sombres couleurs, le bouleau et le peuplier balancent au vent leur chevelure; plus haut apparaissent le frêne et le chêne; plus haut encore, là où les rocs, séparés à leur base, semblent près de se toucher dans les airs, le pin sublime plante son tronc crevassé et étale ses branches anguleuses ; et, plus haut que tout cela, au-dessus de toute végétation, les pics blanchis des montagnes et le ciel azuré.... » Tout en bas enfin, le lac Katrine, avec ses promontoires, ses baies, ses criques et ses îles, sur lequel le Ben

Venue (787 mètres) projette sa masse confuse de rochers, de bois, de monticules

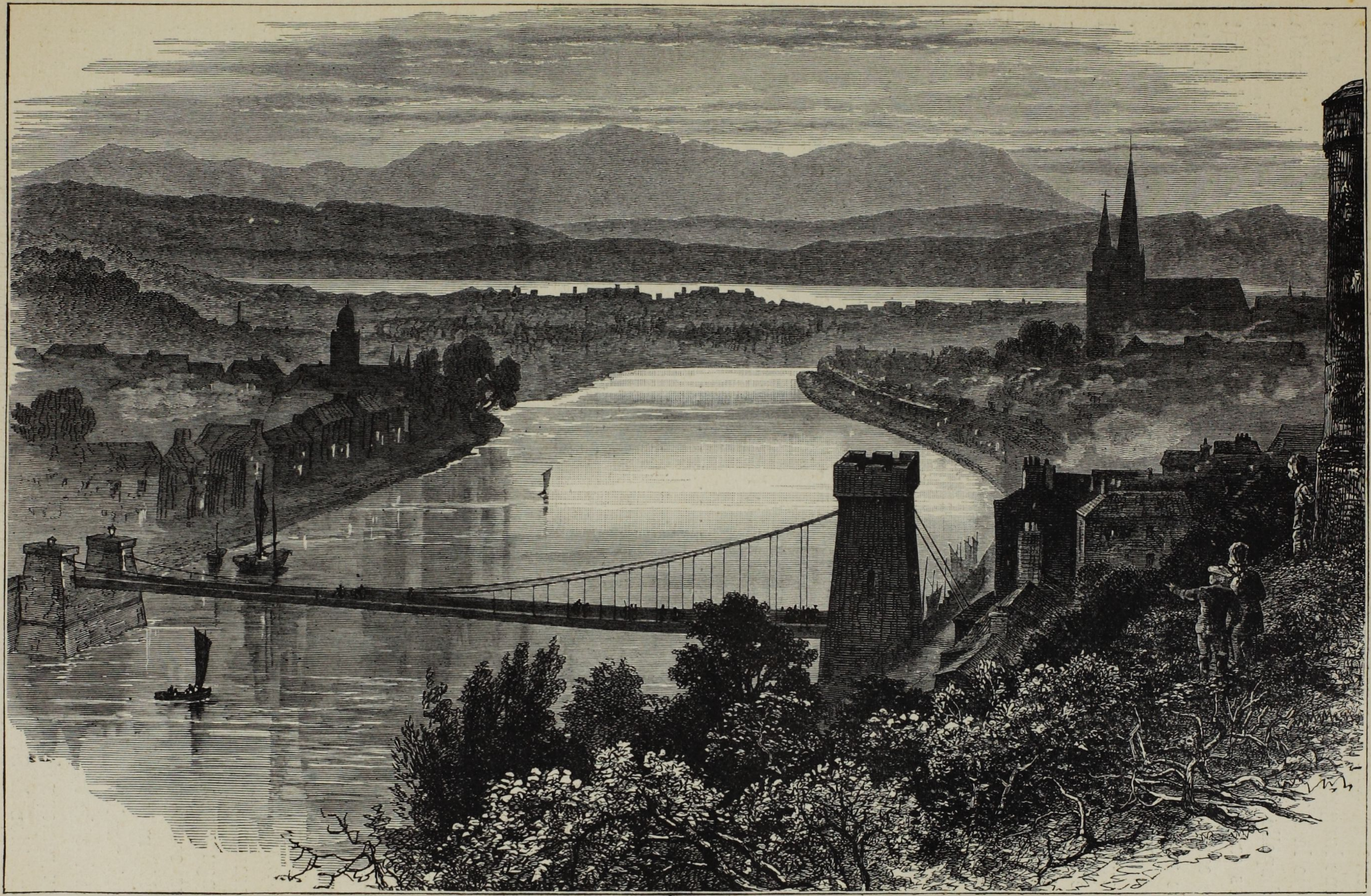


HIGHLANDS. — Loch Ness.

sauvages, et le Ben An (547 mètres) son front décharné.

C'est, en réalité, le seul site à peu près des Highlands qui — sauf les glaciers miroitants au soleil — rappelle les grandioses défilés de nos Alpes. De nos jours, a-t-on dit, l'ondine du lac Katrine est entrée au service de l'industrie. Glasgow, en effet, s'est approprié ses eaux vierges; au moyen d'un tunnel de 72 kilomètres, il a fait dériver vers ses habitations et ses usines toujours bruissantes ce pleur limpide des monts highlandais.

Plus au nord-est est le lac Awe, qui communique par un canal avec le loch



HIGHLANDS. — Inverness.

Etive et dont les rives sont assez plates et assez monotones. A son centre émerge une longue prairie verte : c'est l'île Inishail, habitée jadis par des moines cisterciens que la Réforme en chassa. Les vents seuls aujourd'hui « chantent vêpres » dans la chapelle en ruine de l'ex-couvent. A l'époque des grandes chaleurs estivales, quand les cascatelles de Cruachan s'arrêtent et que des nuées de moustiques envahissent le canton, la nappe du bassin baisse et laisse pointer çà et là une foule d'autres îlots de roches noires.

Nous sommes ici dans la région du Ben Nevis, « la montagne qui touche le ciel ». Pour faire l'ascension de ce relief, le plus haut, je l'ai dit, de la Grande-Bretagne, il ne faut pas moins de huit ou dix heures. A son sommet a été construit un observatoire météorologique. Près de là aussi se trouve l'ouverture méridionale du Canal Calédonien, qui franchit la vallée centrale de Glenmore, sur une longueur de 97 kilomètres, de l'île Mull à l'ouest au golfe de Moray à l'est. Creusé de 1803 à 1847, il a une profondeur de 6 mètres, avec vingt-huit écluses, et traverse tout un chapelet de lacs, qui en ont facilité d'autant l'exécution.

Le plus renommé de ces bassins est le loch Ness, sis à peu près au milieu de l'isthme. Long de 30 kilomètres, avec une largeur de 1400 mètres et une profondeur qui atteint 240 mètres, il se distingue par l'escarpement de ses berges, qui s'élèvent d'un seul jet jusqu'à 400 mètres. Les fameuses chutes du Foyers chantées par Burns sont formées par l'un de ses affluents; la cascade inférieure, qui est la plus belle, tombe de 18 mètres de haut.

La localité reine de ce district highlandais, c'est la jolie petite ville d'Inverness, située sur le Firth of Moray à l'extrémité supérieure du Canal Calédonien. Elle est le centre de réunion des chasseurs qui accourent l'été dans ces monts d'Écosse de tous les points de l'Angleterre. La rivière Ness, qui y débouche dans la baie, est couverte en amont d'un semis d'îles ombreuses réunies par des ponts pittoresques. A quelques kilomètres de là est la lande de Culloden, où le dernier des Stuarts, désireux de reconquérir la couronne d'Angleterre, livra en 1745 la bataille qui consomma pour jamais la déchéance de sa race. Si nous reculions au sud vers la Dee, nous rencontrerions le château moderne de Balmoral, que la reine habite quand elle vient en Écosse, et, aux environs, la superbe forêt de Ballochbuie qui s'étend sur plusieurs milles et escalade les monts jusqu'à leurs sommets.

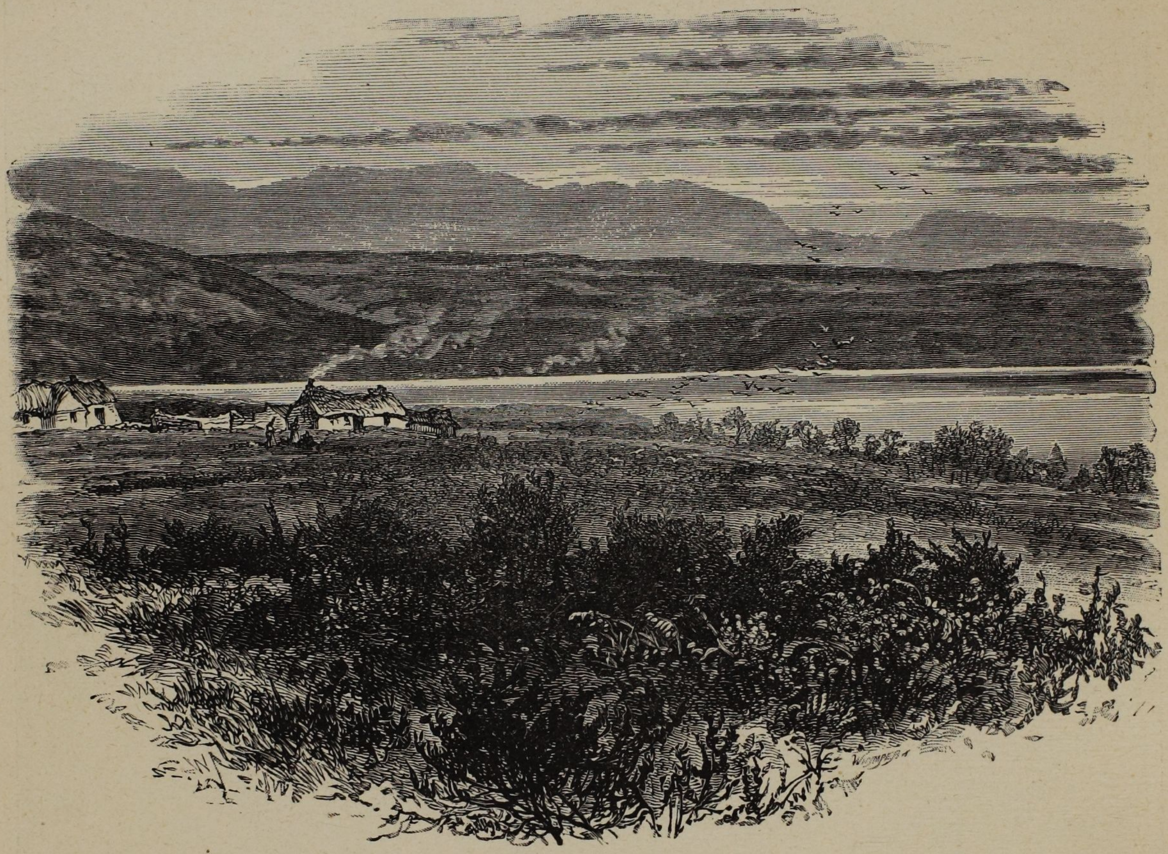
Au delà des lochs et de la profonde coupure du Glenmore se dresse, toujours de biais, le troisième massif de la Haute Écosse, les Highlands du nord, comme on le nomme. C'est un relief granitique, formé de plateaux irréguliers, qui s'affaisse en longues pentes vers la mer du Nord et présente au contraire du côté de l'Atlantique des escarpements tourmentés et abrupts. Le point culminant en est le Ben Attow (1220 mètres). Le groupe orographique se termine, à l'ouest, par le cap Wrath, et, à l'est, par le cap Duncansby. Entre ce dernier et les îles Orcades, il n'y a qu'une passe marine de 10 kilomètres de largeur, ce légendaire détroit de Pentland, aux récifs et aux remous si redoutés des marins. C'est là que se trouve, entre autres, ce terrible tourbillon de Svelkie, le « moulin où se moud incessamment le sel de l'Océan ».



Staffa. — Grotte de Fingal.

Voici la tradition telle que le vieux chant nordique la raconte :

Skiold, un fils d'Odin, gouvernait le pays qu'on appelle aujourd'hui le Danemark et qui alors portait le nom de Gotland. Il eut lui-même un fils, Fridleif, qui lui succéda, et Fridleif eut également un fils, Frödi, qui régna après lui. C'était le temps où l'empereur Auguste avait établi la « paix universelle » et où le Christ était né. Comme Frödi était le plus puissant des rois du septentrion, cette paix lui fut annoncée en langue danoise, et les gens du nord la nommèrent la « paix de Frödi ». Nul ne molestait plus autrui ; plus de vols, plus de brigandages ; un anneau



HIGHLANDS. — Lande de Culloden.

d'or put même rester indéfiniment sur une lande de Jalanger, sans que personne y touchât.

Or il advint que le roi Frödi envoya des messagers au roi Fiölnir, à Switjod, et fit acheter là deux jeunes filles, « très grandes et très fortes », qui s'appelaient Fenja et Menja. Il y avait alors en Danemark deux énormes meules qui avaient la propriété de moudre toutes choses, au gré du meunier. Le propriétaire de ce moulin merveilleux (*Grotti*) l'ayant donné en cadeau au roi, celui-ci y fit conduire les jeunes filles, en leur commandant de lui moudre « de l'or, ainsi que la paix et le bonheur de Frödi ». Pour accomplir cette besogne, il ne leur était accordé que le temps qu'un coq met à chanter ou celui qu'il leur fallait à elles-mêmes pour chanter le *lied de Grotti*.

Les jeunes filles entonnèrent le *lied* ; avant qu'elles eussent terminé, le moulin

avait moulu « une armée », et dans la nuit arriva un « roi de la mer », qui tua le prince et s'empara d'un immense butin. Ce fut la fin de la « paix de Frödi ». Mysingr — c'était le nom du *viking* — emporta le moulin sur son navire, avec Fenja et Menja, et, en route, il ordonna à celles-ci de lui moudre du sel. Tout le jour, les meules marchèrent. A minuit, les jeunes filles demandèrent à Mysingr si elles avaient assez moulu de sel. « Non, continuez », répondit le *viking*. Fenja et Menja continuèrent, si bien qu'au bout de quelque temps le vaisseau, surchargé, coula. Et, à l'endroit où il s'était englouti, dans le détroit de Pentland, il se forma un tourbillon, dû à l'engouffrement des flots au travers du trou de la puissante meule toujours en travail. Et c'est depuis ce temps-là, ajoute la légende, que la mer est salée.

L'archipel des Orcades ou Orkney (îles des Phoques), qui forme, à lui seul, un comté de l'Écosse, se compose de vingt-sept îlots habités et d'une quarantaine d'îlots de pâture. Kirkwall, la localité principale, sise dans Pomona, compte 4000 habitants. Ces intumescences, aux rivages capricieusement découpés, sont faites d'un grès rouge sur lequel il n'y a pas d'arbres, mais où croissent des herbages. Elles sont, en général, peu élevées, sauf l'île d'Hay, au sud, qui offre une sommité de près de 500 mètres. C'était jadis le repaire principal des pirates scandinaves qui venaient y mouiller leurs navires en forme de dragons qu'on appelait *ellides*.

A 80 kilomètres plus au nord, il y a encore un autre comté insulaire, formé par une centaine d'îlots, les Shetland. Plus sauvages et plus abruptes que les Orcades, ces terres n'ont aucune végétation arborescente; mais elles possèdent des tourbières, et leurs pâturages nourrissent une race de poneys estimée. Lerwick, la plus grande, est peuplée de cinq milliers d'âmes.

Doublons maintenant le cap Wrath et visitons le littoral ouest. Là, le long des rivages, extraordinairement déchirés, je l'ai dit, s'étend une longue chaîne d'îlots rocheux, dentelés, remplis de lacs et de tourbières, qui semblent, de loin, constituer un massif unique. Aussi les Écossais les désignent-ils d'ordinaire sous le nom de Long Island (longue île) : ce sont les Hébrides, dépendance marine du comté de Ross. Plus près de la côte et plus au sud sont d'autres îles qu'on rattache volontiers aux précédentes, et dont quelques-unes ne sont pas inconnues du lecteur. Trois d'entre elles surtout sont célèbres : Iona, où saint Colomban fonda en 565 son monastère de moines convertisseurs, et d'où il alla ensuite créer dans l'est de la Suisse le fameux cloître bénédictin de Saint-Gall; Mull, dominée par le Ben More (987 mètres), et Staffa, « l'île sombre des bardes ».

Staffa est toute petite — 4800 mètres de long sur 2400 de large; — elle n'en est pas moins la vraie reine de ce sauvage détroit, jadis domaine de ces « lords des îles » dont Walter Scott a chanté les exploits. Elle se compose d'un plateau escarpé, de 44 mètres de haut, qui, à distance, paraît informe, et qui est coupé sur tout son pourtour par des falaises de basalte à colonnes. Ni arbres, ni arbustes; l'hiver y dure dix mois; les vents y déferlent violemment toute l'année. L'été cependant quelques troupeaux y viennent brouter un gazon chétif.

Deux curiosités hors ligne y attirent les touristes. L'une est la caverne de Clam,

dont le plafond est divisé en compartiments pareils aux cellules d'un rayon de miel, et dont les parois, hautes de 9 mètres, recourbées sans nulle solution de continuité, ressemblent à une carcasse de navire. L'autre est la fameuse grotte découverte en 1772 et consacrée à Fingal par les admirateurs des vieilles fictions bardiques que le maître d'école et littérateur écossais Macpherson a traduites ou créées en partie sous le nom de « poèmes d'Ossian ».

De loin, rien en Staffa ne frappe le regard; puis tout à coup, au détour d'un promontoire, on se trouve à l'entrée de l'étrange nef, où l'on pénètre comme dans un temple gothique par une ouverture d'une douzaine de mètres de large. La voûte est à 18 mètres de hauteur; l'eau, dans la galerie, a une profondeur de 4 mètres. Quand la mer est calme, le visiteur peut s'avancer au loin dans cette avenue à la fois liquide et rocheuse, entre deux rangées de colonnes de taille inégale, aux arêtes prismatiques ciselées, croirait-on, par la main d'un maître de l'œuvre : une vraie forêt de piliers où la vague fait entendre des mugissements rythmiques. Aussi les anciens Gaëls appelaient-ils cette caverne l' « antre de la musique ». Les vieux bardes, dit la légende, y chantaient en s'accompagnant de cette harpe traditionnelle que j'ai décrite à propos de notre promenade au pays de Galles. Dans les jours d'orage, les sonorités harmonieuses du milieu prennent une intensité tout autre : c'est comme un fracas de canonnade qu'on entend des côtes de Mull, c'est-à-dire à plus de 10 kilomètres de distance.



DUBLIN. — La Liffey et la Douane.

XVIII

CHOSES D'IRLANDE
DUBLIN ET LES MONTS WICKLOW — LA LÉGENDE DE SAINT KÉVIN
LES TROIS LACS DE KILLARNEY
LA CÔTE D'ANTRIM ET LA CHAUSSÉE DES GÉANTS
SOUVENIRS DE FINGAL ET D'OSSIAN

L'*Irin* des Phéniciens, l'île « hyperboréenne » de Diodore de Sicile, à laquelle les Romains, qui ne la connurent pas beaucoup, donnèrent le nom d'*Hibernia* (terre hivernale), a une histoire d'une simplicité navrante. Les tribus d'origine celtique qui en composaient la population primitive avaient fini par se grouper en un certain nombre de petits royaumes correspondant à peu près aux grandes divisions actuelles du pays, Connaught et Munster à l'ouest, Ulster et Leicester à l'est. Ces *clans*, peu d'accord entre eux, ne surent pas se défendre contre les pirates scandinaves qui, au IXe siècle, commencèrent leurs débarquements sur les côtes. Pendant près de deux cents ans, les *vikings* ou écumeurs de la mer disputèrent l'île à ses habitants.

Ceux-ci chassèrent enfin les envahisseurs norvégiens et danois; mais ce fut pour tomber bientôt de mal en pis. Dès 1169, les Anglo-Normands, avec Henri II, descendent à leur tour en Irlande, et comme les Irlandais, convertis au ve siècle par saint Patrick, en étaient restés au christianisme primitif et ne reconnaissaient pas la prééminence de l'évêque de Rome, que fit le pape Adrien III? Il concéda purement et simplement le pays au roi plantagenet, sous la condition qu'il l'inféoderait à la juridiction du Saint-Siège.

Catholique fervente, l'Irlande l'est devenue et l'est encore entre toutes les nations. Anglaise de cœur, elle n'a pu le devenir. L'écusson armorial de la Grande-Bretagne a beau nous montrer la « harpe » d'Érin associée au « lion rouge » d'Écosse et aux « léopards » d'Angleterre, nous savons ce qu'il faut penser de cet accouplement héraldique. Sept siècles de guerres, de proscriptions, de massacres, n'ont pu étouffer la nationalité irlandaise. Ni les persécutions d'Élisabeth, ni celles de Jacques Ier, ni les violences de Cromwell, qui faisait vendre les filles de « l'île sœur » comme esclaves à la Jamaïque et brûler des familles entières dans leurs maisons, ni même l' « Acte d'union » de 1800, voté par des députés vendus, n'ont pu consommer la conquête morale; les haines n'ont fait que s'exaspérer; l'abîme s'est creusé de plus en plus profond entre les deux races.

Par ses éloquentes protestations, O'Connell a obtenu en 1829 l'émancipation religieuse de son pays; mais la question d'autonomie et celle de la loi agraire ont continué de demeurer pendantes, et à l'agitation légale se sont substitués les complots et les procédés révolutionnaires. Dès 1821 s'était formée l'association mystérieuse des *Whiteboys* ou « Enfants blancs », ainsi appelés parce que, dans leurs expéditions justicières contre les propriétaires signalés pour leur dureté, ils se cachaient la figure avec un morceau d'étoffe blanche. Après l'épouvantable famine de 1847, qui fit un demi-million de victimes, et l'insurrection de 1848 qui en résulta, les patriotes réfugiés au delà de l'Atlantique organisèrent une autre association, qui, du mot *Feinni*, appliqué aux ancêtres dans les vieux documents, prit le nom de *Fénianisme*, et le Fénianisme à son tour enfanta en Irlande la *Ligue agraire*, le *Home Rule* (la maîtrise chez soi) et le parti des *Invincibles*, qui se sont fondus dans la grande *Ligue* actuelle, et dont le cri de ralliement est : *Not'rent*, « pas de fermages ». Les adhérents de ce *bund*, qui se comptent aujourd'hui par millions, réclament l'autonomie de l'île, ou, tout au moins, un parlement national; leur moyen d'action, c'est le *boycottage*, c'est-à-dire l'inscription sur la « liste noire », avec le meurtre sans phrases au bout, des propriétaires et des fermiers qui refusent de se rallier au programme terroriste de la société.

Voilà, en dépit des accalmies apparentes, où en est l'Irlande à cette heure ; aussi les classes aisées ont-elles à peu près abandonné la contrée, dont la population depuis cinquante ans a diminué presque de moitié, et de 8 197 000 habitants (recensement de 1841) est tombée à 4 700 000 (recensement de 1891).

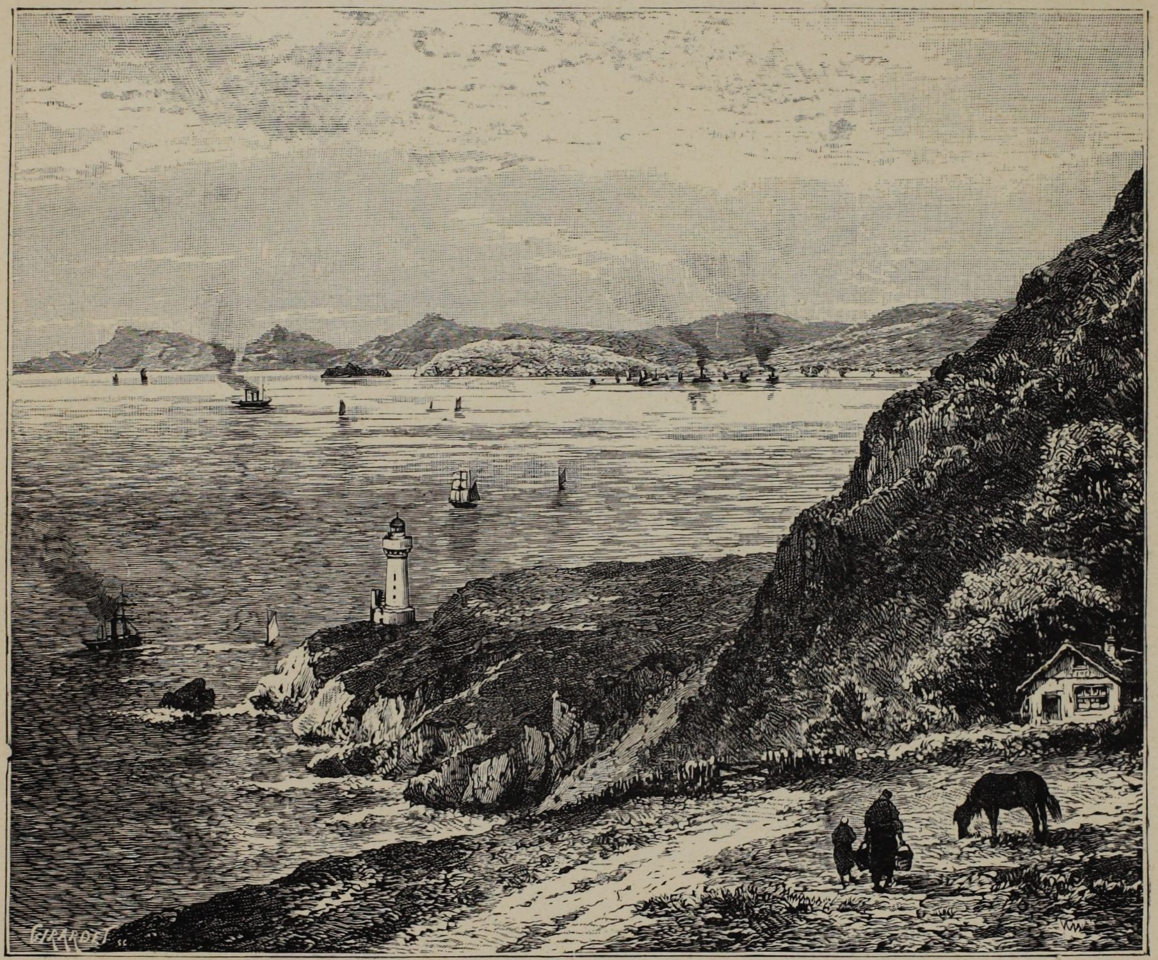
Ne vous étonnez donc point, en entrant avec moi à Dublin, d'y trouver tant de casernes et de policemen : l'état de siège, déclaré ou latent, y règne comme en permanence. Malgré ses 255 000 âmes, la cité est relativement morne ; ses anciens quar-



Howth. — Baie de Dublin.

tiers manufacturiers sont en grande partie déserts, et, en trop d'endroits, l'effigie de la misère publique saute aux yeux.

Dublin est pourtant ce qu'on peut appeler une belle ville. La large artère de Sackville street, qui rejoint, du nord au sud, le pont à la tête duquel se dresse la statue d'O'Connell, la Grafton street, qui la continue au delà de la Banque (ancien Parlement) et de Trinity College (l'Université), sont vraiment des voies dignes d'une capitale. Les quais surtout sont splendides. La Liffey, que les navires d'un tirant de



Howth. — Baie de Dublin.

7 mètres peuvent remonter jusqu'à la Douane, grandiose édifice dont la façade rectangulaire surmontée d'un dôme se développe sur quatre rues, offre, en fuyant entre une double rangée de docks, un aspect tout à fait imposant.

Le géographe Ptolémée, au deuxième siècle avant notre ère, mentionne déjà Dublin comme une localité de pêche importante, et il l'appelle *Eblana*, nom qui, plus tard, s'est changé en celui de Duibh-Luinn, en celtique « marais noir », sans doute à cause des eaux fangeuses et nauséabondes que le fleuve roule à marée basse. Néanmoins, si ancienne qu'elle soit, la cité n'est devenue qu'après coup la capitale du pays. Le chef-lieu officiel, où se faisait le couronnement des rois, fut d'abord Tara, autrement dit « le Grand Palais », qui s'élevait sur une colline à

40 kilomètres plus à l'ouest; mais, grâce au développement toujours croissant de son trafic, Dublin a fini par supplanter la métropole primitive. Il n'est pourtant pas un de ces havres à la façon de Hambourg, de Liverpool ou de Marseille, dont les flottes marchandes courent les mers lointaines; son négoce, en définitive, tient surtout dans le cabotage; Dublin expédie au Royaume-Uni les produits de son sol, bétail, lait, beurre, légumes, et il en reçoit en échange des articles manufacturés. En fait d'industrie propre, la ville n'a que celle des lainages et des toiles, puis la fabrication de la bière noire qu'on appelle *stout* ou *porter*, et de l'eau-de-vie de grain qui, sous le nom de *whisky*, console si libéralement les Irlandais des deux sexes de leurs mécomptes publics ou privés.

De vieux monuments, Dublin en a peu. Le Château (Castle), où réside le lord lieutenant d'Irlande, est un édifice lourd et sombre avec un dôme aplati, qui date en partie du XIIIe siècle. La cathédrale catholique de Saint-Patrick, plus ancienne de cent ans, mais restaurée, renferme le tombeau du doyen Swift, l'auteur des *Voyages de Gulliver*, mort en 1745, et celui du maréchal de Schomberg, tué à la bataille de la Boyne. Guillaume III d'Orange, le vainqueur de cette même journée, a son monument au-devant de Trinity College.

Dans l'autre église principale, Christ's Church Cathedral, reconstruite en ces derniers temps aux frais d'un distillateur de la ville, repose un mort moins aimé de la population : c'est Richard de Clare, comte de Pembroke, celui qui fit la conquête de l'Irlande pour le compte des Anglo-Saxons d'en face. Goldsmith, l'auteur populaire du *Vicaire de Wackefield*, le poète national Thomas Moore, le général Wellington sont nés également à Dublin.

Comme tous les grands centres d'outre-Manche, la capitale de l'Irlande possède non seulement de nombreux squares verdoyants et fleuris, mais encore un plantage immense. C'est Phœnix-Park, gigantesque massif de 11 kilomètres de tour, orné de futaies ombreuses, de rochers, de lacs, de terrasses, où vaches et moutons paissent par troupes, et qui renferme en outre dans son circuit une école militaire et un hôpital.

De Dublin à l'embouchure de la Liffey, le trajet n'est que de vingt minutes en chemin de fer. Cette baie centrale de la côte orientale de l'île, dans les eaux de laquelle abondent les harengs et, par conséquent, les pêcheurs, n'est pas, comme le veut l'emphase irlandaise, comparable en rien au golfe de Naples; mais c'est, à tout prendre, une très belle échancrure. Au sud se trouve Kingstown, sorte d'avant-port artificiel de Dublin, où abordent les paquebots qui viennent de Holy-Head, distant de 99 kilomètres. Au nord, sous une péninsule rocheuse dont la pointe, surmontée d'un phare, s'appelle le « Nez de Howth », est la station balnéaire de ce nom, dont notre image reproduit en détail les aspects. Au centre de la gravure est figuré le port avec ses deux môles; au-dessus se trouvent les ruines de la vieille abbaye du XIIIe siècle; en bas sont représentées les superbes falaises, but favori d'excursion des habitants de Dublin. En face de Howth, tout proche de la côte, apparaît une petite île qu'on nomme « l'Œil de l'Irlande », parce qu'elle semble posée à l'entrée

de la baie, comme une sentinelle gardienne de l'Érin : la sentinelle, malheureusement, n'a pas empêché l'ennemi de passer.

Vers le sud, la ligne allongée des rivages est coupée par la masse sombre du



GLENDALOUGH. — L'oratoire de Saint-Kévin.

cap Bray, où se trouve le Trouville de l'Irlande, et qui ferme le golfe de ce côté. Par-dessus on aperçoit un relief d'un millier de mètres de haut, dont le pied, en certains endroits, plonge jusque dans la mer : ce sont les monts Wicklow, très visités à cause du voisinage de Dublin, et où nous allons, nous aussi, faire une brève excursion.

L'Irlande n'a point, comme l'Angleterre, une chaîne dorsale de montagnes formant un faîte régulier de partage; elle n'a que des massifs isolés. Un seul, le Slieve Bloom, s'élève au centre de l'île. Les autres se dressent surtout au nord et au sud, et comme ils se trouvent près des côtes, ils figurent au pays une sorte de

circonvallation de granit, de schiste ou de grès rouge, que trouent en de nombreux endroits les vallées descendant à l'Océan.

Les monts Wicklow sont à 18 kilomètres de la capitale, et de belles routes permettent d'accéder aisément à ce district, qui fut jadis une des citadelles des patriotes irlandais. Un *glen* ou vallon sauvage, appelé le Scalp, le sépare du comté de Dublin. Il y a en Irlande des sites plus grandioses; il n'y en a pas de plus attrayant que cette région de laquets étagés, de cascades, de gorges agrestes, à laquelle se rattachent tant de légendes et de ballades.

Voici d'abord la « Vallée des Chênes », pittoresque fissure qu'une épée de Roland semble avoir taillée à une profondeur de 100 mètres, et où, entre deux murailles de granit couronnées de troncs puissants, bouillonne un torrent. Plus loin se précipite à pic la belle cascade de Powerscourt, puis apparaît le Ravin du Diable (Devil's glen). Mais la perle de cette contrée de montagnes, c'est la vallée de Glendalough (Vallée des Lacs), gorge sombre, désolée, enserrée d'escarpements noirs et barrée à son extrémité par une cime sourcilleuse. Elle contient deux petits lacs frémissants.

L'antiquaire et le touriste y rencontrent curiosités à leur gré. Là s'élevait autrefois un monastère celtique qui envoyait des missionnaires par toute l'Europe. Ce cloître, qui, du nom de son fondateur, s'appelait les « Sept églises de Saint-Kévin », était une véritable cité conventuelle renfermant une école, un séminaire, un hôpital, un sanctuaire, et il devint le noyau d'une ville, appartenant aux évêques de Dublin, qui fut détruite aux XIIe et XIVe siècles. Aujourd'hui il n'en reste plus que des ruines de chapelles; mais on n'a qu'à fouiller le sol d'alentour pour en voir surgir des débris de toute sorte.

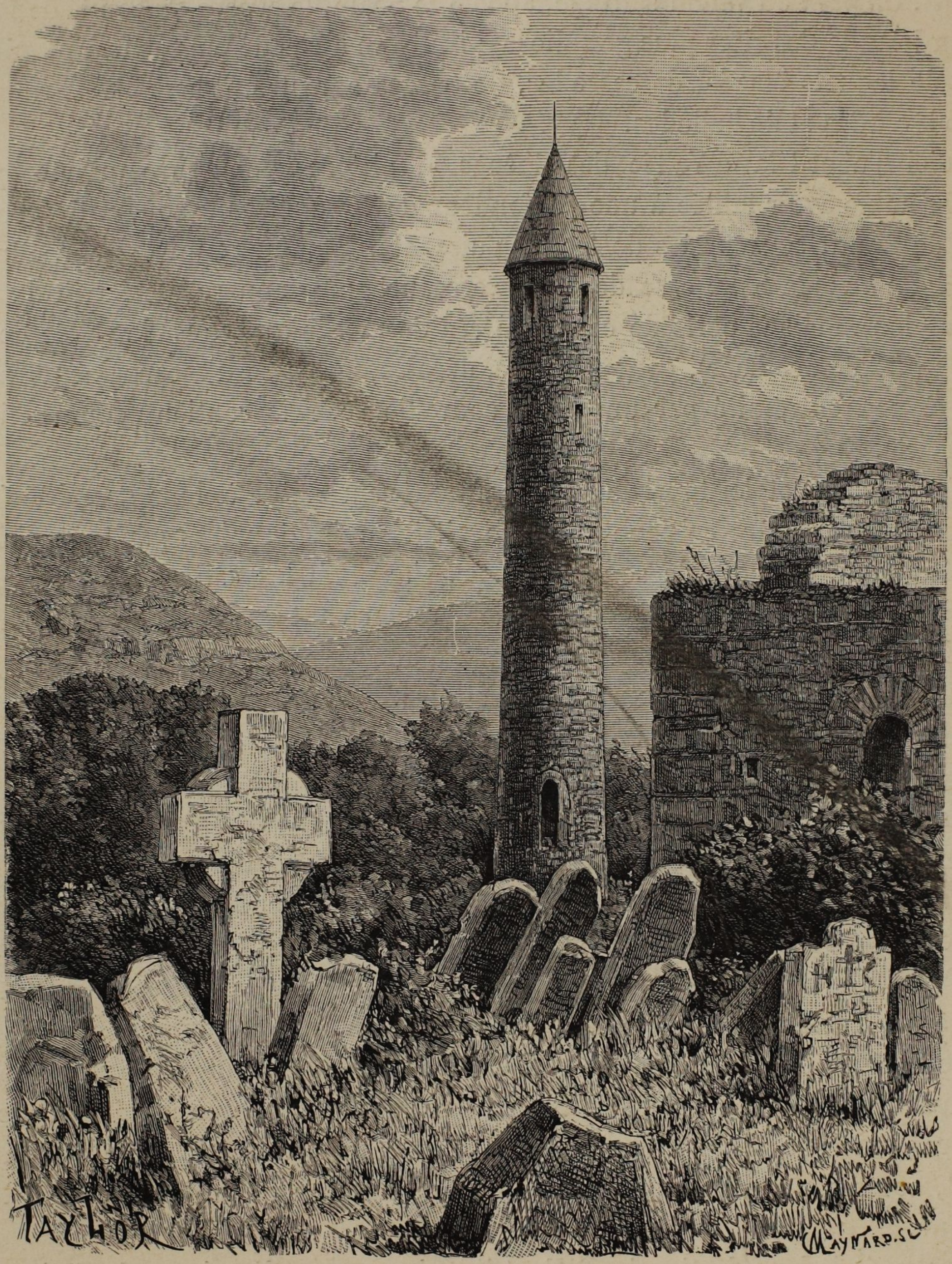
Un hôtel, un hameau et une « tour ronde » occupent l'emplacement sacro-saint. Du hameau et de l'hôtel, rien à dire; en revanche, la vieille « tour ronde » est un problème qui a passionné et passionne encore tous les archéologues d'outre-Manche.

Des tours semblables, des « cierges », comme on dit là-bas, existent en beaucoup d'endroits de l'Irlande. A Killala, près de la côte ouest, sur le cours du Shannon, il y en a une curieuse entre toutes. Avec leur fût élégant et conique, elles semblent positivement un des traits du site régional. Ce sont des édifices un peu analogues de forme à nos phares. Hauts de 25 à 45 mètres, sur une circonférence de 9 ou 10 mètres à la base, ils se divisent en plusieurs étages éclairés chacun par une baie, et vont, comme nos phares, en s'amincissant légèrement au sommet. Un toit les couronne.

Quelle était leur destination? Faut-il voir en eux d'antiques beffrois, ou des échauguettes bâties au temps des Danois pour signaler l'approche de l'ennemi? Sont-ce au contraire des monuments commémoratifs érigés sur des champs de bataille? ou bien ces édicules, invariablement circulaires, comme l'étaient les temples de Vesta, constituaient-ils des sanctuaires où les païens de l'âge celtique pratiquaient le culte du feu? A d'autres de résoudre l'énigme. Ces tours tiennent, en tout cas, une place importante dans les contes de la « Verte Érin »; le mystère même qui plane sur leur origine et leur rôle se prête à toutes les imaginations. Un seul

point est fixé dans la croyance populaire : c'est un même architecte, un Irlandais, Groban Saor, qui est censé les avoir toutes construites, comme il a également construit tous les châteaux et tous les édifices curieux de la contrée.

Thomas Moore, l'Anacréon Irlandais, s'est complu à célébrer les mélancoliques



GLENDALOUGH. — La « tour ronde ».

beautés de la vallée de Glendalough, et il a aussi narré les légendes dont le moine Kévin est le héros. Une de ces légendes ne manque pas de saveur.

Le saint ermite était poursuivi par une jeune fille du district appelée Catherine, qui l'aimait « jusqu'à vouloir marcher dans son ombre et se nourrir de l'écho de sa voix ». Pour se soustraire à ses persécutions, que fit, de guerre lasse, l'anachorète? Il précipita la tentatrice dans le lac. Il est vrai qu'ensuite il eut regret de cet acte pie



Wicklow Mountains. — Vallée de l'Avoca.

de vivacité. Il appela instamment sa victime, et le fantôme de la morte reparut en lui souriant sur les eaux.... Une obsession d'un autre genre, qui est comme l'épilogue insidieux de l'histoire, attend aujourd'hui le touriste dans cette même vallée de Glendalough. Une foule de jeunes filles du district, où, comme partout en Irlande, on est harcelé de mendiants et de mendiantes, se présentent à vous et vous disent chacune en particulier : « Monsieur, prenez-moi pour guide ; je suis la vraie Catherine de saint Kévin » : d'où l'on est incité à conclure que les autres ne sont que de fausses Catherines. Toujours est-il qu'outre l'oratoire de l'ermite, près du lac, on vous montrera contre une paroi de la vallée la grotte en forme de four où il s'était retiré pour



KILLARNEY. — Une rue.

jouir en paix de ses visions célestes. Walter Scott et, après lui, d'autres explorateurs de moindre volée ont gravé leurs noms dans ce trou, où il n'est pas très aisé de pénétrer.

Un site plus riant et plus lumineux de cette région des Wicklow Mountains, c'est la vallée de l'Avoca, chantée également par Thomas Moore. Les eaux réunies de l'Avonmore et de l'Avonbeg s'y précipitent, tantôt entre des roches en surplomb, tantôt à travers de vertes prairies et des bouquets d'arbres splendides. Aussi est-ce par cette idyllique promenade que le touriste soigneux des contrastes doit terminer son excursion de quelques jours au sein de l'Oberland dublinois.

Les plus hautes et les plus âpres montagnes de l'Irlande se trouvent au sud-ouest de l'île, dans les comtés de Kerry et de Cork. C'est à leurs pieds, sous le massif de grès rouge des Macgillycudy's Reeks (1037 mètres), que se cachent les lacs fameux de Killarney, où, de ce pas, nous voici transportés.

Ce district de Killarney passe avec raison pour le joyau de l'Érin. C'est comme « un extrait concentré » du pays, un coin de terre paradisiaque où la nature a prodigué les merveilles. Aussi tous les habitants y font-ils, dans la saison, le métier de guides.

A peine un étranger arrive-t-il, qu'ils s'emparent de lui quasi de force, pour le conduire à travers leurs gorges ou le véhiculer en bateau sur leurs lacs. Ce n'est pas



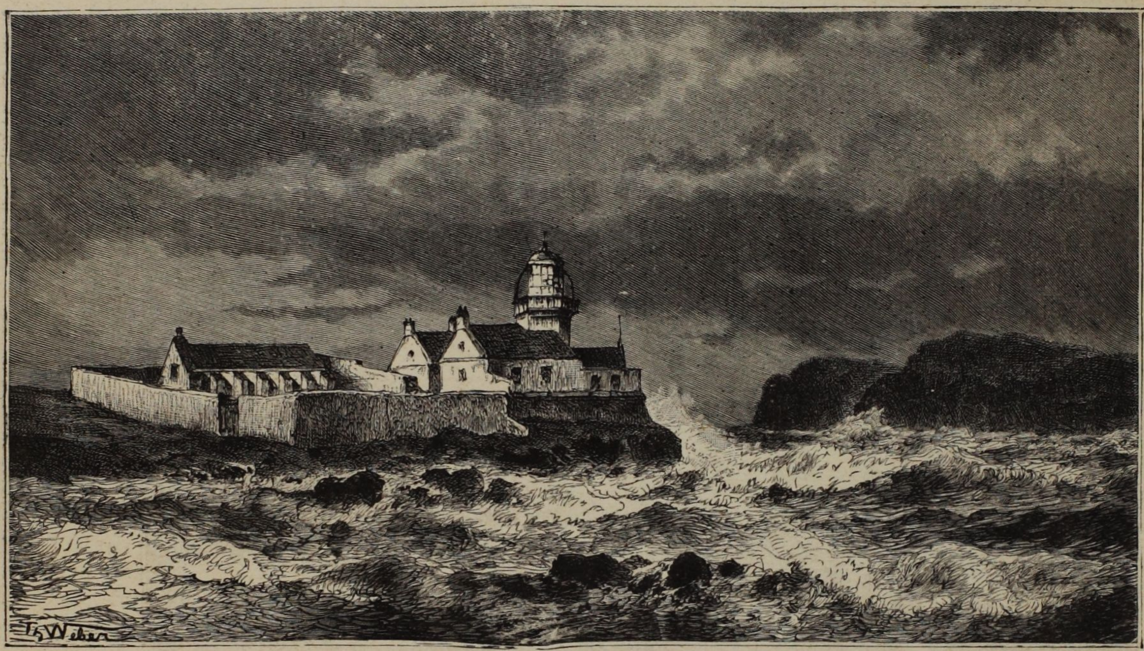
KILLARNEY. — Sortie du défilé de Dunloe.

toujours gai pour le voyageur qui aime ses aises et sa liberté; mais, après tout, il n'y a que le *boy* en haillons et pieds nus, qui vous escorte d'autorité, pour vous raconter de la bonne façon les légendes et les historiettes du terroir. Et puis, il faut bien que ces gens vivent; encore n'y arrivent-ils pas, semble-t-il, car, chaque année, l'émigration continue de dépeupler Killarney la ville, laquelle, malgré sa belle cathédrale, n'est guère qu'une grande et pauvre bourgade formée d'une rue d'aspect misérable sur laquelle s'embranchent des venelles sordides. Je mets à part les hôtels somptueux

qui se dressent pour le touriste à la bourse pansue près des rives enchantées du lac inférieur.

C'est par le défilé ou *gap* de Dunloe que commence d'ordinaire la promenade classique. On appelle ainsi la passe grandiose et sauvage, longue de près de 5 kilomètres, qui s'ouvre à l'ouest de Killarney entre la chaîne des Macgillycudy's Reeks et la Montagne Pourpre, ainsi nommée de ses bruyères. Le ruisseau qui l'arrose est le Loe, cours d'eau tour à tour impétueux ou dormant, qui tantôt écume et cabriole dans des précipices rocheux, tantôt s'arrête comme essoufflé dans de petits laquets où il se repose.

La tradition dit que c'est dans cette riviérette que saint Patrick a noyé le der-



IRLANDE. — Ile Valentia.

nier reptile de l'Irlande. Ce pays en effet n'a plus de serpents, de même que l'Angleterre n'a plus de loups. A un certain endroit, le défilé devient si étroit que le sentier a tout juste la place de se faufiler entre le torrent et le mur à pic. Cette cluse franchie, deux chemins s'offrent à vous. Celui de gauche mène aux lacs, celui de droite à la Vallée Noire. Cette dernière doit son nom moitié aux ombres projetées par les abruptes collines qui l'entourent, moitié à la couleur des eaux tourbeuses qui y roulent. Ces tourbières rouges ou noires, telles que nous en avons déjà rencontré en Écosse, constituent par le fait un septième environ du sol irlandais et forment une de ses caractéristiques. Profondes de 8 à 13 mètres, elles remplissent d'anciennes coupes lacustres ou se relient à celles encore existantes aussi bien qu'aux rivières régionales, qu'elles imprègnent et salissent, au passage, de leurs détritus. On a calculé que ces dépôts de végétaux putréfiés représentent 27 milliards de mètres cubes de combustible; certaines montagnes ne sont même, de la base au sommet, que des tourbières mouvantes.



LAC MOYEN. — Torc cascade.

Un voyageur appelle le Gap of Dunloe le « creuset infernal où se brassent tous les orages de l'Irlande ». Les nôtres s'y élaborent également, car c'est de Valentia, l'île toute voisine, dépendant du même comté que Killarney, que nous sont annoncées par bulletins météorologiques réguliers toutes les dépressions de l'atmosphère dont nous ressentons le contre-coup.

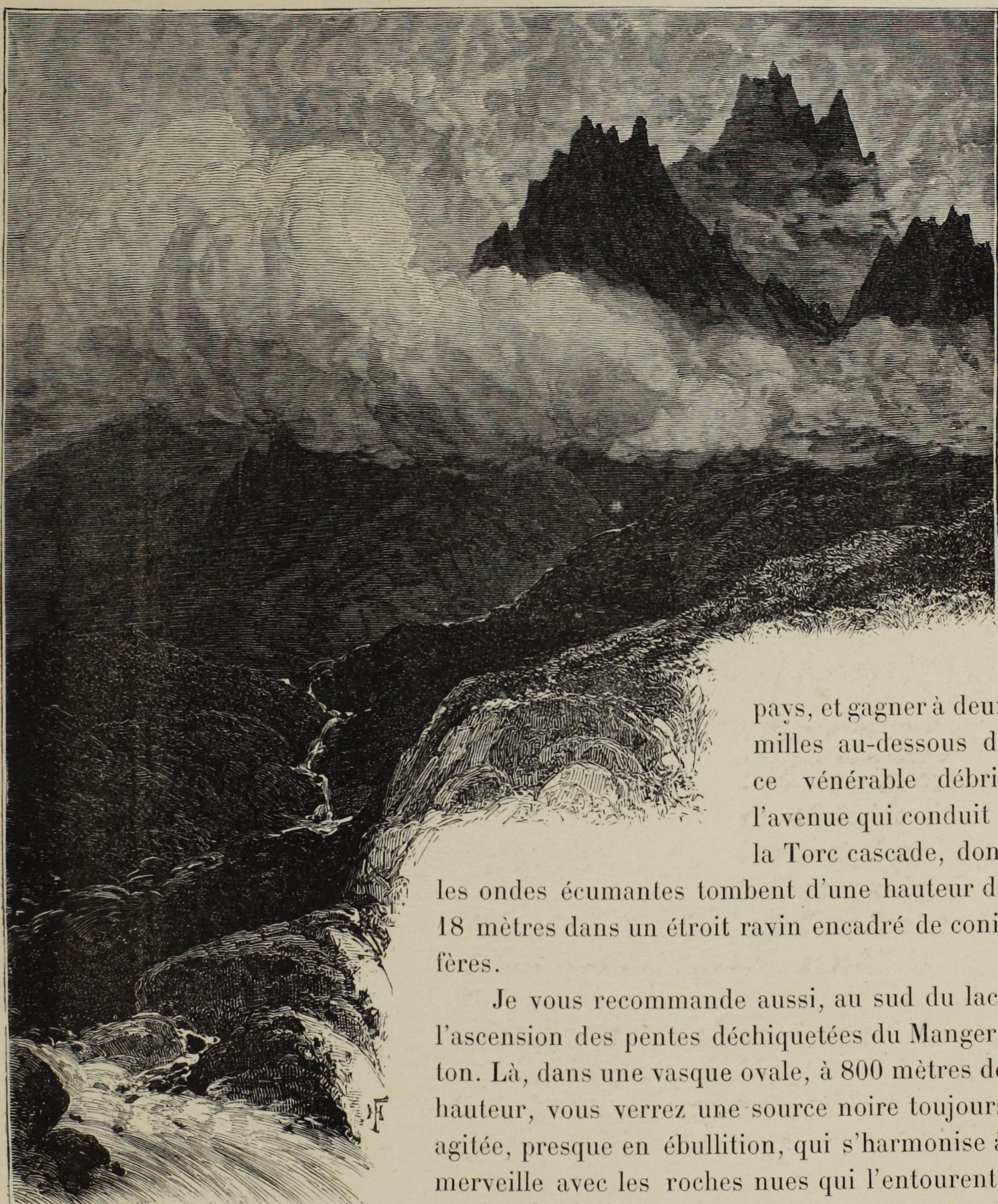
Laissons à l'ouest cette vallée des tempêtes, et, par la route tortueuse qui se dirige en sens opposé, gagnons l'Upper Lake ou lac Supérieur. Des trois bassins de Killarney, c'est celui dont les traits sont le plus accentués. Profondément encaissée entre le Cromaglan et la Montagne Pourpre, cette vasque de 4000 mètres de long sur 1200 de large représente le type du lac de *cluse*, à la conque violemment creusée et environnée de berges abruptes. Wordsworth la met au-dessus de tous les lacs de la Grande-Bretagne, et Walter Scott poussa un cri d'admiration quand il vit la double muraille de roches ou de terrasses verdoyantes qui encadre ses eaux limpides. Douze îles, autour desquelles le batelier vous promène, émergent de sa nappe. Toutes ont des noms expressifs : le *Lapin*, la *Vache*, le *Canard*, le *Cerf*, l'*Aigle*, l'*Éléphant*, l'*Ile Brûlée*, l'*Arbutus Island*, etc. Cette dernière, qui est la principale, doit son nom à une sorte de myrte originaire du Levant, qui pousse aux flancs du mont Athos ainsi qu'en Espagne et en Sicile. C'est l'*Arbutus unedo*, que les gens du pays appellent « l'arbre à fraises », à cause des baies qui se mêlent en grappes aux bouquets de fleurs dont se parent ses branches longues, torses et noueuses, aux feuilles luisantes et toujours vertes. Des moines espagnols l'ont acclimaté en Irlande, où il a prospéré admirablement.

La vieille *Hibernia*, en effet, n'a pas du tout le climat glacial qui semblerait résulter de sa situation septentrionale. Les saisons y sont, au contraire, moins tranchées que chez nous. La température, en général, y est d'une douceur remarquable. L'hiver, il y a des journées chaudes comme en été, et, l'été, des journées froides comme en hiver. Dans un même jour on voit se produire les variations les plus accentuées. L'Irlande est, avant tout, la région des pluies abondantes, favorables à cette croissance exubérante d'herbes et de fleurs qui lui ont valu le nom de « Verte Érin », et excluant la continuité des frimas. Le soleil n'y brille guère que par éclaircies, et quand les souffles de l'est n'y règnent pas, l'air y est imprégné d'une humidité pénétrante. En revanche, quand les tourmentes de l'ouest y déferlent, le vent y a une telle force qu'on se croirait sur un navire en pleine mer.

Après avoir traversé le lac Supérieur, la barque entre dans le lac suivant par une espèce de goulet qui sert de canal de jonction, et au-dessus duquel se dresse, entre autres rochers, le bloc colossal du Nid de l'Aigle. La base de cette pyramide sourcilleuse est revêtue d'une végétation luxuriante; sa tête, qui domine l'onde de plus de 200 mètres, offre des créneaux abrupts où l'oiseau de proie se bâtit son aire. Il y a là un écho de douze syllabes que le batelier ne manque pas d'éveiller au passage à l'aide de son cornet à bouquin.

Le lac Moyen ou lac Torc, que Thackeray a décrit en termes si lyriques, a une superficie à peu près égale à celle du précédent; mais les aspects y sont moins grandioses. A son extrémité inférieure il est presque fermé par deux grandes îles que

réunit un vieux pont. Il faut atterrir à sa rive orientale pour visiter la ruine pittoresque de Muckross Abbey, englobée dans le domaine d'un grand propriétaire du pays, et gagner à deux milles au-dessous de ce vénérable débris l'avenue qui conduit à la Torc cascade, dont les ondes écumantes tombent d'une hauteur de 18 mètres dans un étroit ravin encadré de conifères.

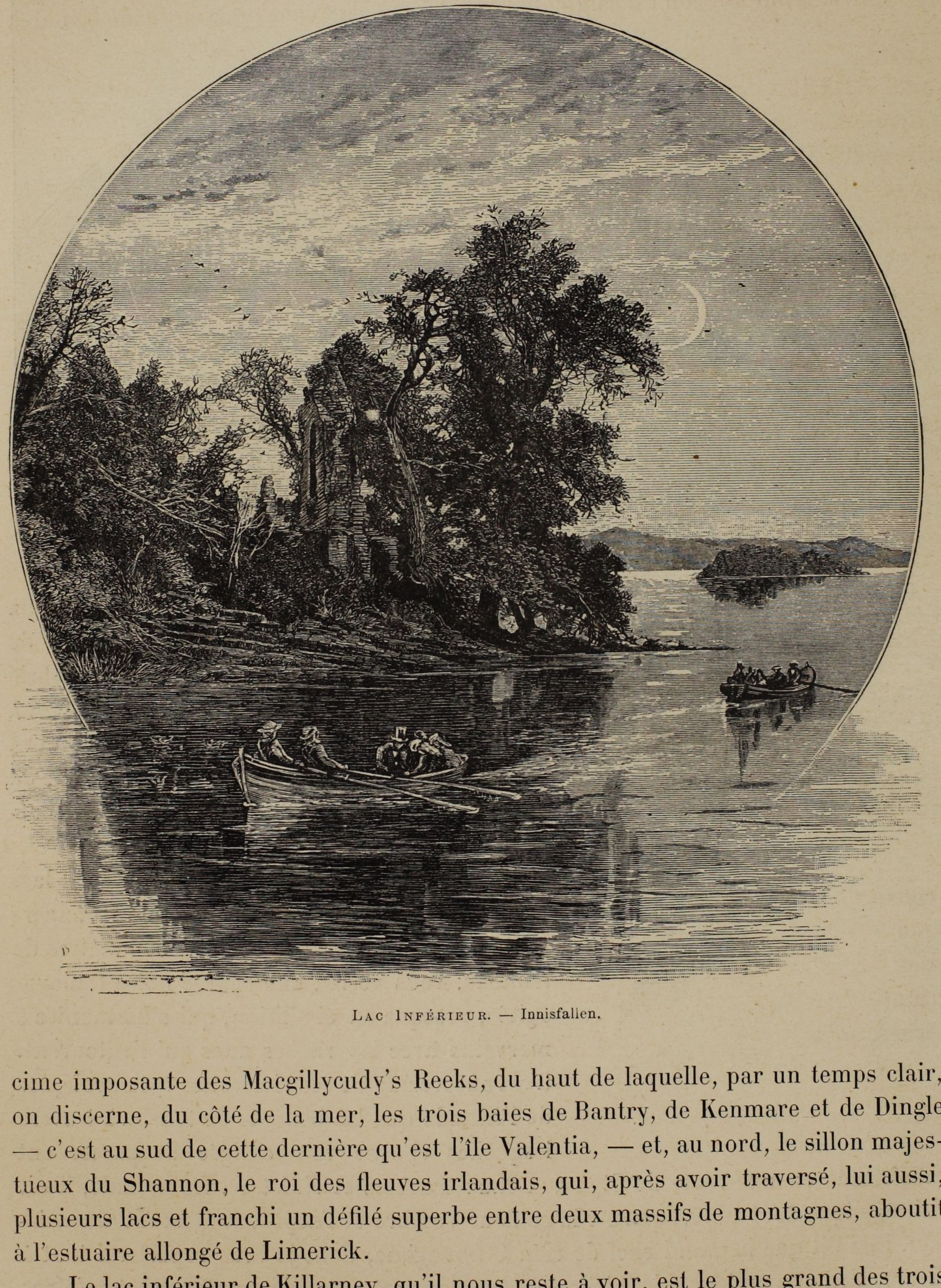


IRLANDE. — Macgillycudy's Reeks.

Je vous recommande aussi, au sud du lac, l'ascension des pentes déchiquetées du Mangerton. Là, dans une vasque ovale, à 800 mètres de hauteur, vous verrez une source noire toujours agitée, presque en ébullition, qui s'harmonise à merveille avec les roches nues qui l'entourent. C'est encore une de ces riviérettes mélancoliques de l'Irlande que les couches de tourbe à travers lesquelles elle se voit obligée de passer ont transformée en une sorte de Styx aux eaux troubles et sinistres. La légende, il est vrai, explique tout différemment la couleur sombre et l'aspect turgescent du ruisseau. Elle dit que le grand chef de clan O'Donoghue, dont je vous reparlerai tout à l'heure, s'en alla un jour faire visite à Satan dans cet antre de montagne, et qu'alors

Satan, pour fêter son hôte, emplit d'un capiteux whisky la coupe du laquet : de là le nom de Bol de punch du Diable (Devil's punch Bowl) par lequel on désigne ce bassin dans le pays.

Profitez également de cette grimpade pour bien contempler à l'horizon ouest la



LAC INFÉRIEUR. — Innisfallen.

cime imposante des Macgillycudy's Reeks, du haut de laquelle, par un temps clair, on discerne, du côté de la mer, les trois baies de Bantry, de Kenmare et de Dingle — c'est au sud de cette dernière qu'est l'île Valentia, — et, au nord, le sillon majestueux du Shannon, le roi des fleuves irlandais, qui, après avoir traversé, lui aussi, plusieurs lacs et franchi un défilé superbe entre deux massifs de montagnes, aboutit à l'estuaire allongé de Limerick.

Le lac inférieur de Killarney, qu'il nous reste à voir, est le plus grand des trois



Lac Inférieur. — Ross Castle.

(près de 13 kilomètres carrés). On y entre également par un étroit canal qui débouche dans la charmante baie de Glena, dont les rives ne sont que cottages, gerbes d'eau ruisselantes, forêts de hêtres et de frênes, bouquets de sureaux aux grappes pendantes. Ce majestueux bassin, environné de hauteurs moins abruptes que celles des lacs Supérieur et Moyen, et qu'emplit le mugissement lointain de la fameuse cascade d'O'Sullivan, renferme une trentaine d'îles. Innisfallen et Ross, vieux nids de moines et de prêtres, en sont de beaucoup les plus curieuses.

La première, dite « île des Saints », est toute jonchée de ruines sacrées. Là se dressait autrefois une de ces abbayes qui semblaient, tout autant que l'arbousier, un produit naturel du sol irlandais. Elle avait été fondée par Finian le Lépreux, fils d'un roi de Munster, qui s'y retira vers l'an 600. Le monastère était vénéré entre tous ceux de l'Occident, et l'on y mettait en dépôt les trésors et objets précieux du pays. C'est dans ce centre intellectuel que furent écrites les fameuses *Annales* universelles et irlandaises dont le manuscrit original se trouve à la bibliothèque *Bodléienne* d'Oxford. Le débris le mieux conservé de ce cloître est une chapelle isolée à la pointe d'un petit promontoire.

L'île Ross, qui est en réalité une presqu'île — car une chaussée basse la rattache à la côte orientale du lac, — était jadis le domaine de ces turbulents O'Donoghue dont les légendes locales narrent à satiété les hauts faits. Les restes de leur château la dominent; mais les échos de la ruine solitaire aussi bien que ceux des bosquets qui l'entourent ne répètent plus guère d'autre bruit que le bramement du cerf qui vient, matin et soir, s'abreuver aux ondes du bassin ou le cri sauvage du cormoran qui plonge à la poursuite du poisson.

Ces deux morceaux de terre féeriques appartiennent à la famille d'un pair d'Irlande, lord Kenmare, qui possède à la rive septentrionale d'Innisfallen un fastueux manoir doublé d'un parc admirable dont l'entrée est volontiers ouverte au touriste. Seulement, le lord, dit-on, n'y a presque jamais résidé, « de crainte des coups de fusil des Fénians ». On ajoute qu'un artiste épris de ces sites « au sourire lumineux », comme dit Thomas Moore, a fait offrir aux seigneurs de l'endroit un demi-million comptant pour 500 mètres de terrain sur Ross Island, et que les seigneurs ont refusé.

Voulez-vous, avant de quitter Killarney, que je vous narre la légende, la genèse poétique en quelque sorte, de cette triple cavité lacustre? La voici en deux mots.

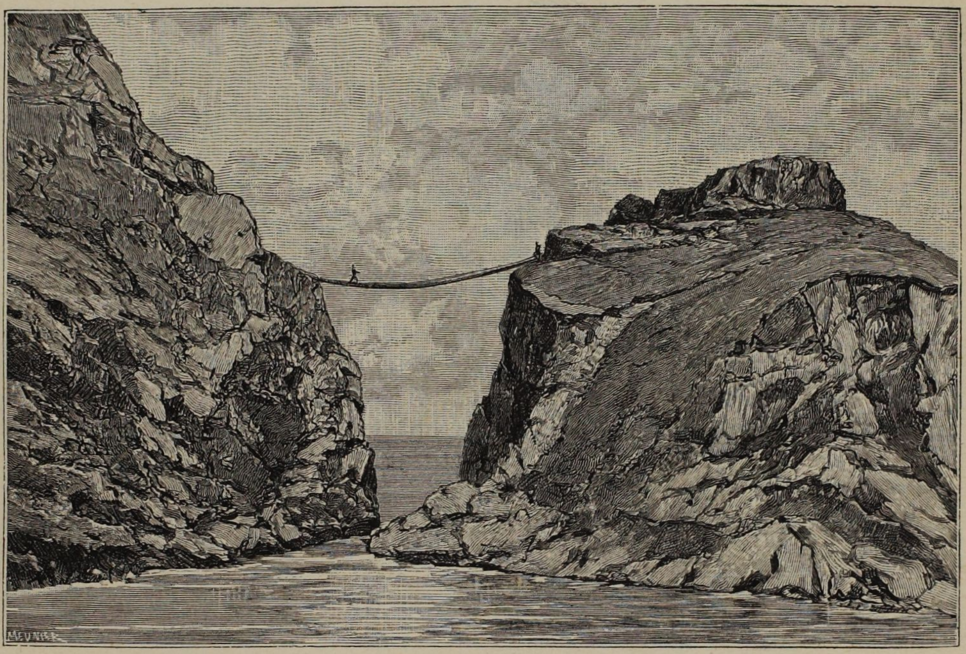
Autrefois, tout ce district était une fertile vallée où un clan prospérait sous l'égide des O'Donoghue susnommés. Dans la montagne il y avait une source merveilleuse qui était cachée sous une pierre. Et, de même que le roi d'Is en Bretagne venait ouvrir chaque mois, à l'aide de sa clef d'argent, l'écluse de la digue protectrice de sa ville, de même, dans ce pays de Killarney, une jeune fille chargée de ce soin écartait quotidiennement la pierre de la source, juste le temps nécessaire à l'irrigation de la plaine. Or, un jour, l'ondine oublia de replacer la vanne sur l'orifice : le lendemain, toute la contrée était sous l'eau. Les habitants toutefois ne périrent pas dans l'inondation. Ils continuèrent et continuent encore de vivre sous la nappe aquatique, et les pêcheurs prétendent même qu'on les entend parfois causer et chanter. La légende



Côte d'Antrim. — Chaussée des Géants.

ajoute qu'une fois tous les sept ans le chef de la peuplade engloutie sort de son humide empire pour chevaucher jusqu'à la tombée de la nuit à travers les vallées et les monts. Quiconque rencontre alors le cavalier mystérieux est assuré d'obtenir richesse et bonheur.

Gagnons maintenant à l'extrémité opposée de l'Irlande ce comté d'Antrim dont la grande ville de Belfast est le chef-lieu. La nature va nous y offrir des merveilles d'un ordre tout différent : c'est la féerie de ces formations volcaniques auxquelles on donne le nom de *basaltes*. Les masses de lave en fusion vomies par les cratères sous-marins ont engendré là, en se refroidissant, des cristallisations côtières disposées en blocs prismatiques et à pans, que le travail des eaux a ensuite sculptées ou polies de



Côte d'Antrim. — Carrick-a-Rede.

la plus grandiose façon. La vague, en affouillant ces blocs, les a convertis tantôt en d'immenses « tuyaux d'orgues » suspendus au flanc des falaises, tantôt en des colonnades majestueuses superposées en faisceaux par étages, avec des tourelles, des pignons, des détails d'architecture singulière, tantôt enfin en de gigantesques degrés ou en des aires au carrelage régulier creusées d'innombrables cavernes, analogues à cette grotte écossaise de Fingal que je vous ai décrite.

C'est à la station balnéaire de Portrush, au-dessous de la ville de Coleraine, près de l'embouchure du Ban, émissaire du lac Neagh, que se rendent d'ordinaire les touristes désireux de visiter cet étrange district. Des véhicules de toute sorte et même un tramway électrique permettent de suivre le littoral, dont on s'écarte toutefois de temps en temps pour couper au raccourci par les landes nues du plateau.

Dans la première partie du trajet, les falaises, d'abord calcaires, figurent une longue muraille blanche que les morsures de la mer ont changée en un véritable crible. Un de ces reliefs, la Tête du Géant, présente le profil d'un crâne humain

haut de 20 mètres. Puis, bientôt, les roches basaltiques commencent à dominer. A un endroit de la route, on aperçoit un îlot fantastique qu'une fissure d'une profondeur de 30 mètres de haut sur 20 de large sépare du rivage : c'est le Carrick-a-Rede. Par-dessus le précipice, de minces planchettes assujetties à des cordes forment un pont volant que les enfants et les femmes des pêcheurs franchissent journellement presque au pas de course.

Enfin, vis-à-vis de Portaru, se dresse sous l'escarpement des falaises un étagement de colonnes noires, les unes reposant sur des assises d'ocre rouge ou jaune, les autres ayant pour support un talus de terre, d'autres au contraire plongeant dans la mer; les fûts sont tantôt d'un seul bloc, tantôt composés de morceaux joints ensemble, mais l'emboîtement est toujours tel qu'une lame de couteau ne passerait pas entre eux : c'est la surface supérieure de cette colonnade qui constitue la fameuse *Chaussée des Géants.*

Pour la visiter, on s'embarque à la petite crique de Port-na-Bo (Port de la Vache).

Vu du large, l'enchevêtrement ne produit pas autant d'effet qu'on le croirait. Le regard est plutôt attiré par les sept ou huit baies grandioses qu'il entoure. Il faut s'approcher de la Chaussée ou même poser le pied dessus pour juger de l'étonnante formation.

Ce dallage se divise en trois branches, un peu inclinées vers la mer : la grande, la moyenne et la petite. La grande, à marée basse, émerge sur une longueur de 240 mètres environ et une largeur maximum de 120 mètres; au point le plus élevé, elle n'est qu'à 11 mètres au-dessus du flot. Reste à savoir jusqu'à quelle distance cette mosaïque naturelle s'étend dans les régions sous-océaniennes. La seconde, presque aussi large, mais moins longue, a été appelée, à cause de son aspect cellulaire, le « Rayon de Miel ». La troisième a beaucoup moins d'importance. Il ne faudrait pas croire qu'on marche là-dessus comme sur un parquet; l'aire est fort peu régulière en somme, et à mesure qu'on s'éloigne de la mer, son irrégularité s'accentue.

Ces colonnes, à 5, 6 ou 7 pans, sont, dit-on, au nombre de 40 000; j'ignore qui en a fait le compte exact. Les guides, bien entendu, ont donné à certains de ces groupements des noms plus ou moins expressifs. Sur la chaussée du milieu, ils vous montrent, par exemple, la « Chaise de la Dame », formée d'un accouplement de piliers figurant un fauteuil; sur la grande chaussée, ils vous font voir le « Salon de lord Antrim ».

Les falaises cannelées et les baies qui regardent l'étrange jetée ne sont pas moins curieuses que la jetée elle-même. La plus belle anse est « l'Amphithéâtre du Géant », demi-lune régulière dont la partie inférieure est composée de colonnes de 20 mètres de haut, et la supérieure d'un rang de piliers de 30 mètres, ayant pour soutènement un énorme piédestal de matières volcaniques. C'est là que se trouvent les « Orgues du Géant », colonnades de 40 mètres d'élancement, dont la dénomination indique la forme caractéristique. Cet assemblage de tuyaux de basalte fut construit, dit la légende, par un géant qui avait la passion de la musique, et quand

Ossian, le vieux barde écossais du IIIe siècle, qui était le fils du roi Fingal, chantait,

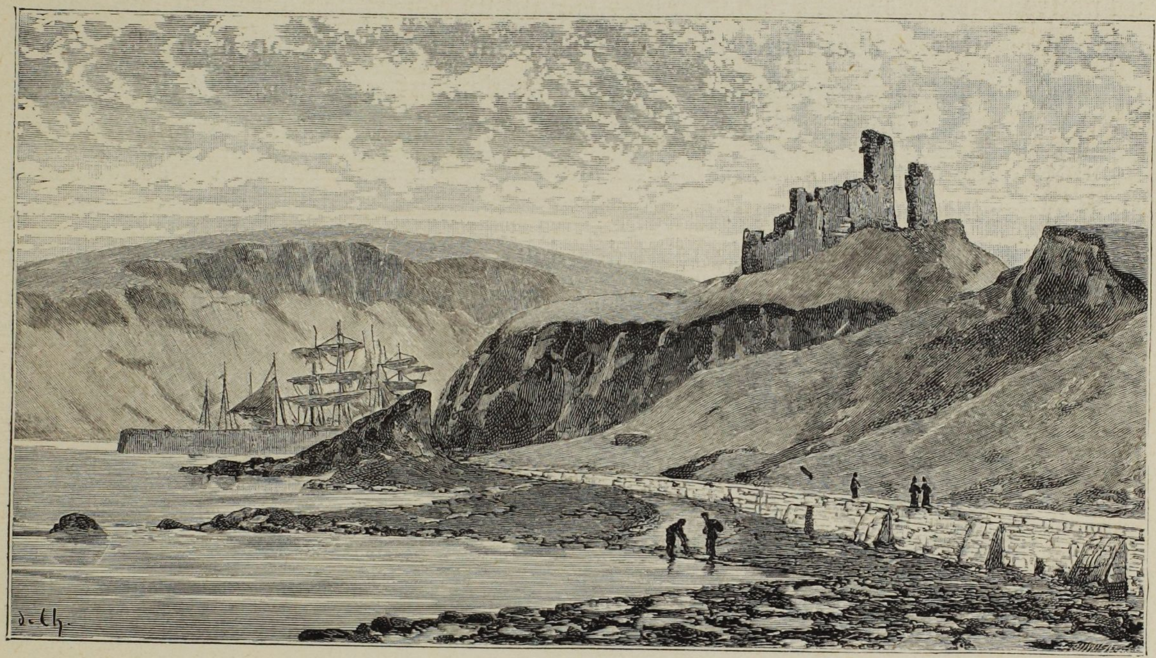


Côte d'Antrim. — Pleaskin Head.

en s'accompagnant sur cet instrument, ses poésies vagues et nébuleuses qui ressemblent à la plainte inarticulée des mers du Septentrion, tous les géants avec leurs femmes et leurs enfants faisaient cercle sur la chaussée pour l'écouter dans un religieux silence. Hélas ! depuis l'arrivée de ces « maudits » Saxons (les Anglais), ajoute volontiers l'Irlandais, quand il s'aperçoit que le visiteur est Français, les antiques mélodies ne résonnent plus sur ces

bords; l'immense machine s'est soudainement pétrifiée; tous les sept ans seulement, le charme se rompt, et, à l'heure où le soleil se lève, les doigts d'un virtuose invisible, caché dans les entrailles de la terre, remet en branle les soufflets magiques.

A l'entrée d'une autre baie s'élève la « Cheminée », colonne basaltique isolée de 15 mètres de haut. En 1588, dit-on, un navire de l'*Invincible Armada* de Philippe II, croisant la nuit dans ces parages, prit ce cap pour le rocher de la même côte, où se dresse actuellement avec ses tours imposantes le vieux château ruineux de Dunluce, une des citadelles de la grande famille des Mac-Donnell, issue de la maison d'Antrim, et il se mit à le canonner : après quoi il alla se perdre dans la crique voisine. Cette crique, qu'on nomme depuis lors *Port-na-Spania*, n'est pas la moins intéressante de ce littoral titanique. On y voit également, outre des « Orgues », des groupes de



CÔTE D'ANTRIM. — Ruines dites du château de Fingal.

colonnes qu'on croirait ouvragées par la main d'un artiste : il y a la *Meule*, les *Jumeaux*, les *Quatre Sœurs*, la *Nourrice et son enfant*, le *Prêtre et son troupeau*, le *Roi et ses nobles*, le tout figuré à décevoir l'imagination.

A la suite vient un promontoire plus beau encore, le *Pleaskin Head*, dont le lecteur peut se faire une idée par le dessin que nous reproduisons.

Il va de soi que ces bizarres reliefs ont donné lieu à des légendes de toute sorte. En voici une, qui a trait spécialement à la Chaussée des Géants.

Près de trois cents ans avant saint Patrick, l'apôtre et le patron de l'Irlande, vivait le géant Finn-mac-Coul, ou Camhaill, dont le nom s'est altéré en Fingal, — car les Irlandais, sans souci de l'histoire, revendiquent pour un de leurs chefs de clans le fameux héros de la Calédonie; près de Glenariffe, ils vous montrent même son castel ainsi que son tombeau, trente-quatre grosses pierres levées, disposées en cercle au sommet d'une colline. Ce géant, donc, était le champion de l'Irlande. L'Écosse, elle aussi, avait son champion, Balindonner, dont on vantait au loin les

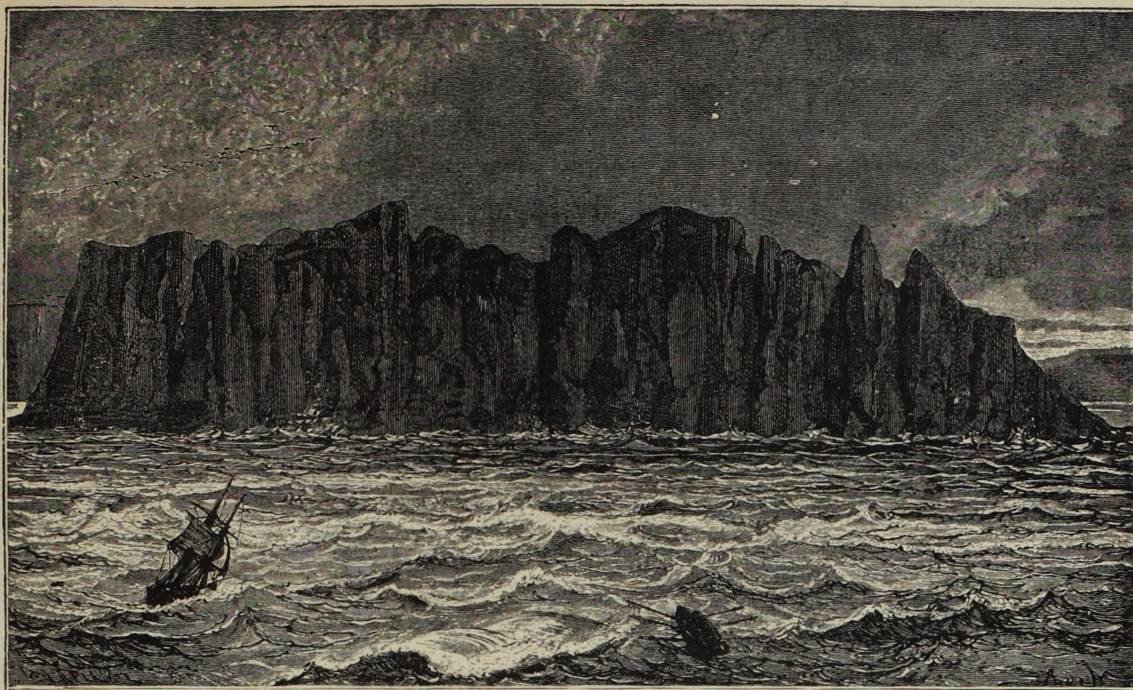
prouesses. Balindonner défia un jour son rival de l'Érin; seulement, comme il ne voulait pas se mouiller en traversant la mer à la nage, il commença par construire une chaussée reliant les deux îles. La distance entre le cap Fair, d'Irlande, et le promontoire écossais de Cantyre est, si je ne me trompe, de 22 kilomètres.

La passerelle terminée, les deux géants en vinrent aux mains, et Finn fut le vainqueur. Celui-ci, dans son triomphe, se montra grand et généreux : il offrit à Balindonner la main de sa fille et l'invita à se fixer près de lui. L'Écossais accepta, et la paix fut scellée par cette union.

Une autre version est celle-ci. Finn, en voyant arriver son adversaire, fut épouvanté de sa force et de sa stature : « C'en est fait de moi! » dit-il à sa femme. Mais cette dernière usa de ruse. Elle fit coucher son mari, l'emmaillota de langes comme un nouveau-né, et se mit à le bercer en chantant un refrain de nourrice. Quand Balindonner parut, elle l'accueillit très courtoisement et le pria seulement de faire le moins de bruit possible, afin de ne pas réveiller l'enfant. « Quoi! » s'écria le champion de l'Écosse, à l'aspect du marmot; « est-ce là un enfant? Alors que sont donc les hommes dans ce pays? » Et, frappé de stupeur à son tour, il reprit incontinent le chemin par lequel il était venu.

Toujours est-il qu'après la mort des deux géants la chaussée s'abîma dans la mer; il n'en resta que les deux amorces, l'une sur la côte d'Antrim — ce serait celle que je vous ai décrite, — l'autre sur l'île de Staffa : ce serait le portique monumental représenté par la grotte de Fingal.

Là-dessous, on s'en aperçoit, il y a encore une vérité transparente. Il est probable qu'à une époque très ancienne l'Écosse et l'Irlande étaient réunies par un isthme de roc détruit ensuite par les convulsions de la nature. L'immense soulèvement basaltique d'Antrim, après avoir plongé dans la mer, en ressort en effet à quelque distance pour former l'île Rathlin, dont la constitution géologique est analogue à celle des deux côtes opposées. On pourrait donc, à la rigueur, regarder cet îlot comme un fragment, survivant au large, de la chaussée légendaire construite par Balindonner. Ajoutons, pour rester sur un souvenir historique, que Rathlin, beaucoup plus rapprochée de l'Irlande que de l'Écosse, servit jadis de refuge à Robert Bruce et à ses trois cents compagnons.



NORVEGE. — Le cap Nord.

PÉNINSULE SCANDINAVE ET DANEMARK

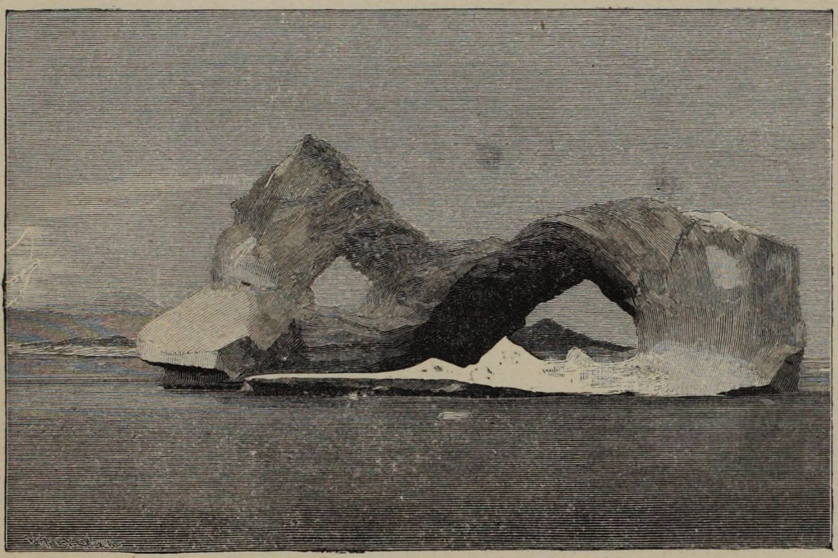
XIX

DES HÉBRIDES AU CAP NORD — PAYSAGES DU NORRLAND ET DU FINMARK DANS LES FIORDS NORVÉGIENS — BERGEN ET CHRISTIANIA EXCURSION AU TÉLÉMARK.

Du haut d'un énorme bastion de roc posé au-dessus d'une muraille perpendiculaire, à la crête tour à tour unie ou dentelée, nous dominons la mer immense, toujours mugissante, l'Océan glacial et tempêtueux des antiques *trolls*, la plaine d'eau infinie où, au printemps, les îlots de glaces flottantes venus du Spitzberg passent avec leur architecture fantasmagorique d'arcades, de piliers, d'aiguilles colossales destinés à s'écrouler peu à peu aux souffles dissolvants du sud ; immédiatement sous nos pieds, à 300 mètres de profondeur, les vagues écumeuses se brisent à la paroi de granit où le quartz étincelle, pour aller s'engouffrer à droite et à gauche dans un sund étroit, tout déchiqueté de baies minuscules, que précède un semis d'écueils noirs ;

des légions criardes de mouettes, de goélands, de stercoraires volent autour de l'îlot, pourchassant les oiseaux plus petits, épiant aussi les poissons, attaquant même à fleur d'eau la vorace et gigantesque morue ; en fait de végétation, quelques bouleaux nains sur la pente à pic couverte d'éboulis, quelques lichens bruns ou des mousses rougeâtres à la cime saupoudrée de terre jaune ; puis, tout en bas, là où une mince couche d'humus apparaît entre les rochers et la mer, une flore plus verte d'angéliques, de renoncules, d'andromèdes, de myosotis et de gazons fleuris.... Où sommes-nous? Au cap Nord. Comment y sommes-nous arrivés? Je vais vous le dire.

Des côtes ossianiques de l'Irlande et de l'Écosse, nous avons continué de cingler en avant, par delà ces archipels semi-fantastiques, les Hébrides, les Orcades, les Shetland, dont je vous ai fait brièvement la peinture ; puis, fendant les eaux tièdes du Gluf-Stream, nous avons atteint, à 335 kilomètres du dernier promontoire calédonien, une nouvelle terre insulaire, perdue dans les bumes septentrionales : elle doit son nom de Færœer, « îles des Brebis », aux troupes de moutons sauvages qu'y trouva le pirate norvégien Floki, quand il y aborda au IXe siècle.



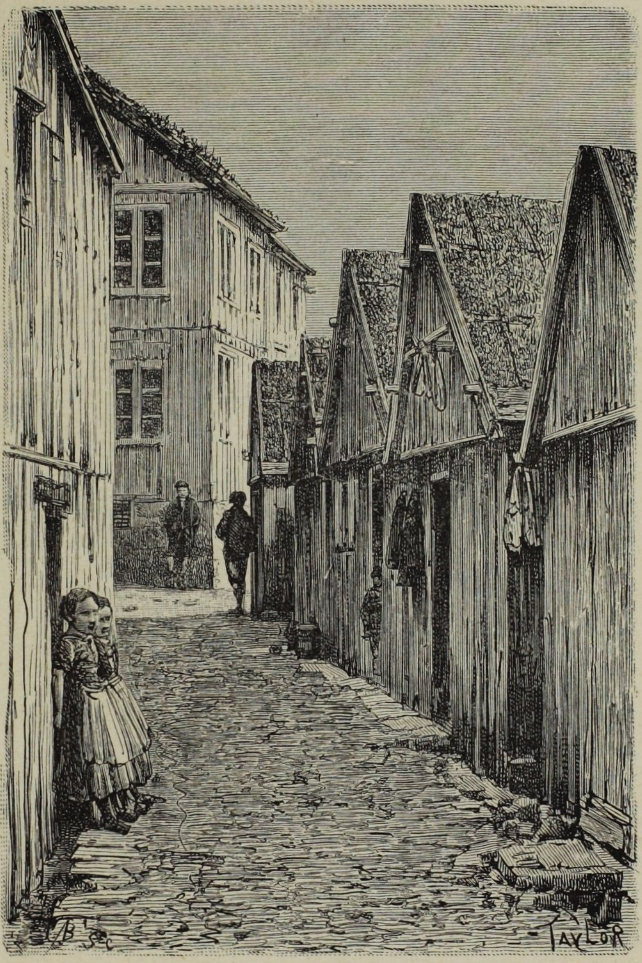
Sous le cap Nord. — Iceberg flottant.

Il y a quelques années, la première du groupe qui se présentait de ce côté aux regards, c'était le récif de Munken (le Moine) ; mais il a depuis lors disparu dans les profondeurs de l'Océan ; aujourd'hui, c'est Suderö, aux gisements de houille sous-marins exploités par une compagnie française, qui salue le voyageur venant du sud. Toutes ces îles, au nombre d'une centaine, mais dont vingt ou trente seulement ont des habitants, constituent de hautes terres abruptes, entre lesquelles circulent, par des détroits resserrés, des *störms* ou courants réguliers que les indigènes utilisent pour la navigation et la pêche. Il s'y trouve aussi, malheureusement, par endroits, des gouffres et des tourbillons, hantés, dit la tradition, par les *nikörs* ou « hommes de mer », effroi des matelots.

Les Færœer appartiennent, on le sait, au Danemark. On prétend que Christophe Colomb y atterrit en 1467, et que, de là, il alla en Islande, où les habitants lui apprirent qu'il existait, plus loin à l'ouest, un pays appelé *Vinland*, avec lequel ils étaient en relations : ce *Vinland*, ou Terre du vin, n'était autre que l'Amérique.

Le point culminant des îles montagneuses des Brebis, découpées de baies extrê-

mement pittoresques, est situé dans Œsterö (840 mètres). Le chef-lieu, Thorshavn, « la ville du dieu Thor », est sur la côte orientale de Stromö (groupe du nord). Cette capitale insulaire, peuplée de 1200 âmes, n'est qu'une bourgade, une sorte de village alpestre, aux constructions reposant sur des soubassements de pierres trachytiques, et recouvertes de simples mottes de gazon. Une seule église servant aux deux cultes, catholique et protestant, la maison du « magistrat », et, à l'entrée du port, une petite forteresse sur laquelle flotte le *Danebrog* rouge chargé d'une croix blanche (pavillon danois), voilà les gros édifices de Thorshavn. Quant à la végétation de l'archipel, elle est, on le devine, assez pauvre ; sur les pentes il y a des pâtis ; autour des villages, dans les jardinets, croissent des sorbiers, des saules, des groseilliers. Ajoutons à cela de maigres champs, inclinés au midi pour mieux recevoir les rayons du soleil. D'arbres, presque point, non à cause du froid, — le climat, au contraire, est doux et égal, — mais parce que le vent les déracine.



THORSHAVN. — Une rue.

La population — onze milliers de têtes — est d'origine scandinave ; elle a conservé son idiome propre, qui est, après la langue islandaise, le plus rapproché de l'ancien nordique. Elle élit une assemblée locale qui siège à Thorshavn, et envoie en outre des députés au parlement de Copenhague. La pêche, la chasse aux oiseaux de mer forment son occupation principale. Les poissons abondent en effet sous ces côtes. En septembre particulièrement, le dauphin épaulard (*Grindehval*) apparaît par bandes dans les eaux d'alentour, et les Færoïens en font alors un massacre comparable à celui qui se fait des thons dans la baie de Palerme et des anguilles dans l'étang de Comacchio ; le sang de ces monstres marins, qui ont 6 ou 7 mètres de long, rougit au loin le verdâtre océan. Les volatiles aquatiques, eiders, pingouins, guillemots, pétrels, cormorans, etc., foisonnent également dans l'archipel ; c'est par millions qu'ils y couvrent les falaises et les roches. Certaines îles, la Grande Dimon, par exemple, au nord de Suderö, ne sont, comme on dit, que des « montagnes à oiseaux » ; chaque corniche, chaque crevasse de la berge escarpée loge toute une colonie ailée, dont

le bruissement s'entend à plusieurs kilomètres et ressemble, de près, au sifflement de la tempête.

La plus septentrionale des Færœer est par le 64e degré de latitude ; de là, jusqu'en Islande, il y a encore 455 kilomètres, soit une navigation de trois jours environ en bateau à vapeur; mais, au lieu de pousser vers cette « terre de glace », sise juste sur la ligne de la grande banquise qui s'étend de Grœnland au Spitzberg, nous



FÆRŒER. — Pêche au dauphin.

avons infléchi à l'est-nord-est, dans la direction de la côte de Norvège, et, franchissant le cercle polaire par le 11e degré de longitude, nous sommes entrés dans l'océan Glacial.

Là, nous nous sommes trouvés dans l'empire maritime de ces *trolls* ou sorciers dont parlent les vieilles légendes scandinaves : tout ce district, autrefois, était réputé appartenir à des puissances ennemies; c'est là que les contes populaires plaçaient le séjour du *Kraken*, monstre grand comme une île, à la tête couverte de fucus et d'algues, et dont le corps flottait parfois à la surface de l'eau. Malheur au navire qui heurtait cet écueil vivant ! Enlacé par huit bras de serpent longs d'un quart de mille, il était aussitôt broyé et avalé.

Ce bassin traversé de biais, nous avons aperçu à l'est une rangée d'archipels étranges formant l'ourlet d'une côte effroyablement déchiquetée et sauvage : cette côte, c'est celle du Norrland norvégien; les îles en bordure, sises elles-mêmes au-devant de péninsules n'attenant au continent que par des isthmes, nous sont apparues de loin pour ce qu'elles sont en réalité, une continuation au milieu des flots du relief des monts de Scandinavie. Les caboteurs qui viennent du sud sont obligés de contourner tout le semis, ce qui allonge fort leur navigation; aussi chaque point de la côte a-t-il ses pilotes à demeure, qui gouvernent en se guidant sur certains points de repère. Le littoral entier de la Norvège n'est du reste qu'un dédale de détroits, de promontoires avancés, d'écueils à fleur d'eau ou submergés. De Christiania au cap Nord, les steamers, sans se risquer au large, parcourent ainsi en zigzag un réseau de passes inimaginable, une série indicible de canaux naturels, de baies ouvertes ou fermées, dans lesquelles l'eau ne gèle jamais et où règne toute l'année un mouvement de va-et-vient ininterrompu : c'est un trajet d'une quinzaine de jours, en comptant les relâches.

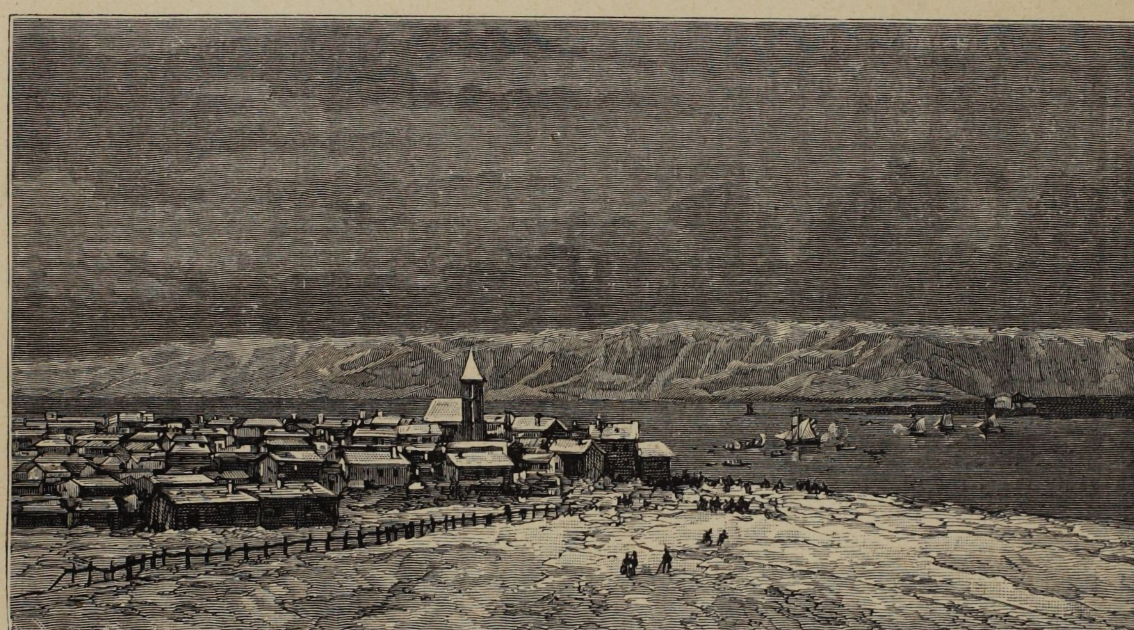
Presque toutes ces îles norvégiennes ont des formes bizarres : celle-ci ressemble à un assemblage de tours; celle-là simule un entassement de châteaux forts. Le rocher de Hestmandö, qui marque précisément le passage du cercle polaire arctique, offre, dans le brouillard, la silhouette d'un homme à cheval enveloppé de son manteau. Une autre, l'île de Torget, dominée par une montagne de granit qu'on appelle le « chapeau de Torget » (*Torghattan*), figure, vue du sud, une coiffure ronde aux rebords inclinés. Elle est, en outre, percée à jour, parallèlement à la côte, par une ouverture de 270 mètres de long, offrant deux porches d'entrée : l'un, celui du sud, a 66 mètres de haut; l'autre, au nord, a 36 mètres. La légende dit qu'un géant, voyant un *troll* enlever sa fiancée, lança une flèche au ravisseur; le trait manqua le but et traversa de part en part la montagne.

Mais l'archipel principal est celui des Lofoten. Celui-là n'est, par le fait, qu'une longue chaîne sourcilleuse que ses dentelures aiguës ont fait comparer à une mâchoire de requin. L'île la plus méridionale du groupe est celle de Rost; la plus septentrionale et la plus grande est Sandvorholm. Si ce chaos insulaire, du côté du sud, offre de riantes prairies émaillées de fleurs, au nord, au contraire, il ne présente plus que d'âpres rochers ponctués de mousses ou de touffes de bruyères. Et quels parages redoutés entre tous que ceux qui avoisinent ces récifs ! N'est-ce pas là, entre Mosken et Moskenœss, que mugit et tournoie le fameux Maelstrom, le type resté légendaire des gouffres mystérieux de l'Océan?

Ni les remous, ni les brouillards, ni les vents n'empêchent cependant, au temps de la pêche, les barques d'affluer dans ces eaux. En février et en mars, on y voit jusqu'à trois ou quatre milliers de bateaux. Les hommes ont dans les îles des huttes où ils s'entassent, et des séchoirs, composés d'échafaudages de sapin, où ils laissent le poisson suspendu jusqu'en juin; et partout, sur le pourtour des rochers, apparaissent ces cités d'oiseaux de mer (*nyker*), que nous avons déjà vues aux Færœer.

De sund en estuaire, nous sommes arrivés à un îlot de 4 milles de long sur

3 de large, un banc de coquillages posé au milieu d'un détroit; là, au lieu des cabanes de bois solitaires peintes en rouge que nos yeux découvraient de place en place dans des criques au pied des falaises, nous avons aperçu une vraie ville, peuplée de 4 000 âmes et plus : c'est Tromsö. Cette localité, située au delà du 69[e] degré (69°40′), c'est-à-dire à la même latitude que la baie de Baffin, n'a naturellement d'autre lot ici-bas que d'armer pour la pêche dans les mers glaciales. Elle se compose d'une seule rue; cette rue part du golfe, au bord duquel il y a un quai de bois, des docks, quelques magasins, et va se prolongeant jusqu'à la colline, où elle se heurte à un glacier vers lequel elle fait mine de monter. Une cathédrale en bois, un évêché, un collège pour les enfants du Finmark et du Norrland sont les principaux édifices publics de cette cité, située dans une île si stérile que les habi-



NORRLAND. — Tromsö.

tants doivent faire venir de Russie et des autres provinces scandinaves tous leurs objets d'alimentation.

Il y a pourtant en Norvège une ville encore plus septentrionale : c'est Hammerfest, la capitale du West-Finmark. Elle s'élève, au delà du 70[e] degré, en face de l'île Sorö, sur un récif de 8 lieues de diamètre qu'un sund bordé de hautes montagnes sépare du continent. Des bouleaux nains d'un mètre de haut, un ou deux jardins où les roses refusent de fleurir, en résument toute la flore. La petite baie profondément encaissée constitue un excellent mouillage. Aussi est-ce le port de relâche de tous les navires qui se rendent à Arkhangel ou en reviennent. Le gros de ses maisons, à un seul étage, avec un toit plat couvert de terre et de gazon — quand le gazon lève, — se cache dans un ravin. Les habitants vivent de la chasse au morse, à l'ours blanc et à la baleine.

Près de Hammerfest, nous avons côtoyé d'autres îles encore, des fiords vers lesquels s'écroulent des glaciers; l'un de ces glaciers, le Jökull, s'avance même

jusqu'à la mer; puis nous sommes enfin arrivés à un grand écueil déchiqueté de la plus étrange façon et séparé de la terre ferme par un bras d'eau très étroit : cet écueil, appelé Magerö, « l'île Maigre », est celui qui sert de piédestal au cap Nord.

Examinons de plus près le point du globe où nous sommes parvenus.

Cette péninsule scandinave, que, contrairement à l'itinéraire habituel, nous allons parcourir du septentrion au midi, n'est qu'un vaste plateau granitique de 600 à 900 mètres de haut, sur lequel se dressent des massifs isolés qu'échancrent, de distance en distance, des entailles profondes par lesquelles les deux versants communiquent. A l'est, du côté du littoral de la Baltique (Suède), les reliefs s'abais-



NORVÈGE SEPTENTRIONALE. — Le soleil de minuit.

sent en collines et en terrasses allongées. A l'ouest, au contraire, vers l'Atlantique, ils présentent des escarpements troués de déchirures qui se continuent, on l'a vu, en mer, par un dédale d'îles et d'îlots. Contemplées du large, ces montagnes offrent l'aspect de crêtes noires striées de couloirs neigeux et d'aires blanches. L'ensemble, dit le géographe Forsell, pourrait se comparer à une vague énorme qui se serait figée au moment de déferler.

Ces Alpes de Scandinavie mesurent du cap Nord au cap Lindesness (Skager-Rack) une longueur de 1 900 kilomètres. La partie septentrionale, où nous sommes, est formée par les monts Kiölen, qui couvrent les provinces de Finmark et de Norrland et vont diminuant d'altitude au plateau de Trondhjem, où une route carrossable franchit le faîte à 510 mètres; un peu plus bas, le chemin de fer de Trondhjem à Sundswall et à Christiania, qui débouche au sud dans la vallée du Glommen, scelle son double rail à 594 mètres seulement. Le plus haut sommet des Kiölen (1 884 mètres), situé au delà du cercle polaire, appartient au groupe du Sulitjelma, qui com-

mande les ramifications orientales du Saltenfiord. Là s'étendent d'immenses champs de neige (*Fieldene*) entourés de glaciers que dominent des saillies en forme de cornes ou de dents. Le plus vaste de ces névés, le glacier Noir, a 800 kilomètres carrés; il reste donc encore, comme superficie, bien au-dessous des nappes glaciaires de la Suisse, et notamment de celle d'Aletsch, qui s'étend entre l'Oberland et le Valais.

Chose étrange, par le 70e degré, sur cette grande baie sinueuse de l'Altenfiord, où se trouve la station de relâche de Bossekop, l'orge ne met pas plus de temps à mûrir (90 jours) qu'en Alsace ou sur les bords du Nil. Au sein de districts éternellement enneigés, on aperçoit encore de verdoyants coteaux ayant à leurs flancs et à leurs pieds des prairies, ainsi que des champs où apparaissent des touffes d'églantiers sauvages, des bleuets d'azur et des bois de bouleaux. Le bouleau blanc (*Betula alba*) est l'essence qui, en compagnie du sureau et du sorbier, s'avance le plus loin vers le pôle; un explorateur dit même avoir rencontré à 1 450 mètres de hauteur une fine radicelle de bouleau nain dont le tronc n'était pas plus gros qu'une allumette-bougie. Le Grœnlandais ne se contente pas de se confectionner avec l'écorce vieillie de cet arbre des chaussures et des habitations; il la mange même à l'état jeune. Le sapin au contraire, en Norvège du moins — car en Suède il se risque sensiblement plus avant, — cesse de former des forêts aux environs du cercle polaire. Quant au chêne, il ne va pas au delà du 63e degré, et les dernières futaies de hêtres s'arrêtent un peu au nord de Bergen. Enfin, au tournant extrême de la péninsule, il n'y a plus que des tourbières, c'est-à-dire d'anciennes forêts ensevelies et putréfiées dans le sol, des algues, des lichens, de chétifs arbrisseaux.

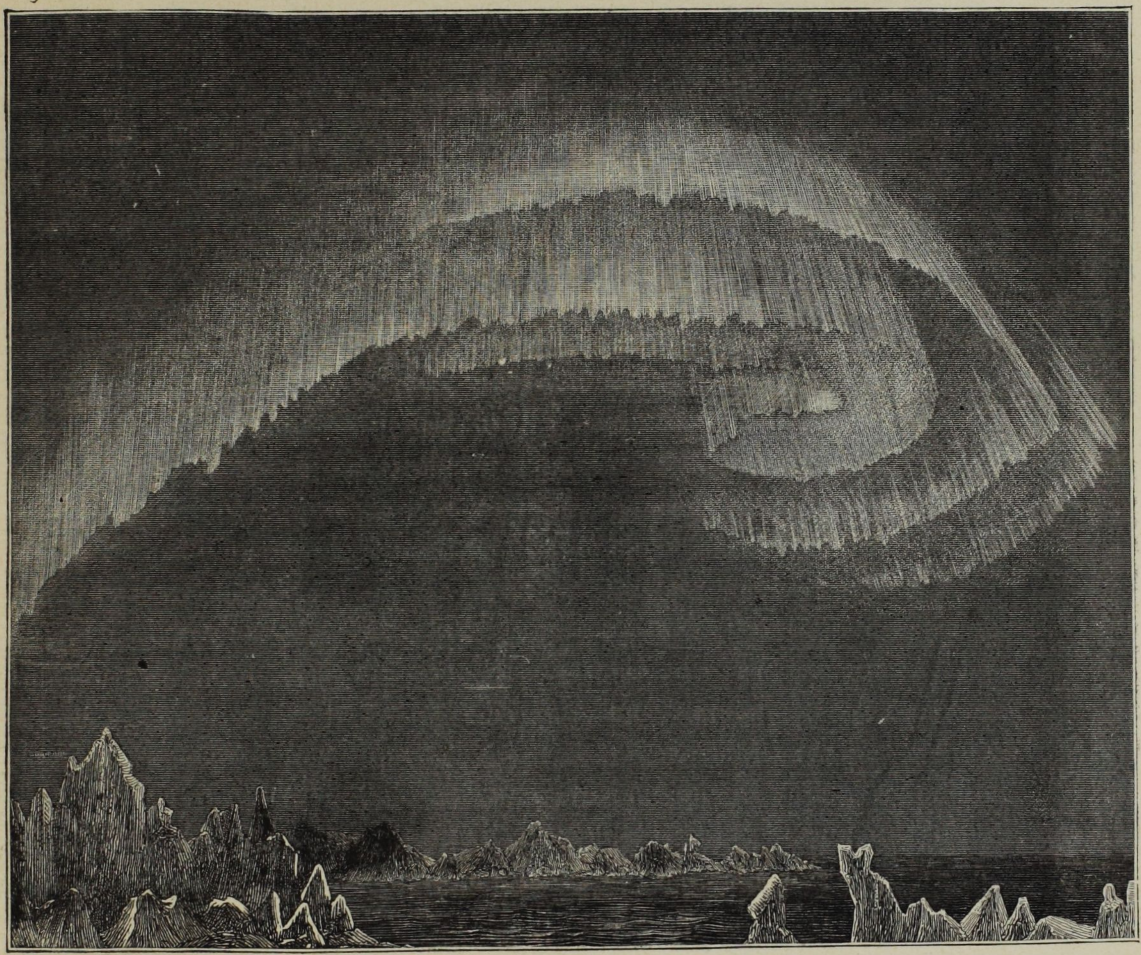
Voilà pour la flore régionale; voyons jusqu'où se poussent les stations des humains.

Sous le cap Nord, au fond d'une anse abritée par un promontoire, niche le petit port de Talvig (3 000 âmes), localité demi-laponne, demi-norvégienne, dont les chalets et les métairies reçoivent la buée des cascades d'alentour. C'est là que résidait autrefois le gouverneur du Finmark, dont le siège est aujourd'hui à Tromsö. Par surcroît, ce district d'Alten renferme des mines de cuivre (celles de Kaaffiord) où travaillent plus de mille ouvriers. Enfin, au nord du cap, sur le fiord Varanger, il y a encore les petits havres de Vadsö et de Vardö, avant-postes hardis de l'Europe vers le pôle; là se trouvent les comptoirs extrêmes du monde scandinave; les premiers navires y arrivent en juin; les derniers en repartent en septembre; tout le reste de l'année, la solitude et l'hiver y règnent.

Le cap Nord lui-même ne constitue pas la pointe terminale du continent; la saillie la plus septentrionale se rencontre au delà de deux autres grandes baies, celles de Portsanger et de Laxe : c'est le Nordkyn, ou Kinerodden, à la coupe tout aussi abrupte et revêche. Derrière cet éperon cesse le faîte du Kiölen; on n'aperçoit plus qu'une vaste plaine de 300 à 500 mètres de haut, dont le point culminant, au-dessus de la vallée du Tana-elf, près de la frontière russe, n'excède pas 850 mètres. Sur les côtes et les îles voisines errent, l'été, avec leurs troupeaux de rennes, les Lapons pasteurs et nomades; d'autres tribus de même race, menant une existence sédentaire,

habitent au fond des fiords et trafiquent du produit de leur pêche avec la Norvège et la Suède.

A l'époque du solstice d'été, des hauteurs du Finmark comme du cap Nord, on a le spectacle étonnant de ce qu'on nomme le « soleil de minuit ». C'est un phénomène dont on ne peut guère se faire une idée que lorsqu'on l'a vu. A Trondhjem, déjà, vers le 63e degré, l'astre du jour, au terme de son déclin, semble ne vouloir pas disparaître ; ce n'est qu'avec une majestueuse lenteur qu'il achève sa course, et,



NORVÈGE SEPTENTRIONALE. — Aurore boréale.

après que la courbe terrestre l'a caché, on le sent, pour ainsi dire, encore tout près de soi ; le ciel, à l'occident, conserve des teintes empourprées mêlées de jaune et d'orange qui offrent, surtout quand il y a des nuages, les nuances les plus vives est les plus fantastiques. Trois degrés plus haut, regardez ce même astre à neuf heures du soir. Il est si bas sur l'horizon que, dans nos pays, il serait couché en quelque minutes. Ici, point ; au lieu de plonger dans l'Océan, il a l'air de glisser à sa surface. Au moment où les deux aiguilles du cadran se superposent sur le chiffre XII, son disque rutilant effleure encore la nappe marine ; puis, peu à peu, il se relève, et, deux semaines durant, en juin, il décrit de la sorte un cercle complet dans l'espace, le jour qui vient de finir s'ajoutant au jour qui commence. L'hiver, par contre, c'est

en quelque sorte la nuit continue. Sauf quelques heures d'une aube rapide qui se confond avec le crépuscule, les ténèbres gardent l'empire absolu du firmament.

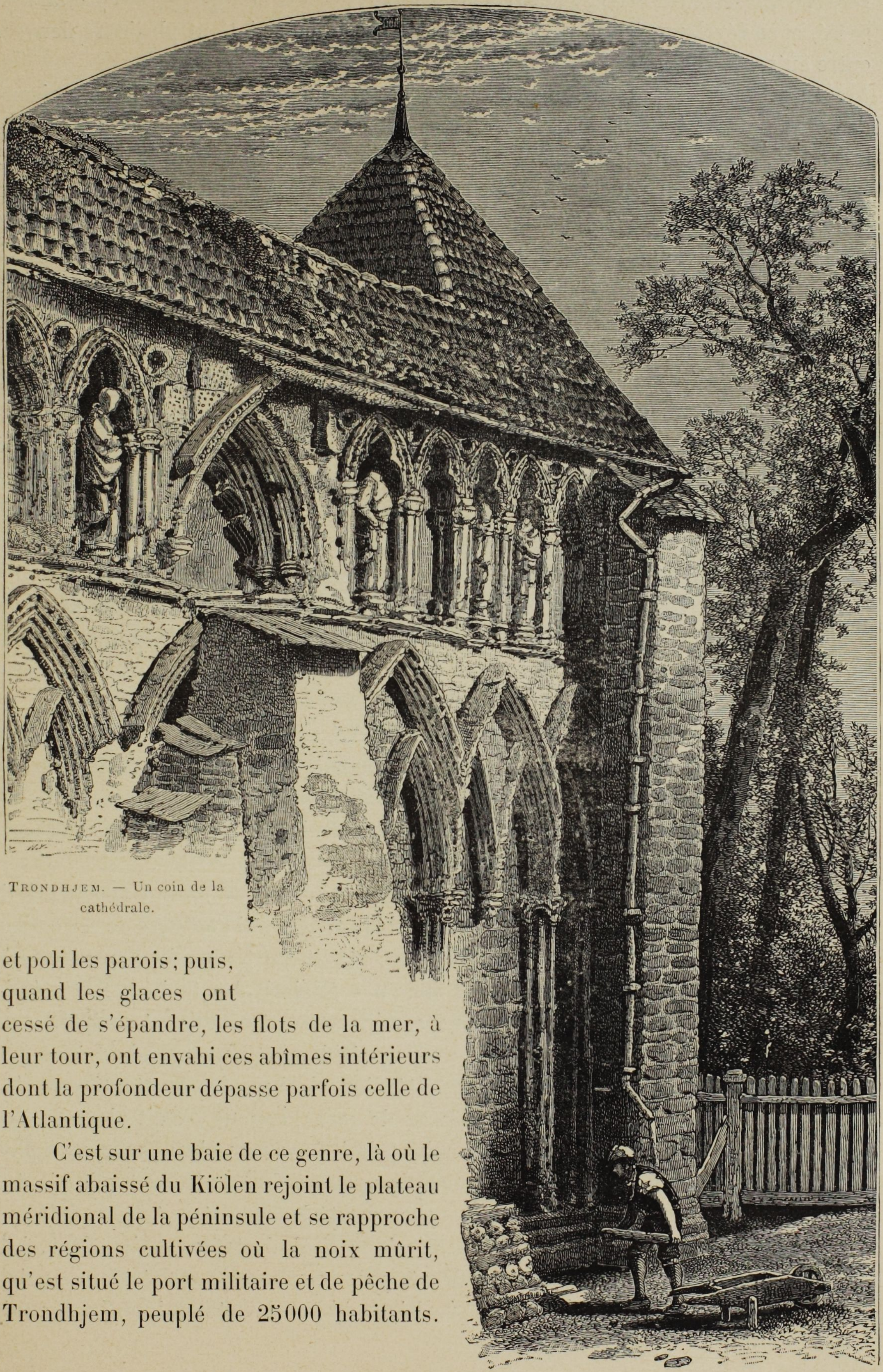
Les « aurores boréales » sont fréquentes aussi. Les anciens n'ont pas été sans connaître cette fantasmagorie céleste, dont nos régions ont parfois l'aubaine. Lucain en parle dans sa *Pharsale*, et Aristote, bien avant lui, la comparait à l'embrasement d'une campagne dont on incendierait les chaumes. En 1465, il y eut un météore de cette espèce à Paris; le 19 octobre 1726, il s'en produisit un dans l'Eure; le Havre, il y a quelques années, a eu aussi son aurore boréale; à Bordeaux enfin, en 1820, le phénomène se manifesta avec une telle intensité qu'on crut que la ville brûlait.

Le ciel tout entier en effet se transforme en une mer de lumière que traversent des gerbes de flammes ondulantes, et où courent des vagues de feu de toutes les couleurs, bleues, rouges, jaunes, orangées, blanches, vertes, violettes; et ce qui ajoute encore à la féerie du spectacle, c'est que la fulguration éclate tout à coup, comme sur l'ordre d'un artificier invisible, pendant les nuits tranquilles et sereines. Au moment le plus fort du flamboiement, il se forme au zénith une couronne enflammée qui semble le foyer où tout converge; puis l'immense illumination s'affaiblit par degrés; quelques stries, accompagnées de vibrations intermittentes, apparaissent encore au firmament; après quoi, aux dernières fusées, qui meurent de plus en plus vite, succède l'obscurité noire : les esprits, comme disent les Lapons, peu ferrés sur les questions de magnétisme, ont cessé de combattre entre eux dans les airs.

Redescendons à présent au-dessous du cercle polaire, vers des districts au climat relativement plus tiède et ayant un peu plus de contact avec le monde civilisé. La côte norvégienne, dont l'inclinaison générale continue d'aller du nord-est au sud-ouest, est entaillée ici de baies moins larges; mais ces baies, toujours très sinueuses, s'enfoncent plus avant dans les terres. Elles s'y enfoncent même si profondément qu'elles constituent entre leurs interminables murailles de falaises tout un lacis de canaux navigables, dont quelques-uns atteignent une longueur de 60 lieues et poussent leur fissure étroite et montante jusqu'à la zone des glaciers.

Ces baies allongées sont des *fiords*. Leur forme comme leur aspect varie à l'infini. La plupart ne communiquent avec la mer que par un goulet enfermé entre deux hauts promontoires; plusieurs se bifurquent près de leur embouchure pour circuler autour d'une île aux parois toujours verticales; d'autres se ramifient au sein du continent même; il s'en détache à droite et à gauche des embranchements tortueux dont les berges abruptes restent sensiblement parallèles, comme celles du sillon principal. Ce sont, par le fait, autant de bras de mer qui vont s'égarant par les gorges, léchant et fouillant la base de ce massif scandinave qui leur envoie l'afflux précipitueux de ses névés et de ses ruisseaux, et se reliant aux lacs du relief par une riviérette d'eau douce qui dévale en bruissant de pierre en pierre. D'anciennes *moraines*, des dépôts de cailloux agglomérés en digues à leur extrémité inférieure, prouvent que jadis les glaciers mouvants de la Norvège se sont déversés dans l'Océan par ces longues échan-

crures. C'est la pression, c'est le frottement de ces nappes voyageuses qui en a strié



TRONDHJEM. — Un coin de la cathédrale.

et poli les parois ; puis, quand les glaces ont cessé de s'épandre, les flots de la mer, à leur tour, ont envahi ces abîmes intérieurs dont la profondeur dépasse parfois celle de l'Atlantique.

C'est sur une baie de ce genre, là où le massif abaissé du Kiölen rejoint le plateau méridional de la péninsule et se rapproche des régions cultivées où la noix mûrit, qu'est situé le port militaire et de pêche de Trondhjem, peuplé de 25000 habitants.

Son fiord, dont la largeur varie de 3 à 12 milles, s'ouvre à l'est de l'île de Hatteren. Le port, à demi caché derrière des rochers, ne se relie à la mer que par un chenal resserré, et se développe à l'intérieur en un vaste bassin où se jettent plusieurs fleuves, entre autres le Nidar.

La ville se compose de longues rues larges et symétriques, bordées de maisons de bois peintes, peu élevées, et formant des îlots distincts, pour parer au danger des incendies. Des faubourgs entremêlés de prairies la continuent du côté de la campagne; car, ici, il y a ce qu'on peut appeler une campagne. Dans les jardins de Trondhjem, on récolte à peu près toutes les espèces de légumes; l'avoine grimpe sur les collines, et aux environs s'étendent de superbes forêts que hantent le chevreuil et le cerf.

Ces forêts du haut plateau scandinave ne ressemblent pas, il est vrai, à celles qui couvrent les plaines unies de la Suède : ces dernières, d'accès facile et se prêtant aux défrichements, ne diffèrent point des forêts du reste de l'Europe. La futaie norvégienne au contraire, le *skog*, comme on dit là-bas, a un caractère de sauvagerie tout spécial. C'est un fourré d'arbres et de buissons au milieu duquel des blocs désordonnés de rochers, des intumescences chaotiques de granit et de porphyre dressent à nu leurs reliefs. Entre les grands troncs de sapins entremêlés d'aunes et de bouleaux croît une fraîche sous-végétation de sureaux, de framboisiers, de myrtilles, qu'accompagne un peuple de mousses et de gramens. Tout sentier se perd dans ce labyrinthe de hauts fûts et de saillies pierreuses : c'est la solitude sombre et toujours redoutée où régnaient jadis les esprits, où le voyageur égaré risquait de rencontrer la *skogfrau*, la « femme mystérieuse des halliers ». Même de nos jours, quand la tempête souffle en agitant les noirs conifères, le paysan dit : « C'est Odin qui passe; c'est la chasse du grand dieu qui chevauche dans les airs ».

L'urus et le bison, ces énormes ruminants dont on a retrouvé les débris au fond des cours d'eau, dans les cavernes, dans les tourbières sur divers points de notre continent, hantaient également ces futaies, et vous pourrez voir au musée de Lund, petite ville de la Scanie suédoise dotée d'une université, un de ces bœufs sauvages portant encore la marque d'une blessure faite par une flèche en silex.

Trondhjem, ancienne capitale de la Norvège et séjour des *jarls*, s'appela primitivement *Nidaros* (bouche du Nidar), du nom de la rivière qui l'entoure de ses ondes. C'est dans le district qu'elle commande que s'élevait, au temps du paganisme, le plus vaste sanctuaire de la Norvège. Sis dans une éclaircie des épaisses forêts de la contrée, il était bâti tout en bois, mais merveilleusement ouvragé et sculpté, nous disent les *Sagas*. De forme circulaire, avec un évidement correspondant à ce que nous nommons l'abside, un dôme surmonté d'un clocher, des fenêtres ayant des vitres, au lieu d'une garniture de vessies ou de corne, comme c'était alors l'usage général, il représentait le type de ces temples primitifs en rotonde, auxquels, en plus d'un endroit, les chrétiens vainqueurs de l'Olympe scandinave n'eurent qu'à ajouter une croix et des cloches pour les métamorphoser extérieurement en églises.

C'était aussi dans cette région que les *jarls* ou chefs du temps avaient leur château principal, leur *grange*, comme on disait, parce que près de ces résidences princières étaient emmagasinées toutes les provisions de bouche nécessaires. La *Saga de*

Nial, notamment, nous parle de celle que Hakon le Puissant possédait au lieu qu'on appelait *Ladir*. Ce Hakon, qui vivait au temps de Svend le Danois, dont nominalement il était le vassal, eût pu, s'il l'eût voulu, prendre le titre de roi de Norvège, sans que son suzerain eût eu les moyens de l'en empêcher; mais, plus soucieux d'être que de paraître, il se contenta de celui de *jarl*, que son père et son grand-père avaient porté avant lui. Exilé pendant sa jeunesse à la cour de Harald « à la dent bleue », il s'était vu, ainsi que ce dernier, forcé par l'empereur Othon d'embrasser le christianisme; seulement, rentré en Norvège, il s'était empressé de rejeter la « soupe au lait » de la foi nouvelle, le culte du « dieu blanc », comme les païens de Scandinavie désignaient d'ordinaire le Christ, pour revenir aux farouches divinités de ses ancêtres, et, afin de mieux accentuer sa seconde conversion, il avait fait mettre à mort les moines et les prêtres venus avec lui dans le dessein d'évangéliser le pays.

Le premier roi norvégien fut Harald *Haarfager* (autrement dit « aux longs cheveux »), et ce fut saint Olaf, un de ses successeurs, qui fonda la fameuse cathédrale de Trondhjem. Cet édifice, amplifié ensuite en un splendide vaisseau ogival, est le plus vaste sanctuaire que possède la péninsule scandinave; et c'est encore aujourd'hui dans sa nef vénérée que les princes viennent se faire sacrer. Le « palais du roi », qui est l'autre grand monument de Trondhjem, est original aussi en son genre. C'est une construction de bois gigantesque, située dans cette fameuse « rue des Moines », qui traverse la ville entièrement en se dirigeant vers la mer, et dont les Trondhjémois ne sont pas moins fiers que les Marseillais de leur Canebière et les Berlinois de leurs *Linden*. Le gouverneur l'habite actuellement.

Au sud-ouest du grand plateau de Trondhjem se dresse le second massif de Norvège, les Dovrefielde (Dofrines). Le plus haut sommet en est le Snæhattan ou *Bonnet de neige* (2 200 mètres), au pied duquel on passe quand on traverse ces monts en carriole. Au nord, les Alpes de Romsdal élèvent à 1 250 mètres leur front hérissé de pics et d'aiguilles; plus au sud, au delà de la dépression du Gudbrandstal, le relief se continue par le système des Langfielde et par celui des Jotunfielde (monts des Géants), qui renferme la sommité dominante de la péninsule : l'Hymmesfielde (2 600 mètres). Toutes ces montagnes, en réalité, sont loin d'offrir les aspects variés et l'animation des Alpes de la Suisse. Les paysages du Dovre, avec leurs tourbières et leurs lacs, ont, dans leur grandeur, quelque chose de morne, d'uniforme et de mélancolique. La végétation y est rabougrie; pas d'habitants au sommet du plateau; très peu de demeures montent à plus de 600 mètres sur les pentes; les chalets même et les granges n'existent plus guère au delà de 900 mètres. C'est, avec l'intérieur du Finmark, la deuxième zone congelée de la Norvège, le vrai district de *Frost*, le frimas, qui, selon la mythologie nordique, engendra *Snä* ou la neige, laquelle eut, à son tour, un fils, *Thor*, et trois filles : *Miol*, la neige qui tombe; *Faun*, la neige qui gèle; *Driva*, la neige qui fond.

C'est, en effet, dans ce désert, où l'indigène lui-même ne s'aventure qu'en tremblant, que se trouvent les plus vastes champs de neige de la Scandinavie et de l'Europe, et notamment ces névés de Justedal, dont la nappe, défendue par une enceinte

de roches inaccessibles, mesure 900 kilomètres carrés et envoie de toutes parts des glaciers dans les cirques. Quelques-uns de ces glaciers, le Buerbrö, par



GLACIERS DE LA NORVÈGE. — Le Buerbrö.

exemple, dont notre gravure représente l'arène croulante, s'avance jusqu'à 400 mètres au-dessus du fiord de Hardanger; un autre n'est qu'à 50 mètres au-dessus d'un bras du Sogne-fiord. Aussi est-ce par un voyage dans les fiords qu'on prend le mieux une idée de cette région, une des plus étranges, à coup sûr, qu'il y ait au monde. Des bateaux, aménagés tout exprès pour ces navigations intérieures, permettent de s'enfoncer au loin dans les entrailles de ce massif

norvégien, où l'Océan semble disputer à la terre l'empire des vallées et des monts.

Le roi de ces fiords qui rayonnent au-dessus et au-dessous de Bergen, le grand port que nous visiterons tout à l'heure, c'est le Sogne-fiord, cet « immense mille-

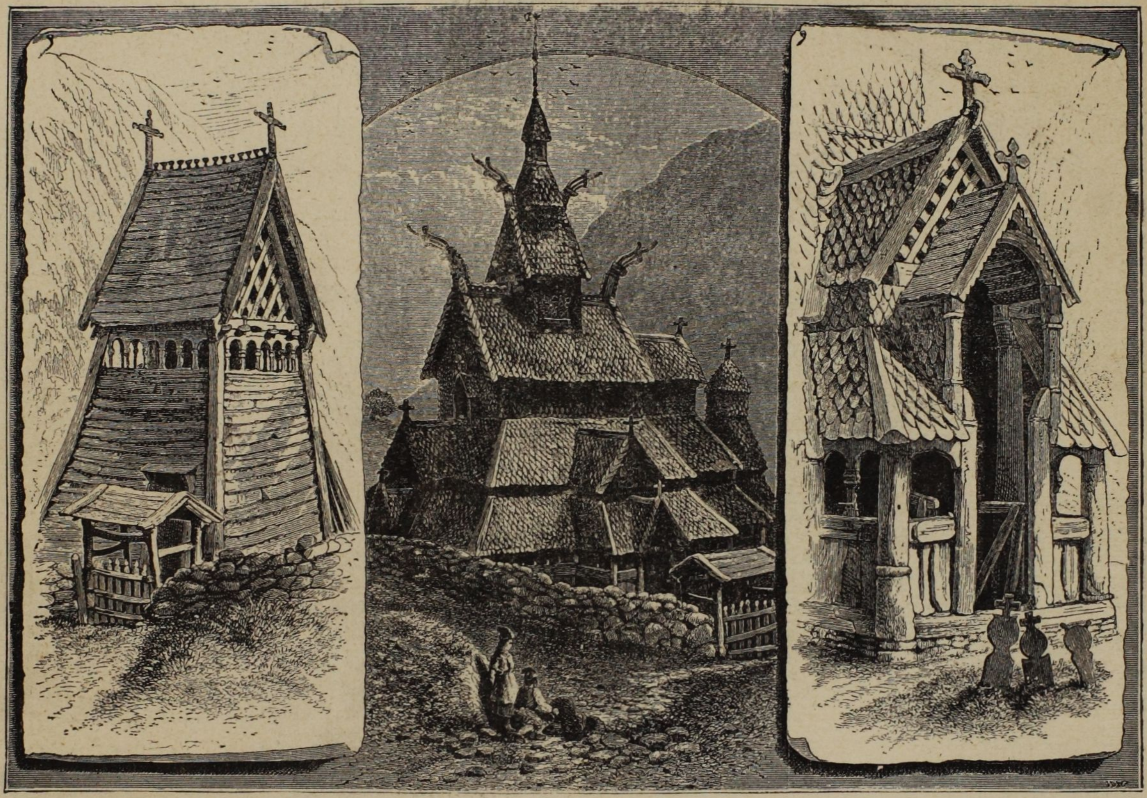


NORVÈGE. — Sur le Sogne-fiord.

pattes », aussi démesurément long qu'étroit, qui creuse son sillon à la base occidentale des monts des Géants et au sud des terrasses de Justedal. Profond de plus de 1 200 mètres à son embouchure, il échancre le continent jusqu'à 150 kilomètres de distance, pareil à un fleuve qui aurait pour rivages des falaises verticales de plusieurs centaines de mètres de haut. Dans cette sombre et formidable fissure, où s'engage le bateau, le voyageur cherche d'abord en vain quelque échappée de vue latérale sur un décor plus ouvert et mieux aéré. A travers les brèches de la muraille d'avant-plan, il aperçoit sans cesse de nouveaux escarpements crevassés, tout au plus quelque crique solitaire également environnée de rochers. Le canal tantôt se resserre, tantôt fait mine de s'élargir en un lac; mais toujours, au fond de l'évidement, apparaissent de sourcilleux bastions, des tours, des

corniches menaçantes. Enfin se dessinent, au nord et au sud, des embranchements aux replis desquels se montrent des paysages nouveaux.

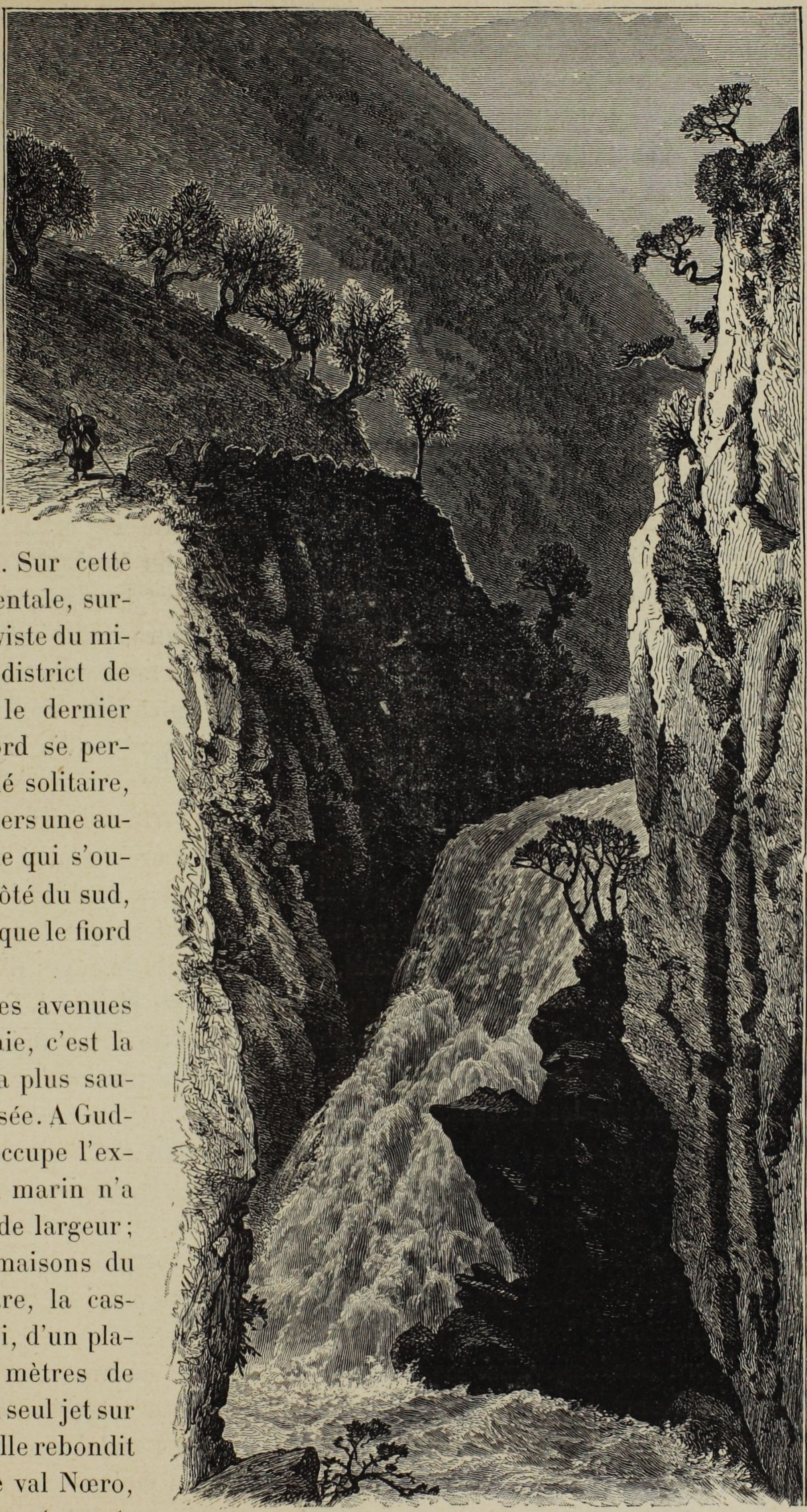
Un de ces embranchements, à main gauche, est célèbre dans l'épopée scandinave. Là se trouve la vallée de Vangnœss, où les Sagas placent le berceau et la demeure du héros Frithiof. Un autre, le Lyster fiord, est l'impasse au bout de laquelle se rencontre la base de ces éblouissants glaciers de Justedal, que nul pied humain n'a jamais foulés, défendus qu'ils sont par une triple enceinte de remparts inabordables. Le couloir final, à l'extrémité duquel s'arrête le bateau, est le fiord Leirdal, clos par



VALLÉE DE LEIRDAL. — Église de Borgund.

un entonnoir de montagnes. L'entrée en est marquée par le bourg du même nom, longue rue bordée de maisons blanches alternant avec des masures. Au delà s'amorce la grande route montante par laquelle on peut, en carriole, aller au lac Miösen, puis à Christiania; mais ce n'est point par cette voie raccourcie, avec le fruste véhicule à un cheval, où l'on n'a pour tout siège qu'une planche assujettie à une corde, sous laquelle on place son paquet, que nous gagnerons la capitale du pays ; ce sera, si vous le voulez bien, par les côtes, en contournant tout à l'aise, en paquebot, le reste de la péninsule scandinave.

On ne se douterait certes pas que, tout au fond de ce fiord de Leirdal, près d'un torrent descendant d'une gorge, on va rencontrer une des curiosités architecturales de la Norvège. C'est l'église de Borgund, située au milieu d'une verte prairie. Une église, non ; c'est plutôt, comme vous le montre la gravure ci-jointe, une sorte de pagode



NORVÈGE. — Le torrent de Leirdal.

aux toits pointus, ornementée comme un temple chinois et pourvue d'une galerie circulaire. Quelle profusion d'arabesques et de ciselures! La toiture, les portes, les gouttières même, tout y est ouvragé et sculpté. Sur cette vision quasi orientale, surgissant à l'improviste du milieu d'un âpre district de glaces, laissons le dernier flot du Sogne-fiord se perdre dans le défilé solitaire, et rétrogradons vers une autre fissure latérale qui s'ouvre, en deçà, du côté du sud, et qui n'est autre que le fiord Nœro.

De toutes les avenues de la longue baie, c'est la plus étroite et la plus sauvagement encaissée. A Gudvangen, qui en occupe l'extrémité, le canal marin n'a pas 200 mètres de largeur; d'un côté, les maisons du village; de l'autre, la cascade de Keel, qui, d'un plateau de 1000 mètres de haut, tombe d'un seul jet sur un rocher, d'où elle rebondit dans le fiord. Le val Nœro, arrosé par un large torrent, se continue encore au midi

sur une longueur de deux lieues ; puis, tout à coup, les falaises se rapprochent, et une muraille à pic force la route à monter en lacet au-dessus de deux autres chutes du ruisseau. Gravissons cette rampe, qu'environne des deux côtés un abîme; nous redescendrons de là dans un autre district, celui de Hardanger, que domine le Folgefonden et où de nouvelles surprises nous attendent.

Passé un petit lac, celui de Vangen, aux bords duquel est la petite ville de Vossevangen, nous inclinons d'abord à main gauche, le long d'un autre torrent, et, après avoir traversé une vallée aride et sauvage, nous débouchons par un chemin à pic sur un second bassin, d'une lieue de large, qu'entourent des collines verdoyantes : c'est le lac Graven. Là, voici Vasenden, avec sa rustique église, environnée de bouquets d'arbres et d'arbustes; le charmant vallon d'Eide, où bruissent de si jolies chutes, est également dans cette section du parcours. Enfin un nouveau trajet de cinq heures nous mène à Ulvik, à l'extrémité septentrionale du fiord Hardanger.

L'abrupte vallée qui s'ouvre à l'est de cette baie est celle du Heimdal. Elle conduit, à 50 kilomètres de là, à la fameuse chute du Voringfoss. Cette « cascade bouillonnante » est encore un de ces émissaires norvégiens qui, des hauts plateaux neigeux, se précipitent dans une dépression inférieure, pour rallier ensuite leurs ondes éparses et gagner la mer par les fiords. Celle-ci tombe d'une seule masse dans un gouffre de 144 mètres de profondeur. Si l'on entend de bien loin son grondement, en revanche on ne l'aperçoit pas, ou, du moins, on ne distingue d'elle que les nuages des vapeurs qui en rejaillissent.

Pour atteindre le lieu du dégorgement, il faut d'abord, au sortir des sentiers pierreux de la montagne, gravir un escalier de 1750 marches taillé en brusques tournants dans une pente presque à pic : c'est une ascension de deux heures, praticable à cheval, heureusement. On se trouve alors sur un plateau que dominent à l'horizon nord les gigantesques névés du Jökull, et où serpente le cours d'eau qui se laisse choir, à deux lieues de là, dans la profonde vallée du Heimdal. On suit, non sans peine, les rives de ce *bach*, au travers d'un semis de bouleaux nains, et l'on arrive enfin à la saillie de roc d'où dévale le torrent. Encore n'est-ce qu'en se penchant très imprudemment au-dessus de l'abîme qu'on aperçoit la chute tout entière. De l'autre berge, plus élevée que celle où l'on est, dégringole une gerbe d'eau moindre qui est absorbée par la grande cascade. On raconte qu'un Anglais, original comme un Anglais doit l'être, se fit descendre un jour dans le gouffre avec un bateau en caoutchouc; là, armé d'une brosse et d'un pot de peinture, il se paya le plaisir insigne d'écrire son nom britannique en grosses lettres sur l'immense paroi de granit; après quoi, il se fit remonter, le front serein et l'âme satisfaite.

Le fiord Hardanger, par lequel on peut, du point où nous sommes, regagner le littoral de Norvège, est également une immense artère marine qui s'enfonce à 50 lieues dans les terres, et dont la profondeur excède à certaines places 500 mètres. Moins sauvage que le Sogne-fiord, encadré de falaises moins hautes, il forme aussi un sillon très curieux, avec son semis d'îlots, ses jolis ports où les bateaux dorment à l'ancre, ses criques boisées où nichent des églises et des maisonnettes, et les cou-

pures verdoyantes qui y débouchent. Les tempêtes y sont fréquentes et terribles. Sur



VALLÉE DU HEIMDAL.
Le Voringfoss.

ses bords, au sud-est, tombent les âpres déchirures du glacier de Folgefonden, masse de frimas de 280 kilomètres carrés, d'où sortent des milliers de cascades et au pied de laquelle se cache l'antique baronnie de Rosendal. Parallèlement au fiord Hardanger en court un autre, l'Ose-fiord, que domine une route laissant voir, à droite, les mille sinuosités de sa coupure, et, à gauche, les innombrables îles semées sous la côte :

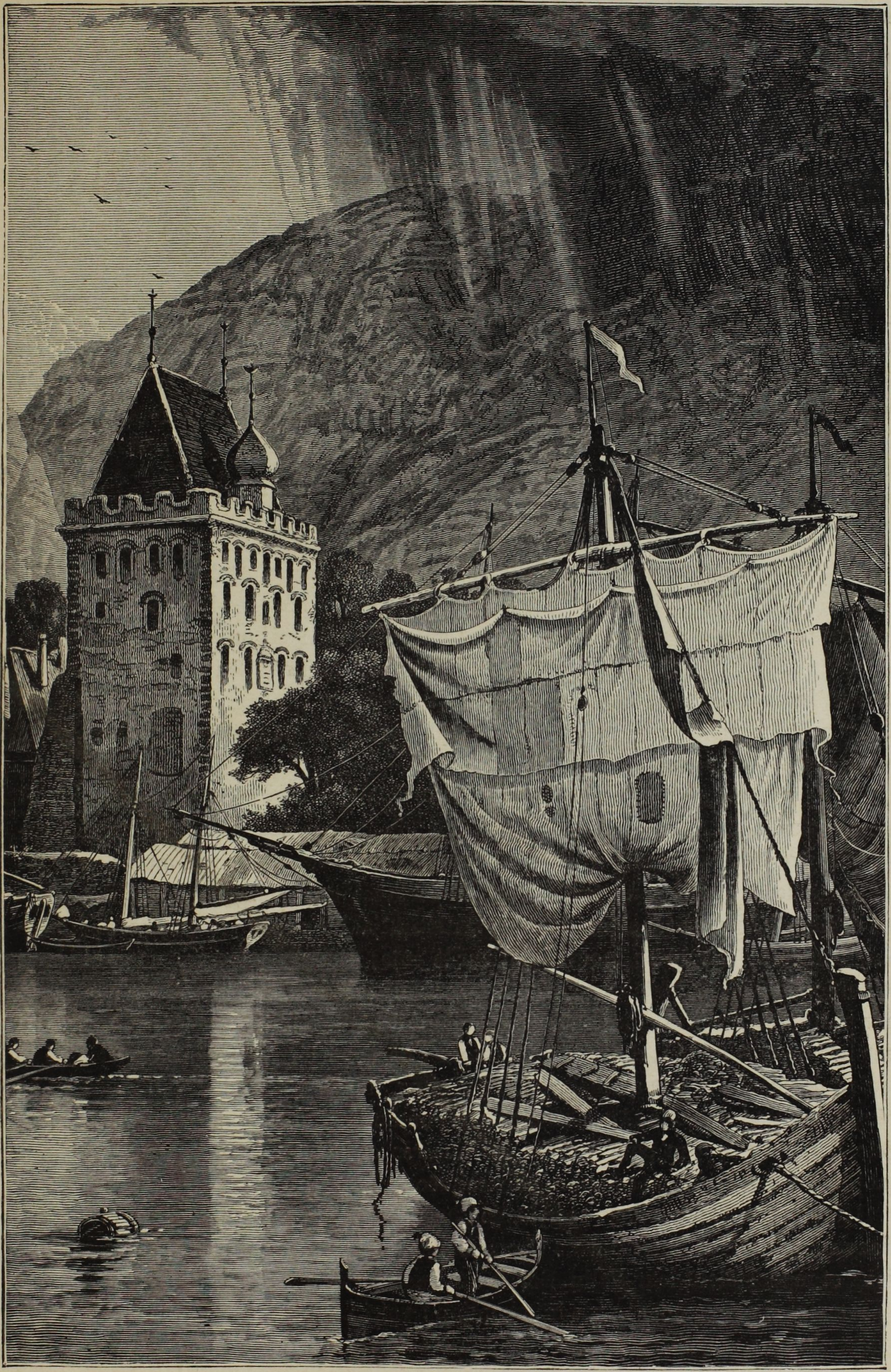
c'est par ce chemin que, sortant enfin du labyrinthe des eaux intérieures, nous arrivons à la ville de Bergen.

Bergen, jadis Biorgvin, la « prairie de la montagne », est la cité qui commande



BERGEN. — La baie.

à l'ouest, au-dessous du cap Stadt, cette région fantastique des fiords. C'est le premier port du royaume, et, avec ses 40 000 âmes, la plus grosse localité de la Norvège, après Christiania. Elle s'élève en amphithéâtre sur une sorte de triangle dont la base s'appuie aux montagnes sises entre elle et le fiord Hardanger, et dont la pointe s'avance vers un dédale d'îles et d'îlots. Tout autour d'elle se creusent de petites criques qui forment des bassins naturels aux rives plantées d'arbres. Des faubourgs et des traînées de cottages prolongent ainsi de tous les côtés le dessin capricieux de la ville, qui ne se compose que d'un lacis de ruelles bordées de maisons de bois peintes à la mode norvégienne, les unes en blanc, les autres en gris, en jaune, en rose ou en rouge,



BERGEN. — La tour Walkendorf.

et toutes présentant leurs pignons en façade. Nul ornement extérieur, du reste. A l'entrée du port, qu'on ne découvre, en venant de la mer, qu'après de nombreux détours, se dresse une citadelle.

Fondée vers le milieu du XI[e] siècle, Bergen, au siècle suivant, se vit éprouvée par la peste, apportée, dit-on, dans la ville par un vaisseau-fantôme qu'y avait poussé le vent d'ouest, et à bord duquel il n'y avait plus que des cadavres. Devenue ensuite un des marchés de la Hanse, elle atteignit un haut degré de prospérité. La colonie des négociants germaniques y occupait tout un quartier rempli de greniers et de magasins. La tour Walkendorf, que notre gravure représente, date de cette époque. Jusqu'à la fin du XV[e] siècle, les pilotes de Bergen furent les seuls qui eussent le droit de cingler vers le Grœnland. Son principal commerce aujourd'hui est la pêche et l'exportation du poisson. En mars et en avril, près de 500 navires affluent dans son port, y apportant, outre les bois résineux du pays, d'immenses cargaisons de *stockfisch* (poisson sec) provenant des îles Lofoten.

Le dernier grand fiord de la côte occidentale de Norvège est le fiord Stavanger, à l'issue duquel est située la ville du même nom; après quoi, le littoral s'infléchit à l'est, et, passé le cap Lindesnæs, nous pénétrons dans le Skager-Rak. A ce tournant s'ouvre un des bassins maritimes les plus animés qu'il y ait au monde; là chaque bourgade maritime est un port; sous les rivages et à l'entrée des baies, c'est un va-et-vient incessant de voiliers, et à certains moments de l'année c'est par centaines et par milliers même que se comptent les bateaux qui poursuivent les bandes de morues et de harengs.

Bien que les migrations du hareng soient sujettes à des variations sensibles, et que ce poisson ait même, à plusieurs reprises, disparu de ses parages habituels pendant des trente et quarante années, cette pêche n'en constitue pas moins pour les habitants de la Norvège un trafic d'une importance capitale. L'approche des bancs aux écailles luisantes est signalée d'une station à l'autre par le télégraphe, et immédiatement tout se met en mouvement sur la côte; les églises même, si c'est l'heure de l'office, se vident instantanément. Les hommes sautent en barque pour courir à leur poste; les femmes et les enfants apprêtent les tonneaux et les caisses, entassent les piles de bois de pin, charrient les fascines de genévrier. Il faut, en effet, que la proie soit salée et fumée au plus vite. Le hareng, une fois hors de l'eau, meurt et se décompose tout de suite. Aussi se dépêche-t-on de l' « habiller », opération qui consiste à inciser le cou pour retirer les viscères et chasser le sang coagulé; après quoi, la bête est mise en saumure et encaquée.

Nous entrons enfin dans ce golfe de Christiania, au fond duquel les pirates scandinaves, qui étaient la terreur de Charlemagne, préparaient autrefois leurs expéditions et rapportaient leur butin. Sur le côté gauche de cette échancrure, les havres de commerce se succèdent sans interruption : voici Laurvik, où le roi Harald « aux beaux cheveux » avait son palais; puis la vieille ville de Tönsberg, et, au débouché du Drammen, le grand port du même nom, par lequel s'expédient les produits des gisements miniers de Kongsberg, situé un peu plus au sud-ouest. Dans l'intervalle

s'étalent de grandes prairies déclives, semées de bouquets de pins et de hêtres;



ULVICK. — Fiord Hardanger.

sur les pentes s'étagent des fermes roses, blanches ou jaunes; dans les criques se cachent de petits débarcadères de bois : le tout si riant et si lumineux qu'on a quelque peine à se croire par le 60ᵉ degré de latitude; puis, à l'endroit où le fiord terminal s'évide en un large bassin au milieu des terres, nous apparaît la capitale même de la Norvège.

Comparée à Copenhague et surtout à Stockholm, Christiania n'est qu'une ville secondaire qui, en importance aussi bien qu'en richesse, le céda longtemps à Trondhjem, le chef-lieu primitif du pays, et à Bergen, le port de la Hanse. Fondée au IXᵉ siècle par Harald « aux cheveux rouges », elle s'appela d'abord Opslo. Un incendie l'ayant entièrement détruite en 1624, le roi de Danemark Christian IV — la Norvège, en ce temps-là, était réunie au Danemark — la fit réédifier sur un plan

nouveau, et elle prit de lui le nom qu'elle porte aujourd'hui. Encore cette Christiania du XVIIe siècle ne subsiste-t-elle plus qu'en partie. Elle a brûlé, elle aussi, en 1858, et c'est alors qu'aux maisons de bois qui formaient le gros du massif urbain ont été substituées les constructions de pierre et de brique qu'on voit

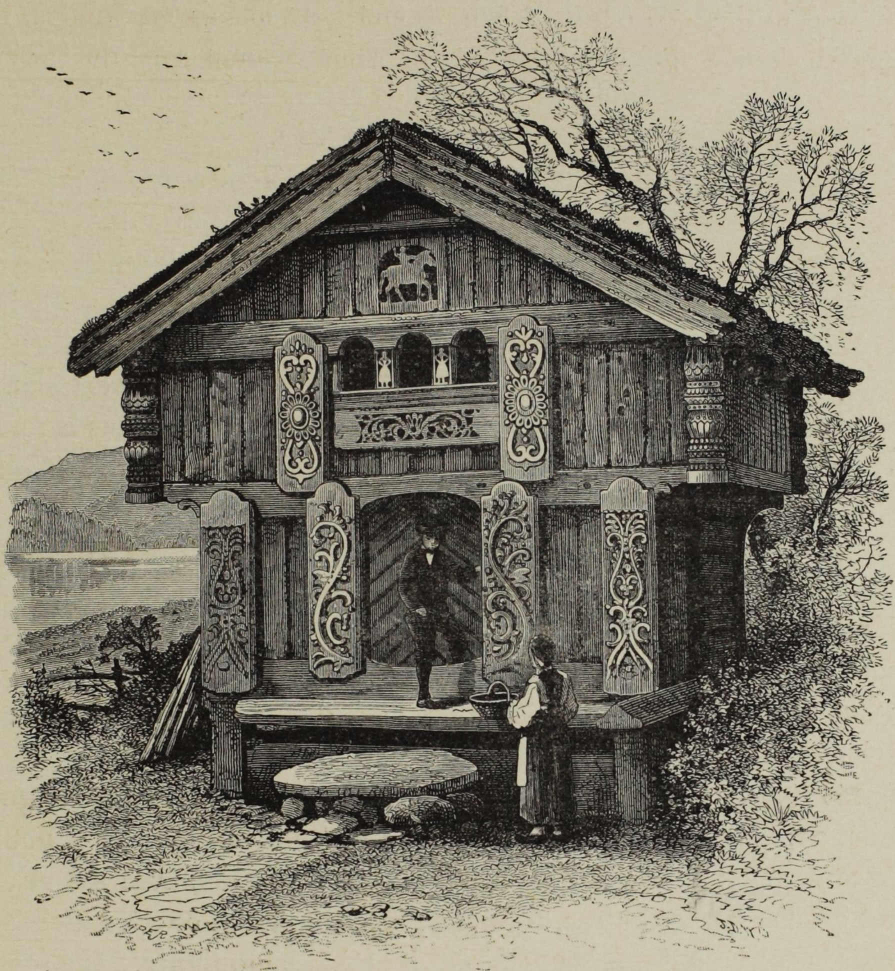


CHRISTIANIA. — Iles du fiord.

actuellement, et ces larges rues où, par crainte sans doute d'un troisième embrasement, on a si libéralement multiplié les fontaines.

En dehors des édifices publics indispensables à une capitale, Christiania n'a que peu de monuments. Son charme tient surtout à son site. Le double port, dont l'accès est commandé par le rocher et la forteresse d'Akershus, offre un coup d'œil plein d'animation et de gaieté; le malheur est que la baie est encombrée de glaces un tiers de l'année. La rade est splendide aussi, avec son semis d'îlots verdoyants. La péninsule de Ladegaards, qui, à l'ouest, s'avance dans les flots, avec ses cottages et son parc ombreux, achève l'avant-plan gracieux de la ville. Vers le nord, au delà du faubourg aristocratique de Christ, se dressent de jolies collines de 300 à 400 mètres d'élévation, d'où l'on jouit d'une perspective à souhait sur tout le dessin du fiord. De ce point, tournez vos regards à droite : vous apercevrez les hautes crêtes des

monts qui forment le rempart de la Norvège intérieure. Faites volte-face : vos regards pénétreront par une profonde fissure ouverte dans le massif des hauteurs : c'est le sillon d'entrée de cette magnifique vallée de Gudbrand qui s'étend sur une longueur de plus de 60 lieues, et où se trouve le plus grand lac norvégien, ce Miösen, tant célébré par les voyageurs et les poètes. Mais ce n'est point vers le plateau des Opland, traversé par cette profonde coupure ainsi que par le sillon majestueux



Au Télémark. — Chalet rustique.

du Glommen, que nous pousserons notre dernière excursion ; c'est plus au sud, par le Télémark, que nous terminerons notre voyage en Norvège.

Après l'évêché de Bergen, dont le lecteur a déjà une idée, cette contrée solitaire du Télémark, avec son chapelet de lacs, ses monts abrupts, ses cascades, sa population aux mœurs originales et au costume bariolé, est assurément le district le plus curieux de toute la péninsule.

Pour ne perdre aucun des attraits du trajet, engageons-nous tout d'abord par ce beau fiord de Drammen, un des embranchements occidentaux de la baie de Christiania. Large à son embouchure de 2 ou 3 kilomètres, il se rétrécit tout à coup en amont pour s'évider de nouveau sous la ville de Drammen, où il reçoit la rivière de

même nom, en un bassin que traverse un pont de 500 mètres. Chemin faisant, jetons un coup d'œil aux fermes régionales. Ces *gaards*, comme on les appelle, se composent de plusieurs bâtiments de bois établis sur un soubassement de pierres, et dont chacun a sa destination spéciale.

Il y a d'abord le logis proprement dit, construction au toit en surplomb, avec de larges fenêtres, des balcons finement ouvragés et à haute balustrade, formant galerie et promenoir. A l'intérieur, garni de solives aux tons brunis ou peintes, l'ameublement est aussi simple que confortable : de vastes alcôves avec de hauts lits, des chaises de bois également peintes, des tables en racine de bouleau ; le long des murs, de vastes bahuts ; puis une immense cheminée, avec un manteau conique montant jusqu'au plafond et d'énormes chenets sur lesquels brûlent des bûches gigantesques.

Une deuxième bâtisse est affectée aux gens de service ; ensuite viennent les écuries et les étables ; les vaches y occupent le rez-de-chaussée, les moutons et les chèvres le premier étage, où l'on accède par une rampe douce. La grange, le hangar aux ustensiles et la buanderie complètent cet ensemble, qui forme un petit monde harmonique et à part, fait pour se suffire à lui-même. Devant le logis est planté généralement un tilleul, comme en Zélande, ou bien un sapin. Quelquefois la ferme sert de maison de poste : dans ce cas, la maison porte pour écusson, au bout d'une perche, le lion de Norvège rampant et couronné.

Telles sont les habitations rustiques, du moins dans la zone pastorale du pays, là où il y a des prairies et des terres cultivées ; quant aux petites métairies isolées qui n'ont qu'un entourage de pâtis sans cultures et qu'on n'habite que l'hiver, on les désigne sous le nom de *sæters*.

Laissons au nord, à main droite, le lac Tyri, d'où sort la rivière aux rives bordées de scieries et de fermes, et gagnons plus au sud, au travers d'un superbe pêle-mêle de forêts et de rochers, la localité minière de Kongsberg, la « montagne du roi », qui fut jadis, après Bergen, la plus importante cité de Norvège. Là il nous faut dire adieu aux cantons civilisés ; là commence l'âpre Télémark, avec ses reliefs qui, en s'entassant les uns sur les autres, forment plus loin, vers l'ouest, l'inaccessible barrière du Hardanger. De Kongsberg, la route, toujours montante, nous mène à Mœn, puis à Bolkesjö, ferme de montagne dominant à gauche le lac Fol. La cime neigeuse qui se profile devant nous à l'horizon est le mont Gausta.

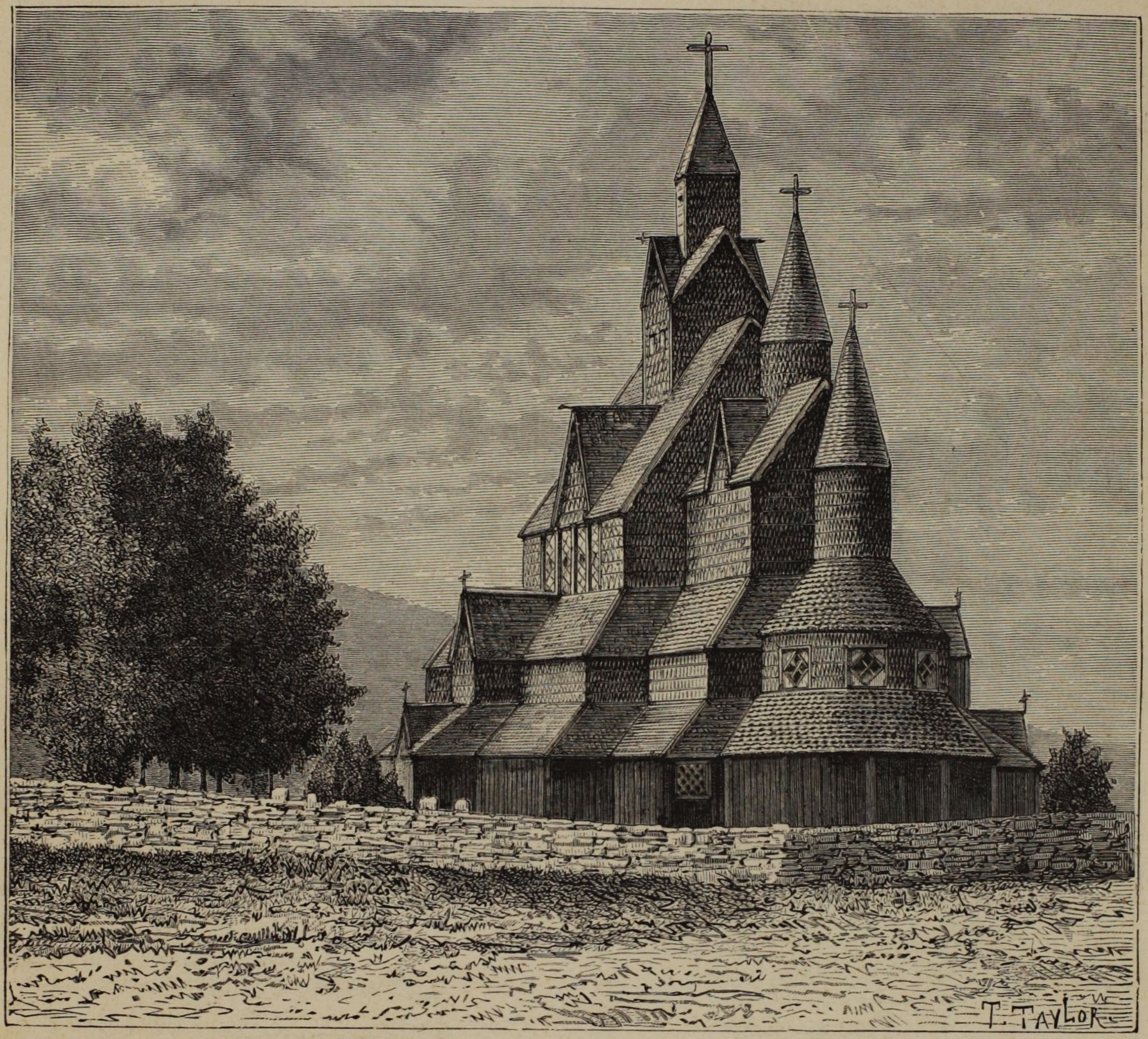
Descendons à gauche dans la vallée, et, côtoyant les berges occidentales du lac, faisons encore une pointe au midi pour jeter un coup d'œil à la fameuse église de bois de Hitterdal.

C'est un massif pyramidal à cinq ou six toits superposés, un entassement fantastique de nefs et de clochetons qui, plus encore que l'église de Borgund, nous reporte aux pagodes de l'extrême Orient. Des lamelles de bois, pareilles à des écailles de poisson, y composent le revêtement des murailles. La toiture elle-même est couverte de petites planches ouvragées de ciselures. Tout autour de l'édifice règne une galerie couverte servant d'abri. Près du cimetière, attenant au temple, se dresse un porche sculpté ; de l'autre côté de la route, un clocher, en bois également, pointe parmi les arbres du presbytère.



AU TÉLÉMARK. — Le Rjukanfoss.

Si nous suivons à présent les bords du Maan-elf, nous arriverons à une coupe lacustre d'où sort la rivière. Ce bassin, c'est le lac Tinn. Ici cesse, faute de chemin, notre trajet par terre. Force nous est de nous mettre en bateau : il en est partout de même en Norvège ; chaque relais terrestre alterne presque toujours avec un relais



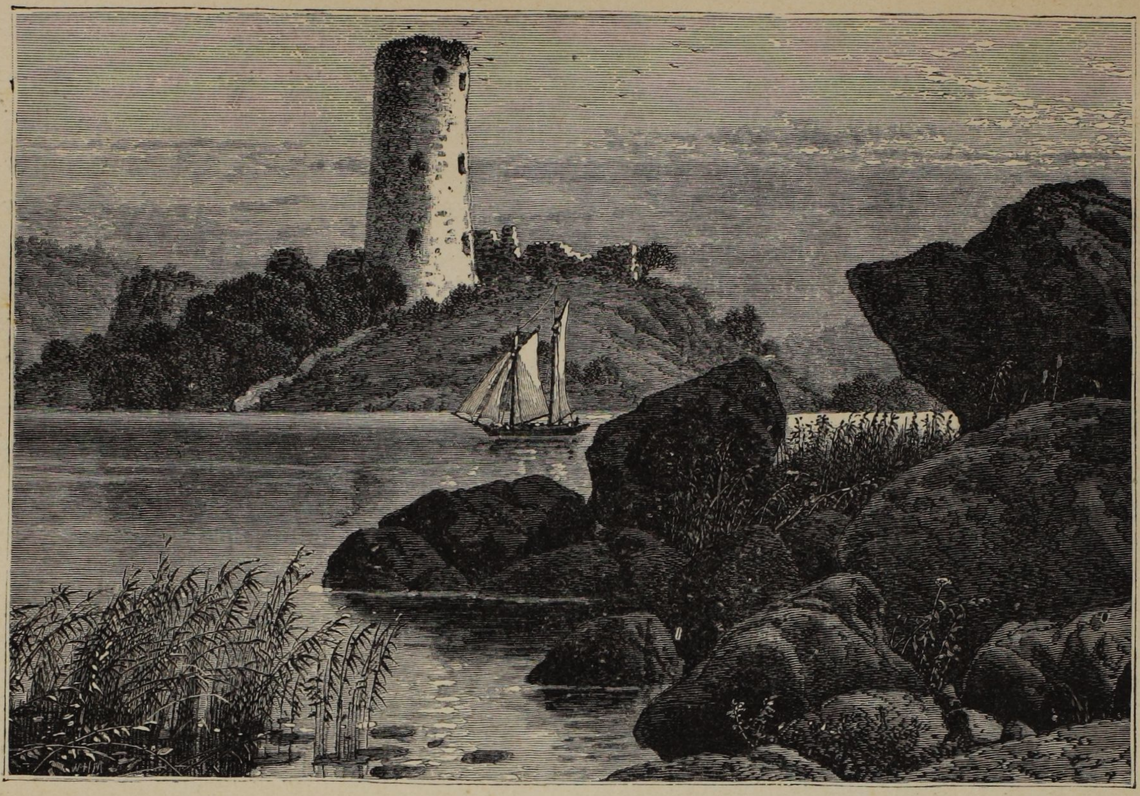
Au Télémark. — Église de Hitterdal.

d'eau, soit que la route aboutisse à un lac, soit qu'il faille s'engager par une rivière ou sur un golfe.

Le lac Tinn, encadré de deux murailles de granit de 600 mètres de haut, est une vasque aux ondes tranquilles que parsèment quelques îles ombragées de sapins. Sur ses bords, dans les recoins de la montagne, s'élèvent de petites maisons de pêche accessibles seulement en bateau. Il pousse à l'ouest, au delà d'un cap, un bras qui s'appelle le Westfiord. Cette branche traversée, on se trouve dans la vallée supérieure de l'impétueux Maan. C'est là, près de la grosse ferme de Dal, que se rencontrent les plus beaux sites du Télémark. A 20 kilomètres en amont se dresse la cime du Rjukan, d'où se précipite la fameuse cascade Rjukanfoss, que je veux vous montrer.

Cette « chute fumante », c'est le sens du mot, est formée par un affluent qui tombe verticalement de roche en roche d'une hauteur de 245 mètres, sans que l'œil perde un instant de vue le ruissellement : tout un lac se déversant dans un autre. Pour le volume d'ondes, elle le cède pourtant encore au Sarp-foss, la puissante cascade du Glommen qui, plus au nord, s'échappe d'une dalle de glace ; mais celle-ci, en revanche, n'a que 21 mètres de haut. Le long de la paroi de la montagne grimpe un sentier vertigineux et branlant qu'on appelle la « passe de Marie ». C'est par cette rampe, dit la légende, que s'aventuraient, pour se rejoindre plus vite, à l'insu de leurs parents, une jeune fille du pays et son fiancé. Un jour, dans sa hâte, l'amoureux trébucha sur le sentier et tomba dans le gouffre mugissant du Rjukan. Marie, que ce malheur avait rendue folle, ne cessa, le reste de sa vie, même quand ses cheveux furent devenus blancs, d'errer au-dessus de l'abîme écumeux, croyant y voir son bien-aimé et s'entretenant doucement avec lui. Et, aujourd'hui encore, les paysans de la vallée du Westfiord s'imaginent apercevoir parfois dans la brume une forme blanche se mouvant par la passe.

Cette passe se continue à gauche par une autre sente mystérieuse et sinistre, où le touriste n'a guère envie de se risquer, attendu qu'elle mène on ne sait où, « à la mort », vous disent simplement les guides. C'est donc pour nous le moment précis de battre en retraite, pour aller achever, par des chemins moins scabreux, notre exploration du monde scandinave.



STEGEBORG. — Les ruines.

XX

LE CANAL DE GOTHIE ET LES CHUTES DE TROLLHÄTTAN
COPENHAGUE ET LES RIVES DU SUND
A TRAVERS STOCKHOLM. — LE LAC MÆLAREN. — UPSAL
APERÇU DU PAYS DES LAPONS

La Norvège ne forme, on l'a vu, le long de l'Atlantique, qu'une zone étroite de glaciers, de péninsules abruptes et de montagnes, où les villes n'ont même pas la place de s'étaler. La Suède, au contraire, riveraine de la mer Baltique, est essentiellement une région de plateaux, de terrasses et de plaines, où les agglomérations urbaines disposent aussi largement de l'espace que chez nous. Les hauteurs qui l'accidentent au sud, dans le Smaland et dans la Scanie, sont des reliefs tout à fait distincts des grands massifs de la péninsule scandinave. Les fiords ici sont à l'intérieur; ce sont ces lacs et ces étangs qu'on y rencontre en telle quantité qu'« on n'y fait pas plus attention qu'aux arbres dans la forêt ». Aussi les Suédois ont-ils pu, sans trop de mal, établir une voie de communication directe entre Stockholm, leur capitale sise sur la Baltique, et Göteborg, leur gros port à l'ouest, sur le Kattégat.

C'est le fameux canal de Gothie qui part de la côte orientale et atteint l'embouchure du Gotha-Elf, juste au point de jonction du Kattégat et du Skager-Rak. Avec son enchaînement de vasques lacustres, de rivières, de tranchées, de gradins, il mesure 420 kilomètres de longueur et est accessible à des bateaux calant près de 3 mètres. Il comprend 58 écluses, 24 tunnels, 6 digues, 29 ponts, 11 bassins ou ports, dont les plus vastes peuvent contenir une cinquantaine de bâtiments, et plusieurs docks pour la réparation des navires. Sur ses bords s'échelonnent douze villes grandes ou petites, qui se trouvent ainsi reliées à la mer Baltique et à la mer du Nord. Les deux points extrêmes qu'il unit sont, en ligne droite, à 300 kilomètres environ l'un de l'autre; par mer, la distance est de plus du triple; par le canal, elle est de 390 kilomètres à peu près.

La coupure s'amorce à 26 lieues au sud de Stockholm, à l'extrémité ouest de la baie de Slätbaken, sur une île de laquelle dorment les ruines d'un château fort autrefois fameux, celui de Stegeborg, que notre gravure d'en-tête représente. Passant de là par la vieille cité de Söderköping (le marché du sud), elle gagne le petit lac Asplängen, et, non loin d'une autre antique ville, Linköping, près de laquelle naquit Berzélius, s'engage dans la coupe plus grande du Roxen. Elle atteint ensuite le lac Boren, puis le Wettern.

Cette dernière nappe d'eau, qui ne mesure pas moins de 120 kilomètres de long sur 22 de large, a pour émissaire de décharge le grand torrent de la Motala. Plus de 90 courants affluent dans ce vaste bassin parsemé d'îles boisées et sujet, comme le Léman, à des bouillonnements terribles et à de subites tempêtes. A sa rive ouest s'élève la forteresse de Karlsborg; à son extrémité sud, la cité fabricante de Jönköping, et au nord de celle-ci, dans une île, l'ex-résidence royale de Wising.

C'est le lac autour duquel les anciennes traditions scandinaves ont groupé le plus de légendes fantastiques. Le « grand saumon », comme on appelait le Wettern, à cause de sa forme, était jadis un gouffre plein de mystère, qui refusait de se laisser sonder. La nymphe qui en était la gardienne se faisait un malin plaisir de déjouer toutes les tentatives des riverains. De la carapace de glaces dont il se revêt chaque hiver, on croyait entendre sortir des bruits étranges ou formidables, qui tantôt imitaient le carillon des cloches, tantôt ressemblaient à une menace de la déesse de l'abîme. La science, qui a eu raison des enchantements diaboliques du Pilate de Lucerne, a fini aussi par dompter le Wettern; sa plus grande profondeur, on le sait aujourd'hui, n'excède pas 130 mètres.

Nous sommes ici à plus de 90 mètres au-dessus de la Baltique; nous approchons du faîte de partage des eaux entre les deux mers; une coupe encore à franchir, celle du Bottensée, qui n'est, à vrai dire, qu'une sorte de gauchissement du Wettern, et nous y touchons : c'est le lac Wiken, aux bords encaissés de masses de rochers formidables.

De là, la première section ouest du canal, longue de 5 lieues à peu près, s'abaisse par dix écluses vers l'autre grand récipient gothique, le Wenern, qu'elle atteint près de Sjötorp.

Le Wenern, sis à l'altitude de 44 mètres, est le plus vaste lac de Scandinavie :

20 lieues de long sur 10 de large au minimum, et une profondeur un peu moindre cependant que celle du Wettern. Comme celui-ci, il renferme plusieurs îles, et ses berges accidentées présentent les plus pittoresques tableaux. A son horizon sud se dresse la riante montagne de Kinne-Kulle, « la couronne de Suède », comme on dit là-bas, relief conique semblable à une vague gigantesque qui aurait surgi, en un jour de tempête, de la nappe tuméfiée du bassin et se serait solidifiée sur ses bords. Six



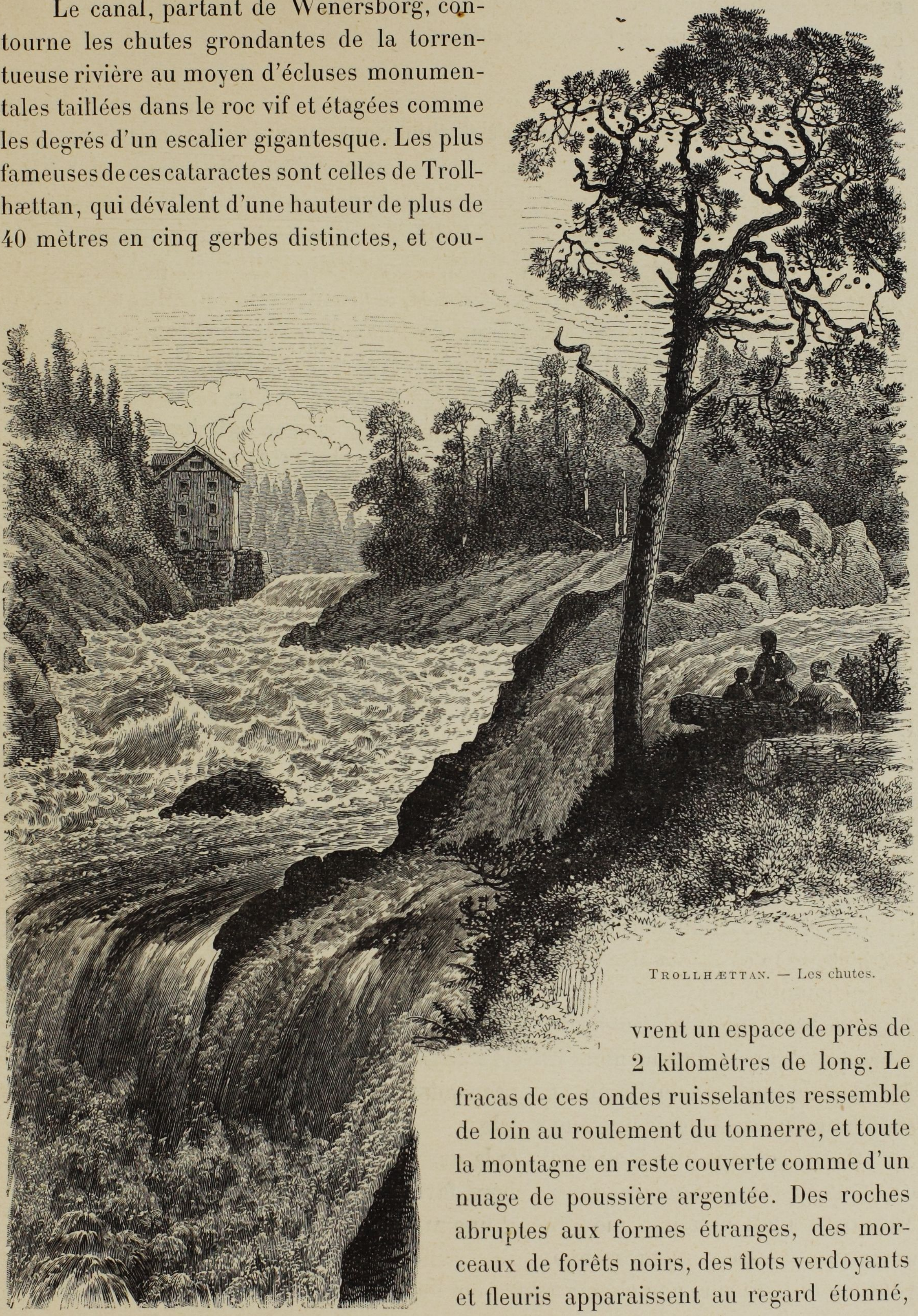
GÖTEBORG. — Embouchure du Gotha-Elf.

villes, Karlstad, Christinehamn, Amal, Mariestad, Lidköping, Wenersborg, se mirent dans les ondes du Wenern; vingt-quatre cours d'eau, et parmi eux des fleuves importants, y déversent leur afflux.

Le plus majestueux, c'est ce Gotha-Elf (*elf* signifie rivière), qui, au sortir du grand lac, sous la péninsule de Wenersborg, se précipite tout de suite en cascades. Sa largeur est, en moyenne, de 260 mètres; mais elle atteint, en certains endroits, 600 et même 1200 mètres. A onze lieues environ du Wenern, près de Lohus, il se partage en deux bras, et, arrivé à la mer du Nord, il entoure de sa double embouchure, dont la principale forme un sillon de 1800 mètres de large, la grande île de Hisingen. Un pont unit cette île à Göteborg, la ville commerciale et industrielle qui expédie

par milliards à l'étranger les fameuses « allumettes suédoises » en bois de tremble.

Le canal, partant de Wenersborg, contourne les chutes grondantes de la torrentueuse rivière au moyen d'écluses monumentales taillées dans le roc vif et étagées comme les degrés d'un escalier gigantesque. Les plus fameuses de ces cataractes sont celles de Trollhættan, qui dévalent d'une hauteur de plus de 40 mètres en cinq gerbes distinctes, et cou-



TROLLHÆTTAN. — Les chutes.

vrent un espace de près de 2 kilomètres de long. Le fracas de ces ondes ruisselantes ressemble de loin au roulement du tonnerre, et toute la montagne en reste couverte comme d'un nuage de poussière argentée. Des roches abruptes aux formes étranges, des morceaux de forêts noirs, des îlots verdoyants et fleuris apparaissent au regard étonné, dans le bondissement des vagues courroucées, pareils aux éléments chaotiques d'un monde non encore ordonné sur lequel les

vieux *trolls* scandinaves continueraient d'exercer leur puissance. Le mot *Trollhättan*, en effet, signifie « bonnet des sorciers ». Toute la fantasmagorie nordique tient dans ce défilé fluvial enserré de hautes murailles de roches dont l'écartement varie de 10 à 45 mètres.

En suivant le tracé de ce canal de Gothie, nous venons de traverser de part en part toute la Suède méridionale; contournons-en maintenant le littoral, et visitons d'abord au passage les îles de l'archipel danois qui gardent ici les avenues aquatiques.

Des trois couloirs maritimes, Sund, Grand-Belt, Petit-Belt, par lesquels on passe du Kattégat dans la Baltique ou *Ost-Sée*, le premier seul constitue une voie de communication aisée et commode. Long de 100 kilomètres environ, sur une largeur de 4500 mètres entre Elseneur et Elsingborg, et de 36 kilomètres entre Copenhague et Malmö, il sépare la Scanie suédoise de Séeland, l'île reine du Danemark. C'est la vraie porte d'entrée du vaste bassin à deux cornes qui s'enfonce, au nord, jusqu'au pays des Lapons, et, à l'est, jusqu'à l'extrémité de la baie finnoise où est Saint-Pétersbourg. Le Grand-Belt, au contraire, long de 60 kilomètres sur une largeur variant de 18 à 30 mètres, est entravé de bancs de sable et d'écueils; quant au Petit-Belt, plus court et plus large, il est situé plus à l'écart de la route naturelle des navires; son sillon tortueux, également encombré de *lidi* et redouté des matelots, se déroule entre la Fionie et les plages basses et sablonneuses de la péninsule du Jutland, prolongement de l'ancienne Chersonèse cimbrique (Slesvig).

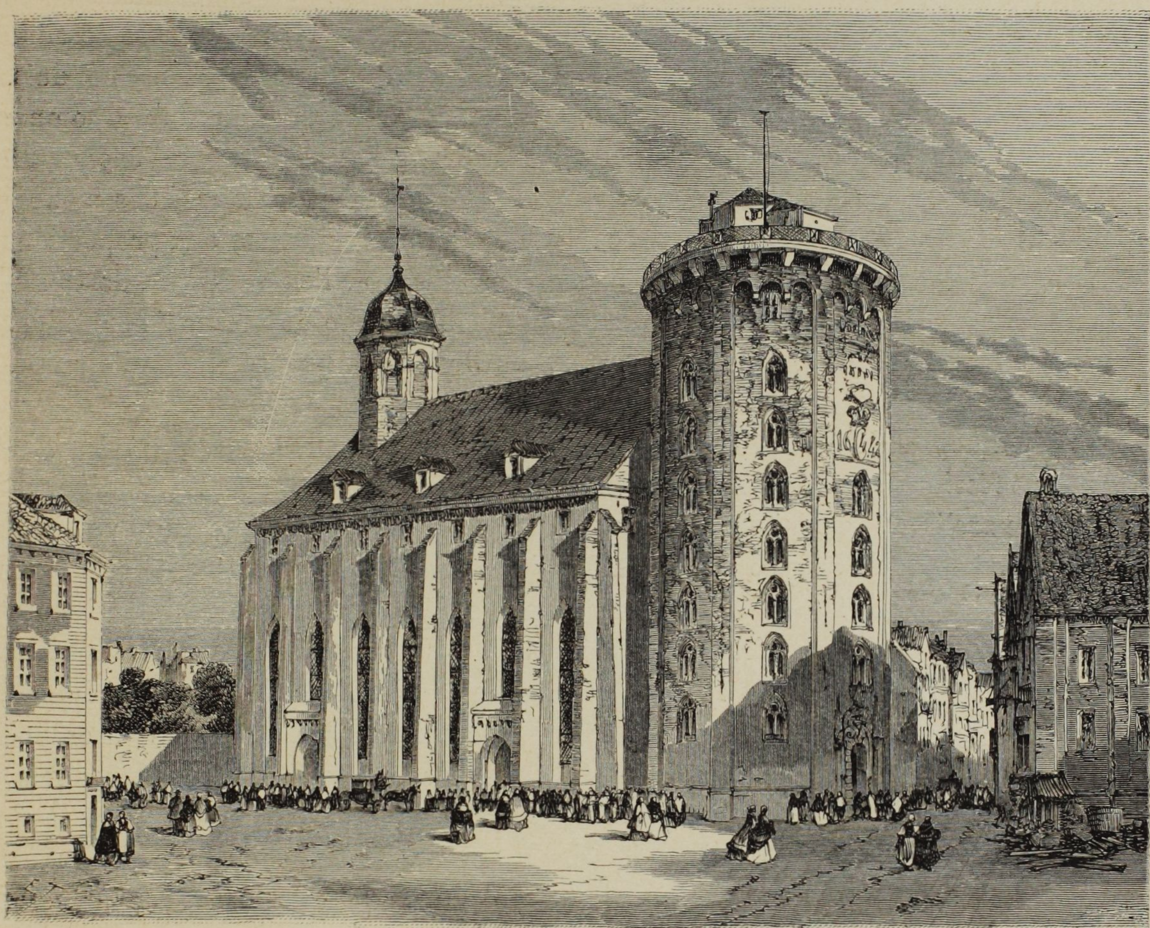
C'est à l'extrémité sud-est de l'île de Séeland (*Själland*) que s'élève la capitale, Copenhague (*Kjöbenhavn*), qui compte à elle seule plus d'habitants que toutes les autres cités du petit royaume de Danemark, encore amoindri récemment, sous les yeux de l'Europe impassible, par le rapt inique du Holstein, du Slesvig et du Lauenbourg.

Au XIe siècle, Copenhague n'était qu'un village, le port (*havn*), comme on l'appelait simplement : *vicus qui mercatorum portus nominatur*, dit Grammaticus Saxo, le vieux chroniqueur du Danemark. Les rois résidaient alors à Rœskilde, la cité historique et sacrée sise plus au sud-ouest, tout au fond du fiord du même nom, et qui possède aujourd'hui la plus belle cathédrale du pays. En 1167, l'évêque Absalon bâtit sur l'îlot septentrional de Slotsholm un embryon de ville entouré de murs qui s'appela de son nom *Urbs Absalonica*, et qui constitue toujours le noyau de l'agglomération actuelle. Ce ne fut cependant que trois cents ans plus tard qu'elle eut l'honneur de devenir une cité royale.

Pour le voyageur qui, au sortir de la gare, enfile la Vesterbrogade (rue du Pont de l'Ouest), l'impression est tout d'abord favorable. A gauche se présentent le café National, un hôtel de style moderne, et une rangée de maisons neuves avec de beaux magasins. A droite se dressent le joli pavillon d'entrée de Tivoli, le *Prater* de la ville, et un long bazar où s'étalent tous les produits de l'industrie. Sur la chaussée, bordée de larges trottoirs, roulent tramways et véhicules de toute sorte. On arrive ainsi à une grande place appelée Halmtorvet (marché aux fourrages), et là commence

la vieille ville ou du moins ce qu'en a laissé subsister le terrible incendie de 1795. Outre ce quartier primitif, Copenhague comprend actuellement plusieurs autres massifs : la ville neuve de Frédéric, les ex-faubourgs de l'ouest, du nord et de l'est (Westerbro, Nörrebro et Österbro), et, au sud, Christianshavn (le port de Christian), situé sur l'île d'Amager.

Amager, relié à la terre ferme par des ponts, a encore sa ceinture de fortifications; quant aux remparts de Séeland, ils ont disparu pour faire place à de belles



COPENHAGUE. — La tour ronde.

promenades par lesquelles on arrive à l'ancienne douane qui sépare de la rade l'un des ports. Sur une île située vis-à-vis, dans le Sund, est le fort de Trekoner. Le port proprement dit est formé d'un bras de mer très étroit, courant du nord-est au sud-ouest entre Amager et Séeland. C'est à l'ouest de ce bras, couvert de vapeurs, de voiliers et de barques, que se développe en une sorte de demi-cercle le gros de la cité.

Somme toute, Copenhague aujourd'hui est une ville aux rues et aux constructions régulières, à laquelle des tranchées de canaux donnent çà et là un aspect semi-hollandais. Trois lacs étroits qui l'entourent à l'ouest ont déjà des quartiers neufs à leurs bords. La Bourse, dont le clocher bizarre figurant quatre dragons entrelacés attire de loin en mer le regard du navigateur, est un édifice du XVIIIe siècle

à six pignons en façade. Devant le Théâtre, au milieu d'une place qui est la station principale des tramways et sur laquelle s'ouvrent treize rues, se dresse le monument de Christian V, qui se fit l'allié de la Russie contre Charles XII : le monarque est représenté foulant aux pieds de sa monture un Suédois blessé; aussi le peuple nomme-t-il la statue simplement « le Cheval », *Hesten*. L'église de la Trinité est célèbre par sa grosse tour ronde, qui a servi jadis d'observatoire à l'astronome Tycho Brahé, et du haut de laquelle les habitants de Copenhague aiment à contempler le panorama de leur ville et du Sund. On dit que Pierre le Grand y monta avec sa femme Catherine dans une voiture attelée de quatre chevaux. Il n'est guère possible toutefois qu'il ait été jusqu'au dernier étage, attendu qu'aucun degré n'y conduit.

Mais les vrais et les plus curieux monuments de l' « Athènes du Nord », comme on nomme volontiers la capitale du Danemark, ce sont ses châteaux. A l'époque où le drapeau rouge à croix blanche parcourait triomphalement les mers, des princes amis de la grandeur et du faste y ont érigé à l'envi des résidences aux proportions colossales. Tel est Rosenborg, « le château des Roses », l'ex-Versailles de Christian IV, qui fut le Louis XIV du Nord au temps de la guerre de Trente Ans, et dont les vastes projets ne furent pas moins fatals au Danemark que les visées d'omnipotence du « Roi Soleil » ne le furent à la France.

Cet édifice, qui tient à la fois du *burg* féodal, du temple gothique et des constructions féeriques des *Mille et une Nuits*, est tout un poème d'ornementation, dû à l'illustre architecte anglais Inigo Jones, le même qui a bâti à Londres le palais de Whitehall. De sa masse rose enguirlandée de balcons à jour s'élancent trois tours noires terminées en flèches. Transformé depuis 1858 en un musée historique et archéologique, ce castel renferme des trésors d'art sans pareils et des curiosités de toute sorte. A côté des simples épées de combat de Charles XII et de Gustave-Adolphe, vous y verrez les glaives garnis de diamants, les carabines ciselées, les vases précieux, les meubles incrustés de saphirs et de rubis des magnifiques monarques leurs successeurs. L'ancienne salle d'audience, toute revêtue de chêne, est décorée de 99 tableaux de peintres hollandais de l'époque. La salle des chevaliers, longue de 50 mètres, a pour tentures de superbes Gobelins représentant des scènes de la guerre de Scanie. Dans la grande salle du Trône, trois lions d'argent, emblèmes des trois détroits qui entourent le Danemark de leurs ondes bruissantes, gardent le siège d'apparat de cette dynastie d'Oldenbourg, héritière des antiques *Skiöldunger* de l'âge héroïque comme de Harald à la dent bleue, et qui continue de porter le titre de souveraine des Goths et des Wendes. Et que dire du parc ombreux et touffu qui attient au palais? Ce labyrinthe de charmilles aux allées mystérieuses et tournantes, aux ormes et aux tilleuls centenaires, renferme par surcroît une source médicinale qui en fait comme le Vichy de Copenhague. Le poète-conteur danois Andersen, né en 1805 à Odensée, la « cité d'Odin » de l'île de Fionie, a son monument dans ce parc.

A l'endroit où était jadis le château Absalon s'élevait dans toute sa splendeur, avant l'incendie de 1884, l'immense palais de Christianborg. Non loin de là, sur une place octogone, près du port, voici Amalienborg, aujourd'hui le séjour ordinaire

du roi. Citons encore Charlottenborg, où est installée l'Académie des beaux-arts, puis, à l'extrémité ouest de la ville, sur une éminence au milieu de jardins, Fredericksborg.

De tous côtés, on le voit, apparaît à l'étranger comme à l'habitant l'image



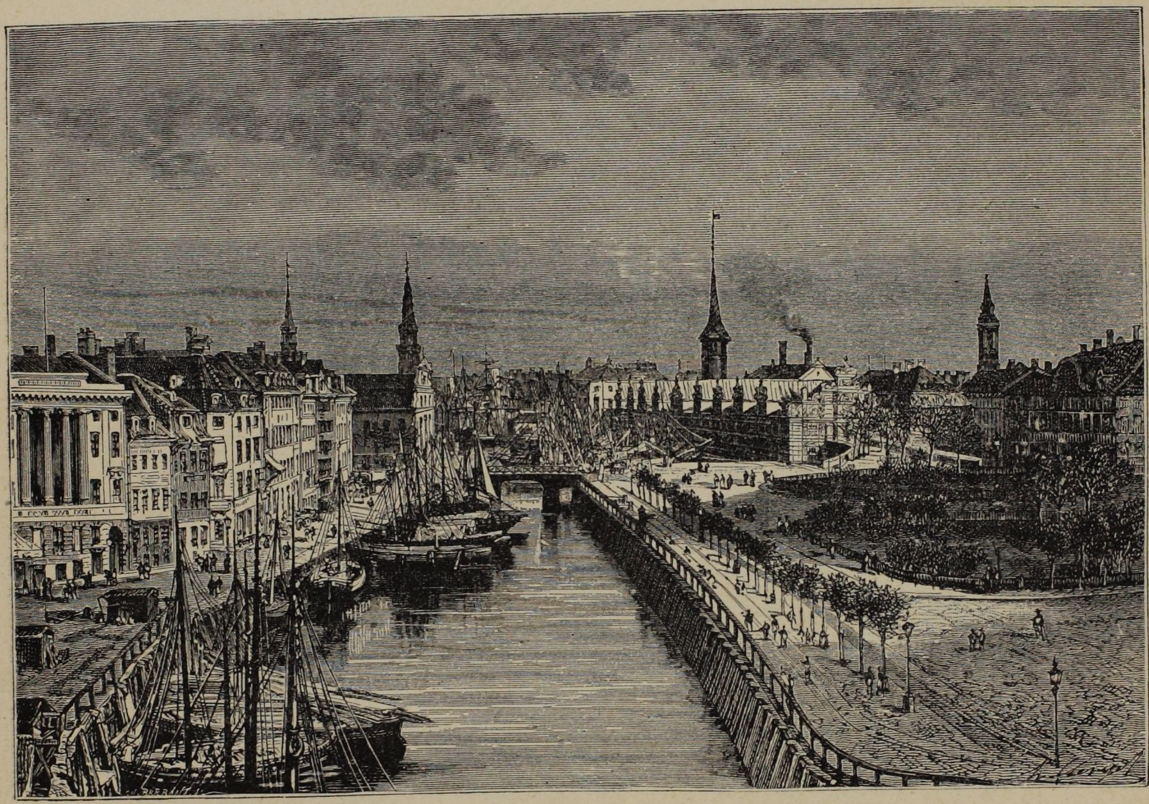
COPENHAGUE. — Château de Rosenborg.

gracieuse plutôt qu'imposante de cette royauté danoise qui règne à la fois sur les îles brûlantes des Antilles et sur les terres glacées du Grœnland et de l'Islande.

Un autre orgueil de Copenhague, c'est le musée Thorwaldsen. Qu'on se représente une sorte de sarcophage égyptien, en forme de rectangle allongé, au toit presque plat, posé au centre d'une esplanade vide, près d'un sombre canal, derrière Christianborg. C'est bien le monument qui convient à l'illustre sculpteur, disciple de la Grèce, qu'Horace Vernet couronna un jour de fleurs dans un banquet. Dans une

cour se dresse, ombragé d'une touffe de lierre, le tombeau du maître, qui, mort en 1844, repose ainsi au milieu de son œuvre, comme dans un temple tout peuplé des statues sorties de son ciseau inspiré.

Né en 1770, d'un simple artisan de Copenhague et d'une paysanne du Jutland, Thorwaldsen fut, on peut le dire, fêté et choyé à l'égal de ces artistes du XVIe siècle qui vivaient au milieu d'une cour quasi royale. Après un long séjour à Rome, il rentra en 1819 dans sa patrie, et ce fut alors qu'il exécuta à la cathédrale, *Frue Kirche* (Notre-Dame), qu'on venait de rebâtir, ces statues et ces bas-reliefs que le lecteur connaît sans doute moins que le *Lion* du Jardin glaciaire de Lucerne, sculpté

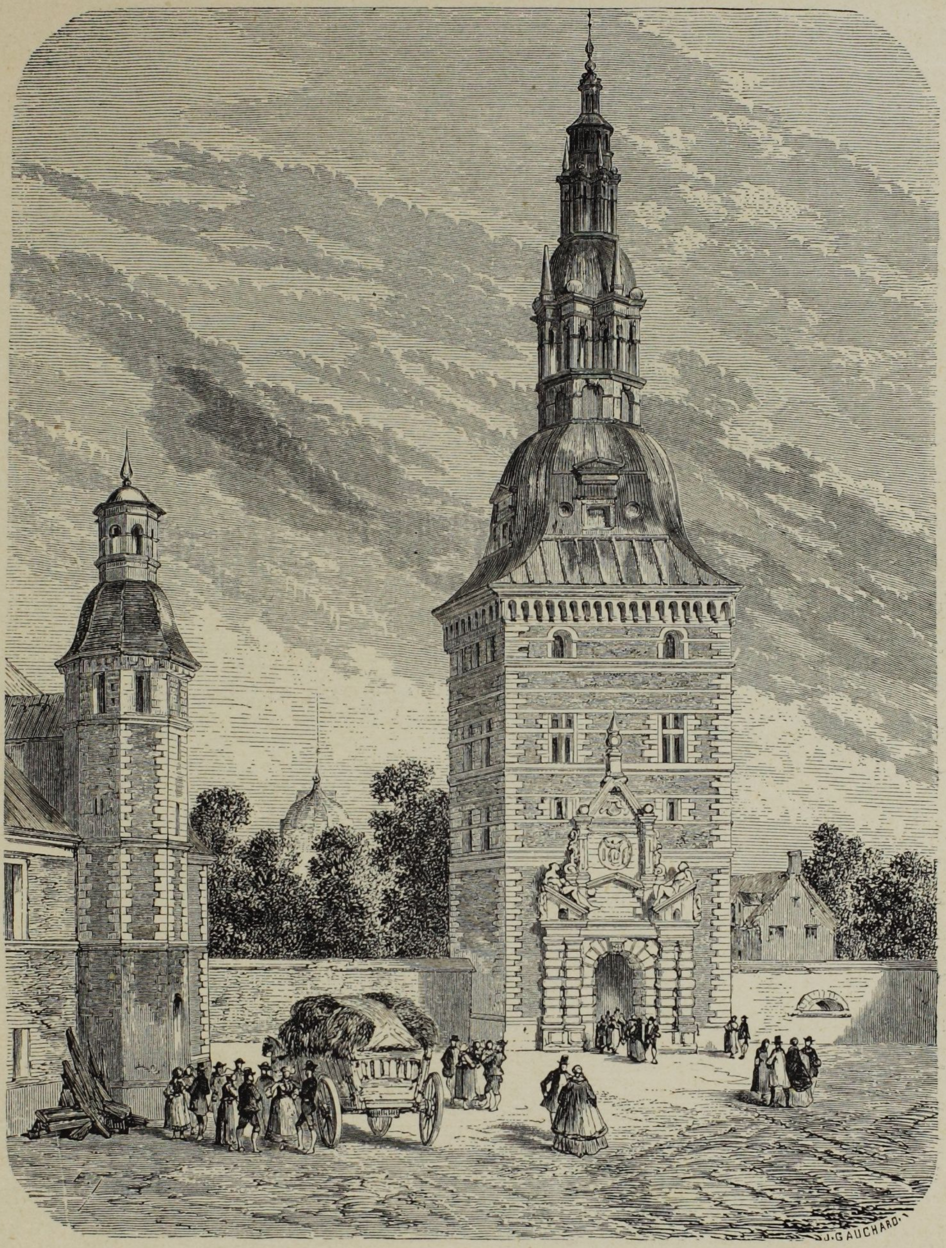


COPENHAGUE. — Vue prise du château de Christianborg.

par lui à la même époque, et qui sont des ouvrages admirables. C'est aussi Thorwaldsen qui a décoré Christianborg. Dans le musée précité se trouvent réunies une multitude de ses productions : les statues entre autres de Pie VII, de Napoléon Ier, d'Alexandre Ier, du prince de Metternich, de Schiller, de lord Byron, de Walter Scott, de Guillaume de Humboldt, etc. ; ses autres œuvres sont éparses à Reykiavik (Islande), à Varsovie, à Munich, à Cambridge, à Naples et à Rome.

L'île de Séeland elle-même n'est tout entière qu'un vaste jardin où nichent les palais et les villas de plaisance. Dans le Nord, l'hiver est long, l'été court ; dès la fin de juillet, la chaleur diminue, et, en octobre, les arbres se dépouillent. Aussi, aux premiers beaux jours, les familles aristocratiques et les riches négociants s'empressent-ils d'émigrer vers les cottages et les pavillons qui couvrent la campagne de

Copenhague et s'échelonnent sur les bords du Sund. Le peuple lui-même, qui ne peut se payer les joies d'une villégiature fastueuse, trouve aux environs de la ville



FREDERICKSBORG. — Le château.

de riants et frais paysages, des forêts, des établissements de bains, des lieux de plaisirs de toute sorte.

La perle de ces retraites agrestes, c'est le Dyrehaven (Thiergarten), massifs de hêtres d'un kilomètre de long auxquels s'entremêlent des chênes splendides et des pelouses diaprées de fleurs. Les hêtraies de l'archipel danois, déjà célèbres du temps des *vikings*, sont encore, ne l'oublions pas, les plus belles qu'il y ait en Europe.

On se croirait ici à mille lieues des hautes cimes glacées de la péninsule scandinave. Dans Séeland, pas une montagne, pas même ce qu'on peut appeler un

véritable accident de terrain. Nous voici revenus à ces rivages bas et creux qui commencent à la Néerlande et se continuent à l'infini vers l'Est par les « vasières », les boues croulantes et fuyantes de la grande plaine germanique du Nord; mais cette île, aussi plate qu'un *polder* hollandais, et où abondent les lacs et laquets, présente la campagne la plus gaie, la plus fraîche, la plus colorée qu'on puisse voir, avec ses aires de verdure fleuries, ses champs de blé admirables, ses grands bois sombres et solitaires, ses habitations agricoles qui rappellent, par leurs vergers, les fermes de Normandie, et, par leur propreté luisante, les maisons rustiques de la Néerlande.

Sur la côte, comme à l'intérieur, les châteaux se pressent les uns sur les autres. Ici c'est une imposante demeure féodale, aux murs crénelés et aux tours massives; là c'est un manoir d'une magnificence princière où toutes les fantaisies de l'art ogival et de l'art arabe se marient aux caprices de l'imagination scandinave; ailleurs c'est une résidence de chasse au milieu d'un fourré, ou un palais vénitien posé, comme un nid d'alcyon, au bord d'un étang ou de la mer.

La navigation du Sund, qui gèle quelquefois — le phénomène s'est produit, par exemple, en 1871, — se fait pour plus de moitié par le port de Copenhague. La Compagnie des Paquebots réunis (*Forenede Dampskib Selskab*) possède, à elle seule, soixante-dix vapeurs affectés au service des détroits, de la mer du Nord, de la Baltique et d'autres districts océaniens plus lointains. Douze steamers-poste vont en Islande. Sortons du port avec un de ces bateaux, et longeons à gauche la rive du Sund qui fait face au littoral suédois.

Par un beau temps, le détroit, qui, la nuit, est éclairé par des phares, ressemble, de jour, à un grand lac plutôt qu'à un défilé marin. Longtemps encore, nous pouvons apercevoir Copenhague, les massifs du Dyrehaven, les villas de Charlottenborg et le château de Stodsborg; puis, passé l'île de Hveen, où Tycho Brahé, à la fin du XVIe siècle, avait élevé son observatoire aujourd'hui disparu, le « Château du Ciel », voici, près du bourg de Hilleröd, ce somptueux castel de Fredericksborg dont je vous ai parlé. Bientôt le Sund se rétrécit, et nous avons à la fois la vue distincte des deux côtes. A gauche, sur une langue de terre qui s'avance à la rencontre de la péninsule opposée, apparaissent la ville danoise de Helsingör (Elseneur), et sa forteresse de Kronborg; à droite se montre le port suédois de Helsingborg.

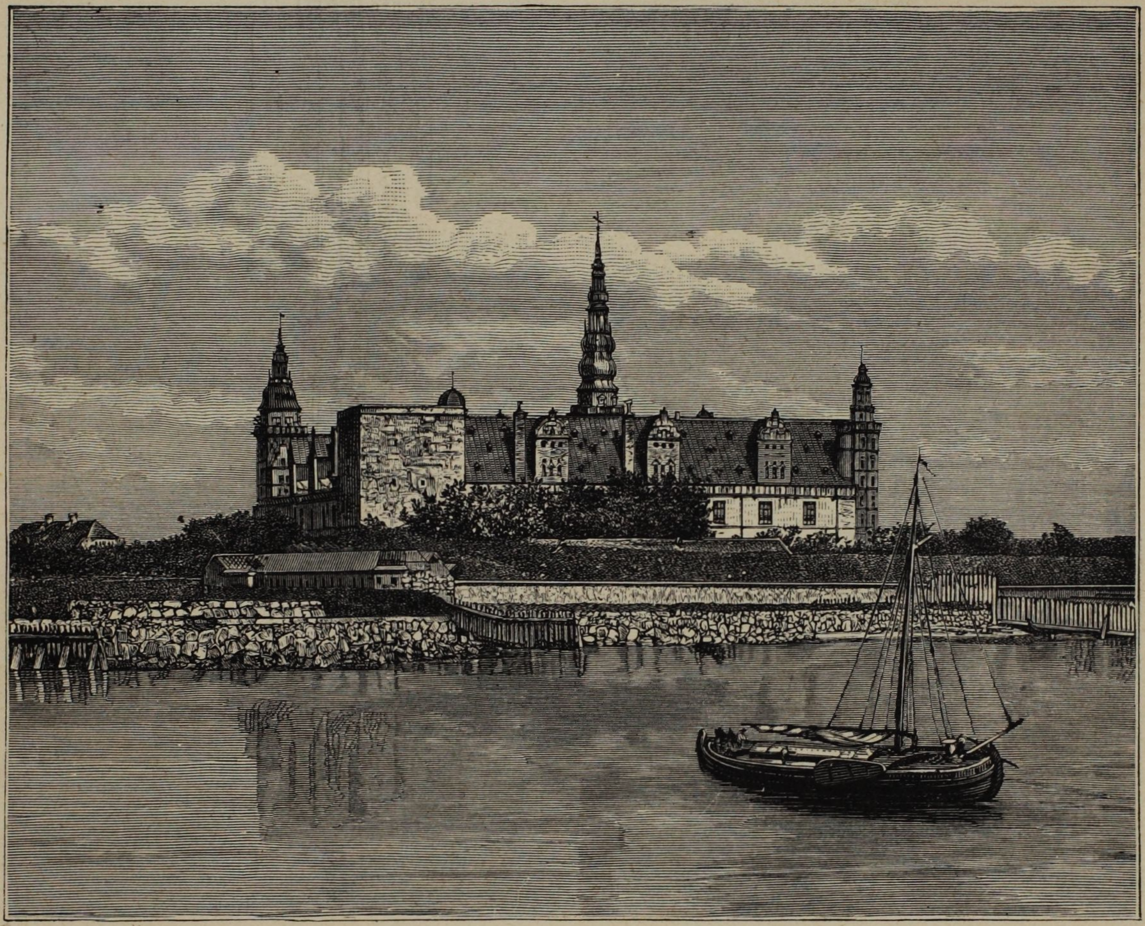
Ce passage est la clef des deux mers, une clef d'or jadis pour le Danemark, qui, jusqu'en 1857, exigea un péage des navires allant de la mer du Nord à la Baltique; seuls les vaisseaux appartenant aux anciennes cités de la Hanse étaient exempts du tribut. Plus de 50 000 bâtiments franchissent annuellement ce couloir; quant aux nefs de guerre, elles sont obligées, je crois, de prendre le chemin du Grand-Belt.

Le château de Kronborg, dont la masse quadrangulaire hérissée de clochetons et de tourelles en poivrière domine cette partie du détroit, est un sévère et puissant édifice bâti au XVIe siècle, sur l'emplacement d'un manoir plus ancien déjà célèbre dans les traditions du pays. C'est là, dans de profonds souterrains, qu'était censé sommeiller depuis des siècles, comme Barberousse à Kyffhäuser, le héros des légendes nationales, Holger Danske, mieux connu du lecteur sous le nom d'Ogier le Danois. Fils du roi Götrik, seigneur de Séeland, il combattit, assure-t-on, contre Charle-



L'Archipel danois. — Une ferme.

magne. Fait prisonnier et emmené sur le Rhin, il fut relaxé par le paladin Roland, à la condition qu'il irait délivrer le pape des mains des infidèles. Il partit en effet pour Rome, et là il tua tous les mécréants jusqu'au dernier ; puis, muni de la bénédiction du Saint-Père, un viatique précieux en ce temps-là, il parcourut tout l'Occident, l'Allemagne, la France, l'Espagne, l'Angleterre, l'Italie. Il poussa aussi en Orient, accomplissant partout des prodiges de bravoure, enchantant des princesses et des fées, et cueillit même à Golgonde le fruit de l'immortalité. Par le fait, il ne



KRONBORG. — Rives du Sund.

mourut pas ; une magicienne de la mer le ravit seulement aux regards des hommes, et dans sa prison souterraine de Kronborg il attend le moment où le Danemark aura besoin de lui. Alors, de son glaive toujours prêt, il tranchera sa longue barbe qui, démesurément accrue de siècle en siècle, a transpercé la table de la chambre, et de là, traversant les murs, s'est répandue jusqu'à la mer. Et il se lèvera (que ne l'a-t-il fait d'avril à octobre 1864?) pour rendre comme jadis les Danois invincibles.

L'ombre d'un autre héros, né des créations de la poésie dramatique, hante ce rivage de Helsingör : c'est celle de Hamlet, ce prince à demi fabuleux, qui était, dit Grammaticus Saxo, fils de Horwendill, roi du Jutland, et qui paraît avoir vécu au deuxième siècle avant Jésus-Christ. C'est sur la terrasse où flotte aujourd'hui l'ori-

flamme rouge du Danemark, et que Shakspeare, par parenthèse, ne semble pas avoir très bien vue, que le fantôme du monarque, assassiné par Fengo, apparaît à minuit à son fils pour le prier de venger sa mort. C'est dans une des salles du manoir que Hamlet, feignant la démence, transperce de son épée le courtisan Polonius qui l'épie, caché derrière une tapisserie, et apprend ensuite à la reine qu'il connaît le crime dont elle s'est faite la complice. C'est dans les jardins et les prairies du parc



STOCKHOLM.

qu'erre, après le départ de Hamlet, la malheureuse Ophélie; c'est là qu'elle se noie en cueillant des romarins pour s'en tresser une guirlande au bord de l'étang. Près de là aussi est le cimetière où les fossoyeurs — scène inoubliable et lugubre — jouent aux quilles avec les crânes et les ossements des morts déterrés. Sur cette même côte enfin, près d'une ancienne abbaye, dans les jardins de Marienlyst, on vous montrera le tombeau du prince dont le dramaturge a immortalisé l'énigmatique et sombre figure.

Qu'on ne nous en veuille pas de nous attarder quelque peu sur ce littoral du Sund; il s'agit ici, après tout, de districts moins communément visités que les clas-

siques vallons de l'Helvétie ou les paysages de la Forêt-Noire. C'est donc encore en longeant le détroit, par les rives de la Scanie suédoise, que nous allons nous acheminer vers Stockholm.

Trois villes relativement importantes, Helsingborg, déjà mentionnée, Landskrona et Malmö, jalonnent ces berges septentrionales; puis, au delà du cap Falsterbö, la côte, toujours basse, tourne à l'est et ensuite au nord-est, pour se relever dans la baie de Carlskrona, où se trouve le principal port de guerre et le grand arsenal de la Suède. Au large, les îles et les îlots recommencent à se multiplier : voici Bornholm, puis Œland et le fameux détroit de Calmar. Encaissé de hautes rives, parsemé de récifs insidieux, ce sund de peu de profondeur, qui va se rétrécissant jusqu'à n'avoir que 3 kilomètres et demi, était jadis particulièrement redouté, aussi bien des « longs vaisseaux » des *vikings* que des coques rondes de négoce auxquelles les *vikings* faisaient la chasse. Plus loin, et à une distance plus considérable du continent, émerge Gotland, que continue la petite île des Brebis (Färö).

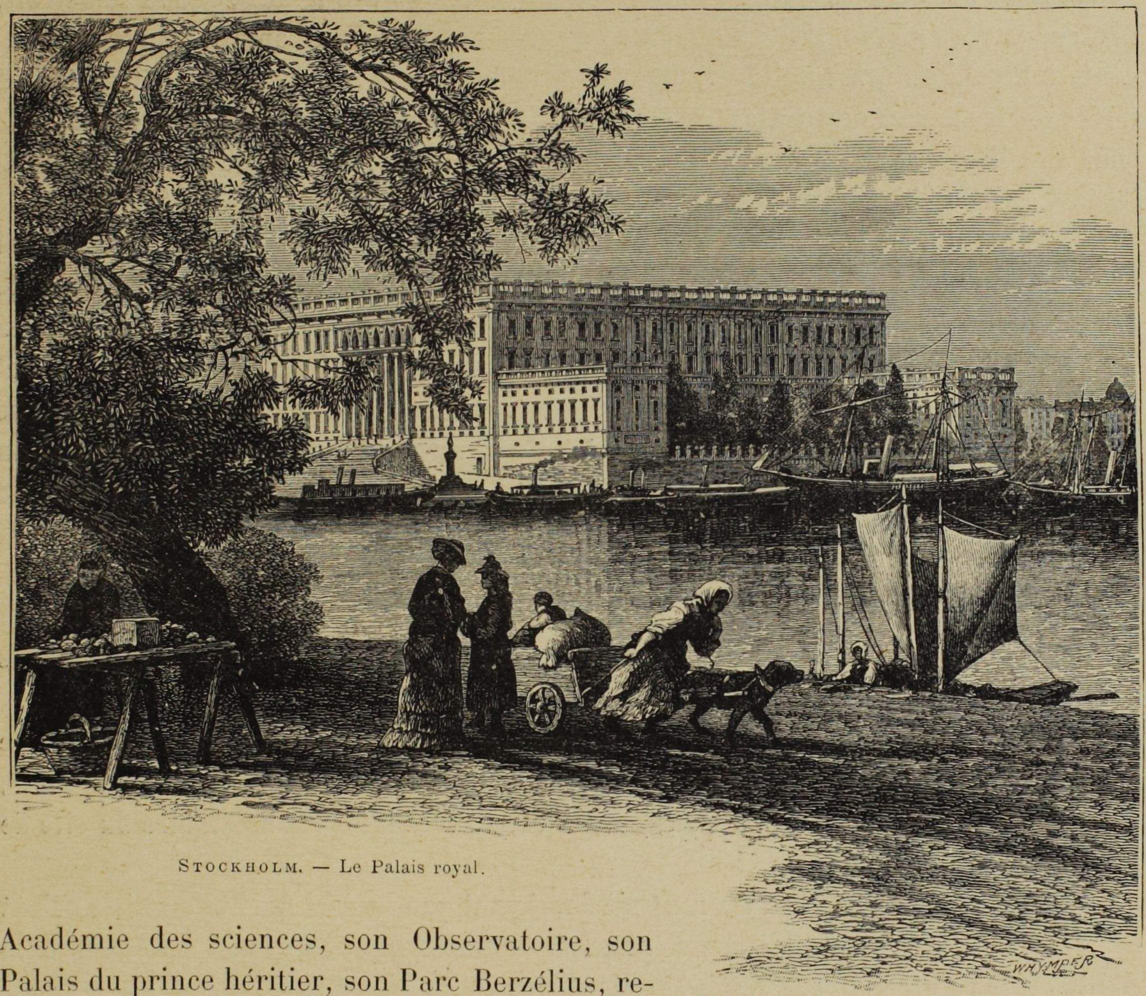
La Baltique ici, d'une largeur variant de 110 à 275 kilomètres, n'est pas dangereuse seulement par ses écueils et ses bancs de sable; elle l'est aussi par ses orages, par ses brouillards et ses glaces. Plus haut au contraire, au fiord de Stockholm, ses flots s'apaisent comme par enchantement. En se glissant autour des îles et des promontoires, en s'attardant au fond des golfes, elle se transforme en une sorte de lac aussi calme et aussi souriant que ce lac Mælaren lui-même qui baigne la capitale de la Suède.

Des trois grandes villes scandinaves, Stockholm est de beaucoup la plus belle. Par son site comme par ses édifices, cette cité amphibie, au lieu d'être sombre et noire comme Amsterdam l'est en son ensemble, a, malgré les brumes de son ciel, quelque chose d'éclairé et de radieux. Avec ses 23 kilomètres de pourtour, c'est vraiment une ville reine dans toute l'acception du mot. Avant même d'avoir mis pied à terre, l'étranger qui y arrive par le chemin de fer en a une première vision aussi pittoresque que grandiose. Le railway, en effet, après avoir passé tour à tour au-dessus et au-dessous de ses quartiers sud, gagne le premier bras du Mælaren, qu'il traverse par un pont de 227 mètres; puis, entrant dans la ville proprement dite et longeant le Marché aux grains sur un superbe viaduc, il atteint, en filant le long d'une autre île, une nouvelle tranche du lac, pour s'arrêter enfin à la gare centrale sise à l'extrémité du faubourg.

Essayons tout de suite de démêler cet écheveau urbain plus complexe encore que celui d'Amsterdam. Voici d'abord, entre le lac et la mer, sur un petit groupe d'îlots, le quartier primitif, aux rues étroites et irrégulières, appelé *Staden*, c'est-à-dire la Cité. Le noyau en est formé par l'île des Chevaliers (Riddarsholm). C'est là que s'élèvent les monuments principaux : le Palais royal, masse de granit carrée, peinte en jaune comme les édifices de Saint-Pétersbourg, et surmontée de terrasses à l'italienne portant des statues; la vieille cathédrale au dôme trapu, hérissée de flèches effilées, où se fait le couronnement des rois de Suède; l'Hôtel de Ville, la Bourse, le Musée, le Palais de la noblesse. C'est de ce centre, baigné de tous côtés

par les flots du détroit qui relie le Mælaren à la mer, que partent par centaines les minuscules paquebots à vapeur et les bateaux-mouches qui sillonnent, suivis de bandes de cygnes, ce bassin de 90 kilomètres de long et de 1200 de superficie.

Au-dessous est le faubourg plébéien et bourgeois de Södermalm (île du Sud), rattaché lui-même au quartier du continent par des ponts; au nord s'étend l'immense massif de Norrmalm aux péninsules déchiquetées qui, avec ses artères rectilignes, ses maisons monumentales, ses beaux ombrages, son Théâtre royal, son



STOCKHOLM. — Le Palais royal.

Académie des sciences, son Observatoire, son Palais du prince héritier, son Parc Berzélius, représente aujourd'hui la région aristocratique de Stockholm. A ce quartier lui-même attient par des ponts tout un semis d'îlots qui ressemblent à des barques amarrées aux flancs d'un vaisseau : l'île aux Navires (Skeppsholm), où sont les chantiers et les arsenaux, Ladugardslandet, Kungsholm ou l'île du Roi.

Étrange ville, où les places sont des lacs, les rues des bras de mer, les carrefours des points de départ d'artères aquatiques qui s'enfuient de là entre les groupes pressés de maisons et les quais étroits fourmillant de piétons, pour dessiner dans toutes les directions un réseau de lagunes fantastiques où les steamers-omnibus, les barques, les canots de toute forme évoluent, se croisent, se poursuivent, et où à chaque crique s'amarre un bateau! Et quel merveilleux décor fait à Stockholm, du

côté de l'est, l'îlot forestier du Djürgarden! Figurez-vous, non pas un parc, mais une vraie futaie de 6 kilomètres de long, restée à son état primitif, avec des arbres trois ou quatre fois séculaires, des rochers tapissés de mousse, des allées qui montent, descendent et se tordent à perte de vue.

C'est la promenade de prédilection des habitants de la ville; du pavillon de Rosendal et de la tour du Belvédère, bâtis là sur les berges dominant la baie, ils se plaisent à contempler le labyrinthe de leur cité insulaire avec la grande coupe lacustre qui se déroule à l'ouest. Même au temps des frimas, quand le détroit, obstrué par les glaces, rive au quai les joyeuses flottilles d'embarcations qui remplacent, à Stockholm, les voitures, le Djürgarden n'est point pour cela délaissé. Des nuées de traîneaux aux tintantes clochettes affluent vers la vieille forêt, aussi belle sous son linceul de neige, avec ses branches que le givre décore de cristallisations fantastiques, qu'aux plus douces journées du printemps ou de l'été. Ses bosquets ressemblent alors à un immense massif de corail. C'est la grande féerie hivernale si bien décrite par Andersen, le peintre des sites septentrionaux, le triomphe de cette rude saison à laquelle les païens du Nord souhaitaient la bienvenue, dans la nuit du 26 octobre, par un sacrifice solennel où ils mangeaient de la chair de cheval. Tout le fin lacis des rameaux entre-croisés à l'infini, que l'épaisseur du feuillage empêche d'apercevoir en été, se détache nettement à l'œil, éclatant et immaculé, comme si un flot de lumière ruisselait sur chaque fibre. Le bouleau pleureur s'agite au vent de bise, ressaisi, semble-t-il, d'un frémissement de vie; une poussière de diamant s'épand sur toutes choses. Sur la nappe de neige, sur les stalactites rigides qui tombent des rameaux, comme de longues larmes figées au passage, on croit voir briller d'énormes pierres précieuses ou brûler d'innombrables lumières minuscules, plus scintillantes que la neige elle-même.

Ajoutez, de l'autre côté de la ville, le splendide Mælaren avec sa bordure de rochers, de montagnes, de forêts, de châteaux, ses berges toutes entaillées d'anses, les 1 300 îles et îlots semés à sa surface, et vous aurez une idée sommaire du site de la métropole de la Suède.

Stockholm ne date que du XIIIe siècle. Avant que le *jarl* norvégien Birger l'eût fondée à l'endroit où le Mælaren s'épanche par un courant rapide dans le sein de la Baltique, la capitale du pays était Upsal, et Upsal elle-même avait succédé à Sigtuna, sa voisine du Stäket-fiord, laquelle avait eu pour devancière Bjorkœ, la vieille cité d'Odin sise dans une île du lac, à 40 kilomètres plus à l'ouest. Bjorkœ n'est plus aujourd'hui qu'une nécropole peuplée de deux milliers de tombeaux. De Sigtuna, qui eut, assure-t-on, six lieues de tour, il ne reste que l'emplacement, marqué par une maison solitaire. L'ancienne Upsal elle-même, Gamlo-Upsala, est devenue un simple village perdu à la base de monticules sableux où la tradition place les sépultures des trois grandes divinités du Walhalla, Odin, Thor et Freya. Dans la plaine semée de tombes innombrables s'élève une petite église bâtie, dit-on, sur les ruines du grand temple où trônaient les dieux scandinaves.

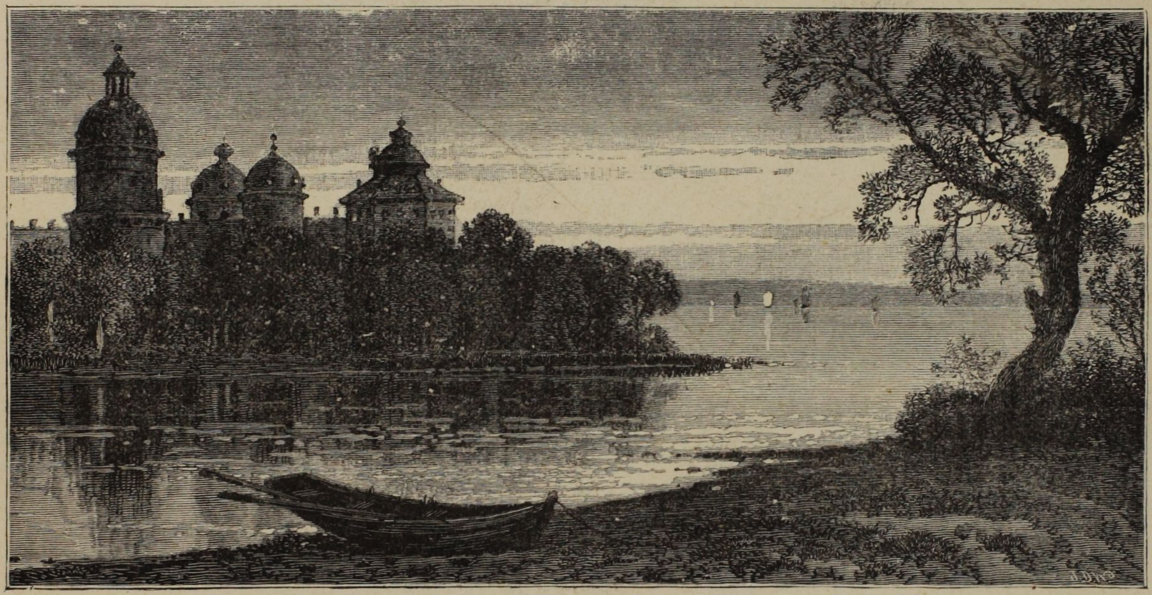
L'Upsal actuelle, qui servait originairement de port à l'autre, n'est qu'une ville de sept milliers d'âmes, mais qui possède la fameuse Université, dite *Carolina*



STOCKHOLM. — Le Djürgarden.

fondée en 1477 par le roi Charles IX, ainsi que le plus bel édifice religieux du pays, une cathédrale du XIIIe siècle à deux tours terminées par des coupoles en forme de tiares. Outre l'idole du dieu Thor, conservée sans rancune dans la sacristie, on y remarque les monuments funéraires du chancelier-régent Oxenstiern, le tombeau du célèbre professeur Linné, et celui de Gustave Vasa, le roi qui, au XVIe siècle, affranchit la Suède du joug de la Norvège et introduisit le luthéranisme dans la contrée. Le château massif en briques rouges flanqué de tours rondes, qu'on aperçoit sur notre gravure à droite de la cathédrale, est la forteresse que ce prince érigea au sommet d'une des éminences de la ville.

Outre les deux éléments ethniques, Götar (Goths) et Svear (Suédois), dont l'amal-



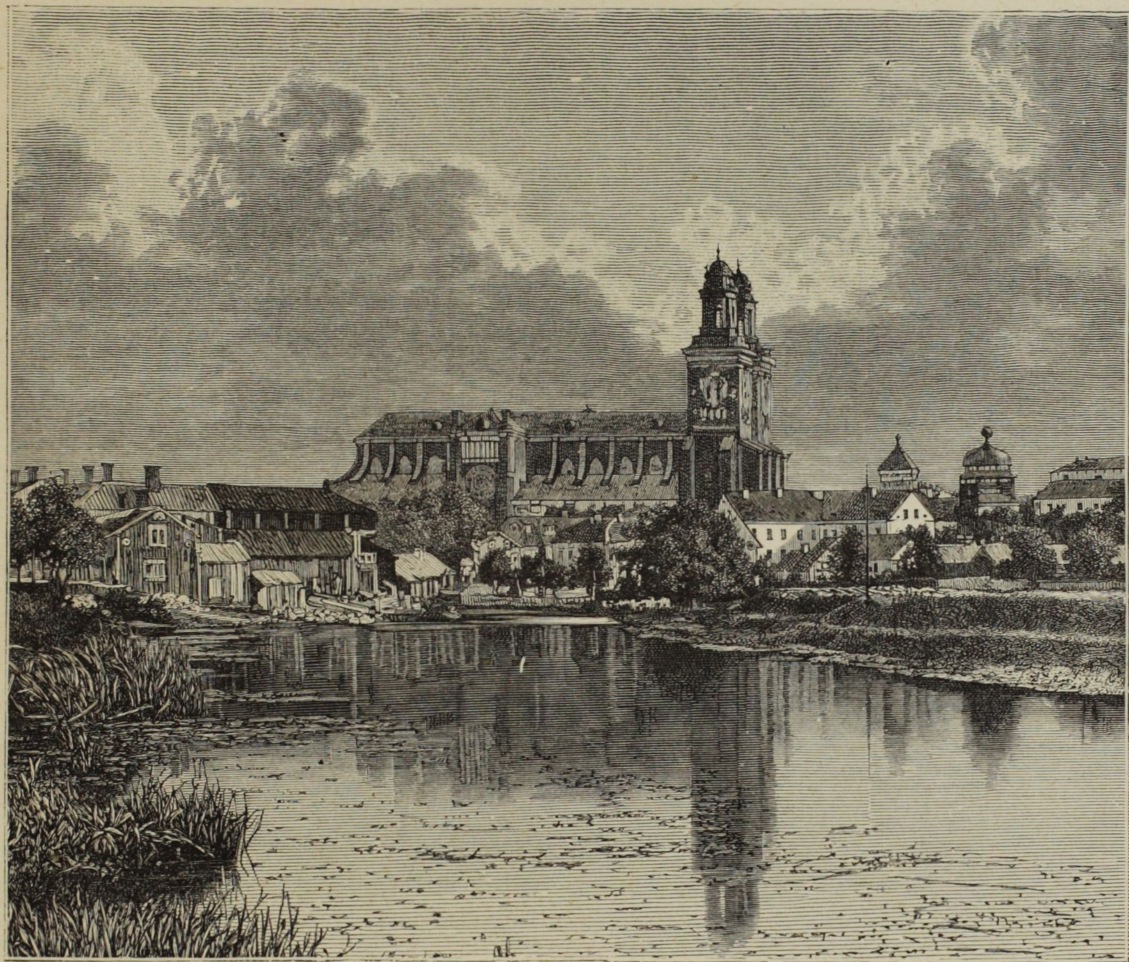
SUÈDE. — Le lac Mælaren.

game constitue le fond de la population norvégienne et suédoise, une troisième race s'efforce de refluer des déserts pierreux et glacés du Nord vers les régions plus clémentes du Midi : c'est celle des Sames ou Lapons. Dans ces derniers temps, elle s'est même avancée, à l'ouest, jusqu'aux plateaux du Hardanger, sous le 60e degré de latitude. Du côté de la Suède, au contraire, on a réussi à enrayer tant bien que mal le mouvement d'invasion en parquant les tribus nomades dans les territoires appelés Lappmarken qui s'étendent, sur un espace presque égal à la France, entre la Finlande et l'océan Glacial.

Pour les rejoindre au sein de leurs Marches propres, nous aurions donc, du point où nous sommes, à fournir bien des étapes encore; il nous faudrait d'abord franchir, au-dessus de Stockholm, ce beau district dalécarlien qu'arrose le Dal-Elf; il nous faudrait ensuite traverser plusieurs autres grands fleuves tributaires du golfe de Bothnie : l'Angermanaa, cours d'eau aussi large que le Danube, qui dévale des monts entre de magnifiques forêts, en formant sur un archipel d'îlots des chutes encadrées de sites romantiques; l'Umea, dont les flots charrient à la mer tant d'im-

menses radeaux de bois ; le Skelleftea, le Pitea, l'Ulea, où nous pourrions contempler au passage la plus ample cataracte qu'il y ait en Europe — plus de 1000 mètres de large sur 80 mètres de haut, — et enfin la Tornéa, dont la Russie possède la rive gauche.

Nous nous retrouverions alors dans cette zone polaire déjà entrevue, dans ces solitudes inhospitalières et mornes, où le seigle pour monter en épis ne dispose que

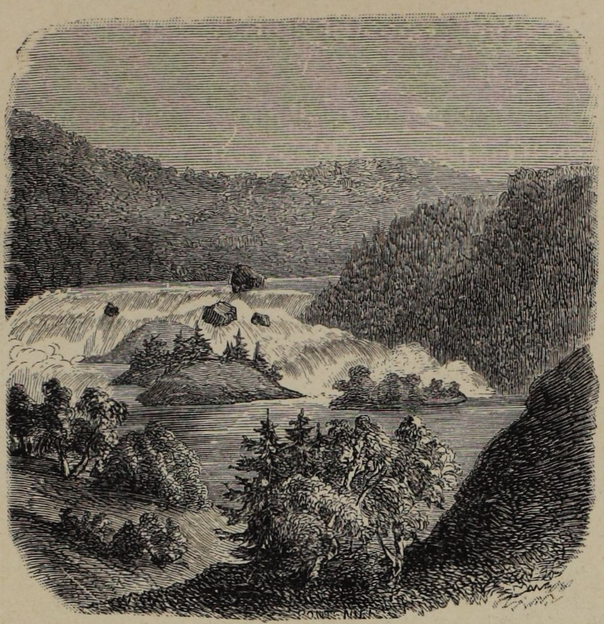


UPSAL. — La Cathédrale.

de soixante-dix jours par an, et où le pêcheur, dès la fin de septembre, ne tire plus de l'eau que des filets vides.

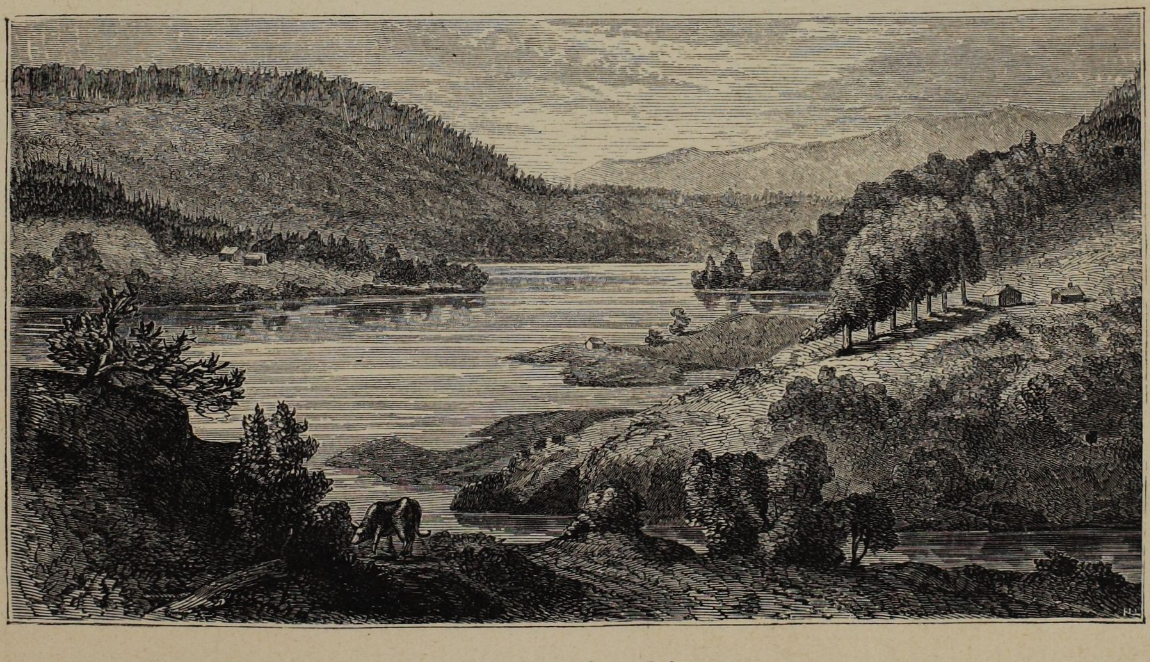
La population laponne, au nombre de 70 000 têtes environ, qui occupe ces confins du monde scandinave, se divise en gens des *fielde* et en gens des forêts. Les premiers errent, avec leurs rennes, sur les cimes découvertes que racle la bise du septentrion, et ils n'ont pour habitations que des tentes de cuir dont le groupement forme un camp. Il faudrait les voir dans leurs trous fumants, besogner, avec leurs chiens bruns et velus à leurs pieds, en attendant que la neige trop épaisse les oblige à descendre sur les bords des lacs, et à s'en aller de là en traîneaux vendre dans les villages d'en bas leurs peaux, leurs fromages et leur colle. A leur type seul on devinerait leur origine asiatique. Le visage est basané, la tête grosse; les yeux

enfoncés, dépourvus de cils, obliquent vers les tempes comme ceux des Chinois; le nez est court et épaté, la pommette proéminente, la bouche large et la lèvre mince; peu de barbe, des cheveux plats et lisses, des oreilles saillantes, des jambes légèrement arquées, une voix grêle.



SUÈDE. — Une chute de l'Angermanaa.

Ces homoncules, dont la taille n'excède guère 1m,50, — car le squelette de Laponne haut de 2 mètres qu'on montre au musée de l'École de médecine de Stockholm n'est, à coup sûr, qu'une anomalie, — sont pourtant extrêmement agiles, en dépit de leurs apparences de lourdeur, et ils nagent tous comme des phoques. Leurs chaussures sans talons figurent des espèces de sacs; pour vêtements, ils portent une tunique de peau de renne, le poil tourné en dehors, et tombant jusqu'aux genoux sur un pantalon de même nature; pour coiffure, un bonnet fourré. Ne reconnaissez-vous



SUÈDE. — Le fleuve Lulea.

pas à ces traits les spécimens de la race, tels que vous en offrait naguère le Jardin d'Acclimatation de Paris?

Le ruminant du Nord qui fournit à tous les besoins des Lapons n'est pas un être moins bizarre que le pasteur dont il subit le joug. Le renne, que les Grecs ne

semblent pas avoir connu, mais que Pline mentionne, est, on le sait, une espèce de cerf au museau velu, aux jambes robustes, avec des poils jusque sous les pieds, ce qui lui permet de courir sur l'arène de glace ou de neige durcie, et portant un bois ramifié aussi long parfois que son corps. Partout où croissent lichens et mousses, il trouve provende à son gré. Sans lui, les solitudes du Nord seraient impraticables, comme le seraient, sans le chameau, les déserts de l'Afrique. Sa vraie



PÉNINSULE SCANDINAVE. — Un camp de Lapons.

patrie, cependant, est encore plus rapprochée du pôle : c'est le Spitzberg, c'est le Grœnland : en Laponie, le type de l'animal offre déjà des dégénérescences.

Ce sont surtout les Lapons des bois qui possèdent les grands troupeaux de rennes. Moyennant une faible redevance à l'État, ils ont le droit de faire pâturer leurs bêtes dans les forêts du nord de la Suède. Plus heureux que leurs congénères des hautes plaines montantes que l'on appelle *Fielde,* ils habitent de vraies huttes de bois, à moins que l'abondance de neige ne les force à percher sur les arbres. D'autres tribus s'adonnent spécialement à la pêche ; mais celles-là occupent de préférence les rives des derniers fiords norvégiens. Les uns et les autres, du reste, tendent de plus en plus vers un train d'existence sédentaire.

Un trait qui leur est commun à tous, c'est la malpropreté dans leurs personnes et dans leurs demeures. Bien que la puce, assure-t-on, ne vive pas en Laponie, ils se

rattrapent sur d'autres vermines qui font, pour ainsi dire, partie intégrante de leur être. Au moral, comme tous les nomades restés près de l'état primitif, ils offrent un mélange décevant de naïveté et d'astuce, de sensibilité et de rudesse, qui ne permet guère à l'étranger de les juger sur un simple abord.

Convertis au christianisme depuis deux siècles et demi environ, ils sont protestants en Norvège et en Suède, orthodoxes grecs en Russie : ce qui ne veut pas dire qu'ils ont renoncé sans retour à leurs superstitions et à leurs pratiques fétichistes d'autrefois. Le « tambour de magie », l'écorce fatidique de bouleau, les « pierres runiques » vénérées de leurs aïeux, n'ont point perdu sur eux leur empire. Les femmes d'ailleurs, qui par le costume ressemblent absolument aux hommes, continuent pour la plupart de s'adonner aux arts magiques, et ce sont souvent des sorcières redoutées. On dit que le dernier païen de la race, un certain Rastus, ne s'est converti qu'en 1837. Peut-être, en cherchant bien, trouverait-on encore dans le pays un adepte de la religion atavique.

Voilà l'étrange peuple que nous verrions tout là-bas au fond du golfe extrême de l'Ost-Sée, si, franchissant la Dalécarlie, nous poussions jusqu'à la rivière Lulea ; mais, je le répète, nous ne franchirons pas la Dalécarlie, et nous n'irons pas jusqu'au Lulea.



HAMBOURG. — Vue prise devant l'église Sainte-Catherine.

ALLEMAGNE

XXI

LES VILLES LIBRES HANSÉATIQUES — PAYSAGES DE L'ILE DE RUGEN
A PROPOS DE LA MARCHE DE BRANDEBOURG
LE LONG DE LA SPRÉE
COUP D'ŒIL SUR BERLIN ET SES ENVIRONS — POTSDAM

On ne peut pas dire que l'âge d'or du Saint-Empire germanique ait été le règne de Frédéric II. Tandis que ce petit-fils du fameux Barberousse, visant à la fois la souveraineté de Jérusalem et l'héritage des Hohenstaufen dans les Deux-Siciles, guerroie tour à tour en Asie pour le pape, et au delà des monts contre le pape, l'Allemagne, où le principe de la féodalité n'a pas encore cédé la place à celui de la confédération, reste le pays privilégié de la violence et de l'anarchie. Sur la terre et sur l'onde les routiers porte-glaive s'en donnent à cœur-joie. Deux districts, particulière-

ment, les bords du Rhin et ceux de l'Elbe, sont le théâtre de leurs libres exploits. Des *burgs* innombrables, construits par eux le long de ces fleuves, ils rançonnent au passage les navires, ils guettent les marchands pour les dépouiller. A la fin, le négoce du Nord, las des pilleries de ces malandrins, se décide à former une contre-ligue de cités qui, en l'absence de tout autre recours, se chargera de se protéger elle-même et veillera à la sûreté du transit.

L'initiative fut prise par trois villes qui, en raison même de leur situation, se voyaient en outre exposées aux incursions des pirates scandinaves : Brême, Hambourg et Lübeck. En l'an 1241, les trafiquants des bouches du Weser, de l'Elbe et de la Trave s'unirent en une alliance offensive et défensive, qui, d'un vieux mot gothique employé pour la première fois dans la traduction de la Bible d'Ulphilas, prit le nom de *Hansa*.

Cette association, destinée à devenir la plus vaste qui ait jamais existé, leva, à frais communs, une armée, construisit des vaisseaux de guerre, et, dès ce moment, déclina la fortune des écumeurs de grands chemins. Bientôt tout trembla devant cette Hanse teutonique, qui châtia le roi de Danemark comme un simple *viking*, et traversa victorieusement tout le moyen âge, en attirant successivement à elle plus de quatre-vingts places marchandes de l'Europe septentrionale, de Cologne à Cracovie, de Reval à Amsterdam et à Londres. Bergen, la capitale des *iarls* norvégiens, aussi bien que Novgorod la Grande, devinrent ses comptoirs. Ces *bourgeoisies*, à l'exemple desquelles s'associèrent un moment, de leur côté, les cités rhénanes des Alpes au Rhin, avaient d'ailleurs un haut sens du droit et maintenaient entre elles une stricte police. Si l'une des parties contractantes manquait à ses engagements ou commettait un acte arbitraire, elle était expulsée de la communauté, traitée par les autres en ennemie, et c'était pour elle la ruine assurée.

Les rois, jaloux de la puissance de la Hanse, s'efforcèrent en vain de l'amoindrir; c'était la Hanse qui, au besoin, faisait et défaisait les souverains. Sa dissolution résulta en partie de son succès même, du relâchement qui suit les grandes causes gagnées. Quand le double but qu'elle visait, la sécurité et l'extension du négoce, eut été atteint à souhait, l'individualisme reprit le dessus; les villes s'émancipèrent l'une après l'autre de l'alliance. La découverte des deux Indes, en ouvrant aux marins des routes et des régions plus lointaines, contribua aussi à ruiner le faisceau, qui ne se trouvait plus orienté dans l'axe du nouveau négoce. Au XVI[e] siècle, Charles-Quint, qui, suivant le mot de Mignet l'historien, « était à lui seul une coalition », celle des monarchies contre les villes libres, acheva d'anéantir la puissance de cette confédération de marchands.

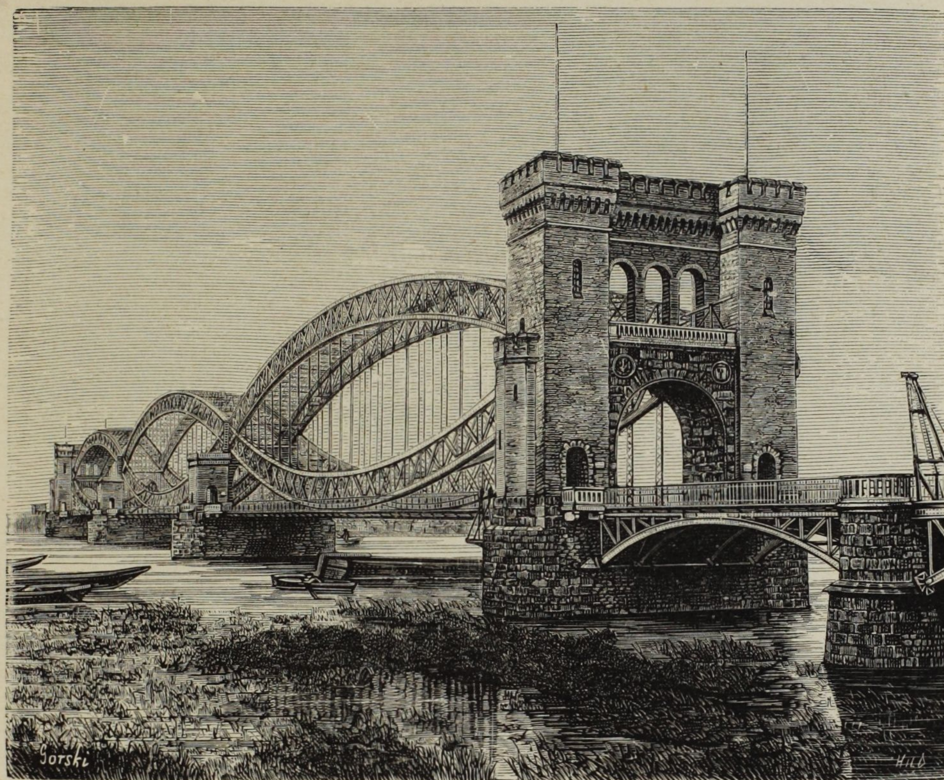
Seules les trois cités fondatrices restèrent unies par un lien étroit, et jusqu'à nos jours elles ont conservé, avec leur régime républicain et leurs libres institutions, revisées toutefois dans ces derniers temps, le vieux nom de « villes hanséatiques ».

La reine des trois, actuellement, c'est Hambourg, qui, avec ses 571 000 âmes (650 000 y compris Altona, recensement de 1890), est, après Berlin, la plus grosse agglomération de l'Allemagne.

Le hasard de mes pérégrinations a voulu que je connusse Hambourg avant d'être

allé à Anvers; puis, après avoir vu Anvers, j'ai tenu à retourner à Hambourg. Certes le grand port de l'Elbe, double d'ailleurs de celui de l'Escaut, offre des replis fuyants, des profondeurs et des arrière-plans mystérieux que l'autre n'a pas. Celui-ci, en revanche, grâce à son dessin plus net et plus simple, a peut-être, dans son aspect, une majesté qui frappe davantage. Somme toute, je serais embarrassé de dire lequel des deux l'emporte sur l'autre, au point de vue du pittoresque et de l'ensemble. Pour l'ancienneté, cependant, si l'on en croit une légende hambourgeoise, ce serait à la cité de la Hanse que la palme, à coup sûr, devrait revenir.

On raconte, en effet, qu'après le déluge, Ham (Cham), le fils de Noé, s'en alla



ENVIRONS DE HAMBOURG. — Pont sur l'Elbe.

par le monde avec ses enfants et sa femme. A force de s'éloigner des régions ensoleillées de l'Est, il arriva, à la racine de la péninsule danoise actuelle, près de l'embouchure d'un large fleuve, tributaire du brumeux Océan du Nord, et là il s'arrêta pour se bâtir une forteresse, qu'il appela, de son nom, *Ham's Burg*. Sa descendance peupla après lui le pays et donna naissance à la ville qui y existe à présent.

Une autre tradition, qui ne remonte plus aux temps de la Genèse, dit que lorsque le paganisme eut été détrôné en Orient, une troupe de païens, adorateurs forcenés de Jupiter Hammon, émigrèrent vers ces mêmes rives de l'Elbe et y construisirent un nouveau temple à leur dieu : d'où la désignation d'*Hammonburg* appliquée à la localité. Quand Charlemagne, ajoutent les *Hamburgische Sagen*, vint plus tard dans la contrée, il y remplaça d'autorité le culte oriental par celui du Christ, et le sanctuaire païen par une cathédrale, tout en laissant néanmoins à l'endroit son appellation antérieure.

La vérité, c'est que le nom de Hambourg paraît venir d'une grande forêt, en saxon *Hamm* ou *Hamme* — l'expression n'a plus aujourd'hui que le sens de « haie », de « taillis », d' « abatis d'arbres » — qui couvrait alors les rives de l'Elbe et celles de l'Alster. Et ce fut sur le second de ces fleuves, un affluent de droite du premier, que la ville primitive de *Hammaburg* fut fondée par Charlemagne en l'an 805. Seulement, il y a beaux jours que les Hambourgeois, à l'aide de deux vastes saignées faites dans



HAMBOURG. — Une *flethe* (canal navigable).

le marais intermédiaire, se sont emparés de l'autre cours d'eau, dont le bras principal pénètre à l'est dans leur ville et s'y ramifie en d'innombrables canaux (*Flethe*) que traversent plus de 80 ponts.

Douze mille navires environ, pour la plupart des steamers, entrent annuellement dans ce port. C'est même uniquement aux trois havres de la Hanse que l'Allemagne doit d'occuper en Europe le deuxième rang pour la navigation à vapeur, et le quatrième pour la marine à voile, tandis que la France, à ce double point de vue, ne vient qu'en quatrième et en septième lignes. Et les Hambourgeois, quand vous effleurez avec eux cette question, ne manquent pas de vous faire remarquer que leurs six compa-

gnies de navigation possèdent des paquebots filant de 18 à 20 nœuds à l'heure, et capables de former, en cas de guerre, une flotte d'arrière-ban d'une vitesse supérieure, à laquelle il serait difficile de donner la chasse. C'est le moment d'ajouter que, même avant la guerre de 1870 — j'ai pu le constater par moi-même, — Hambourg était une des villes d'Allemagne où, malgré les façons accueillantes particulières à sa population, l'animosité contre la France était, au fond, le plus prononcée. S'en trop étonner ne serait pas raisonnable : les souvenirs de la dure occupation de 1806 sont restés vivaces sur l'Elbe inférieure, et le résultat le plus clair de l'épopée napoléonienne a été de semer contre nous en Europe plus de rancunes que la Saint-Barthélemy n'en avait laissées au cœur des huguenots.

La *Freie Hanse-Stadt*, comme on dit là-bas, est-elle aujourd'hui de tout point satisfaite? Incorporée au nouvel empire germanique, elle a, il est vrai, conservé son autonomie d'État libre; elle a toujours son sénat, qui exerce, comme par le passé, le pouvoir législatif; elle a encore sa *Bürgerschaft*, formée de 160 ou 180 bourgeois qui discutent et sanctionnent les lois; elle envoie en outre trois députés au Reichstag; mais elle a vu remplacer par une garnison prussienne son ancienne garde civique et son petit corps d'Hanséates; le vieux drapeau de la cité, portant le château fort à trois tours si redouté jadis des *vikings*, a disparu de ses monuments et des mâts de ses navires. Cuxhaven même, qui lui appartient, à l'entrée ouest de l'immense estuaire, a été sur le point de lui échapper; la Prusse visait à s'en emparer pour en faire un havre riva du sien; elle lui offrait en échange Altona, tellement lié déjà, de situation comme d'intérêts, avec elle, que le marché n'eût été qu'une duperie. Aussi le sénat a-t-il tenu bon, et les Hambourgeois, dont le budget n'est guère inférieur à celui de Berlin, ont résolu de trancher la question en créant eux-mêmes, pour leur propre compte, à l'embouchure de leur fleuve nourricier, cet avant-port indispensable, où leurs gigantesques transatlantiques pourront, l'hiver notamment, quand l'Elbe est envahie par les glaces, débarder à l'aise sans allèges. Peut-être, à l'heure où ces lignes paraîtront, ce nouveau havre de Cuxhaven sera-t-il bien près d'être achevé.

Une chose frappe tout de suite à Hambourg le voyageur qui vient d'Amsterdam, d'Anvers ou de Marseille. Cette immense ruche de travail et de négoce, formée d'un labyrinthe de chenaux découverts ou souterrains, de docks, de chantiers, de bassins fourmillants de navires et de gondoles, est comparativement silencieuse. Point de tapage et de cris inutiles; rien que des bruits essentiels du labeur. D'ivrognes, il n'y en a presque point; ils sont incontinent empoignés. Même dans le faubourg Saint-Paul, qui est, du côté d'Altona, le quartier des marins et des plaisirs populaires, comme dans l'écheveau tortueux de la basse ville, voisine de l'Alster, que le terrible incendie de 1842 n'a pas entièrement consumé, il règne, au milieu du tumulte, un esprit d'ordre qui étonne l'étranger. Chaque fraction du trafic a d'ailleurs son emplacement défini. Les docks, d'un développement de près de 7000 mètres, appartiennent aux vapeurs et aux grands navires; des bassins particuliers, l'Oberhafen, par exemple, sont affectés aux gabares et péniches; d'autres, tels que le Grasbrook et le Sandthor, ne reçoivent que les steamers desservant l'Europe. Mais la caractéristique ici, ce sont les rangées de magasins qui bordent les canaux reliant l'Elbe à l'Alster. Leurs portes

ouvrant sur l'eau même, les vaisseaux s'y déchargent directement, et il est curieux de voir manœuvrer toutes ces grues hydrauliques dont les flèches, fixées au dernier étage des maisons, hissent les ballots aussi haut que l'on veut.

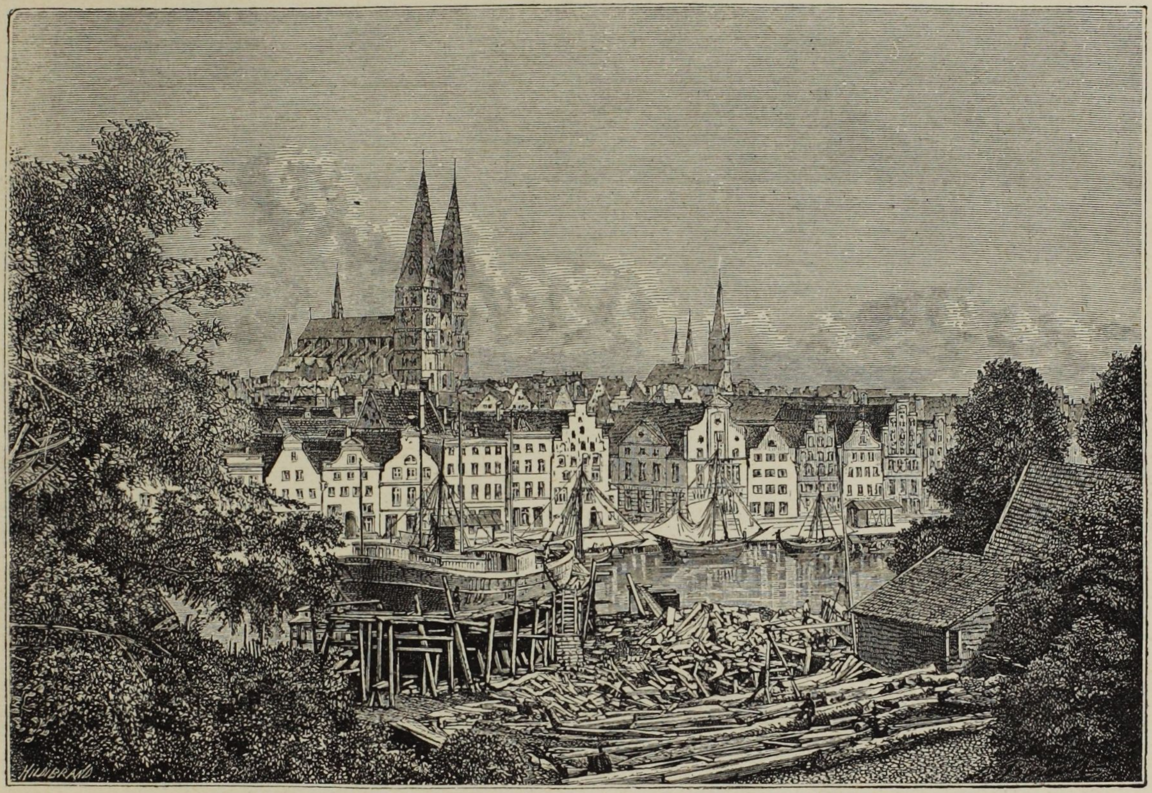
Dans les ruelles même de la vieille ville, les constructions, si chancies et si sombres qu'elles soient, ont leur cachet original et plaisant. Chacune d'elles, dédaigneuse des lois de la voirie, qui n'existaient point d'ailleurs en leur temps, s'est plantée à sa guise sur le sol boueux. A côté d'une habitation basse et en bois, se dresse une demeure de briques, flanquée de pignons latéraux, agrémentée de frises, de rampes, de chapiteaux... et de fleurs. Les balcons surtout ont une audace de pose insensée. Non contents de chevaucher l'un sur l'autre, ils vont, aux étages supérieurs, s'avançant tellement sur la rue, qu'ils rejoignent presque ceux d'en face. Autre détail typique : beaucoup de boutiques sont dans les sous-sols; quant aux cabarets, ils sont tous dans des caves; le vin sans doute y paraît plus frais, la soupe à la bière meilleure, et la confiture, qui est le condiment ordinaire du gibier, plus savoureuse aux gosiers du terroir.

La ville neuve, au contraire, dont les carrières de Pirna, situées sur l'Elbe même en amont, ont fourni les matériaux de construction, forme autour du bassin de l'Alster intérieur un massif monumental et grandiose; ni Amsterdam ni Anvers n'ont rien qui s'y puisse comparer; seuls Paris, Vienne et Pétersbourg ont d'aussi magnifiques immeubles. Et, sur le tout, de hauts clochers d'églises, s'élançant hardiment dans les airs, Sainte-Catherine, Saint-Michel, dont la tour monte à 138 mètres, Saint-Nicolas, qui a une flèche plus élevée encore (147 mètres). N'oublions pas de mentionner la Bourse, le plus vaste édifice de ce genre qu'il y ait, je crois, en Europe, le palais des Beaux-Arts, le Johanneum, le Grand-Théâtre, et ce jardin zoologique, dont les Hambourgeois sont, à bon droit, si fiers.

L'Alster, en dehors de la ville, est bordé de localités charmantes, de villas pittoresques, de jardins, que dessert un service régulier de petits vapeurs. Quant à l'Elbe, elle présente deux aspects. A gauche, du côté du Hanovre, les bords en sont monotones et plats; mais sur la rive droite, c'est-à-dire holsteinoise, le sol se renfle en de menus coteaux entrecoupés de frais vallons où nichent des villages industriels et vivants. C'est là aussi, à 2 kilomètres seulement de Hambourg, que se trouve la grande ville d'Altona, encore un port franc, qui ne forme en réalité qu'un tout avec son voisin. Plus en aval se dresse le cap Blankenese (le cap Brillant), dont les pentes touffues sont la promenade de prédilection des habitants des deux villes. Puis, bientôt, les berges s'abaissent, et de l'autre côté de la rivière, large de plusieurs kilomètres, il n'y a plus jusqu'à la mer qu'une vaste plaine alluviale, une *marche*, comme on dit là-bas, où, de loin en loin seulement, apparaît une habitation rurale. L'embouchure du fleuve, sise à 110 kilomètres de Hambourg, ne mesure pas moins de 10 lieues en largeur; malheureusement, elle est entravée de bancs de sable qui y rendent le pilotage nécessaire; le chenal, ici, malaisé et tortueux, se déroule le long de la rive gauche, celle où s'élèvent, pour cette raison même, les ouvrages de défense et les forts à batterie. A droite se montre Brunsbüttel, où aboutira le canal de jonction que l'on construit de la Baltique à la mer du Nord et qui doit permettre aux plus gros navires et aux

flottes de guerre les plus formidables d'aller, en quelques heures, de Kiel à l'estuaire de l'Elbe, et *vice versa*. Deux phares, l'un à Cuxhaven, l'autre à deux lieues au large, sur l'îlot de Neuwerk, appelé jadis Neu-Oge (Nouvel-Œil), indiquent aux navires l'entrée du cours d'eau.

C'est à l'extrémité sud-ouest de la péninsule hanovrienne, qui sépare ici l'Elbe et la Weser, que se trouve, à 50 kilomètres de la mer, la deuxième ville libre hanséatique, Bremen ou Brême, qu'un canal unit à Hambourg. Quoique plus petite et



Lübeck.

bien moins peuplée (115 000 âmes), elle prime encore cette dernière pour le commerce avec l'Amérique et le transport des émigrants. Elle est le siège du Lloyd de l'Allemagne du Nord, et ses baleinières vont jusque dans l'océan Antarctique. Ce sont ses marins qui, au XIIe siècle, ont fondé Riga.

La vieille ville, bâtie sur la rive droite du fleuve, renferme les monuments historiques, la cathédrale, l'hôtel de ville du XVe siècle, la Bourse, les comptoirs, les habitations du gros négoce, et, sur la place du Grand Marché, cette statue colossale de Roland, qui, dans les municipes d'autrefois, était l'emblème de la haute justice. La Weser, malheureusement, n'est pas accessible, comme l'Elbe, aux forts bâtiments; aussi les marchands brémois ont-ils un avant-port en aval, au confluent de la rivière Geeste. Sur un terrain acheté là au Hanovre vers 1830, ils ont creusé des bassins, construit des quais et des docks, et le développement de ce nouveau havre, qui porte le nom de Bremerhafen, a été si rapide et si prodigieux, qu'il a fallu en 1863 y ajouter

un troisième port, celui de Geestemünde, dont la profondeur est telle qu'il pourrait, au besoin, servir de station à une flotte de guerre.

Pour aller de Brême à Lübeck, la troisième cité historique de la Hanse, il nous



Lübeck. — Le Burgthor.

faut traverser de biais, outre la Marche nord du Hanovre, toute la presqu'île holsteinoise qui s'étend à l'est de l'Elbe, et gagner le golfe de la Baltique qu'on appelle la baie de Neustadt. L'estuaire ici est celui de la Trave, petite rivière de 14 lieues de long seulement, qui sort des lacs marécageux du Holstein, et dont la rive droite est mecklembourgeoise.

Entre ce cours d'eau à l'ouest et celui de la Wakenitz à l'est, s'allongent les col-

lines qui portent Lübeck, ainsi nommée, dit-on, de son fondateur, le roi des Wilses *Luiba,* qui avait fait d'elle sa place d'armes contre les envahisseurs obotrites. Après avoir été la capitale officielle de la Hanse, le siège des assemblées du *Bund,* la cité dont les règlements commerciaux faisaient loi, elle s'est vu supplanter de nos jours par ses deux sœurs de la mer du Nord. Sa population n'atteint pas 60 000 âmes, ce qui ne l'empêche pas de recevoir encore plus de 4 000 navires annuellement; les plus gros, il est vrai, s'arrêtent à Travemünde, son avant-port, à 15 kilomètres en aval.

Sa décadence même, qui l'a dispensée de se transformer à grands frais comme Hambourg, lui a valu de conserver davantage sa physionomie d'autrefois. Elle est, en somme, avec Danzig, la ville la plus curieuse que je connaisse sur tout le littoral sud de l'Ost-Sée. Rien que le reste de son enceinte, flanquée jadis de 14 bastions, lui donne un cachet caractéristique. Au nord, par exemple, se dresse le Burgthor, vieille porte du xve siècle que notre gravure représente, et qui n'est elle-même qu'un débris de tout un massif de tours accotées primitivement l'une à l'autre. Au sud, du côté de Hambourg et du Lauenbourg, s'élève le Mühlenthor, qui se relie à l'est au Huxterthor. A l'ouest, enfin, est la porte du Holstein.

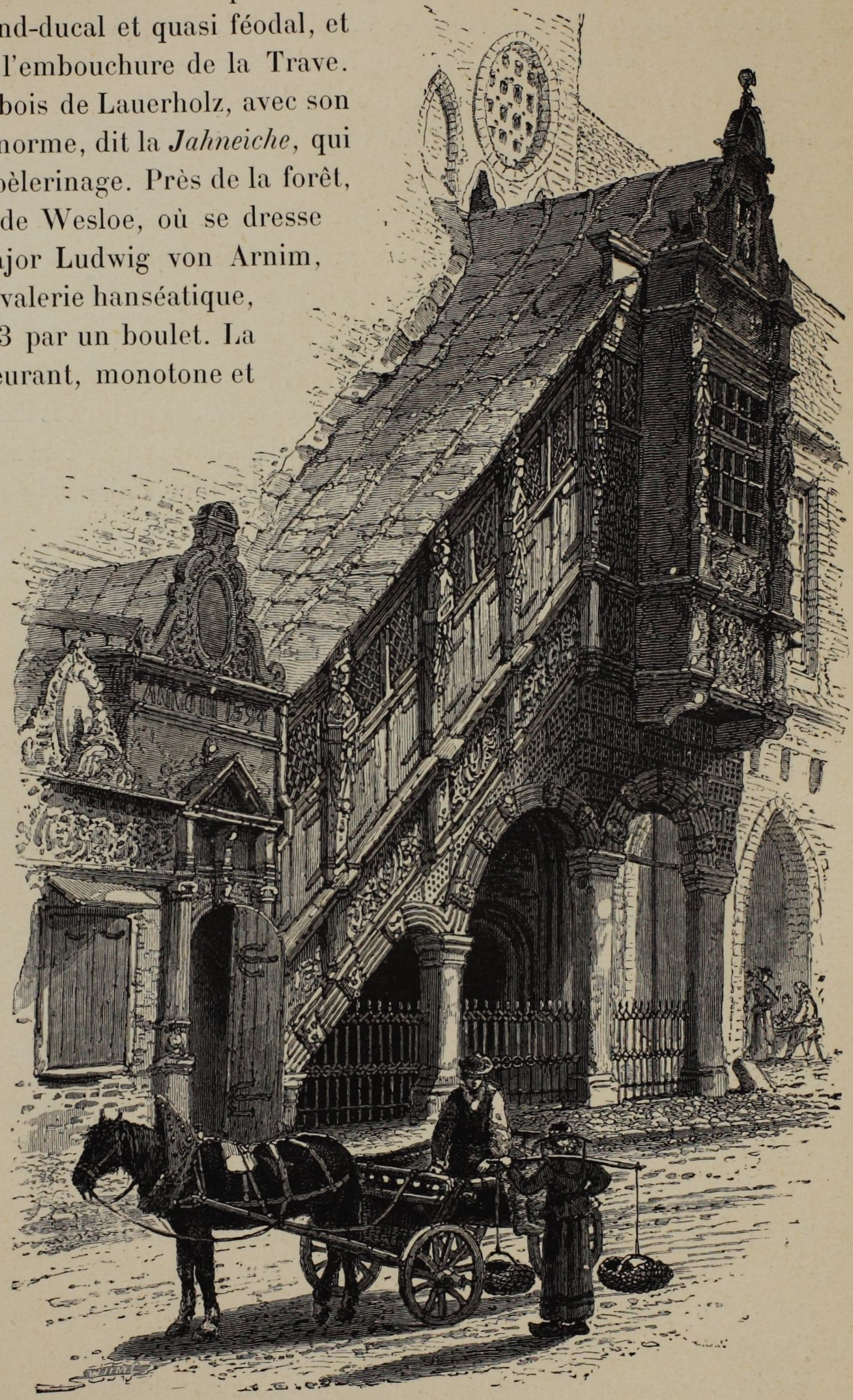
Regardez à présent la place du Marché : le moyen âge y revit tout entier. A droite s'offre à vous le *Rathhaus* (hôtel de ville), appelé anciennement *Langen-Hus.* Bâti au temps de Henri le Lion, puis brûlé au xive siècle, il a été reconstruit de 1442 à 1517. Son escalier seul est tout un poème d'originalité architecturale. Les salles de réunion du Conseil et tous les locaux d'affaires se trouvent au premier étage. Le vestibule d'entrée date de 1612. Quant à la fontaine jaillissante qui décore le centre de la place, elle n'a été érigée que de nos jours (1873).

A côté de l'hôtel de ville s'élève l'église ogivale Sainte-Marie, qui contient une *Danse des morts* et une curieuse horloge astronomique. Entre les deux constructions se trouvait dans le principe un portique où les cloutiers et fabricants d'aiguilles avaient leurs boutiques. Le Rathhaus est relié d'autre part à la chancellerie par un contrefort en arc rampant, où je me souviens d'avoir vu deux bas-reliefs tout à fait fantaisistes. L'un représente deux hommes qui, un joug autour du cou et séparés par un feu, s'efforcent de se prendre au corps et de se brûler mutuellement la barbe. L'autre figure deux chiens se disputant à coups de crocs un os qui n'est pas même « médullaire ».

La maison de la Compagnie des marchands témoigne encore de la puissance et de la richesse de l'ancienne bourgeoise lübeckoise. Jusqu'au xvie siècle, ces marchands formèrent une sorte de patriciat gouvernant; puis le parti populaire l'emporta, et, après bien des péripéties, la Constitution, telle qu'on l'a revisée, reste, de nos jours, démocratique. L'hôtel de la Gilde des marins renferme, outre un bel escalier, une immense salle à piliers où s'asseyaient jadis sur trois rangées de bancs distinctes les navigateurs qui parcouraient la Baltique, ceux qui allaient spécialement à Bergen, et ceux qui sillonnaient l'Atlantique. Vous pourrez voir suspendus à sa voûte toutes sortes de modèles de navires, entre autres celui du vaisseau amiral l'*Adler* (l'Aigle), qui fut construit en 1566, à l'occasion d'une guerre contre la Suède. A cet

hôtel grandiose sont annexées une série de demeures affectées aux veuves des marins.

C'est devant le Burgthor que s'étend la plus spacieuse banlieue de la petite république enserrée entre le Holstein prussien, le Mecklembourg grand-ducal et quasi féodal, et la baie où se trouve l'embouchure de la Trave. De ce côté verdoie le bois de Lauerholz, avec son chêne historique et énorme, dit la *Jahneiche*, qui était jadis un but de pèlerinage. Près de la forêt, à l'est, est le bourg de Wesloe, où se dresse le monument du major Ludwig von Arnim, commandant de la cavalerie hanséatique, qui fut tué là en 1813 par un boulet. La contrée est, au demeurant, monotone et triste; ce sont toujours ces territoires plats, où alternent ce que dans le pays on appelle la *Marche* et la *Geest* : l'une tout à fait basse, mais plus fertile, avec des espaces boisés de place en place; l'autre plus élevée et plus glabre, espèce de steppe herbu entrecoupé de champs et de cultures. Ces aspects dénués de pittoresque sont d'ailleurs ceux de toute la plaine de *platt deutsch* qui s'étend le long de la Baltique; nous pourrions la suivre vers l'est jusqu'aux *Haffs* de Danzig et de Kœnigsberg : partout nous y retrouverions ces quatre dominantes du site régional : sables, landes, marécages et lagunes.



LÜBECK. — Escalier de l'hôtel de ville.

Je ne connais qu'un point de ce littoral bas-allemand où les paysages de l'Ost-Sée revêtent une grandeur romantique : c'est ce relief insulaire de Rügen, aux contours si bizarrement déchiquetés, que les flots, à une époque inconnue, ont détaché du continent scandinave, puis de la côte poméranienne de Stralsund. Cette île, de 17 lieues carrées environ, dont M. Élisée Reclus, dans sa *Géographie universelle*, ne nous donne qu'un aperçu très sommaire, est, en réalité, comme une scène à part où la nature germanique du septentrion, si chiche habituellement de grands décors, s'est complu à faire œuvre d'artiste. Aussi, depuis que le chemin de fer l'a mis à sept heures de Berlin, et qu'au delà même du petit détroit, d'une traversée de douze ou quinze minutes qui le sépare seulement de Stralsund, le touriste retrouve un railway aboutissant à l'Oberland rügenois (Bergen la ville et le mont Rugard), ce morceau de terre tend-il à devenir la station estivale la plus en vogue de tout ce bassin de la mer Baltique. Vingt-cinq mille visiteurs affluent chaque année aux nombreuses localités balnéaires qui y ont surgi, presque en un clin d'œil, dans ces derniers temps : Altefähr, Putbus, Thiessow, Göhren, Sassnitz et autres. Ces noms sans doute ne vous disent rien ; mais, dans l'esprit du Berlinois, ils évoquent la vision de tout un monde charmant de hêtraies touffues, d'anses mystérieuses, de terrasses odorantes et fleuries, de falaises étrangement festonnées et sculptées, sur lequel plane, par surcroît, un cycle de légendes et de mythes se rapportant à l'âge wende. L'âge wende, c'est l'époque où les Slaves, originairement maîtres de Rügen, comme du reste de la Prusse actuelle, y adoraient l'idole à quatre têtes qui se dressait tout au nord de l'île, sur ce promontoire d'Arcona, plus utilement couronné aujourd'hui d'un phare dû au grand architecte Schinkel.

Il n'y a qu'une chose qui inquiète ici le touriste, conservateur par instinct de tous les beaux sites qu'il admire. En voyant avec quelle fureur l'Océan mord les flancs de Rügen, en dépèce et en mine les rochers, découpant sans cesse, dans le massif déjà si ruineux et si meuble, de nouvelles baies et de nouveaux promontoires, il se dit qu'un jour viendra tôt ou tard où l'édifice entier sera en ruine. Et ce qu'on lui raconte du passé n'est pas fait pour le rassurer sur l'avenir. Effroyables sont les ras de marée qui fondent parfois sur la vieille île wende. Hier encore, en 1872, des murailles entières de l'enceinte ont été emportées par les vagues, et toute une partie de la rive ouest, y compris, bien entendu, les maisons, a été du même coup envahie. A maint endroit on aperçoit des fragments énormes de falaises qui sont en train de se détacher, et qui bientôt ne seront plus que des îlots. Qu'y faire? Cet implacable travail, ces agressions continues de l'Océan, qui se constatent aussi sur nos côtes de l'Ouest, ont eu en tout cas cet effet pittoresque de creuser au cœur de Rügen tant de brèches sinueuses et profondes qu'il n'y a peut-être pas une localité qui y soit à plus de deux ou trois heures de la mer.

Si je ne puis vous faire explorer à loisir cette sorte de paradis insulaire, battu des houles de l'Ost-Sée, je veux au moins que vous en visitiez deux coins curieux entre tous. Suivez-moi d'abord, à l'est de l'île, au château de chasse du prince de Putbus, un des grands propriétaires locaux. Parmi les autres seigneurs de l'endroit figure un financier berlinois. Pour atteindre le manoir, il nous faut pénétrer dans de

gigantesques futaies, où, sans guide, l'étranger risque de s'égarer, tant le fourré, à certaines places, y est inextricable et sauvage : de vraies solitudes idylliques, que hante tout un peuple de chevreuils à demi privés. La résidence princière, bâtie sur une éminence dominant de très haut la Baltique, est un édifice flanqué de cinq tours, dont l'intérieur, un vrai musée, a été splendidement décoré par les architectes Schinkel et Stüler. Montez au sommet du donjon central : l'île entière s'étale devant vous comme une carte en relief, avec ses golfes, ses forêts, ses châteaux, ses bourgades, ses puis-



Ile de Rugen. — Le Kœnigsstuhl.

santes falaises, le tout merveilleusement encadré par la nappe vert clair de l'Ost-See. Au large, vous apercevez les vapeurs fumants et les voiliers aux ailes frémissantes; peut-être même, si vous avez l'œil perçant de l'oiseau de proie qui file là-haut dans les airs, discernerez-vous jusqu'aux têtes luisantes d'une troupe de phoques en train de s'ébattre au milieu des flots. Tournez-vous du côté de la Poméranie : là, à l'horizon bleuâtre, se trouvent les villes de Stralsund et de Greifswald, environnées de toute une zone de champs cultivés, royaume farineux de l'orge et de l'avoine, puis de bourgs, de hameaux innombrables, au-dessus desquels pointent des clochers rouges.

Un détail vous frappera surtout dans ce panorama si varié : ce sont les hautes assises de craie qui se dressent à la pointe nord-est de l'île. Ce massif abrupt et bril-

lant, c'est la Stubbenkammer, la merveille de Rügen. Descendons, je vous prie, de notre observatoire, et gagnons cet autre district par le chemin aux gorges épiques et aux hêtraies majestueuses qui longe de ce côté le littoral.

Au milieu de cette muraille éblouissante de blancheur, il y a un bloc gigantesque qui plonge à pic dans les vagues, d'une hauteur de 133 mètres : on l'appelle le *Kœnigsstuhl* (Siège royal), et il commande en effet tout le pays. Pour juger de la situation de ce « signal », avancez-vous jusqu'à l'arête extrême du rocher. Les Rügenois, qui sont de bonnes gens, pleins de sollicitude pour leurs hôtes — on m'a même affirmé que, de mémoire d'homme, un meurtre ne s'est pas commis dans leur île, peuplée pourtant de 50 000 habitants, — ont muni de garde-fous le rebord pour vous garantir, au besoin, du vertige. Penchez-vous au-dessus de l'abîme. Avec quelle rage l'Océan bat le pied de votre colossal belvédère! Une barque amarrée en bas à la berge paraît à peu près de la grosseur d'un cygne. A droite et à gauche s'étendent les vastes futaies silencieuses, et devant vous voici la grande mer, d'où, à l'aube, il faut venir voir émerger le disque rutilant du soleil. Il n'est pas de visiteur, si peu impressionnable qu'il soit, que ce spectacle ne fascine. Aussi le « Grand hôtel » qu'on a bâti sur le plateau est-il toujours comble de « terriens » accourus du Brandebourg et des provinces adjacentes. Pour être sûr d'y avoir un lit, il importe de le retenir à l'avance, tout comme au Brocken ou au Kigi-Kulm.

Les divinités de l'âge païen n'avaient pas manqué, bien entendu, d'élire domicile dans ce massif titanique. C'est près de là, aux environs du « lac noir », que siégeait, au temps des Wendes, la déesse Hertha, souveraine de Rügen. Chaque jour, sur son char attelé de vaches blanches, elle descendait de son *burg*, avec son grand prêtre, pour se lustrer dans la mer, et du même coup elle y faisait noyer les esclaves dont se composait son escorte. Aujourd'hui, ceux-là seuls s'y noient qui, à l'imitation de ces deux Berlinois dont on vous narrera l'épopée funèbre à l'hôtel de la Stubbenkammer, s'obstinent à vouloir, quand la mer est mauvaise — et elle l'est ici deux jours sur quatre, — naviguer à la voile sous ces redans de craie, où même le steamer de service renonce souvent à s'aventurer.

Revenons maintenant aux rives plates de l'Ost-Sée. Avant les événements de 1870, c'était chez nous un lieu commun de dire que la capitale de la Prusse n'était et ne serait jamais qu'une grande ville de province, une création artificielle de la politique, un pur centre administratif, n'ayant aucun des avantages naturels qui font une cité souveraine, une *Weltstadt*, suivant le mot des Allemands. On ne voyait Berlin qu'à travers cette laide et triste plaine du Brandebourg, aire de marécages et de sables, où il ne se rencontre, en fait de pierres, que les blocs erratiques qu'y ont charriés les glaces voyageuses de l'époque quaternaire. Le phénomène de sa rapide croissance ne s'expliquait guère à nos yeux que par l'action centralisatrice, la volonté traditionnelle et tenace de cette maison des Hohenzollern, qui avaient réussi, « par le fer et le sang », à souder finalement en un tout leurs principautés de pièces et de morceaux éparses d'un bout de l'Allemagne à l'autre. Déjà cependant, au delà du Rhin, on enseignait de toutes les façons, par l'écrit et par la

parole, que l'ex-résidence des margraves était destinée à devenir, en vertu de la géographie aussi bien que de l'histoire, une des métropoles de l'Europe. Sans prévoir encore d'une manière certaine qu'elle serait appelée à prendre la tête de l'empire germanique restauré, on s'attachait à montrer en elle le centre de gravité de deux vastes bassins, celui de l'Elbe et celui de l'Oder, lui donnant pied à la fois sur la mer du Nord et sur la Baltique, le « chemin nécessaire » par lequel passaient toutes les grandes routes tudesques menant du nord au midi et de l'est à l'ouest.

Pour nous convaincre, à notre tour, de cette vérité, il a fallu que la « toile d'araignée » tissée tout d'abord au centre du vieux pays wende tendît soudain du côté de l'occident un des gros fils de sa trame, et que le Rhin welche achevât de devenir le vassal de la Sprée. Et c'est pourquoi, à l'heure présente, c'est un autre lieu commun de dire que la suprématie qu'il exerce entre le monde slave et le monde celtique, Berlin la doit à sa situation aussi bien qu'à « l'industrie de la guerre ». Voyons donc un peu la contrée de plus près.

Un proverbe allemand dit que le « bon pays » est celui qui possède sept choses dont le nom commence par un *W* : de l'eau (*Wasser*), des prairies (*Wiesen*), des pâturages (*Weiden*), de la laine (*Wolle*), du blé (*Waizen*), des forêts (*Wälder*), du vin (*Wein*). Le Brandebourg, à ce compte, n'est point tout à fait une terre de Cocagne; il lui manque en effet une moitié au moins des avantages énoncés; mais il se rattrape amplement sur les autres. L'eau surtout lui a été libéralement départie. Par la Sprée et par la Havel, qui se réunissent à Spandau, au sein d'un district merveilleusement boisé et tout semé de petits lacs navigables, Berlin est en communication avec l'Elbe, le plus grand fleuve de la plaine germanique. Un système complet de canaux lui livre, en outre, du nord au sud et de l'est à l'ouest, tous les bassins fluviaux qui l'entourent, et bientôt une artère maîtresse de navigation, en le reliant à Stettin, le gros havre de la Poméranie où entrent par an plus de 5000 navires, l'aura transformé en un port de mer. A ce système hydrographique s'ajoute un réseau puissant de chemins de fer qui achèvent sa force attractive et lui ouvrent, au point de vue commercial autant qu'au point de vue stratégique, un vaste champ de commandement et de manœuvre.

Tout cela obtenu, remarquons-le, sans trop de peines ni de dépenses. « Vous dénigrez volontiers nos « vasières » et nos « sablières », vous dira le Brandebourgeois, né positif et utilitaire; en quoi vous avez grand tort. Certes nous n'avons chez nous ni torrents aux ondes cristallines, ni aucune de ces cascades impétueuses que recherchent le peintre et le touriste; nos eaux, noirâtres et lentes, ne sont point de celles où se plaisent les naïades et les nymphes; mais avec quelle facilité elles se laissent domestiquer par nous! Avec quelle complaisance elles se prêtent à tous les besoins de notre négoce et de notre industrie! Combien nos plus minces rivières sont-elles des voies de navigation plus commodes que le Danube bleu et majestueux, mais par trop mugissant et sauvage, de nos voisins de l'Autriche-Hongrie, ou que votre Rhône au cours capricieux entravé de rochers! Un banc de sable n'a point la poésie d'un récif, la grandeur épique de ces Portes de Fer que Trajan, déjà, voulait faire disparaître; en revanche, pour en avoir raison, il suffit d'un simple éperon transversal qui en désagrège la masse et l'entraîne.

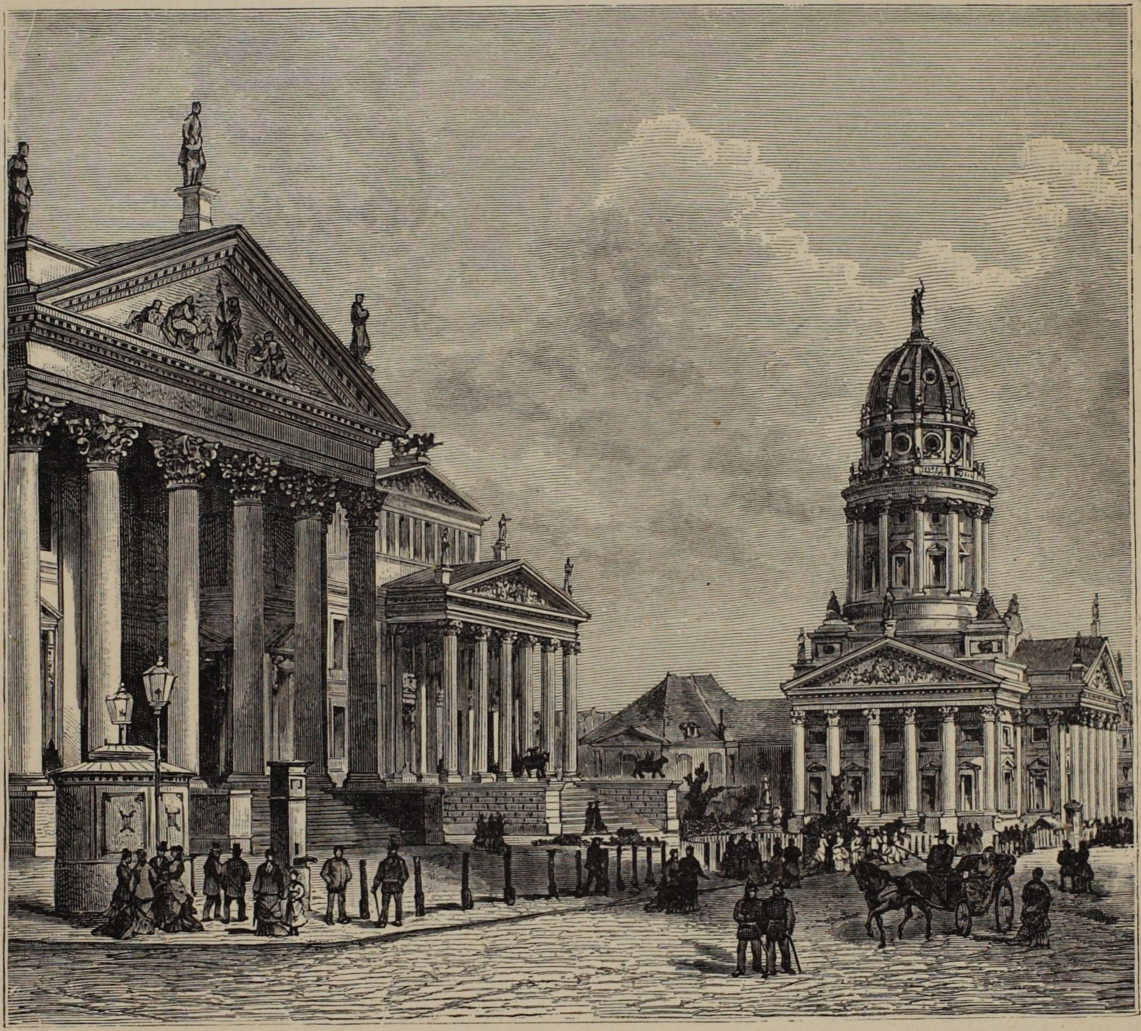
« Aussi, rien que de Breslau à Stettin, l'Oder porte-t-elle plus de bateaux qu'il n'en circule sur le Danube, d'Ulm à la bouche de Soulina; aussi notre Sprée et notre Havel véhiculent-elles d'immenses quantités de denrées, tandis que l'Isar, l'Inn ou l'Adige se refusent à recevoir un bachot. Nos contrées plates, sableuses ou boueuses n'ont rien non plus qui inspire l'imagination; mais avec quelle facilité on y pratique une saignée navigable, alimentée aussitôt par l'abondance d'ondes qu'on a sous la main! Nos seuils de terrain les plus élevés ne dépassent pas une trentaine de mètres; avec quelques écluses, on les surmonte. En un clin d'œil également nous construisons chez nous un chemin de fer. De tunnels, de remblais, nul besoin; on n'a qu'à extirper du sol les bois, les souches et les herbes, et à consolider le marécage, pour que les paires de rails s'y allongent. Et voilà pourquoi notre ville de Berlin, qui avait en 1810 155 000 âmes, en 1840 340 000, en 1861 500 000, en compte aujourd'hui plus de 1 500 000. »

Vue des ponts de Berlin, la Sprée est bien, comme dit l'homme des Marches, une rivière « lente et noirâtre », dont le cours a quelque chose de triste. Si nous la prenons cependant vers ses sources, non loin de la frontière de Bohême, quelle différence présente son allure! Du Kottmarberg, où elle naît, à 500 mètres d'altitude environ, elle descend à travers toute la haute Lusace, sur un lit chaotique de rochers où ses eaux rebondissent limpides et joyeuses. Ce n'est qu'après son entrée dans le Brandebourg que, sa pente devenant de plus en plus faible, cette fougue juvénile s'éteint peu à peu. Bientôt elle arrive au district boisé qu'on désigne sous le nom de Spreewald (forêt de la Sprée). Là son tronc, disloqué, se ramifie en une infinité de bras minuscules, formant un lacis de canaux naturels qui sont les voies de locomotion presque exclusivement employées dans le pays. C'est sur ces rigoles, en bateau, que le pêcheur guette le gibier aquatique, que le chasseur affûte les hôtes du fourré, que le campagnard mène ses bêtes au pâtis et rapporte sa moisson de foin au logis. C'est de la même façon que, le dimanche, les fidèles se rendent à l'église, qu'en semaine les enfants prennent le chemin de l'école, et que les corps même des trépassés sont transportés au cimetière paroissial. Quand vient l'hiver avec ses frimas, les patins remplacent l'aviron, les traîneaux se substituent aux barques, et les sillons durcis des mille riviérettes sont encore des sentiers tout tracés où la ramasseuse de bois mort aussi bien que le fiancé qu'attend sa promise circulent prestement d'un village à l'autre.

Au temps où il n'était pas éclairci comme il l'est, ce district forestier, de six lieues de long sur une de large, servit de refuge aux Wendes que les Allemands refoulaient vers l'est, et il est encore habité de nos jours par une petite colonie de ces Slaves, qui y ont conservé la langue et les mœurs de leurs ancêtres. Cette *Wendei*, comme on la nomme, se compose de nombreux hameaux disséminés sur des îlots reliés entre eux par des ponts et des digues servant de routes.

Au sortir de ce fourré bizarre, où croissent à plaisir le cresson, le tussilage et la lentille d'eau, et qu'égaient les ébats de la salamandre, de la rainette et de toute la gent aimée de Latone, la Sprée, ralliant ses rameaux épars, arrive à la ville de Köpe-

nick, près de laquelle elle forme à droite le grand lac Müggel. De ce point, au lieu de continuer sa course au nord vers l'Oder, elle infléchit brusquement à l'ouest, pour gagner les bourgades de Treptow et de Stralau. Là ses rives, jusqu'alors paisibles, deviennent tumultueuses et bruyantes; nous sommes en effet dans la banlieue berlinoise, à l'endroit où se font les régates. Aux sites champêtres succède un défilé de hautes fabriques, de magasins, d'établissements de gaz, de casernes, entremêlés de



Berlin. — Place des Gendarmes.

restaurants et de guinguettes; puis on atteint le pont Jannowitz, d'où partent les bateaux à vapeur du haut fleuve : c'est le premier de Berlin en amont. La rivière, large, à son entrée dans la ville, de 250 mètres environ, va ensuite se rétrécissant, pour se scinder un moment en deux bras qu'appauvrissent encore des dérivations, et elle dessine, en somme, d'est en ouest, de la porte de Stralau au Thiergarten, trois boucles successives dont la plus courte est celle du milieu.

Berlin est une trop grande ville pour qu'on puisse ici la décrire en détail. Les Russes, en général, la trouvent belle, tout en la mettant, bien entendu, au-dessous de Pétersbourg et de Moscou. Les Anglais respectent et jalousent en elle la plus

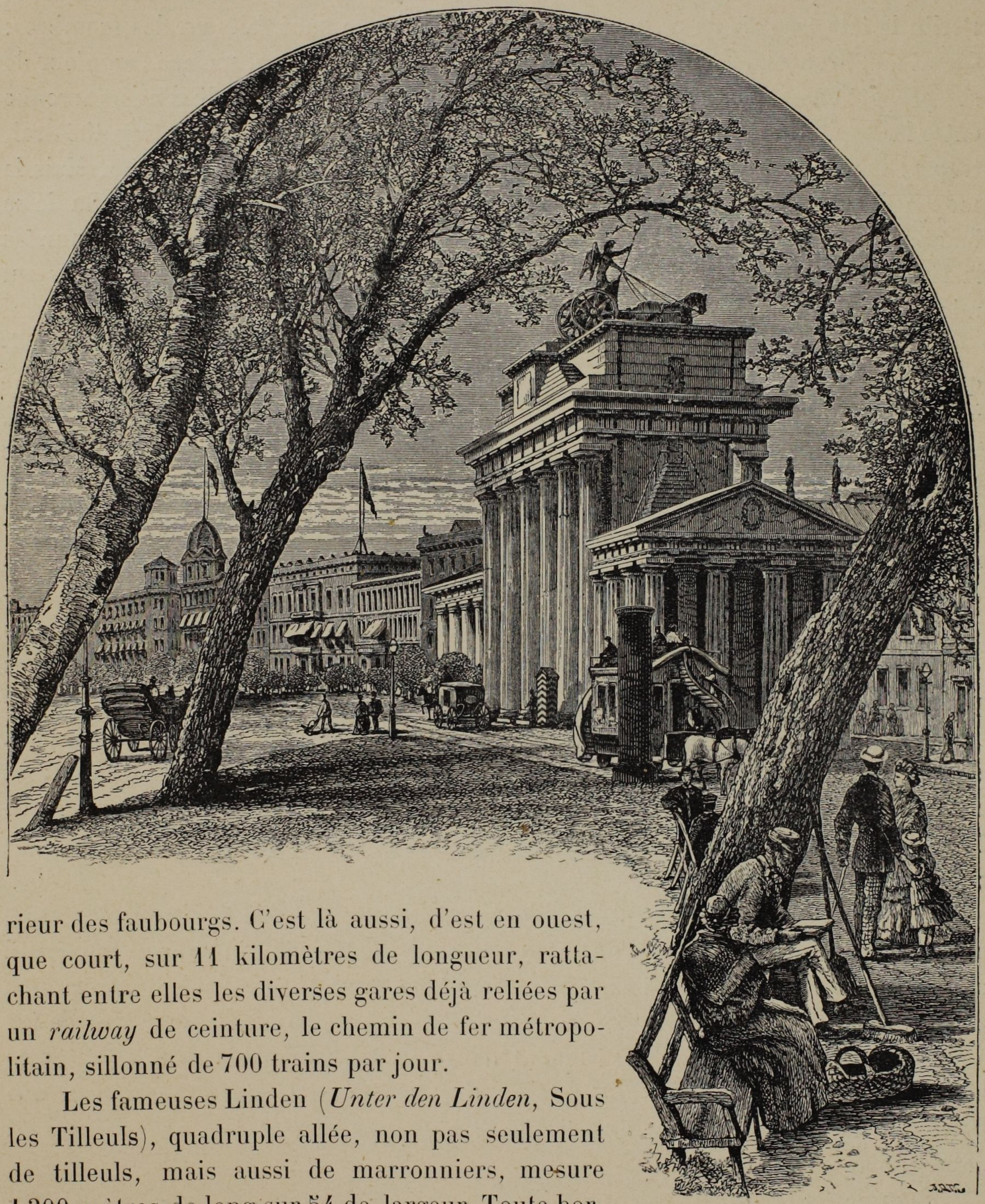
grosse officine industrielle de tout le continent. Les Autrichiens sont trop fiers de Vienne pour condescendre à admirer franchement cette rivale, devenue si vite une maîtresse, et dont l'ordonnance quasi militaire contraste tant avec la grâce et l'aisance pittoresque de leur métropole du Danube. Les Italiens, eux, voient surtout en Berlin la tête casquée de ce nouveau *Bund* dont ils se sont faits un des membres. Quant aux Français, dont bien peu la visitent, ils estiment que, malgré l'ampleur de ses proportions et de ses monuments, elle garde encore trop l'air d'une parvenue entre les capitales de l'Europe; ils trouvent que tout y est trop guindé, trop théâtral, trop visiblement arrangé pour l'effet, trop « temple de la gloire » enfin. Mais le moyen d'éviter ce défaut pour une ville en majeure partie neuve, et qui, afin de se hausser au niveau de sa fortune politique, a dû se faire subir en quelques années la série d'accroissements et de transformations que les autres grandes capitales ont mis des siècles à accomplir?

Un îlot de la Sprée, *Kollin, Kölln* — c'était la dénomination générique appliquée à ces reliefs insulaires, — a été, avec un village du nom de *Berlin*, qui s'élevait également, au XIIe siècle, sur la rive orientale du cours d'eau, le noyau primitif, la Lutèce de la ville. Après avoir vécu d'abord côte à côte, les deux bourgades se fondirent en un même municipe qui, de bonne heure, fut admis dans la Hanse. Quoiqu'elle fût la résidence officielle de ces margraves qui étaient destinés à devenir rois de Prusse, la localité n'offrit longtemps qu'un aspect assez misérable, en comparaison de certaines villes voisines, telles que Brandebourg, Spandau et surtout Dantzig, cette « Venise du Nord », déjà célèbre à cette époque par ses édifices, ses églises, ses maisons aux façades grandioses et aux pignons ornés de sculptures. Les premiers embellissements de Berlin-Köln datent de Frédéric II Dent-de-Fer (1440-1470), qui en fit le chef-lieu de l'Électorat. Ce fut ce prince qui commença, au bord de la Sprée, la construction du fameux Château que ses successeurs ne cessèrent d'agrandir et de métamorphoser. Interrompu un instant par la terrible guerre de Trente Ans, l'œuvre de transformation reprit avec le Grand Électeur, et dès lors elle ne s'arrêta plus.

Le marché aux Poissons dans l'île, la rue de Stralau sur la rive droite, marquent encore l'emplacement d'où est partie cette énorme agglomération qui étend aujourd'hui ses bras en tous sens, vers l'ouest et le nord principalement, comme c'est aussi le cas de Paris. Toutes les bourgades et les communes ouvrières de ces deux côtés ont été ou sont sur le point d'être englobées dans la ville, et le temps n'est pas loin peut-être où l'on pourra dire Berlin-sur-la-Havel aussi bien que Berlin-sur-la-Sprée. Hors de l'Amérique, il n'y a pas d'exemple d'une cité qui ait crû d'une aussi rapide façon.

Somme toute, les principaux édifices se groupent sur un espace assez restreint, répondant à l'ancien Berlin-Köln, entre la porte de Brandebourg et l'extrémité des Linden. Là se dressent le Palais impérial, l'Arsenal, l'Opéra, la Bibliothèque, la Bourse, en style vénitien, le Palais du prince héritier, la primitive église dédiée à saint Nicolas, le patron des marchands de la Sprée, avec sa tour de 90 mètres de haut, et l'Hôtel de Ville, avec une tour de 7 mètres encore plus

élevée. Cette région est le centre officiel et brillant vers lequel rayonnent les plus belles rues, et autour duquel se développent les autres districts urbains (*Friedrichstadt*, *Dorotheenstadt*, *Luisenstadt*, etc.), qu'enveloppe à leur tour le cercle extérieur des faubourgs. C'est là aussi, d'est en ouest, que court, sur 11 kilomètres de longueur, rattachant entre elles les diverses gares déjà reliées par un *railway* de ceinture, le chemin de fer métropolitain, sillonné de 700 trains par jour.



BERLIN. — Porte de Brandebourg.

Les fameuses Linden (*Unter den Linden*, Sous les Tilleuls), quadruple allée, non pas seulement de tilleuls, mais aussi de marronniers, mesure 1 300 mètres de long sur 54 de largeur. Toute bordée de palais et de magasins somptueux, elle est, on le sait, la promenade fashionable de Berlin. Elle fut commencée par la princesse Dorothée, la seconde femme du Grand Électeur, celle qui bâtit également le quartier appelé de son nom *Dorotheenstadt*, et où s'établirent spécialement les protestants chassés de France par la révocation de l'édit de Nantes.

Une des grandes voies adjacentes est la Friedrichstrasse, qui, du sud au nord, a un développement de 3300 mètres. A sa partie septentrionale, et tout près de l'Opéra, nous trouvons la place des Gendarmes, que notre gravure représente. Cette aire, dont la partie médiane porte le nom de place de Schiller, à cause du monument en marbre blanc de Carrare qui y est érigé au grand poète, a pour encadrement, outre de belles maisons particulières datant du siècle dernier, deux églises, l'église française, et la nouvelle église ou cathédrale, bâtie en 1882, puis la Comédie (*Schauspielhaus*). Ce dernier édifice, de style grec, est l'œuvre de Schinkel, un de ces artistes berlinois qui ont achevé, en notre siècle, de donner à la ville de la Sprée l'aspect architectural qu'elle présente.

Mais le monument classique par excellence, le vestibule triomphal des Linden, c'est la Porte de Brandebourg, dont nous reproduisons aussi une image. Elle fut érigée par Langhans, de 1789 à 1793, sur le motif des Propylées d'Athènes. Haute de 27 mètres sur une largeur plus que double, elle est percée de cinq ouvertures que séparent de puissantes colonnes doriques. Le passage du milieu en est exclusivement réservé aux voitures impériales. Son couronnement est un Quadrige de la Victoire dû au sculpteur Schadow. Ce bronze de 6 mètres de haut a fait le voyage de Paris. En 1807, les Français l'enlevèrent pour en orner l'arc de triomphe de la place du Carrousel; mais il fut repris en 1814. Dans les ailes du massif, il y a, ou du moins il y avait, récemment encore, un bureau de télégraphe et de poste pneumatique, puis un corps de garde. Entre la Porte et l'entrée des Linden s'étend la place-square de Paris; au sud se dressent, entre autres édifices, le palais Blücher (légation d'Autriche), une caserne d'officiers qui est, m'a-t-on dit, la propriété du 1er régiment de la garde à pied de Potsdam, et le palais du comte Arnim-Boitzenburg, œuvre du grand artiste Knoblauch. Au nord, le numéro 5, si j'ai bonne mémoire, est occupé par l'ambassade de France.

Les Allemands appellent Berlin la « ville de l'intelligence », *Intelligenzstadt*, et elle justifie à bien des égards cette désignation ; on ne peut toutefois s'empêcher de constater que le premier des dieux de son Olympe artistique, c'est Mars, avec toute son escorte homicide et farouche. Et, comme de juste, ce sont, avant tout, les héros essentiellement prussiens qui dominent dans ce panthéon en plein air. A l'entrée des Linden, devant le Palais impérial, assez simple, par parenthèse, s'élève sur un piédestal magnifique la statue colossale de Frédéric le Grand, Frédéric l'Unique, que le Berlinois appelle plus familièrement « le vieux Fritz » ; il est entouré des généraux de la guerre de Sept Ans. A quelque heure de la journée que vous passiez par là, vous êtes sûr de trouver une foule de curieux en contemplation devant ce simulacre. Sur la place de l'Opéra, les marbres de Scharnhorst et de Bülow regardent le bronze de Blücher, le batailleur brutal qu'on a surnommé le « Maréchal En Avant » (*Marschall Vorwärts*), et qui a l'air, par le fait, de foncer droit sur vous, son sabre de hussard au poing. Le beau pont qui conduit de l'Arsenal au Château a pour décoration spéciale un alignement marmoréen de blocs allégoriques représentant l'éducation du guerrier; le tout, sans préjudice du monument commémoratif de la guerre de 1870, érigé sur la place Royale, et cent autres œuvres de même sorte. L'étranger, à la

longue, se sent agacé de toutes ces figurations martiales, comme il le serait au milieu d'un musée où il n'y aurait que des tableaux de batailles. Certes tous les pays se font honneur d'immortaliser de cette façon les souvenirs de leur gloire militaire; Paris aussi a ses héros d'airain ou de calcaire qui racontent aux petits-fils les exploits des aïeux; mais, grâce à cet art des transitions qu'il possède si bien, les choses s'arrangent et se nuancent de manière à ne froisser ni l'œil ni l'esprit; les statues et les monuments de guerre ont le bon goût de s'espacer et de se fondre dans ce vaste ensemble, où les aspects les plus divers se marient harmonieusement l'un à l'autre. A Berlin, au contraire — est-ce une question de tempérament? — l'apparat ne perd jamais ses droits. Les soldats illustres, les gagneurs de batailles s'y détachent crûment en vedette ou s'y massent comme pour une offensive nouvelle; on dirait qu'ils sont compris, eux aussi, dans le devis permanent de mobilisation.

Les faubourgs industriels de Berlin, que nous n'avons pas le temps de visiter, se développent, je l'ai dit, surtout vers le nord : c'est le Moabit, c'est le Wedding, c'est le Voigtland, c'est Oranienburg. Là tout est ateliers, fabriques, « forges de Vulcain », aux cheminées éternellement fumantes. Là aussi, une sorte de Bièvre qu'on nomme la Panke, et qui naît près de Bernau sur le Ruthenfeld, charrie ses eaux noirâtres à la Sprée. Au sud, au contraire, vers le Jardin zoologique et les splendides gares d'Anhalt et de Potsdam, s'étendent des promenades et de vastes boulevards. Des milliers de maisons, de ce côté, ont encore leur entourage de jardins, destinés à disparaître tôt ou tard pour faire place aux « immeubles de rapport » qu'une spéculation effrénée ne cesse de bâtir dans les quartiers excentriques.

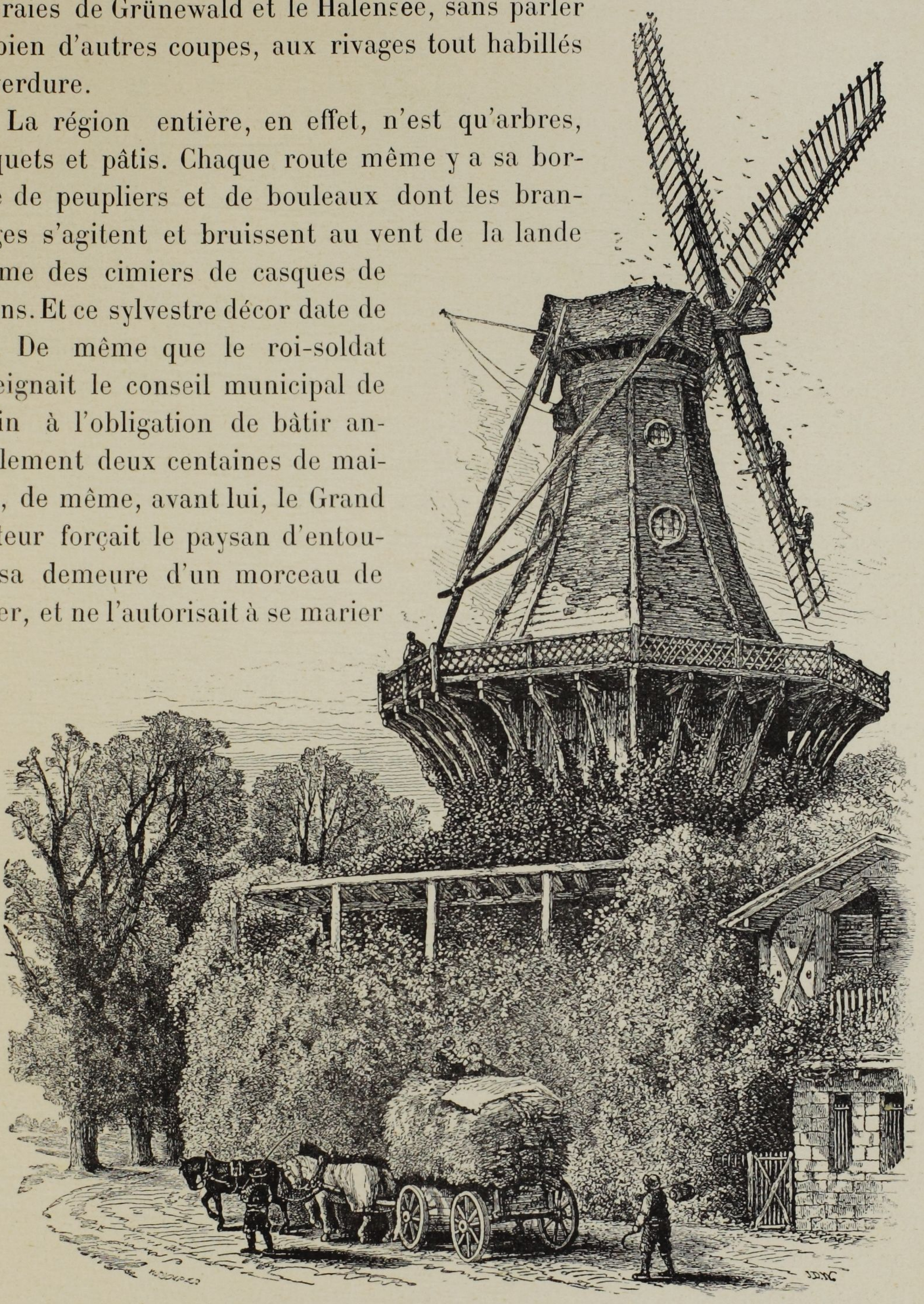
Laissons de côté ces régions urbaines, où règne en maître un prolétariat dont nous n'avons pas à prévoir ici le rôle politique et social, et reprenons notre course vers l'ouest.

A la suite des Linden verdoie le Thiergarten, magnifique massif d'arbres aménagé, il y a trois siècles et demi, par le Grand Électeur Joachim II, le même qui a construit plus au nord cette fameuse résidence de Monbijou où logea Pierre le Grand en 1707. Cette promenade, unique en son genre, n'est d'ailleurs que le reste d'une ancienne forêt qui rejoignait de ce côté le bourg de Lietzow et la ville actuelle de Charlottenbourg, célèbre par son château et son parc. Au delà nous touchons au district des lacs.

Ce chapelet d'étangs et de bassins naturels, qui se déroule au confluent de la Havel et de la Sprée, est dû, paraît-il, aux ravinements de l'Oder, qui, à une époque antéhistorique, au lieu de gagner la Baltique, allait au nord-ouest s'unir à l'Elbe et se déverser dans la mer du Nord. Cette partie de la campagne berlinoise offre, il faut en convenir, des recoins agrestes et pleins de charme. De Rosenthal à Potsdam, ce ne sont que nappes d'eau frémissantes et ombreuses sur lesquelles circulent bateaux à vapeur et esquifs de toute sorte. Au nord, c'est-à-dire en aval, dans un pittoresque repli de la Havel, voici le lac de Tegel, où Guillaume de Humboldt eut son *Tusculum* et aux rives duquel il a maintenant son tombeau. Près de là, voici le lac de Liepnitz, puis le Weissensée, où mène le tramway de la place Alexandre, puis Pankow, avec sa « Source de santé » que Frédéric Ier, au cours d'une chasse, découvrit dans le jar-

din d'un meunier, et qui est depuis lors demeurée en honneur. Viennent ensuite le Teufelsee ou « lac du diable », le Plötzensée ou « lac aux gardons », plus au sud, les pineraies de Grünewald et le Halensee, sans parler de bien d'autres coupes, aux rivages tout habillés de verdure.

La région entière, en effet, n'est qu'arbres, bosquets et pâtis. Chaque route même y a sa bordure de peupliers et de bouleaux dont les branchages s'agitent et bruissent au vent de la lande comme des cimiers de casques de uhlans. Et ce sylvestre décor date de loin. De même que le roi-soldat astreignait le conseil municipal de Berlin à l'obligation de bâtir annuellement deux centaines de maisons, de même, avant lui, le Grand Électeur forçait le paysan d'entourer sa demeure d'un morceau de verger, et ne l'autorisait à se marier



Potsdam. — Le moulin de Sans-Souci.

que sous la condition de planter six chênes et de greffer six arbres forestiers. *Nicht raisonniren*, obéir et se taire, telle a été de tous temps la consigne dans ce pays d'entre Elbe et Oder.

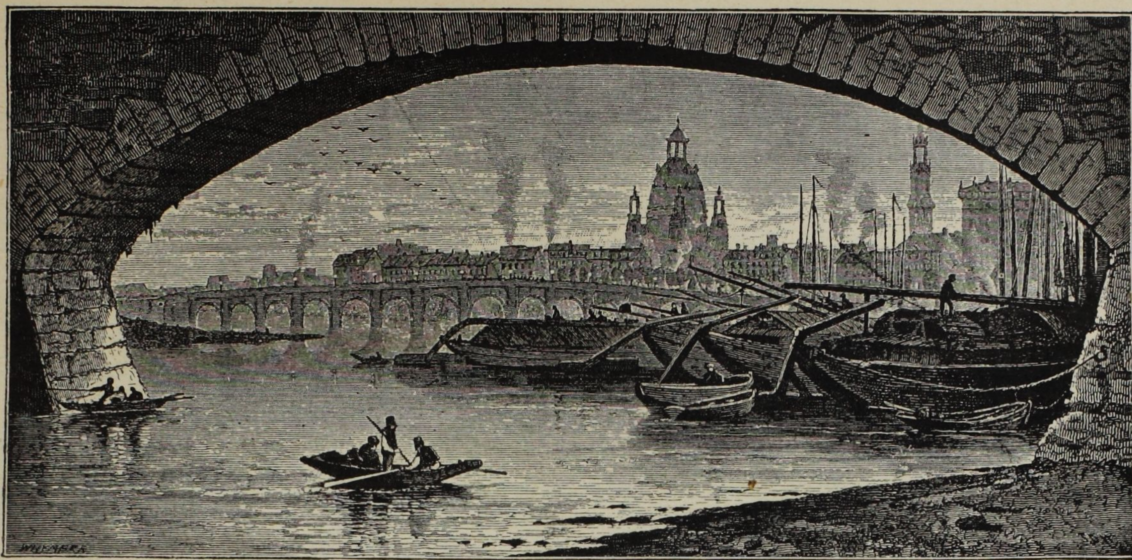
D'une baie et d'une vasque fluviale à l'autre, nous voici arrivés à 26 kilomètres de Berlin, à la ville princière de Potsdam, peuplée de 50 000 âmes environ. Ce Ver-

sailles des Hohenzollern est sis, lui aussi, sur un évidement de la Hâvel, découpé de jolis golfes et de détroits, dans lequel se reflètent ses coupoles et ses tours. Rien qu'à voir ses constructions uniformes, semblables à des files de soldats alignées, on se souvient tout de suite que cette place a été jadis le grand champ de parade où le second roi de Prusse Frédéric-Guillaume aimait à faire manœuvrer ses régiments de grenadiers géants. On prétend même — c'est un détail qui ne m'a point frappé dans ce pays où les hommes sont généralement de haute taille; — on prétend que les habitants de cette cité officielle et morne sont encore exceptionnellement grands, et l'on explique le fait par la sélection, en disant que le roi-sergent, afin d'assurer à ses successeurs des recrues d'élite comme les siennes, y maria ses plus beaux spécimens de guerriers à des femmes de stature adéquate.

Après avoir visité le château et le Lustgarten, puis ce moderne palais d'été qui porte le nom de Babelsberg, gagnez vite, à l'ouest, le coteau de Sans-Souci. Une superbe allée vous y conduira au sortir de la porte de Brandebourg. La vieille résidence illustrée par Frédéric le Grand est un édifice tout simple, à un seul étage, où l'on monte par une succession de terrasses. La nouvelle, au contraire, sise à 2 kilomètres de l'autre, est une immense construction renfermant près de deux cents chambres.

Outre la fameuse Salle de Marbre où le prince traitait Voltaire, d'Alembert, La Mettrie, et les autres écrivains, ses « confrères », on vous montrera à Sans-Souci la pièce dans laquelle il mourut. Le plafond y offre un détail d'ornementation particulier auquel se rattache un souvenir historique : c'est une toile d'araignée en or où sont incrustées deux mouches et une grosse araignée porte-croix de même métal. Un jour — au lendemain de la conquête de la Silésie, — le roi allait, comme de coutume, prendre son chocolat du matin, quand une araignée se laissa choir du plafond dans la tasse. Frédéric versa alors le breuvage dans une jatte qu'il présenta à ses deux lévriers favoris. A peine les bêtes eurent-elles bu qu'elles tombèrent en syncope et expirèrent... C'était le cuisinier du château qui, payé, dit-on, par l'Autriche, avait tenté d'empoisonner le monarque. Le coupable n'attendit pas son compte : en apprenant ce qui s'était passé, il se tua d'un coup de pistolet.

Et le moulin dont parle la chronique, existe-t-il encore? me demanderez-vous. Oui et non. Un moulin à vent s'élève toujours derrière la galerie de tableaux voisine de la grotte de Neptune; seulement, ce n'est plus celui de ce hardi paysan Græbenitz qui tint si bien tête au roi en le menaçant des juges de Berlin. L'édicule primitif a été incendié vers 1791, puis reconstruit aussitôt tel que vous le voyez aujourd'hui. Il fut ensuite acheté par Frédéric-Guillaume IV, le Hohenzollern qui, après avoir déclaré en montant sur le trône, « qu'il n'y aurait jamais une *feuille de papier* entre lui et son peuple », n'en dut pas moins en 1848 octroyer une charte parlementaire à ses sujets révoltés; il est depuis lors revenu à la famille du meunier historique, laquelle, si je ne me trompe, le détient à bail emphytéotique.



DRESDE. — Vue prise sous un des ponts de l'Elbe.

XXII

AU RIESENGEBIRGE. — LA SUISSE SAXONNE ET LA VILLE DE DRESDE ESQUISSES DE LA LANDE DE LUNEBOURG — A TRAVERS LES VIEILLES CITÉS DU HANOVRE CURIOSITÉS ET FANTAISIES DE L'ARCHITECTURE DE BOIS

Nous voilà donc sortis des plaines basses et des Marches alluviales du Nord. De nouveau, des montagnes se dressent devant nous; à l'horizon, éclairé de lueurs féeriques et changeantes, nous revoyons des plans déclives de terrasses, des croupes aux bosselures étranges, des emmêlements chaotiques de rochers, de fières sommités qui tour à tour disparaissent à demi dans un crêpe de nuages ou se détachent crûment sous le ciel bleu, laissant saisir les moindres détails de leur architecture titanique. Ce monde pittoresque et aux chaudes couleurs qui s'offre derechef à nos yeux appartient à la zone de hautes intumescences et de plateaux qui s'étend au centre de l'Allemagne, depuis les rives du Rhin médian jusqu'au grand quadrilatère de Bohême. Nous sommes pour l'instant sous le rempart nord de ce dernier massif, au pied du Riesengebirge, qui en forme le front vers la Silésie, comme son voisin l'Erzgebirge le délimite du côté de la Saxe royale.

Les deux reliefs ne se ressemblent guère. L'Erzgebirge, ou chaîne des Métaux, représente une région tout industrielle. C'est, après le Harz, le centre minier par excellence de l'Allemagne, et l'homme, qui en exploite les entrailles, a fait de lui une gigantesque officine. Les villes se pressent à sa base; les bourgades escaladent

jusqu'à plus de 1 000 mètres les croupes arrondies et boisées de ces monts qui se rattachent vers l'ouest au Fichtelgebirge (chaîne des Lutins, *Wichtel,* et non des Pins, comme on l'écrit d'ordinaire), nœud central de ce système germanique. Bref, la contrée est si pleine de richesses naturelles, qu'on a coutume de dire là-bas : « Le caillou que le bouvier ramasse au hasard pour le lancer à sa vache a souvent plus de prix que la vache elle-même ».

Le Riesengebirge, au contraire, est essentiellement pastoral. Rien qu'à voir les formes hardies de cette « chaîne des Géants »; on se croirait déjà au sein des grandes Alpes. Sur ses plus hautes crêtes (1 600 mètres), la végétation est, il est vrai, assez rabougrie; mais quelles splendides futaies de conifères en couvrent les épaulements et les revers! Si les villages y sont clairsemés, en revanche les demeures isolées y abondent. Ces *Bauden,* comme on les appelle, sont des espèces de chalets alpestres, dont quelques-uns seulement sont habités toute l'année. On compte trois milliers environ de ces huttes, occupées dans la belle saison par des montagnards, qui se livrent à l'élève des vaches et des chèvres et à la manipulation des produits laiteux.

A part les brouillards et les pluies, la vie, l'été, sur ces hauteurs, est une riante et délicieuse idylle. Les troupeaux aux tintantes clochettes s'en vont gaiement d'un pâtis à l'autre, dévorant tour à tour, d'étage en étage, toutes les herbes aux vertus lactifiques qui donnent les fromages savoureux de la région. Mais, dès octobre généralement, alors que le bas pays en est encore aux douces moiteurs automnales, surviennent ici les âpres frimas, les tourbillons de neige aveuglants, qui, jusqu'en mai, retiendront le *Baudner* prisonnier dans son fruste logis, ne lui laissant souvent d'autre issue que la cheminée ou la lucarne du toit. Arrive-t-il céans un décès, il faut conserver le corps dans la neige jusqu'à ce que le dégel permette de le descendre au cimetière paroissial.

Au bel âge des superstitions populaires, chacun de ces monts de l'Allemagne centrale avait pour souverain un *génie* puissant, qui commandait à tout un peuple de *nains* et de *kobolds.* Au Fichtelgebirge régnait un « esprit des forêts », appelé le *Katzenveit* (Diable-Chat), dont les mères, tout en frissonnant elles-mêmes, menaçaient leur progéniture indocile : « Tais-toi, obéis, sois sage, ou Katzenveit va venir. » L'Erzgebirge était régi par un autre *Berggeist,* chef des gnomes et des farfadets préposés aux trésors souterrains du pays, et tour à tour, selon leur caprice, secourables ou hostiles au mineur. Le Riesengebirge enfin avait pour maître et seigneur le fameux géant *Rübezahl,* dont la légende a donné naissance à tout un cycle de récits merveilleux, de contes aussi amusants que variés. Son empire proprement dit s'étendait au centre du globe jusqu'à 860 lieues de profondeur; mais il en sortait de temps à autre pour venir voir ce qui se passait à la surface de la terre, et Dieu sait les tours de toute sorte qu'il jouait alors aux humains.

Ses moindres malices — car parfois il était terrible dans ses colères, pour peu surtout qu'on se moquât de lui — consistaient tantôt à immobiliser des journées entières un cheval ou une charrette en marche, tantôt à égarer le paysan ou à lui barrer soudain le passage en faisant rouler une énorme roche dans le chemin creux qu'il suivait; ou bien encore, il vous administrait une volée formidable, ou vous enle-

vait avec lui dans les airs. Il prenait, au besoin, toutes les formes, exerçait en maître tous les métiers : mais son vrai rôle, en définitive, était celui de justicier. Si méchant,



SUISSE SAXONNE. — Le Prebischkogel.

si vindicatif que l'eussent rendu à la longue les injures et l'ingratitude des hommes, qu'il avait, dans le principe, comblés de ses bienfaits, il y avait toujours des moments où, revenant à son humeur native, il n'usait de ses pouvoirs surnaturels qu'en

faveur des faibles et des malheureux. Aussi les gens du pays, dont plus d'un, aujourd'hui encore, croit à l'existence du « Génie de la montagne », avaient-ils fini par l'identifier avec tous les phénomènes naturels. C'était Rübezahl qui faisait le soleil souriant aux vallées, la pluie qui arrose les pâtis, la tempête et la grêle qui les dévastent, les maladies qui déciment les troupeaux ainsi que celles qui fauchent les humains.

D'une des prairies du Riesengebirge, à 130 mètres environ d'altitude, sort cette rivière d'Elbe que nous avons déjà vue à Hambourg près de son embouchure. Bien qu'elle ne constitue pas un fleuve épique et puissant comme le Rhin, elle est cependant le plus abondant des trois cours d'eau germaniques qui se dirigent vers le nord. Elle traverse d'abord en un vaste circuit les districts les plus fertiles de Bohême; puis, grossie de la Moldau en aval de Prague, et, un peu plus loin, de l'Eger, qui lui arrive du Fichtelgebirge, elle troue près de Lowositz la muraille des monts des Métaux, et se dirige vers Dresde au nord-ouest, à travers les gorges tortueuses du fameux défilé de Schandau.

Là commence la région à laquelle on donne le nom de « Suisse saxonne ». L'appellation, entre nous, est un peu ambitieuse. Il n'y a là qu'une Suisse en miniature, plutôt riante que grandiose, qui est à la Suisse véritable ce qu'un sonnet, fût-il « sans défaut », est à un poème. Ce sont les Anglais qui l'ont mise à la mode, comme ils ont fait, du reste, de tous les sites curieux de l'Europe.

Le Prebischkogel, entassement de rondelles de pierre, tournées, dirait-on, de main d'homme, qui se dresse au milieu d'un cadre d'une sauvagerie achevée; le bloc isolé du Kœnigstein, dont la masse, haute de 300 mètres et sillonnée à l'intérieur d'un labyrinthe d'inextricables spirales, porte à son front un fort imprenable; le Lilienstein, qui lui fait face sur la rive droite de l'Elbe; plus loin enfin, la Bastei, sont les curiosités les plus renommées de ce pittoresque versant de l'Erzgebirge, la grande montagne forestière et minière qui, tout escarpée du côté de la Bohême, s'incline au contraire doucement vers la Saxe. Des roches de grès que les eaux ont rongées, sciées, sculptées, évidées de mille façons, et dont l'équilibre instable déçoit littéralement la pensée, pyramident à pic tout le long de la rivière, couronnées de crénelures fantastiques, flanquées de tours ou d'arêtes saillantes, et découpées en terrasses à degrés : le tout fort joliment encadré dans un vaste horizon de bois sombres. A part toutefois la végétation et l'ampleur des paysages ambiants, j'oserai dire que ces gorges de l'Elbe ne valent pas, pour la singularité des aspects, nos *cagnons* français de l'Aveyron et du Tarn.

Les falaises susnommées de la Bastei, situées à 30 kilomètres de Dresde, sont comme l'observatoire classique où l'on a coutume de venir contempler ce diminutif de la grande Helvétie. De la terrasse allongée qui projette là une pointe aiguë au-dessus du cours d'eau dont le sillon décrit justement à cette place une courbe d'un dessin majestueux, l'impression tient vraiment du vertige. Un pont de pierre que notre gravure représente accote hardiment ses arches inégales aux saillies de roc de cet isthme grandiose. De quelle perspective on jouit de ce *signal*, tant sur l'abîme



Suisse saxonne. — Le Pont de la Bastei.

qui se creuse immédiatement au-dessous que sur les lointains enfoncements de la vallée avec leur chaos de blocs et de forêts! A la brune surtout, l'effet devient quasi fantastique. Est-ce vraiment un bateau à vapeur qui file tout en bas sur l'onde grise, ou bien n'est-ce pas quelque nef-fantôme régie par un de ces lutins mystérieux, un de ces homoncules verts aux yeux de feu, que l' « ouvrier de taille », bercé aux récits des légendes minières, croit encore apercevoir dans la pénombre des galeries souterraines où il s'escrime du marteau et du pic? Et ces reliefs énormes et bizarres qui émergent vaguement au loin des fourrés sombres de la berge, sont-ce des morceaux de grès ou de basalte, ou de menaçantes carcasses de géants, immobilisées là pendant le jour, comme ces grands cubes de granit qui bordent le val tyrolien de la Sarca, et qui, à la nuit noire, se remettront, eux aussi, à vaguer à travers les gorges et les forêts de l'Elbe? Mais non, que votre imagination se rassure et revienne aux réalités du présent : ce n'est plus le *Berggeist* de la tradition qui gouverne ce district chaotique; l'homme seul, l'âpre travailleur moderne, ce démolisseur d'olympes et de dieux, y exerce une souveraineté sans partage. Nous en avons une nouvelle preuve tout près de là, en nous approchant de Pirna. Ces colosses de pierre, qui, un instant, ont pensé vous troubler, regardez avec quelle ardeur fiévreuse il les attaque, les dépèce et les taille. La falaise riveraine n'est pour lui qu'une carrière d'exploitation bienvenue; sur plusieurs kilomètres de long, il en a excavé les flancs gigantesques. Gare aux gnomes fourvoyés de ce côté! La sape a de terribles éclats, et l'unique souci du mineur, auquel il faut son pain quotidien, est de charger au ras les flottilles de chalands qui porteront les matériaux de construction à Dresde et aux autres grands ports de l'Elbe.

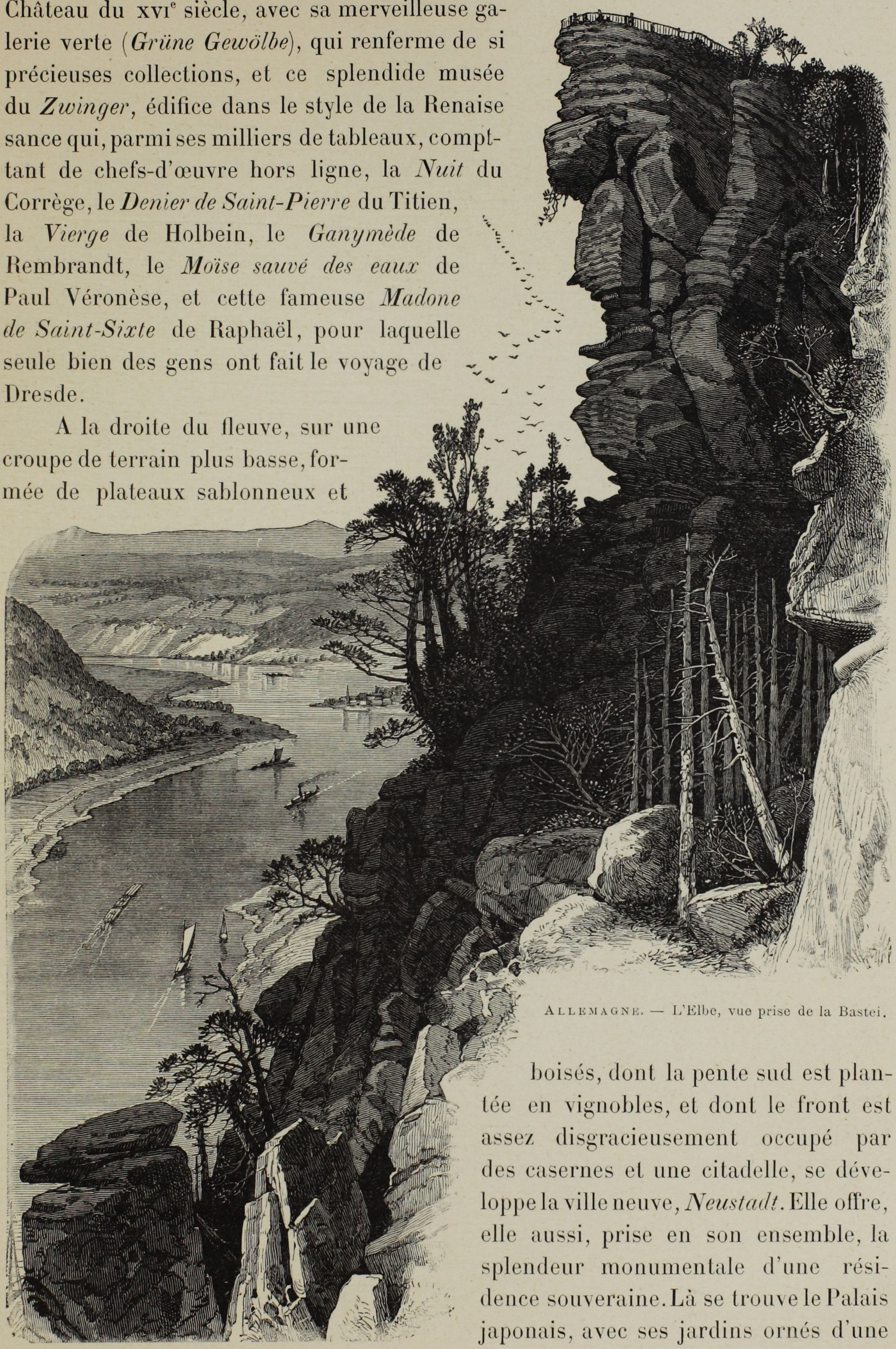
Suivons ces lourdes nefs en aval. Les aspects, de ce côté, se modifient. Des palais, des villas, des jardins, remplacent désormais sur les bords du fleuve les hauts et sourcilleux redans de roc. Bientôt nous arrivons à Pillnitz, une des résidences d'été du roi de Saxe, puis aux pittoresques coteaux de Löschwitz. Ici, la rivière, inclinant à l'ouest, dessine un double et vaste circuit, et nous pénétrons avec elle dans la cité des Ottonides.

Dresde n'est plus aujourd'hui que la tête d'un État minuscule de 15000 kilomètres carrés et de 2 millions de sujets. Le temps est loin où les ducs de Saxe se posaient en rivaux des Hohenstaufen comme des Ascaniens, et ceignaient, eux aussi, la couronne impériale. Même au point de vue de la population (276000 âmes), leur capitale se voit distancée par Leipzig, qui compte 353000 habitants (recensement de 1890); elle n'en est pas moins restée un des centres brillants de l'Allemagne, une sorte de temple de l'intelligence et de l'art, où continue d'affluer tout un peuple de poètes, de lettrés, de musiciens et de peintres. En dépit de sa déchéance politique, elle est encore la « Florence germanique ».

L'Elbe, qui la traverse en un magnifique croissant, la partage en deux moitiés inégales communiquant au moyen de trois ponts de pierre. A gauche s'étend la vieille ville, *Altstadt*, avec la haute terrasse de Brühl qui commande le cours d'eau. C'est là que se trouvent les principaux édifices et ces collections dont les Dresdois sont si fiers : le Théâtre royal, l'église Notre-Dame, le Johanneum avec son musée

céramique et son trésor d'objets historiques sans pareil peut-être en Europe, le Château du XVI[e] siècle, avec sa merveilleuse galerie verte (*Grüne Gewölbe*), qui renferme de si précieuses collections, et ce splendide musée du *Zwinger*, édifice dans le style de la Renaisance qui, parmi ses milliers de tableaux, comptant de chefs-d'œuvre hors ligne, la *Nuit* du Corrège, le *Denier de Saint-Pierre* du Titien, la *Vierge* de Holbein, le *Ganymède* de Rembrandt, le *Moïse sauvé des eaux* de Paul Véronèse, et cette fameuse *Madone de Saint-Sixte* de Raphaël, pour laquelle seule bien des gens ont fait le voyage de Dresde.

A la droite du fleuve, sur une croupe de terrain plus basse, formée de plateaux sablonneux et boisés, dont la pente sud est plantée en vignobles, et dont le front est assez disgracieusement occupé par des casernes et une citadelle, se développe la ville neuve, *Neustadt*. Elle offre, elle aussi, prise en son ensemble, la splendeur monumentale d'une résidence souveraine. Là se trouve le Palais japonais, avec ses jardins ornés d'une



ALLEMAGNE. — L'Elbe, vue prise de la Bastei.

végétation tropicale, sa bibliothèque, son cabinet des Antiques, bronzes, statues, vases, médailles.

Au sortir de la métropole de la Saxe, l'Elbe décrit de nouvelles courbes en aval; puis, passé les roches de Meissen la porcelainière, elle entre à son tour dans la plaine germanique du nord, où la noire Elster, la Mulde, la Saale, la Havel viennent encore enfler le volume de ses ondes. Magdebourg, où le grand Carnot mourut exilé en 1823, est la dernière ville importante qu'elle y arrose au passage. Au delà des plateaux mecklembourgeois, les sites changent du tout au tout; au sud du fleuve particulièrement, s'étend jusqu'à la Haller une région aux aspects caractéristiques, que nul voyageur ne saurait oublier, et dont il faut que je vous donne une idée.

Ici, plus de campagnes fertiles, plus de vastes futaies et de collines vineuses, comme vous en contempliez en amont. De maigres prés, des éminences sablonneuses, des villages entourés de pauvres champs, des bouquets de conifères entremêlés de bouleaux, vous annoncent l'approche du district, d'une dizaine de lieues d'étendue, connu sous le nom de « Lande de Lunebourg ». Puis, bientôt, la solitude est complète. Des heures durant, vous n'apercevez plus qu'un espace monotone et nu, une sorte de steppe où le sable, en été, vous brûle les pieds à travers vos semelles, où l'atmosphère flamboie à perte de vue. Çà et là s'étale un marais, couvert parfois de joncs chétifs et de saules nains, parfois seulement d'andromèdes et de mousses glabres.

Ce désert recèle pourtant ses curiosités archéologiques. A certaines places se dressent devant vous des intumescences arrondies, surmontées de genévriers. Entrez dans un de ces dolmens : vous y trouverez un caveau oblong, grossièrement voûté en blocs de granit. Au milieu sont posées des urnes grisâtres, remplies de cendres et d'ossements; à côté d'elles gisent toutes sortes d'armes en pierre ou en métal, des ornements et des ustensiles : ce sont les collines funéraires, les Tombeaux ou lits de géants, *Hünengräber*, *Hünenbetten*, où reposent les héros des vieux âges.

Saluez au passage ces morts inconnus, et continuez votre course par la Lande. Voici que le tintement d'une cloche de fer vous arrive aux oreilles. C'est un troupeau sautillant de brebis — des bêtes toutes petites, avec des cornes et une robe grisâtre — qui vient à vous en compagnie de son pâtre engraisseur. Celui-ci, enveloppé d'une houppelande de laine blanche, tricote des bas tout en cheminant. La steppe nourrit, paraît-il, plus de 600 000 de ces animaux.

Cette lande de Lunebourg, à vrai dire, n'est pas partout et toujours le canton désolé que je vous dépeins. D'abord, il y a une époque de l'année où elle prend, elle aussi, un air de fête : c'est au mois d'août, quand la plaine brune et rigide se couvre de millions de fleurs odorantes et agrestes parmi lesquelles grésillent les cigales, sur lesquelles bourdonnent les abeilles et volète tout un peuple de papillons diaprés. Puis, si vous la parcourez entièrement, vous ne tarderez pas à y découvrir des recoins comparativement enchanteurs, qui sont les oasis de ce désert. Une petite colline, par exemple, émerge tout à coup de l'aire plate; dépassez-la, vous atteindrez un bois de chênes, et là, au travers des arbres, vous verrez reluire un pâtis.

Tout alentour s'étendent de beaux champs, et, pour surcroît, un ruisselet à truites coule entre des buissons d'aunes sur les prés. Ce changement de décor vous annonce

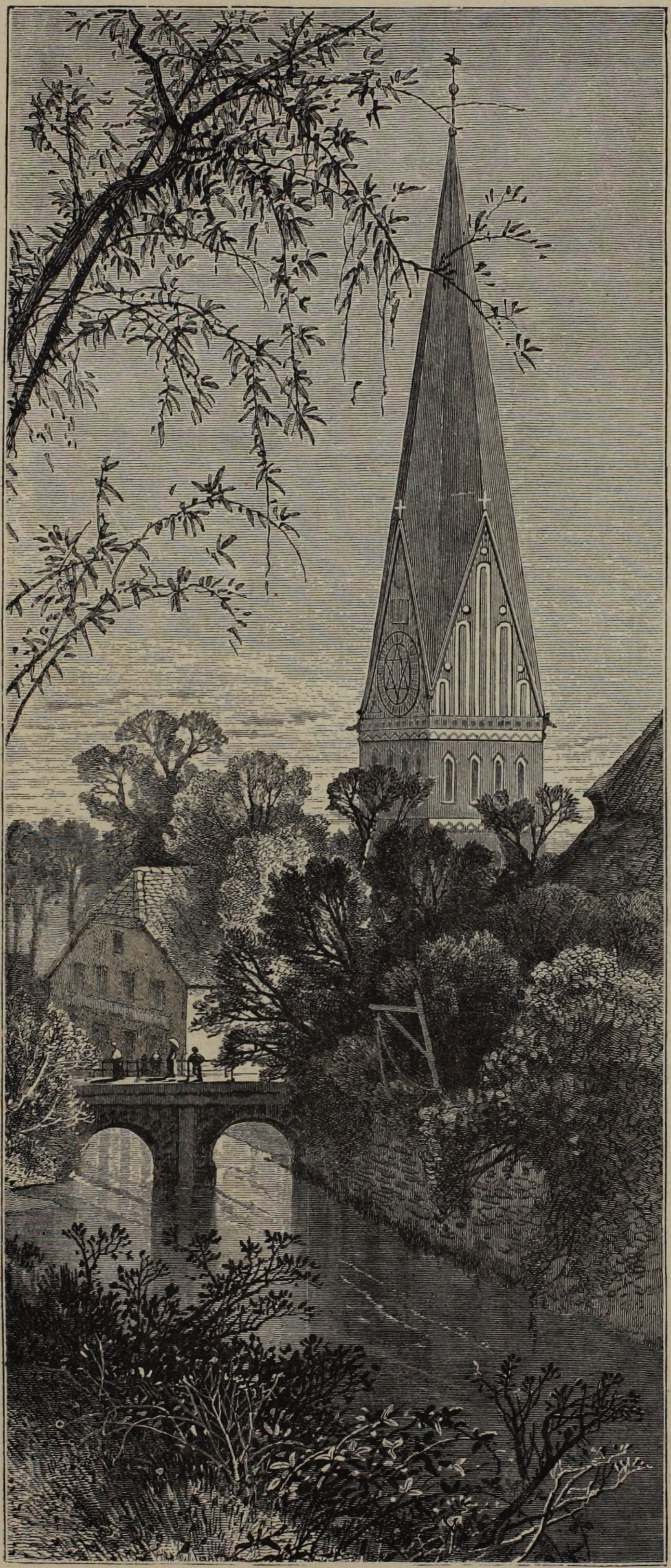


DRESDE. — Le Zwinger.

un village. Effectivement un clocher au toit rouge pointe par-dessus des maisonnettes crépies de blanc. Les habitants en sont de braves gens, aussi simples qu'hospitaliers, une population toute pastorale qui vit tant bien que mal des produits de son sol et aussi de l'élève des abeilles.

Le point culminant de la lande est la Osterhöhe (130 mètres), que recouvre une

épaisse forêt désignée, je ne sais trop pourquoi, sous le nom sinistre de *Raubkammer*, la « chambre du brigandage ». Plus on s'avance au nord-est d'ailleurs, plus le pays devient accidenté et relativement gai d'aspect. Là, sur la rivière Ilmenau, il y a même une place manufacturière : c'est la vieille cité de Lunebourg (20 000 âmes environ), qui a donné son nom à tout le plateau que vous venez de traverser.

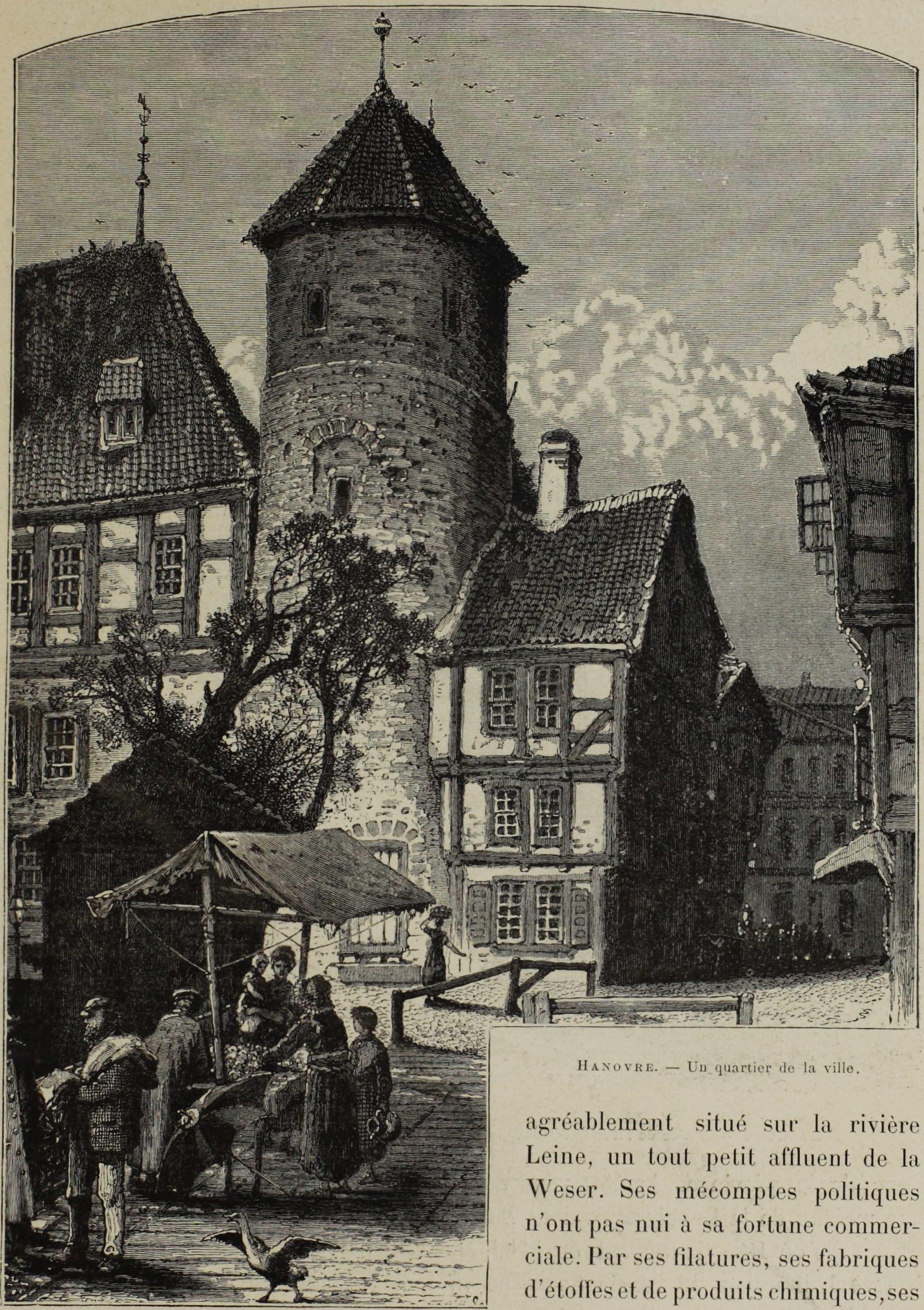


LUNEBOURG.

C'était jadis un des entrepôts de la Hanse. Avec sa vieille cathédrale et ses hautes maisons à bretèches, aux pignons tournés vers la rue, elle ne manque pas d'un certain caractère. Une éminence de gypse, le Kalkberg, d'une soixantaine de mètres de haut, se dresse au sud-ouest; à sa base jaillit une source saline, précieuse pour les industries chimiques de la ville. La chronique veut qu'elle ait été découverte par un porc, dont la carcasse desséchée a été pieusement conservée depuis lors par les Lunebourgeois reconnaissants.

A Lunebourg nous sommes en Hanovre. Laissons l'Elbe, que le lecteur connaît maintenant à souhait, poursuivre sa course au nord-ouest jusqu'au vaste relief insulaire au tournant duquel Hambourg apparaît, et redescendons au midi pour visiter quelques villes curieuses de ce ci-devant royaume germanique dont nous n'avons aperçu encore que les Marches voisines de la mer.

Hanovre même, l'ex-capitale descendue au rang de chef-lieu de régence, est très

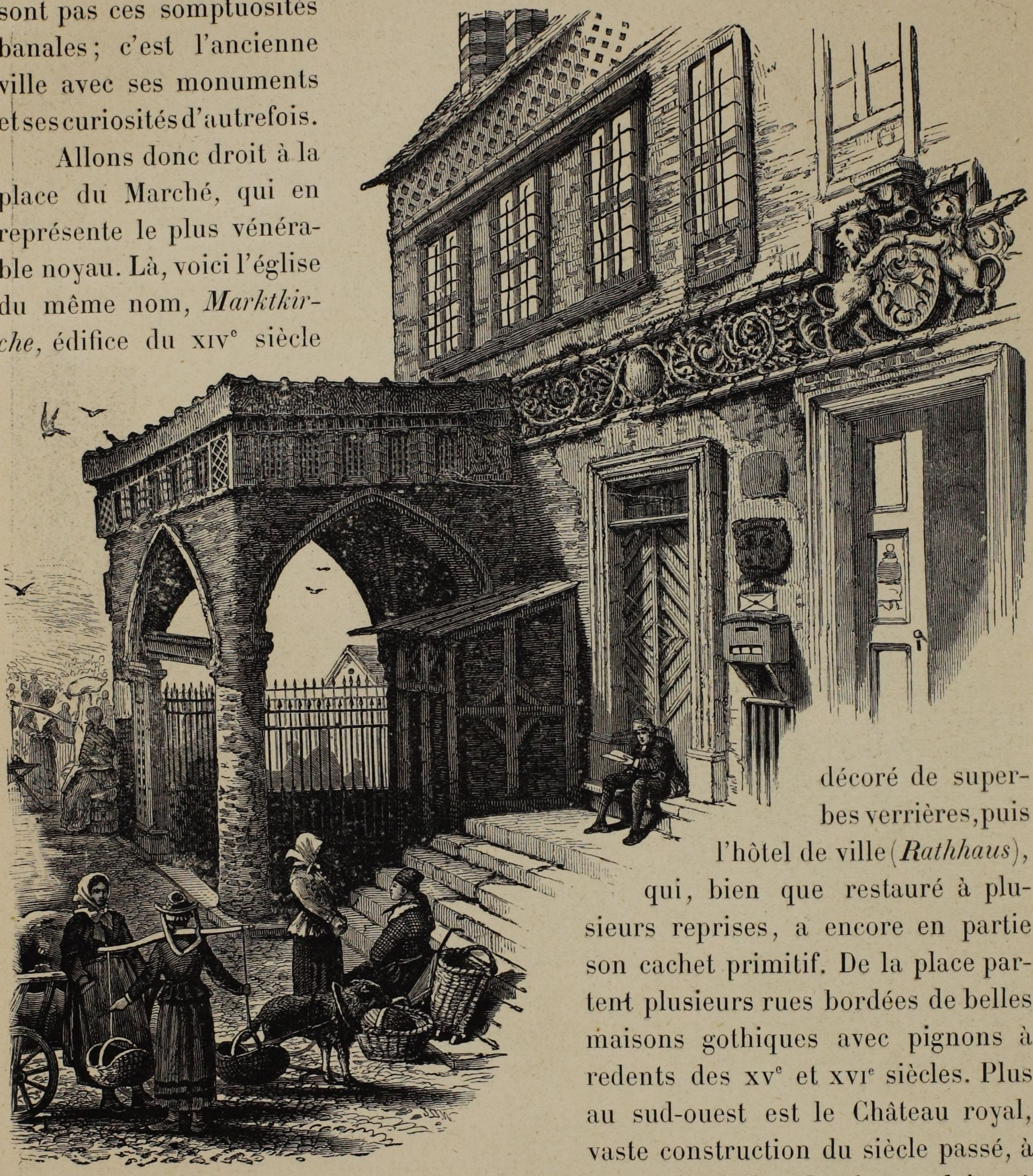


HANOVRE. — Un quartier de la ville.

agréablement situé sur la rivière Leine, un tout petit affluent de la Weser. Ses mécomptes politiques n'ont pas nui à sa fortune commerciale. Par ses filatures, ses fabriques d'étoffes et de produits chimiques, ses fonderies, ses ateliers de construction, il est un centre industriel et marchand dont l'importance ne cesse de s'ac-

croître, et c'est pourquoi, comme tant d'autres cités, il a dû, lui aussi, dans ces derniers temps, s'accommoder au train du progrès en se dotant de vastes quartiers neufs aux artères élégantes et fastueuses. Mais ce qui nous intéresse en lui, ce ne sont pas ces somptuosités banales; c'est l'ancienne ville avec ses monuments et ses curiosités d'autrefois.

Allons donc droit à la place du Marché, qui en représente le plus vénérable noyau. Là, voici l'église du même nom, *Marktkirche,* édifice du XIVe siècle décoré de superbes verrières, puis l'hôtel de ville (*Rathhaus*), qui, bien que restauré à plusieurs reprises, a encore en partie son cachet primitif. De la place partent plusieurs rues bordées de belles maisons gothiques avec pignons à redents des XVe et XVIe siècles. Plus au sud-ouest est le Château royal, vaste construction du siècle passé, à laquelle fait face le vieux palais, où loge actuellement le président supérieur de la province. Arrêtez-vous aussi au n° 10 de la Schmiedstrasse, devant une maison de la Renaissance avec balcons ornés de bas-reliefs tirés de la Bible : c'est celle où Leibniz mourut, en 1716, âgé de soixante-dix ans. Quant à l'illustre Herschel, il quitta de bonne heure sa ville de Hanovre en qualité de musicien, pour aller gagner son pain au dehors, et ce fut, on le sait, en Angleterre, où il passa toute sa vie, qu'il s'acquit son renom d'astronome et découvrit la planète Uranus.



HANOVRE. — Entrée de l'Hôtel de Ville.

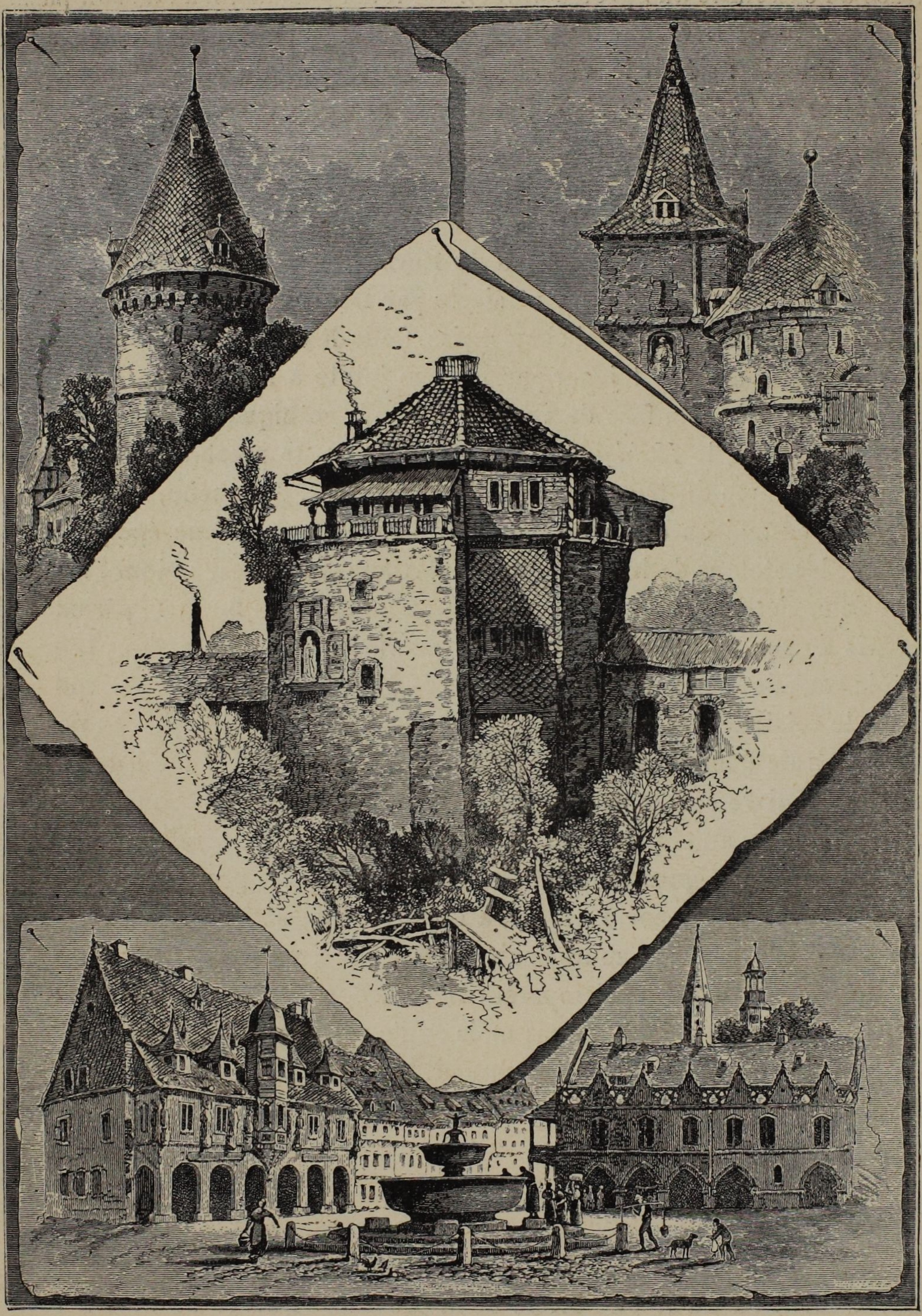
De ses anciens remparts démolis, Hanovre a conservé plusieurs tours rondes, une qui se trouve notamment dans un jardin de la Göbelingstrasse, et une autre qui est située à l'extrémité du Spreenswinkel. Un relief plus fastueux de son passé royal, c'est le château de Herrenhausen, auquel conduit, au nord-ouest, une magnifique avenue de tilleuls : c'était le Versailles des souverains du pays. Édifiée par le duc Jean-Frédéric en 1665, cette résidence a pour annexes des jardins genre Le Nôtre, agrémentés de cascades et de fontaines qu'alimente une machine hydraulique.

Plus au sud-est, en remontant le cours tortueux de la Leine vers les régions industrielles et minières que le massif du Harz commande, s'offre à nous la toute vieille ville de Goslar, bâtie au VIIIe siècle par Henri Ier, et qui doit son nom à la rivière Gose sur les bords duquel elle est sise. Celle-là est tout un poème d'archaïsme, comme on en peut aisément juger par l'image jointe à notre texte. Jetez un regard à la place du Marché. En face de vous se dresse le gothique *Rathhaus* du XVe siècle, dont une des salles, le *Huldigungszimmer* (chambre de prestation du serment), est décorée de peintures du temps, œuvre de Wolgemut. A gauche, vous apercevez le *Kaiserworth*, ex-maison des corporations qui date de la même époque, et dont la façade porte les statues de huit empereurs d'Allemagne. C'est aujourd'hui un hôtel. Non loin de là s'élève l'église du Marché, monument de la fin de la période romane, et, vis-à-vis de son portail, une maison originale du XVIe siècle, dont je regrette de ne pouvoir vous donner le dessin. La chapelle du Dôme (*Domkapelle*), qui se trouve aussi dans le voisinage, et qui n'est, à proprement parler, que le porche nord de l'ancienne cathédrale démolie en 1820, renferme une curiosité, l'autel du *Crodo*. C'est une caisse de cuivre carrée, reposant sur quatre statuettes accroupies. On a voulu longtemps y voir un autel païen ; c'est, plus probablement, un reliquaire.

Et combien d'antiques tours et de ruines vénérables projettent leur ombre au-dessus de la cité ! Tel est par exemple, à la porte sud-est (*Breitenthor*), le *Zwingerthurm*, donjon énorme, aux murs épais de 6 mètres, puis, sur l'éminence nommée le Burgberg, l'ex-château de l'empereur Henri IV, celui qui alla à Canossa. Ce dernier débris date de plus de 800 ans ; mais on l'a restauré de nos jours, et l'on a, de plus, érigé à côté un obélisque en l'honneur du prince de Bismarck, le chancelier, qui, le fait remarquer l'inscription gravée sur la pierre, ne connaît pas le « chemin de Canossa ».

Il vous reste à voir à présent la perle du Hanovre. Vous la trouverez un peu en aval de Goslar, sur un autre affluent de la Leine qu'on appelle l'Innerste : c'est Hildesheim, le chef-lieu du second cercle de la province. Encore un ancien marché de la Hanse qui a été en outre, un moment, un des plus puissants évêchés du Nord. On l'a surnommée la « Ravenne de l'Allemagne ». L'assimilation n'est pas, ce me semble, tout à fait justifiée. Ravenne, cette ancienne capitale déchue, au site morne et insalubre, aux horizons moites et vaporeux, est une cité mélancolique et épique à la fois, dont le cadre cependant est plutôt hollandais qu'italien. Ses principaux monuments, l'église San Vitale, le tombeau de Théodoric, la vieille basilique d'Apollinare in

Classe, n'ont rien en soi de radieux et de gai. C'est une ville qui descend peu à peu en terre, comme c'est le cas de tant de localités sur ce littoral nord de l'Adriatique

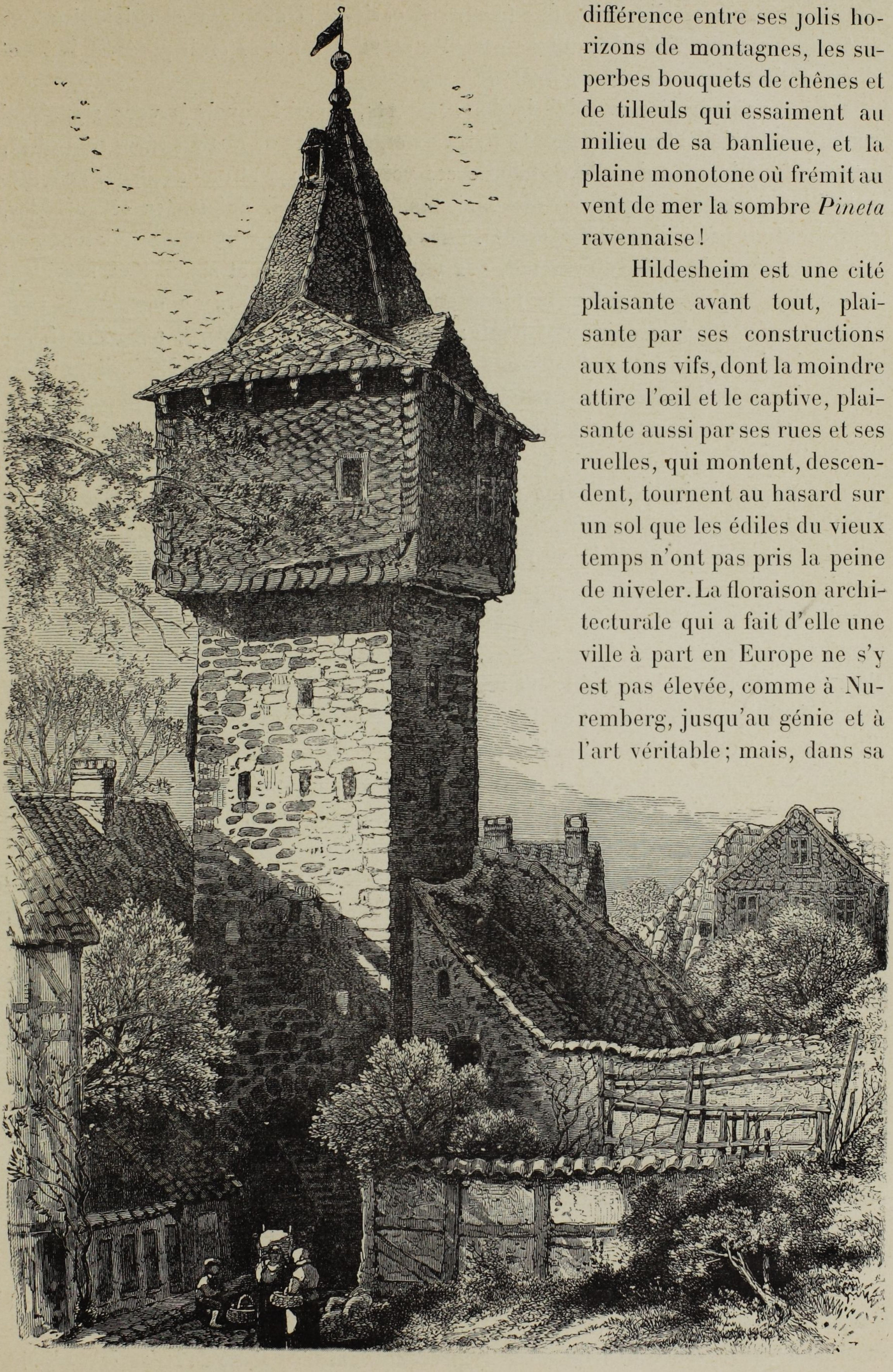


GOSLAR. — La place du marché et les tours.

où le sol de sables et de marécages fléchit visiblement de plus en plus. Elle compte d'ailleurs à peine 20 000 âmes. Hildesheim, elle, en a 40 000, et, depuis le commencement du siècle, sa population ne cesse de s'accroître. Si le mouvement fait défaut à ses quartiers intérieurs, ses faubourgs, en revanche, ont de l'animation. Et quelle

différence entre ses jolis horizons de montagnes, les superbes bouquets de chênes et de tilleuls qui essaiment au milieu de sa banlieue, et la plaine monotone où frémit au vent de mer la sombre *Pineta* ravennaise!

Hildesheim est une cité plaisante avant tout, plaisante par ses constructions aux tons vifs, dont la moindre attire l'œil et le captive, plaisante aussi par ses rues et ses ruelles, qui montent, descendent, tournent au hasard sur un sol que les édiles du vieux temps n'ont pas pris la peine de niveler. La floraison architecturale qui a fait d'elle une ville à part en Europe ne s'y est pas élevée, comme à Nuremberg, jusqu'au génie et à l'art véritable; mais, dans sa



HILDESHEIM. — Vieille tour de l'enceinte.

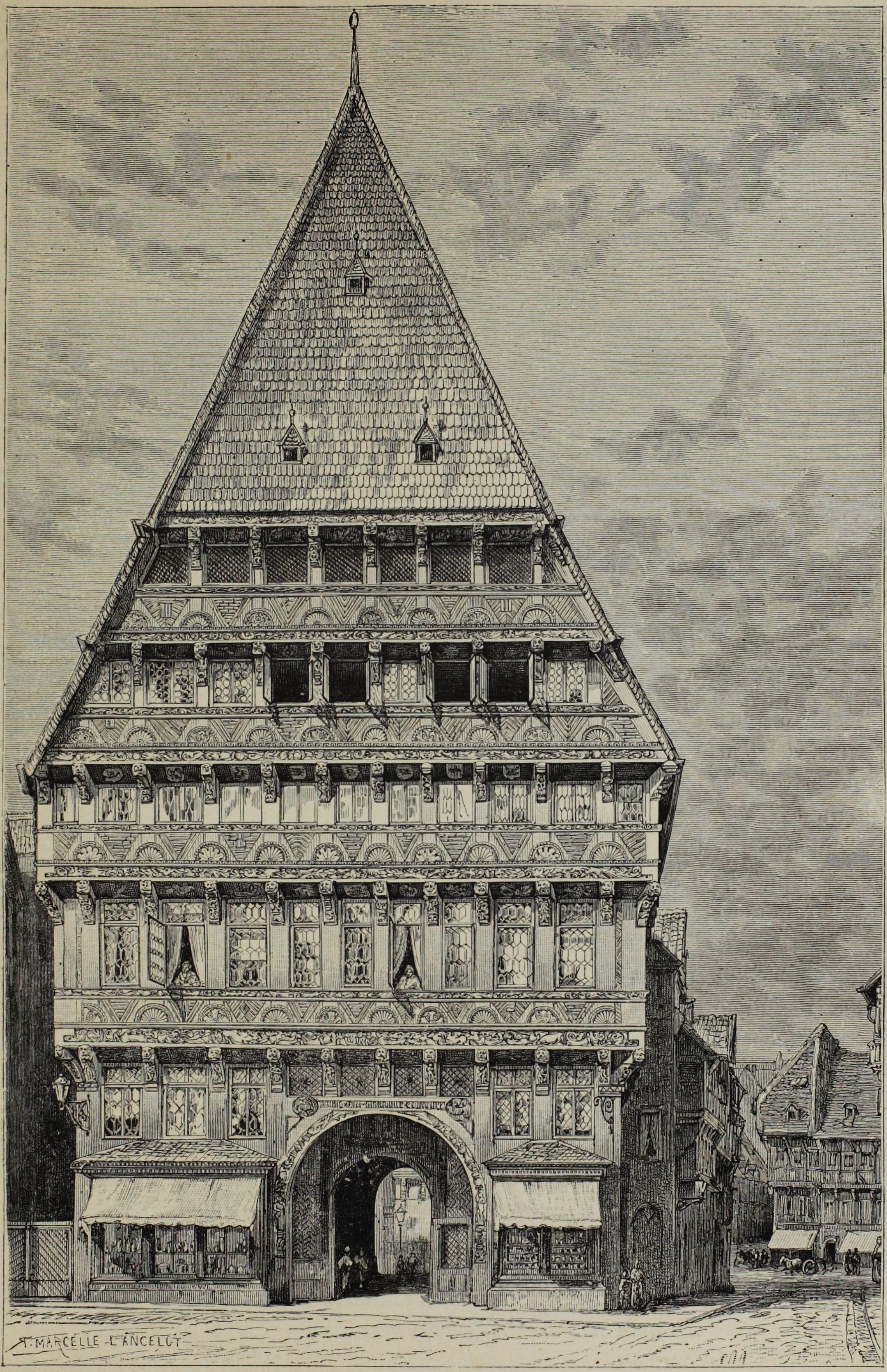
familiarité même, elle revêt des formes si variées, si étranges, si originales, que l'étranger marche littéralement de surprise en surprise et se croit presque le jouet d'une vision.

Sans nous arrêter aux débris des remparts, parmi lesquels je vous signalerai seulement la vieille tour treillissée de vigne vierge qu'une de nos gravures reproduit, entrons tout de suite dans le dédale de ces voies vétustes et de ces places aux inénarrables aspects. La plupart des maisons, penchantes, déformées et gauchies, rappellent un peu celles de Rotterdam. Elles ont également d'innombrables fenêtres, dont les baies, de petite dimension, aux vitres miroitantes et souriantes, semblent autant d'yeux perçants qui vous regardent. Étages supérieurs en surplomb, toits rouges, ondulés, démesurément hauts; façades en bois ouvragé, avec des frises ornées de rinceaux : voilà le type commun à toutes ces demeures de Hildesheim. Aux rez-de-chaussée, beaucoup de brasseries, car, premièrement, nous sommes en Allemagne, et, secondement, la fabrication de la bière est la grande industrie de l'endroit.

Le noyau de la cité, comme dans toute ville du moyen âge, c'est la place du Marché. Au centre se dresse la mignonne fontaine de Roland, qui date de 1540. Sur une colonne émergeant de la vasque, on voit, tout armé en guerre, avec la lance, le bouclier et l'armure, le fameux paladin qui, je l'ai déjà dit, était autrefois la personnification des libertés municipales. Aux parois de la vasque, des bas-reliefs représentent, accouplés deux à deux, douze guerriers de la même époque. Mais c'est le cadre de la place qu'il faut regarder à loisir. D'un côté, l'hôtel de ville, du même siècle que la fontaine; en face de lui, le *Knochenhauer-Amsthaus*, autrement dit la maison de la corporation des bouchers, donnant d'un côté sur la place et, de l'autre, sur la rue du Marché. Elle remonte à 1529, et c'est une pure merveille en son genre. La partie supérieure, malheureusement, en a brûlé, il y a quelques années; mais on l'a, paraît-il, restaurée assez bien.

Aucune des constructions à pans de bois que le XV[e] siècle a vu s'édifier chez nous, principalement dans les villes du Nord, à Troyes, à Rouen, à Caen, à Morlaix, n'égale cette maison aux Bouchers pour le luxe et l'originalité de l'ornementation. Ses cinq étages, dont les deux derniers sont compris dans l'énorme pignon qui abrite encore un double rang de greniers à lucarnes, ne sont qu'écussons, peintures, frises et cariatides. Un vaste porche en interrompt le rez-de-chaussée. A main droite, sur le pignon, on aperçoit encore une tige à cannelures et à oreillons ornée de l'Agneau du Christ, écusson de la gilde des Bouchers. Cet appendice servait, au XVI[e] siècle, à recevoir les cercles à feu au moyen desquels, les jours de fête, on éclairait la place du Marché. A l'autre coin est une lanterne à huile du commencement de notre siècle. Ces deux porte-luminaires aujourd'hui sont remplacés par des becs de gaz, installés également dans le magasin de porcelaines qui occupe le rez-de-chaussée de l'édifice.

Sur la place il y a encore une construction curieuse, quoique plus sévère d'aspect : c'est la maison *Wedeking*, bâtie en 1598, et dont la façade à six étages, aussi bien que les deux ailes en saillie, représente tout un poème de boiserie sculptée



HILDESHEIM. — La maison aux Bouchers.

où l'imagination de l'artiste a semé à profusion les figures fantaisistes et allégoriques.

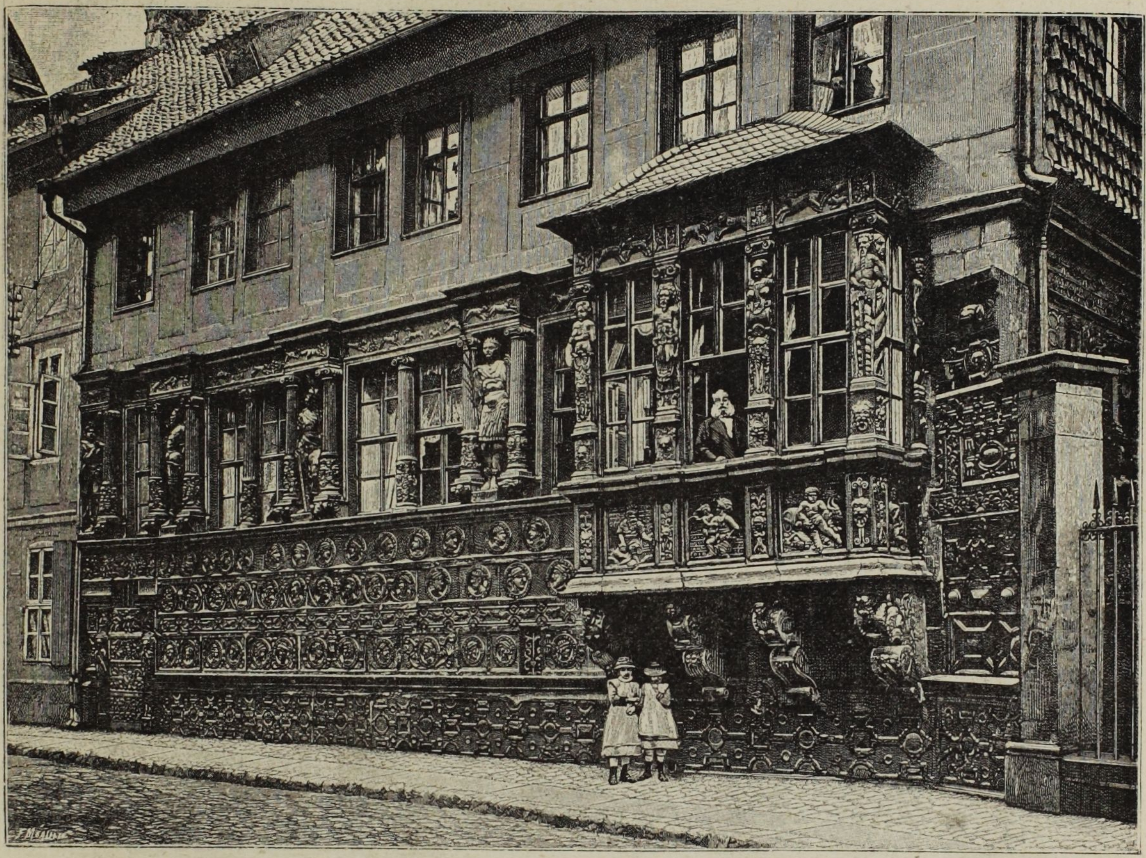
Voici maintenant la Maison des Empereurs, qui date de 1587. L'étage supérieur en est tout nu; mais le premier étage et le rez-de-chaussée, si l'on peut appeler rez-de-chaussée le pan de muraille bas et sans fenêtres qui constitue le pied de la façade, est comme un résumé de tous les ornements qu'a inventés la Renaissance : colonnes ioniques, consoles, statues, médaillons d'empereurs romains (d'où ce nom de *Kaiserhaus*); puis, sur la frise d'en haut, tout un monde d'animaux réels ou fabuleux, une longue série de scènes cynégétiques, chasses à l'ours, au sanglier, au renard, bêtes affrontées ou se poursuivant, bref toute la faune multiforme tirée des bizarres traités d'histoire naturelle qui se publiaient en ce temps-là sous le nom de *bestiaires*. A l'angle gauche de l'édifice s'avance une bretèche (pièce en saillie), avec trois fenêtres en façade, et décorée également de bas-reliefs et d'épisodes de chasse.

Je me souviens encore d'une maison de la Kreuzstrasse (rue de la Croix), qui porte le millésime de 1541, et dont les sculptures représentent des scènes de *beuverie* tout à fait curieuses. Cette maison, il est vrai, est un cabaret. Comment insinuer au passant qu'on débite céans de si bons breuvages qu'on ne saurait trop en absorber? C'est l'affaire de l'imagerie du fronton. Regardez ce buveur qui porte à ses lèvres un énorme hanap presque vide; à son ventre rebondi on devine tout ce qu'il a déjà ingurgité de liquide : notre homme pourtant n'est point rassasié. Une autre figuration de la façade est plus nettement explicite encore : c'est un consommateur trop bondé qui fait le geste de se soulager en mettant un doigt dans sa bouche; et il y arrive, car on le voit plus loin recommençant à boire de plus belle : ce qui est la démonstration victorieuse à laquelle tend cette « réclame » en relief dont nulle enseigne n'égalerait l'éloquence.

Toutes les hôtelleries et brasseries de Hildesheim n'arborent pas, il est vrai, des emblèmes aussi rabelaisiens; il y en a dont les devises et les ciselures extérieures ne respirent que sagesse et piété. Sur l'une d'elles, par exemple, nous trouvons des souvenirs de la Danse macabre; une autre porte cette inscription : « *Omnes cinis æquat, sola distinguit virtus*, — la poussière du tombeau nous rend tous égaux, la vertu fait l'unique distinction ». Parmi ces auberges, celle de l'*Ange d'Or* (1548) est assurément la mieux décorée : la façade en est toute plaquée de médaillons imités de l'antique; le seul appât significatif de sa devanture est une voiture chargée de futailles que traînent cinq chevaux.

La mythologie, l'agriculture, la médecine, l'Ancien et le Nouveau Testament défraient pêle-mêle et tour à tour cet art plein de désinvolture et de bonhomie. Sur une maison de la *Marktgasse*, qui était autrefois une *Apotheke* (pharmacie), le centaure Chiron se montre en compagnie d'Apollon, d'Esculape, coiffé d'un feutre à la mode du temps, d'Hippocrate, de Galien, et de la déesse Hygiea tenant sur le poing l'ibis adoré des anciens Égyptiens. Sur une autre demeure, de 1611, on voit Samson portant les portes de Gaza; sur une troisième sont personnifiées des vertus théologales et autres; ailleurs les héros grecs et romains apparaissent associés aux prophètes, aux patriarches et aux preux, Hector le Troyen à côté d'Alexandre, Jules

César à côté de David, le roi Arthur près de Godefroi de Bouillon. Et que d'allégories, singulières pour nous quelquefois, qui n'avons plus le mot et la note exacte du milieu intellectuel et social où ces créations se sont épanouies! Je me rappelle, par exemple, un bas-relief représentant un pélican qui s'ouvre avec son bec la poitrine pour nourrir de son sang ses petits; à côté de ce palmipède, on aperçoit un rameau desséché. Quel est le sens de cette double figuration? Le pélican, vraisemblablement, symbolise le sacrifice du Christ, et la branche sèche l'espèce humaine, que l'immolation volontaire du Fils de Dieu est destinée à régénérer.



HILDESHEIM. — La maison des Empereurs.

Mais, souvent, le langage emblématique des sculptures est moins facile à entendre. Que signifie notamment cet Agneau de Dieu, *Agnus Dei*, tenant une bannière ou une tête de bœuf sur un écusson que portent deux hastaires? Que veulent dire aussi ces deux animaux à tête de cygne et à corps de serpent qui s'enlacent en se mordant la queue, et cette sirène qui tient un poisson devant un monstre marin? Ces énigmes ne nous en charment pas moins, et peut-être, en somme, les productions de cet ordre qui ont pour nous le plus d'attrait sont-elles précisément celles que nous ne comprenons qu'à demi.

Presque chaque maison de la vieille ville a ainsi sa décoration de bas-reliefs, ses vignettes tantôt rustiques et naïves, tantôt sentencieuses et bibliques, ou bien caricaturesques et joviales. Toute l'encyclopédie des connaissances de l'époque s'y

donne, on l'a vu, rendez-vous. Les artistes du cru, qui avaient plus de verve que d'érudition, n'y regardaient pas de si près; ils n'avaient cure de ce que pourraient dire, à quelques siècles de distance, des archéologues scandalisés du mélange. Le mouvement en lui-même d'ailleurs était essentiellement populaire et, on peut l'ajou-

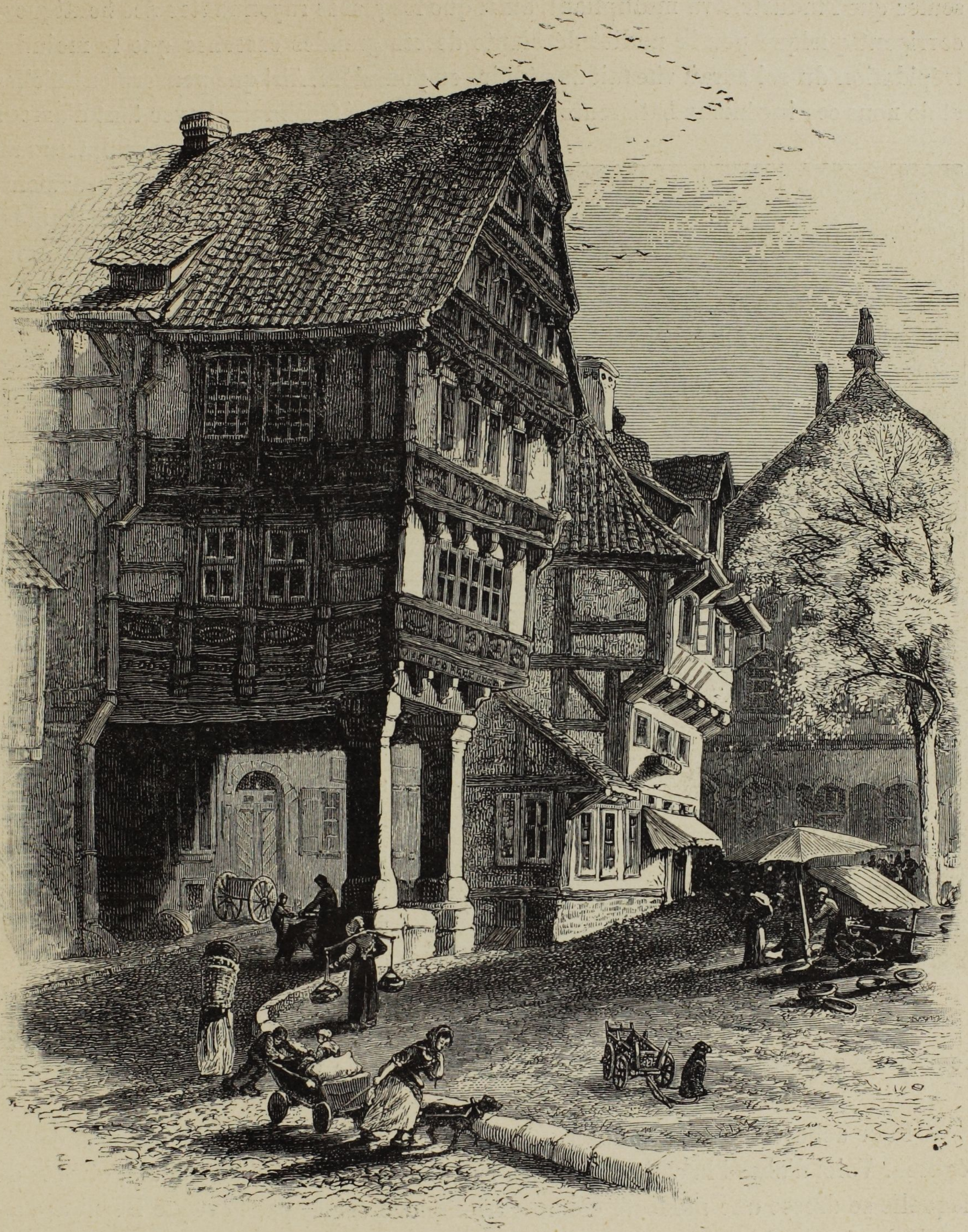


Hildesheim. — La maison Wedeking.

ter, anonyme. Ce ne furent point quelques esprits d'élite qui entreprirent cette « illustration » colossale de toute une cité plébéienne et bourgeoise perdue dans un recoin de l'Allemagne : ce fut « monsieur tout le monde », *Herr Omnes*, comme disait Luther, et voilà pourquoi, dans l'espèce, on ne peut guère parler d'une « école de Hildesheim ».

Sommes-nous assez loin, pour l'instant, des vulgarités de notre architecture et de ces banales maisons « de rapport » aux teintes uniformes et ternes, qu'une équipe de tâcherons vous élève hâtivement, et qu'un écriteau met à louer « sur plans »!

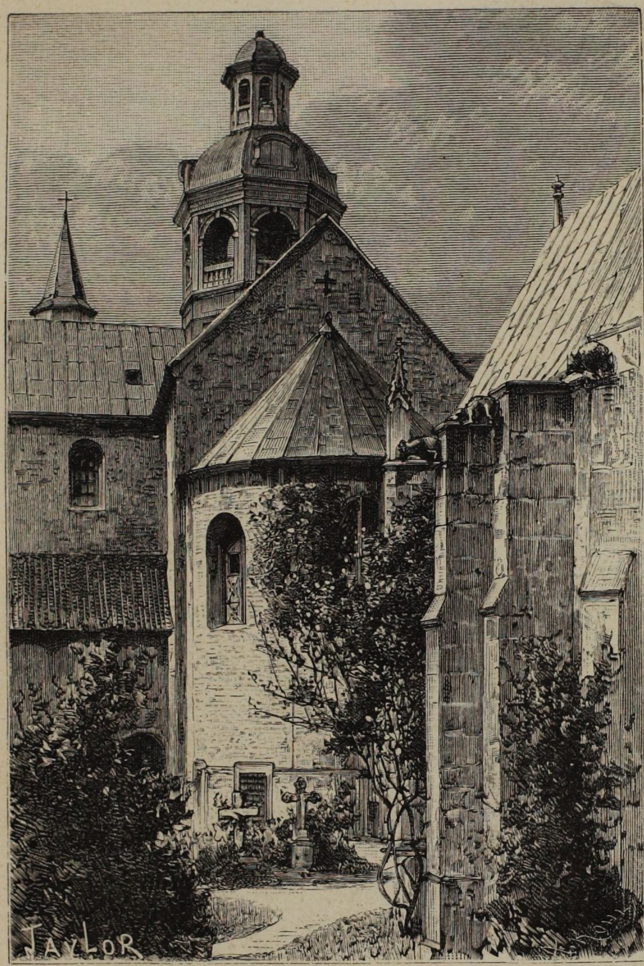
Quelques moellons gris en façade, quelques minces rangs de briques aux côtés, entre le tout un amas d'ordures comprimées, sur le tout une couche de stuc —



HILDESHEIM. — Une place.

l'unique artiste ici est le gypseur, — et voilà « l'immeuble » debout tant bien que mal. L'exécution et le devis en vont même se simplifiant de jour en jour. Plus de volets ou de persiennes habillant les fenêtres ; des parquets et des plafonds si grêles que le moindre grattement se répercute, avec une sonorité énervante, de la base aux

combles de l'édifice. Point d'emblèmes ni d'ornements polychromes; rien que de froides et conventionnelles fioritures qui se répètent à tous les frontons. Les enseignes seules que l'industrie va multipliant, ainsi que les glaces rayonnantes des boutiques, corrigent quelque peu la nudité désolante de ces grandes casernes que la moindre trépidation du sol aurait vite fait de réduire en poussière. Ah! que penseraient d'elles et de nous ces ingénieux bâtisseurs de Hildesheim qui façonnaient avec tant d'amour la pierre vive, et ces sculpteurs au ciseau fantaisiste, qui savaient, d'un assemblage de pans de bois, faire jaillir tant de satires amusantes, tant de menus poèmes et de tableaux de genre? Notez, encore une fois, que l'œuvre de ces maîtres hanovriens a été, en quelque sorte, une œuvre toute impersonnelle. Sans souci de la postérité et de la gloire, ils accomplissaient naïvement leur tâche d'imagiers et d'enlumineurs, afin de se complaire à eux-mêmes et de réjouir les yeux de leurs contemporains. Tout au plus, sur un coin de la muraille enjolivée par leur inépuisable caprice, inscrivaient-ils, avec une devise, leur nom et leur profession, comme fait le constructeur d'un chalet dans la Forêt-Noire ou la Suisse. Et cela même n'était point, de leur part, vanité; c'était encore une façon de confidence ingénue, un bout de conversation de plus avec les gens de leur siècle qui les avaient vus, au jour le jour, nieller la solive et fouiller la corniche.



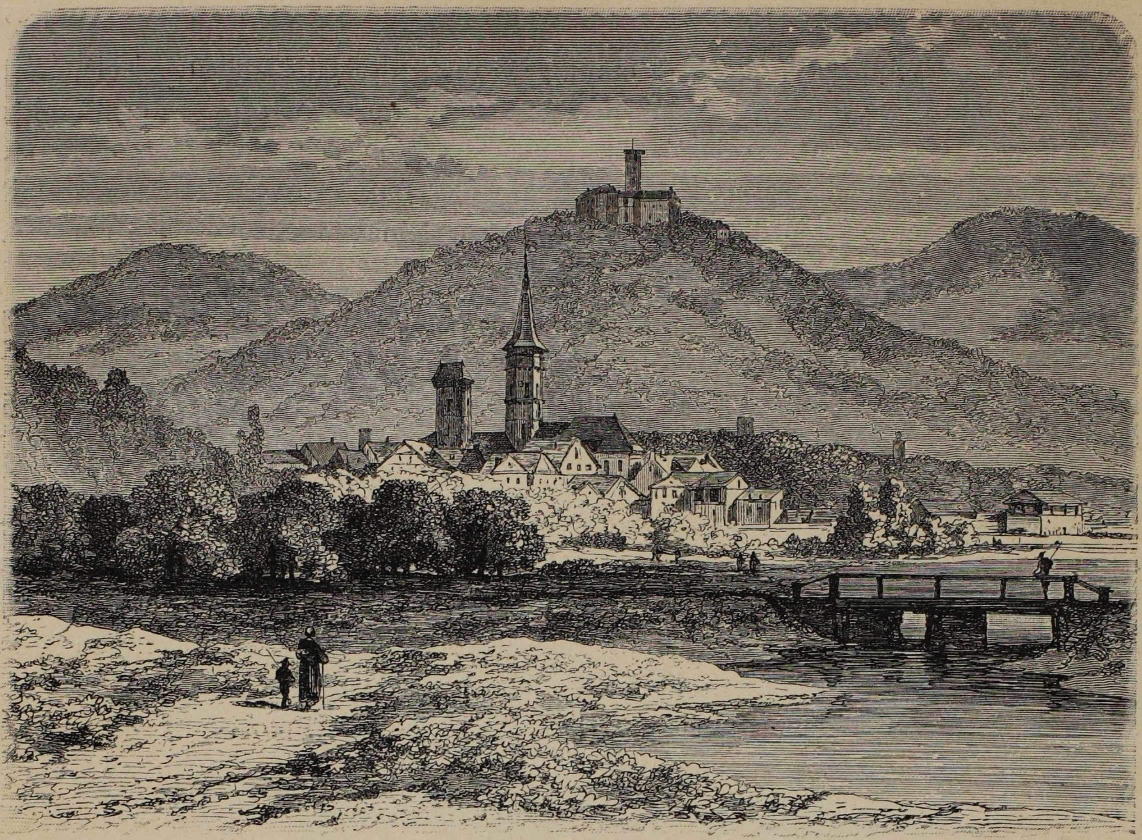
HILDESHEIM. — Le rosier de mille ans.

Pour achever de faire connaître Hildesheim, il faut que je dise un mot de ses églises. Voici d'abord la cathédrale, sise sur une place plantée de tilleuls, et près de laquelle se dresse une modeste colonne triomphale érigée par l'évêque Bernward au x[e] siècle. A part les portes de bronze du *narthex*, l'édifice, en forme de basilique, a peu d'apparence au dehors; c'est au dedans qu'on doit en chercher les curiosités et les trésors artistiques. Le plus célèbre de ses ornements intérieurs est un candélabre, de 18 mètres de circonférence, qui est suspendu à la nef centrale, où il symbolise la Jérusalem céleste. Cette gigantesque couronne de lumière est munie de créneaux dont chacun porte un chandelier, et flanquée de douze tours répondant aux

douze tribus d'Israël. Les fonts baptismaux de bronze, de la fin du XIIIe siècle, sont aussi une pièce remarquable ; tout un monde de sculptures, empruntées à l'Ancien et au Nouveau Testament, en décorent la cuve et le couvercle. Enfin, une colonne, placée devant le chœur, serait, dit-on, l'Irminsul (*Irmin Säule*), pilier qui portait autrefois la fameuse idole des Saxons, et que Charlemagne aurait enlevé après sa victoire sur la horde païenne.

Les dépendances du dôme offrent moins d'intérêt. L'étranger ne manque pas toutefois d'y aller voir, dans un jardin encadré d'un cloître et orné d'une petite chapelle gothique, le légendaire « rosier de mille ans », qu'y planta, assure-t-on, en 814, Louis le Débonnaire, le fondateur de l'église, et qui continue de fleurir annuellement.

Sur une autre place, également ombragée de beaux arbres, s'élève la *Michaeliskirche* (église Saint-Michel), ancienne cathédrale, consacrée aujourd'hui au culte réformé. Ses parties les plus anciennes remontent, paraît-il, à l'an 1001. C'est une basilique à trois nefs, avec un plafond couvert de peintures à l'encaustique de la période romane, et un jubé dont les bas-reliefs en stuc sont du XIIe siècle. Une troisième église, Saint-Godehard, dédiée à l'évêque de ce nom, mort en 1131, est un temple à deux clochers et à coupole octogonale, dont l'intérieur, restauré de nos jours, n'offre que peu d'œuvres d'art. Dans un autre sanctuaire, Saint-Martin, on a installé le musée ; mais depuis que le « trésor de Varus » en a disparu pour aller orner le musée de Berlin, ses salles n'ont plus guère d'attrait. Qu'importent au touriste qui vient visiter l'étonnante cité les collections de *Petrefakten* (fossiles), les antiquités historiques et préhistoriques, les spécimens d'ethnographie concernant le Japon ou l'Afrique, que le gardien s'évertue à lui faire admirer ? Le vrai, l'incomparable musée, pour lui, c'est Hildesheim même, avec ses maisons, ses rues, ses pignons, qui luttent vaillamment et victorieusement contre la décrépitude et le temps, et qu'il voudrait presque recouvrir d'un immense toit protecteur, comme Charles-Quint eût voulu qu'on recouvrît d'un étui le merveilleux campanile de Florence.



EISENACH ET LA WARTBURG.

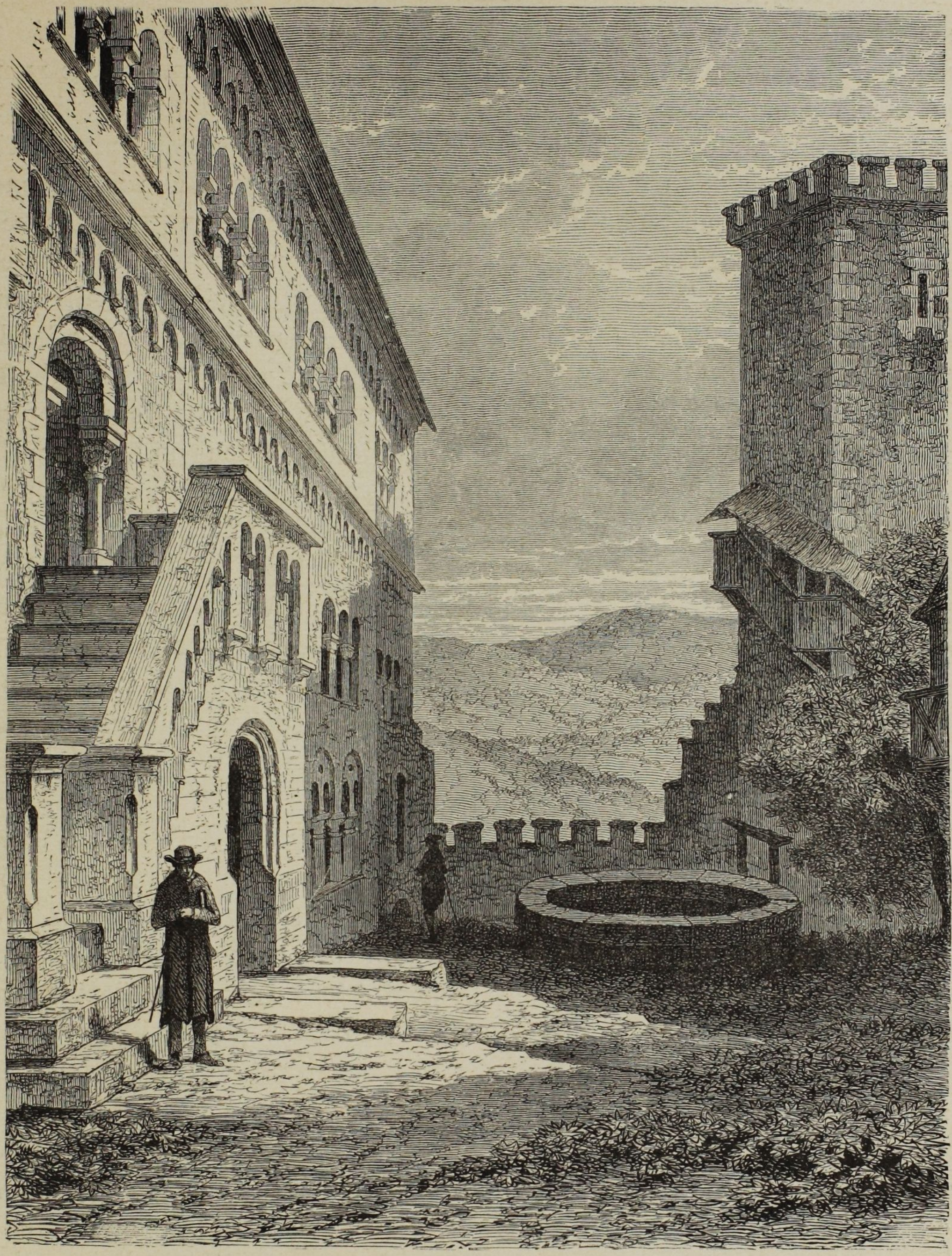
XXIII

DES MONTAGNES DU HARZ AUX PLAINES BAVAROISES — UNE PROMENADE PAR LES RUES DE NUREMBERG — SOUVENIRS D'ALBERT DÜRER ET DE HANS SACHS RATISBONNE ET LA WALHALLA — MUNICH, LA NOUVELLE VILLE ET L'ANCIENNE

Les montagnes du Harz, jusqu'au pied desquelles nous avait conduits notre excursion à travers le Hanovre, sont maintenant bien loin au nord derrière nous. En songeant au chemin que nous avions à faire pour achever, dans le cadre restreint de ce volume, notre « tour de l'Europe septentrionale », nous avons dû laisser de côté ce beau massif aux âpres pentes et aux plateaux raclés par les vents, que la voie ferrée contourne et entame, sans le traverser nulle part en entier, mais que des routes de voitures sillonnent en tous sens.

Quel plaisir nous aurions eu cependant à y parcourir les restes grandioses de l'antique forêt Hercynienne, à y visiter les fameuses galeries de mines qui se pous-

sent par places jusqu'à plus de 800 mètres de profondeur, et dont les étages superposés évident tellement les entrailles du relief que, suivant le mot des gens du pays,



LA WARTBURG. — L'intérieur.

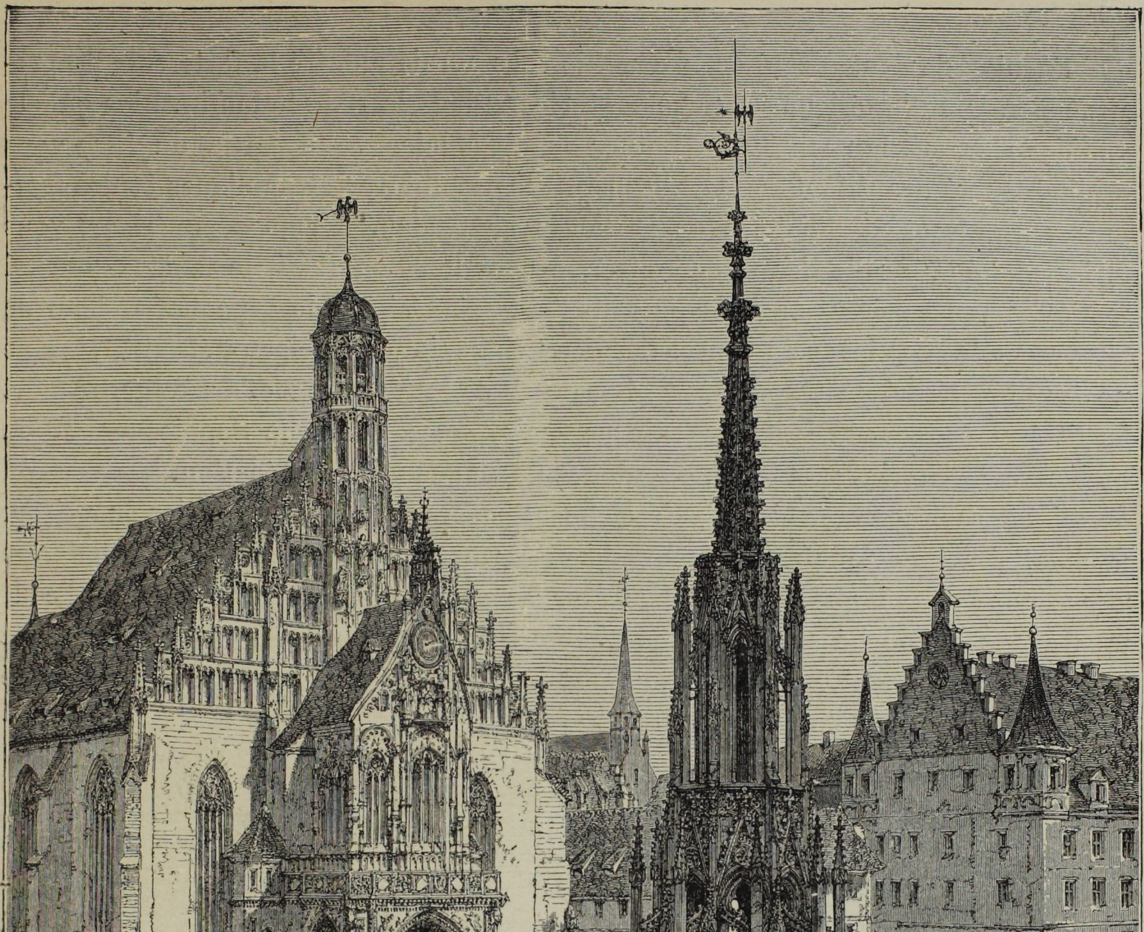
« la forêt de piliers souterrains l'emporte sur la forêt d'arbres qui couvre le sol à l'extérieur ». Nous aurions certainement gravi, nous aussi, comme le font chaque été tant d'excursionnistes, cette cime légendaire du Brocken (1 141 mètres), où, jadis, dans la nuit du 30 avril au 1er mai, veille de la fête de sainte *Walpurgis*, abbesse de Hildesheim, sorcières et fées venaient faire leur sabbat, et du haut de laquelle, assurent les guides, on aperçoit, quand il n'y a pas de nuages — malheu-

reusement il y en a toujours, — 39 villes et 668 villages. A coup sûr aussi, un peu plus au sud, sur un des chaînons secondaires qui se projettent en territoire thuringien, nous aurions été voir cette terrasse du Kyffhäuser qui porte les ruines du château de Barberousse, et où le vieil empereur, toujours enchanté au fond de sa caverne, sous la surveillance de sa belle princesse et de ses nains, dort, le menton appuyé sur une table de marbre, en attendant l'heure définitive du réveil. Mais nous n'avons pu également, faute de temps, explorer cette curieuse région de la Thuringe qui, socialement et politiquement, a formé pendant si longtemps un petit monde à part en Allemagne, et qui, aujourd'hui encore, reste morcelée en États minuscules s'enclavant bizarrement les uns dans les autres : un grand-duché, avec deux capitales pour lui seul, Saxe-Weimar-Eisenach ; trois simples duchés, Saxe-Altenbourg, Saxe-Meiningen, Saxe-Cobourg-Gotha ; deux principautés, Schwarzbourg-Sondershausen et Schwarzbourg-Rudolstadt, sans parler d'Erfurt qui est prussien. Le Thuringerwald pourtant, avec ses pentes couvertes de forêts, ses flancs troués de grottes bizarres, ses vallons verdoyants et gracieux, eût mérité de nous un long regard. Et Weimar, la « ville des poètes, toute pleine des souvenirs de Gœthe, de Schiller, de Wieland, de Herder, et Eisenach, la cité de Luther, combien d'heures ne nous eussent-elles pas retenus ?

C'est Eisenach surtout, à cause de son rocher de la Wartburg, que je regrette d'avoir brûlée au passage. Avant d'avoir été illustré tour à tour par Élisabeth de Hongrie, la reine mystique et ultramontaine, puis par Luther, le héros du protestantisme en Allemagne, ce château épique, dit la tradition, l'a été par les noces d'Attila et de Chrimhilde, cette sœur du roi bourguignon Gundahar dont le poème des *Nibelungen* nous raconte les terribles vindictes.

La colline de 200 mètres environ au sommet de laquelle il s'élève est tout à la fois l'Acropole et la Mecque du pays de Thuringe. Je vous aurais prié d'y monter avec moi, à pied ou à âne, selon vos préférences, et nous aurions pénétré ensemble dans le *burg* du XIe siècle dont notre gravure vous donne une image. Là, dans la cour, à main droite, je vous aurais montré tout d'abord un vieux bâtiment qu'on nomme la « maison des Chevaliers » : c'est celui qui servit de retraite à Luther.

Né dans le voisinage, à Mœhra, ce dernier avait étudié à Eisenach. Quand vinrent pour lui les temps difficiles, le duc de Saxe, Frédéric le Sage, qui s'était fait le champion du protestantisme contre Charles-Quint, prit Luther sous sa protection, et, pour le sauver du bûcher, il eut recours à un moyen énergique. Un jour — c'était en 1521, — comme Luther se promenait dans une forêt près d'Eisenach, des cavaliers inconnus l'enlevèrent et l'allèrent déposer à la Wartburg. Le réformateur resta dix mois dans ce manoir, qu'il appelait son « Pathmos », occupé à traduire magistralement la Bible, et à batailler entre temps contre le diable, qui, friand de tous les solitaires, s'obstinait à venir l'obséder. Une fois même, on le sait, pour se débarrasser du malin, il lui lança son encrier à la tête. La tache noire, ou renoircie d'une main pieuse, est toujours visible sur le mur de la pièce qui servait de cellule au reclus.



NUREMBERG. — Place du marché, Belle Fontaine et église Notre-Dame.

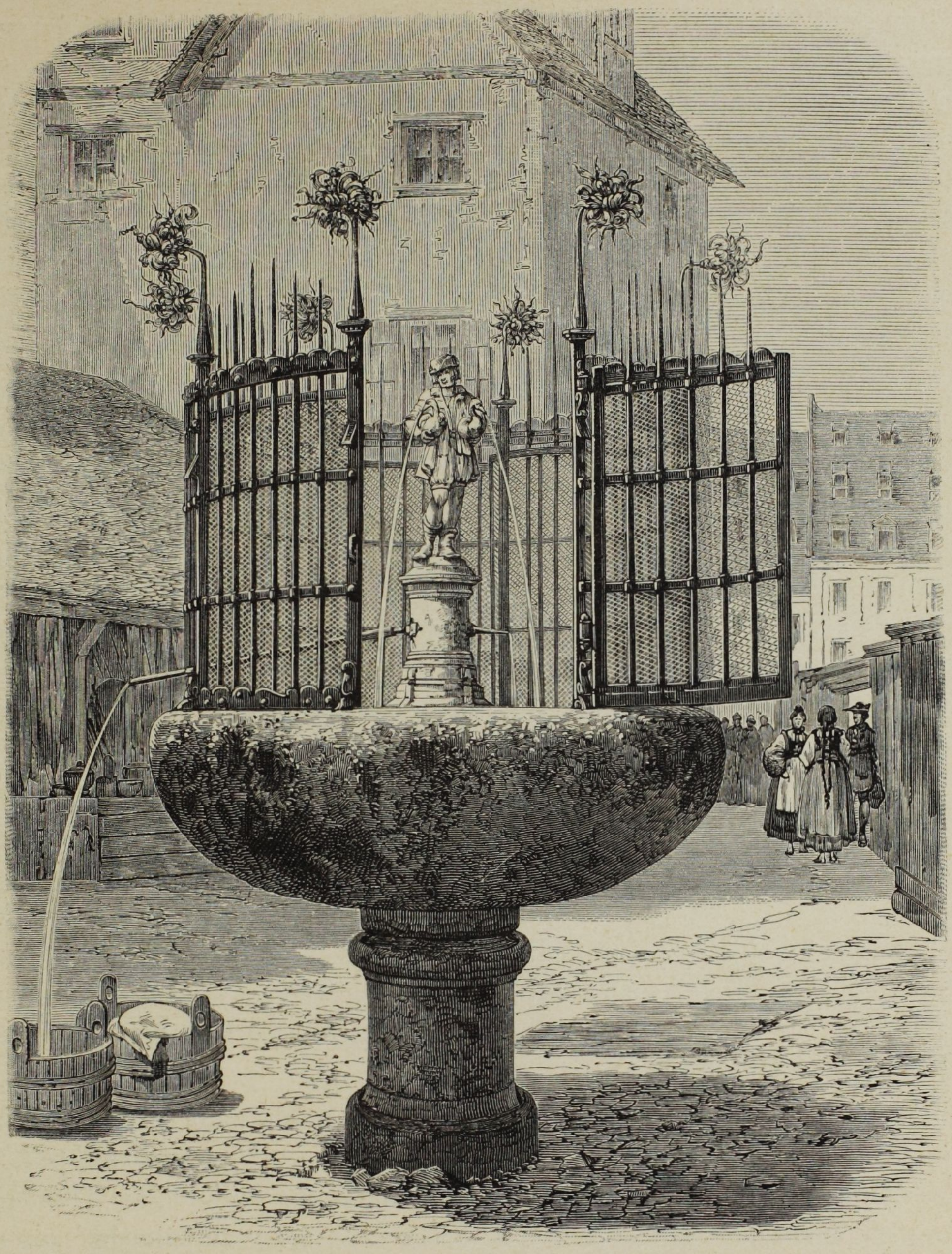
Ensuite, de l'autre côté de la cour, je vous aurais montré la forteresse proprement dite, dont l'intérieur est richement décoré dans le style byzantin. Bien qu'elle contienne encore la chapelle où Luther venait officier, cette partie du *burg* vous aurait rappelé avant tout Sainte-Élisabeth. Des sculptures symboliques et des fresques y représentent l'histoire de la pieuse châtelaine. A l'étage supérieur, vous auriez visité la « salle des Chanteurs », où eut lieu, en 1207, le fameux tournoi poétique auquel prirent part les plus illustres *Minnesinger* de l'époque, assistés de leurs seconds et de juges du camp. Les deux champions principaux étaient, si je ne me trompe, Henri de Ofterdingen et Walther de la Vogelweide. La peine de mort devait être prononcée contre le vaincu; mais, grâce à la belle Sophie, femme du landgrave de Thuringe, la terrible sentence ne fut pas mise à exécution.

Voilà, sans compter bien d'autres choses encore, ce que vous auriez pu voir au passage, si nous avions eu du temps de reste; mais nous avons dû nous hâter de redescendre au sud vers le Main, et, franchissant près de Bamberg ce cours d'eau, nous avons débouché sur la plaine sablonneuse qu'arrose son petit affluent, la Pegnitz. Là seulement, nous nous sommes arrêtés, devant une grande et vieille cité à la double enceinte de murailles flanquée de soixante-quatorze tours et magnifiquement dominée par un énorme *burg* impérial : cette cité, c'était Nuremberg.

Nuremberg (Nürnberg) était jadis le principal marché de l'Occident, le « centre de l'Europe », comme disait d'elle au XV[e] siècle le fameux mathématicien et astronome Regiomontanus (Jean Müller, de Kœnigsberg), la ville « dont la main s'étendait de terre en terre » — *Hand geht durch alle Land.* Cette prééminence, qu'elle devait à sa situation au point de croisement des deux routes commerciales allant du Danube au Rhin et de l'Italie aux régions germaniques du Nord, elle l'a conservée pendant plusieurs siècles, et encore aujourd'hui, avec ses 107 000 habitants, elle représente un des gros centres fabricants de l'Allemagne. Son industrie est, il est vrai, d'une nature toute spéciale. Dans cette ville, où furent confectionnées, en l'an 1500, les premières cartes à jouer et aussi les premières montres, appelées d'abord « œufs de Nuremberg », on ne trouve point de ces grandes manufactures dans lesquelles des milliers d'hommes besognent à l'étroit sous le sceptre d'un tout-puissant patron qui est comme le monarque de l'endroit. A Nuremberg, il n'y a que des ateliers libres où des milliers de *maîtres*, assistés de milliers de *compagnons*, accomplissent leur labeur quotidien d'artisans, tous concourant pour une part égale à l'œuvre commune. Et les produits qui sortent de ces officines pour se répandre au loin par le monde sont eux-mêmes d'un genre tout particulier : c'est un ensemble de menus objets, de riens, de babioles, qu'on désigne en allemand par le mot *Tand* : jouets d'enfants, tabletterie, miroirs, épingles, aiguilles, chapelets dits *Paternoster*, articles d'ivoire, de métal, de passementerie, engins de toilette, instruments de musique, etc. Je ne parle pas de la fabrication des wagons qui se fait aux environs de la ville.

Au XVI[e] siècle, nulle cité d'Allemagne, au double point de vue du négoce et de l'art, ne rivalisait avec Nuremberg. Citerai-je ces noms d'illustres notables, les

Holzschuher, les Baumgartner, les Fürer, et surtout ces Tucher, dont on voit encore l'habitation bâtie de 1535 à 1544, avec sa façade si finement sculptée? Rappellerai-je aussi cette pléiade d'artistes, Albert Dürer et son maître Wolgemut, Adam Krafft,



NUREMBERG. — L'homme aux oies.

Peter Visch, et, dans un autre ordre d'idées, Hans Sachs, le cordonnier-poète? Mieux vaut pénétrer tout de suite dans la ville; à chaque pas nous allons y retrouver un souvenir de cette époque glorieuse.

L'équerre et le cordeau, bien entendu, n'ont rien à voir avec ces rues et ces ruelles vétustes, à l'aire inégale et montueuse, que bordent des constructions de toutes couleurs, rouges, vertes, bleues ou brunes, la plupart en pierre par en bas et

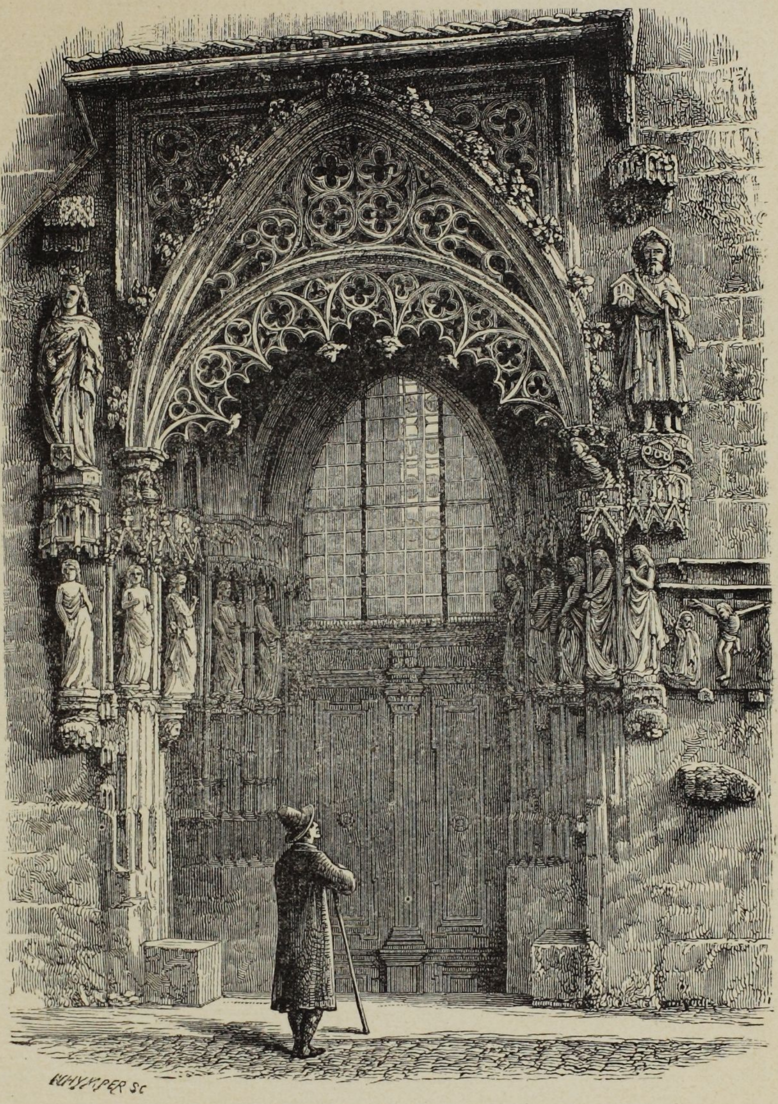
en bois à la partie supérieure. La promiscuité, ici, est complète : à l'ample demeure du riche marchand s'accote familièrement la maison étroite, aux pignons ébréchés, de l'humble artisan. Souvent, au premier étage, s'avance une sorte de *loggia*, une échauguette, tantôt simple et sévère d'aspect, tantôt affectant la forme gothique, et coiffée d'un petit toit rond ayant pour support des pilastres. Beaucoup de combles sont couronnés d'une tourelle où grince une antique girouette. Les sculptures des fenêtres et des poutres, les colonnes torses des façades avec leurs figurations variées, les écussons de pierre ou de métal qu'on aperçoit au-dessus des portes, les statues, les images de saints qui nichent entre les croisées ou se détachent en saillie sur des piédestaux, tout retient le regard et le charme. Et ce n'est plus seulement de la fantaisie comme à Hildesheim; c'est de l'art, de l'art véritable. Ces statues et ces bas-reliefs sont souvent l'œuvre des meilleurs maîtres; tel menu détail d'encoignure, tel enjolivement, tel symbole qui parle au passant, un éléphant, un agneau, un bœuf, ou une lune, tel cintre, tel chapiteau, telle lanterne, sont parfois d'une exécution aussi achevée que délicate.

Nous voici au Grand Marché. Acceptons, comme l'arome nécessaire de l'endroit, les âcres senteurs de poisson qui s'y exhalent des étaux d'alentour, et approchons-nous de la fontaine gothique dont la place est ornée. Cette « Belle Fontaine » — c'est son nom (*Der Schœne Brunnen*) — est une pyramide de 20 mètres de haut, construite au XIV[e] siècle par les frères Ruprecht et ouvragée par Sebald Schonhover. Elle est donc âgée de plus de cinq cents ans. Des statuettes de héros, de rois, de prophètes en forment l'entourage circulaire. Sur un des côtés de la place s'élève un autre édifice gothique, la *Frauenkirche* (église catholique de Notre-Dame), œuvre des mêmes artistes. Conrad Wolgemut a peint le retable qui y décore le tombeau des Tucher; Adam Krafft y a exécuté une quantité de belles sculptures, et c'est à lui que sont dus également les ornements de la jolie chapelle qu'on a bâtie au-dessus du porche. Près de ce temple est une autre fontaine, celle du *Gænsemænnchen*, le « petit homme aux oies », qui rappelle, moins la pose effrontée, le *Mannekenpiss* de Bruxelles. Il est campé sur un piédestal qui émerge d'une lourde vasque enserrée de barreaux de fer et il tient de chaque main un de ses volatiles. A la grille est sculpté le bonnet de soie de Luther.

L'hôtel de ville, achevé au XVII[e] siècle, est un monument un peu sombre, un peu compassé peut-être, auquel se rattachent d'ailleurs des souvenirs d'un caractère sinistre. Comme le Palais ducal de Venise, il avait ses souterrains légendaires où les criminels, les suspects, tous ceux qui portaient ombrage au patriciat gouvernant, étaient mystérieusement soumis aux plus effroyables tortures. Entre autres instruments de géhenne ou de justice expéditive qu'on y a retrouvés au commencement de notre siècle et qu'on a transportés en partie dans une des tours du Château, figurait la hideuse « vierge de fer ». C'était une statue de 7 pieds de haut qui, mue par un ressort, étreignait dans ses bras le condamné; celui-ci était aussitôt poignardé par les mille pointes aiguës qui hérissaient le sein de l'affreuse madone, et il plongeait, ainsi déchiqueté, dans un abîme invisible où il devenait la proie des poissons. Si la légende n'exagère pas, le fameux *tourniquet* des *Puits* de Venise

était à coup sûr moins barbare que cet engin renouvelé, semble-t-il, du tonneau de Régulus.

Bien des choses du reste dans cet édifice communal, comme en divers points de la cité franconienne, paraissent imitées de la ville des Lagunes. De même que le fameux pont de la Boucherie qui enjambe la Pegnitz au moyen d'une seule arche a la prétention de reproduire le Rialto, de même la fontaine de bronze dont la cour du Rathhaus est ornée aspire à rappeler ces citernes sculptées de la *Corte* du Palais des Doges où les porteuses d'eau qu'on nomme *Bigolante* vont emplir quotidiennement leurs seilles. Il n'y a point, il est vrai, ici de *Scala d'Oro*; quelques degrés seuls donnent accès à l'intérieur du monument; mais cette immense pièce où Albert Dürer a peint le *Char de triomphe* allégorique de Maximilien, et Weiher le supplice du fils de Manlius Torquatus, n'est-elle pas en quelque sorte le pendant de la salle du Grand Conseil aux murs et aux plafonds de laquelle Giorgione, Titien, Véronèse, Tintoret ont figuré avec leur pinceau l'histoire et l'apothéose radieuse de la reine de l'Adriatique?



NUREMBERG. — Porche de Saint-Sebald.

Sur la place de l'hôtel de ville s'élève Saint-Sebald, dédiée au patron de la cité. C'est un édifice noir, mi-roman, mi-gothique, avec deux tours à clochers terminés vers la fin du XVe siècle, et une belle porte ogivale de la même époque. Il appartient au culte réformé. Le tombeau de bronze de Saint-Sebald y a été sculpté par Pierre Vischer et ses fils. L'artiste est lui-même inhumé dans le temple. Au sommet de l'église, il y a une niche de guetteur, et vis-à-vis d'elle, une ancienne chapelle, celle de Saint-Maurice, transformée aujourd'hui en un musée, où, entre autres tableaux, je me souviens d'avoir vu une *Mater dolorosa* et un *Ecce Homo* d'Albert Dürer.

Le plus beau monument religieux de Nuremberg est de l'autre côté de la Pegnitz. C'est la cathédrale protestante de Saint-Laurent. Elle est entièrement ogivale et possède une magnifique rosace. Son chef-d'œuvre, à l'intérieur, est le délicieux tabernacle de Krafft. Figurez-vous un édicule de 20 mètres de haut, une « maison mystique et sacramentelle, en forme de pyramide, qui s'adosse à un des piliers du chœur. Impossible de rêver une végétation de pierre plus touffue et plus fantaisiste. L'artiste en personne s'y est représenté, sur une galerie à jour de la base, tenant le ciseau et le maillet. On dit qu'il a mis cinq ans à exécuter ce prodige de ciselure.

Allons maintenant au vieux château, jadis résidence des empereurs d'Allemagne, et où les rois de Bavière viennent encore s'installer de temps à autre. Il est situé sur une éminence dominant toute la ville, et l'on y monte, de la place Albert Dürer, en longeant des bouquets d'arbres et de hauts muraillements pittoresques. A chaque pas, la vue devient plus belle et plus étendue sur la vieille cité au front hérissé de flèches et de clochers. Près de l'entrée du *burg* se présente à nous la tour des Païens (*Heidenthurm*), construction du XIe siècle qui doit son nom à quelques images figurées sur sa base. Elle renferme deux chapelles romanes superposées l'une à l'autre; dans l'une d'elles sont conservés les instruments de torture dont je vous ai parlé ci-dessus. La grande curiosité historique de la cour de la forteresse, c'est un vénérable tilleul, planté, dit-on, au XIe siècle par l'impératrice Cunégonde. C'était donc déjà un très vieil arbre quand, au temps de la guerre de Trente Ans, Gustave-Adolphe se reposa sous son ombre. Le château lui-même abrite une école de peinture et une galerie de tableaux.

A un endroit de la muraille, le gardien-cicérone ne manquera pas de vous montrer une empreinte qui ressemble assez à celle d'un fer de cheval, et alors, pour peu que vous vous y prêtiez et que vous entendiez suffisamment le tudesque, il vous racontera la légende que voici.

Le farouche chevalier Eppelin, de Gailingen, était un ennemi juré de la bonne ville de Nuremberg. Il lui voulait malemort, et bien des fois déjà il lui avait causé de terribles dommages. Un jour cependant, dans une de ses expéditions, il tomba au pouvoir des bourgeois de la ville, et le Sénat, ravi de se venger, prononça contre lui la sentence capitale. En attendant le moment de l'exécution, on enferma le captif dans un des cachots souterrains du château. Or c'était la coutume, en ce temps-là, que les condamnés à mort pussent formuler, avant l'heure fatale, un dernier vœu dont l'acceptation allait de droit. Eppelin demanda donc qu'il lui fût permis de monter encore une fois son fidèle coursier et de le faire caracoler dans la cour. L'écuyer qui partageait sa captivité alla incontinent seller l'animal, et le lui amena. Il eût fallu entendre les hennissements de joie que le cheval poussa en revoyant son maître et en se sentant enfourché par lui. D'abord il se borna à faire tranquillement le tour du préau en reniflant et en s'ébrouant; puis, sous les attouchements insidieux de son cavalier, ses muscles se gonflèrent; un frémissement agita tout son corps; ses sabots commencèrent à battre le sol, et son trot s'accéléra de plus en plus. Bientôt il se cabra légèrement; ses pieds de devant se levèrent, prêts à prendre le galop. Tout doucement alors Eppelin lui éperonna les flancs. Et la bête de faire rejaillir

autour d'elle un tel nuage de poussière et de gravier que les geôliers et leurs aides durent se retirer. La porte, du reste, était bien close ; une évasion n'était pas à craindre. Quiconque cependant eût su lire dans les yeux brillants de l'animal y eût découvert quelque chose d'étrange. Son regard semblait dire : « Quoi ! mon



NUREMBERG. — Entrée du château impérial.

noble seigneur, es-tu donc destiné à périr ici misérablement de la main de ces bourreaux, au milieu de ces vilains ? Ne te porterai-je plus au combat ? Ne t'entraînerai-je plus d'une course effrénée à travers les forêts et les chemins couverts ? Ne recevrai-je plus l'avoine dorée de ta main ? Non, je veux te sauver. Fie-t'en à moi, à mes jarrets de fer. L'impossible, je l'accomplirai. »

A ce moment, comme le fier destrier levait de nouveau ses pieds de devant, les deux éperons du chevalier s'imprimèrent profondément dans ses flancs ; le chevalier

lui-même, retenant son souffle, se pencha sur le cou de la bête, en embrassant sa crinière. Un rapide éclair jaillit du sol, et avant que les gardiens de la prison eussent seulement l'idée de ce qui se passait, l'animal toucha de ses fers le rebord du mur. Ce mouvement n'eut que la durée d'une seconde, juste le temps nécessaire à l'élan le plus formidable qu'ait jamais pris cheval de bataille... Et, d'un bond, le large fossé fut franchi : Eppelin était sauvé. »

Qu'il fait bon, au sortir du sourcilleux *burg* impérial, de s'en aller de nouveau de rue en rue, en furetant par tous les recoins, en musant au hasard à tous les carrefours, en s'arrêtant avec complaisance devant chaque maison historique ou curieuse de la vieille cité! Tenez, nous voici revenus par exemple à la place qui porte le nom d'Albert Dürer. Comme vous le pouvez voir par notre gravure, l'aire est aussi chaotique qu'il est permis de le rêver. A droite, au coin d'un autre *Plätzchen* dit de Pilate, vous apercevez, sous son dais, la statue du chevalier Kœtzel. Ce preux original fit, paraît-il, à deux reprises, le voyage de Jérusalem, à seule fin de mesurer exactement l'antique *Via dolorosa*, c'est-à-dire le chemin que suivit Jésus-Christ, chargé de sa croix, jusqu'au Golgotha; puis, de retour à Nuremberg, il traça entre son logis et le cimetière Saint-Jean une voie de même longueur, dont sept sculptures d'Adam Krafft jalonnent les « stations ».

A gauche de la place s'élève la maison d'Albert Dürer, construction à quatre étages, au toit proéminent, et percée de nombreuses fenêtres.

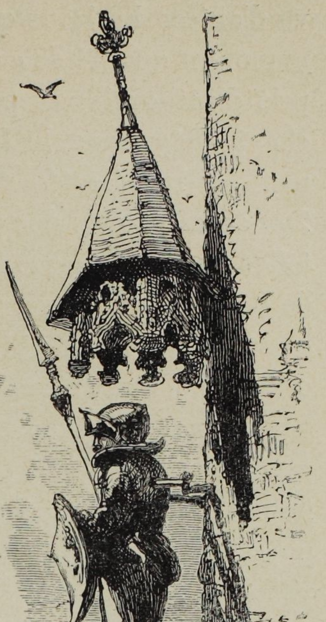
Que vous dirai-je, que vous ne sachiez déjà, de ce grand maître du XVIe siècle, la gloire éternelle de l'école allemande? Ainsi que beaucoup d'artistes de son temps, il fut tout à la fois peintre, dessinateur, orfèvre, graveur et, par-dessus le marché, ingénieur, comme l'était également Michel-Ange. C'est lui qui a achevé ces fortifications de Nuremberg dont vous avez eu de loin l'attirante vision en arrivant en terre franconienne. Son père, qui était orfèvre lui-même, et qui lui donna les premières leçons, était venu s'établir à Nuremberg en l'an 1445.

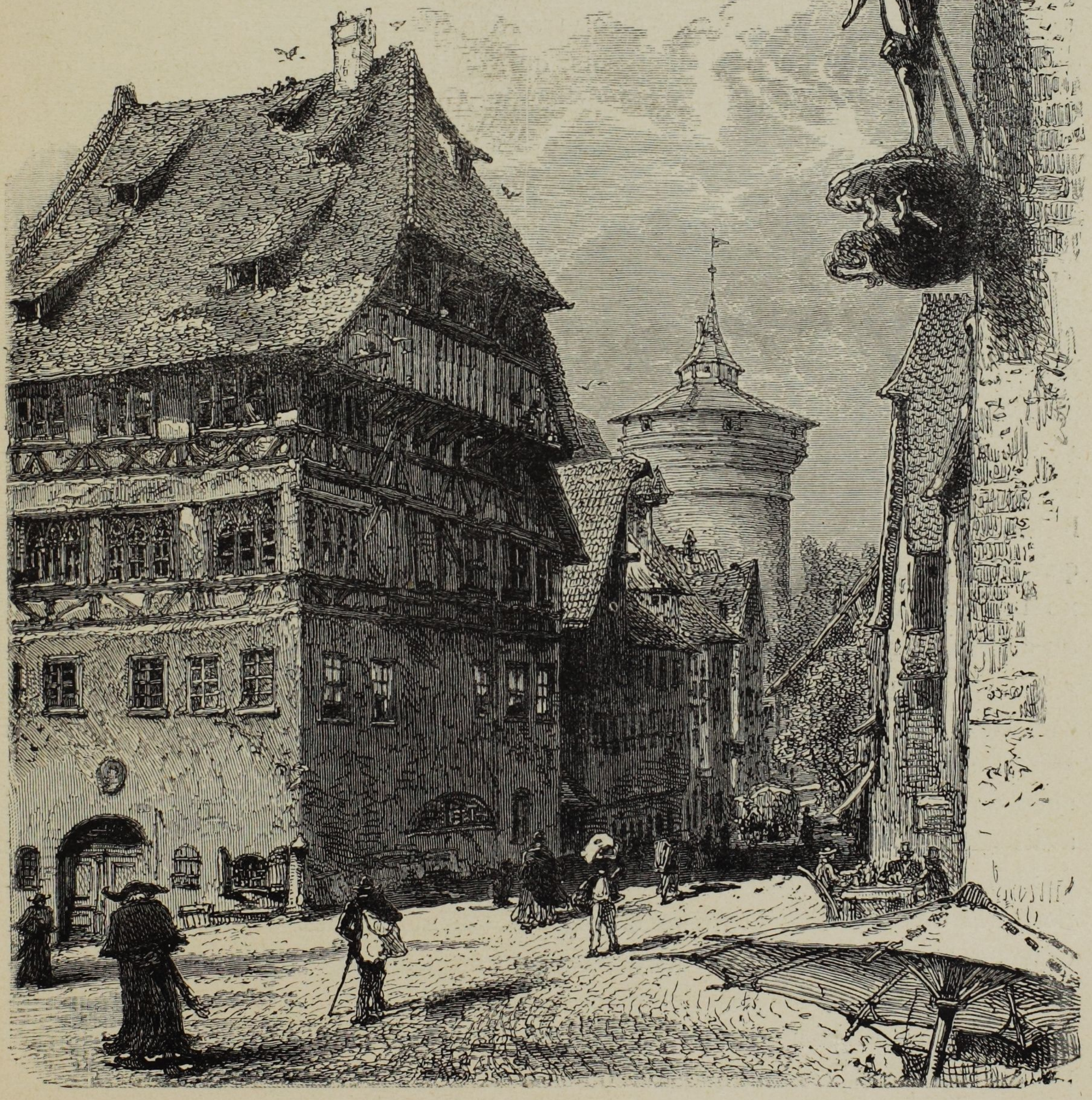
Dürer a, comme de juste, sa statue dans sa ville natale; c'est un simulacre en bronze exécuté d'après le modèle du sculpteur berlinois Rauch, et situé non loin de sa maison. Mélanchton le réformateur a aussi la sienne, près de l'église Saint-Gilles (Ægidienkirche). Enfin, dans ce même quartier qui avoisine la Frauenkirche, vous rencontrerez la maison de Hans Sachs, au rez-de-chaussée de laquelle il y avait, lors de mon voyage, une brasserie. Ce simple *Schuhmacher*, fils d'un tailleur, est, avec Albert Dürer, le plus illustre enfant de Nuremberg.

A l'époque où il naquit (1494), il y avait déjà près d'un siècle que la poésie était descendue de la classe des princes et des chevaliers dans celle des bourgeois et des artisans. Oui, si étrange que semble le phénomène en un âge tout féodal et chez le plus féodal des peuples d'Europe, la littérature s'était démocratisée. Dans les villes libres, telles que Strasbourg, Mayence, Francfort, Nuremberg, il avait surgi des essaims de poètes-ouvriers, qui, sous le nom de Maîtres-Chanteurs (*Meistersinger*), constituaient des corporations ayant leurs rites, leur initiation, leurs degrés universitaires, et jusqu'à leurs signes distinctifs, entre autres une chaîne d'argent avec

un médaillon représentant le roi David Seulement, au lieu d'aller, comme les poètes improvisateurs, réciter, moyennant salaire, leurs vers de château en château et de localité en localité, ils tenaient à honneur de ne point trafiquer de leur muse. Tant qu'ils pouvaient manier le marteau, l'aiguille, le rabot ou la scie, ils restaient fidèles à l'établi ou à l'atelier qui les faisait vivre. Quelques-uns, il est vrai — c'étaient, si vous le voulez, les « bohèmes » de cette nouvelle génération d'inspirés, — versifiaient volontiers au fond des tavernes, en face des pots de bière écumeux. Toujours est-il qu'au XVIe siècle, ces poètes avaient partout remplacé les *Minnesinger* de la période antérieure.

Hans Sachs, le prince de ces Maîtres-Chanteurs, avait





NUREMBERG. — Maison d'Albert Dürer.

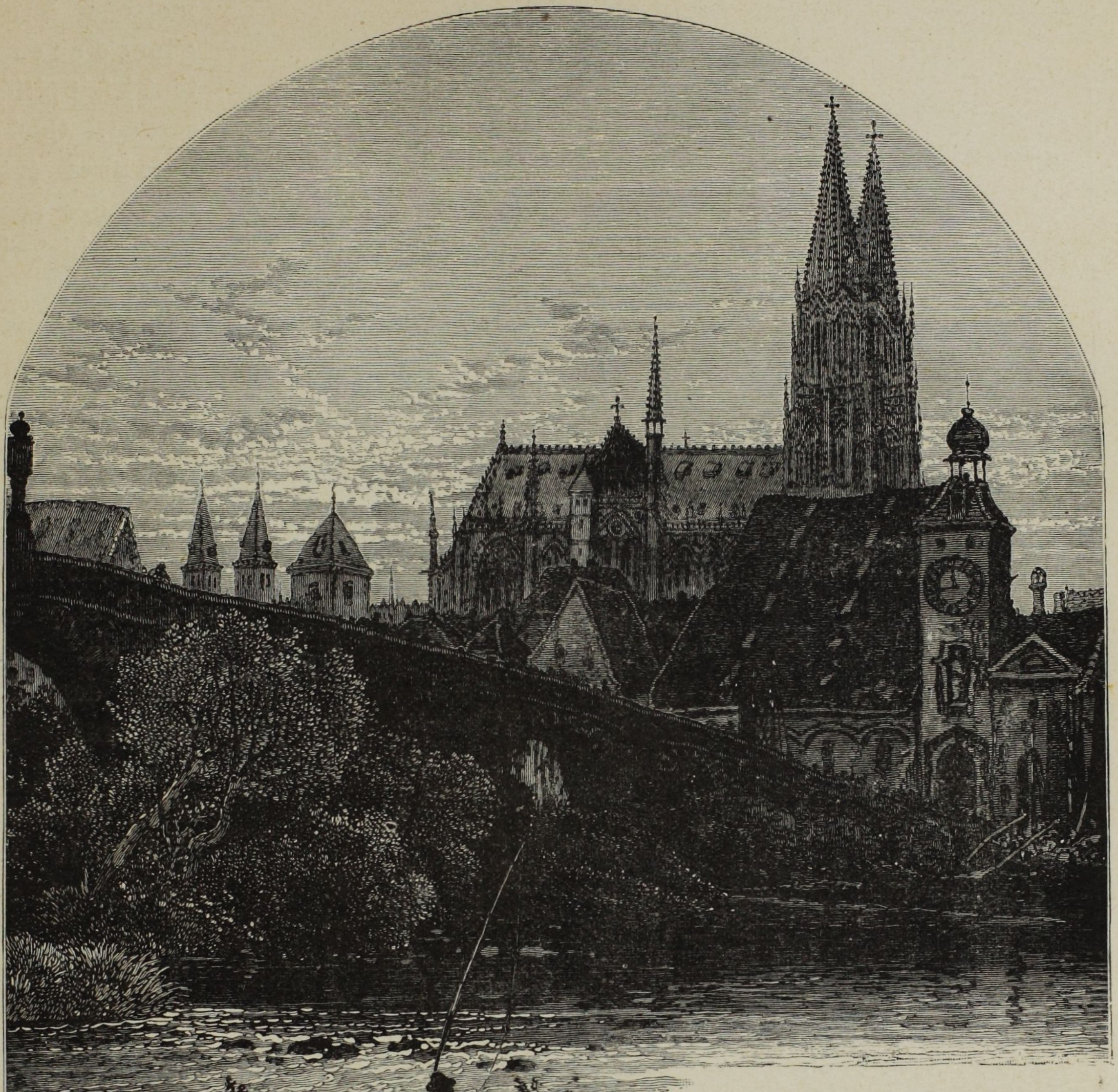
vu d'autres horizons que ceux de la Pegnitz et des campagnes franconiennes. Tout jeune, en qualité de « compagnon », il avait fait son tour d'Allemagne, et il s'était pris d'enthousiasme pour Luther, auquel il a dédié des odes, des élégies et son chant allégorique, le *Rossignol de Wittenberg*. Tout en tirant l'alène et en découpant les lamelles de cuir, il trouva moyen de composer 1 700 contes ou fabliaux, 200 drames, puis des psaumes, des cantiques, des satires de mœurs, des facéties, telles que sa fameuse improvisation : *Comment le diable prit femme :* en tout plus de 6 000 pièces de vers qui, lorsqu'il s'avisa, à soixante-quatorze ans, de réunir ses œuvres, se trouvèrent former la matière de 44 volumes. Calderon et Lopez de Vega ont eu seuls une fécondité comparable.

La naïveté et le naturel, voilà les qualités et le charme de cet écrivain populaire, grâce auquel le goût du théâtre se répandit si bien en Allemagne que princes et bourgeois se mirent à ériger de toutes parts des scènes splendides où l'on jouait des pièces gigantesques entremêlées de chants, qui étaient comme les drames-vaudevilles de l'époque. Après Hans Sachs, il est vrai, l'étoile des *Meistersinger* ne tarde pas à pâlir; le seul nom éminent qu'on trouve à citer parmi eux est celui du notaire Jacob Ayrer, encore un Nurembergeois, qui, de 1575 à 1589, composa, lui aussi, de nombreuses œuvres dans le même genre. Aujourd'hui, la société littéraire la plus connue de Nuremberg, c'est celle des « Bergers de la Pegnitz », qui date du commencement de notre siècle; mais l'humour du vieil âge n'y est plus ; elle ne produit guère, autant que je sache, que des fantaisies ou des pastorales d'un goût assez fade.

De Nuremberg à Ratisbonne, il n'y a que 100 kilomètres, soit un trajet de deux heures environ par les trains express de la ligne Cologne-Vienne. Là nous sommes aux bords du Danube, juste à l'endroit où ce fleuve, ainsi que la Loire à Orléans, décrit sa courbe la plus septentrionale. Parallèlement à sa rive gauche courent des reliefs boisés, de 1 000 mètres environ de hauteur, qui sont les croupes sud de ce massif de Bohême dont nous avons déjà vu le côté nord au Riesengebirge. C'est de ces monts qu'arrive le Regen, cet affluent du Danube d'où Ratisbonne a pris tour à tour son nom romain de *Regina Castra* et son nom allemand de Regensburg. Sur la rive droite, au contraire, s'étend jusqu'au confluent de l'Isar une région plate qu'on appelle le « grenier de la Bavière ».

Ratisbonne, qui n'est plus aujourd'hui que le chef-lieu du cercle bavarois du Haut-Palatinat (Ober-Pfalz), a été pendant cent cinquante ans, de 1663 à 1806, le siège de la Diète germanique. Dès l'époque des Croisades, son immense trafic lui avait valu des richesses inouïes. Grâce à son beau fleuve, qui porte déjà des navires de près de 300 tonneaux, ses bateliers avaient pour ainsi dire monopolisé le transport des denrées d'Occident en Orient, et ses négociants, tout comme ceux de Gênes et de Venise, possédaient des factoreries jusqu'en Asie Mineure. Cette prospérité s'est évanouie depuis des siècles; mais Ratisbonne est toujours une des plus fortes places de l'Allemagne et, ce qui nous intéresse davantage, une cité curieuse par ses monuments autant que par son site.

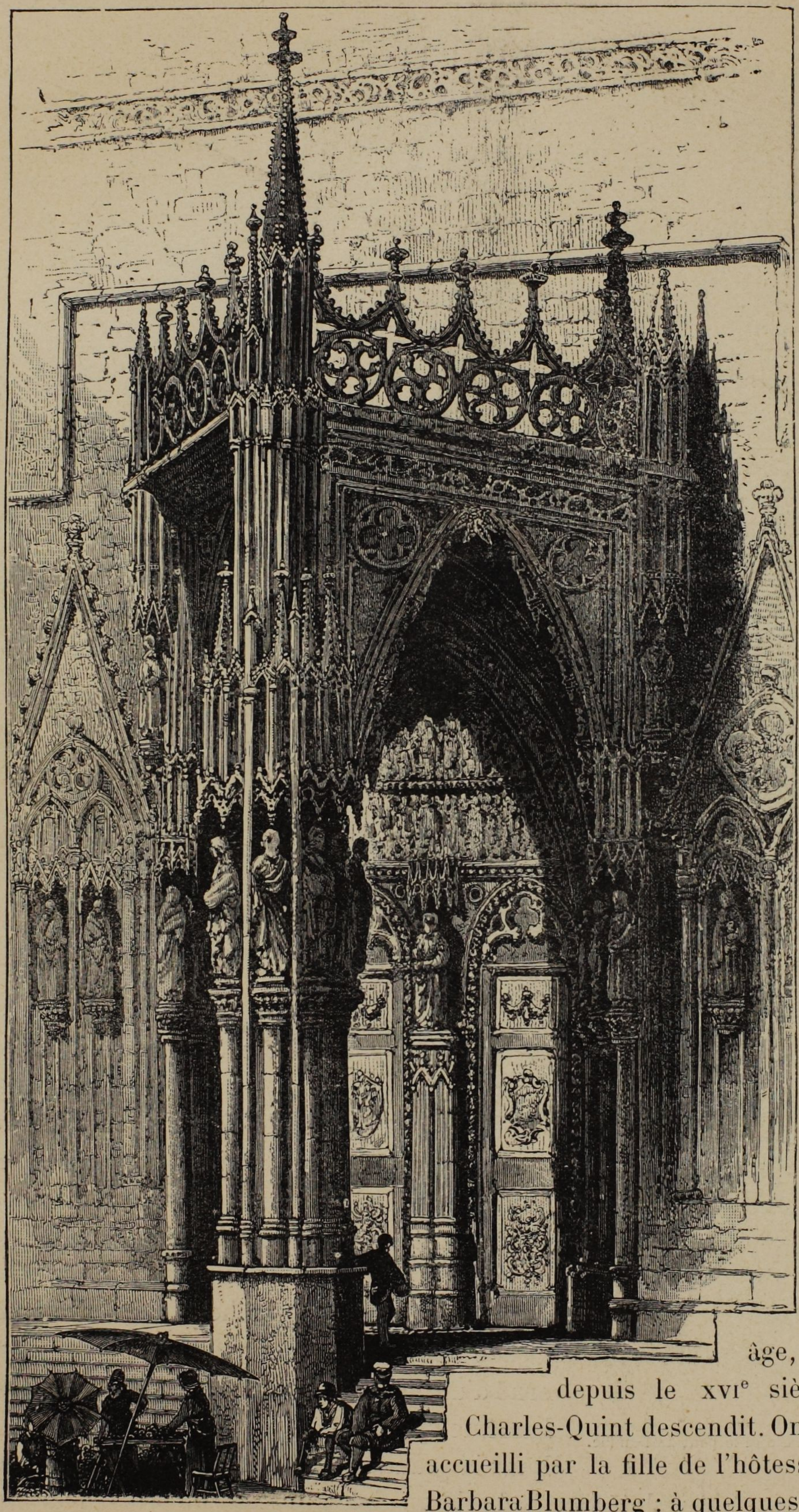
Ses deux reliefs les plus vénérables du passé, c'est d'abord ce magnifique pont



RATISBONNE. — La cathédrale et le pont du Danube.

de pierre à 15 arches, et de 120 mètres de long, qui y traverse le Danube en face du faubourg de Stadt am Hof, et qui date tout simplement de sept cents ans; c'est ensuite, près de ce pont même, cette imposante cathédrale à deux tours, des XIIIe et XVe siècles, avec son porche triangulaire et sa façade à balcon que surmonte un pignon aigu orné d'une tourelle féodale. L'hôtel de ville, de la même époque, a aussi une fort belle façade. Dans la grande salle où s'assemblait autrefois la Diète, vous pourrez voir sculptée au plafond une aigle impériale de proportions gigantesques. Les rues, étroites, désobligeamment pavées en galets du Danube, comme

Arles l'est chez nous en galets du Rhône, sont généralement bordées de hautes maisons à pignons d'un effet tout à fait pittoresque. Quelques-unes évoquent des souvenirs historiques.



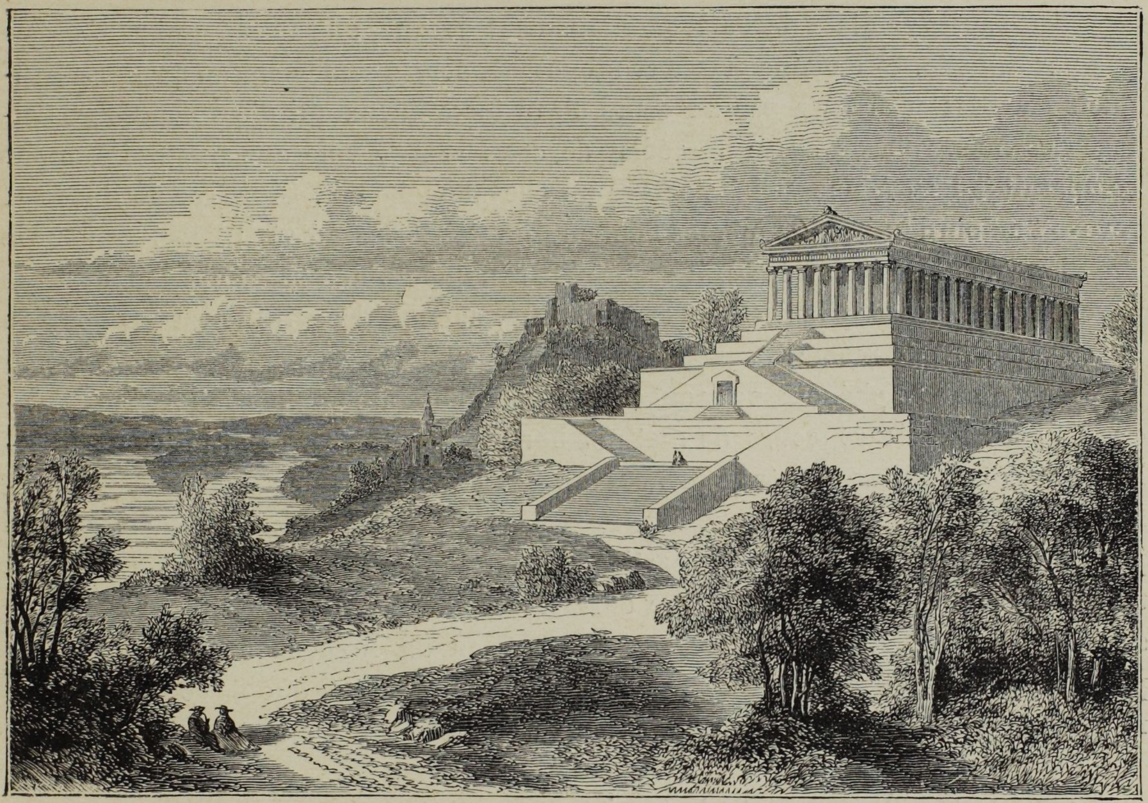
Ratisbonne. — Porche de la cathédrale.

Telle est, par exemple, près du Danube, la maison que Kepler habita pendant deux années, de 1626 à 1628, et, presque en face d'elle, dans la même rue, celle où il mourut en 1630, comme l'indique la plaque commémorative.

Telle est aussi la fameuse auberge de la *Croix d'or*, dite Auberge de l'Empereur (*Kaiserherberge*). Cette construction, pourvue d'une tour massive, et semblable à un *burg* du moyen âge, est une hôtellerie depuis le XVIe siècle. C'est là que Charles-Quint descendit. On sait s'il y fut bien accueilli par la fille de l'hôtesse d'alors, la belle Barbara Blumberg : à quelques mois de là naissait don Juan d'Autriche, le futur vainqueur de Lépante.

Mais la curiosité principale de cette région danubienne, celle qui y attire le plus de visiteurs, c'est la *Walhalla* (Salle des Élus). Elle est à 8 kilomètres à l'est de Ratisbonne, tout près de Stauf auf der Donau (ou Donaustauf), où se trouve la résidence d'été de ces princes de Tour-et-Taxis qui ont également un splendide palais dans la ville. Ce fastueux Panthéon, ce temple de la gloire allemande, érigé de 1830 à 1842 par le roi Louis, notre ennemi acharné, et qui n'est, en somme, qu'un monument de haine à l'adresse de la France, occupe, il faut le reconnaître, un site d'une incomparable grandeur.

La colline du Salvatorberg, au sommet de laquelle il s'élève, tombe ici à pic



ENVIRONS DE RATISBONNE. — La Walhalla.

sur le fleuve; aux environs, rien que des bois, des rochers, des croupes sauvages de montagnes; l'édifice, auquel on monte par 500 degrés de marbre étagés sur les rampes, semble littéralement faire corps avec la nature solitaire et splendide d'alentour. Il est bâti sur le modèle du Parthénon d'Athènes. Au fronton sud sont figurés, sous une forme symbolique, les divers États de l'Allemagne, telle que l'avaient faite, bien entendu, les traités de 1815. Sur le fronton nord est représenté le premier trophée du monde germanique, l'écrasement des légions de Varus par le chef Hermann (Arminius). Ce héros barbare a en outre, depuis 1870, sa statue colossale sur une montagne voisine de Detmold, dans cette région forestière des Chérusques où paraît avoir été livrée la terrible bataille de l'an 9 après Jésus-Christ, dont le souvenir couvrit de deuil toute la fin du principat d'Auguste. Entrez dans le sanctuaire : tout n'y est que marbre et métal précieux. A la voûte de la salle, des étoiles étincel-

lent dans des caissons d'azur; le long des parois sont rangés sur trois lignes les bustes et les statues des grands hommes, assemblée un peu étrange il est vrai, où, à la suite d'Arminius, qui commande, à l'ancienneté, toute la file, on voit Astaulfe, Odoacre, Théodoric, Alboin, Genséric et Sainte Élisabeth de Hongrie.

Si nous continuons notre course au sud du Danube et de Ratisbonne, nous atteignons bientôt la vallée de l'Isar, la grande rivière bavaroise qui s'échappe plus haut des gorges du Tyrol et sur laquelle est assise la ville de Landshut. Là le terrain commence à s'élever en pente douce pour former des collines de sable revêtues d'une végétation assez pauvre, au delà desquelles on débouche sur Munich.

Cette autre capitale de l'art, politiquement déchue, elle aussi, ne brille certes pas par son site. Une plaine glacée et monotone, semée seulement de quelques bouquets d'arbres et arrosée par un cours d'eau torrentueux qui n'est bon qu'au flottage des bois, voilà le cadre immédiat de cette grande ville que Gustave-Adolphe comparait jadis « à une selle d'or sur un cheval maigre ». Si le roi de Suède la revoyait aujourd'hui de ces mêmes hauteurs du Geisterberg d'où il l'aperçut pour la première fois le 17 mai 1632, il trouverait sans doute que sa campagne n'est pas devenue plus riante qu'autrefois; en revanche, comme il se frotterait les yeux au spectacle de la cité même!

On connaît le phénomène inouï de métamorphose accompli ici, en moins de cinquante ans, avec le concours de maîtres hors ligne, Klenze, Schwanthaler, Kaulbach, Schnörr et Hess, par trois princes amis de l'art et du faste, Louis I[er], Maximilien II et Louis II. A la vieille ville moyen âge de Henri le Lion a succédé, comme par enchantement, un immense pastiche de l'antiquité et de la Renaissance, tout un poème d'érudition archéologique enrichi d'illustrations composites, où chaque style, chaque monument célèbre reparaissent en un luxueux spécimen. Que de pierres équarries et sculptées, que de bronze coulé et ciselé, que de couleur broyée représente cette gigantesque et royale entreprise de contrefaçon architecturale!

C'est sur la rive gauche de l'Isar, dans le faubourg Max, comme on dit là-bas, qu'a surgi cette ville-musée, où le touriste retrouve à chaque pas une réminiscence de l'art égyptien, une décoration copiée de Pompéi, un fac-similé d'un édifice de l'Hellade, de l'Italie ou de l'Orient. Qui n'a entendu parler de cette fameuse villa que l'empereur Hadrien s'était fait bâtir près de Tibur, et des ruines de laquelle ont été exhumés tant de chefs-d'œuvre, la Vénus de Médicis entre autres, l'Antinoüs, les Centaures de marbre du Capitole? Dans un périmètre de près de 10 milles, on y voyait comme un abrégé des merveilles du monde alors connu : le Lycée, l'Académie, le Pœcile d'Athènes, le Sérapéon de Canope, la Vallée de Tempé, etc. Sur un plan différent, et avec infiniment plus d'apparat, le Munich moderne a réalisé la même fantaisie et la même gageure.

Regardez la Nouvelle-Résidence royale : elle rend, ou aspire à rendre, le palais Pitti de Florence. Entrez, de là, dans le Hofgarten : vous trouverez au centre le temple de la Fortune, sur deux des côtés, des galeries de 660 mètres de long où d'interminables fresques vous représentent, outre des scènes historiques, tous les

lieux célèbres de la Grèce, de l'Italie, de la Sicile; sur un troisième côté, le Palais des Fêtes avec ses salles aux peintures genésiaques, symboliques, mythiques, synthétiques, salles des Ancêtres, du Moyen Age, des Nibelungen, des Argonautes, d'Hésiode, et une chapelle qui se pique de reproduire Saint-Marc de Venise; sur un quatrième côté enfin, vous apercevrez un portique qui vous rappellera la Loggia de' Lanzi.

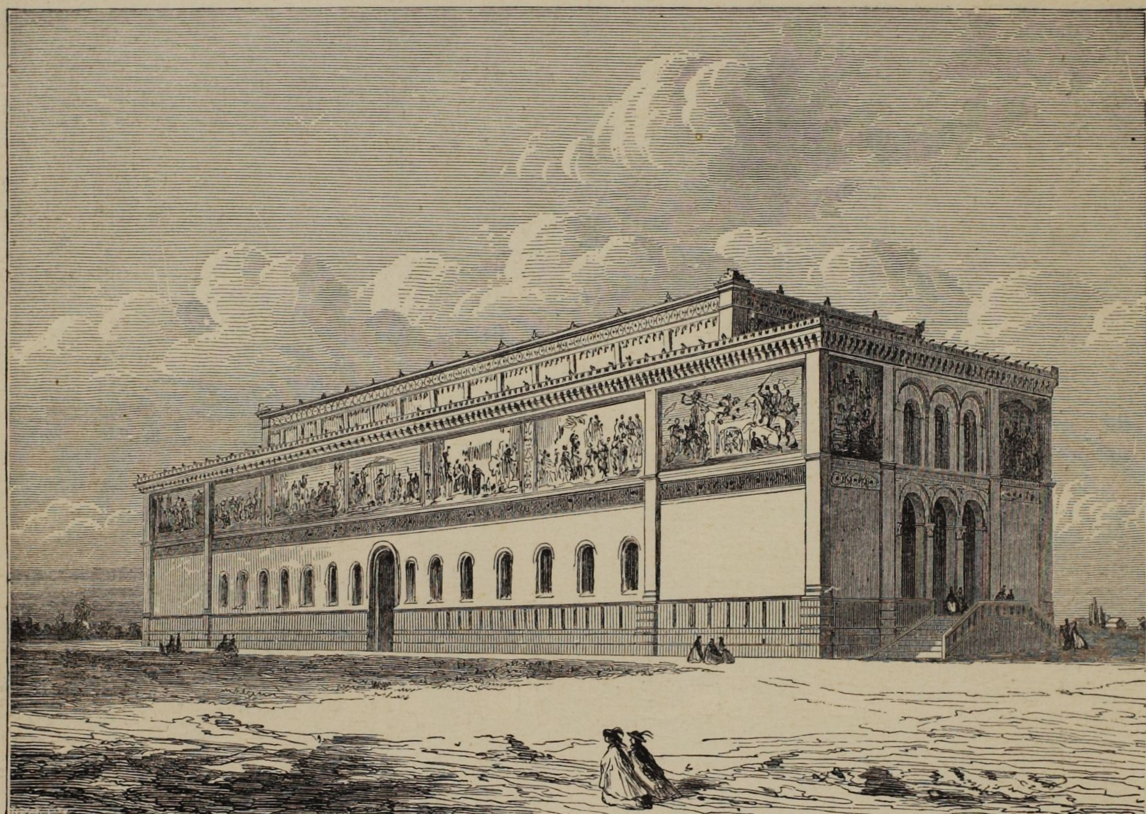
Dans ce même quartier, où s'alignent les plus belles rues de la ville neuve, la Ludwigstrasse, la Sonnenstrasse, la Brienerstrasse, la Residenzstrasse, etc., voici encore



MUNICH. — Le Siegesthor (Porte triomphale).

les Propylées de l'Acropole d'Athènes, voici l'Académie des Beaux-Arts, qui est dans le style de la Renaissance italienne; voici, côte à côte, ces deux vastes musées de peinture, l'ancienne Pinacothèque, un plagiat des *palazzi* romains, la nouvelle Pinacothèque, frappée à l'effigie byzantine; puis, tout près de l'inoubliable brasserie du Lion (*Lœwenbrau*), aussi chère peut-être au vrai Munichois que les plus grandioses rénovations de l'art, ce splendide musée de sculpture auquel, pour continuer de gréciser, on donne le nom de Glyptothèque. Il renferme, entre autres curiosités, les précieux « marbres d'Égine », enlevés au fronton du temple de Minerve en cette île. Allez voir aussi, à l'extrémité de la rue Louis, cette porte triomphale, le *Siegesthor* : c'est tout simplement une copie de l'Arc de Constantin à Rome, comme la basilique de Saint-Boniface, près des Propylées, est une réduction de Saint-Paul-hors-les-Murs. Et partout des fresques à profusion, des « kilomètres de fresques »;

partout, sur les places, dans les jardins, le long des avenues, une débauche de statues de marbre ou de métal, aux dimensions parfois colossales. La plus colossale de toutes se trouve pourtant en dehors de la ville, sur une vaste prairie, la Theresenwiese, qui sert de champ de manœuvre et de courses. Là, sur une éminence artificielle, au-devant du Portique de la gloire (*Ruhmeshalle*), sorte de Walhalla exclusivement bavaroise, ornée de quarante-huit colonnes doriques, on a érigé une *Bavaria* de bronze, à l'allure triomphante et martiale, qui, sans être tout à fait de la taille du saint Charles Borromée d'Arona (lac Majeur), n'en mesure pas moins



MUNICH. — La nouvelle Pinacothèque.

19 mètres de haut, y compris la main levée qui tient la couronne, et repose sur un piédestal de 9 mètres. Un escalier conduit au sommet de cette *Bavière* gigantesque dont la tête, garnie de bancs de bronze, peut contenir cinq ou six personnes à la fois.

Que reste-t-il, au milieu de tout cela, du bon vieux Munich d'autrefois, *München der guten alten Zeit*? Bien peu de chose, comparativement : la porte de l'Isar (Isarthor), un débris des remparts du XIVe siècle, dans les donjons de laquelle se tenaient les surveillants du péage ; une vénérable église, la Frauenkirche, qui, malgré sa structure massive et les toits en forme de melon dont sont coiffées ses deux tours inachevées, n'en est pas moins un vaisseau gothique devant lequel on s'arrête volontiers ; le *Schrannenplatz* enfin, ou Marché aux grains, orné d'une colonne en marbre rouge dite Colonne de Marie (*Mariensäule*), et encadré de quelques

vieilles maisons qui ont pu voir les tournois célébrés jadis sur cette place, où le gibet fonctionnait aussi à ses heures. Avec l'ancien *Rathhaus* et deux ou trois autres églises, datant de l'époque où Munich, tant pour sa ferveur anti-réformiste que pour sa nombreuse population d'ecclésiastiques et de moines, avait mérité le surnom de « Rome allemande », voilà tout ce que la ville de l'Isar a gardé de l'âge lointain où elle n'était que le chef-lieu d'un simple duché, non encore promu à l'électorat.

Lui ferons-nous le tort de la quitter sans mentionner, au moins en passant,

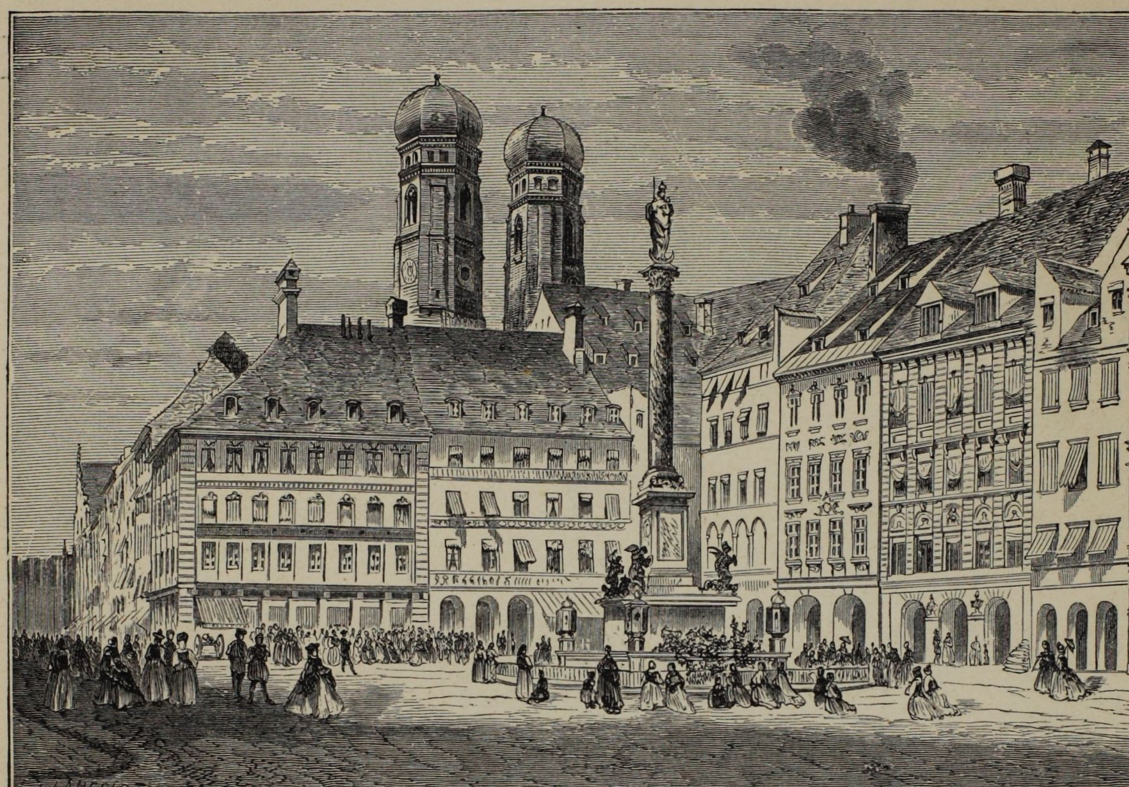


MUNICH. — Statue de la Bavaria.

le plus beau peut-être de ses décors, un décor tout extérieur, il est vrai, où l'art humain n'est pour rien, qui a préexisté et qui survivra à toutes les merveilles créées par le faste aidé du génie, et dont on a la lointaine vision quand, d'une des tours de Munich, on promène ses regards sur l'horizon sud? Ce décor, vous savez quel il est. Ce sont ces Alpes calcaires du Tyrol qui se dressent entre la Bavière et la vallée de l'Inn et dont les sommets, hauts de 2 500 mètres et plus, portent une couronne de neiges et de névés. Vous savez aussi quel charmant semis de lacs se cache au pied nord de ces monts ou dans les cirques du relief : en deçà de l'Isar, le Walchensee ; au delà, le Schliersee et le Tegernsee, séparés par une arête agreste de 1 200 mètres d'élévation, du haut de laquelle on aperçoit les rochers du Gamsjoch, les glaciers de l'âpre Zillerthal, et, plus à gauche, au midi, la corne des Tre Signori où s'amorce la chaîne carinthienne des Tauern. Puis la série de bassins idylliques se continue

par le Würmsee et le Chiemsee, les plus rapprochés de Munich, et, plus loin, par le Kœnigssee, que domine l'énorme Watzman à la double corne.

Le massif tyrolien, nous le parcourrons en allant du lac de Constance à Inns-



MUNICH. — Le Schrannenplatz et la colonne de Marie.

bruck; quant aux coupes lacustres qui s'étalent sous son revers septentrional, il nous faut renoncer à les visiter. C'est un crève-cœur; mais qu'y faire? le monde est trop grand et ce livre est trop petit. Notre étape obligatoire, pour l'instant, c'est de regagner au nord le Danube, dont le sillon supérieur va nous mener à la Forêt-Noire.



SITE DE LA FORÊT-NOIRE.

XXIV

AUX SOURCES DU DANUBE — TRAVERSÉE DE LA FORÊT-NOIRE DE WILLINGEN A FRIBOURG-EN-BRISGAU — ENTRE VIEUX-BRISACH ET MAYENCE LE RHIN HÉROIQUE, CHATEAUX ET LÉGENDES

Nous sommes à Ulm, la plus importante place danubienne en amont de Ratisbonne. Cette cité souabe a eu autrefois plus de 100 000 habitants; elle n'en compte guère aujourd'hui que 40 000. C'est, avant tout, un camp retranché, dont l'office est de barrer aux armées venant de l'ouest le chemin de Munich et de Vienne. Quelques vieilles maisons de bois, d'antiques échauguettes, une immense cathédrale, qui devait, d'après le devis primitif, humilier le *Münster* de Strasbourg, voilà, en dehors du Danube, ses curiosités principales. Mais c'est le Danube qui nous intéresse ici avant tout.

Les grands fleuves sont des personnages historiques; à ce titre, ils ont quelque chose du prestige qui s'attache pour nous aux grands hommes. Nous aimons à savoir d'où ils sont sortis, à les reprendre à leur berceau même, à écouter leurs premiers vagissements, à les suivre dans la période obscure qui a précédé le rayonnement de

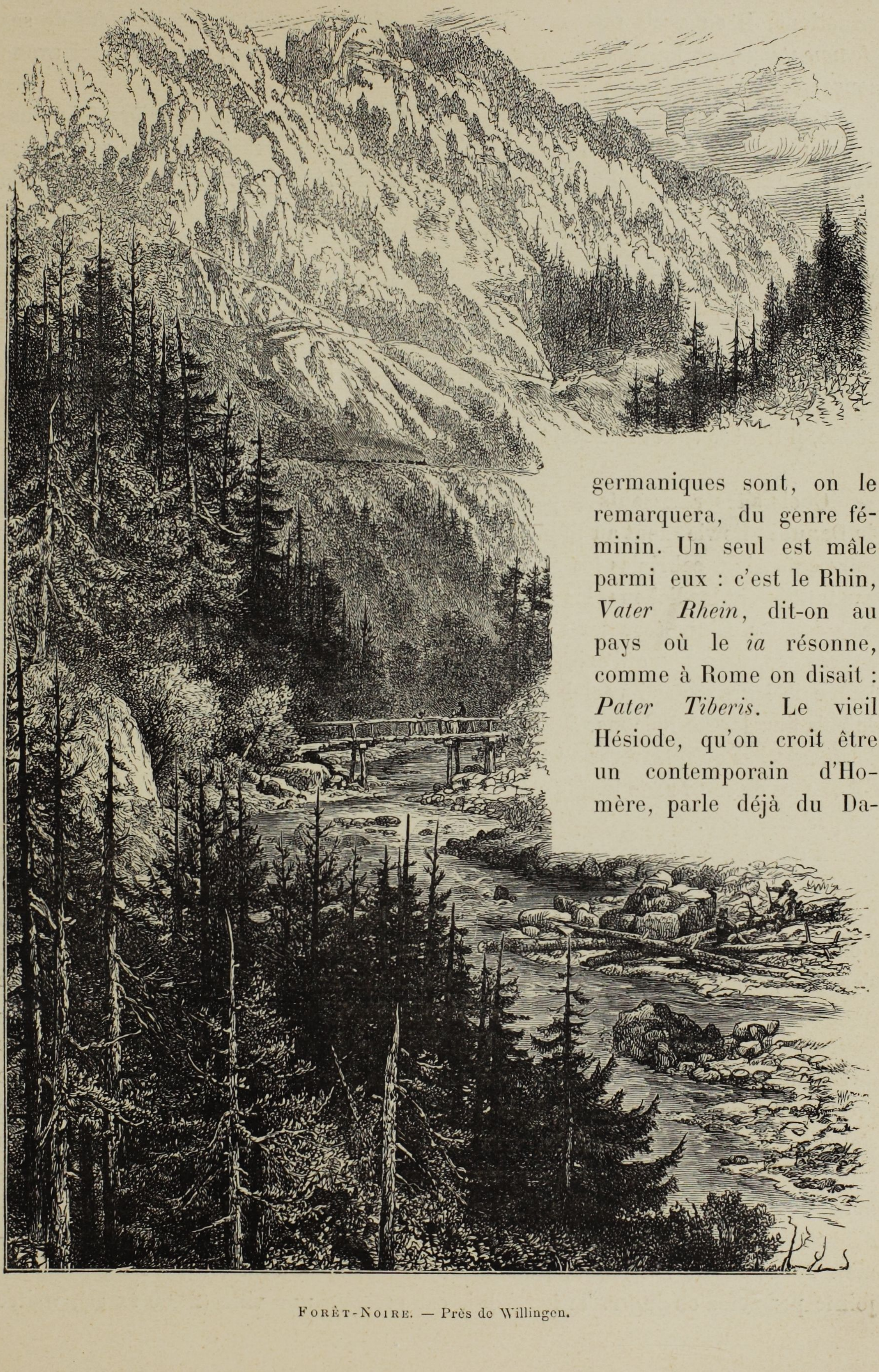
leur gloire. Au pont d'Ulm, à la limite du Wurtemberg, le Danube n'est encore qu'un tout petit garçon. Cet immense fleuve qui, dans son trajet de 2800 kilomètres, le double de celui du Rhin, arrose tour à tour des contrées germaniques, magyares, slaves, roumaines, bulgares, et unit l'Occident à l'Orient, a ici 50 mètres au plus de largeur. Déjà cependant, grâce à l'afflux de la rivière Bleue (la *Blau*), qui lui arrive à gauche d'une vallée, il est de force à porter de gros chalands marchant à la rame. Pour achever de devenir adulte, il n'attend plus que la généreuse infusion d'ondes alpestres dont le Lech, l'Isar, l'Inn, et autres torrents issus du Tyrol, le gratifieront à son passage en Bavière.

Suivons à contre-courant ses méandres. A Donauwœrth, il a commencé d'infléchir au sud-ouest; au delà d'Ulm, ce changement de direction s'accentue encore; de plus en plus, le sillon que le fleuve dessine le rapproche du lac de Constance et du Rhin. Sur ses bords, désormais plus de grandes villes : Sigmaringen, l'ex-chef-lieu, aujourd'hui prussien, de la principauté de Hohenzollern, Wildenstein, Höchstedt, Tüttlingen, la cité coutelière, ne sont que de modestes localités dont le rôle peut être passé sous silence. Le Danube lui-même n'y est plus qu'une humble riviérette coulant solitaire par des cluses de rocher que trouent de jolis vallons ombragés de bouleaux et de hêtres. Bientôt même il va se diviser, et dans cette dispersion de ses ondes, sa trace se trouvera comme perdue.

Nous voici en effet à Donaueschingen, petite ville du cercle badois de Willingen, peuplée de 3 500 âmes et renommée pour ses nombreuses brasseries. Là, au milieu de la cour de la résidence du prince de Furstenberg, jaillit une source calcaire qu'on a enfermée dans un bassin de marbre et dont le touriste puise l'eau avec un gobelet. On la regarde généralement comme la véritable « tête » du Danube. Elle n'est pourtant qu'un des trois ruisseaux qui, en se confondant un peu plus en aval, près du village de Pforen, constituent le tronc initial du fleuve. Les deux autres jaillissent à plusieurs lieues de là, des flancs de la montagne de Triberg. Ce sont la Brigach et la Brege. La première vient du nord et sort de terre sur la Sommerau; la seconde, la plus éloignée de Donaueschingen, naît à l'ouest sur le Hausebene, à une altitude de 875 mètres, et, prenant sa course derrière Fürtwangen, dévale à son tour par les pentes, grossie en chemin de *bachs* jaseurs, et, comme elle, abondants en truites. C'est donc, en réalité, cette dernière qui est la gerbe mère du Danube. L'été, il est vrai, à ce qu'on prétend, la Brigach et la Brege sont parfois presque à sec. Pour moi, je les ai vues en plein mois de juillet aussi vives et aussi pétulantes que le furent jamais riviérettes de montagne. La fontaine du château, au contraire, ne tarit jamais.

A voir néanmoins, au fond de son puits, où l'on descend par un escalier, cette source princière qui paraît dormir et que nul frémissement perceptible n'agite, on ne croirait pas que son eau est mouvante. C'est pourtant bien une rivière qui prend naissance dans ce sombre bassin; ses ondes d'abord roulent souterrainement; puis, à 300 mètres de distance environ, rendues à la liberté et au jour, elles rejoignent le courant de la Brigach, qui, elle-même, un peu plus en aval, se déverse dans le lit de la Brege son aînée.

L'*Ister* des anciens est devenue la *Donau* des Allemands; tous les gros fleuves germaniques sont, on le remarquera, du genre féminin. Un seul est mâle parmi eux : c'est le Rhin, *Vater Rhein*, dit-on au pays où le *ia* résonne, comme à Rome on disait : *Pater Tiberis*. Le vieil Hésiode, qu'on croit être un contemporain d'Homère, parle déjà du Da-



FORÊT-NOIRE. — Près de Willingen.

nube « aux belles ondes ». L'historien grec Hérodote, qui vivait au temps des guerres médiques, le mentionne également, et, au cours de ses longues pérégrinations, il en avait même vu la partie inférieure. César, au livre VI de ses *Commentaires*, se borne à le citer sous le nom de *Danubius*, que nous lui avons conservé.

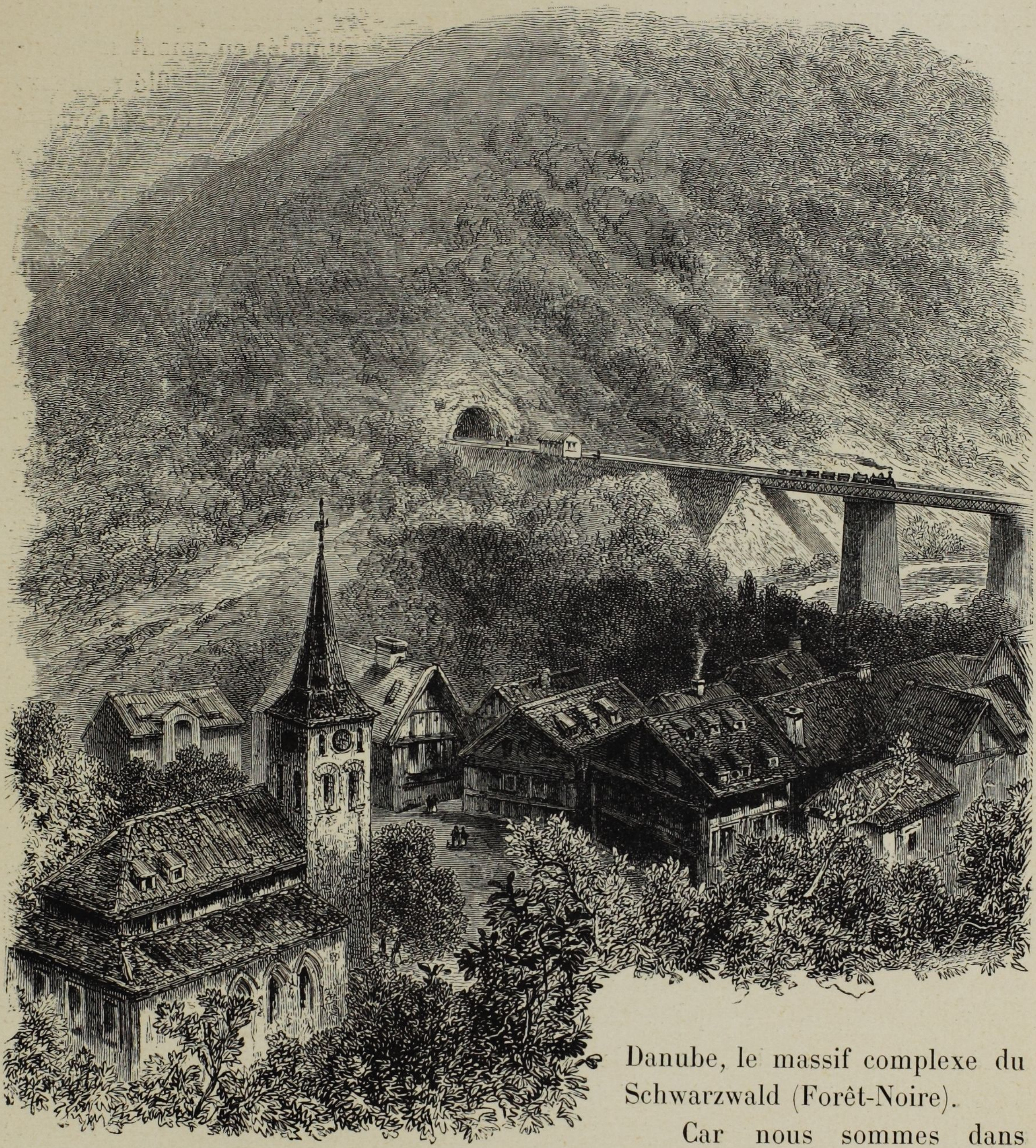
Ce furent les légions de Tibère qui l'explorèrent pour la première fois. Jusqu'au IIIe siècle pourtant, on n'eut qu'une notion peu exacte de son cours. Les Romains, bien entendu, l'avaient divinisé, comme le Rhin, et ils lui avaient élevé des autels, ainsi que le prouvent des inscriptions retrouvées à Donaueschingen et datant de l'an 954 de la fondation de la ville éternelle. Le dieu du fleuve, très vénéré à Rome, figure sur beaucoup de monnaies et de tables votives : tantôt c'est un vieillard barbu, à la tête penchée, aux vêtements à longs plis, reposant sur un monstre marin, et ayant à côté de lui ses attributs sacro-saints ; tantôt il porte la moustache ; sa tête est couronnée de roseaux, le haut de son corps légèrement redressé, son bras droit appuyé sur une cruche renversée d'où l'eau coule ; de la main droite, il tient le trident de Neptune.

Quels sites ravissants et pleins de poésie réfléchissent les ruisselets naissants du Danube ! Ils viennent au monde au sein des montagnes ; ils ont pour témoins de leurs enfantines cabrioles les rocs humides que la mousse enlace, les noirs sapins que treillissent les lichens, les clairs bouleaux dont les branches retombent toujours frémissantes. D'une terrasse et d'un vallon à l'autre, ils entendent tinter les clochettes des troupeaux qui paissent les gazons de l'alpe nourricière, et de la mignonne écume de leurs ondes ils éclaboussent gaiement les poutres brunies des jolis chalets de bois aux larges balcons. Peut-être, à 700 lieues de là, au milieu des steppes et des marécages qu'il traverse au terme de sa course, le Danube, vieilli et morose, rêve-t-il encore de cette zone idyllique et de ces doux paysages forestiers qui ont souri à ses premiers pas.

A deux kilomètres environ de Willingen, charmante petite ville de 4 500 âmes, située encore à 760 mètres au-dessus de la mer, et que baigne la Brigach à peine née, une autre rivière, le Neckar, fait aussi ses débuts par le monde. Mais sa carrière, à elle, n'est pas longue. Au lieu de tourner tout de suite le dos à son berceau, pour s'en aller, comme le Danube, vaguer aux confins extrêmes de l'Europe, elle reste près du sol natal ; elle se borne à le contourner, à l'étreindre pour ainsi dire filialement dans un court circuit à l'est et au nord, pour s'en revenir, après un voyage de 340 kilomètres au plus, rallier à Mannheim le grand fleuve au miroir duquel elle retrouve encore un reflet tout frais de la contrée où elle a vu le jour. Laissons-la s'engager dans sa riante vallée, vers Rottweill, Tubingue et Heilbronn, et, par un raccourci au sud-ouest, marchons, nous aussi, sur le Rhin, en explorant, de Hornberg et de Triberg à Fribourg-en-Brisgau, quelques recoins du pays badois.

Hornberg, où passe le chemin de fer de Kehl à Constance, n'est qu'une bourgade du cercle de Willingen, mais combien délicieusement située ! La gravure ci-jointe permet d'en juger. Triberg, lui, est presque une ville (2 200 âmes), visitée

surtout pour sa belle cascade qui tombe de rocher en rocher au milieu d'un bois de sapins, et pour sa montagne, fameuse comme lieu de pèlerinage. Près de là s'ouvre la vallée de la Kinzig, une des brèches transversales qui échancrent, du Rhin au



Forêt-Noire. — Hornberg.

Danube, le massif complexe du Schwarzwald (Forêt-Noire).

Car nous sommes dans la Forêt-Noire, un pendant des Vosges alsaciennes au delà du vaste fossé du Rhin, une contrée toute noire en effet par ses immenses forêts de conifères, mêlés de hêtraies non moins admirables. Les pins surtout y sont superbes ; les plus beaux, qui atteignent 25 et 30 mètres de haut, sont désignés sous le nom de *Holländer*, parce que le Rhin les transporte en Hollande pour y servir aux constructions navales. Grosse affaire que d'abattre ces arbres et surtout de les amener aux rivières. En Alsace, on a recours au *schlittage* ; des traîneaux de bois, halés

par des hommes, glissent sur des chemins de madriers établis du haut en bas des montagnes ; mais, ici, les pentes sont trop raides, entrecoupées de trop de précipices, pour qu'on puisse user de ce procédé. On y supplée au moyen du *flottage*. Des bassins-réservoirs avec des digues munies d'écluses sont installés à la partie supérieure des torrents qui dévalent des hauteurs ; il suffit d'ouvrir ces barrages qui ferment tout un sillon de vallée, pour que les troncs et les bûches accumulés en amont se précipitent avec fracas, comme une sorte d'avalanche solide, à travers le défilé rocheux. Cette descente vertigineuse s'appelle la *Schwellung*. Des torrents supérieurs, la masse arrive aux rivières, qui, d'une allure plus paisible, véhiculent le tout aux stations des sociétés exploitantes. Là, il ne reste plus qu'à repêcher toutes ces pièces flottantes pour les amener aux scieries chargées de les débiter en planches ; après quoi billes ou troncs entiers, réunis en radeaux, forment ces immenses *trains*, parfois longs de 5 à 600 mètres, qu'on voit descendre majestueusement le cours du Rhin, régis par des nautoniers-flotteurs, en gilet rouge et en veste de toile.

L'autre industrie de la Forêt-Noire, c'est, on le sait, la fabrication des *coucous*. Ce sont surtout les habitants des hauteurs qui s'occupent de confectionner ces horloges de bois à sonnerie mélodieuse, dont quelques-unes sont de vraies merveilles d'invention et de mécanique. Montez sur un de ces plateaux solitaires qui se cachent derrière les épaisses futaies de sapins et de mélèzes : au milieu de prairies et de cultures, vous y trouverez un chalet couvert de chaume ou de bardeaux, avec un pignon en saillie, une galerie extérieure de balcons, des châssis métalliques aux fenêtres : c'est un atelier d'horlogerie. Là, tout le monde, hommes et femmes, manie un des outils du métier, scie, découpoir, lime, ciseau. Celui-ci taille ou sculpte la cage de l'ingénieuse machine ; celui-là lisse les roues d'engrenage ; un autre cisèle ou peint les cadrans, un autre encore fabrique les aiguilles, les spiraux, les cylindres. Et tous vivent de leur labeur harmonique, où chacun, en son genre, fait œuvre d'artiste.

L'hiver, sans doute, la vie est triste sur le plateau. Dès le mois d'octobre, la neige y tombe, et les vents s'y déchaînent avec une furie dont les gens d'en bas n'ont qu'une faible idée. Les hôtes du rustique chalet n'en ont cure. Par sa construction même, le logis est une sorte de *blockhaus* contre le froid. Encapuchonné dans son épaisse coiffe de paille renforcée de tuiles ou de lamelles de bois, protégé en haut par ses grands pignons, en bas par le chevronnage de sapin ou de hêtre qui surplombe la façade tout entière, il se rit de la noire bise qui mugit et des blancs flocons qui déferlent. Et puis il y a le poêle de fonte ou de faïence, le poêle gigantesque dont la large bouche bâille au rez-de-chaussée, et dont le tuyau s'engouffre dans un vaste manteau de cheminée traversant tout le grenier pour aller ressortir au-dessus de la toiture.

Malgré tout cela, je le répète, la vie alors n'est pas gaie pour les habitants du plateau. Mais, dès que les premiers souffles du renouveau y ont « mangé » la couche de frimas, quelle reviviscence merveilleuse ! Tout renaît à l'entour comme par enchantement. En quelques semaines, l'arène glacée redevient un ravissant Eden où croissent à l'envi les herbes et les fleurs. Les troupeaux sortent des étables pour brousser par les pacages embaumés ; les oiseaux recommencent leur concert prin-



Forêt-Noire. — Cascade de Triberg.

tanier dans les branches reverdissantes des grands arbres. Et les fenêtres de la maison de bois de se rouvrir, et la petite colonie de travailleurs de se remettre à besogner, comme elle faisait au soleil d'antan, en respirant l'arome des bois résineux, en écoutant les poules qui gloussent, les coqs qui chantent, les vaches paissantes qui agitent leurs « sonnailles », et le ruisseau qui gazouille de plus belle sur son lit brillant de cailloutis.

Et nul besoin, pour les gens de céans, de recourir au monde extérieur. Tout à côté d'eux, sur l'aire défrichée de la terrasse, poussent l'orge, l'avoine et le seigle; des pommes de terre, à foison; du chanvre en quantité suffisante pour qu'on en fabrique la toile du ménage. Les arbres fruitiers non plus ne manquent pas; le prunier donne ses fruits en été, le poirier sa récolte automnale, le cerisier, ami des agrestes hauteurs, sa provision de kirsch odorant. Et l'on a par surcroît le bois, qui abonde, le lait, le beurre, le fromage, qui surabondent par-dessus toutes choses, sans compter le miel que fournissent les industrieuses abeilles du rucher. Ah! la douce existence, exempte de soucis et de songes ambitieux, et comme les jours, dans ce paisible nid, s'envolent plus vite que l'homme ne le voudrait, au tic tac infatigable de l'horloge où se dandine le lourd balancier!

Des sources du Danube au Feldberg, la plus haute cime de la Forêt-Noire (1 495 mètres), il n'y a, pour ainsi dire, qu'un pas. Située en face du ballon alsacien de Guebwiller, sur le chemin de Fribourg-en-Brisgau à Schaffhouse, cette sommité est gravie chaque année par des milliers de promeneurs. Une tour de 12 ou 13 mètres de haut couronne son arête terminale, sur laquelle il y a, par surcroît, un restaurant bienvenu du touriste. Si le front de la montagne est nu, ses flancs, en revanche, sont couverts de pâtis nourrissant 2 000 têtes de bétail et de jolis lacs solitaires. A son pied sud-est se trouvent, dans un site délicieux, au bord de la Schwarzach, les débris du fameux couvent de Saint-Blaise (Sanct-Blasien), qui date, dit-on, du xe siècle. Il abritait jadis une école monastique renommée pour son érudition et dont le chef avait le titre de prince. L'église seule est restée debout. Elle a un dôme imité de celui de Saint-Pierre de Rome et un vestibule soutenu par de gigantesques piliers de granit.

Il est temps maintenant de filer sur Fribourg, par cette pittoresque vallée de la Dreisam qui, avec le sillon de la Gutach, dirigé en sens opposé, forme, du côté du nord, la base du grand triangle rhénan dont Bâle occupe au sud le sommet. Au point où nous la prenons, cette vallée n'est d'abord qu'un étroit défilé, où la rivière et la route ont juste la place de se faufiler. Un pan de ciel au-dessus de sa tête, voilà tout ce qu'on aperçoit du monde en dehors des âpres murs de rocher qui enserrent la cluse à droite et à gauche.

La Dreisam, ici, se nomme *Höllenbach* (ruisseau d'enfer), et elle mérite cette qualification.

Plus loin, il est vrai, la gorge s'évide en un verdoyant bassin qu'on appelle, par contraste, le « Paradis »; mais bientôt les parois à pic se rapprochent de nouveau, et l'on entre dans le « Val d'Enfer ». Debout, à l'extrémité de ce couloir, encore plus

sinistre que le précédent, se dresse, sur une immense roche verticale, le château



FORÊT-NOIRE. — Un chalet.

ruiné de *Falkenstein*. Dans sa sombre bauge de verdure, il ressemble bien à une aire de faucon. Au temps jadis, un oiseau de proie y nicha en effet : c'était un de ces hobereaux qui guettaient les voyageurs au passage pour les dépouiller et

les tuer; sa femme, elle-même, la noble châtelaine, lui signalait, dit-on, ses victimes,



Forêt-Noire. — A Sanct-Blasien.

de la fenêtre d'une tourelle du *burg*. Au sortir de cette série de gorges, on débouche sur le cirque lumineux de Fribourg. La Forêt-Noire, ici, se trouve traversée; ses dernières ondulations de ce côté expirent à l'escarpement même auquel s'appuie le

chef-lieu du Brisgau. Fribourg est une ville curieuse ; rien que sa merveilleuse cathédrale en pierre rose, dont la flèche passe pour être l'œuvre du fameux Irwin de Steinbach, l'architecte du *Münster* de Strasbourg, mériterait de nous retenir longuement ; mais ses sculptures, ses vitraux, sa tour pyramidale, ses tableaux de maîtres et son porche ont été décrits tant de fois, et le Rhin, vers lequel nous tendons, murmure à présent si près de nous, qu'il nous faut, sans plus tarder, passer outre.

Le voilà devant nous, à Vieux-Brisach, ce fleuve légendaire, si chanté, si disputé, si ensanglanté, et dont, hélas! l'épopée guerrière semble aujourd'hui moins close que jamais. Quel chemin il a déjà parcouru et quelle chute il a accomplie depuis les monts glacés des Grisons où il prend naissance à 2 344 mètres d'altitude jusqu'à ces



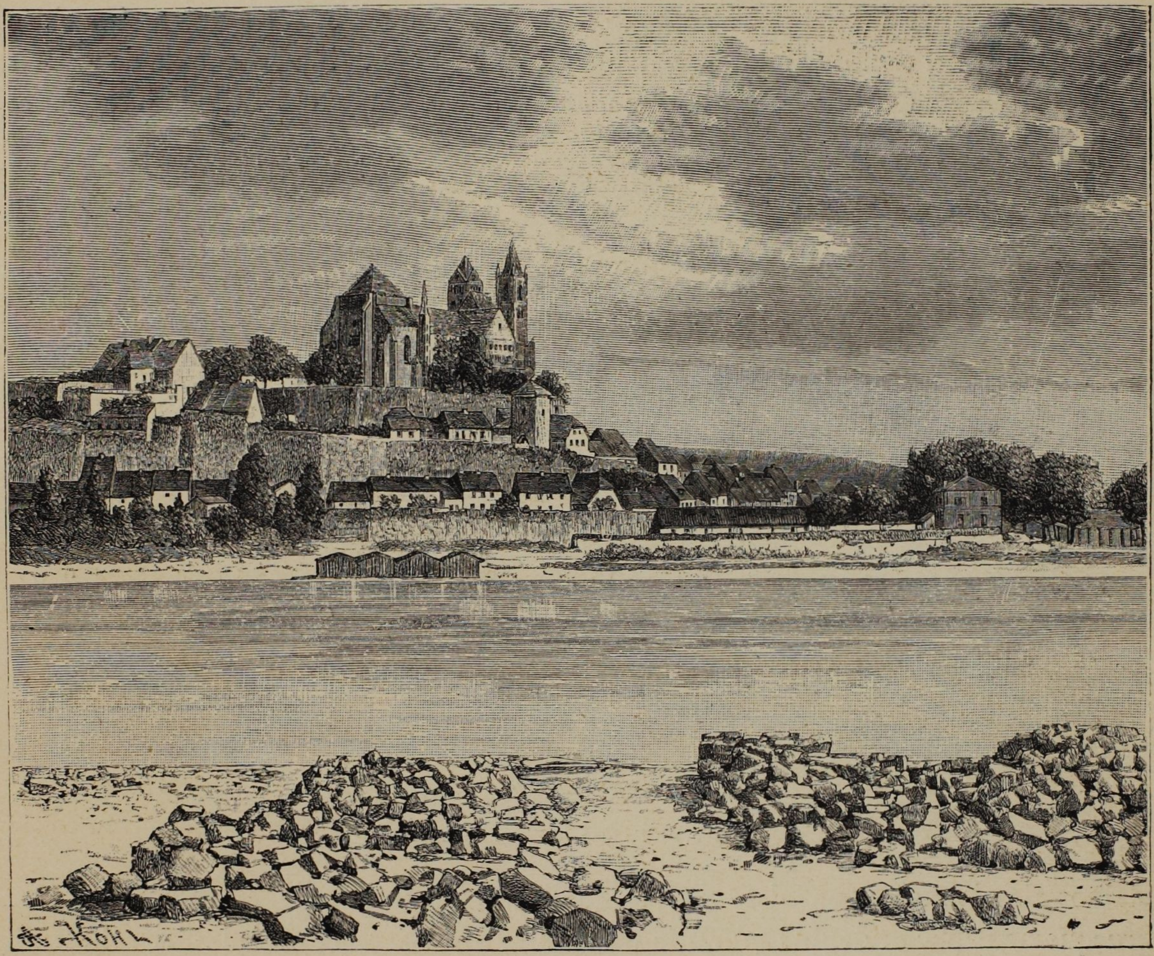
RHIN. — En face de Vieux-Brisach.

plaines alsaciennes et badoises vers lesquelles, à partir de Bâle, il s'est vu refouler brusquement par la double muraille du Jura et des Vosges. A Vieux-Brisach, il est majestueux ; mais ce n'est pas encore le cours d'eau épique dont nous côtoierons bientôt les hautes berges. Des bancs de sable et de gravier mouvants, qui disparaissent lors des crues, mais qu'on aperçoit à l'étiage, encombrent son lit à maintes places ; aussi la navigation à vapeur ne commence-t-elle que plus bas, à Mannheim. Ses rivages mêmes, sur la gauche surtout, ne sont que marécages et flaques d'eau stagnantes, nés des infiltrations du fleuve, et semblables de loin à d'inextricables fourrés d'arbres et de buissons. C'est qu'il fut un temps où le Rhin envoyait à plusieurs kilomètres de distance des bras divaguants, des *sous-Rhins*, qui se sont trouvés pour la plupart séparés du tronc principal par le travail de correction du chenal et la construction des digues riveraines.

Ces « îles », comme on les appelle, forment jusqu'à Strasbourg la caractéristique de ses bords, et il n'y a pas là que des prairies palustres, où les gens du pays

vont chasser le canard, l'oie, la sarcelle, le sanglier même; il y a aussi des terrains de culture qui, comme toute la zone limoneuse située ici entre l'Ill et le Rhin, sont d'une fertilité admirable.

Un regard en passant à Vieux-Brisach, puis au Kaiserstuhl, qui le domine en aval. Vieux-Brisach, qui s'élève entre deux éminences volcaniques, le Schlossberg et l'Eckartsberg, a donné son nom au Brisgau. C'était autrefois une puissante forteresse, et, à ce titre, il en a vu de dures. Affamé, canonné, mis en pièces, d'abord

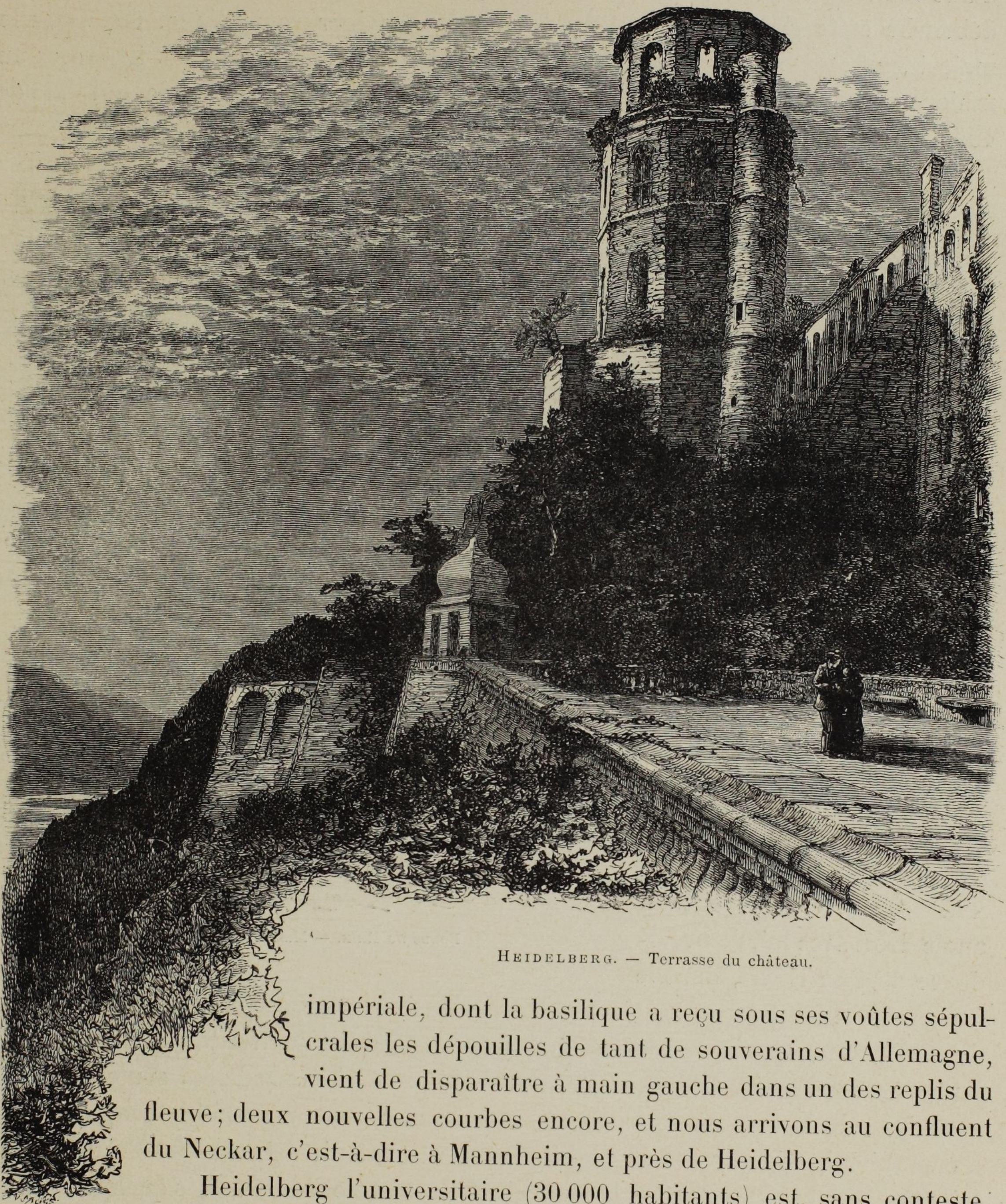


VIEUX-BRISACH.

dans la guerre de Trente Ans, puis pendant la Révolution, il n'a point oublié ce que lui a coûté l'honneur d'être la « Clef de l'Allemagne ». Le Kaiserstuhl (siège de l'empereur) est un massif également volcanique, de 600 mètres de hauteur et de quatre ou cinq lieues d'étendue, qui se dresse isolé, près du Rhin, juste vis-à-vis de Colmar, en avant de la chaîne du Schwarzwald qui l'écrase de son relief imposant.

Laissons Vieux-Brisach et ses ruines, pour entamer nos étapes en aval. Jusqu'au pont de Kehl, en face de Strasbourg, dont la haute flèche pointe à l'horizon ouest, le fleuve, semé d'îles innombrables, continue sa course droit au nord; puis, à partir de ce point, il infléchit sensiblement à l'est, et ses méandres se multiplient. Nous voici au confluent de la Murg, c'est-à-dire à la hauteur de Rastadt. Là les monts pro-

prement dits de la Forêt-Noire cèdent la place à ceux de l'Odenwald (forêt d'Odin ou d'Otton ?) qui en sont la continuation immédiate, mais dont les cimes, toujours belles de coupe, ont infiniment moins de hardiesse. Allons toujours. Spire, la vieille cité

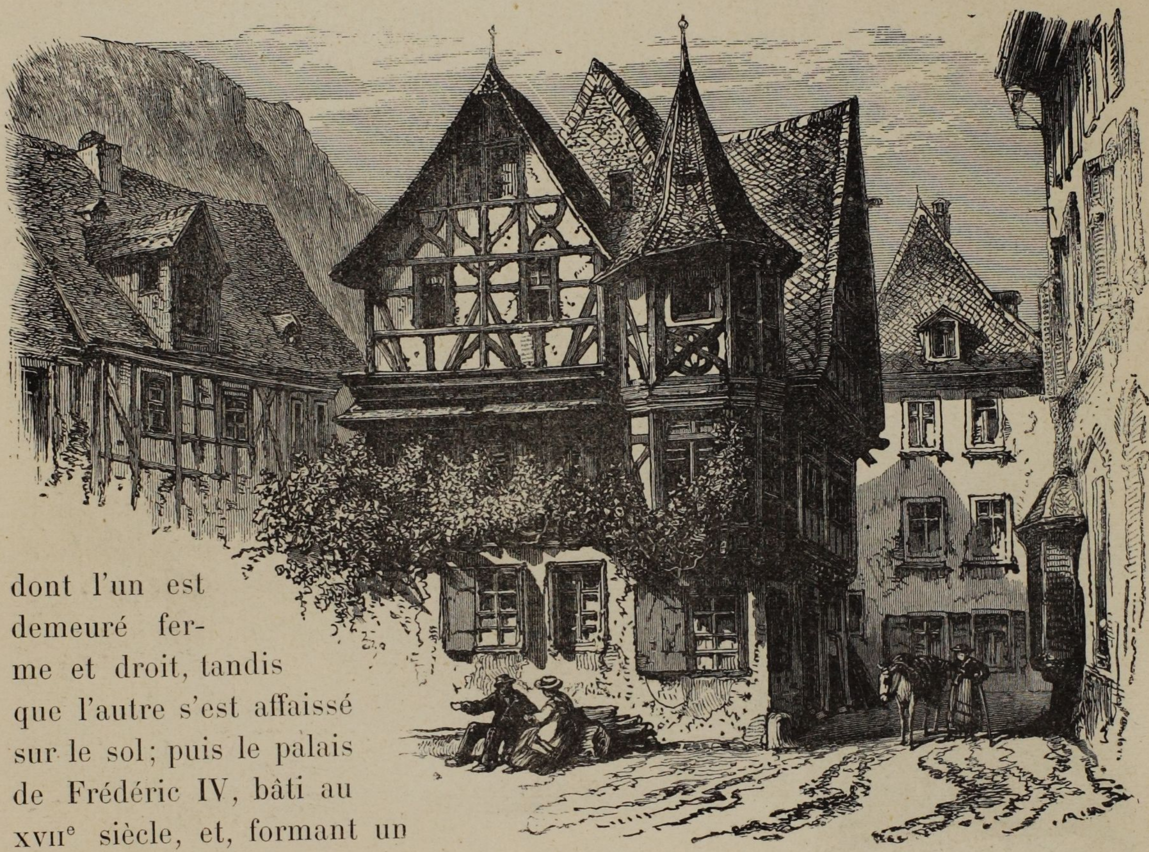


HEIDELBERG. — Terrasse du château.

impériale, dont la basilique a reçu sous ses voûtes sépulcrales les dépouilles de tant de souverains d'Allemagne, vient de disparaître à main gauche dans un des replis du fleuve; deux nouvelles courbes encore, et nous arrivons au confluent du Neckar, c'est-à-dire à Mannheim, et près de Heidelberg.

Heidelberg l'universitaire (30 000 habitants) est, sans conteste, une des jolies villes de l'Europe. Assise sur la rive gauche du Neckar, au pied des hauteurs boisées qui terminent de ce côté l'Odenwald, elle offre de plus au touriste je ne sais combien de buts charmants d'excursion; mais ce qu'on y va voir avant tout, c'est son château, ou plutôt les ruines qui en restent, car, dévasté à deux reprises par les féroces armées de Turenne dans la guerre du Palatinat, l'édifice s'est vu en outre détruit par la foudre en l'année 1764.

Cette splendide construction, commencée au XIIIe siècle, et successivement embellie par tous les électeurs palatins qui l'habitèrent jusqu'en 1721, est moins un château qu'une mosaïque de châteaux et de tours. Son site seul, d'où l'on domine d'une hauteur de plus de 100 mètres la vallée du Neckar et la plaine rhénane où débouche cette rivière, est tout un poème de grandeur romantique. Gravissez le majestueux escalier par lequel on accède à la plate-forme, vous vous trouverez au milieu même de cet « Alhambra de l'Allemagne ». Voici la Tour ronde, qui date de 1555, puis la Tour tombée, plus ancienne d'un siècle, et partagée en deux morceaux



BORDS DU RHIN. — Maisons à Bacharach.

dont l'un est demeuré ferme et droit, tandis que l'autre s'est affaissé sur le sol; puis le palais de Frédéric IV, bâti au XVIIe siècle, et, formant un angle droit avec lui, l'ex-résidence d'Otton-Henri, dont le faîte, entièrement écroulé, laisse irrévérencieusement exposées à toutes les injures du ciel germanique les antiques statues restées debout au fronton comme de vaillantes sentinelles à leur poste. Vous parlerai-je aussi des galeries souterraines du manoir et de la cave où se trouvent ces fameux tonneaux de Heidelberg, dont l'un a 8 mètres de largeur sur 11 de long, et peut contenir près de 300 000 litres, six fois plus que le plus gros foudre du Grand Grenier de Berne? Mais quelque charme qu'ait pour nous ce grandiose amas de débris, à l'assaut duquel, d'année en année, le lierre monte plus victorieusement, il nous faut regagner, à travers le magnifique parc qui l'entoure, la plaine du Neckar et le sillon du Rhin, qui, bien vite, nous conduira à Mayence.

A Mayence, où se trouve le confluent du Main, un nouvel obstacle oblige le

fleuve à incliner derechef à l'ouest. Cet obstacle, c'est le Taunus. Au delà de la petite ville de Bibrich, le port de la charmante Wiesbaden, on en aperçoit à droite les hauteurs boisées d'où s'échappent tant de sources minérales et thermales. Plus en



Bords du Rhin. — Bingen.

avant, sur la rivière même, s'aligne la série de collines qui produit, entre autres, les fameux crus de Johannisberg et de Rüdesheim. Le Johannisberg appartient, on le sait, à la famille de Metternich, dont on voit le château sur la crête, à 113 mètres au-dessus du fleuve. Le Rüdesheim, qui occupe le long coteau à pic du Niederwald, haut de 250 mètres, provient, dit-on, de ceps bourguignons transplantés là par Charlemagne. Comme nos meilleurs vignobles de France, toute cette zone était autrefois la propriété des couvents et des chapitres ecclésiastiques.

Au-dessous du Niederwald s'élève encore un monument de la gloire tudesque inauguré au mois de septembre 1883 : c'est la colossale statue de la *Germanie triomphante*, œuvre du sculpteur Schilling et de l'architecte Meissbach. Elle mesure 10 mètres de hauteur et repose sur un piédestal de 24 mètres. En face d'elle, sur la rive gauche, près de l'embouchure de la Nahe, est la petite ville hessoise de Bingen (7000 habitants), qui garde l'entrée du grandiose défilé à travers lequel le cours d'eau, forçant enfin la barrière schisteuse que les monts s'obstinent à lui opposer, s'engage victorieusement jusqu'à Bonn.

A partir de là, c'est une féerie. Le Rhin étincelant et rapide qui coule dans cette cluse étroite et sinueuse entre deux sombres murailles toutes crénelées de castels féodaux, c'est le Rhin superbe, le « Rhin héroïque », dont chaque flot raconte une légende et chaque bloc de pierre une chronique.

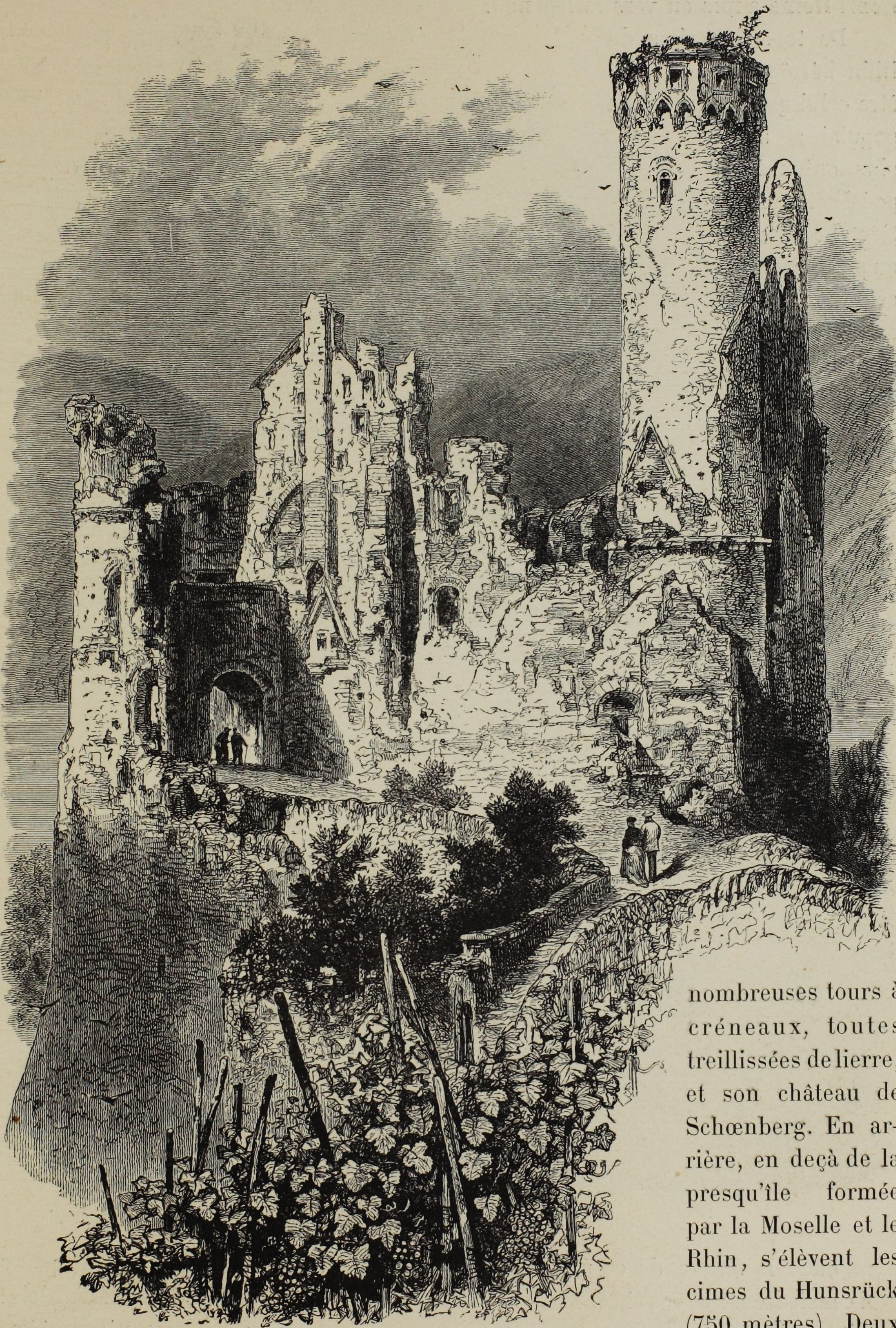
Le défilé des souvenirs épiques et des antiques *burgs* commence au Trou de Bingen même par l'apparition du manoir d'Ehrenfels et de la vieille Tour des Souris. Ehrenfels s'élève sur une pente de cette montagne du Niederwald où grimpe, j'ai oublié de le dire, un petit chemin de fer à crémaillère. Il n'en reste absolument que des débris que le temps achève lentement de ronger. La Tour des Souris (*Mäusethurm*) est sur un îlot du fleuve à ses pieds. Peut-être en connaissez-vous l'histoire. Hatto, évêque de Fulda, avait bâti près du Trou de Bingen un puissant donjon au moyen duquel il se proposait de rançonner au passage tous les navires montant ou descendant le Rhin. A ce moment, une disette étant survenue, le prélat fit acheter tout le grain de la dernière récolte et l'emmagasina dans ses granges. Vainement le peuple affamé l'assaillit-il de supplications : Hatto demeura inflexible. A la fin, on envahit son palais.

L'évêque parut céder; il dit aux gens qui le menaçaient d'aller chercher du blé dans une de ses granges; puis, quand ils furent entrés, il fit verrouiller la porte et commanda qu'on mît le feu au bâtiment. Et pendant que les malheureux rôtissaient et crépitaient au dedans, il disait à son entourage : « Entendez-vous pépier les souris de blé? Je traite ces rebelles comme je fais des souris que je prends : je les brûle. »

Tout à coup, des cendres du fenil incendié, on vit sortir des milliers et des milliers de souris. L'armée grouillante courut droit au palais de l'évêque, remplit toutes les salles et tous les étages, et se rua en masse sur Hatto. Les valets avaient beau frapper dans le tas, massacrer, écraser les rongeurs : de nouvelles légions arrivaient sans cesse de tous les côtés. Le prélat s'enfuit de la maison; les souris se mirent à ses trousses. Il sauta dans une barque; les souris descendirent dans le Rhin. Hatto alors atterrit à l'îlot et se réfugia dans sa tour; mais les souris en percèrent les portes, et, finalement, dévorèrent le prélat.

Un peu plus en aval, sur la rive gauche, se succèdent, chacun sur son promontoire, les châteaux de Falkenburg, Sonneck, Fürstenberg, et Stahleck, celui-ci près de Bacharach, petite ville de 2000 habitants sise à l'issue d'un vallon pittoresque et renommée surtout par ses vins. Du même côté, en face de Caub, se montrent sur un écueil les tourelles et les murs du manoir de la Pfalz, bâti au XIV[e] siècle par Louis de

Bavière. Oberwesel apparaît ensuite à un circuit majestueux du fleuve, avec ses

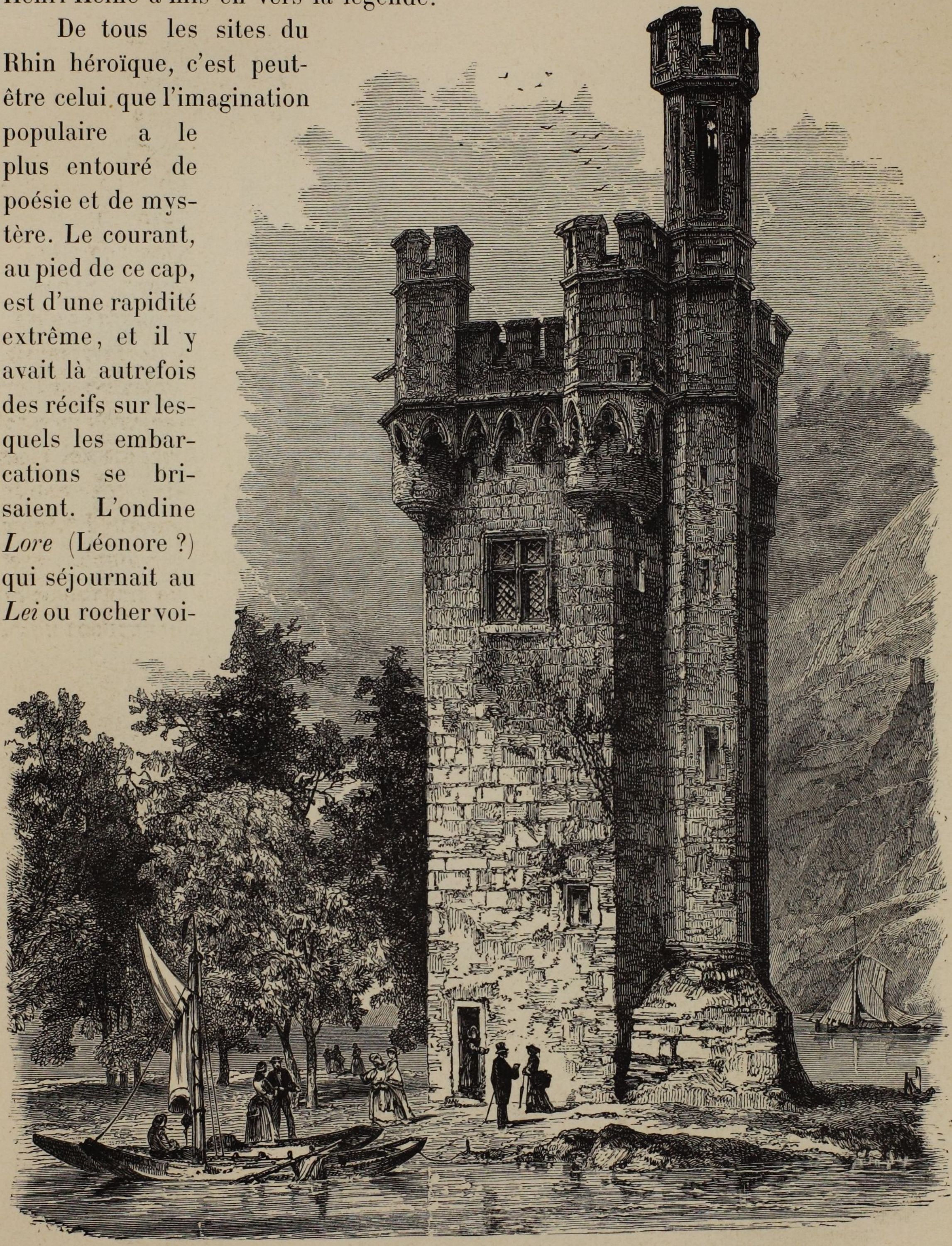


BORDS DU RHIN. — Ruines d'Ehrenfels.

nombreuses tours à créneaux, toutes treillissées de lierre, et son château de Schœnberg. En arrière, en deçà de la presqu'île formée par la Moselle et le Rhin, s'élèvent les cimes du Hunsrück (750 mètres). Deux courbes encore, et

voici, à 132 mètres au-dessus des flots, le célèbre rocher de la Lorelei dont Henri Heine a mis en vers la légende.

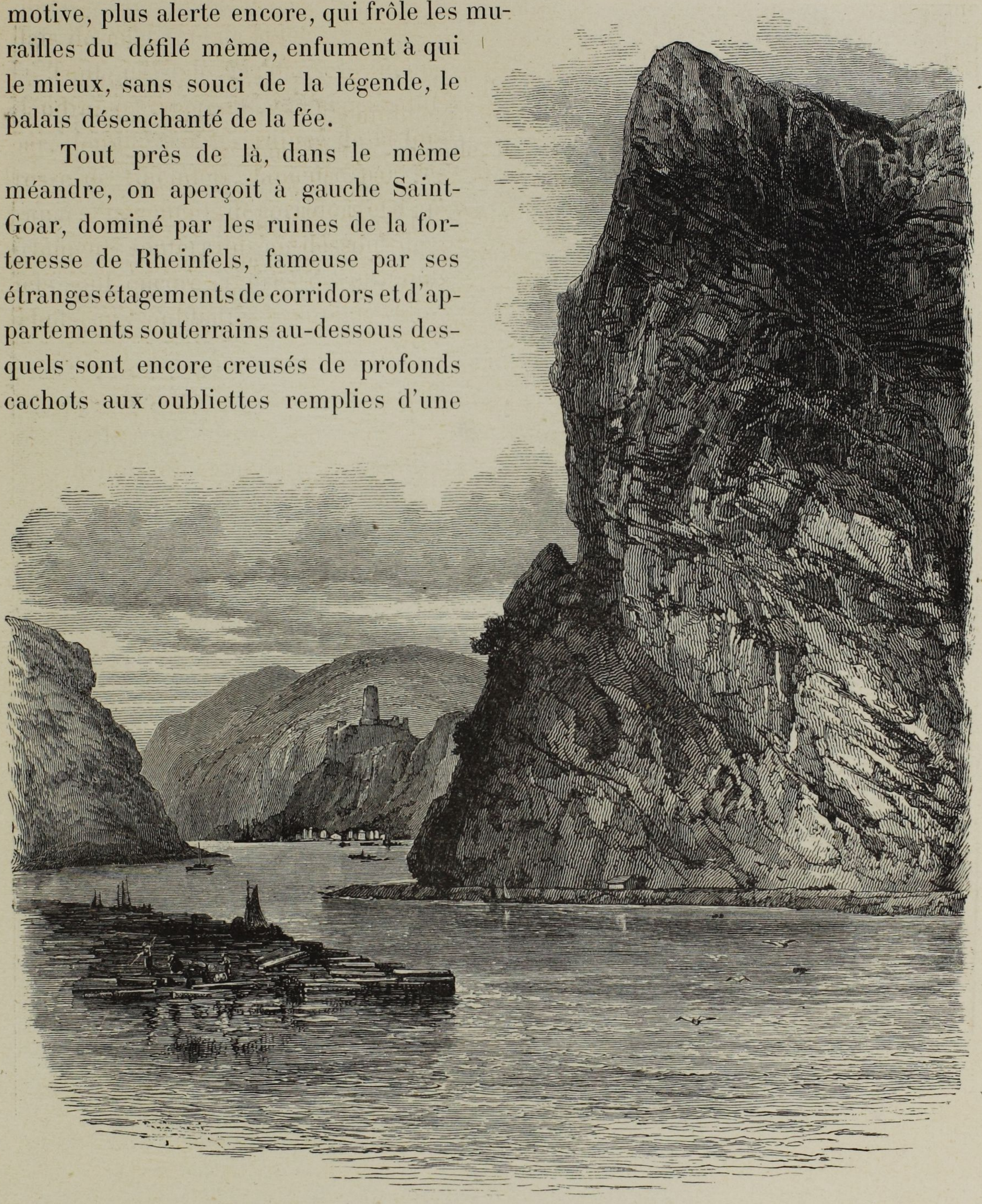
De tous les sites du Rhin héroïque, c'est peut-être celui que l'imagination populaire a le plus entouré de poésie et de mystère. Le courant, au pied de ce cap, est d'une rapidité extrême, et il y avait là autrefois des récifs sur lesquels les embarcations se brisaient. L'ondine *Lore* (Léonore ?) qui séjournait au *Lei* ou rocher voisin, était la sirène de ce pas redouté. Malheur au nautonier qui, séduit par sa voix mélodieuse et ses cheveux d'or, se laissait attirer vers le haut massif d'ardoises effritées! Il était incontinent englouti, et son cri de détresse suprême, répercuté par un écho moqueur, s'en allait battre quinze fois l'une et l'autre berge du fleuve.



Bords du Rhin. — Tour des Souris.

Depuis lors, on a fait sauter les écueils qui obstruaient la passe; la vague seule y module tour à tour sa chanson ou sa plainte; le steamer alerte et plein de touristes qui file sur l'onde couleur d'émeraude, la locomotive, plus alerte encore, qui frôle les murailles du défilé même, enfument à qui le mieux, sans souci de la légende, le palais désenchanté de la fée.

Tout près de là, dans le même méandre, on aperçoit à gauche Saint-Goar, dominé par les ruines de la forteresse de Rheinfels, fameuse par ses étranges étagements de corridors et d'appartements souterrains au-dessous desquels sont encore creusés de profonds cachots aux oubliettes remplies d'une



Bords du Rhin. — Le rocher de Lorelei.

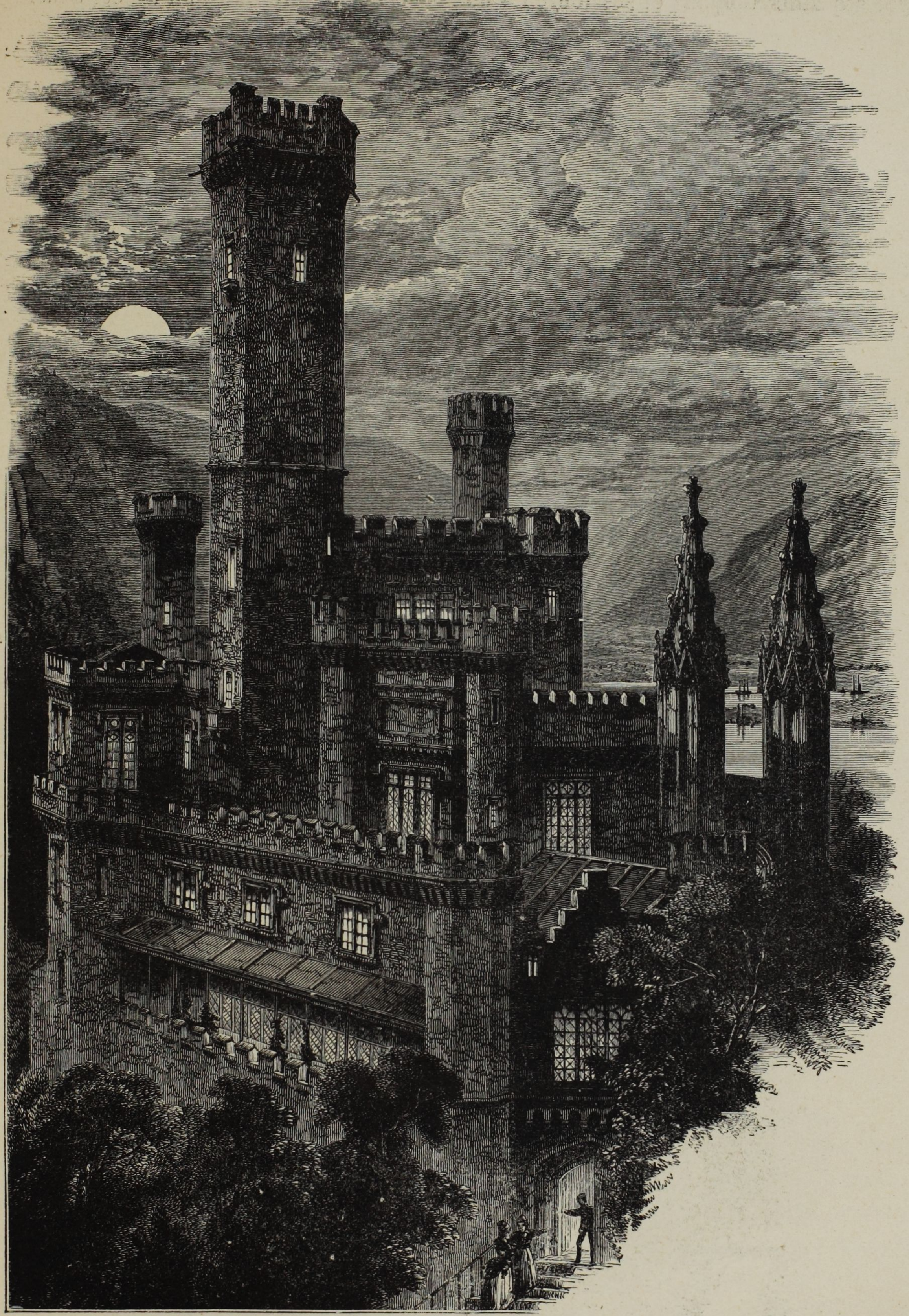
eau croupissante : toute une montagne évidée, dirait-on, par une légion mystérieuse de *gnomes* pour y loger quelque prince des ténèbres. Sur la rive opposée, c'est une autre fantasmagorie : de deux coteaux placés face à face, le château du Chat et celui de la Souris se regardent d'un air menaçant.

Bientôt nous arrivons à Boppard, vieille ville de l'âge gallo-romain, aux tours vétustes à souhait, aux murailles admirablement lézardées. Le Rhin, à partir d'ici



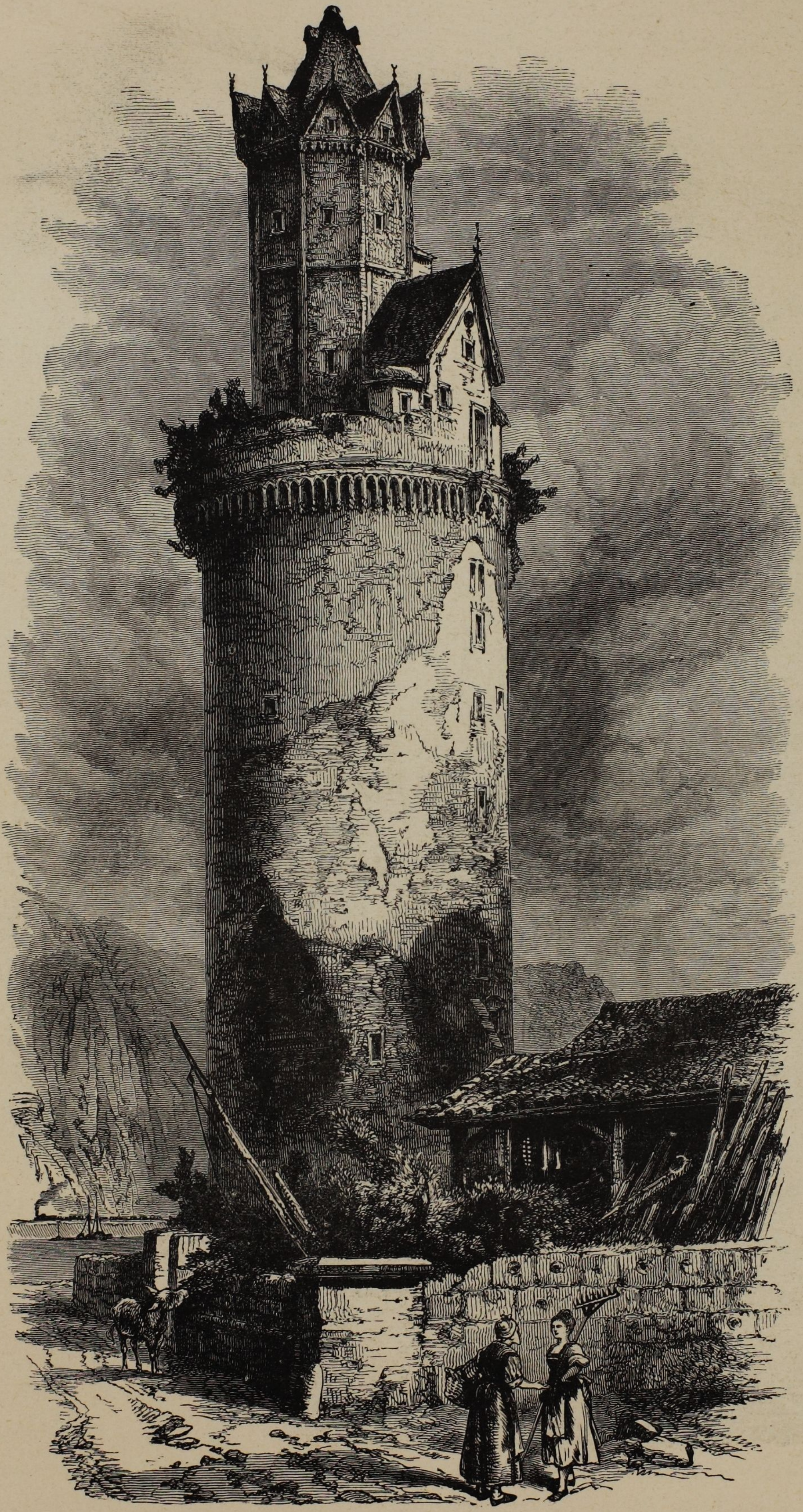
Bords du Rhin. — Ehrenbreitstein.

jusqu'à la hauteur de Marburg, la cité quasi sainte où est enterrée Élisabeth de Hongrie, décrit une immense courbe serpentine. A l'extrémité supérieure de la boucle, presque en face du confluent de la Lahn, on aperçoit à gauche le château de Stolzenfels, en français Montorgueil, perché à 100 mètres au-dessus du fleuve. Celui-là n'est pas une ruine. Reconstruit à neuf, et plus beau que jamais, il offre,



Bords du Rhin. — Stolzenfels.

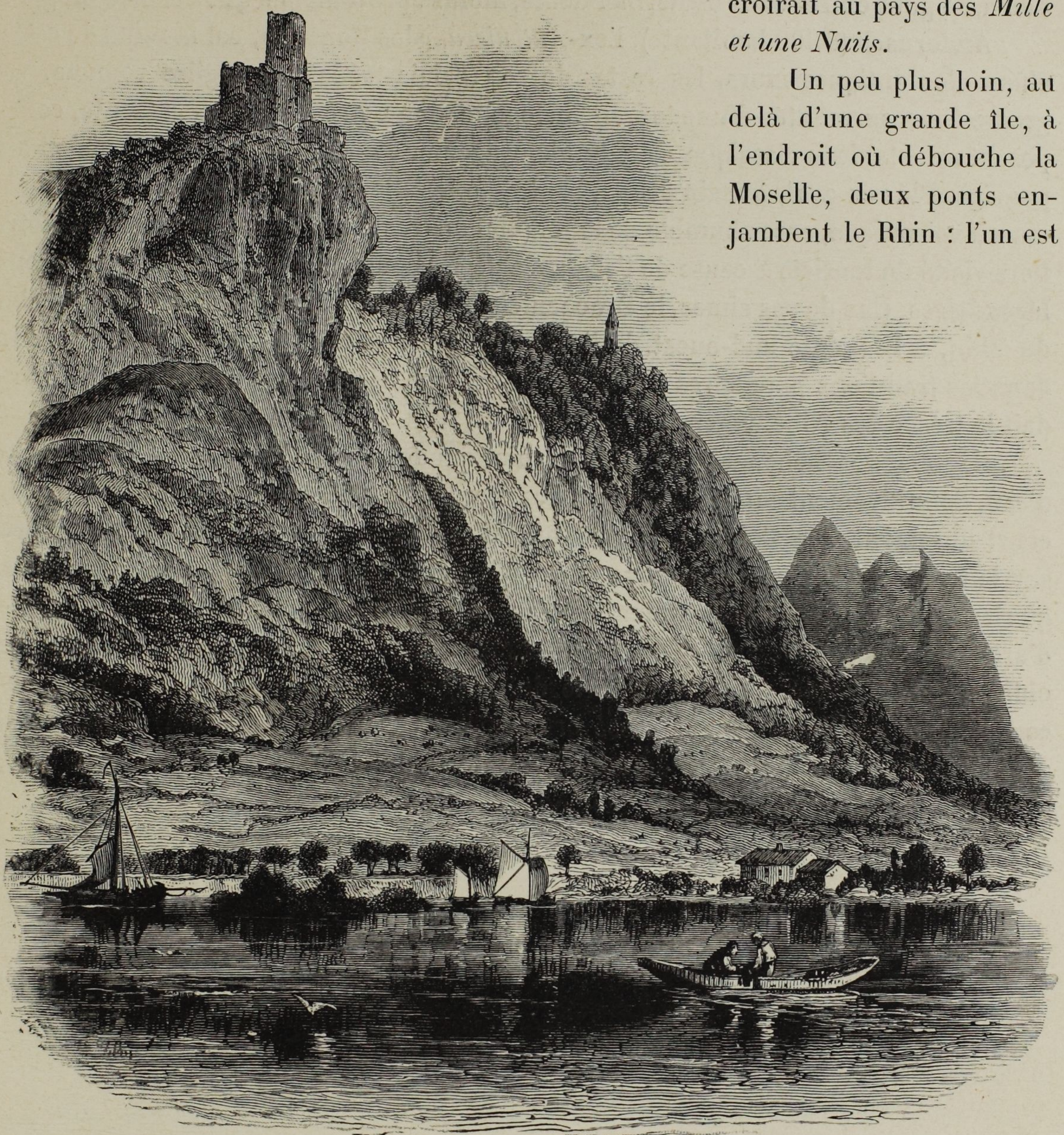
avec ses hauts donjons et ses tourelles aux rugosités pittoresques, un aspect quasi



Bords du Rhin. — Vieille tour à Andernach.

féerique. C'est le soir surtout, quand la lune, à demi voilée par un nuage, illumine de ses reflets blanchâtres les immenses fenêtres couronnées d'indentations de pierre, qu'il faut voir le fier édifice profiler sous le ciel ses massifs créneaux. On se croirait au pays des *Mille et une Nuits*.

Un peu plus loin, au delà d'une grande île, à l'endroit où débouche la Moselle, deux ponts enjambent le Rhin : l'un est



Bords du Rhin. — Drachenfels.

un viaduc de chemin de fer, l'autre est le pont qui unit Coblenz, le chef-lieu de la Prusse rhénane, à sa citadelle d'Ehrenbreitstein, dont les trois étages de batteries casematées dominent la rive droite d'une hauteur de 128 mètres. Tout alentour ce ne sont que forts et ouvrages de défense composant un immense camp retranché où 200 000 hommes peuvent tenir à l'abri. Un troisième pont, datant de plus de cinq cents ans, franchit la Moselle près du confluent. Dans une gorge sise au delà s'élève le monument de Marceau, tué, on le sait, à vingt-deux ans, sur les bords de la Wied, à Altenkirchen. Le général Hoche a le sien, lui aussi, dans ce même district

germanique : c'est une pyramide érigée par l'armée de Sambre-et-Meuse sur un coteau de la rive droite du Rhin, presque en face de la vieille ville d'Andernach, au point où le cours d'eau, qui a fait mine un moment de s'élargir, se rétrécit de nouveau, pour entrer dans un dernier défilé, moins âpre toutefois que celui de Bingen.

Andernach (8 000 habitants), l'ex-*Antoniacum* des Romains, est la reine de cette cluse. Ses antiques murs, les restes de son palais féodal, son église romane, sa grosse tour, surmontée d'une tourelle octogone, que notre gravure représente, composent un « tableau classique » dont nul voyageur ne manque de s'offrir la vision au passage. Plus en aval, à main droite, se dresse les Siebengebirge (Sept-Montagnes), massif volcanique, assez humble de taille (460 mètres), mais célèbre aussi et volontiers visité du touriste à cause de l'élégance de ses coupes et de ses ruines également légendaires. Une de ses cimes, le Drachenfels ou mont du Dragon, située tout proche du Rhin, à la pointe sud-ouest de l'écheveau, occupe même une place d'honneur dans les traditions populaires : c'est là, dit-on, que Siegfrid tua le monstre qui gardait le trésor des Nibelungen.

Ce relief des Siebengebirge est le dernier qui domine le fleuve. Au delà, le cours d'eau, définitivement sorti de la région des montagnes, et large de 400 à 700 mètres, court librement vers Cologne, Dusseldorf, Wesel et Emmerich, après quoi il entre sur le territoire hollandais où nous savons de quelle façon misérable se termine sa glorieuse épopée. Ses encaissements, dans cette section basse, n'ont plus rien que d'artificiel et de fragile : ce sont les digues entre lesquelles l'homme est de nouveau obligé de l'enfermer. Quant à la série de gorges grandioses que nous avons parcourues depuis Bingen, elle a cessé brusquement à Bonn, la cité universitaire qui compte Beethoven au nombre de ses fils : c'est là qu'a fini le « Rhin héroïque » et, du même coup, notre voyage en Allemagne.



LAC LÉMAN. — Barques au repos.

SUISSE EN DEÇA DU GOTHARD ET DU BERNINA

XXV

TABLEAUX DE LA SUISSE ROMANDE — GRADATION D'ASPECTS DU LÉMAN DES TERRASSES DE VEVEY AUX RIVES DE L'AVANÇON LA DENT DU MIDI ET LA TROUÉE DE SAINT-MAURICE EN VALAIS

Le canton de Genève[1] n'est pas grand. Du milieu même du pont du Mont-Blanc ou d'un des *signaux* d'alentour, vous pouvez l'embrasser de l'œil tout entier, en suivre, pour ainsi dire, les contours. Dans le panorama qui se déroule à vos regards entre les Alpes et le Jura, les premiers plans seuls sont à lui. A lui les menus coteaux couverts de pelouses et de vergers qui s'entrelacent vers la frontière de France; à lui les terrasses ombreuses et byroniennes de Cologny, au sud; à lui également la rangée de villas qui s'aligne sur la rive opposée jusqu'à la petite commune de Versoix. Mais, de tous les décors d'arrière-plan, pas un seul ne lui appartient. Les Voirons, au delà de Cologny, ne sont déjà plus sur son territoire; le Salève

1. Nous ne donnons ici que deux brèves esquisses du monde helvétique. Pour la description complète des vingt-deux cantons, voir nos précédents ouvrages illustrés : *la Suisse, Études et Souvenirs*, 2 vol. in-4°; *la Suisse pittoresque*, 1 vol. in-8°.

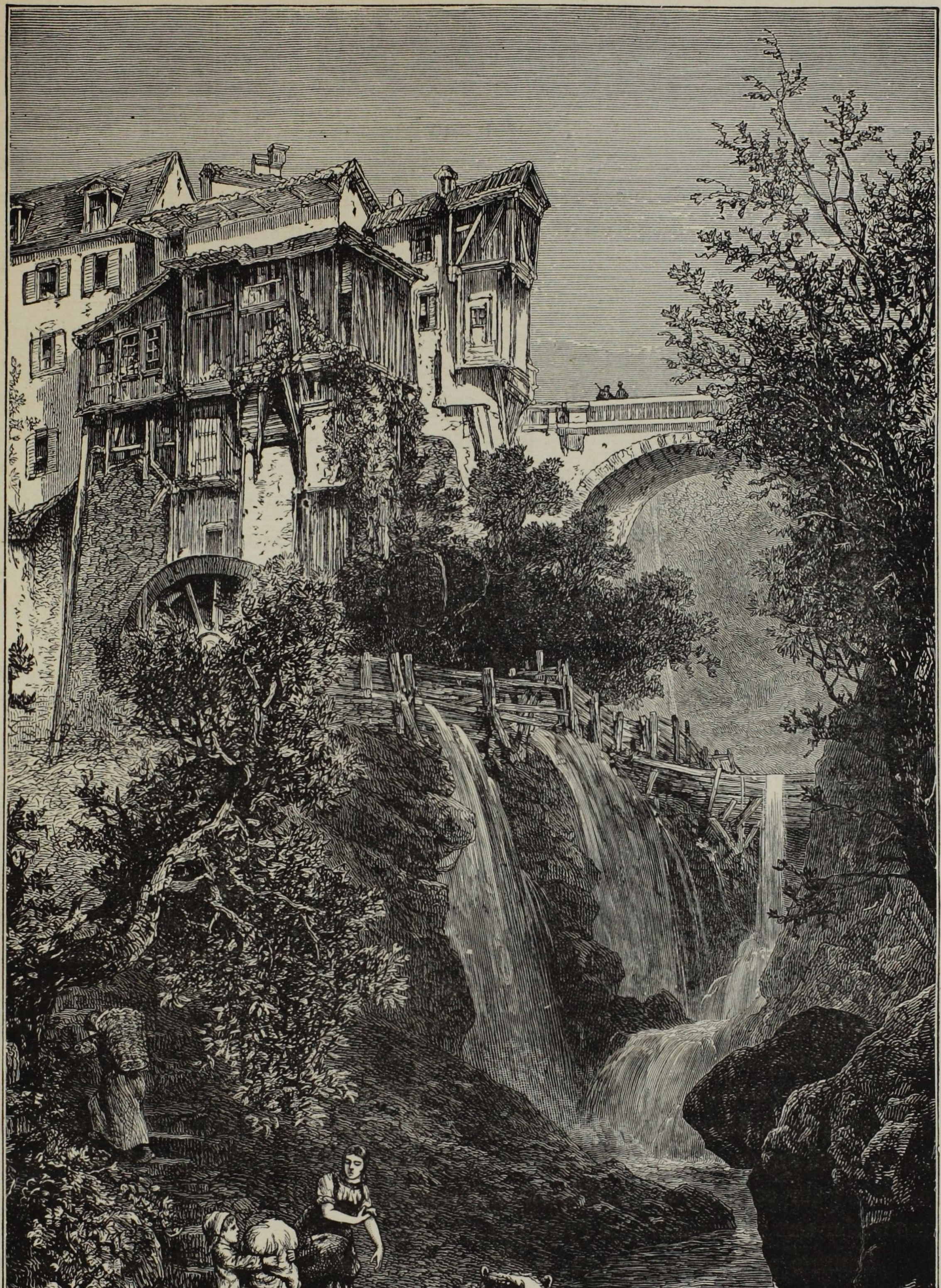
aux grises assises de calcaire, le Mont-Blanc à la triple cime blanche, sont des reliefs exclusivement savoyards.

Du Léman même, Genève ne possède que la mince corne méridionale qu'on désigne sous le nom de « petit lac » ; aussi ses horizons, de ce côté, manquent-ils de majesté et d'ampleur. C'est un vestibule étroit et fermé, d'où le touriste n'aperçoit rien de la Suisse. Quelle différence d'impressions et d'aspects quand on aborde le sol helvétique par l'autre extrémité du pays, c'est-à-dire par le lac de Constance! Pour l'encadrement immédiat de ses bords, celui-ci ne peut certes point rivaliser avec le Léman; mais jetez un regard par delà. De la rive allemande même, je pourrais dire surtout de la rive allemande, l'effet est quasi fantastique. Tout l'étagement des montagnes lointaines y surgit comme une construction babélique dont l'audace déconcerte presque. La vision effraie et fascine à la fois. On voudrait s'élancer d'un bond par-dessus l'abîme du grand fossé souabe vers ces *burgs* d'architecture étrange qui se dressent là-bas dans le ciel bleu. Une légende raconte qu'un pâtre de Brüllisau, regardant une nuit le pays des Rhodes, en vit s'élever une sorte de scintillement magique qui alla grandissant de plus en plus, et dont le reflet finit par s'étendre sur toute la contrée. Le jour venu, le berger courut à l'endroit où la lueur lui était apparue; mais il ne trouva pas la pierre mystérieuse dont les phosphorescences avaient empli les ténèbres. Le saphir existe pourtant, et, de jour comme de nuit, il brille d'un éclat qui ne s'amortit pas : c'est cette cime du Hohe Sentis, qui est comme le chaton reluisant de l'anneau des Alpes appenzelloises. Pour l'Allemand d'au delà du lac de Constance comme pour l'Autrichien du Vorarlberg, c'est bien le diamant qui toujours étincelle, l'étoile lumineuse qui jamais ne se couche à l'horizon ouest.

Mais revenons au Léman. Quiconque a voyagé sur ses bords sait suivant quelle gradation harmonieuse les aspects du pays se modifient à mesure qu'on s'éloigne de Genève.

Ce n'est d'abord, au sortir de cette ville, qu'une fraîche banlieue de maisons de campagne, ornées de pelouses et de bosquets, résidences célèbres pour la plupart, où ont demeuré et où demeurent encore les premières familles industrielles, politiques et savantes de la grande cité. Là, si l'on en excepte, sur la rive opposée du « petit lac », les masses brutes des Alpes du Faucigny, les sites sont plutôt champêtres que rustiques. Les sommets fuyants des collines, les teintes noyées de l'horizon, la mollesse des ondulations, tout a un air paisible et gracieux. Mais, passé Versoix, le paysage prend des traits plus fermes; le sol, lui aussi, commence à offrir des coupes plus mouvementées. Ce n'est pas encore la sauvagerie de lignes des plans qui s'appuient aux montagnes ; ce n'est déjà plus l'arrangement mignon des terrains de plaisance qui précèdent.

Un peu plus loin, à Nyon, le lac s'élargit d'une façon toute grandiose. L'évidement se fait des deux côtés à la fois. A partir de la pointe de Promenthoux, la rive suisse décrit une courbe majestueuse au nord-est; à partir du cap d'Yvoire, qui forme l'éperon opposite, la rive chablaisienne, c'est-à-dire française, s'évase également par la baie sinueuse de Thonon et recule dans un lointain bleuâtre. A gauche s'allonge, parallèlement à la coupe lacustre, le fameux vignoble de la Côte; à droite



Rives du Léman. — Montreux.

apparaissent les dents âpres et les pics glacés des monts savoyards que, de Genève, on ne discernait pas.

Bientôt on arrive à Morges, et, sur une haute croupe du Jorat, on aperçoit la cathédrale de Lausanne. Le Jura, lui, recule de plus en plus au nord-ouest; le Mont-Blanc même disparaît de la scène; en revanche, dans les brumes de l'est pointent les sommités des Alpes vaudoises et, derrière elles, plus indistincts, les contreforts du Moléson fribourgeois. Quant aux monts valaisans, plus majestueux encore, qui encadrent le fond du bassin, ils restent provisoirement cachés.

Allons toujours : le contraste s'accentue de plus en plus entre les deux rives du Léman. Au sud, la Haute Savoie, région chaotique et froide, dont les montagnes plongent à pic dans les flots du lac; au nord, une côte onduleuse et riante, où bourgades et hameaux se serrent de si près que le son de la cloche n'a pas le temps de mourir d'une localité à une autre. Et quelle diversité de perspectives! Par-dessus les coteaux qui, de terrasse en terrasse, descendent jusqu'à la nappe bleue du Léman, se profilent les croupes du Jorat couvertes de bois et de pâtis. Voici Vevey, la reine du lac, et les assises brûlées d'un autre vignoble long de plus de trois lieues : c'est celui de la Vaux, avec ses deux chasselas si prisés, le « fendant vert » et le « fendant rouge ».

Regardez-en les terrasses (*raisses*), si admirablement édifiées, avec leurs murs de soutènement qui servent en même temps de sentiers : elles montent jusqu'à 250 mètres au-dessus du Léman. Bien plantées, bien échalassées, bien tenues en lignes (*aorgnes*) sur souches basses, ces vignes représentent un cumul de labeurs prodigieux et peuvent passer pour le chef-d'œuvre de l'économie rurale. Et notez que l'unique charroyeur ici, c'est l'homme. Engrais, tuteurs, cailloux, terre, il lui faut tout porter à dos. Des plus hauts étages du coteau jusqu'aux éperons inférieurs que lèche la vague murmurante, le *végnolan*, comme on l'appelle, va manipulant sans relâche les croupes osseuses de son cher domaine. Au besoin, pour ses cultures, il empiète sur le lac lui-même. Il repousse l'onde au moyen d'une digue; après quoi le bassin à sec est rempli. Des gravois, de la terre fumée, et voilà le cep qui verdit là où les poissons du Léman s'ébattaient naguère à leur aise.

Bref, sur cette côte suisse à la molle courbure, le pampre envahit tout. A côté de lui, sur les gradins disposés entre les maisons et le lac, le myrte pousse en pleine terre, ainsi que le laurier et le grenadier. Quant aux oliviers, qui prospéraient aussi autrefois sur ces mêmes mamelons, ils ont été tués par le terrible hiver de 1709, si meurtrier aux plants de notre Provence.

Comme on comprend bien, à cette vue, les rites d'alliance traditionnelle qui existent ici entre l'homme et la terre, ces grandes fêtes de l'agriculture dont cette région vaudoise est le théâtre, ces cortèges bucoliques où pâtres, bergères, vignerons, laboureurs, moissonneurs, défilent avec leurs engins de travail, avec les bêtes auxiliaires de leur tâche, avec leurs emblèmes traditionnels et immuables, théories émouvantes qui rappellent les processions de même sorte organisées jadis par les Athéniens en l'honneur de Bacchus et de Cérès!

Contemplez maintenant le fond de la scène lacustre; voyez avec quelle ampleur

se replie, en face de ce monde idyllique, le croissant terminal du Léman. Les coulisses



SUISSE ROMANDE. — La Dent du Midi (à gauche), vue du Léman.

extrêmes du bassin, fermées jusqu'alors, se sont entr'ouvertes; toute la circonvallation des grands monts s'y détache nettement à vos regards. Cette sommité d'un galbe si pur qui s'élance derrière la Dent d'Oche de Savoie, avec son ourlet de glace luisant,

appartient à la Dent du Midi; c'en est la cime dite de l'Est, la seule de la fière montagne que vous puissiez encore discerner. En face d'elle, commandant la plaine alluviale par laquelle le Rhône se dirige vers le lac, la Dent de Morcles dresse sa double crête acérée. Entre les deux, par l'étroite trouée de Saint-Maurice, qui vous livre déjà une échappée de vue dans les entrailles mêmes du Valais, apparaît, en forme de hotte renversée, la pyramide du Catogne; par delà, dans un lointain mystérieux, pointent la corne du Dronaz et l'échine neigeuse du Vélan (groupe du Grand Saint-Bernard).

En deçà, sur la gauche, s'élèvent les Diablerets aux pics toujours vacillants, puis, dominées par le front chauve du Grand Moveran, les montagnes vaudoises, Tour d'Aï, Chaux de Naie, Dent de Jaman, et, immédiatement au-dessus de Vevey, l'alpe pastorale des Pléiades. La scène est toute régie par cette magistrale assemblée de reliefs. Le paysage lémanique enfante ici ses aspects suprêmes; à la grandeur tragique des coupes de Brienz et d'Uri, il unit les pures et chaudes harmonies des baies méditerranéennes. Des images nouvelles, inconnues du lac inférieur, y emplissent de longs frissonnements le vaste bassin dont la nappe, hermétiquement close, s'assombrit au reflet de ces masses étranges.

Approchons-nous de ce vestibule valaisan. Quel défilé de riantes bourgades estivales le long de la rive vaudoise expirante! Voici Clarens, le château du Châtelard, puis les hameaux épars de Montreux, toute une rangée d'hôtels élégants, de villas, de pensions, de magasins, sur une lieue de longueur et plus, avec des arrière-plans agrestes que sillonne un lacis de rampes et de sentiers, et ce pittoresque val des Verreaux d'où dévale le torrent tributaire de la *baie*. Voici enfin, sur le lac même, profond ici de plus de 200 mètres, l'épique forteresse de Château-Chillon, qui a été une des gloires du pays vaudois, et qui en est encore, par sa figure autant que par son site, le morceau d'architecture le plus pittoresque et le plus romantique.

Quelques pas plus loin, nous atteignons le bourg de Villeneuve, et, presque sans nous en apercevoir, nous nous engageons par la plaine basse et ouverte, de six lieues de long environ sur une largeur variant de 2 à 6 kilomètres, qui sépare la coupe lumineuse du Léman de la sombre fissure du Valais. Cette plaine n'est plus le domaine du lac; mais c'est toujours celui du fleuve que le lac y reçoit dans son sein. S'il a cessé d'en disposer à sa guise, comme du temps où il la recouvrait entièrement, le Rhône ne laisse pas de l'inonder encore, et de changer parfois en autant d'îlots les habitations que l'homme y a bâties. La vallée elle-même, avec ses prairies coupées de longues rangées d'arbres, avec ses rigoles bordées de saules caducs, de vernes blancs, de roseaux, a un cachet de mélancolie à la fois douce et sévère, qui s'harmonise admirablement avec l'hémicycle des monts.

Ici encore, la nature helvétique prélude avec un art infini aux changements d'aspects qu'elle nous tient en réserve. Des terrasses aux pentes ménagées continuent de se projeter sur la plaine en avant des hautes cimes d'alentour. C'est d'abord le coteau pierreux où croît le fameux cru blanc d'Yvorne; plus loin, à l'endroit où le torrent de la Grande-Eau débouche du val pastoral des Ormonds, c'est l'éperon sous

lequel est bâtie la petite ville d'Aigle, avec son vieux château de style bernois, devenu de nos jours une prison. Puis apparaît la colline d'Ollon-Saint-Triphon, avec ses massifs de chênes séculaires; après quoi on arrive à Bex, la dernière bourgade vaudoise de ce côté. La charmante rivière, qui y met en mouvement tant d'usines, de scieries et de moulins, s'appelle, vous le savez, l'Avançon. Mais levez les yeux



CHATEAU-CHILLON.

vers le ciel. Vous le voyez à présent tout près de vous ce Grand Moveran (3061 mètres), qui de ses flancs crevassés laisse choir les splendides glaciers de Plan-Névé et de Paneyrossaz. Que d'excursions à faire dans ses gorges, si, à l'exemple du savant Haller, qui avait, au siècle dernier, établi ici sa station d'études, nous pouvions explorer le relief en tous sens!

Mais, par l'altitude et par l'attitude, la montagne reine de toute cette vallée, c'est la Dent du Midi. De Vevey, vous vous en souvenez, on n'en aperçoit de loin qu'un bastion; puis, à mesure qu'on s'avance au sud-est, on la voit se développer de plus

en plus, au détriment de la Dent de Morcles, qui lui fait face de l'autre côté du Rhône. Pour le voyageur attentif à tout, les phases du duel que semblent se livrer les deux cimes géantes sont même assez curieuses à noter. Dans cette lutte pour la préséance, c'est d'abord la Dent de Morcles qui a le dessus. Vue de Vevey, elle éclipse entièrement sa rivale ; elle barre de sa masse toute la plaine de Bex. Mais, à partir de Château-Chillon, le lac ayant tourné, la Dent du Midi reprend l'avantage ; par un dégagement audacieux, elle force l'autre à rompre devant elle, et s'élance à son tour dans l'azur, admirable de formes et d'étincellements. Enfin, des collines de Saint-Triphon, elle apparaît décidé-



AIGLE. — Château.

ment maîtresse de l'espace. A 100 mètres près, elle domine la plaine alluviale du Rhône d'aussi haut que le Cervin domine à Zermatt le cours de la Viège, et elle se détache d'autant mieux à l'œil avec sa septuple crénelure, qu'un sillon



AU PONT DE SAINT-MAURICE (frontière de Vaud et du Valais).

magnifiquement dessiné, le val d'Illiez, monte en circuit autour de ses flancs.

Ce sont ses escarpements inférieurs qui, en se rencontrant, à Saint-Maurice, avec le pied de la Dent de Morcles, ferment brusquement l'entrée du Valais. On croirait, à distance, qu'il n'y a point d'issue entre ces deux revers de montagnes hérissés de rocs et d'arbres sauvages. Puis, en se rapprochant, on découvre une trouée : c'est l'étroite gorge par laquelle le Rhône, descendu des hauts glaciers de la Furka, s'échappe du grand défilé pennin.

L'unique passage qui s'y offre au touriste, en dehors du tunnel creusé sur la droite dans la base de la Dent du Midi, est le pont d'une seule arche jeté au-dessus de l'abîme mugissant. Aussi jadis, aux époques troubles du moyen âge, suffisait-il de verrouiller la poterne de ce pont de Saint-Maurice pour intercepter toute communication entre le pays de Vaud, que nous venons de longer, et le Valais, où nous ne pénétrerons pas.



Canton des Grisons. — Au val Domleschg.

XXVI

ESQUISSES DE LA SUISSE GRISONNE — REICHENAU ET THUSIS SUR LES RAMPES DU COL DU JULIER — APERÇU DE LA HAUTE-ENGADINE; TYPES, MŒURS ET FLORE RÉGIONALE

Si le lecteur a voyagé dans l'Oberland grison, il se souvient sans doute de Reichenau comme d'un joli village, au site largement baigné d'air et de soleil, aux maisons confortables, et traversé par deux ponts de bois, dont l'un surtout, avec sa toiture, est une vraie merveille de charpenterie suisse. C'est là que le Rhin Antérieur, déjà grossi à Disentis du Rhin du Milieu ou de Medels, et, à Ilanz, du Glenner ou Rhin de Lugnetz, se réunit au Rhin Postérieur (Hinterrhein), qui est celui que Boileau a chanté, et qui prend sa source au mont Adula.

Avec quels bouillonnements sinistres, ce dernier, encore tout noir de l'afflux des eaux de la Nolla, se précipite à la rencontre de son aîné, dont les flots se trouvent d'abord refoulés par le choc! Mais ce conflit fratricide ne dure pas; les deux courants réconciliés ne tardent pas à se mêler si bien que l'œil ne les peut plus distinguer. De même que le Rhin de Medels s'est perdu dans celui du Badus, le Rhin de

l'Adula se confond à son tour avec les deux autres cours d'eau arrivés d'amont, et, par leur union, les trois sources principales du grand fleuve sont comme le symbole de ces trois vieilles Ligues au triple langage, Ligue Caddée, Ligue Grise, Ligue des Dix-Droitures, qui, d'abord distinctes, elles aussi, et indépendantes l'une de l'autre, s'unirent en un seul faisceau politique pour l'affranchissement du pays rhétien.

Une chose frappe tout d'abord le touriste qui parcourt le pays grison, c'est la



REICHENAU. — Confluent des Rhins.

différence d'aspects qu'il présente avec les autres cantons alpestres de la Suisse. Dans ceux-ci, des montagnes plongeantes, des vallées profondément entaillées. Ici, au contraire, une région tout entière puissamment soulevée vers le ciel. Il en résulte, bien entendu, que l'altitude *relative* des principaux pics y est moindre que dans le Valais, l'Oberland bernois ou l'écheveau de Glaris; mais le voyageur le remarque à peine, tant est puissante l'impression faite sur lui par les formes désordonnées du relief et la diversité des coupes de terrain. D'un sentier obscur entre les parois d'*haldes* gigantesques, il émerge tout à coup au sommet d'un col d'où l'horizon s'étend devant lui à perte de vue, et d'où il aperçoit à ses pieds tout un réseau de vallées verdoyantes dominées par un front de névés. Il franchit une chaîne de mon-

tagnes, et en quelques heures il échange le climat du Nord contre celui du Midi; du haut de tel défilé, il voit fuir, à sa droite, un ruisseau qui se rend aux mers septentrionales, et jaillir, à sa gauche, une cascade qui est tributaire de l'Adriatique. Dans le chalet qu'il vient de quitter, on s'exprimait en romanche; tout à côté, der-



THUSIS. — Canton des Grisons.

rière un massif, se cache une vallée où l'on parle allemand; quelques pas plus loin, il s'entendra saluer en langue italienne.

Sur cette remarque toute préliminaire, franchissons le pont de Reichenau, et, par une belle matinée d'été, engageons-nous au sud vers Thusis, en suivant le sillon du Rhin Postérieur.

Au loin, du côté de Coire, l'amphithéâtre des monts étincelle d'une lumière dorée; la vallée de la Plessur resplendit de mille riantes couleurs, et le Calanda dresse sous le ciel bleu ses masses dolomitiques et calcaires, toujours prêtes à s'écrouler par blocs. Le district où nous pénétrons premièrement, c'est le val Domleschg, en romanche val Tomiliasca, la région idyllique qu'une fille du pays, Nina Camenich,

a chantée en ses poésies alpestres. A droite, le Heinzenberg nous montre ses vertes prairies et ses croupes ébouriffées de forêts; en bas, à gauche, le Rhin mugit dans le lit étroit où, au prix de travaux gigantesques, les ingénieurs grisons l'ont obligé à se renfermer, en restituant du même coup aux gras pâturages la plaine que jadis ses eaux ensablaient. Au-dessus de lui, encore des montagnes, et partout, comme au bord du Rhin « héroïque », des ruines de castels féodaux, qui, dans le brouillard ou au clair de la lune, prennent toutes sortes de formes bizarres, et semblent parfois suspendus en l'air comme par enchantement. En voici une douzaine pour le moins : celui de Rhæzuns, fondé, dit-on, par Rhætus, le chef légendaire des Étrusques qu'une invasion des Gaulois chassa d'Italie, et qui a laissé son nom au pays; puis les manoirs délabrés de Juvalta, d'Ortenstein, de Paspels, de Rietberg... Est-il nécessaire de les citer tous?

Nous arrivons ainsi à Thusis, au confluent de la Nolla couleur d'encre et du Rhin. Là, le chemin se bifurque. L'embranchement de droite mène, au choix, par le Bernardino à Bellinzona, par le Splügen à Chiavenna, en traversant la noire brèche aux épouvantements connue sous le nom de Via Mala. A l'entrée même de cette gorge, à 150 mètres à pic, se dresse encore un antique château, celui de Haute-Rhétie.

La chaussée de gauche, celle que nous prenons, se déroule le long de l'Albula, rivière glapissante, hurlante, blasphémante, dont la voix, à coup sûr, est beaucoup moins euphonique que le nom. Bientôt nous entrons dans le défilé du Schyn, en romanche Müras, tout hérissé de sapins et de rochers, entre lesquels la route, à deux reprises, se voit forcée de passer en tunnel. La bourgade de Tiefenkasten, sur laquelle nous *descendons* ensuite, bien qu'elle soit elle-même à près de 900 mètres d'altitude, est le grand carrefour des chemins de l'Engadine : la rampe de gauche conduit au col de l'Albula, celle de droite au col du Julier. C'est au col du Julier que nous allons.

Après une nouvelle gorge, celle de Stein, longue de 8 kilomètres, nous atteignons la vallée du Rhin d'Oberhalbstein, entre le piz d'Err et le piz Platta, puis la sauvage coupure de Roffna, pour déboucher, au delà de Molins, sur le bassin solitaire et stérile de Bivio où s'embranche — de là son nom — la route qui monte au Septimer. La section suivante du trajet se fait au travers de mornes pâtis, districts traditionnels des *alpadori* bergamasques. L'apparition de ces bergers est une des curiosités du parcours. A les voir de loin avec leur haute taille, leur air rébarbatif, enveloppés d'un long manteau blanc et coiffés d'un chapeau calabrais, on les prendrait presque pour des bandits. De près, on ne peut s'empêcher d'admirer leur fière prestance et leur attitude olympienne.

Ces pâtres originaux viennent des vallées italiennes de Seriana et de Bembrana, qui rayonnent au pied sud des Alpes dans la direction de la ville de Bergame. Tous les ans, quand l'herbe repousse sur les alpages des montagnes, ces fils du Midi quittent la plaine lombarde, et, avec leurs longues caravanes bêlantes, gagnent les divers plateaux des Grisons. Leurs moutons, eux aussi, sont un type à part de leur race. Très hauts sur jambes, le chanfrein convexe, les oreilles larges et pendantes, ils

représentent, avant la tonte, des monceaux de laine inimaginables. Leur voix de basse-taille s'harmonise avec leur aspect, et leur humeur mélancolique répond à leur voix. Jamais on ne voit leurs petits gambader et caracoler, comme font d'ordinaire les agnelets. Ce sont bien les ouailles qui conviennent à de tels pasteurs, car jamais non



ROUTE DU JULIER.
Pâtre et moutons bergamasques.

plus on n'entend leurs gardiens chanter et tyroliser aux échos, comme font volontiers les autres bergers. Majestueusement appuyés sur leur houlette, ils restent des heures entières immobiles, le regard fixé sur un point de l'horizon, l'âme perdue dans une contemplation silencieuse.

Nous voici enfin près du col. Au delà de Muotta, la route franchit le torrent du Val d'Agnelli, et se met à monter en lacets aux flancs rocailleux du Julier. Sur la rampe tordue à la manière d'un serpent, nous croisons la grosse diligence fédérale attelée de ces chevaux helvétiques à la forte charpente, à la lourde allure, qui n'en sont pas moins des bêtes sans pareilles auxquelles se peuvent seuls comparer, pour

la sûreté de jarret et la capacité d'endurance, les mulets du Valais et du Tessin.



GRISONS. — Au col du Julier.

Derrière elle s'avancent, d'une allure plus posée, deux chariots chargés de fûts de *Veltliner*.

Le *Veltliner*, c'est le vin de Valteline. La Valteline, c'est cette vallée en arc de cercle, où se trouvent les fameux bains de Bormio, et qui s'étend au sud des Alpes Rhétiques tout le long du cours torrentueux de l'Adda, depuis les frontières du Tirol allemand jusqu'à la corne septentrionale du lac de Côme. Son vin, au fumet renommé, d'une couleur rubis clair, et qui se bonifie indéfiniment avec les années, était déjà, il y a deux mille ans, la boisson préférée de l'empereur Auguste, comme le fromage des Alpes était le dessert favori d'Antonin, qui mourut même, dit-on, d'en avoir trop mangé. Malheureusement, ce doux nectar ne peut voyager bien loin; il se gâte à la limite de Zurich.

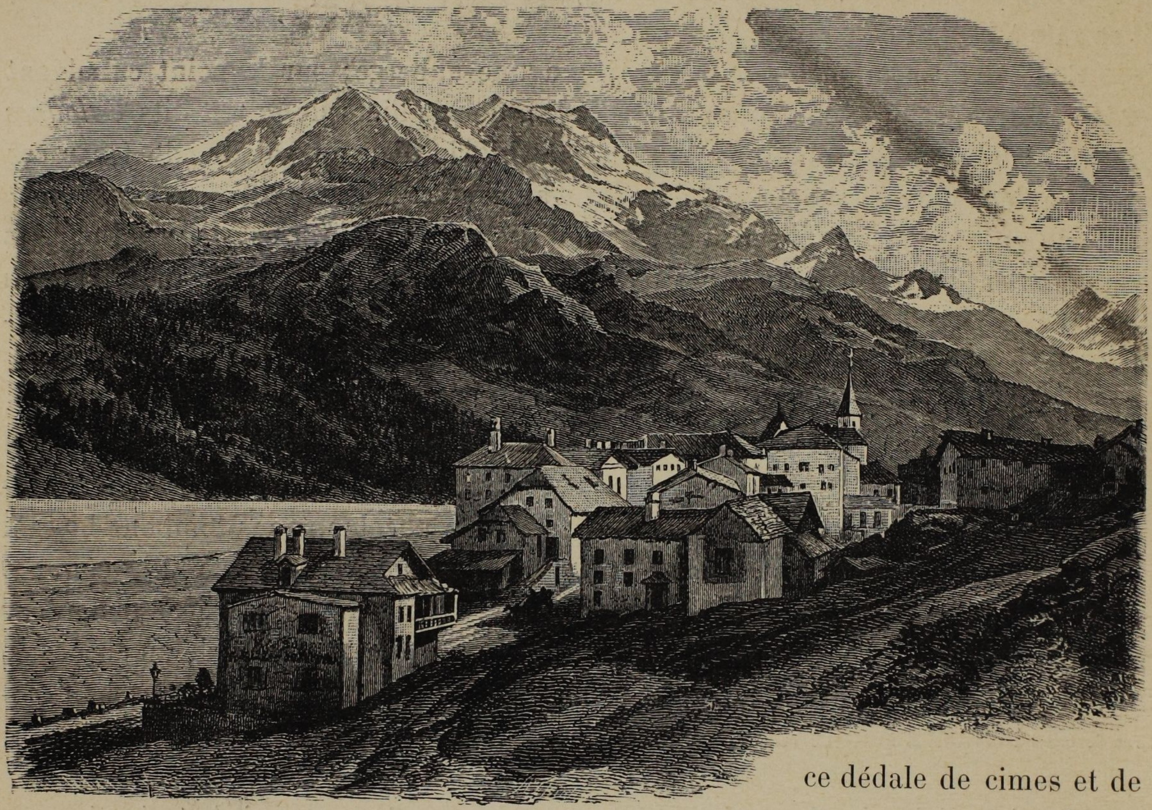
En deçà du sommet de la passe, il y a une auberge; sur le point culminant (2 287 mètres) se dressent, près d'un petit lac, deux piliers de granit dits *Colonnes juliennes*. Sont-ce des monuments érigés à *Jul*, le dieu du soleil, adoré sur ces monts à l'époque celtique, ou simplement d'anciennes bornes milliaires? Ils ne portent en tous cas aucune inscription. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Romains connaissaient le col du Julier, qui fut aussi, au moyen âge, l'unique grande route du transit entre Venise et les pays transalpins. De tous les passages de la chaîne italo-helvétique, c'est en effet celui qui est le moins exposé aux avalanches et qui est le plus tôt débarrassé de neiges. La route carrossable actuelle, large de 4 ou 5 mètres, y date de 1830.

Descendons l'autre versant de la montagne. Du plateau désert de la cime, enfermé entre deux pics de 3 000 mètres de hauteur absolue, nous tombons bientôt dans les gorges où gronde le torrent de Montarask, une riviérette que l'Inn emporte au Danube, et que le Danube verse à la mer Noire. Le souffle des frimas d'alentour vous y pénètre encore jusqu'aux moelles. Le paysage tout entier garde un air désolé et sinistre. Puis, peu à peu, quelques sapins renaissent sur les pentes, l'herbe reparaît, des arbustes pointent parmi les rochers... Regardez là-bas : voici l'Engadine.

Ce n'est d'abord qu'une tache verte entre les montagnes; puis la tache s'agrandit, les parois des vallées s'écartent; on aperçoit des forêts, des névés, des fuyants bizarres, des brèches mystérieuses. Le fond de la coupure, lui aussi, se dessine insensiblement. Une longue prairie frangée d'un ourlet d'arbres noirs, un, deux, trois lacs d'un bleu d'outremer vous apparaissent par échappées de vue au travers des mélèzes. Vous contournez encore des semis de blocs, et la végétation autour de vous s'enhardit, tandis qu'au loin les rives des bassins se découpent en péninsules chargées de villages. C'est toute une vision nouvelle de la Suisse, un paysage complexe et varié, avec ses plans et arrière-plans alpestres : l'onde diaphane, la futaie sombre, les chalets aux fenêtres souriantes, le pâtis parfumé, et, dans le fond, les pics sourcilleux avec leurs glaciers que dore le soleil.

A force de suivre le torrent, nous venons de déboucher juste sur le lac de Silvaplana, et au petit village du même nom, en face de la Fuorcla da Surlej et de l'immense coupole du Piz Corvatsch, qui élève à 3 458 mètres son entassement de glaces et de névés. A ce lac s'en relie immédiatement un autre, celui de Campfer, qui, comme lui, se déverse dans l'Inn. Nous n'aurions qu'à suivre ce cours d'eau quel-

ques kilomètres en aval, pour arriver au célèbre *Kurort* de Saint-Moritz-les-Bains, sis lui-même sur une mignonne vasque au pied du Rosatsch, puis à Samaden, le chef-lieu de l'Engadine. De là à Pontrésina, le Chamonix de la Suisse grisonne, il n'y aurait également qu'un pas. Qui ne connaît, au moins par ouï-dire, cette mer de frimas de 4000 mètres de superficie (glaciers de Rosegg et de Morteratsch), qui s'y étale aux flancs du Bernina, le gigantesque massif de faîte entre les bassins du Danube et du Pô? L'Oberland bernois lui-même n'a rien de plus beau que



ENGADINE. — Silvaplana.

ce dédale de cimes et de gorges sauvages, où, par surcroît, ceux qui veulent marcher sur les traces de feu Colani, le fameux chasseur de chamois de la contrée, peuvent s'offrir toutes sortes d'affûts à leur gré.

L'Engadine, « rue de l'Inn », ou « rue des eaux », en romanche *Engiadina*, est moins une vallée qu'un haut terre-plein de forme arquée qui se déroule, sur une longueur de 19 lieues environ, avec une largeur de 2 ou 3 kilomètres, entre deux murailles alpestres d'une altitude sensiblement inégale. La paroi du nord-ouest par exemple, formée du Julier, du piz Ot, de l'Albula et du piz Kesch, ne dépasse que de 1 000 à 1 200 mètres environ le fond de la coupure. Plus imposant est le mur du sud-est, composé du Bernina aux sommets glacés, puis du massif du Languard et d'une partie de celui de la Casanna; l'élévation relative ici excède 3 000 mètres.

En dehors des magnificences de toute sorte qu'y déploie la nature, l'Engadine offre cette particularité, d'être la plus haute vallée régulièrement habitée qu'il y ait

en Europe, C'est l'endroit où le grand soulèvement de notre sol d'Occident, qui commence aux froids plateaux de la Bavière, atteint son point culminant, pour retomber ensuite brusquement vers les chaudes et profondes vallées italiennes. Et par le mot *sol*, je désigne ici le terrain de fond, l'assise inférieure qui sert de socle à tous les reliefs, arbres, maisons ou montagnes.

Pour se faire une idée de l'élévation du pays, qu'on songe que le lac de Campfer



SITE DE L'ENGADINE. — Près de Saint-Moritz.

est à 1 829 mètres au-dessus de la mer, celui de Sanct-Moritz à 1 856 mètres, c'est-à-dire tout simplement au niveau du Righi-Kulm, à 1 270 mètres plus haut que le village de Reichenau et la ville de Berne (586 et 536 mètres). Andermatt même, à l'extrémité du défilé gothardien d'Urseren, est encore à 400 mètres plus bas que n'importe quel hameau de l'Engadine supérieure. Cependant, quand on pénètre dans la région par le col du Julier, ainsi que nous venons de le faire, comme il y a de ce côté une rampe de descente qui se replie sur 8 kilomètres de longueur, on ne se rend pas un compte exact de la relation des hauteurs. On oublie volontiers qu'on a commencé par monter durant toute une journée (12 heures environ, *par la dili-*

gence), et l'on ne se doute pas que ce val où l'on plonge est à l'altitude d'une grande montagne et touche de près à la zone alpine.

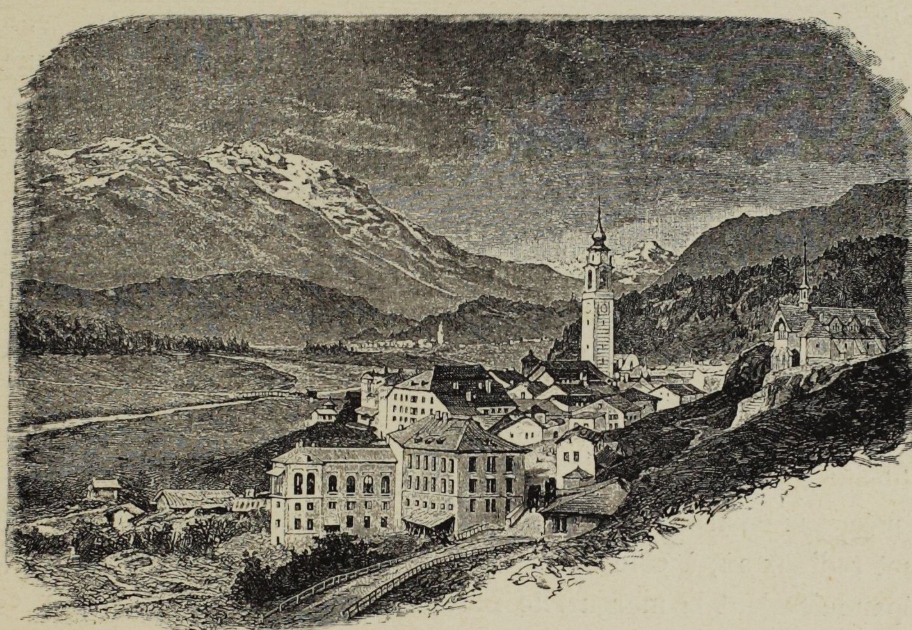
Si, au contraire, on y pénètre par les rampes de la Maloggia, en venant du val Bergell et de Chiavenna, ou bien par le col du Bernina, en venant de Poschiavo, l'impression est autrement saisissante. De ce dernier côté par exemple, des champs de glace voisins de Pontrésina, on passe, pour ainsi dire, de plain-pied, sur la magnifique chaussée de Samaden, comble de voitures et de promeneurs. A peine s'imagine-t-on avoir franchi le haut faîte gelé qui clôture le pays dans cette direction, et, si l'on n'était prévenu à l'avance, on croirait à un coup de théâtre magique. Quoi! une vallée si riche, si peuplée, si spacieuse, sur ce haut *culmen* qu'on n'atteint qu'au prix de haletantes grimpades, et où l'on ne s'attendrait à rencontrer que quelques huttes misérables de pâtres au milieu de sites dénudés et mornes! L'effet est quasi stupéfiant.

Souvenez-vous en effet des coupures alpines qui sont, par exemple, au nord et à l'ouest du Saint-Gothard : quel aspect désolé et sinistre! Situées au-dessus de la limite des bois et de la végétation frutescente, elles ne sont que des solitudes sévères, égayées seulement en été par la verdure vive des pâtis et la présence des troupeaux paissants. Les tapis de gazon, les lits des torrents y sont encombrés d'éboulis et de rocs. Les sentiers s'y perdent dans les gorges ou serpentent péniblement sur d'étroits et arides gradins. Et encore n'y a-t-il là que des sillons fragmentaires, des défilés de peu d'étendue. Seuls, le canton des Grisons, et spécialement l'Engadine, vous offrent, au sein de la zone alpine, de véritables vallées de toute dimension. Du relief des chaînes combiné avec le soulèvement des plateaux, il résulte, non pas seulement, comme on le voit d'ordinaire à cette altitude, un paysage tout entier en cimes, en alpages ras, en rochers, mais des districts complets dans leur variété, un composé parfait de vallées, de prairies, de forêts, de villages, de villes même, avec des habitations de pierre aux corniches finement découpées, aux grillages dorés comme il en existe à Samaden et ailleurs, des demeures à tourelles vitrées, à contrevents verts, à balcons de fer en encorbellement, des fenils aux baies ogivales précédés de spacieux vestibules, et, notez ce détail-ci, point de mendiants.

Les Engadinois tiennent à leur dignité et ils ont, en somme, les moyens d'y tenir. Autrefois ils cherchaient fortune en s'enrôlant sous les drapeaux de l'étranger. Aujourd'hui ils émigrent toujours; mais leurs visées sont plus pacifiques. Presque tous, au matin de la vie, s'en vont, retroussant leurs manches, exercer dans quelque cité de l'Allemagne, de l'Italie, de la France surtout, un de ces métiers à petit bruit et à grande flambée auxquels, de père en fils, ils se vouent. La plupart excellent dans l'art de fouetter la crème, de filer le sucre, de dorer la pâte, et s'entendent à porter d'une façon magistrale le tablier blanc que vous connaissez. Les petits gains s'accumulent avec les années; l'apprenti confiseur devient maître à son tour, et la tête ne lui tourne pas pour cela. Dans la cave étouffée qu'emplissent les vapeurs du charbon, il ne cesse de songer aux neiges immaculées de son pays. Dans la flamme du four éternellement rouge, il revoit le blanc clocher de son village; dans

le parfum des mille friandises qu'il manipule d'un doigt exercé et qui ne l'allèchent que pour le profit, il respire l'arome inoubliable de la flore natale. Puis, un beau jour, son compte fait, il reprend le chemin de la terre grisonne, et sur l'emplacement du vieux chalet paternel il se bâtit une coquette villa, où il se laisse vivre en paix et douceur.

C'est à ces fortunes, grosses ou petites, successivement rapportées de l'étranger, que l'Engadine doit cet air de bien-être qui étonne tout d'abord le touriste. L'émigrant, une fois rapatrié, se remet du reste sans effort au train de l'existence locale. De son long séjour au sein de nos sociétés raffinées, il lui reste seulement une certaine aisance de manières, une sorte d'indépendance d'esprit qui lui permettent de figurer comme il faut parmi cette honorable aristocratie d'ex-confiseurs ou de pâtis-



ENGADINE. — Samaden.

siers retraités qui compose la classe éminemment polyglotte des menus rentiers de Silvaplana, de Saint-Moritz, de Samaden, et autres bourgades cossues de l'Engadine. De là vient aussi que les relations sociales, dans ces petits centres, sont très développées. Lectures, visites, soirées en commun, courses en traîneau, voilà pour les occupations de l'hiver. L'été, on chasse, on soigne le bétail, on trafique aussi un tantinet, pour grossir d'autant le pécule acquis. Dans cette contrée d'égalité absolue, le préjugé ne tient pas beaucoup de place, et, bien souvent, l'auberge locale appartient à un gros bonnet de l'endroit.

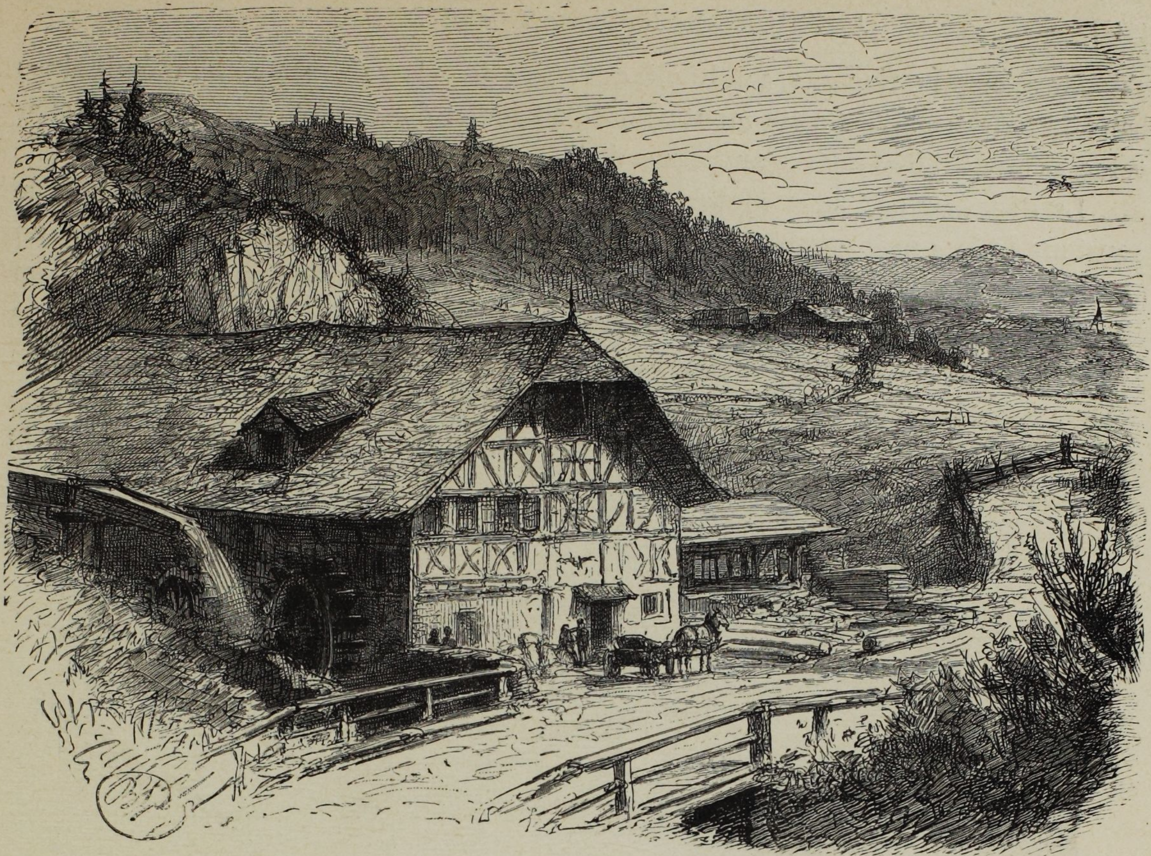
Si l'Engadinois, avec son type italo-celtique, et son dialecte rhéto-romanche, plein d'une sonorité harmonieuse, représente, au sein des Grisons, une population originale et à part, le pays, lui aussi, au point de vue de la flore, offre de curieuses singularités. Par suite de son altitude, la végétation arborescente y est toute en conifères; presque pas d'essences feuillues; point de hêtres, point de noyers ni de

châtaigniers; et les conifères non seulement y atteignent une taille plus élevée qu'ailleurs, mais ils y poussent aussi plus haut leurs stations. Le sapin, qui s'arrête d'ordinaire en Suisse à 1 800 mètres, monte en Engadine à 2 100 mètres; le mélèze et l'arolle croissent encore, vigoureux et superbes, à 2 300 mètres. Les autres essences s'aventurent de même à plus de 500 mètres au-dessus de leur zone habituelle, surélévation qui d'ailleurs correspond à celle de la limite des neiges, située ici 400 mètres plus haut que dans le reste de la Suisse.

Et que d'échantillons de végétaux de l'époque miocène, émigrés jadis du septentrion, et demeurés depuis lors dans le pays, le botaniste peut récolter! Voyez, par exemple, ce saule au feuillage blanchâtre qui croît aux bords du lac de Saint-Moritz : c'est le « saule lapon », le même qu'on retrouve encore sur le pourtour des lacs scandinaves. Et, toujours grâce à l'élévation du sol, les plantes les plus fines et les plus délicates se cueillent presque sans effort. Telle variété rare que, dans les Alpes valaisanes ou vaudoises, on ne pourrait se procurer qu'au prix d'une longue et dure ascension par delà la zone du dernier sapin, se rencontre ici sous votre main, en pleine forêt, à quelques minutes des lieux habités et des casinos où l'orchestre résonne. Les deux flores, celle de la plaine et celle des sommets, aux stations habituellement si distantes, semblent, en Engadine, venir au-devant l'une de l'autre, comme si elles voulaient marier leurs couleurs. Le naturaliste, assis tranquillement sous un arolle, peut arracher d'une main une fleur de l'avant-mont ou originaire de la vallée même, et, de l'autre, une corolle, fille des cimes, descendue avec les glaciers.

C'est à la fin de juin surtout, la dernière neige à peine disparue, que s'étalent ces magnificences régionales. Je me souviens, pour ma part, d'avoir cueilli presque d'une poignée, aux environs de Silvaplana, toute une gerbe de fleurs incomparables, un bouquet radieux où, à côté du myosotis azuré, de l'œillet rose, de la gentiane bleue, s'épanouissaient la marguerite blanche et le rhododendron aux corymbes purpurins.

Engiadina! Terra fina! dit une chanson populaire du pays. Terre d'Engadine, haussée jusqu'aux nuages, faut-il donc te quitter si tôt? Mais l'homme est ainsi fait : monté sur le faîte, il aspire à descendre, et puis le vert plateau que draine l'Inn naissant a beau être le « toit » de l'Europe, il n'est pas le terme de notre voyage.



LE VORARLBERG. — Un chalet.

AUTRICHE-HONGRIE ET BAS-DANUBE

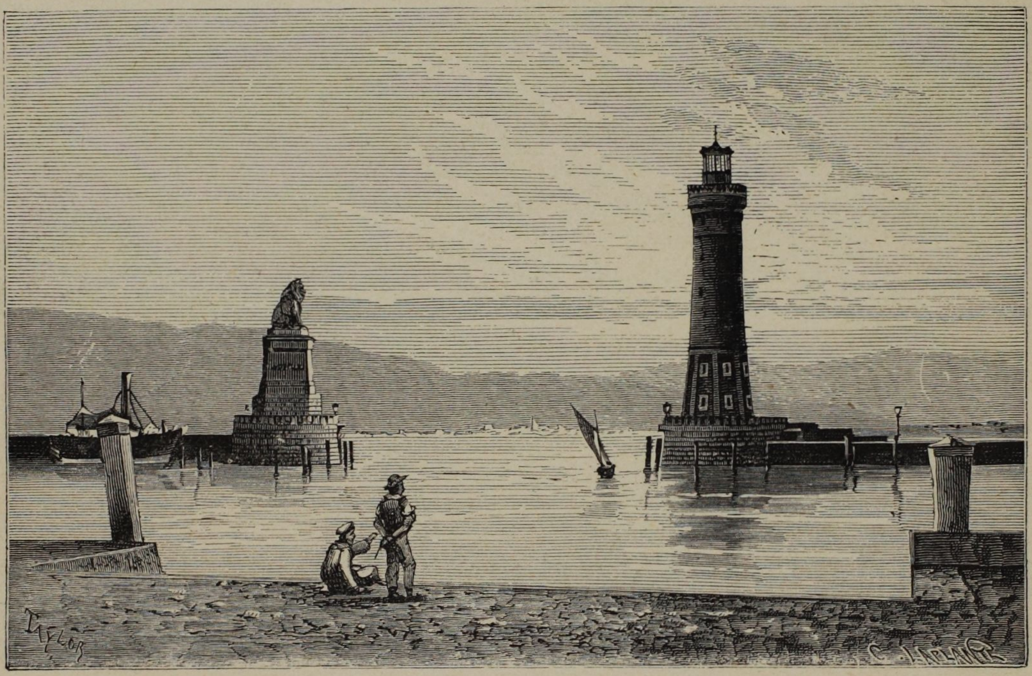
XXVII

DU HAUT DU PFÆNDLER — A TRAVERS LA FORÊT DE BREGENZ
LA ROUTE DE L'ARLBERG ET LA DESCENTE EN TIROL
COUP D'ŒIL SUR L'ŒTZTHAL — D'INNSBRUCK A KUFSTEIN

Bregenz, l'ex-*Brigantium* des Romains, est la porte du Vorarlberg, c'est-à-dire du pays situé au-devant de l'Arlberg, comme le Vorarlberg lui-même est le vestibule du Tirol. Le site a eu de tous temps une certaine importance ; c'était là que la grande chaussée stratégique qui venait par *Curia* (Coire) des Alpes Rhétiques se bifurquait, d'un côté, sur Augsbourg (*Augusta Vindelicorum*), et, de l'autre, sur Bâle (*Augusta Rauracorum*). Bâtie à la pointe sud-est du lac de Constance, la jolie petite ville autri-

chienne a, comme Lucerne, son Righi, qui attire dans la belle saison d'innombrables bans de touristes. C'est cette montagne du Pfændler dont la tête verdoyante et chevelue s'élève à 1 060 mètres au-dessus d'elle.

Le Pfændler est, sans conteste, le plus délicieux *signal* qui existe sur tout le pourtour de la « mer souabe ». De l'esplanade de l'auberge construite à sa crête, on aperçoit, à l'œil nu, s'il vous plaît, le clocher de la cathédrale de Constance. De là, en obliquant de droite à gauche, on découvre le canton entier de Thurgovie, puis, dans l'éther bleuâtre, la chaîne des Alpes de l'Oberland, en deçà le pêle-mêle des monts d'Appenzell et de Saint-Gall, et, plus à l'ouest, la vallée d'alluvion où le Rhin, désormais formé et adulte, déroule son long ruban argenté. Encore n'est-ce pas tout le

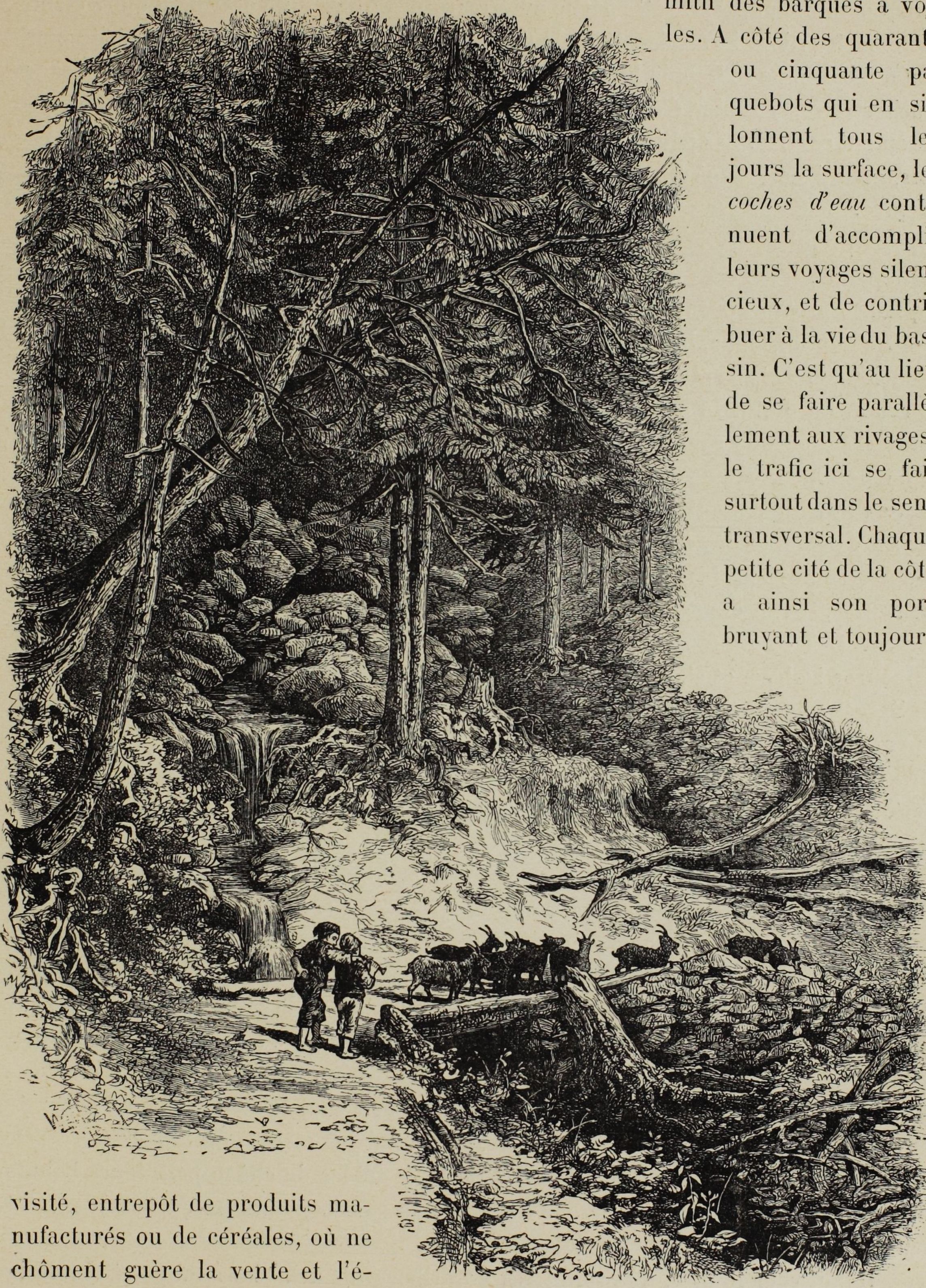


LINDAU. — Entrée du port.

panorama. Plus près de soi, au premier plan, on a le contraste des gorges boisées d'où s'échappe l'Ach de Bregenz (*Ach, Aach,* en Suisse *Aa*, du latin *Aqua*, eau) et des districts gracieux et bien cultivés qui avoisinent immédiatement le lac. Et de quel œil charmé on suit la ligne ondulée des rivages helvétiques et allemands, dont les renflements et les découpures commencent, à gauche, à la baie de Rorschach, et, à droite, par delà un chapelet de cottages et de jardins, à cette petite Venise bavaroise de Lindau, qu'un viaduc de chemin de fer et un pont de bois long de 300 mètres relient seuls à la terre ferme!

Sur le lac lui-même, quel mouvement! Le *Bodensee*, comme on l'appelle ici de son vrai nom, est resté la grande artère commerciale des pays qui sont sur ses bords. Au lieu de séparer, comme le Léman, deux régions absolument différentes de mœurs et d'histoire, il est le trait d'union qui rapproche les Cantons de la Suisse orientale des contrées germaniques sises à l'opposé. Loin d'y avoir tué la navigation comme sur le Léman, l'établissement des chemins de fer l'y a au contraire rendue plus active.

L'invention des bateaux à vapeur n'y a pas non plus supprimé le mouvement primitif des barques à voiles. A côté des quarante ou cinquante paquebots qui en sillonnent tous les jours la surface, les *coches d'eau* continuent d'accomplir leurs voyages silencieux, et de contribuer à la vie du bassin. C'est qu'au lieu de se faire parallèlement aux rivages, le trafic ici se fait surtout dans le sens transversal. Chaque petite cité de la côte a ainsi son port bruyant et toujours visité, entrepôt de produits manufacturés ou de céréales, où ne chôment guère la vente et l'échange.



Dans la Forêt de Bregenz.

Descendons maintenant du Pfændler, pour nous diriger tout d'abord vers l'écheveau de gorges et de forêts que

je vous ai montré à l'horizon sud, et d'où sort l'Ach torrentueuse. La Forêt de Bregenz, comme on appelle cette partie antérieure des Alpes du Vorarlberg qui s'étend entre la frontière bavaroise et la double vallée du Rhin et de l'Ill, ne mérite plus tout à fait son nom. Depuis le temps où, suivant la légende, un gland pouvait, sans toucher terre, y rouler d'arbre en arbre jusqu'au Bodensee, le district a été singulièrement essarté. Les pâtis y tiennent aujourd'hui autant de place peut-être que les bois, ce qui ne l'empêche pas de posséder encore de splendides massifs de toute essence.

La première étape du parcours commence d'ordinaire au charmant bourg de Schwarzach, situé déjà à plus de 700 mètres au-dessus de la mer. La coupure dans laquelle vous vous engagez est d'abord assez large et assez lumineuse ; mais bientôt, à un détour à gauche, le défilé se rétrécit, et vous voilà dès lors cheminant entre de silencieux fourrés de pins, sous lesquels courent des ruisselets murmurants. Plus loin la route, ou plutôt le sentier — il n'y a guère ici de chemins carrossables, — se transforme en une rampe ardue qui escalade en zigzag une muraille rocheuse pour replonger ensuite dans une brèche encore plus solitaire que la précédente. Dans cette partie initiale du trajet, les rochers cependant ne sont que l'exception ; le relief lui-même y présente des coupes assez douces. La caractéristique de ce dédale odorant et sylvestre, ce sont les fermes ou les groupes de chalets que l'on aperçoit tantôt sur les pentes, tantôt dans des brèches qui s'ouvrent entre les arêtes disjointes des montagnes. Les communes ici ne se composent guère que de hameaux épars ou de demeures isolées, et si, comme il m'est arrivé à moi-même, vous visitiez cette Forêt de Bregenz au sortir du canton suisse d'Appenzell, vous seriez tout de suite frappé, j'imagine, de certaines analogies dans le site.

Ici comme là, ce ne sont que pentes, contre-pentes, combes ayant leur figure à part. Au lieu de longues rangées de crêtes, de murs continus séparant nettement des sillons de vallées, c'est un système de pans coupés, de menus plateaux, d'intumescences courtes et hachées. Il s'ensuit que chaque habitation rurale, chaque *Heimat*, comme on dirait dans les Rhodes, a son mouvement de terrain propre et original.

A moins d'avoir vu de près ces maisons, d'y être entré, d'y avoir logé, jamais on ne se figurerait ce qu'elles sont. Impossible de rêver des boiseries, des chevronnages plus coquets que les leurs ; on les croirait presque bâties de la veille, tant elles sont plaisantes et soignées. Et ce n'est pas seulement une affaire d'extérieur, un trompe-l'œil pour engager le touriste à s'inhumer, loin du bruit, loin du monde, dans ces solitudes idylliques et agrestes ; le dedans du nid en vaut le dehors. Même propreté merveilleuse, même luxe de menuiserie. Les auberges mêmes où le piéton s'arrête sont de vrais bijoux d'aménagement, avec leurs tables de chêne poli, leurs bahuts ouvragés, leurs poêles aux carreaux de briques glacées, leurs parquets luisants, et leurs rideaux aussi lustrés que leurs parquets.

Il faut vous le dire, à la vérité, les Vorarlbergeois ne se bornent pas à élever du bétail et à fabriquer des fromages : ils excellent aussi à travailler le bois. C'est de la Forêt de Bregenz que proviennent, en majeure partie, ces beaux ouvrages de chêne ou de noyer sculpté qu'on trouve dans les grands magasins de Vienne et des villes de

l'Allemagne du Sud. C'est de là que sortent également ces maisons de bois faites de pièces numérotées, agencées, et démontables du seuil aux combles, telles qu'on en fabrique aussi en Norvège, et qui s'expédient surtout dans la Suisse.

Nous voici cependant au bourg d'Alberschwende, la première localité de la région. La crête du Lorena le domine. Passé cette montagne, que nous avons vite fait de



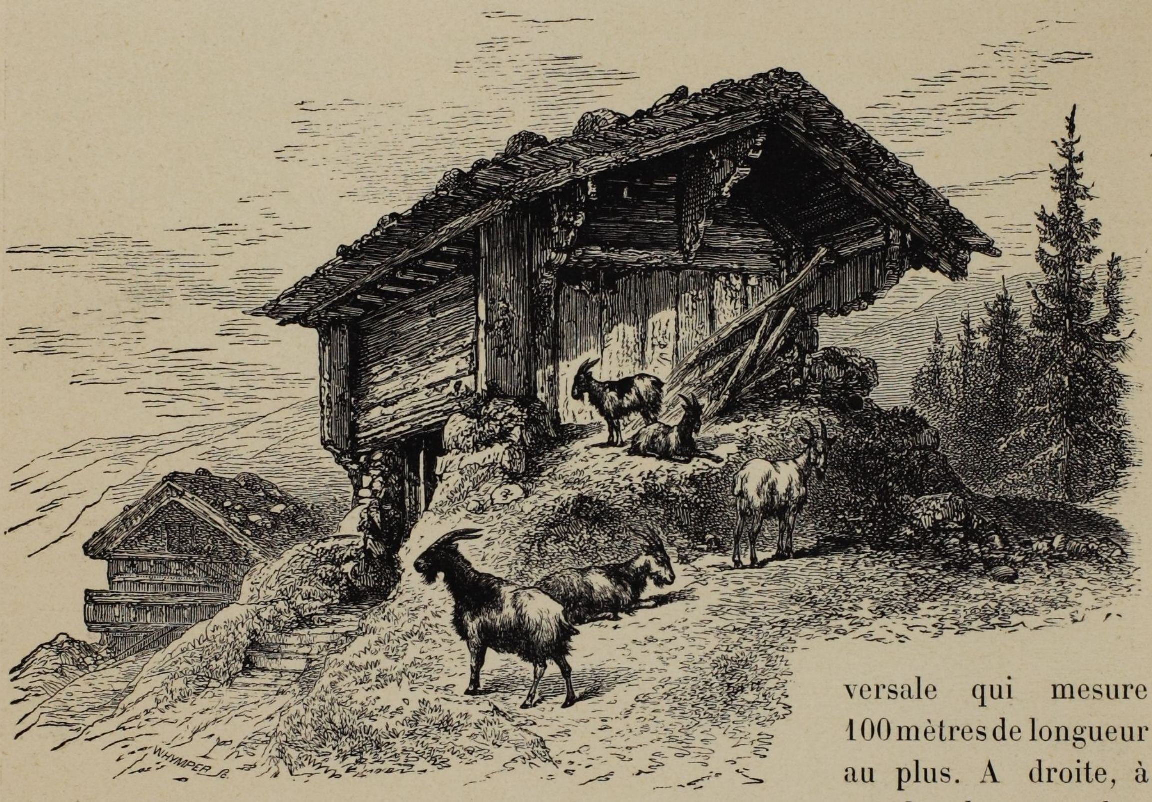
Rives du lac de Constance.

franchir, et du haut de laquelle nous revoyons un instant les collines de la Souabe au nord, et le sillon majestueux du Rheinthal à l'ouest, nous entrons dans ce qu'on nomme la Forêt postérieure. Là les aspects se modifient, les formes des hauteurs s'enhardissent, les coupures deviennent plus sauvages, et le relief s'enchevêtre si bien qu'on se sent pour ainsi dire prisonnier au sein d'un monde hermétiquement clos.

Le sillon de l'Ach, qui s'est dirigé jusqu'alors au sud-ouest, infléchit décidément au midi. Après un arrêt à Schwarzenberg, village situé au milieu de vergers, sur la rive du torrent, que franchit un pont de bois à toiture, nous filons sur

Bezau, puis sur Reuti, hameau balnéaire assis au pied du Hohe-Joch, et enfin sur la bourgade de Schnepfau.

Je pourrais vous arrêter ici, en vue des hautes crêtes nues du Didamskopf et de la Canisflühe; mais je tiens à ce que vous jetiez un regard sur la terrasse sourcilleuse du Schrœcken où l'Ach de Bregenz prend sa source. Les chars, bien entendu, — mais ce point nous importe peu, — ne s'aventurent pas dans ces gorges extrêmes. Il n'y a plus là qu'un chaos de rochers entrecoupé de bouquets de bois et de plaques de verdure isolées. Le hameau final de cette série de défilés montants, le voilà enfin devant vous : quelques maisons autour d'une église, juchées sur une sommité trans-



Forêt de Bregenz. — Hutte de chevrier.

versale qui mesure 100 mètres de longueur au plus. A droite, à gauche, devant et derrière, de noirs précipices où dévale, avec d'impétueux bouillonnements, le cours d'eau naissant. Par delà, les cimes blanches du Widderstein (Pierre du Bélier) et de la Rothe Wand (Muraille rouge), hautes l'une et l'autre de 2600 mètres. Avec le glacier qui couvre leurs flancs, elles barrent tout le fond de la coupure. Impossible d'aller plus loin de ce côté. Il nous faut ou rebrousser chemin, ou nous installer pour jamais en *outlaws* dans une de ces huttes de chevrier qui couronnent çà et là les éperons de l'avant-mont.

Sans hésiter, nous avons rétrogradé vers Schwarzach, où, tout près de nous, dans l'angle du lac, nos oreilles ont de nouveau perçu le sifflet strident des locomotives. Quel contraste entre les districts silencieux et rustiques que nous venons de quitter et la région industrieuse et bruyante dans laquelle nous nous enfonçons de

ce pas! Cette vallée du Walgau, qu'arrose l'affluent du Rhin suisse qu'on nomme l'Ill, est naturellement la voie préférée des voyageurs pressés qui vont droit au but. Que voulez-vous? Le chemin de fer y passe, et, ici comme partout, le chemin de fer, bien qu'il tronque les sites à plaisir, fait de plus en plus la solitude sur la vieille chaussée postale de l'Arlberg et sur son réseau de sentiers sinueux. Grâce à lui, de Feldkirch, où se trouve la douane autrichienne, on gagne en trois quarts d'heure Bludenz, qui est déjà à 581 mètres d'altitude.

Bludenz est une vénérable petite ville avec des rues à arcades et un pittoresque château haut juché. J'y suis arrivé pour la première fois, non pas du nord, mais du sud, c'est-à-dire par ce val Montavon que commande à l'ouest, en deçà de Coire et de l'Engadine, le gigantesque massif des Alpes du Prættigau. Le percement de l'Arlberg, à cette époque, n'était encore qu'en projet, et c'est à pied, en musant trois jours pleins, que j'ai accompli la double étape de 60 kilomètres qui, par l'ancienne chaussée, sépare Bludenz de Dalaas, et Dalaas de Stuben. Le trajet, par la voie ferrée, n'est plus que de 25 kilomètres, et il se fait aujourd'hui prestement, grâce à une demi-douzaine de trous noirs qui escamotent sans pudeur les plus délicieuses vues du parcours.

C'est près de Stuben, à 1 310 mètres d'altitude, que s'ouvre la grande galerie souterraine de 10 352 mètres de longueur qui relie de ce côté le bassin du Rhin à celui du Danube. Le col même de l'Arlberg (abréviation d'*Adlerberg*, mont des Aigles) n'est qu'à 500 mètres au-dessus du tunnel. Au sommet, il y avait jadis un hospice appartenant à la confrérie de Saint-Christophe. De nos jours, il s'y trouve une auberge qui, j'en ai peur, ne fait plus ses frais. Seuls quelques ouvriers besogneux, ou des oiseleurs tiroliens, leurs cages à canaris sur le dos, continuent de franchir la passe, exposée l'hiver aux avalanches.

La route, à sa section culminante, n'offre point d'ailleurs de perspectives comparables à celles du Simplon ou du Saint-Gothard. Ce n'est que sur l'autre versant de la montagne, quand on descend en vue des glaciers le long des rives de la Rosanna, que les sites reprennent un cachet de grandeur. De Sanct-Anton (Saint-Antoine), puis de Flirsch, sis encore à plus de 1 200 mètres, on atteint la bourgade de Landeck, carrefour au triple embranchement, entouré de pics de trois milliers de mètres et plus, où se raccordent, à droite, aux rampes de l'Arlberg le chemin d'Italie par le Stelvio et celui de l'Engadine par le défilé de Finstermünz. De cette dernière fissure débouche l'Inn, que nous avons déjà vu près de sa source, et dont la route de terre et le railway suivent ou coupent désormais le sillon.

Plus loin, au confluent de deux autres vallées latérales, le Gurgthal à gauche et le Pizthal à droite, voici le gros bourg d'Imst. Cette localité, qu'enrichit actuellement l'industrie linière, avait autrefois le monopole d'un commerce tout spécial; c'était elle qui, par ses commissionnaires, voyageant pour le compte de grosses compagnies dont les opérations s'étendaient dans le monde entier, pourvoyait de serins chanteurs toutes les volières de l'Europe. Aujourd'hui ce trafic imstois, à demi ruiné par les guerres de la Révolution et de l'Empire, ne bat plus, j'oserai le dire, que d'une aile.

C'est à 13 kilomètres plus en aval, à une majestueuse courbe décrite par l'Inn, que s'ouvre à droite ce fameux Œtzthal, qui est, tout ensemble, le Chamonix et le Grindelwald du Tirol. Avant de continuer notre route sur Innsbruck, jetons-y, je vous prie, un regard.

La série des défilés, qui se développe sur plus de 50 kilomètres de longueur jusqu'aux glaciers limitrophes de l'Adige, est tout un monde plein de frissonnements et de magnificences. Comme dans la plupart des grands sillons alpestres, le *crescendo* des aspects s'y trouve pourtant assez bien ménagé. Si vous n'allez que jusqu'au bourg d'Œtz, qui a donné son nom à la vallée, vous êtes encore dans la partie relativement idyllique de l'âpre fissure. Le lin et le maïs continuent de croître dans la plaine; les arbres fruitiers n'ont pas entièrement disparu; le cerisier et le noyer même s'aventurent hardiment dans le fouillis de roches tapissées de mousses et de myosotis. Mais, 300 mètres plus haut, au village d'Umhausen, sis au pied de l'Engelwand, la flore s'appauvrit et devient plus sauvage. L'Ach, ou torrent de la vallée, glapit déjà à vous assourdir. A cette musique de l'onde écumeuse se mêlent parfois des notes différentes, mais non moins étranges, qui sont comme la voix même du terroir. D'une mystérieuse échancrure part soudain un bruit saccadé de clochettes marié à un *ioulement* aigu. Les virtuoses de la sonnerie métallique, ce sont les bêtes qui paissent dans le fourré; l'accompagnateur, c'est un jeune pâtre, qui, perché à la pointe d'un rocher ou caché dans une bauge de verdure, gratifie les échos de la montagne de ces coups de gosier ineffables dont les vibrations, sautant par-dessus je ne sais combien d'intervalles de rythme, arrivent aux effets les plus fantastiques. Parfois un autre *iodel* répond de loin à celui du chanteur, et alors, pendant quelques minutes, c'est un concert strident et sauvage, qui, aussi bien que la mélodie criarde du chalumeau, dit *Rohrflœte*, en usage dans ces mêmes districts, doit surtout son originalité et son charme à la façon dont il s'harmonise avec les bruits du milieu ambiant et avec le cadre de la scène elle-même.

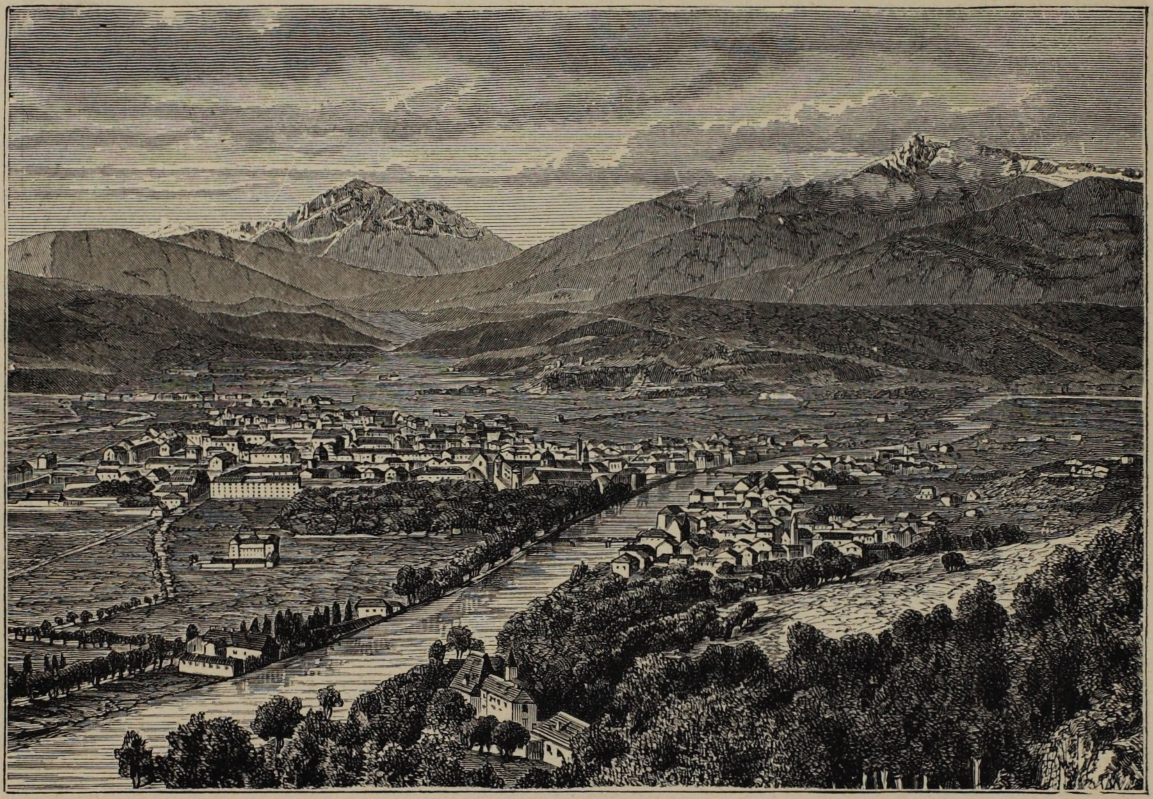
Continuons notre ascension de touristes à travers les grands bouquets de conifères jusqu'aux hameaux de Langenfeld et de Huben, l'œil toujours fixé en avant sur la citadelle de frimas qui obstrue de plus en plus l'horizon. Le sentier en bordure, à partir d'ici, n'est plus qu'une *vire* croulante de schiste et de gneiss, le long de laquelle cependant il y a encore des cabanes rustiques aussi mal équilibrées que le sentier. Au village de Zwieselstein, « la Pierre de bifurcation », le défilé, comme le mot vous le dit, se divise. Le sillon de gauche mène à Obergurgl, le village le plus haut situé du Tirol (1 900 mètres); celui de droite aboutit aux hameaux de Fend et de Rofen. Le pic de Murzoll, le Finail, le Similaun gardent là l'immense mer de frimas qui s'étend des frontières des Grisons au Brenner, et qui, tous ses embranchements compris, renferme deux cents glaciers, dont quelques-uns ont jusqu'à 8 kilomètres de longueur. Tout en haut de cette zone désolée, il y a cependant un hospice, celui du Hochjoch, et une auberge doublée d'un jardin. J'ignore combien de temps les fleurs restent épanouies dans le jardin; quant au poêle de l'auberge, il n'éteint jamais.

Al sol! Al sol! Au soleil! au soleil! s'écrie, dans la chronique espagnole, le visi-



TIROL. — Site de l'Œtzthal.

teur qui s'évade tout transi des couloirs de granit du sombre Escorial. Comme le soleil nous réchauffe, nous aussi, au sortir des passes glacées de l'Œtzthal! Ce n'est, il est vrai, que le soleil d'Innsbruck, la cité tirolienne qui commande au nord le col du Brenner et qu'enveloppe tout un hémicycle de monts où le cep frileux ne s'aventure pas. Mais ce n'en est pas moins le soleil, le soleil éclairant de ses rayons un coin de vallée aéré et spacieux, dans lequel la bise ne pénètre qu'à peine; et, pour la première fois, depuis notre départ de Bludenz, nous revoyons ici



TIROL. — Vue d'Innsbruck.

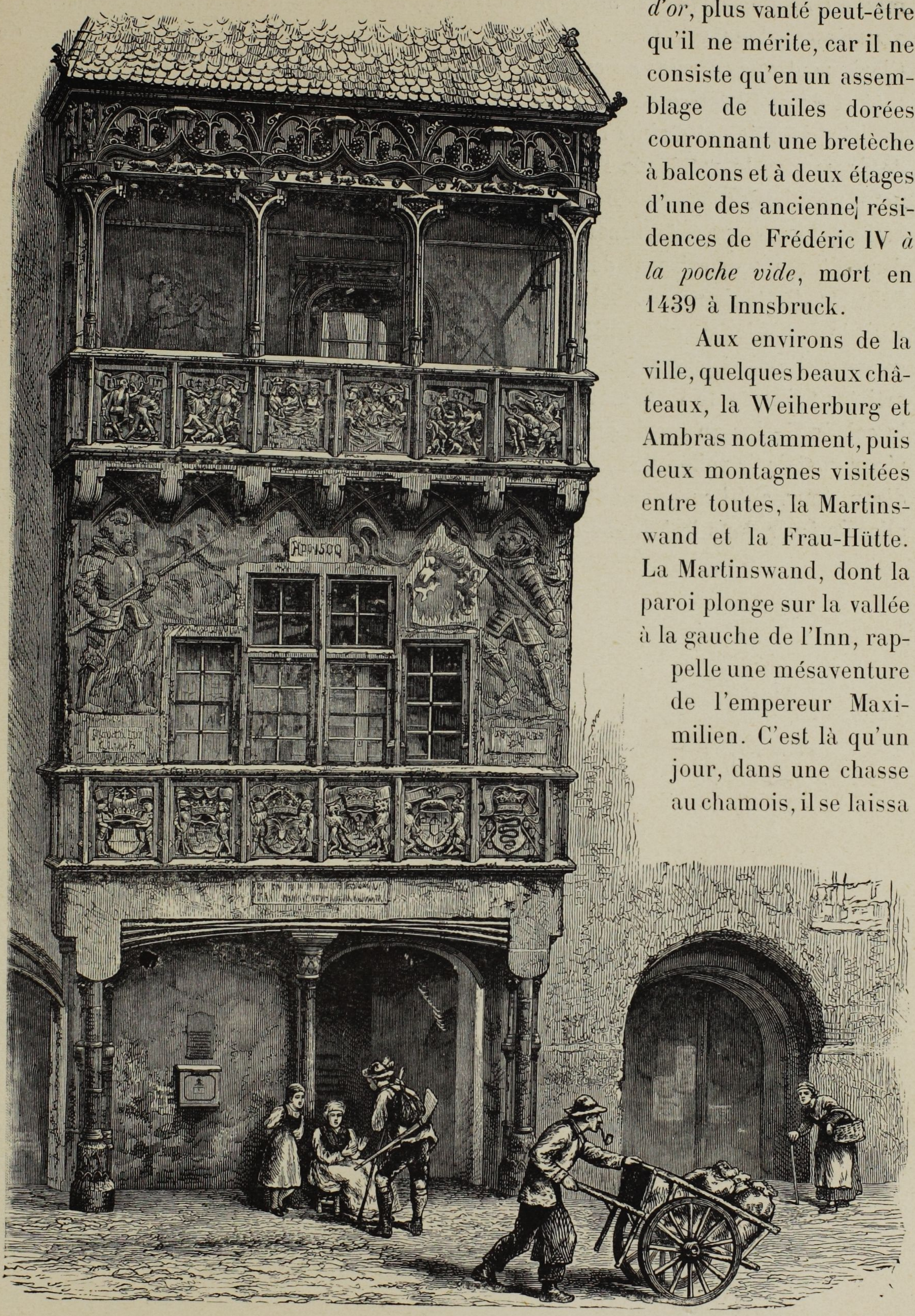
des maisons confortables, un centre de civilisation et de vie, où il fait bon de s'arrêter au passage.

Innsbruck — ou *Spruk* tout court, comme disent et prononcent les campagnards d'alentour — a bien changé en un demi-siècle; mais il a eu l'art de se rajeunir, de se mettre au niveau du siècle, sans sacrifier outre mesure à la tyrannie du cordeau et de l'équerre. Son fameux pont de bois sur l'Inn, auquel il doit son nom, a été lui-même remplacé depuis 1872 par un moderne pont de fer; la localité a toutefois conservé assez de vieilles demeures, aux façades peintes ou sculptées, avec tourelles, arcades massives, bossages fantaisistes, fenêtres en encorbellement, pour que le touriste épris du passé ait de quoi se satisfaire les yeux.

Les principales curiosités d'Innsbruck, c'est d'abord le mausolée de Maximilien Ier, qui se trouve dans la Hofkirche, et passe, à bon droit, pour une des belles œuvres de l'Allemagne; c'est ensuite la maison des États (Hôtel de ville) et l'arc de triomphe érigé en 1765 à l'entrée du faubourg méridional de Wilten, lors du

mariage de l'infante Marie-Louise avec le grand-duc de Toscane; c'est enfin le *Toit d'or*, plus vanté peut-être qu'il ne mérite, car il ne consiste qu'en un assemblage de tuiles dorées couronnant une bretèche à balcons et à deux étages d'une des anciennes résidences de Frédéric IV *à la poche vide*, mort en 1439 à Innsbruck.

Aux environs de la ville, quelques beaux châteaux, la Weiherburg et Ambras notamment, puis deux montagnes visitées entre toutes, la Martinswand et la Frau-Hütte. La Martinswand, dont la paroi plonge sur la vallée à la gauche de l'Inn, rappelle une mésaventure de l'empereur Maximilien. C'est là qu'un jour, dans une chasse au chamois, il se laissa



INNSBRUCK. — Le Toit d'or.

choir sur une saillie de roc, où il fût infailliblement mort de faim si un campa-

gnard appelé Zips ne l'eût tiré de ce mauvais pas. La Frau-Hütte, située du même côté de la rivière, mais plus en aval, représente une femme assise avec un nourrisson dans ses bras. Une légende analogue à celle du Mittelglärnisch de Glaris veut que ce soit une ex-princesse du pays que le ciel a punie de sa méchanceté et de son avarice en la pétrifiant avec son enfant.

Au delà de cette cime rocheuse, que le voyageur laisse à gauche en continuant de descendre la vallée de l'Inn, les sites tiroliens achèvent de perdre leur âpreté pour revêtir des aspects de plus en plus gracieux. Sur les montagnes aux pentes molles, les essences feuillues se mêlent aux conifères; dans les vergers, au milieu des cultures, apparaissent des villages animés et proprets. Trois petites villes, Hall, Schwatz, Rattenberg, s'échelonnent même dans cette partie de la coupure. A mi-chemin entre les deux dernières s'ouvre le Zillerthal, défilé de sept lieues de longueur qui doit à ses pittoresques beautés d'être un des rendez-vous favoris des artistes peintres de l'Allemagne. Un de ses embranchements orientaux conduit par le col du Gerlos au cercle autrichien de Salzbourg. Enfin, passé Rattenberg et ses vieux castels, la vallée de l'Inn s'élargit, et bientôt on arrive à Kufstein. Là le cours d'eau, tournant brusquement vers le nord, quitte le Tirol et entre en Bavière, pour aller se jeter dans le Danube à Passau.



Bateaux de pêche sur le Danube.

XXVIII

DE LINZ A LA MER NOIRE PAR LE DANUBE — VIENNE ET BUDA-PEST
DANS LA PUSZTA — LE PASSAGE DES PORTES DE FER
ENTRE LES RIVES BULGARE ET ROUMAINE — SOUS L'ILE DES SERPENTS

A Passau, qui est la dernière ville bavaroise du côté de l'Autriche, le lit du Danube est encore resserré, à gauche par ces contreforts méridionaux des Monts de Bohême, que nous avons déjà vus à Ratisbonne, et à droite par les dernières ramifications des reliefs salzbourgeois ; mais bientôt le fleuve s'élargit, il se couvre d'îles et de bancs de gravier, et, arrivé à Linz, il sort de sa double muraille de collines verdoyantes ou rocheuses, pour s'évider en un paisible bassin que traverse un superbe pont de fer. Ce n'est cependant pour lui qu'une courte reprise d'haleine. Dès Grein, une autre gorge, formée au nord par les monts de Moravie et au sud par les Alpes Styriennes, emprisonne de nouveau ses ondes, qui se remettent à bondir et à écumer entre des parois de roc escarpées. Puis un grondement se fait entendre, et l'on ne tarde pas à apercevoir l'écueil du Werder, qui se dresse au milieu du fleuve. Là le Danube se partage en deux bras. Celui de gauche, le moins large, est lui-même obstrué d'un semis de récifs à fleur d'eau, et subdivisé en trois sections dont une seule est praticable aux bateaux, à la condition qu'ils aient un pilote très expert.

C'est ce passage qu'on nomme le *Strudel* (tourbillon). Encore, ce Charybde franchi, tombait-on naguère en Scylla, c'est-à-dire dans ce terrible remous du *Wir-*

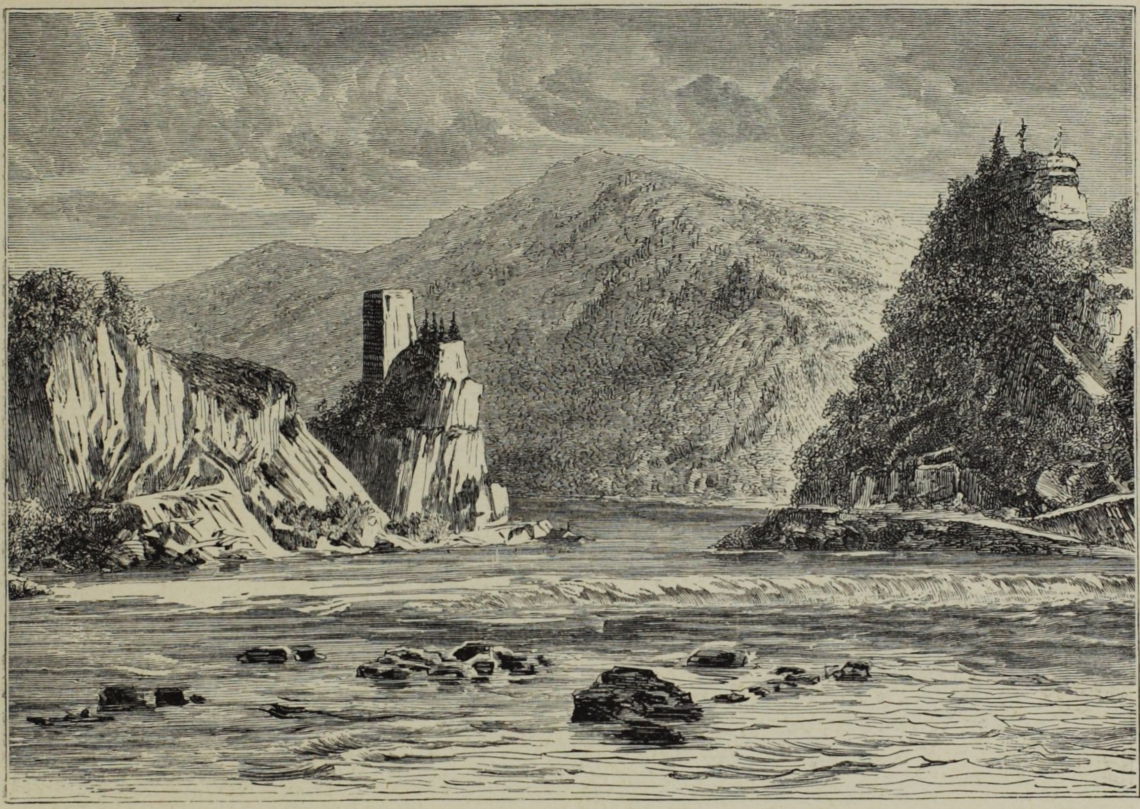
bel, qu'on regardait comme un abîme sans fond où les eaux du Danube s'engouffraient pour aller reparaître en Hongrie dans le lacde Neusiedl. Il y avait à cet endroit



LE DANUBE. — En amont de Linz.

un rocher, le Haustein, surmonté d'une tête de saint et d'une vieille tour dite la tour du Diable ; on l'a fait sauter dans ces derniers temps en rectifiant le cours de la rivière, qui n'a pas ici, en réalité, plus de 100 mètres de profondeur.

Au delà de ce tournant, on arrive à Enns, à l'embouchure de l'affluent du même nom. Là, à 85 kilomètres de Vienne, si je ne me trompe, le chemin de fer qui, depuis Ulm, a côtoyé le fleuve, s'en éloigne momentanément à droite pour s'engager dans la vallée de la Bilach. Quant au paquebot, il range d'abord la grande abbaye bénédictine de Mœlk, une forteresse des Huns, dit le poème des Nibelungen, puis le château ruiné d'Aggstein et les tours de celui de Dürrenstein où fut incarcéré en 1191 Richard Cœur de Lion, ce roi d'Angleterre qui vécut partout, sauf en Angleterre. Comme il s'en revenait de la croisade, un naufrage, entre Venise et Aquilée, le força, on le sait, de prendre la voie de terre par l'Autriche. Arrêté dans un village, il fut



SUR LE DANUBE. — Le Strudel.

conduit à Dürrenstein, où le troubadour Blondel se fit reconnaître de lui, en chantant au pied du donjon la première strophe d'un *canzone* à laquelle le prisonnier répondit.

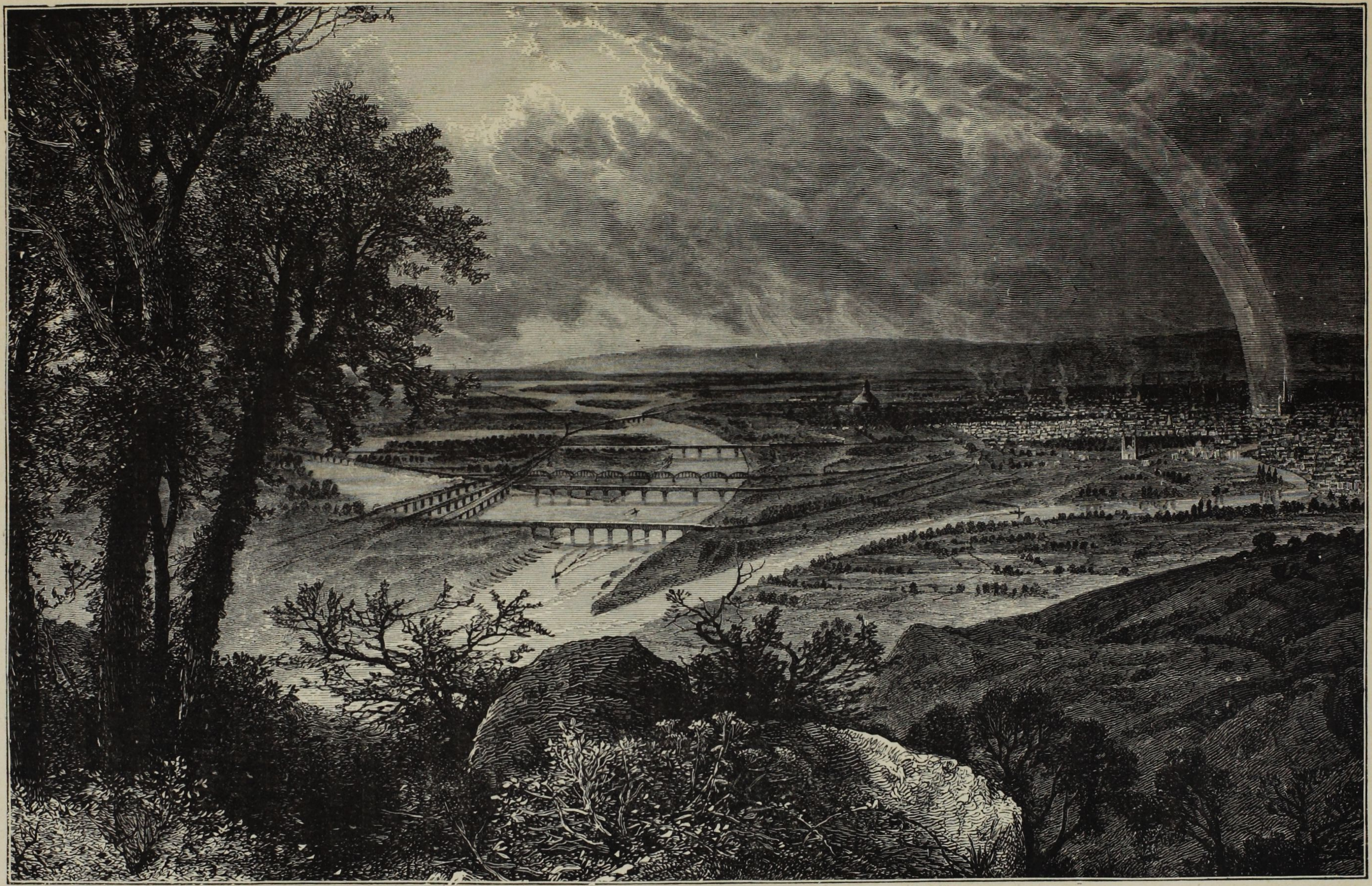
Le Danube court ensuite au nord jusqu'à Krems, puis il infléchit à l'est et au sud-est, semé de bancs de sable et d'îlots à demi submergés, vers le massif du Wienerwald (Forêt de Vienne), dont on frôle, pour ainsi dire, à main droite, les deux sommités jumelles, le Leopoldsberg et le Kahlenberg, hautes l'une et l'autre de plus de 400 mètres. Les rives se peuplent de maisons, on longe le village de Nussdorf, et les clochers de Vienne apparaissent. Le fleuve ici se partage en trois branches : à gauche, le sillon proprement dit du Danube décrit, à la lisière de la vaste plaine du Marchfeld, un demi-cercle aux contours brisés et aux ramifications capricieuses qui enlace tout un semis d'îles et d'îlots. Au milieu, le nouveau lit creusé au cours d'eau

(*Regulirte Donau*), que le bateau suit jusqu'au quai du Prater, va en droite ligne jus-



RIVES DU DANUBE. — Dürrenstein.

qu'à l'extrémité de la capitale de l'Autriche. Plus à l'est enfin se détache le canal de dérivation, qui traverse la ville elle-même jusqu'à Ebersdorf en aval et reçoit en chemin l'afflux de la petite rivière Wien. C'est dans l'île artificielle formée par ces deux derniers rameaux que se trouvent les parcs du Prater et de l'Augarten, ainsi que le faubourg de Leopoldstadt, entrepôt commercial de cette



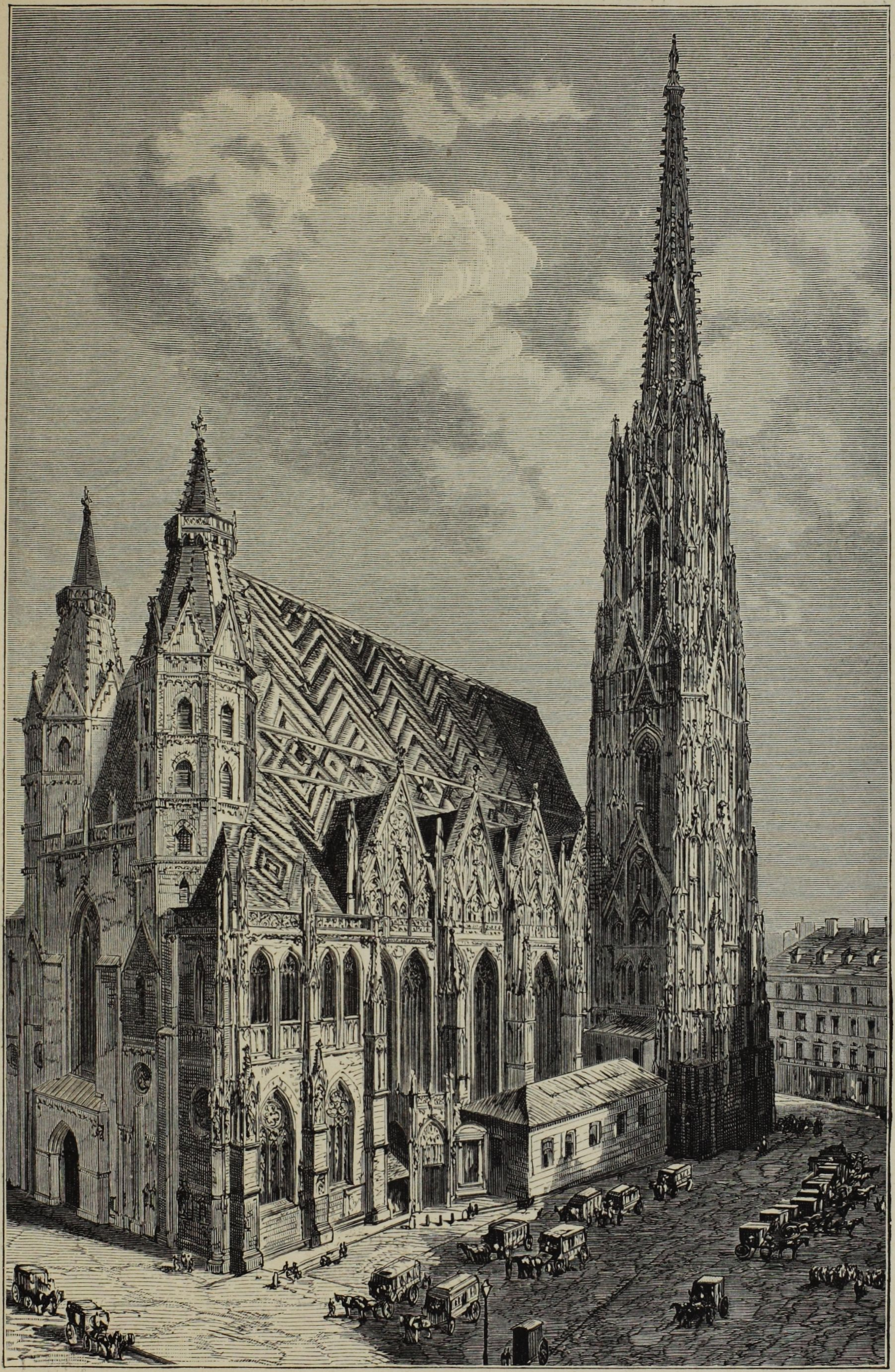
Le Danube, vu du Leopoldsberg.

grande compagnie de navigation danubienne dont les opérations s'étendent, tant par le fleuve que par ses affluents, de la mer Noire au lac de Constance.

Vienne, en allemand *Wien*, en magyar *Bécs*, en bohême *Vjden* — car elle règne sur tout un assemblage polyglotte de territoires et de nations juxtaposés sous une dynastie commune, — est, avec Paris et Berlin, la ville d'Europe qui, de nos jours, a subi le plus de métamorphoses. Un immense boulevard demi-circulaire (Ring), bordé de monuments, de palais, de maisons grandioses, et auquel s'embranchent des voies de même ampleur rayonnant vers les faubourgs et les gares, a remplacé depuis 1857 les anciens remparts à fossés et à bastions qui enserraient, il y a quarante ans, la ville intérieure, *Innere Stadt*. Seulement ces gigantesques travaux d'extension et d'embellissement n'ont fait qu'ajouter une enveloppe brillante au noyau préexistant de la cité; ils n'ont pas, comme à Paris par exemple, modifié foncièrement le plan de l'agglomération urbaine, ni déplacé le foyer de la vie élégante et du luxe. Le quartier primitif et central, tout en gardant son caractère d'autrefois, ses rues étroites et tortueuses, ses hautes et vastes maisons à cours (*Hœfe*), est resté le séjour aimé de l'aristocratie, la région étincelante et vivante de cette métropole de l'Austro-Hongrie dont la circonférence va sans cesse s'étendant et qui compte aujourd'hui 1381000 habitants. Les vieilles rues du Graben et du Kohlmarkt, avec leur bordure de beaux magasins et de cafés fashionables, sont toujours les promenoirs de prédilection où se presse, du matin au soir, la foule des oisifs et des curieux. C'est aussi dans cette zone historique et immuable que se dresse le Château impérial et royal, la *Hofburg*, ou la *Burg* tout court, comme disent les Viennois; c'est là que sont les grandes administrations publiques, la banque et la plupart des collections d'art et de science. C'est là enfin que s'élève la cathédrale Saint-Étienne, *Stephansdom*, une des merveilles de l'architecture gothique en Allemagne. De ses deux tours, l'une, celle du sud, projette sa flèche terminale à 136 mètres de hauteur; l'autre, inachevée, celle du nord, ne mesure que 64 mètres.

Au sujet de cette dernière, il y a une légende populaire qui rappelle la chronique du dôme de Cologne. L'architecte, maître Antoine Pilgram, de Brünn en Moravie, avait, dit-on, une fille d'une beauté merveilleuse. Le jeune compagnon Hans Buchsbaum, un de ses anciens élèves, s'éprit d'elle et demanda sa main. L'artiste, pour se moquer de ce prétendant téméraire, lui répondit qu'il ne l'accepterait comme gendre que s'il réussissait à couronner le dôme d'une deuxième tour au niveau de la première. Buchsbaum accepta le défi, et ne pensa plus qu'aux moyens d'assurer du même coup son bonheur et sa gloire. Comment faire? Nuit et jour il ébauchait plans sur plans, sans arriver à rien qui le satisfît. Le diable alors se mêla de l'affaire.

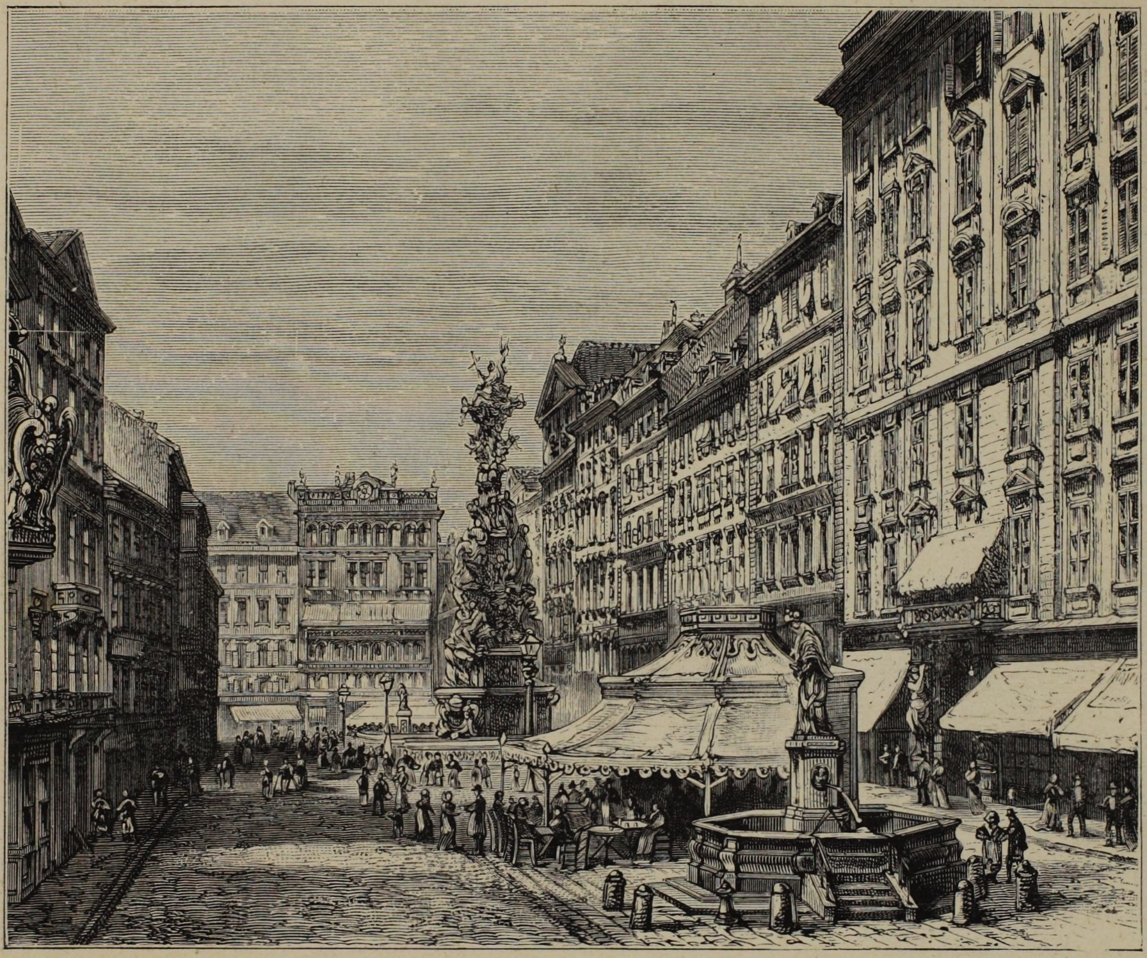
Un matin que le maître de l'œuvre improvisé errait tristement sur les bords du Danube, s'arrêtant presque à chaque pas pour esquisser du bout de son bâton sur le sable des linéaments aussitôt effacés, un inconnu vint à lui, et s'offrit à le tirer de peine, à une condition qu'il lui dit tout bas. Le jeune homme d'abord hésita, s'effraya, faillit même se signer : *vade retro* qui eût tout gâté en faisant fuir son interlocuteur,



VIENNE. — La cathédrale Saint-Etienne.

lequel n'était autre en effet que le démon. C'est égal, livrer son âme! Se vouer à la damnation éternelle! C'était dur pour Buchsbaum qui avait toujours été bon chrétien. Mais humilier maître Antoine Pilgram, lancer dans les airs une flèche triomphale, conquérir la main de celle qu'il aimait : quelle félicité et quel rêve ! Bref, l'artiste conclut le marché. Satan lui livra le devis mystérieux, et, le jour même, le compagnon se mit à l'ouvrage.

Et la construction de monter peu à peu vers le ciel, à la grande rage du vieux



VIENNE. — Le Graben.

maître, qui se voyait vaincu par son élève. A la fin, égaré par la colère et l'envie, l'architecte résolut, coûte que coûte, d'empêcher l'entreprise d'aboutir. Une nuit, il se glissa sur l'échafaudage de la tour déjà parvenue à mi-hauteur, et en désagrégea les poutres maîtresses. Le lendemain, quand Buchsbaum y monta, les solives du haut manquèrent sous ses pieds et tout l'entrelacement des ais s'écroula, entraînant dans sa chute le jeune homme, dont le corps alla se briser sur le sol.... Depuis lors, ajoute la légende, une sorte de malédiction n'a cessé de planer sur cette seconde tour, qu'aucun architecte n'a pu achever.

De Vienne à la mer Noire, le trajet est long par le Danube. A en reprendre sim-

plement les étapes telles que je les retrouve marquées, avec leurs diverses particularités d'incidents et de sites, sur deux carnets de touriste dressés à dix ans d'inter-



THEBEN. — Sur le Danube.

valle l'un de l'autre, les limites étroites de ce volume seraient outrepassées de plus d'un tiers. On n'extraira donc de ce double journal, en le retouchant çà et là, pour le remettre au ton et à l'heure, que quelques détails propres à donner au lecteur une idée de ce vaste sillon fluvial, dont on n'a, de l'ample plate-forme des wagons de la ligne d'Orient, qu'une idée vague et toute fragmentaire.

De Vienne à Buda-Pest. — Le dernier viaduc de chemin de fer qui franchit la

Regulirte Donau a disparu à l'arrière du bateau. A gauche, par-dessus la digue, on aperçoit les bouquets d'arbres de la fameuse île Lobau, la plus grande de cette section du Danube : 6 kilomètres de long sur 4 de large environ. Au delà, s'étend la vaste plaine du Marchfeld, avec les villages d'Aspern, d'Essling, de Wagram, théâtre aujourd'hui quasi fabuleux des épiques combats de 1809. Bientôt, à Hainburg, nous rangeons à droite le territoire de l'ex-municipe romain de *Carnuntum*, qui était le chef-lieu de la Haute-Pannonie. La frontière austro-hongroise n'est pas loin. Elle est marquée, à 46 kilomètres de Vienne seulement, par le confluent de la rivière moravienne la March.

A partir d'ici, chaque localité, comme dans le canton suisse des Grisons, a deux noms, l'un allemand, l'autre magyar. La rive ouest, jusqu'alors basse et unie, s'accidente à son tour, et l'on entre dans un nouveau défilé. C'est la *Porte de Hongrie*, formée à gauche par les Petites-Carpathes, et à droite par les monts de la Leitha. La première localité hongroise est Theben ou Déveny (2000 habitants). Position superbe, sur un éperon projeté par un contrefort des Petites-Carpathes ; des ruines pittoresques, tout un versant de montagne idyllique.

La Porte franchie, voici, toujours à gauche, au pied du Zuckermandl et du Schlossberg, la grande ville de Presbourg (Pozsony), l'ex-*Posonium* des Romains. Primitivement forteresse des Quades, puis des Hérules, elle devint ensuite et resta jusqu'en 1784 la capitale du royaume d'Arpad et de Saint-Étienne. Rappellerai-je que c'est dans sa cathédrale Saint-Martin, à la coupole surmontée d'une couronne dorée, qu'avait lieu le sacre des souverains ? L'immense construction à quatre tours d'angle qu'on aperçoit du bateau au sommet de la colline sont les restes du château royal, qu'habita jadis Marie-Thérèse. Sur les rives voisines, ceps renommés.

De Presbourg à Buda-Pest. — Au sortir de Presbourg, le Danube, dont le chemin de fer s'éloigne pour un moment, est partagé en plusieurs bras par des îles, dont la plus importante, la grande Schütt (Czalokoz), n'a pas moins de vingt lieues de longueur sur une largeur de deux à quatre lieues. Tout près de là est le confluent de la Raab. C'est au sud-est de cette rivière, entre elle et le lac Balaton, que s'élève le plateau, de 400 à 700 mètres de haut, qu'on appelle Forêt de Bakony. Ses chênes fournissent la glandée à d'innombrables troupeaux de porcs gardés par des pâtres sauvages qui, ni jour ni nuit, ne quittent les clairières. Du temps des Romains comme aujourd'hui, ces porchers avaient pour vêtement des lambeaux de laine rouge cousus ensemble, en latin *panni*, et de là vient, dit l'historien Dion Cassius, le nom de Pannonie donné au pays.

Vorwärts ! En avant ! le paquebot, continuant de filer, franchit, passé Gran (Esztergom), la ville primatiale de Hongrie, une seconde *Porte* entre les rampes expirantes des Carpathes et les collines des Alpes Noriques : c'est le défilé de Visegrad. Sur un sombre escarpement de la rive nord se dressent les ruines du château de même nom.

La passe traversée, Waitzen (Vacz), 14000 âmes, se montre à gauche, en face de la longue île Saint-André. Encore un vin à recommander que celui de ce district danubien. La vallée ici s'élargit de plus en plus ; au nord surtout, on n'aperçoit que

champs et prairies. Les bourgades, s'il y en a, sont plus avant dans les terres.

Voici Neupest, localité industrielle reliée à Pest par un tramway; à sa suite, voici le *Mühlenviertel*, quartier de Pest ainsi nommé à cause de ses nombreux moulins à vapeur. A droite s'étend la charmante île Sainte-Marguerite; et partout des chantiers, des usines fumantes. Le bateau passe sous le pont suspendu aux piles ornées de lions colossaux, et, infléchissant à gauche, accoste au magnifique quai Franz-Josef. Ce qui frappe tout d'abord dans le panorama des deux villes jumelles qu'on appelle Buda-Pest, c'est le pont de fer précité, qui y enjambe le Danube, large à cet endroit de près de 400 mètres. Il n'y en a pas de plus beau en Europe. C'est ensuite la rangée de magasins qui s'aligne des deux côtés du pont. A droite, la place François-Joseph et le palais de l'Académie; en face du pont, le bain de Diane, la résidence du prince de Saxe-Cobourg-Gotha, l'hôtel de l'Europe, l'hôtel du grand-duc Stéphan. La place, plantée d'arbres, et ainsi encadrée, offre réellement le plus grandiose aspect.



VISEGRAD (Danube). — Ruines.

A Pest, la ville allemande et moderne, centre des affaires et des lettres, fait face, sur la rive droite, l'ancienne ville turque, Buda ou Ofen. Celle-là, au lieu d'être à plat, est assise sur une croupe de montagne que couronne le Palais du Roi. Ses établissements de bains sont célèbres dans le monde entier ; le Kaiserbad entre autres, aux eaux sulfureuses, était déjà connu du temps des Romains. Le Raitzenbad, sur une pente du Blocksberg, le Bruckbad, au pied du même relief, les bains de sel d'Élisabeth, à une petite demi-heure de la ville, se disputent également l'honneur de votre visite.

Buda, qui est restée la ville historique, la capitale officielle de la Hongrie, la résidence du gouverneur et de l'administration, avait été le cantonnement d'Attila. Ce fut Mathias Corvin qui fit d'elle au XVIe siècle la cité reine du pays. Je ne m'attarderai pas à narrer ses annales. On sait que le sultan Soliman la prit en 1526, et que, cent cinquante ans durant, jusqu'en 1686, elle resta au pouvoir des Turcs. Les deux grosses cités danubiennes comptent ensemble 510 993 habitants (recensement de 1890).

Dans la Puszta. — Passé Pest, on entre dans la *Puszta,* qui se prolonge au sud jusqu'à Belgrade et, à l'est, jusqu'aux monts de Transylvanie, sur 400 ou 450 kilomètres en tous sens. Le chemin de fer la traverse diagonalement. Pour l'étranger, la *Puszta,* c'est proprement un désert, un pays inculte et sans maître. Les Hongrois vous diront que c'est une erreur. Le mot a, en réalité, deux significations. Dans son acception la plus large, il désigne en effet une steppe ou une lande ; mais, en son sens originel et le plus étroit, il s'applique à un ancien bien nobiliaire, avec prairies et cultures, devenu le domaine d'un ou de plusieurs propriétaires, et non incorporé dans les limites, dans le *finage* d'une agglomération communale. Mainte commune possède ainsi, en dehors de son territoire propre, des *Puszten* ou *Prædien.* On compte en Hongrie plusieurs milliers de ces « fermes » — au sens anglais du mot *farm* — d'une étendue plus ou moins considérable.

Quelle vision étrange que celle de cette immense plaine magyare ! Le Danube, tout parsemé d'îles où trembles et aunes secouent au vent leurs chevelures pâles et traînantes, n'y a, pour ainsi dire, plus de rivages. Où commence-t-il, où finit-il ? On ne le sait. Sur un îlot apparaît une hutte de pêcheur ; sur la berge, un peu en contre-haut, à cause des inondations, une habitation rurale, au toit de chaume, avec son puits toujours semblable, à la margelle flanquée d'un poteau dont le sommet en forme de fourche supporte une traverse-bascule à deux branches qui sert à remonter le seau et à le descendre. Et, sur la lande verte, à perte de vue, des troupeaux de bêtes à cornes, de chevaux ou de porcs. Dans les marais, des bandes de cigognes ; çà et là aussi, des bouquets de bois, des champs de blé et de maïs.

Telle est la Puszta, ce grand chemin des invasions barbares, qu'a chantée le poète hongrois Petœfi : « C'est toi que j'aime, ô Puszta, image de l'infini, paradis de mon âme. O steppe, je vois en toi la liberté ». Souvent, dans la matinée, cette plaine, grâce à un phénomène de *Fata Morgana,* qu'on nomme ici *Delibad,* semble se changer en une mer, de la nappe bleue de laquelle sortent des buissons, des villages, des

châteaux. Quant au sol, il a complètement disparu. Et la figuration bizarre se modifie à chaque instant ; des morceaux splendides de forêts, des tours ou des églises étranges, émergent pêle-mêle, se confondent, se meuvent, voguent au hasard sur cet océan fantastique. S'approche-t-on du mirage, il s'évanouit. On n'a plus devant soi que la réalité : de maigres broussailles, des touffes de chardons épineux, un échassier rêvant sur une patte, une maison de paysan à demi ruinée, une *czarda* ou un pauvre hameau, c'est tout ce qui reste de la splendide fantasmagorie.

Parfois aussi, on croit voir s'avancer une armée de géants aux formes effrayantes, avec des cornes énormes sur la tête. La troupe horrifique fonce sur vous avec un



HONGRIE. — Vue prise dans la Puszta.

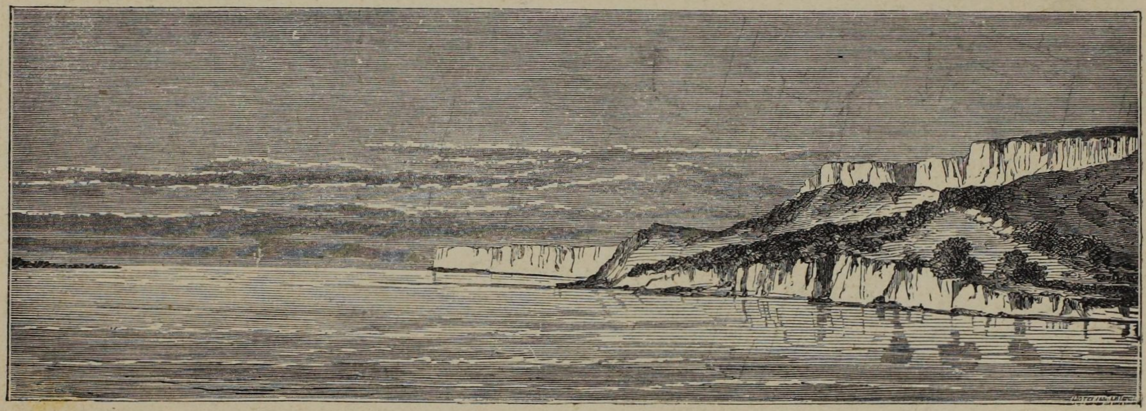
bourdonnement sourd qui vous donne le frisson. Où fuir pour éviter le choc? Puis, soudain, la buée décevante se dissipe, et l'on aperçoit un troupeau de bœufs innocentissimes, rangés en file comme des soldats.

Et quelle diversité d'aspects la Puszta revêt, selon les saisons ! Au printemps, l'aire entière n'est qu'un verdoyant tapis, semé de millions de fleurettes et couvert de larves innombrables d'où sortent des animalcules de toute sorte. A la fin de l'été c'est un autre spectacle : la plaine vit, bruit de tous côtés. La moisson y est à maturité ; on coupe les gerbes, on les lie, on les charge sur des chariots pour les engranger dans les fenils. Puis, l'automne arrive avec ses longues pluies ; les flaques isolées vont se rejoindre et former un immense marécage. Les troupeaux sont rentrés ou se pelotonnent dans les parcs ; les cigognes blanches aux pattes rouges, les hérons pêcheurs ont donné le signal de l'émigration au midi ; les hirondelles, les canards

sauvages s'apprêtent à les suivre ; c'en est fait des floraisons de la steppe : six mois durant, il va être l'arène des frimas et des neiges.

C'est au sein de la Puszta, dans le triangle que dessinent la Theiss et le Danube, que se dressait, au ve siècle, le palais de blocage où Attila revenait s'enfermer après ses expéditions victorieuses. C'est là aussi qu'il périt, dans les circonstances tragiques que l'on sait. Un soir, il y eut une grande fête à la résidence du roi des Huns ; les hanaps furent vidés à la mode du temps ; les jeunes filles marièrent leurs voix à celles des poètes héroïques. Sans plus se soucier de sa fiancée Honoria, la fille des Césars, qui l'attendait en Italie, Attila épousait la fière Hildegarde, ravie de force à sa famille. Les réjouissances durèrent une partie de la nuit.... Le lendemain, les gardes du palais retrouvèrent leur maître égorgé, et, à côté de lui, l'épouse meurtrière, triomphant de sa vengeance.

La Klissura et les Portes de Fer. — C'est au sortir de la plaine hongroise, au



LE DANUBE EN AMONT DE BELGRADE.

delà de Belgrade par conséquent, et un peu en aval de Bazias, que s'ouvre la série de gorges grandioses qui, jusqu'à Sip, au-dessous d'Orsova, n'ont pas moins de 90 kilomètres de longueur.

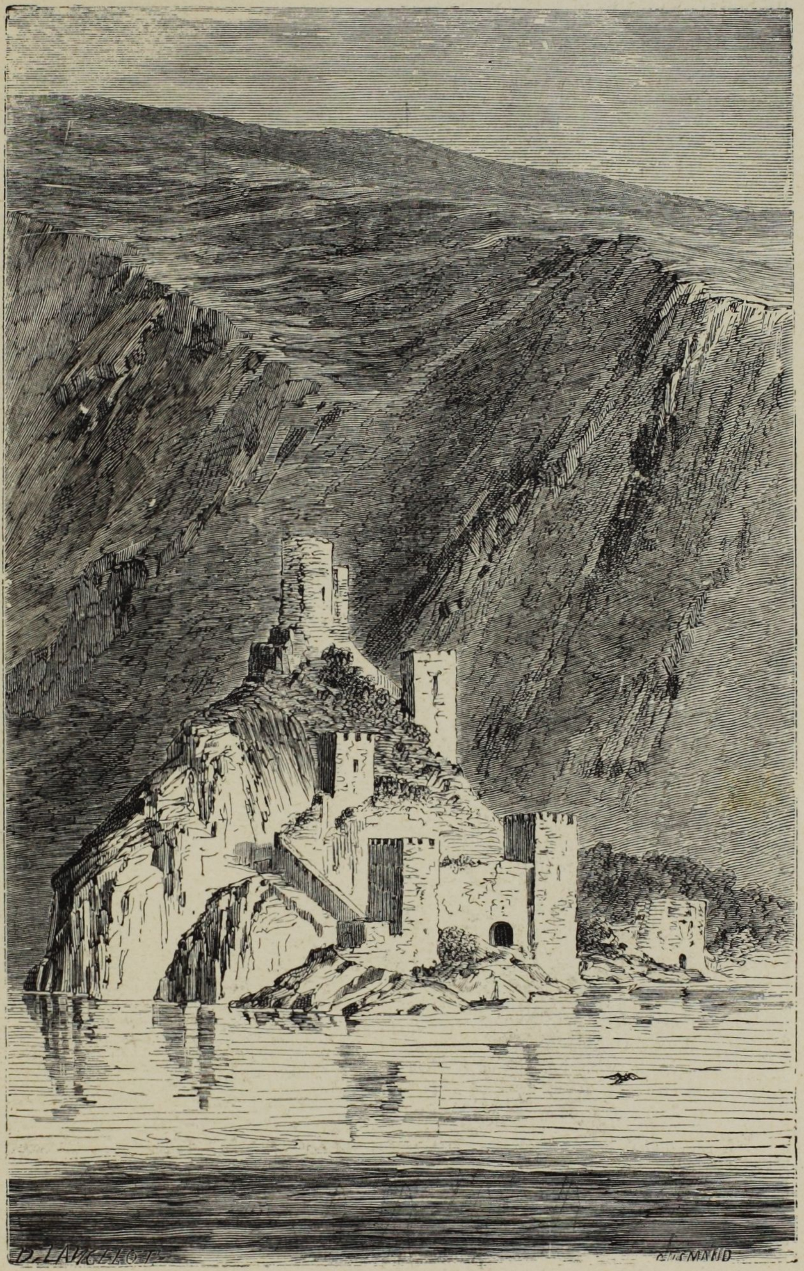
Après avoir passé devant Gradiste, petite ville serbe sise à l'embouchure de la Pek, sur l'emplacement d'une forteresse romaine dont on aperçoit les ruines, le bateau range à gauche Alt-Moldova, et tout de suite commence, par la Petite Porte de Fer, la trouée faite par le puissant fleuve dans le mur transversal des Carpathes. A partir de là, le Danube, qui, plus haut, à Semlin, avait 1 500 mètres de largeur, se rétrécit au point de ne plus mesurer dans son étranglement médian que 110 mètres d'une berge à l'autre. En revanche, sa profondeur, qui était de 14 mètres en amont, va jusqu'à 60 mètres et plus. Les parois escarpées des montagnes boisées qui l'étreignent excèdent par places 600 mètres de hauteur. Ses ondes, repoussées par d'énormes blocs, bondissant sur un lit de récifs, ne présentent que rapides, tourbillons et brisants.

L'entrée de la *Klissura*, comme on nomme cette succession de défilés, est marquée par le haut récif turriforme, dit la Pierre *Babakaï*, qui, près de la rive hongroise, émerge de l'eau comme une sentinelle posée en travers du fleuve pour

dire aux nautoniers : « On ne passe plus ». Du côté opposé apparaît sur un roc pointu le château fort de Golubatz, entassement pyramidal de donjons.

Ce site étrange a sa légende. La voici, telle qu'on me l'a racontée.

Un aga turc qui commandait dans ce district, en revenant un jour chez lui à l'improviste, apprit que sa femme s'était enfuie avec un noble hongrois. Furieux, il manda son janissaire de confiance, et lui promit dix *bourses* d'argent (cinq mille piastres) s'il ramenait l'infidèle et lui rapportait du même coup la tête du magnat. Le janissaire, ravi de la mission, se mit en route avec quelques hommes, et rejoignit les fugitifs dans un fort chrétien voisin de la frontière. Ses compagnons et lui se déguisèrent en paysans serbes, et vinrent frapper à la porte de la forteresse en disant qu'ils avaient été attaqués et dépouillés par des pillards turcs. A peine leur eut-on ouvert, qu'ils se précipitèrent sur le garde, l'égorgèrent ainsi que le Hongrois accouru à son secours, et se saisirent de la femme de l'aga.



Golubatz. — Le Danube.

Celle-ci s'était évanouie d'épouvante. Le janissaire la mit en travers de sa selle, et l'emporta, après lui avoir, par un raffinement de cruauté, attaché au cou la tête tranchée du Hongrois.

L'époux outragé fit lier la coupable sur le rocher précité : « *Babakaï* (Repens-toi!) » fut le dernier mot qu'il lui cria. De là serait venu le nom du récif.

Mais ce n'était pas le ravisseur que les gens de l'aga avaient décapité; c'était

un de ses subalternes. Le magnat, à ce moment-là, était absent de la forteresse. A son retour, naturellement, il n'eut rien de plus pressé que de courir délivrer la prisonnière. Il était temps. Dès le lendemain, l'aga envoyait le bourreau pour la tuer.



LE DANUBE, PRÈS DE DRENKOVA.

L'exécuteur, n'ayant plus trouvé sur la roche que la corde qui avait servi à garrotter la malheureuse, comprit que celle-ci s'était évadée ; seulement, il se garda bien de révéler la vérité à son maître. Il lui dit qu'en son désespoir sa femme s'était jetée dans le Danube, et que l'on voyait encore sur une pointe de l'écueil plusieurs lambeaux de ses vêtements.

Bientôt après eut lieu la bataille de Karlowitz. L'aga y fut grièvement blessé,

et, par un étrange jeu du sort, on l'apporta dans la tente même de son rival, où il mourut de rage en apprenant que celui-ci l'avait frustré de sa vengeance.

Au-dessous de Babakaï, les berges du Danube deviennent de plus en plus escar-



Entrée du défilé de Kazan.

pées et sauvages. Dans l'âpre paroi de la montagne s'ouvre la *Caverne des Moucherons*, ainsi nommée des essaims de moustiques qui s'y réfugient par les mauvais temps. Une légende veut que ces cousins, non moins redoutables aux bestiaux que la fameuse mouche *tzétzé* de l'Afrique australe, soient nés du cadavre putréfié du dragon que saint Georges tua jadis dans cette grotte. Ce fléau se déclare d'ordinaire à la fin d'avril, quand le temps est chaud, pour disparaître avec le retour de la fraîcheur, et sévir de nouveau dès que la température se relève. L'unique pré-

servatif auquel les gens du pays aient recours, c'est, m'a-t-on dit, de s'enduire de goudron.

Pendant que je vous raconte ces histoires, le bateau s'est engagé dans la traînée d'écueils de Sztenka, le premier obstacle de la Petite Porte de Fer. Elle se prolonge sur un espace de 760 mètres. Là on est le plus souvent obligé de faire halte et de débarder sur allèges. Six mois de l'année seulement, le passage est praticable aux navires. Pour les voyageurs et les marchandises à grande vitesse, la Compagnie des vapeurs du Danube a installé des bateaux à fond plat et des gabares en fer capables de franchir les rapides. Néanmoins, quand les eaux sont tout à fait basses, il faut transborder par voitures les voyageurs jusqu'à Orsova.

Le fleuve ici a 950 mètres de largeur, et la pente m'en a paru assez faible. Mais, 15 kilomètres plus loin, près de Drenkova, son lit se rétrécit à certains endroits de plus de moitié, à cause des bancs de Kozla et de Dojke, qui le remplissent presque entièrement. Là, sur un rocher, au-dessus du Gospodjin-Vir (Tourbillon des Femmes), se trouvent des tables votives mentionnant qu'en l'an 34 de notre ère les 4e et 5e légions romaines ont construit sur la rive droite du fleuve la chaussée dont on aperçoit encore maint vestige. Cette chaussée, à cet endroit, était une espèce de chemin de madriers reposant sur des poutres transversalement fichées dans le roc.

En face, sur la rive gauche, se déroule, le long du défilé, la magnifique route moderne que le comte Stefan Szechenyi a fait établir de 1834 à 1839, et qui porte le nom de l'illustre patriote hongrois, le véritable créateur de la navigation danubienne.

Au banc de Dojke succèdent les hauts-fonds rocheux d'Islaz et de Tachtalia, puis les rapides de Greben ; après quoi on sort de la Petite Porte de Fer pour déboucher dans un immense évidement de près de 2 kilomètres de largeur : c'est le bassin de Milanovacz. A droite, sur la rive serbe, voici la petite ville de ce nom, peuplée de 12 000 habitants environ ; à gauche se dressent les ruines d'un *castellum* romain. Le Danube ici se trouve brusquement refoulé au nord par le massif de la Kraïna. Tout à coup, passé les rapides de Jutz, la voie fluviale semble se fermer, et l'on s'engouffre dans le pittoresque défilé de *Kazan*, mot turc qui signifie « chaudron ».

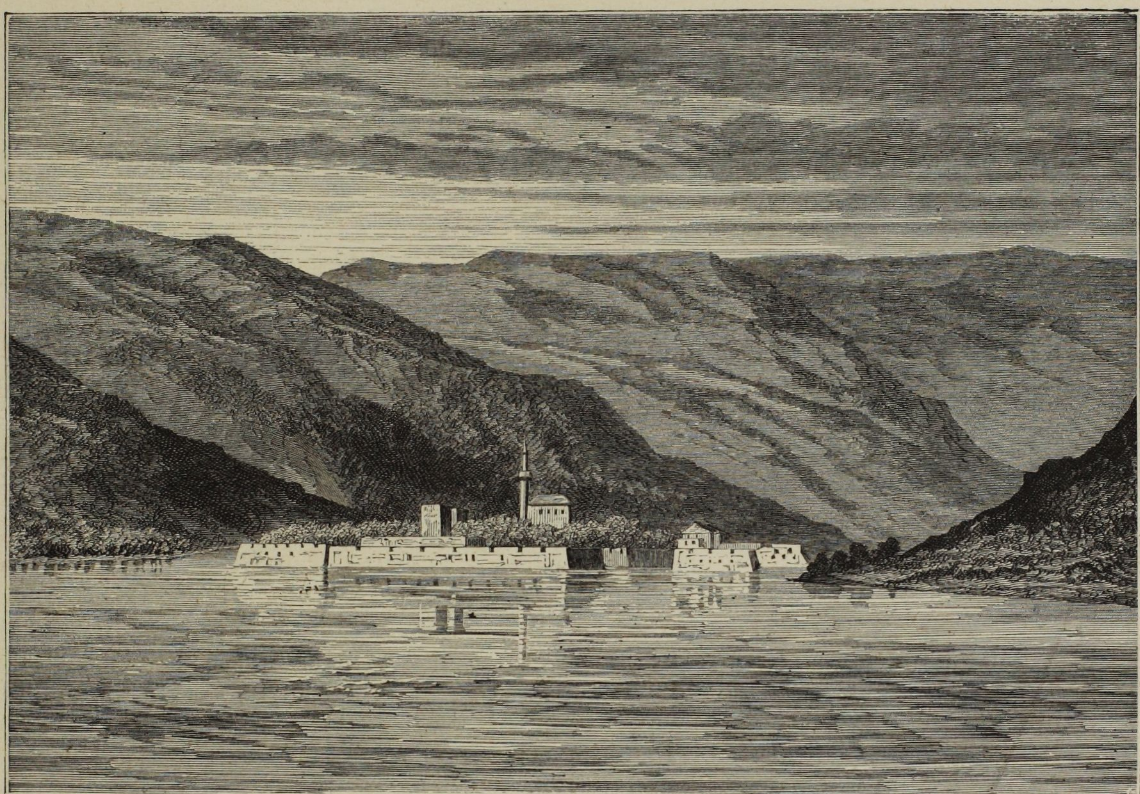
Le cours d'eau, dans cette passe, n'a plus que 160 et 150 mètres de largeur ; par contre, sa profondeur varie de 42 à 75 mètres. Bientôt, sur la rive droite, apparaît la fameuse « Table de Trajan », érigée au temps de la première guerre des Daces (an 103 de notre ère) ; l'inscription, restituée de nos jours, relate que la susdite chaussée de Tibère a été achevée par le fils de Nerva, qui « a dompté la montagne et le fleuve ». Au-dessus de cette table, assez délabrée, on voit, sculptés dans la roche, une aigle romaine entourée de génies et supportée par un dauphin.

La station frontière de la Hongrie se trouve tout près de là : c'est la petite ville d'Alt-Orsova, peuplée de deux milliers d'habitants et bâtie sur les ruines de l'ex-colonie de Tierna. Les célèbres Bains d'Hercule, déjà connus des Romains, sont à 30 minutes par le chemin de fer.

A 3 kilomètres plus en aval, on aperçoit une île fortifiée, de 1 200 mètres de long sur 300 de large, qui est une des curiosités du parcours : c'est Neu-Orsova, l'Ada-

Kaleh des Turcs, qui la possédaient encore en 1878. En devenant autrichienne, elle n'a rien perdu de son cachet oriental; elle a encore sa mosquée avec un élégant minaret du haut duquel le *muezzin* appelle toujours les croyants à la prière. Les habitants sont pauvres pour la plupart, et n'ont guère que des huttes. Vue d'ensemble, cette localité insulaire n'en offre pas moins un charmant aspect, avec son entourage de verdure, et évoque dans l'esprit du voyageur arrivant de Vienne ou de Buda-Pest un vague ressouvenir des *Mille et une Nuits*.

Nous avons atteint, de ce pas, le pied du mont Allion et le seuil de la Roumanie.



RIVES DU DANUBE. — Forteresse d'Alt-Orsova.

Un peu au-dessous de Verciorova, des grondements formidables nous annoncent l'approche des derniers rapides du Danube, ceux de la « Grande Porte de Fer ».

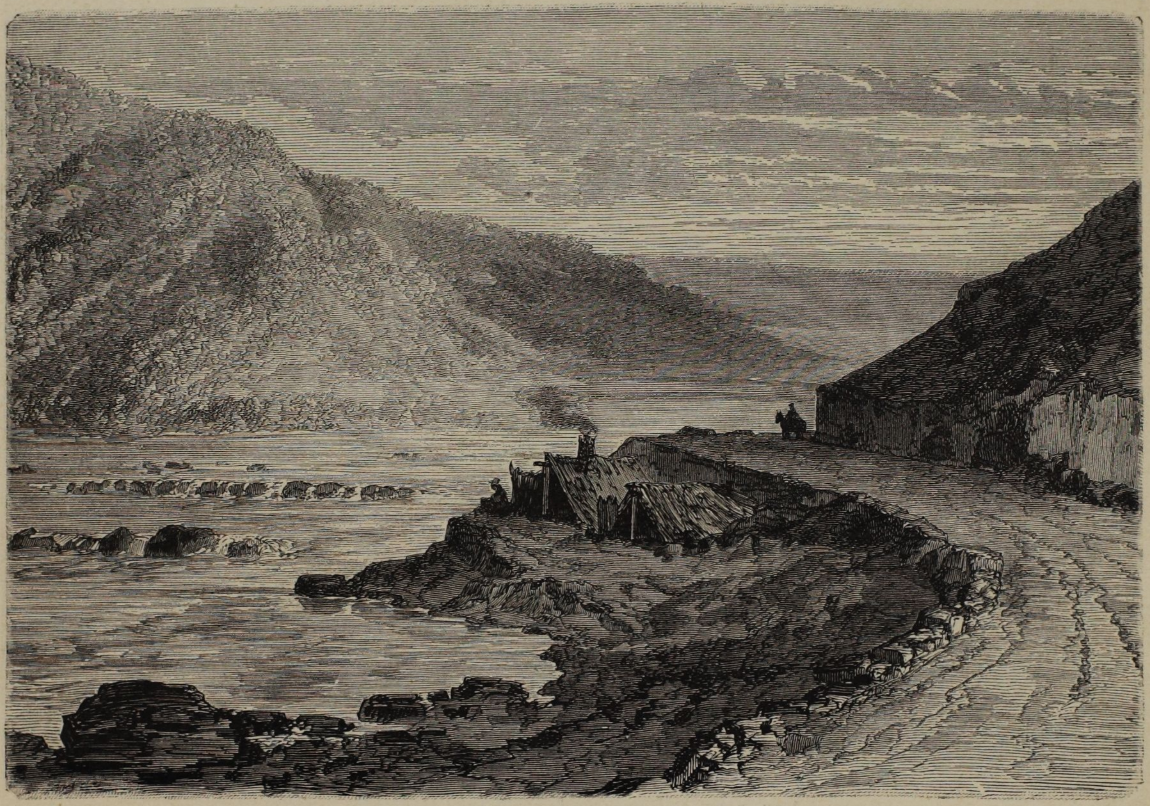
Le site n'y est pas, tant s'en faut, aussi sauvage que dans le défilé de Kazan ; au lieu de couler dans une gorge abrupte, le fleuve au contraire s'élargit jusqu'à 800 et 1 000 mètres ; mais quelle succession de tourbillons et de remous ! C'est, sans contredit, le pas le plus difficile de la route ; les vapeurs même y courent parfois des dangers, et, en 1862, le vaisseau de guerre turc *Silistria* s'est perdu sur ces bancs.

Là en effet le lit tout entier du cours d'eau n'est qu'un long seuil de récifs de gneiss qui, selon la hauteur des eaux, émergent plus ou moins au-dessus de la surface, et poussent notamment vers la rive droite une barre transversale qu'on appelle *Prigrada*. En automne, ces intumescences rocheuses se dessinent avec un tel relief qu'on se demande où a pu passer la quantité d'ondes colossale qu'on a vue s'engouffrer plus haut par les « étroits » de la *Klissura* ; on est tenté de croire qu'une partie

de la masse liquide a filé par une voie souterraine pour reparaître ensuite en aval.

Entre les rives roumaine et bulgare. — Avec la Grande Porte de Fer finit la section chaotique du Danube. Désormais, plus de difficultés de navigation. Le fleuve, entré dans son « bassin oriental », s'obstrue d'îles et de bancs de sable couverts de milliers d'oiseaux aquatiques. Sa largeur, très variable, va de 600 mètres à 15 kilomètres. A gauche se déroulent les plaines basses et marécageuses de la Roumanie ; à droite se dressent les terrasses rocheuses et les escarpements du plateau bulgare.

Près de Turn-Severin (rive nord), on aperçoit deux énormes blocs de pierre formant pile de chaque côté : ce sont les restes supposés du pont que Trajan avait fait

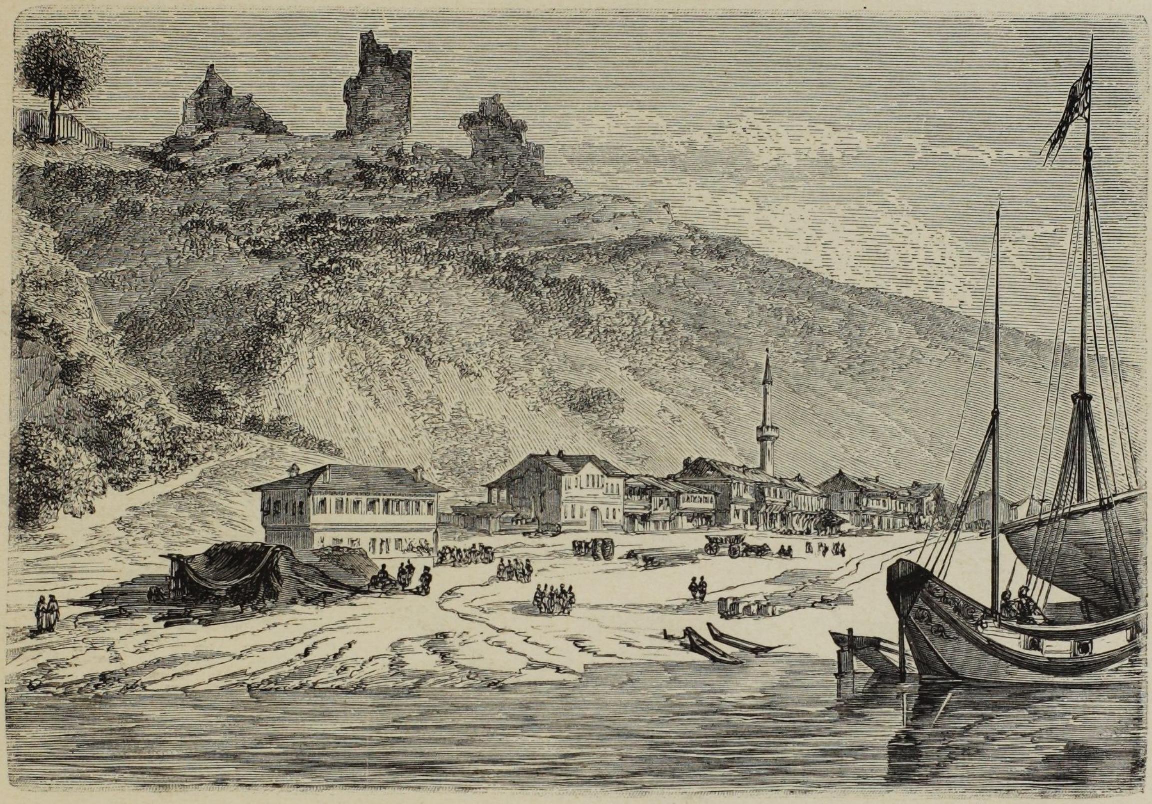


PORTES DE FER. — Récifs du Danube.

construire pour transporter ses légions en Dacie, et que ses successeurs détruisirent pour empêcher les Barbares de passer à leur tour sur le territoire romain. Plus loin, sur la rive sud, apparaît la ville bulgare de Vidin (15 000 âmes), avec ses trente-deux mosquées et ses cinq églises. De là, le Danube, infléchissant de nouveau à l'est, gagne Nicopoli, localité de 6 000 habitants pittoresquement sise entre deux collines. C'est à cet endroit que se livra, en 1395, cette fameuse bataille que raconte Froissart, et où l'élite de la noblesse française, avant-garde de l'armée du roi Sigismond de Hongrie, se fit si héroïquement hacher par les 160 000 musulmans du sultan Bajazet Ier dit *la Foudre*. Sigismond et le grand maître de Rhodes n'échappèrent à la mort qu'en se jetant en barque sur le Danube, dont le courant les porta jusqu'à la mer Noire, où ils eurent la chance de rencontrer les galères vénitiennes de l'amiral Mocenigo. C'était le temps où l'Europe entière se croisait contre ces mêmes Turcs qu'elle

voudrait bien voir aujourd'hui, pour sa tranquillité personnelle, un peu plus capables de défendre à eux seuls ce qui leur reste en deçà du Bosphore.

A la courbe suivante du Danube, voici, à droite, Sistova (13 000 âmes). Avec sa colline semée de ruines, c'est, assurément, une des plus charmantes visions du parcours ; chaque maison y est entourée d'un petit jardin ou blottie dans un massif d'arbres verts. C'est à Sistova qu'on fabrique ces jolies cruches poreuses de terre noire mélangée de graphite dont les formes antiques sont un vrai régal pour les



Bas Danube. — Sistova.

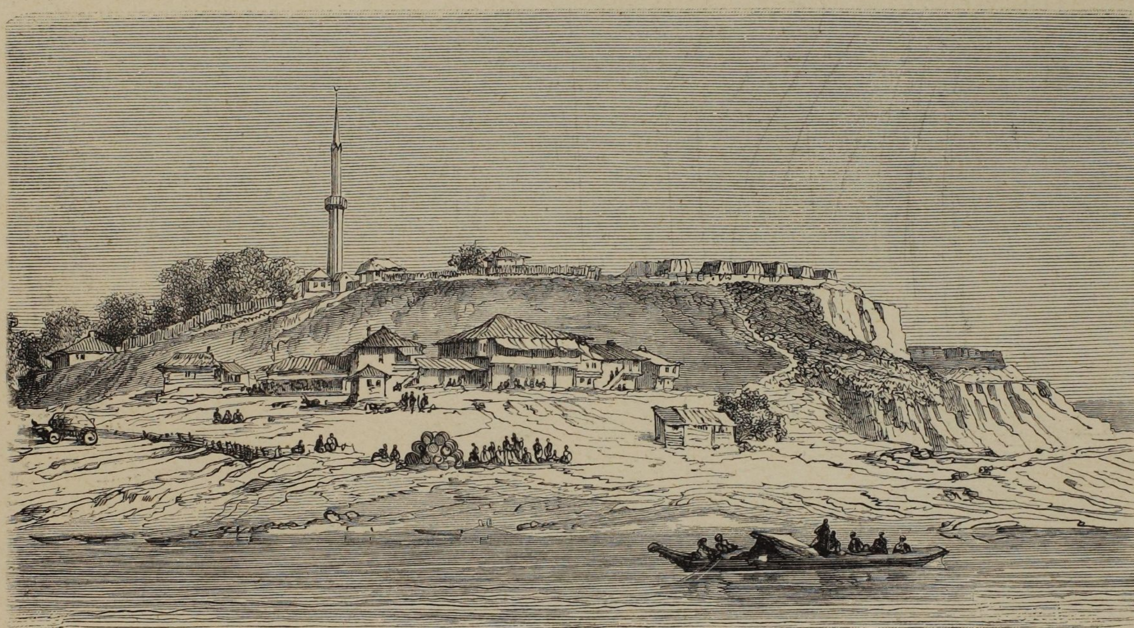
yeux. La ville, malheureusement, est morne et sans vie, depuis l'émigration en masse de sa population musulmane (1878).

Plus en aval se présentent face à face Giurgevo et Roustchouk. Giurgevo (21 000 habitants) est en terre roumaine ; Roustchouk (30 000), point de départ du chemin de fer de Varna, est une place bulgare, située au sommet d'une falaise à pic que couronnent de luisants minarets. Le Danube y a 3 kilomètres de largeur, et je me souviens avec plaisir de l'animation de ce petit port, comble de barques fruitières aux voiles blanches et de bateaux turcs aux coupes toutes plus archaïques les unes que les autres.

Un peu plus loin, avant d'arriver à Silistrie (11 000 habitants), on range à gauche le confluent de la petite rivière l'Ardjich, que grossit en amont la Dimbovitza : cette dernière est le cours d'eau qui arrose Bucharest. La capitale de la Roumanie, à laquelle Giurgevo sert de port, occupe le centre de la steppe qui s'étend de ce côté nord entre le cours du Danube et les Alpes de Transylvanie, continuation du relief

des Carpathes. Bientôt nous atteignons Rassova, petit port de 2000 âmes, à partir duquel le fleuve infléchit brusquement vers le nord, en longeant à droite le fameux désert de la Dobroudja, cette « Roumanie transdanubienne » qu'occupaient autrefois les Gètes, les premiers ancêtres des Moldo-Valaques. C'est à deux pas de là, sur la côte pontique de Tomi, que le poète Ovide fut exilé par Auguste, pour avoir surpris, à ce qu'on croit, un secret d'État, et qu'il mourut si tristement en l'an 17 de notre ère, âgé de soixante ans environ. Ce district était la limite extrême des possessions romaines au nord-est, et l'on y voit encore les restes de la double muraille transversale élevée sous l'empereur Valens (377), du Danube à la mer Noire.

Après s'être resserré à Hirsova (6000 habitants), le fleuve se ramifie de nouveau jusqu'à l'entrepôt de Braïla (28000), et atteint, au sommet de sa courbe septen-



Bas Danube. — Roustchouk.

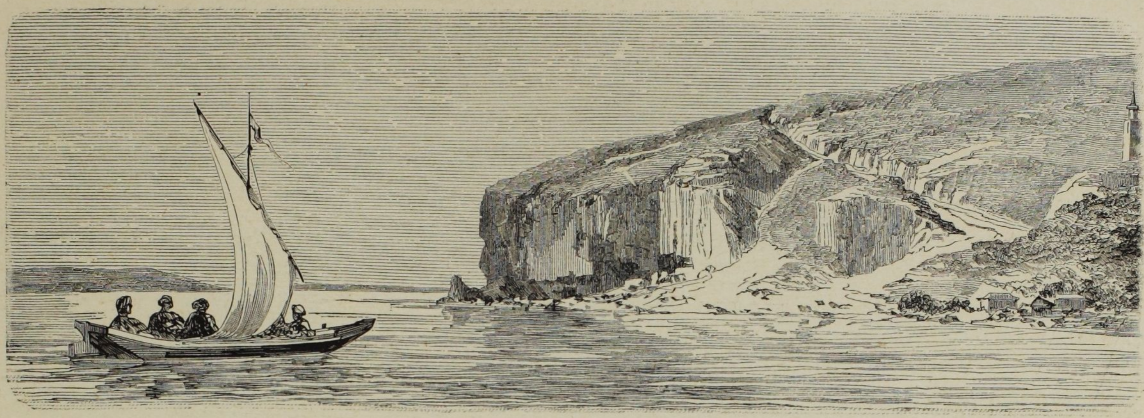
trionale, le grand port franc de Galatz, peuplé de plus de 80000 âmes. C'est là que siège, on le sait, la commission internationale du Danube, instituée, à la suite de la guerre de Crimée, par l'article 10 du traité de Paris, en vue d'assurer la libre navigation du cours d'eau. Les sept puissances qui y sont représentées sont, en dehors de la Roumanie, la France, l'Angleterre, la Russie, l'Autriche, l'Allemagne, l'Italie et la Turquie.

Sous l'île des Serpents. — Au delà de Galatz, le Danube, bordé sur ses deux rives de grands lacs et de marécages, reprend sa direction normale d'ouest en est, et arrose à gauche la ville russe de Reni. Tout de suite après, à Toultscha (20000 habitants), commence son delta terminal.

La nappe fluviale se partage en deux bras. Celui du nord, ou bras de Kilia, forme frontière entre la Russie et la Roumanie ; la dernière localité riveraine y est, à gauche, le bourg pêcheur de Wilkovo (2300 âmes), sis à 5 milles environ de la mer Noire. Les maisons, ou plutôt les huttes, en sont construites sur pilotis ; tout alen-

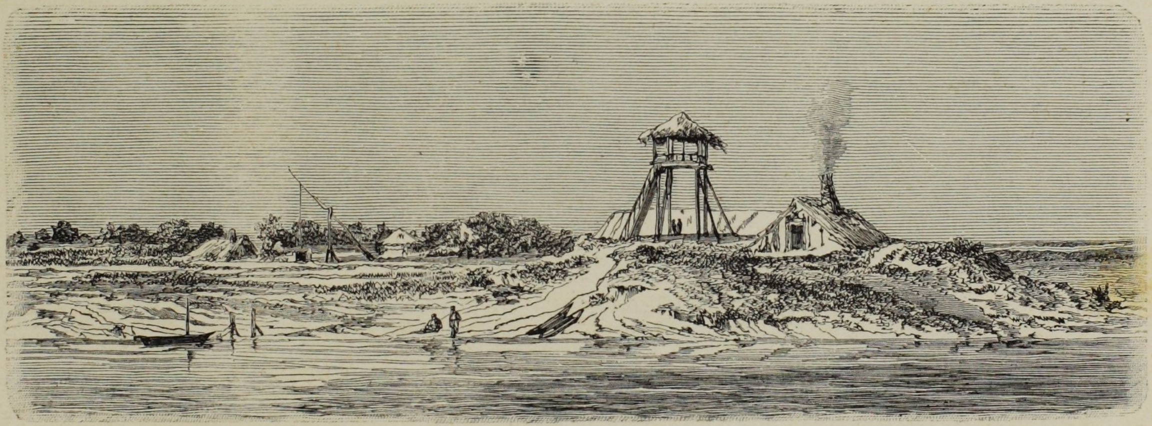
tour, à perte de vue, ce ne sont que marais d'où s'exhale la fièvre et qu'enveloppent des nuées de moustiques. Dans la belle saison, le vaste *palus* se couvre de roseaux, que les habitants pauvres utilisent pour la confection de nattes et de corbeilles.

Le bras du sud se subdivise lui-même en deux rameaux : à gauche, celui de Sou-



Bas Danube. — Rive bulgare.

lina, à droite celui de Saint-Georges (Kedrille-Boghadi). Le bras de Soulina est le seul qui se prête aisément à la navigation. C'est le chenal régularisé et entretenu par la commission danubienne. Il est large de 70 à 80 mètres sur une profondeur de 5 à 7 mètres. 12000 navires y passent chaque année. Le bras de Saint-Georges, plus spacieux et plus profond, mais ensablé à son embouchure, communique avec les



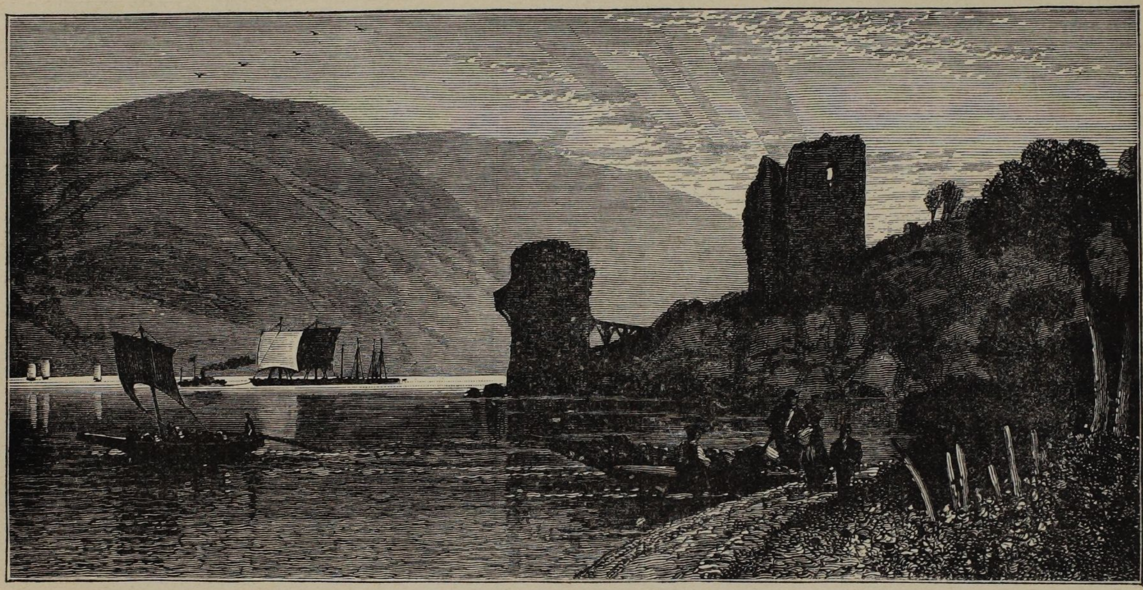
Bas Danube. — Rive valaque.

lagunes voisines par la dérivation du Dunawetz. Le lido sis en face de ces lagunes a trois ouvertures sur la mer Noire, de sorte que le fleuve, en réalité, a maintenant quatre bras et sept débouchés. Les îles formées par les embranchements fluviaux sont elles-mêmes entrecoupées d'un dédale de canaux secondaires ; elles ne représentent guère que des aires de roseraies alternant avec des nappes stagnantes. De l'embouchure de Kedrille à Wilkovo, la pêche est des plus abondantes. On y capture surtout force carpes, esturgeons et maquereaux. C'est, rappelons-le, avec les œufs

de l'esturgeon femelle qu'on fait le fameux *caviar* russe. Les patrons de ces actives pêcheries sont, pour la plupart, des Grecs.

Ce littoral ouest du vieux Pont-Euxin n'a certes rien de souriant, et l'on comprend de reste le chagrin d'Ovide de se voir relégué loin de Rome, dans cette morne région gétique, et aussi ce titre de *Tristes* donné par lui aux derniers ouvrages qu'il y composa. La côte qui se déroule au sud, vers Mangalia et Varna, garde le cachet de la Dobroudja. Celle qui se dirige au nord, le long de la Bessarabie, n'offre qu'une ligne basse et marécageuse.

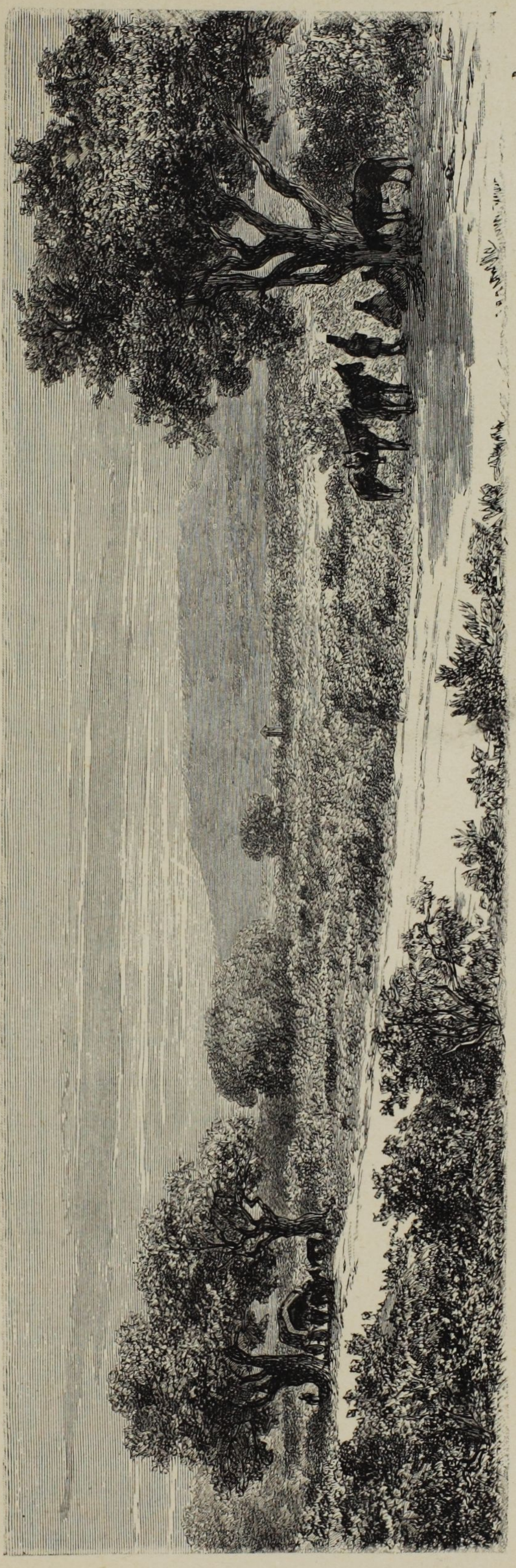
La mer Noire elle-même, si souvent tempétueuse, mérite bien son nom. On ne sait pas, il est vrai, d'une manière certaine d'où lui vient sa désignation actuelle. Sur telle carte et dans tel atlas du XV[e] et du XVI[e] siècle, on la trouve appelée *Mare*



BAS DANUBE. — Ruine romaine.

Majus, Mar Maggiore. Est-ce à cause des nuages qui l'enveloppent surtout en hiver, ou par allusion aux pirates qui l'ont écumée à diverses époques, qu'elle a reçu et gardé finalement cette dénomination de « mer Noire » ? On m'a affirmé que ce sont les Turcs qui lui ont donné les premiers cette qualification caractéristique de *Mare Moro*. Et elle répondrait à l'épithète d'*A-Xenos*, « inhospitalier », que les Grecs eux-mêmes auraient d'abord appliquée à ce bassin mal hanté et dépourvu de bons mouillages. Ce ne serait que plus tard, après que ces parages eurent été civilisés et pacifiés par de nombreuses colonies de Milet, qu'à ce mot d'*A-Xenos* on aurait substitué celui d'*Eu-Xenos* (Euxinus, Euxin), qui a un sens tout contraire. Le changement ne daterait, en ce cas, que du commencement du VII[e] siècle avant notre ère. Hérodote, lui, appelle la mer Noire *Mare Cimmerium* ; c'est une réminiscence de la légende des Argonautes où le pays des Cimmériens est représenté comme le vestibule de l'Enfer antique. Pour Strabon, c'est le *Mare Colchicum* ; pour Claudien, c'est l'*Amazonius Pontus*, autrement dit la mer des Amazones; pour Tacite et Plutarque enfin, c'est le *Mare Ponticum*.

Dans la cartographie du moyen âge, on retrouve ces diverses dénominations, y compris celle de *Mare Cimmerium* consignée, au XIIe siècle, sur une mappemonde de Henry de Mayence, que l'on conserve, dit-on, à la bibliothèque du Christ College de Cambridge. Ce ne serait qu'au XVIIIe que celle de « mer Noire » aurait commencé à prévaloir.



LA STEPPE ENTRE GIURGEVO ET BUCHAREST.

Quoi qu'il en soit de ces hypothèses, c'est par un furtif coup d'œil sur l'entrée de cet orageux bassin, intermédiaire entre l'Europe et l'Asie, que nous clorons notre voyage danubien.

Si, le soir, par un beau temps, vous jetez un regard sur le large, au nord-est de la bouche de Soulina, vous y apercevrez le feu d'un phare, à 60 kilomètres de distance environ. Il y a là en effet un îlot, et même un îlot de longue main célèbre : c'est *Leucé*, l'« île Blanche » des Grecs, appelée aussi l'« île d'Achille », parce que ce héros passait pour y être mort et y avoir été inhumé. En turc, elle se nomme *Jilan Adassi*, en grec moderne *Phidonisi*, c'est-à-dire « l'île des Serpents ».

Ce relief insulaire, de forme presque carrée, mesure 600 mètres de long et a 4 kilomètres de circonférence. Sa hauteur moyenne au-dessus des flots est d'une quarantaine de mètres. Sous ses côtes, formées de roches calcaires aux tons rougeâtres, et très déchiquetées, la mer est d'autant plus agitée que les récifs à fleur d'eau y abondent. L'île cependant offre trois mouillages.

Les voyageurs ne la visitent guère ; il faut pour cela fréter tout exprès un bateau. Elle n'a d'ailleurs d'autres habitants que quelques soldats roumains et une demi-douzaine de Turcs représentant la Commission du Danube, et installés

dans une petite maison à côté du phare. Ce phare, haut de 23 mètres et bâti juste au point culminant (63 mètres) où se dressait jadis le temple d'Achille, indique aux navires le chemin du bras de Soulina. La végétation de l'îlot ne consiste qu'en de hautes herbes que l'été a vite fait de dessécher. Pas un arbre ni un buisson. En revanche, comme l'indique son nom, beaucoup de reptiles. Ces serpents de Phidonisi appartiennent, si vous voulez le savoir, à l'espèce *tesselatus*. Ils sont noirs, d'un mètre et plus de longueur, et nichent de préférence dans les anfractuosités de la falaise, où ils guettent le poisson, dont ils sont friands, et dévorent non moins gloutonnement les œufs que les mouettes y déposent.



Isbas (maisons de paysans russes).

RUSSIE D'EUROPE

XXIX

LA RUSSIE DES CAMPAGNES — TSAR ET MOUJIK
LA RÉGION DES FORÊTS, LA STEPPE ET LA ZONE DES TERRES-NOIRES
VILLAGES DE LA GRANDE ET LA PETITE RUSSIE — LA MAISON DU BARINE
ROUTES ET VÉHICULES

N'est-ce pas le tsar Alexandre III qui a dit : « On discute beaucoup pour savoir si la Russie est un état asiatique ou européen. Il suffit cependant de regarder la carte pour voir qu'elle est la sixième partie du monde. »

Le mot est à double sens. L'immense empire slave qui embrasse, en deçà et au delà de l'Oural, 21 millions de kilomètres carrés, représente en effet près d'un sixième de la terre entière, et, d'un autre côté, par son climat, par son histoire, par sa constitution politique et religieuse, il diffère tellement de l'Europe et de l'Asie, qu'on est bien obligé de voir en lui une contrée unique et à part, une sorte d'énigme physique et morale dont nous ne sommes peut-être pas près de saisir le mot. Des siècles durant, la Russie a vécu isolée et ignorée de l'Occident. L'Occident avait

eu avec Charlemagne tout un cycle brillant de civilisation, que la plaine sarmate n'en était encore qu'à l'épopée barbare des Varègues. L'Occident, depuis 500 ans, avait reçu de Rome le christianisme, que la Russie en était encore à l'attendre de Byzance. Et lorsque enfin, au xe siècle, Vladimir, le petit-fils de Rourik, eut renversé autoritairement les idoles et baptisé de vive force ses sujets dans les eaux doublement sanctifiées du Dniepr, cette christianisation venue d'Orient ne fit qu'élargir l'abîme qui séparait le pays slave des régions situées plus à l'ouest.

Au lieu de planer, comme l'Eglise catholique, au-dessus des princes et des rois, l'Eglise orthodoxe russe devint l'humble servante du pouvoir temporel. Dès le principe, elle fit du tsar le représentant de Dieu sur la terre ; elle le revêtit d'un caractère autocratique et sacré dont le prestige s'accrut encore, après que Sainte-Sophie de Constantinople fut tombée aux mains de l'Islam ; et cette identification en une seule personne de la puissance séculière et divine, maintenue de plus en plus solide à travers les siècles, a créé finalement cette « Sainte Russie », dont l'état moral et social étonne si fort les hommes d'Occident. L'aristocratie et les classes éclairées ont beau être entrées depuis Pierre le Grand dans le courant des mœurs européennes, l'immense agglomération de paysans, l'ensemble de communautés rurales (*mirs*), qui composent la véritable Russie, continuent de vénérer ou, plutôt, d'idolâtrer dans le tsar, héritier des Césars d'Orient, un être en quelque sorte idéal, impersonnel, à demi abstrait, tenant sa délégation de Dieu même, une sorte d'entité au nom de laquelle — c'est ce qu'il y a ici de plus singulier — se fera peut-être un jour ou l'autre la révolution où sombrera, sans que le *moujik* l'ait désiré ou prévu, l'autocratie sacro-sainte du maître.

Voilà l'idée fondamentale dont il importe de se pénétrer, avant de voyager dans ce pays étrange où, depuis le décret d'émancipation rendu par Alexandre II, les anciens seigneurs ou *barines* ont perdu toute influence et tout rôle, où il n'existe plus désormais que deux termes sociaux : en haut, le tsar-providence, le « père » qui commande sans contrôle et s'attache à tout niveler au-dessous de lui ; en bas, un peuple de paysans mystiques, de ci-devant serfs encore misérables, mais patients jusqu'à l'héroïsme, qui demeurent convaincus, dans leur for intérieur, qu'un temps viendra fatalement où, de par la volonté du maître, le sol tout entier leur appartiendra à eux seuls.

Le noble, l'ex-propriétaire foncier, dépouillé de ses privilèges, semble du reste pressentir cet avenir. Dans la plupart des villages aujourd'hui, sa demeure est déserte et parfois tombe en ruines. Il n'est plus roi dans son domaine. Endetté le plus souvent, contraint de payer dorénavant les ouvriers qu'il veut employer, rebuté de l'antagonisme qui existe entre lui et le paysan, il loue sa terre à bail et s'en va volontiers chercher fortune autre part, à Pétersbourg, à Moscou ou à l'étranger. Les princes eux-mêmes ne constituent pas en Russie une aristocratie dans le vrai sens du mot. Depuis Ivan le Terrible, qui a fait d'elle une si sanglante hécatombe, la caste des anciens boyars n'a jamais pu relever la tête ni ressaisir sa prééminence. Les révolutions de palais qui ont marqué le xviiie siècle ont achevé sa ruine politique, et son esprit de corps s'est d'ailleurs altéré par toutes sortes



RUSSIE. — Forêt de sapins.

d'alliages avec divers éléments étrangers, cosaque, lithuanien, allemand, arménien, géorgien et tatare.

En dehors, en effet, de la race slave, qui forme la grande majorité des habitants de l'empire (75 millions sur 90), et qui se divise elle-même en plusieurs groupes : Polonais, Grands-Russes (Moscovie et Sousdalie), Blancs-Russiens (Lithuanie et Pinsk), Petits-Russiens (Ukraine, Podolie, Volhynie), quel bizarre pêle-mêle ethnique représente la population du pays! Si vous allez d'aventure à Moscou, ne manquez pas d'y visiter le musée Dachkof, fondé en 1867. Là, des mannequins de grandeur naturelle, des personnages sculptés en cire d'après des moulages, vous montreront, avec leurs costumes et leurs attributs, toutes les nations, hordes et tribus de la Russie. A côté des divers types slaves, du Moldave du Sud et du Turc de Bessarabie, vous verrez le Finnois des forêts et des lacs de Finlande, le Samoyède et le Iakoute des toundras de la Sibérie, le Kalmouk au galbe mongol, le Kirghise aux jambes arquées de l'Oural et de la Caspienne, le Tatare de Kazan, d'une beauté déjà orientale, le Tchérémisse encore païen des plaines au nord de Kazan, vêtu d'un long sarrau blanc et chaussé de souliers en écorce de tilleul ou de bouleau; puis le Kurde des bords de l'Araxe, le Circassien du Caucase avec son caftan et son bachlik en poil de chameau, le Géorgien avec sa robe aux longues manches brodées, sans oublier le Guèbre de Bakou, adorateur du feu sacré, l'Arménien des hauts plateaux de l'Asie Antérieure, et les fils d'Israël, ces banquiers et usuriers sémites, très nombreux surtout en Pologne, dans les provinces baltiques, la Russie-Blanche et la Petite-Russie.

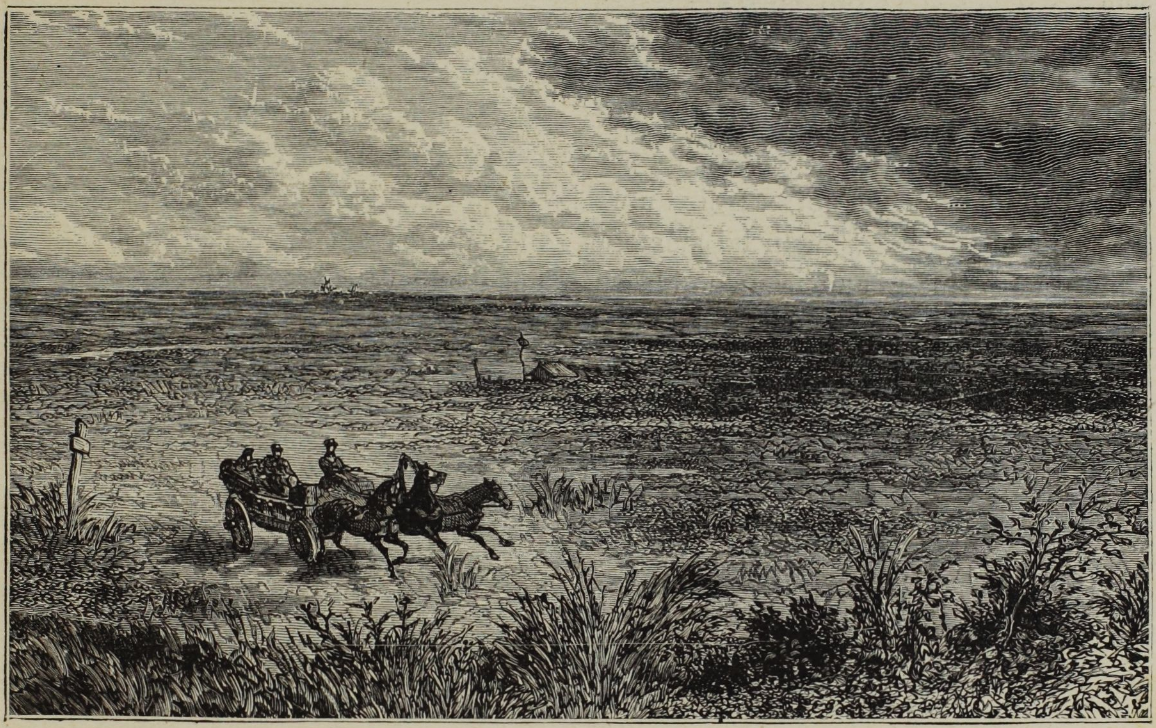
Rien que dans la Russie d'Europe, la seule qui nous occupe ici, la complexité des races s'explique tout naturellemeut par l'absence de frontières nettement marquées du côté de l'est et de l'ouest. Sur ces vastes espaces ouverts, les migrations ont pu se succéder sans rencontrer le moindre obstacle; après les Celtes et les Germains, sont venus les Scythes, puis les Goths, puis les Avares, les Hongrois, les Mongols, et tous ont laissé leur trace dans la population régionale.

Voilà pour les habitants. Examinons maintenant le pays. Quel contraste encore avec l'autre moitié de l'Europe! Ici, point de lignes de faîte ni de montagnes; la chaîne de l'Oural n'est qu'un relief frontière allant des steppes kirghises à la mer de Kara; les collines granitiques de la Finlande s'élèvent à 200 mètres en moyenne; le plateau central de Valdaï, où la Volga prend sa source, de même que les ondulations qui courent plus bas près du Don, n'excèdent pas 350 mètres. Point de côtes profondément échancrées où la mer pénètre; rien qu'une vaste plaine au sol uniforme, presque horizontal, où les vents glacés du Pôle comme les souffles desséchants de l'Asie déferlent à l'aise; un territoire compact et massif qui se prolonge à l'infini vers le Levant ou expire au nord sur des océans clos plusieurs mois de l'année aux navires.

« Unité dans l'immensité », tel est donc le caractère général de la Russie en deçà de l'Oural : ce qui n'empêche pas qu'on y peut reconnaître un certain nombre de zones distinctes par la nature du climat et des terres. Il y a d'abord la région des Forêts (Polessia), qui occupe la majeure partie du centre. Elle descend à l'ouest jus-

qu'à Kiev, et monte au nord jusqu'au 65e degré de latitude ; passé cette limite, il n'y a plus que des arbustes ou des déserts de mousses et de lichens qui, sous le nom de *Toundras*, s'étendent des deux côtés de l'Oural.

Certaines de ces futaies russes, où dominent le bouleau et les conifères, mélangés d'aunes, de tilleuls, d'ormes et de chênes, composent encore des fourrés quasi vierges, qu'interrompent cependant çà et là de vastes landes. Qui n'a entendu parler de cette gigantesque forêt lithuanienne de Béla-Véja (la Tour blanche), qui couvre, entre les sources du Narev et le Boug, un espace de 2200 kilomètres carrés? C'est celle où les essences sont le plus variées. Quelques centaines de bisons, représentants de ce bœuf primitif qui peuplait également autrefois les districts forestiers



STEPPES DU DNIEPR.

de la Gaule, continuent de vivre dans ses halliers, sous la protection expresse de la loi, qui défend de les tuer ou de les capturer.

Avec quelle complaisance Ivan Tourguéneff a parlé des « Grands bois » de la Polessia! « Nulle part une blanche église, nulle part une plaine aux champs dorés ; partout les cimes dentelées des arbres, partout l'éternelle brume qui les enveloppe dans cette contrée. Sur la lisière, des bouleaux, des trembles, des tilleuls, quelques chênes ; plus loin, une mer de sapins épais, auxquels succèdent les troncs rougeâtres et moins serrés des pins d'Écosse ; puis, de nouveau, des essences mélangées, avec une sous-végétation de noisetiers, de sorbiers, de cerisiers sauvages, d'herbes aux hampes rigides et puissantes. Peu de chants d'oiseaux ; les oiseaux n'aiment pas les forêts profondes ; seulement, de temps à autre, le cri plaintif et trois fois répété de la huppe, ou bien l'aigre miaulement du geai. Quelquefois un rollier, toujours solitaire et silencieux, traversant la trouée, y jette l'étincellement de son plumage d'or et

d'azur. De loin en loin, une espèce de clairière, suivie d'une aire sablonneuse, nouvellement défrichée, où du seigle chétif croît par longues bandes, en agitant sans bruit ses maigres tiges. Une petite chapelle noircie, avec sa croix inclinée, apparaît au-dessus d'un puits où un invisible ruisseau fait entendre un clapotement sourd comme celui d'un liquide s'engouffrant dans le goulot d'une bouteille.

« De temps en temps, le vent vous apporte aux narines une odeur de bois brûlé, et l'on aperçoit les minces spirales d'une petite fumée : c'est un paysan qui se procure à peu de frais du charbon pour quelque fabrique de verre ou de soude des environs.

« On n'entend pas même le bruit de ses pas. Une mousse verdâtre, toute parsemée d'aiguilles de pin, couvre la terre. La *goloubika* aux baies bleuâtres croît par places en abondance, et sa forte odeur, pareille à celle du musc, oppresse la respiration. De la rugueuse écorce des arbres découlent comme des larmes à demi figées de lourdes gouttes de résine. Et partout la grande coupole silencieuse. En haut seulement, bien au-dessus de sa tête, on perçoit comme une plainte vague et contenue, courant d'une cime à l'autre. L'air immobile brûle le visage. On va, on va toujours, et le cœur commence à gémir lui-même, et l'on aspire à revoir l'espace et la lumière, à humer à pleins poumons un fluide plus pur et plus léger que cette atmosphère étouffante à force de parfums et d'humidité. »

Par malheur, en Russie comme ailleurs, et plus qu'ailleurs encore, à cause de la double nécessité du froid et des constructions, la déforestation marche à grands pas, et la flore arborescente y a en outre, depuis des siècles, reculé sensiblement, comme le prouvent ces grosses souches de conifères qu'on a exhumées près de la mer Blanche, en un district où ne pousse aujourd'hui que l'humble osier.

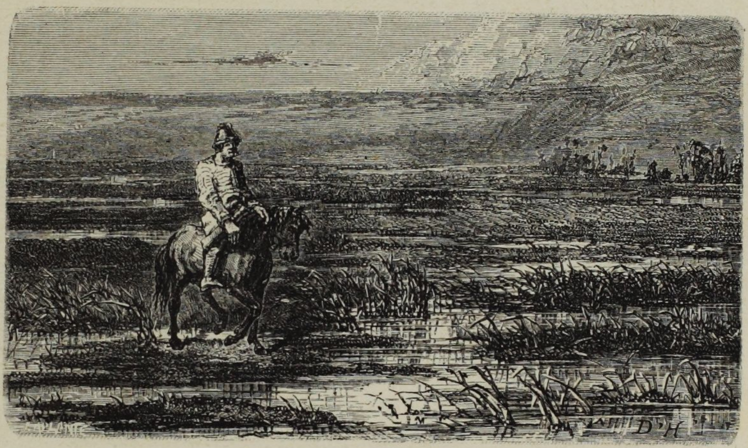
La seconde zone russe est celle de la steppe proprement dite, qui embrasse toute la partie sud du pays, c'est-à-dire les bassins inférieurs du Dniepr, du Don, de la Volga et de l'Oural, inclinés vers la mer Noire, la mer d'Azov et la Caspienne.

A part les intumescences auxquelles le Dniepr se heurte sur sa rive gauche, et, çà et là, de petits tertres artificiels (*kourganes*), de 6 à 15 mètres de haut, qui servent d'observatoires aux bergers, cette région est plus plate encore que la précédente. A l'infini, l'œil s'y perd sur d'immenses espaces complètement déboisés où les sécheresses estivales atteignent leur intensité extrême, et où, l'hiver, quand souffle le *bourane* ou chasse-neige, on ne distingue plus le ciel de la terre. Il n'y règne pas cependant partout une stérilité absolue. Si certaines steppes, à l'est surtout, sont de vrais déserts de pierre, de sable ou de sel, d'autres, au contraire, sont relativement fertiles, et se revêtent au printemps d'herbes et de plantes de toute sorte qui leur donnent l'aspect d'une verte prairie.

Cette aire vierge du midi va d'ailleurs chaque jour se rétrécissant; l'agriculture envahit de plus en plus cette région des Cosaques et de Mazeppa, célébrée par Gogol. Le Zaporogue lui-même, l'ex-nomade de cette grande plaine « d'au delà des chutes du Dniepr », ce robuste guerrier, mi-partie de sang russe par les hommes et de sang mongol par les femmes, a fini par s'attacher à la glèbe. Depuis qu'il a dû faire

trêve à la croisade traditionnelle qu'il menait avec ses *hetmans* contre les hordes musulmanes du Caucase et de la Caspienne, sa gloire ne revit plus que dans les légendes et les chants de la Petite-Russie. Tôt ou tard les morsures répétées du hoyau et de la charrue auront rattaché cette zone de la steppe à la zone extraordinairement féconde qui se développe entre elle et les districts forestiers du centre.

Cette troisième région, une Beauce russe, doit son nom de Terres Noires (*Tchernoziom*) à une couche d'humus noirâtre, d'un demi-mètre à un mètre d'épaisseur, composée de marne, d'argile grasse et de craie, qui tour à tour, selon que le temps est sec ou humide, se transforme en une fine poussière ou en une sorte de pâte visqueuse. La décomposition des hautes herbes de la steppe, entassées séculairement dans le sol par les pluies et les neiges, a produit peu à peu ce terreau où poussent les fameux blés dont l'excédent s'exporte par les havres d'Odessa et de Taganrog. C'est sur les rives de la Volga, dans les gouvernements de Saratov, de Pensa, de Simbirsk et d'Orenbourg, que cette couche atteint son maximum d'épaisseur.



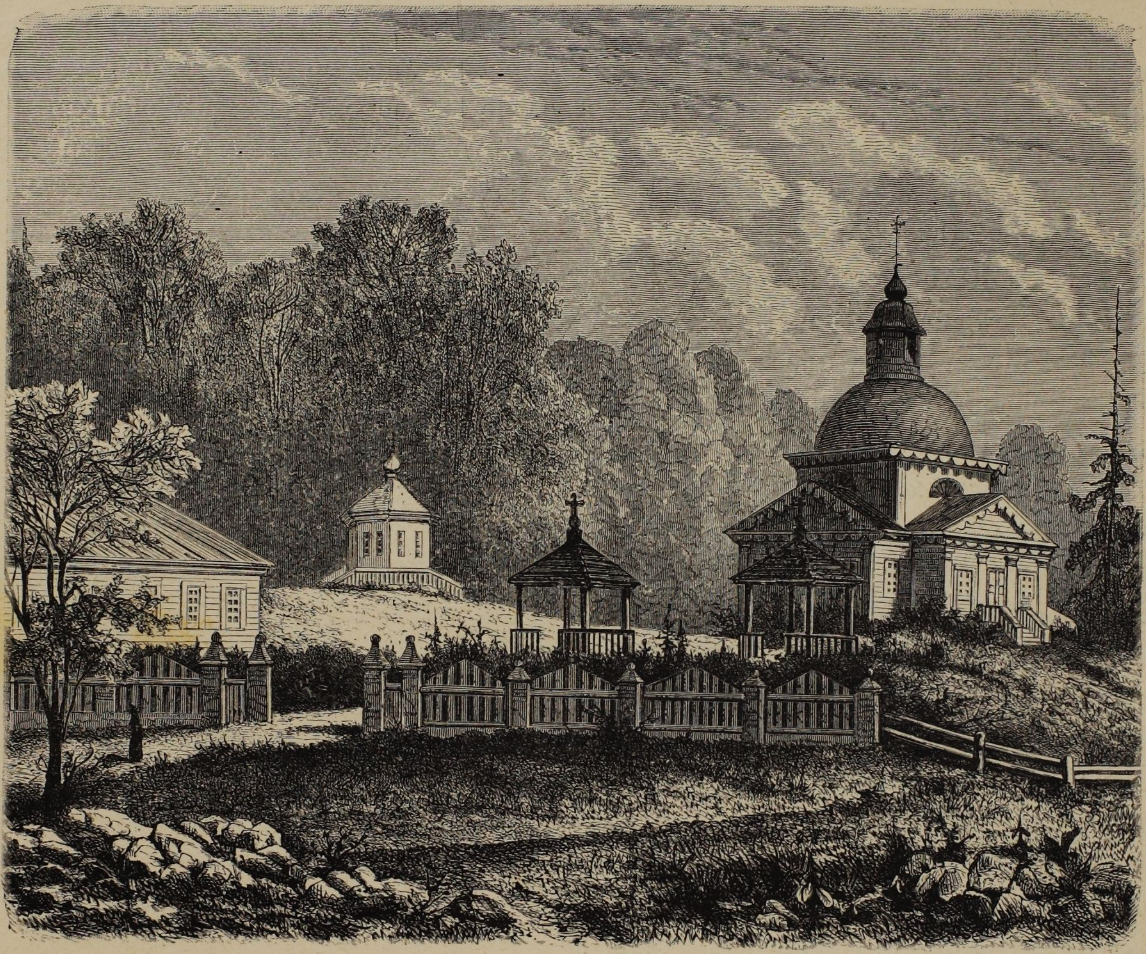
RUSSE EN VOYAGE.

Le *Tchernoziom* forme, entre les Carpathes et l'Oural, comme un isthme allongé, qui, de Kiev, au sud-ouest, monte au nord-est jusqu'au delà de Kazan, à la latitude de Moscou. Dans sa partie septentrionale, qui confine à la *Polessia*, il renferme encore quelques morceaux de bois ; plus bas, aux massifs compacts succèdent de simples bouquets de chênes, des groupes d'ormes et de trembles perdus dans la plaine, puis des arbres isolés, et enfin des buissons qui finissent eux-mêmes par disparaître, pour laisser le champ libre aux seules céréales.

L'empire russe, pays agricole avant tout, ne se compose guère que de villages dont la réunion constitue une sorte de démocratie rustique. Les terres appartiennent à l'État, représenté par l'assemblée communale dont font partie tous les chefs de famille. Chaque famille met en commun le produit de son travail, et le village tout entier est solidaire pour les taxes à payer et pour les redevances de rachat : car l'ukase d'émancipation de 1861, qui a accordé au paysan le droit de propriété en l'affranchissant de l'autorité seigneuriale, l'a soumis à l'obligation de rembourser à l'État la somme avancée par celui-ci au barine ou possesseur noble ; tant qu'il ne s'est pas libéré de sa dette, il n'est pas le maître définitif du petit domaine qu'il détient. Les procédés de culture sont restés d'ailleurs tout primitifs ; aussi, même dans le Tchernoziom, le moujik est-il loin d'être à l'aise. Il est sous la dépendance

absolue de la commune, qui, seule, fixe l'assolement ; dans telle zone agraire, telle année, le *mir* décide qu'on sèmera du blé ; dans telle autre on fera du fourrage : impossible au paysan de se soustraire à cette loi de collectivité ; c'est le système coopératif, tel qu'il fonctionne particulièrement dans la région intermédiaire entre les Forêts et la Steppe.

Quelle différence entre les exploitations rurales de Russie et ces grosses fermes ou *paysanneries* de l'Oberland bernois, avec l'ensemble de leurs dépendances, qui



VILLAGE RUSSE.

ressemblent de loin à de petits hameaux ! Combien peu aussi le pauvre moujik rappelle ce grave *Hofbauer* helvétien qui, avec ses attelages lustrés et fringants, s'en va d'une culture à l'autre supputer d'un air satisfait le rendement de ses plantations ! Un village, dans la Grande-Russie, aux environs de Moscou par exemple, se compose d'ordinaire de deux rangées de cabanes séparées par une large voie sordide. Chaque demeure, faite généralement de troncs d'arbres — car la pierre de construction manque, — est couverte de paille et comprend un rez-de-chaussée avec un étage. Tantôt ces habitations sont étroitement serrées l'une contre l'autre, de sorte que, lorsque le feu prend — ce qui n'arrive que trop fréquemment, — toute la rangée brûle à l'unisson ; tantôt au contraire il y a entre chaque bâtisse un espace presque

toujours converti en une espèce de cloaque où les porcs se vautrent à plaisir et où les chiens se disputent les ordures.

Pour plancher, à l'intérieur, de simples bardeaux de sapin juxtaposés sur le sol boueux. Les meubles principaux y sont le grand poêle en briques sur lequel le moujik, et sa famille passent la nuit et quelquefois le jour. Comme décoration, une petite Vierge, l'image sainte de rigueur (*obraz*), devant laquelle brûle une lampe qu'on entretient d'une main pieuse. Près du hameau se dresse la chapelle, également tout en bois, avec un toit vert et des murailles blanches. En dépit de la ferveur mystique qui distingue le campagnard russe, le *pope*, comme on appelle vulgairement le desservant, ne jouit pas



Russie. — Route postale.

toujours et très souvent ne mérite pas de jouir d'une très haute considération. Si ce *sviastchennik* (prêtre) est un délicat, un discoureur, un « liseur », dédaigneux des occupations rurales, ses ouailles ont vite fait de lui rendre dédain pour dédain. Si c'est au contraire un pope « de la vieille école », qui travaille lui-même à la terre et fauche son blé de sa propre main, il passe volontiers pour un ladre. Si enfin c'est un ivrogne — cas qui n'est que trop fréquent, — on devine le dommage qu'en reçoit son caractère sacerdotal.



Intérieur d'une maison de paysan russe.

Dans la Petite-Russie, autour de Kiev par exemple, les villages ont un aspect un peu plus plaisant. Au lieu d'être en troncs de sapin noircis, les habitations y offrent un mélange agréable de blanc et de vert; mais le plan en est plus désordonné. Ce sont des groupes de cottages essaimant sous le couvert de grands arbres. Chaque cabane, coiffée de chaume, avec des murs de terre enduits de chaux, est sise entre cour et jardin. De chaussée, nulle trace : c'est plutôt le type du village valaisan ou tessinois, un dédale de ruelles bordées de clôtures de roseaux et d'épines, comprenant parfois un espace immense. L'église, généralement, est surmontée d'un svelte clocher.

Quant au *barine*, l'ex-propriétaire de « tant ou tant d'âmes », dont j'ai déjà parlé ci-dessus, sa demeure seigneuriale, là où il continue de l'habiter, ne manque



Russie. — *Kabak* (auberge russe), sur les bords de la Volga.

pas d'un certain cachet artistique et champêtre à la fois. Le logis, parfois double, et précédé d'une terrasse, est volontiers décoré d'un fronton à la grecque ayant pour support quatre colonnettes de bois. Tout près de la maison est un étang où barbotent les canards, et au bout duquel s'élève le toit aigu d'un petit moulin. Un jardin ombragé de tilleuls, de sapins, de chênes, d'érables, et embaumé par des massifs d'acacias et de lilas, enveloppe ce cottage de gentilhomme campagnard.

Les routes russes, pavées ou plutôt planchéiées en troncs d'arbres, quand il y a un marécage à franchir, sont encore une des curiosités de ce pays où le bois est approprié à tout. Les ponts consistent également en de simples rondins mal jointés, dont la masse pourrie craque sinistrement sous les pieds des chevaux. L'hiver, quand l'immense arène est revêtue d'une épaisse couche de neige durcie par la gelée, c'est un vrai plaisir de voler en traîneau à travers ce royaume fantastique des frimas; mais, au printemps et en automne, le moindre trajet ne va pas sans mille contrariétés et périls. Si les wagons russes sont, avec les wagons suisses et austro-hongrois, les mieux aménagés qui existent, les autres véhicules régionaux sont, en revanche, ce qu'on peut rêver de pire.

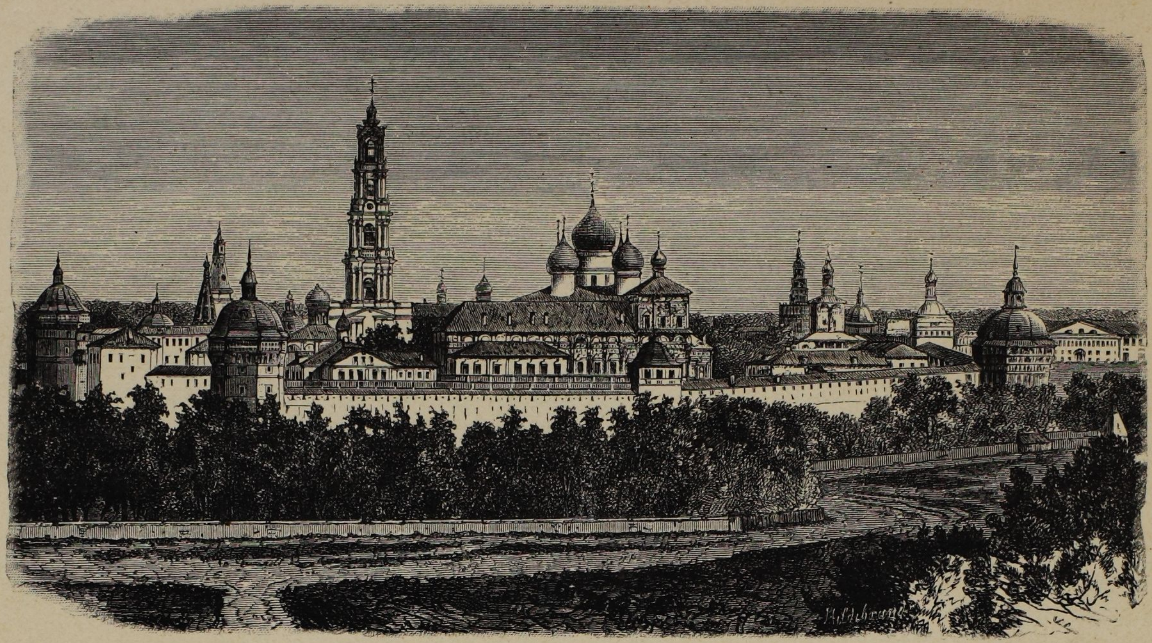


Russie. — *Télègue* au repos.

Qui ne connaît au moins par ouï-dire la charrette qu'on nomme *tarantass* ? Essentiellement élastique et légère, elle a encore, il faut le reconnaître, quelque chose d'un peu plus confortable que l'affreuse *karriole* de Norvège. La caisse en repose sur de longues et flexibles traverses de pin, placées sur les essieux de deux paires de roues, et elle possède un coffre à bagages où l'on entasse tout ce qu'on veut emporter. Littéralement bourrée de foin et de paille, comme l'était notre ancienne diligence, elle est en outre munie d'un rideau et d'un tablier de cuir qui abrite le voyageur contre les bourrasques. Comme toutes les pièces de la boîte sont simplement façonnées à la hache, si l'une des traverses se brise en route, on abat le conifère le plus proche, on l'ébranche, on l'équarrit tant bien que mal, et voilà l'avarie réparée. L'hiver, on retire les roues, et l'on pose le véhicule sur un traîneau à patins.

La *télègue*, qui est l'équipage de poste, est plus fruste en son genre. Il n'y entre que deux éléments : le bois et la corde. Caisse, roues, essieux, chevilles, sont en bois. Des cordes relient les membrures de l'ensemble, des cordes servent de traits aux chevaux. Pas même un banc le plus souvent; on s'assied sur sa malle ou sur son paquet, tout au plus sur un sac rempli d'écorce ou de foin. Le cocher, invariablement barbu, se tient à l'arrière, tout enveloppé de son manteau, son chef

disparaissant dans un bonnet carré, et, hue ! à la grâce de Dieu et du tsar, son représentant et légat, par les routes poudreuses de l'immense empire ou par les chemins de madriers qui traversent à perte de vue les marais, jusqu'à ce que l'attelage aux grelots sonores s'arrête devant quelque *kabak* aux toits aigus et bizarrement chevronnés, dans le genre de celle dont notre gravure présente une image. A l'intérieur, par la porte entr'ouverte, on aperçoit, vision ineffable, des morceaux de lard et des tas de chandelles suspendus pêle-mêle aux solives du plafond. Sur les tables fume le *samovar* ou bouilloire à thé. Le tenancier de cette auberge, chauffée comme il faut par le grand poêle dont les prolonges servent de lit, se hâte d'accourir sur le seuil, vêtu d'un long cafetan râpé et d'un large pantalon qui bouffe sur ses pieds nus dans ses chaussures. Une vaste cour, entourée de galeries couvertes qu'étagent de gros piliers, forme le cadre de ce cabaret russe, dont l'aspect ne laisse pas, malgré tout, d'être doux au voyageur que, durant des heures, vient de fouetter l'âpre bise.



ENVIRONS DE MOSCOU. — Le couvent de Troïtza.

XXX

CAPITALES HISTORIQUES ET GRANDES VILLES DE RUSSIE
SAINT-PÉTERSBOURG ET LA NÉVA — NOVGOROD-LA-GRANDE, KIEV ET MOSCOU
AUX RIVES DE LA VOLGA ; KAZAN ET NIJNI-NOVGOROD
PAYSAGES DE CRIMÉE

Comme on peut le voir sur la carte, le bassin de la Baltique, dirigé du sud-ouest au nord-est, se termine par deux cornes profondes. L'une, le golfe de Bothnie, mesure 650 kilomètres de longueur; l'autre, la baie de Finlande, pénètre à 500 kilomètres dans les terres. C'est au fond de cette dernière échancrure, large de 60 à 110 kilomètres, que Saint-Pétersbourg en Ingrie est située.

En la fondant, au commencement du XVIIe siècle, Pierre Ier Romanov visait un double but : donner à la Russie une capitale que nuls souvenirs et nulles traditions ne rattachassent au passé, et créer à l'embouchure de la Néva une sentinelle avancée qui fût une menace permanente pour la Suède vaincue et démembrée. Plusieurs années durant, 150 000 ouvriers travaillèrent à l'édification de la ville nouvelle, dont la magnificence et la correction, surprenantes au premier abord, s'expliquent naturellement par la date tardive de sa naissance et son érection tout d'une pièce sur un plan préconçu.

Son nom primitif et hollandais de *Piterburg* se changea ensuite en celui de

Petersburg, ce qui n'empêche pas les paysans de la Grande-Russie de continuer à l'appeler *Piter* tout court.

Comparée aux autres métropoles de l'Occident, c'est une cité orientale plus qu'européenne, qui, de quelque côté qu'on y entre, offre un aspect imposant et luxueux. Les faubourgs mêmes de cette « Palmyre du Septentrion » ne ressemblent en rien à ces quartiers excentriques qui enveloppent d'ordinaire les capitales. Dès qu'on a quitté les champs légumiers de la banlieue et la plaine nue et tourbeuse qui précèdent le premier noyau de maisons, on trouve tout de suite des voies majestueuses, une perspective de palais et de coupoles dominés par le dôme de Saint-Isaac. Tout cela, magnifique et grandiose, rappelle au voyageur qu'il est dans le pays des plus longues routes, des plus longs chemins de fer, dans le pays d'où l'on peut, dès maintenant, aller en wagon jusqu'à Samarcande, en attendant le gigantesque *railway* qui scellera un jour son heurtoir d'arrêt à 8000 kilomètres de la Néva, sur les rives de l'océan Pacifique.

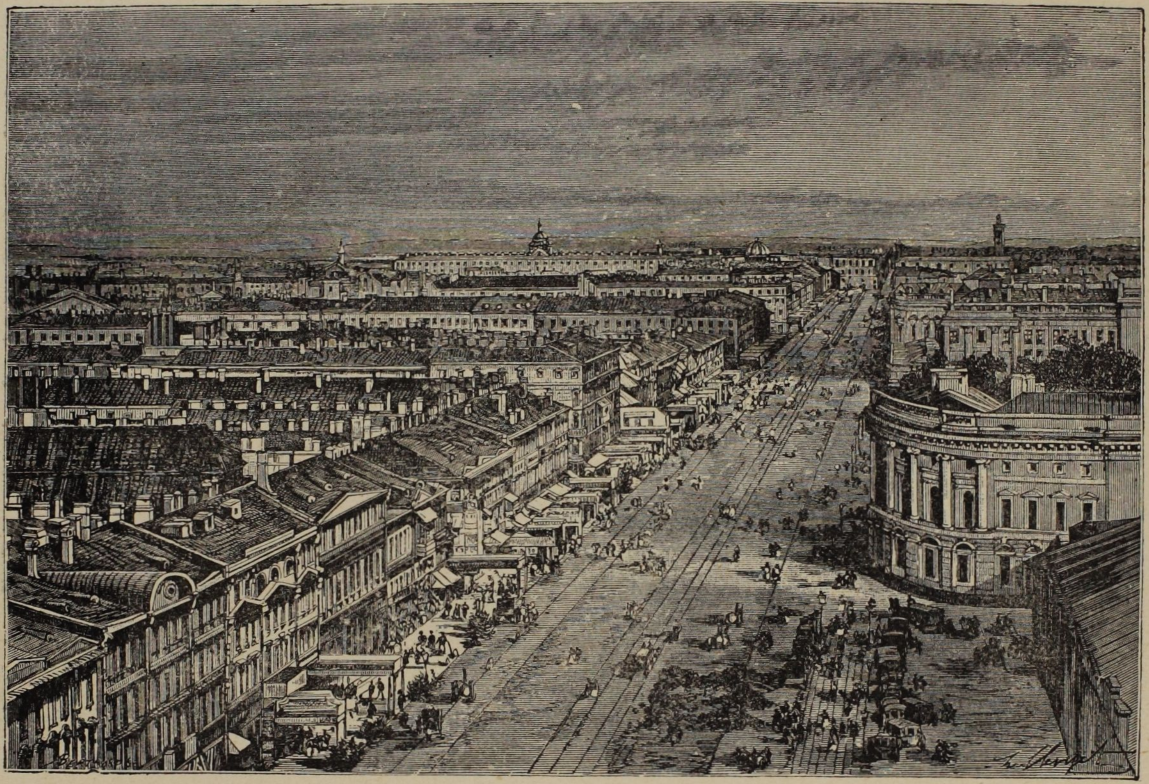
La Néva, voilà ce qui frappe tout d'abord l'étranger à Saint-Pétersbourg. Le cours du fleuve n'est pas considérable, 60 kilomètres à peine; en revanche, son débit d'ondes est immense, et la largeur de sa nappe atteint jusqu'à 1300 mètres. C'est un digne fils de ce lac Ladoga qui a lui-même une superficie plus que triple de celle du Léman. Arrivée à la baie finnoise, la Néva se partage en plusieurs bras entourant des îles : au nord, Petrovsky, où se dresse la citadelle primitive de Pierre Ier; au centre, Vasilevsky, la plus grande; au sud, Goutouyevsky. Au large, en face de l'embouchure, apparaît un quatrième relief insulaire, Kotlin, de 15 kilomètres carrés : c'est là qu'est Kronstadt, le fort inexpugnable fixé au milieu du golfe comme une sorte de batterie rasante et flottante.

La Néva est la gloire de Saint-Pétersbourg. Grâce à elle, la ville semble nager dans les eaux; un tiers de l'agglomération urbaine est bâti sur les îlots reliés au continent par des ponts qui s'ouvrent pour laisser passer les navires. Les quartiers de la terre ferme eux-mêmes sont sillonnés de trois canaux, la Moyka, le canal Sainte-Catherine, la Fontanka, qui croisent la fameuse perspective Nevsky, artère de 40 mètres de large, sur 6 kilomètres de long, représentant une voie unique en son genre.

La Fontanka surtout, où habite de préférence la vieille aristocratie, est splendide, vue par exemple du pont jeté entre le palais Anitchkoff et celui du grand-duc Serge. Au lieu d'être troubles et sales comme celles des canaux d'Amsterdam, ses ondes sont d'un bel azur clair. Du matin au soir, sur ces voies aquatiques, circulent de petits vapeurs à hélice, appartenant, si j'ai bonne mémoire, à une société finlandaise, et c'est plaisir pour le touriste de voir ces élégants pyroscaphes, combles de passagers, filer d'un tunnel et d'une rue à l'autre, en évitant avec prestesse les lourdes barques chargées de charbon de bois provenant des forêts de la Grande-Russie.

Et de quelles soirées on jouit parfois de ce quartier amphibie! La nuit même, à certains moments de l'année, y est à peine sensible. Nul besoin alors d'allumer les becs de gaz de la Perspective Nevsky; on peut presque y lire sans eux le journal.

Quand le soleil s'est couché majestueusement sur la Petite Néva, le bras qui coule devant la Bourse, on discerne encore à l'ouest une vague lueur rosée sous un ciel bleu pâle, où perce de temps en temps le scintillement d'une étoile. Derrière cette buée quasi lumineuse, on devine la présence de l'astre du jour. Celui-ci rampe à l'horizon, en décrivant simplement un petit arc de cercle du nord-ouest au nord-est; puis, vers deux ou trois heures du matin, son disque clair, qui avait disparu à votre gauche, reparaît à votre droite, et un nouveau jour commence : les pêcheurs se remettent à jeter leurs filets; un remorqueur fumant se dessine au loin sur les



SAINT-PÉTERSBOURG. — Perspective Nevsky.

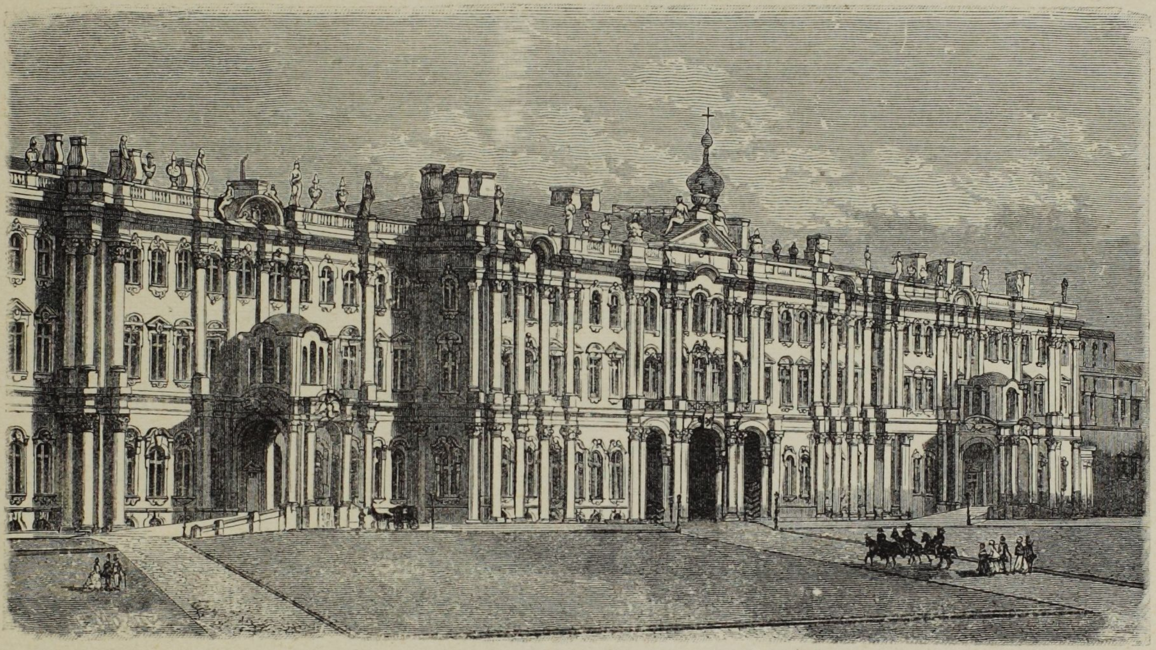
flots, tandis qu'à vos pieds, aux reflets de la lune, la Néva étincelle encore, pareille à un miroir argenté.

Cette région fluviale de Saint-Pétersbourg est aussi celle où aboutissent toutes les grandes avenues et où s'élèvent les principaux monuments. Voici le célèbre Palais d'Hiver, énorme bloc de pierre aux tons chauds; à côté de lui, voici l'Ermitage, avec son opulent musée, 50 salles ou cabinets remplis de sculptures, de tableaux, de camées; puis la masse de l'Amirauté, et, plus loin, le Palais Michel, celui de la grande-duchesse Hélène, puis quatre cathédrales.

La plus célèbre est Saint-Isaac, vaisseau tout resplendissant d'or et de malachite, avec un portail qui est une copie du Panthéon d'Agrippa. Quand on songe qu'il a pour étai toute une forêt de palis s'enfonçant à une douzaine de mètres dans le sol meuble et marécageux, on ne peut s'empêcher de frémir pour les 112 monolithes de granit, de 60 pieds de hauteur et pesant 128 tonnes chacun, qui forment

le péristyle de l'édifice. L'architecte de ce temple fastueux a été un Français, Auguste Ricard de Montferrand, le même qui a procédé au relèvement de l'énorme cloche du Kremlin à Moscou.

La seconde cathédrale, celle de Kazan, est sise sur la Perspective Nevsky ; elle a une colonnade imitée de celle de Saint-Pierre de Rome. La troisième, dédiée aux saints Pierre et Paul, se trouve dans la forteresse; elle renferme les tombeaux des tsars. La quatrième, bâtie récemment en face de celle de Kazan, est un édifice votif élevé à l'endroit même où Alexandre II périt de la mort violente que l'on sait. Détail curieux : le pavé et le fragment de sol sur lesquels le souverain tomba tout sanglant ont été soigneusement recueillis pour être enfermés sous un baldaquin soutenu par quatre piliers de porphyre dans l'enceinte de la nouvelle église.



SAINT-PÉTERSBOURG. — Le Palais d'Hiver.

Partout, du reste, dans la ville, ce ne sont que colonnes monolithes, temples, monuments de bronze, sur les places; partout, dans les vestibules des grandes habitations, dans les jardins publics ou privés, abondent les œuvres d'art, les sphinx, les vases de marbre, de malachite, de lapis-lazuli. Et, au-dessus de tout cela, s'élancent vers le ciel d'innombrables coupoles brillant de mille couleurs, bleues, dorées, vertes, semées d'étoiles.

Saint-Pétersbourg, d'après le recensement de décembre 1890, compte avec ses faubourgs 1 050 000 âmes environ; l'accroissement de la population a été surtout sensible dans les quartiers de la rive gauche, les plus riches et les plus florissants. La ville, qui embrasse plus de 100 kilomètres carrés, peut se développer à l'aise en amont de la Néva, et elle en profite; d'une année à l'autre, les épaisses forêts qui couvrent encore ce district fluvial tombent sous la hache pour faire place aux chantiers, aux fabriques, aux rangées de maisons suburbaines.

C'est l'hiver surtout, à l'époque où la grande foire se tient sur la Néva glacée,

qu'il faut voir la capitale des tsars. Patineurs, patineuses, traîneaux de toute forme attelés de chevaux, de chiens, de boucs, de rennes, y forment un pêle-mêle dont on ne saurait se faire une idée; n'oublions pas les fameuses « montagnes russes », qu'on a essayé d'imiter chez nous, et dont, là-bas, l'aristocratie n'est pas moins enthousiaste que le peuple. Contre les terribles froidures qui sévissent alors pendant plus de six mois, le citadin comme le moujik se défend du mieux qu'il lui est possible : à l'intérieur des maisons, par le grand poêle aux tuyaux ramifiés et tordus qui parcourent tous les recoins du logis; dans les rues même, par d'immenses chauffoirs de même sorte, au foyer ouvert, entouré de grilles basses, avec de hauts cylindres de métal.

Puis, la belle saison revenue, calèches et *drojki* rentrent en scène, et l'exode recommence vers les environs. La banlieue immédiate de Saint-Pétersbourg n'est certes ni plaisante ni gracieuse; ce ne sont, à perte de vue, que tourbières, marécages, futaies sombres; néanmoins, au milieu de cette aire monotone, l'art a créé plus d'un coin idyllique; tant sur la côte que dans l'intérieur, les châteaux et les parcs abondent. Tel est Peterhof, vaste castel d'été à coupole, situé à la rive méridionale du golfe, sur une petite éminence qui fait ici l'effet d'une montagne. Tel est aussi, à 25 kilomètres au sud de la ville, Tsarskoïé-Sélo (le village impérial), sorte de Versailles russe fondé par Élisabeth, fille de Pierre le Grand ; ce sont des jardiniers français qui en ont dessiné les ombreux massifs. Plus loin enfin, c'est Pavlovsk, avec un parc gigantesque que décorent des ruines artificielles, des édicules grecs, des maisons moyen âge, de vieux aqueducs, des ponts rompus, le tout disséminé dans la futaie noire et songeuse.

Saint-Pétersbourg ne représente, chronologiquement, que la quatrième capitale des États russes. La première en date fut Novgorod-la-Grande, également dans la Russie des Forêts, à la rive nord du lac Ilmen, entre le golfe de Finlande et Moscou. La seconde fut Kiev, sur le fleuve sacré du Dniepr, et la troisième Moscou. Toutes n'étaient, dans la pensée des souverains, que des capitales provisoires ; la vraie métropole visée par eux, c'était Byzance, *Tsargrad*, « la Reine des villes », comme on l'appelait. C'était vers cette reine du Bosphore que se portaient tous leurs rêves. Le projet tant caressé échoua, et lorsque la Russie des Forêts ou du Nord eut écrasé la Russie du Sud ou des Steppes, les tsars se consolèrent de n'avoir pu s'emparer de la vieille cité des empereurs d'Orient en faisant du moins de la mer Noire un lac russe, en se lançant du côté de l'Asie, en conquérant le Caucase et la Géorgie, en poussant enfin leurs voies stratégiques par delà l'Oxus jusqu'au Turkestan.

Située dans une région de sapins et de bouleaux entrecoupée de marais, Novgorod-la-Grande fut la résidence des chefs varègues, ces frères des Normands, venus, eux aussi, de Scandinavie. La belle période historique de la ville n'a pas cependant été celle où elle eut la suprématie politique du pays. Ce fut à partir du XIIe siècle, quand, ayant secoué la tutelle des tsars, elle se fut constituée en cité autonome, qu'elle atteignit l'apogée de sa puissance. Entrée dans la Hanse teutonique, elle demeura pendant 300 ans la maîtresse exclusive du trafic dans la Russie

septentrionale. C'était alors une république commerçante, à la façon de Hambourg et de Florence, ayant comme celles-ci ses chefs électifs. « Qui peut lutter contre Dieu et Novgorod-la-Grande? » disait-on en ce temps-là. Les murailles de la cité mesuraient 17 lieues de tour, et sa population dépassait 500 000 âmes.

Cette prospérité sombra aux siècles suivants sous le flot des invasions venues de l'ouest et de l'est. Les Lithuaniens parurent d'abord et conquirent toute la contrée occidentale, avec les villes de Smolensk et de Kiev; puis arrivèrent, d'un autre côté, les Tatars de Gengis-Khan, qui subjuguèrent tous les États russes; chaque prince ne fut plus qu'un vassal du fameux khan de la « Horde d'Or », auquel il était tenu de payer une lourde capitation et de fournir un contingent militaire. En troisième lieu survint Timour-Beg, qui fit à son tour des grands boyars et des ducs moscovites ses hommes-liges. Cet état de choses dura jusqu'à Ivan IV. Le tsar « terrible », comme on l'appelle, affranchit la plaine sarmate du joug des Tatars; mais les vieilles cités libres ne gagnèrent rien à ce changement. Non content d'écraser les grands boyars et d'établir le *servage*, inconnu jusque-là en Russie, le régime des hommes liés à la glèbe (*Krepostnoï*), Ivan broya tout ce qui restait de l'ancienne organisation municipale du pays. La Russie cessa d'être ce qu'elle avait été primitivement, une nation libre gouvernée par des magistrats de son choix et par une hiérarchie patriarcale.

Novgorod-la-Grande en particulier se vit cruellement traitée par le farouche despote moscovite. Il y eut une telle hétacombe de citoyens, que la rivière Volkhov fut littéralement barrée par les cadavres. La fameuse cloche qui appelait les bourgeois au conseil et à la prière fut enlevée de la tour Iaroslav et transportée à Moscou. La ville ne s'est jamais relevée de ce coup; elle compte aujourd'hui 20 000 âmes tout au plus. En revanche, elle est restée le sanctuaire par excellence de Saint-Georges. Avec la Mère de Dieu et la Sainte-Trinité (Troïtsa), ce légendaire chevalier, vainqueur du dragon, se partage, on le sait, la vénération de toutes les populations slaves, et sa fête, qui tombe le 26 septembre, attire annuellement plus de 300 000 visiteurs. Il était représenté sur les bannières de Moscou, et Pierre le Grand portait son image gravée sur son glaive.

Comme toutes les villes saintes de Russie, Novgorod a son acropole ou *kremlin*, dont l'enceinte rouge renferme divers édifices, des palais, des églises, entre autres cette fameuse cathédrale Sainte-Sophie avec ses dômes dorés et son célèbre beffroi où jadis, en cas de péril, les habitants apportaient tout ce qu'ils avaient de précieux. L'étranger peut visiter cette retraite inviolable à laquelle on arrive par toute une série de passages obscurs, défendus par douze portes avec une formidable armature de verrous, de serrures et de barres de fer. En face d'elle, de l'autre côté de la Volkhov, s'étend le quartier des marchands. Tout autour de la ville, les rives ombreuses du cours d'eau paresseux qui sert d'émissaire au lac Ilmen sont couvertes de maisons de campagne et de chalets un peu semblables à ceux de la Suisse. Plus au nord s'étend une région monotone et triste de fondrières et de terrains tourbeux qui font comme une ceinture de défense à cette cité dormante et déchue.

Ce fut Kiev qui succéda à Novgorod-la-Grande comme capitale des princes

varègues. Fondée au ve siècle sur les berges abruptes du Dniepr, dans cette région légendaire de l'Ukraine illustrée par l'épopée des Cosaques Zaporogues, elle devint, sous Iaroslav le Grand (1015-1054), le Charlemagne de la Russie qui réunit un moment tous les États slaves sous son sceptre, la ville la plus riche et la plus somptueuse de l'Europe septentrionale, une seconde Byzance, ayant, elle aussi, sa basilique Sainte-Sophie et sa Porte d'Or. Ce fut par elle, nous l'avons vu, que le christianisme s'introduisit en Russie; ce fut chez elle que siégea le premier métropolite orthodoxe, saint Michel, mort au mois de juin 992.

Une chronique dit que Kiev posséda jusqu'à 400 églises. Mais au XIIe siècle,



KIEV. — La Lavra.

quand la Russie du Nord eut l'hégémonie, c'en fut fait de sa prééminence. Les Mongols et les Tatars achevèrent ensuite de ruiner ses magnifiques édifices. Mieux située que Novgorod, elle n'a point cependant, comme celle-ci, succombé définitivement sous le choc des envahisseurs. Elle est restée le port de l'Ukraine, une ville animée, avec de belles et larges rues, et qui compte encore 176000 âmes. De la colline de 100 à 130 mètres d'élévation, représentant le noyau primitif de la cité, dévalent sur les pentes, jusqu'à la rivière, des quartiers qui se continuent sur un espace de 10 kilomètres le long du Dniepr.

Le Dniepr, ancien Borysthène, est le troisième fleuve d'Europe par le volume de ses ondes. Né au sud du Valdaï, il est déjà navigable à Smolensk, et, dans son cours de 1800 kilomètres jusqu'à la mer Noire, où son embouchure se confond avec celle du Boug, il présente une largeur variant de 600 à 800 mètres, et atteignant à

10 kilomètres en temps de crue. Malheureusement, à Kiev même, il est gelé plus de trois mois par an, et il est de plus entravé, en amont même du pays des Zaporogues, par un certain nombre de cascatelles et de rapides absolument infranchissables, l'été, sur un espace de 25 milles environ.

C'est à Kiev que se trouve le premier en dignité des 500 couvents que possède la Russie, celui de Petcherski, où le moine Nestor, qui y a son tombeau, rédigea les annales qui portent son nom. 1500 cénobites résident dans ce cloître, bâti sur un promontoire où s'élève également le fameux groupe d'églises de la Lavra, le sanctuaire le plus renommé de l'Empire. Ce fut là, en effet, à l'endroit où un pont suspendu de 800 mètres de long franchit aujourd'hui le Dniepr, que les premiers néophytes russes reçurent le baptême dans les eaux du fleuve. Aussi 300 000 pèlerins visitent-ils annuellement ce monastère dans lequel se fabriquent les *icones* ou images saintes que tout bon Russe orthodoxe est tenu d'avoir en son logis, et où l'on montre, entre autres reliques, un clou de la croix du Christ, un gant de la Vierge, et le crâne ou plutôt deux crânes de l'apôtre André.

D'autres couvents aux environs, ceux d'Antoine et de Féodosie, les patrons de la ville, attirent aussi une foule de dévots. En revanche, la Lyssaya Gora est comme le Brocken du district : c'est la colline où les sorcières russes s'assemblent pour faire leur sabbat, et plus d'un paysan prétend y avoir entendu leur chant, modulé, assurent-ils, dans une langue que nulle oreille humaine ne comprend.

La troisième capitale, dans l'ordre historique, a été Moscou (Moskva). Fondée sous les Mongols, elle fut d'abord la résidence des khans, puis celle d'Ivan le Grand, le « rassembleur de la terre russe », et d'Ivan le Terrible, qui, le premier, au XVIe siècle, prit solennellement le titre de tsar, et fit commencer au delà de l'Oural l'œuvre de colonisation de la Sibérie.

« Il y a, me disait un Russe, deux villes qu'il faut absolument voir, deux villes sans pareilles au monde, également originales en leur genre : Venise et Moscou. »

Moscou, la « petite mère », comme disent les Russes, est située à 650 kilomètres de Pétersbourg par le chemin de fer, au sud du plateau de Valdaï, c'est-à-dire à la latitude d'Édimbourg et de Copenhague; le froid y est cependant beaucoup plus intense; sous l'influence des glaces du Pôle et de la Sibérie, la température moyenne y est, en hiver, inférieure à 14 degrés centigrades.

De loin, au milieu de sa plaine marécageuse, Moscou apparaît comme un fouillis de verdure d'où émergent des centaines de clochers à dôme dominés par cette acropole gigantesque et bizarre qu'on nomme le *Kremlin*. Le Kremlin — mot qui signifie proprement « enceinte de pierres » — s'élève au nord de la Moskva, dont le sillon dessine sous lui un majestueux repli où se trouve une île. A cet endroit, la largeur du fleuve, dont les berges s'affaissent en pente douce, est à peu près celle de la Seine à Paris.

L'immense citadelle, que le pèlerin russe salue en se prosternant dès qu'il l'aperçoit à l'horizon, enveloppe de son enceinte le plateau entier de la colline. C'est une vision que nul voyageur ne peut oublier. De ses murailles à créneaux



Moscou. — Vue du Kremlin.

flanqués de hautes tours surgit toute une magie architecturale que la plume est impuissante à décrire. L'étranger, ébloui, se frotte les yeux : des palais, des musées, un arsenal, des couvents, des cathédrales , dont les coupoles aux formes bulbeuses réalisent toutes les audaces de polychromie, s'entassent pêle-mêle sur le coteau sacro-saint. Mais tout cela, il faut le voir de près; il faut visiter Ouspenki Sobor (l'Assomption), un poème de décoration sans égal; l'Annonciation, surmontée de neuf coupoles dorées; Saint-Nicolas avec son campanile de 81 mètres de haut, érigé en l'an 1600 par Boris Godunof, et sa sonnerie de 22 cloches. C'est dans ce dernier édifice que se trouve l'ancien bourdon de Novgorod-la-Grande, que l'on n'agite que trois fois l'an. Et le monastère des Miracles, et celui des religieuses de l'Ascen-

sion! Et le Trésor, qui est à lui seul toute une chronique de pierre, au coloris



Moscou. — Tour du Kremlin

et aux enluminures fantastiques!

Voici également la tour d'Ivan Veliki. Elle est octogonale, à trois étages, et renfermait la célèbre cloche, dite le « tsar Kolokol », masse de métal de 21 pieds de hauteur, qui tomba, on le sait, à terre, lors de l'incendie de 1737, et repose actuellement sur un piédestal à côté de l'église. Le Terem ou Palais-Vieux du Belvédère est encore tel qu'à l'époque où les premiers tsars moscovites l'habitèrent; on y voit toujours les bahuts en chêne sculpté du moyen âge, les profondes fenêtres à ogive dans l'embrasure desquelles les dignitaires et les patriarches s'asseyaient sur des bancs de pierre, les grilles en fer forgé et les portes massives des salles et des corridors tortueux. Citons aussi le

Nouveau-Palais, le Palais Anguleux, celui des Menus-Plaisirs, le Petit-Palais. Bref, c'est une féerie dont, sans l'avoir vue, on ne peut se faire idée. Et chacun de ces édifices a son aspect et sa couleur propres : l'un est rouge, l'autre blanc, celui-ci rose, celui-là brun ou lilas.

Près du Kremlin, mais à distance respectueuse, se dresse le quartier central de Moscou, Kitaï-Gorod, la « ville du refuge » ou « du négoce ». C'est le noyau primitif



Moscou. — La grande cloche du Kremlin.

de l'agglomération. Les rues y sont assez étroites; les boutiques, les bazars, en bois, comme en Orient, s'y pressent les uns contre les autres. Là aussi s'élèvent les établissements scientifiques, l'Université, le Musée, la Bourse. Sur la place Rouge se montre un édifice singulier entre tous, Vassili Blajennyi, la cathédrale de la Protection de la Sainte-Trinité, construite par Ivan le Terrible. Qu'on se figure 19 églises enchevêtrées et juxtaposées en un seul bloc, une vraie gageure architecturale, avec tout un monde de frises, de cannelures, de chapiteaux, de colonnes, d'arcatures, d'une exécution aussi bizarre que naïve. On y pénètre par un lacis inextricable d'escaliers, de corridors, de galeries méandriques. N'oublions pas, bien qu'on ne puisse tout citer, la porte Nikolsky, avec sa tour octogonale terminée par une flèche



Moscou. — Porte Nikolsky.

bleue, et certains coins épiques du quartier, tels que le vieux Marché aux habits qu'une de nos gravures représente.

Autour de Kitaï-Gorod s'étend la « ville blanche », Béliy-Gorod, prolongée sur la rive gauche de la Moskva par un demi-cercle de boulevards-promenades que continue encore au delà le quartier des ouvriers et des pauvres, la « ville de terre », comme on dit. Plus loin, quand on croit que l'agglomération urbaine est finie, apparaissent de nouveaux boulevards, des faubourgs industriels désignés d'après la catégorie d'artisans qui y habitent, puis des filatures, des tanneries, des distilleries aux cheminées fumantes, et, le long des routes, des auberges, des débits, des guinguettes, avec des fourrés touffus, restes des anciennes forêts du pays : tels ceux du château de Petrovsky et le parc des Fauconniers.

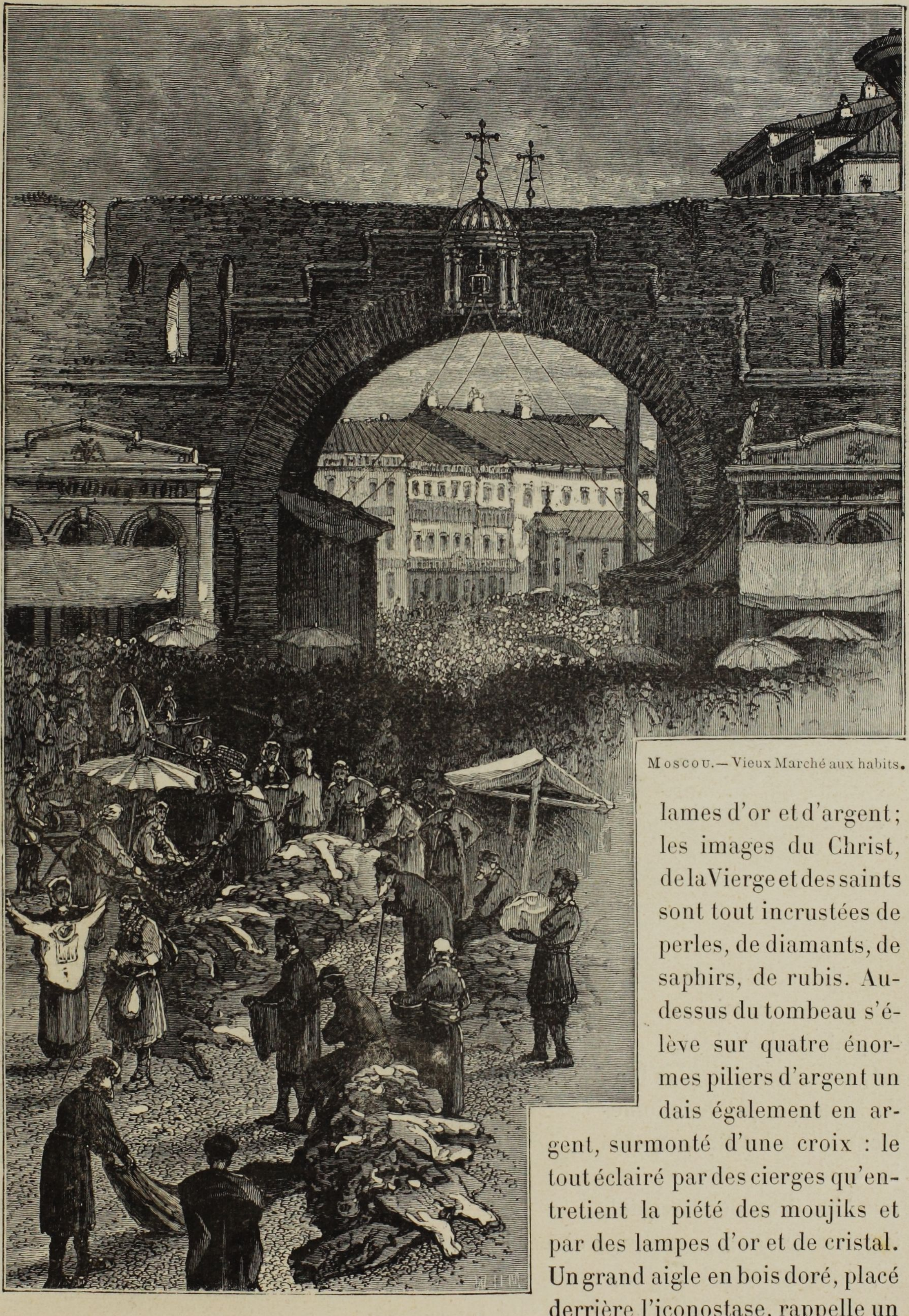
La ville, aussi vaste que Paris, est loin cependant de constituer un tout bien compact. De nombreux espaces vagues, des champs même, des morceaux de bois et de buissons s'intercalent entre les divers quartiers. A chaque pas, la perspective change; d'un lacis de ruelles aux maisons noires on débouche tout à coup sur une artère aux constructions fastueuses et aux magasins élégants. C'est que Moscou, au lieu de surgir d'une sorte de coup de baguette comme Saint-Pétersbourg, s'est formée au contraire très lentement, de la juxtaposition successive de villages ou de camps tatars autour de résidences et de parcs seigneuriaux. C'est une cité faite de pièces et de morceaux, et dont les parties, posées au hasard, n'ont pas même songé à se rejoindre.

La Russie, nous le savons, est par excellence le pays des couvents. Outre ceux que nous avons déjà cités au passage, il y a, dans le gouvernement d'Orel, le célèbre monastère des Rivages-Blancs; dans celui de Kalouga, les cellules d'Optime, groupées autour d'une église où l'on vénère la « vierge aux trois mains »; dans une île perdue, au nord du lac Ladoga, il y a le couvent de Valaam; mais le plus beau et le plus renommé est encore celui de Troïtsa (ou de la Trinité), sis à quelques lieues au nord de Moscou, sur la pente d'un plateau. Il n'en existe pas de plus riche au monde; il a possédé un moment jusqu'à 106000 serfs mâles. Un chemin de fer y conduit à travers la forêt où, d'après la légende, saint Serge, le fondateur, apprivoisa un ours d'un signe de croix et fit de l'animal en fourrure son premier sujet.

La Porte Sainte donne accès dans ce cloître splendide, entouré d'une enceinte de plus d'un demi-kilomètre de circonférence, flanquée de 9 tours, avec barbacanes, créneaux et mâchicoulis. Chaque tour, haute de 8 à 12 mètres, a son nom : il y a la tour du Vendredi, la Belle-Tour, à toit rouge, celle des Eaux, celle des Caves, du Guichet, des Orgues, des Sonneurs, etc. Pénétrez dans le sanctuaire : 14 églises s'y présentent à vous. C'est dans l'église de la Trinité que se trouve la dépouille mortuaire de saint Serge, le saint le plus populaire de la Russie, celui qui bénit la bannière de Dmitri quand il partit pour combattre les hordes tatares campées sur le Don, et qu'on invoque dans toutes les graves occurrences. Le corps, placé dans un cercueil d'argent massif, reste exposé aux regards et au toucher des fidèles.

Il n'est guère de tsars qui ne soient allés en pèlerinage à la Troïtsa. L'église

elle-même est une merveille avec sa décoration de fresques et d'*icones* couvertes de



Moscou. — Vieux Marché aux habits.

lames d'or et d'argent; les images du Christ, de la Vierge et des saints sont tout incrustées de perles, de diamants, de saphirs, de rubis. Au-dessus du tombeau s'élève sur quatre énormes piliers d'argent un dais également en argent, surmonté d'une croix : le tout éclairé par des cierges qu'entretient la piété des moujiks et par des lampes d'or et de cristal. Un grand aigle en bois doré, placé derrière l'iconostase, rappelle un événement historique. C'est à cette place même qu'une fillette de 11 ans, Nathalie

Narichkine, sauva, en lui faisant un rempart de son corps, le tsar Pierre Ier que les Strélitz révoltés avaient poursuivi jusqu'au pied de l'image de saint Serge.

Un bâtiment à part derrière l'église renferme le Trésor, où l'on peut voir, à côté des modestes sandales de cuir et de la chasuble en simple cotonnade du saint vénéré, des vêtements sacerdotaux étincelant de diamants et de perles, des mitres, des coupes, des aiguières de prix, des évangiles byzantins et slavons. A la porte du couvent, on a érigé un vaste hôtel pour les pèlerins.



Moscou. — Gardien du Kremlin.

Gagnons à présent les rives de la Volga. Ce fleuve, qui prend sa source au plateau de Valdaï, est, on le sait, le plus long de l'Europe (3 800 kilomètres). Pour les Russes, c'est la « rivière mère », *matouchka*. Devenu navigable à partir de Tver, il se dirige d'abord à l'est vers Nijni-Novgorod et Kazan, après avoir reçu en chemin, à droite, l'Oka, qui a 1300 mètres de large, et, à gauche, la Moskva ; puis, à Kazan, il

tourne au sud, et, bientôt grossie de l'énorme Kama (800 à 4 000 mètres de largeur), il atteint Astrakan et la mer Caspienne.

Ce cours d'eau gigantesque, qui est gelé 152 jours par an à Kazan, et 96 à Astrakhan même, est un des plus poissonneux du monde. Il n'est pas rare que d'un coup de filet on y prenne 100 000 harengs à la fois. En mai, les aloses voyageuses le remontent; en novembre et en décembre, les bancs de saumons y affluent à leur tour, et, chaque année, à son embouchure, on y capture 45 000 esturgeons, poisson précieux entre tous pour les Russes, car, avec ses œufs, on fait le *caviar*, avec ses vessies de la colle, avec son nerf dorsal des pâtés en renom là-bas. Aussi plus de 20 000 bateaux sillonnent-ils la Volga.

Qui n'a entendu parler des vastes pêcheries qui sont installées non loin d'Astrakhan? De bâtiments établis en pilotis sur la berge, des escaliers descendent jusqu'à l'eau. Le fleuve une fois barré, sauf un passage pour les barques, les engins ont



RUSSIE. — Barques de la Volga.

vite fait leur œuvre. L'hiver même n'arrête pas ce trafic; l'exploitant connaît les endroits où le poisson se réfugie à l'approche du froid, et, en janvier, quand les eaux sont complètement prises, la chasse aquatique recommence en traîneau. Il suffit alors de pratiquer dans la glace des trous de 2 ou 3 mètres de profondeur, et d'y plonger des perches munies de crochets aigus pour enferrer à coup sûr la proie, qu'on attire frétillante sur la rive.

La première grande ville des bords de la Volga, c'est Nijni-Novgorod (Novgorod-la-Basse). Bâtie sur une éminence, au confluent de l'Oka, elle a, elle aussi, son Kremlin, et sa situation au centre d'un vaste bassin fluvial fait d'elle un *emporium* naturel. Sa foire de juillet attire plus de 150 000 visiteurs. Ce rendez-vous mercantile eut lieu d'abord à Kazan, qui, en 1554, était encore une cité tatare; à cette date, Vassili le transféra dans la localité russe de Macarief, sise plus en amont, sur la rive gauche de la Volga; puis, en 1816, pour le rapprocher encore du centre de l'Empire, on décida qu'il se tiendrait à Nijni. Pour Macarief, ce fut le coup de mort; la ville aujourd'hui est déserte; il ne lui reste que son fameux couvent de

Saint-Macaire, le saint dont la châsse continue de présider obligatoirement à l'ouverture de la grande foire voisine.

Le quartier forain occupe sur la rive gauche de l'Oka une région basse d'où partent des voies montant à l'assaut de la colline urbaine. Il constitue une véritable ville, composée de 3 000 boutiques rangées à la file, au-dessus desquelles sont des chambres à la disposition de l'étranger. Toutes ces maisonnettes ont des toits de



RUSSIE. — Rives de la Volga.

zinc en avance, qui sont soutenus par des piliers de fonte et forment ainsi une galerie couverte se prolongeant sans interruption. Au centre de ce gigantesque caravansérail, aux rues coupées à angle droit, et traversées en outre de canaux, s'élève la « principale maison », un bazar de 1 700 mètres de long sur 1 000 de large, en face duquel règne un boulevard de trois allées d'arbres. C'est le lieu spécialement affecté au commerce des pierres précieuses. Les diverses espèces de denrées sont d'ailleurs groupées d'après leur nature, suivant l'usage oriental qu'ont imité nos expositions d'Occident : ici, les produits de la Sibérie; là, les thés de Chine; ailleurs, les pelleteries, les vins, les cuirs, les images de piété, les tissus

d'Asie. Les fers bruts et ouvrés, ainsi que les céréales, sont concentrés dans une île de l'Oka, à laquelle mène un pont de bateaux de 1 400 mètres de longueur, qu'on démonte l'hiver.

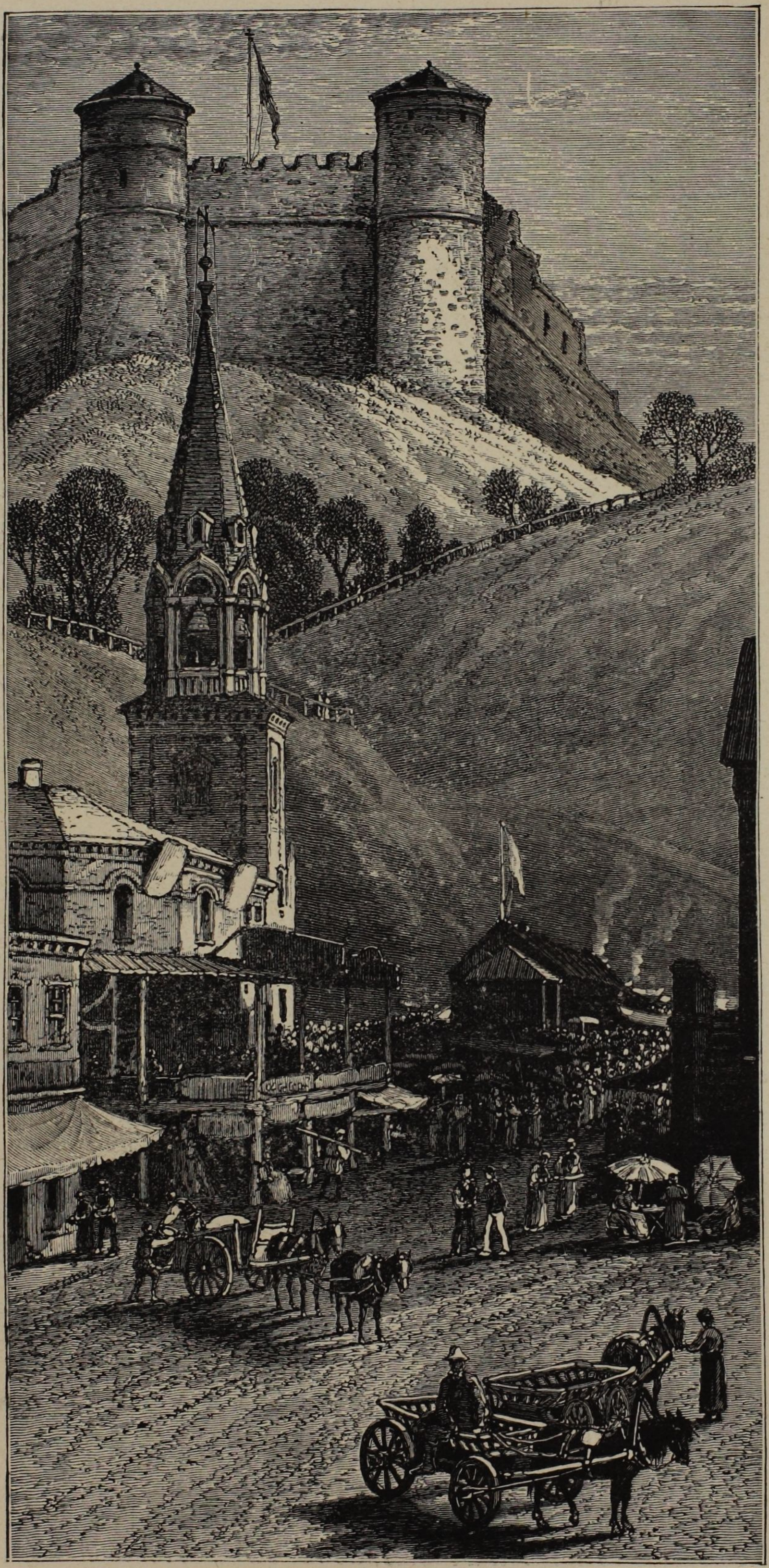
Une cathédrale orthodoxe, une église arménienne, une mosquée tatare se



Nijni-Novgorod. — La Volga.

dressent aussi dans ce centre temporaire de trafic où grouille, un mois durant, une foule bariolée et indescriptible offrant des échantillons de tous les peuples et de toutes les races. Bref, rien en Europe ne nous peut donner une idée de cette foire de Nijni-Novgorod. Les célèbres *Jahrmarkte* d'Allemagne ne sont, à côté d'elle, que des marchés d'un genre assez restreint où dominent, avec les livres, les vêtements, les jouets, les gâteaux, les bonbons, les pipes, les toques tyroliennes. Les autres foires russes ont également un caractère tout particulier : ici elles se composent de représentations dramatiques, analogues à nos anciens mystères, avec exhibition d'idoles, de reliques, et force étalage de comestibles; là elles consistent presque exclusivement en des bals, bals de

paysans, où se déploie Dieu sait quelle chorégraphie licencieuse, bals de la noblesse où chacun lutte d'apparat et de faste dans le train et dans le costume. Seule la foire de Nijni représente toutes les parties du négoce.



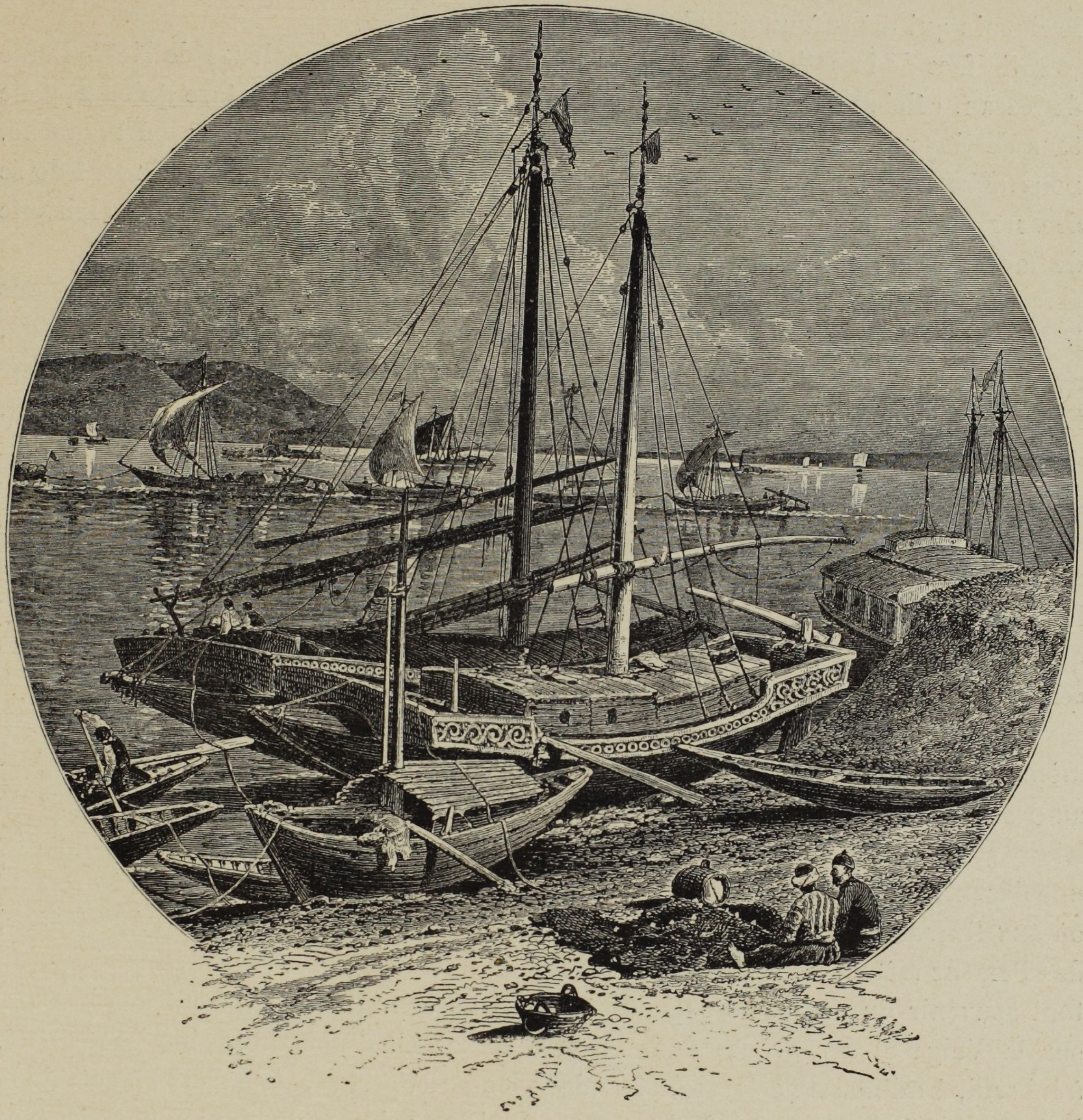
NIJNI-NOVGOROD. — Le rempart du Kremlin.

La Volga, a-t-on dit, est « le fleuve qui sépare le monde mahométan du monde chrétien ». Au port de Kazan, en effet, on ne sait déjà plus si l'on est en Europe ou en Asie. Sur la carte, la frontière est marquée à 30 lieues plus à l'est, le long de la ligne de l'Oural; mais elle se trouve, en réalité, à Kazan, cet ex-siège d'un khanat tatar, où l'église et la mosquée montent côte à côte dans les airs.

Kazan est une cité antique et superbe que la Volga n'arrose guère, il est vrai, qu'à l'époque des crues. Le fleuve, démesurément grossi, s'étend alors jusqu'au pied de l'éminence à la crête dentelée où s'élève la ville. A l'étiage, au contraire, sa nappe en est à plus de 5 kilomètres. Le noyau primitif et sacro-saint de l'agglomération, c'est la montagne qui porte le Kremlin, château fort armé de canons et entouré d'une enceinte de

murailles, avec une couronne de tours, de clochetons, de coupoles. La rue principale longe le faîte de l'escarpement, et ses maisons se groupent sur les pentes de la citadelle.

A la base de la colline s'étend un long bassin sombre, épanchement de la



ENVIRONS DE KAZAN. — Sur la Volga.

Volga : c'est le lac Kaban. Là se trouve le quartier de l'industrie et du commerce, la région tatare peuplée de fils de l'Islam, descendants des guerriers de la Horde d'Or, qui se dédommagent de ne pouvoir plus batailler et piller en trafiquant et en s'enrichissant. Comme jadis, ils pratiquent la polygamie; mais leurs femmes, au lieu de se voiler, se bornent à ramener un tantinet sur leur figure les pans du châle dont elles s'enveloppent quand elles sortent. Dans le seul gouvernement de Kazan, on compte, paraît-il, 150 000 Tatars, occupés d'agriculture ou de commerce. Ajoutons à cet élément des Finnois, des Tchérémisses, des Tchouvaches, fort peu

pénétrés encore par l'influence slave, et l'on verra que, véritablement, on est ici aux confins de la Russie d'Europe. Les habitations aux façades peintes du quartier asiatique, les costumes essentiellement orientaux, les mosquées aux graves minarets, tout indique que ces rivages de la Volga inférieure, que ces quais de Kazan, fourmillant de portefaix, de mendiants à l'accoutrement et au galbe bizarre, sont le chemin qui mène à un monde nouveau.

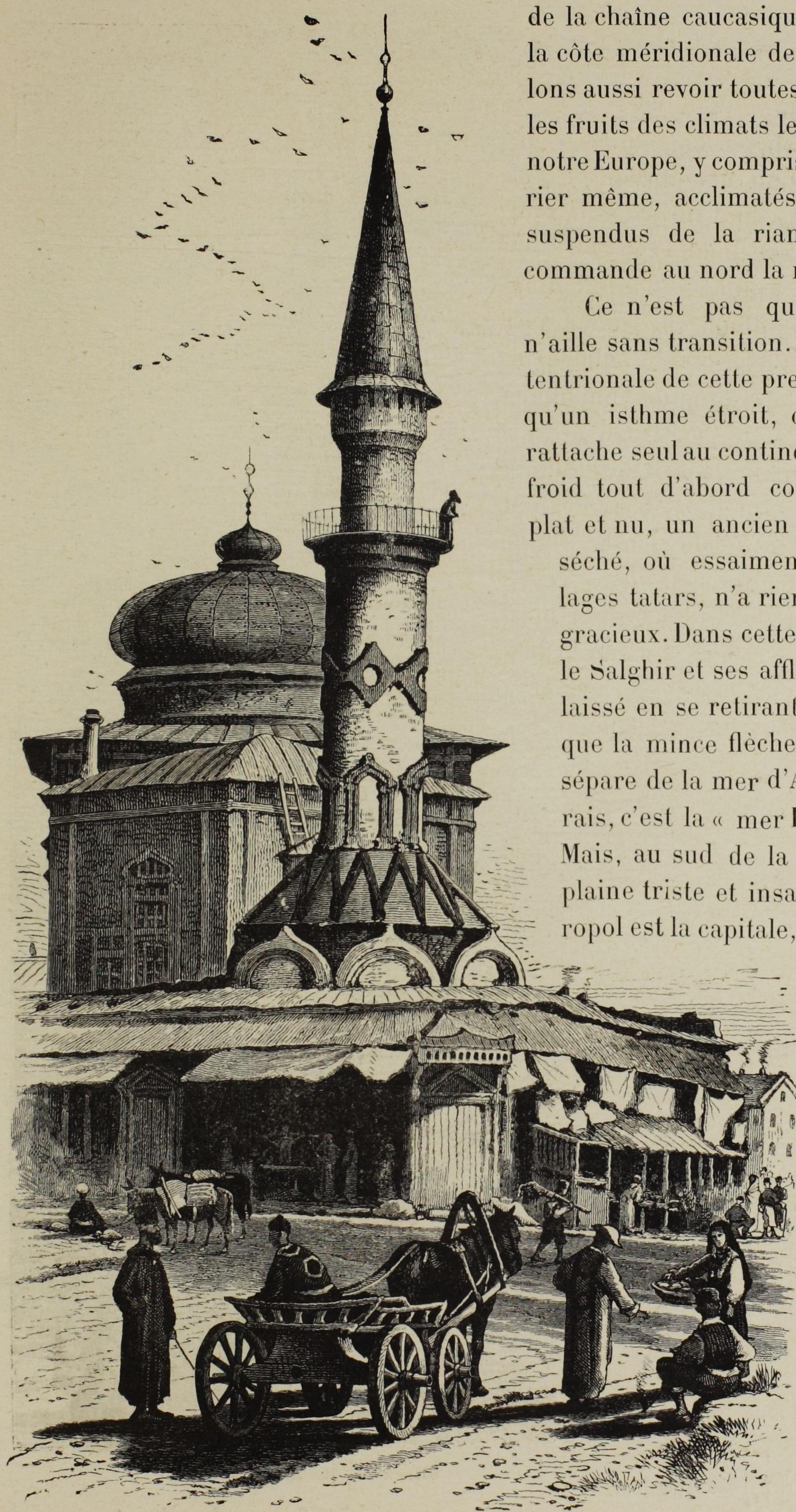
En face de la cathédrale, où l'on conserve l'image miraculeuse de Notre-Dame de Kazan, célèbre dans toute la Russie, s'élève la vieille porte tatare qu'on appelle tour de Soyonbeka. Nous regrettons de ne pouvoir la reproduire; en revanche, nous offrons au lecteur l'image d'une de ces mosquées tatares qui continuent de se dresser, en compagnie d'églises orthodoxes et grecques, sur la plaine, toute luisante de flaques d'eau, où Ivan IV le Terrible fit jadis ruisseler tant de sang.

Si nous suivions l'immense sillon de la Volga jusqu'à son embouchure dans la mer Caspienne, nous atteindrions Astrakan, « l'étoile du désert ». Au moyen âge, avant la fermeture des Dardanelles par les Turcs et la découverte du Cap de Bonne-Espérance, cette capitale d'un royaume tatar, dont Smyrne a ruiné le commerce, était le grand entrepôt des denrées de l'extrême Orient. Aujourd'hui la ville « aux mille coupoles » n'est plus qu'un simple chef-lieu de province peuplé de 40 000 âmes environ. Grâce à la Caspienne, qui relie son port à la Perse et au Turkestan, elle n'a pas cependant perdu toute animation; au printemps, de nombreuses caravanes lui apportent de l'Est et de la Sibérie orientale d'assez grosses quantités de denrées qu'on achemine par la Volga dans les districts russes intérieurs; mais ce n'est plus cette royauté du négoce dont elle s'enorgueillissait autrefois.

L'ancien khanat d'Astrakan, conquis en 1554 par Ivan IV, est un pays extrêmement chaud en été, bien que, l'hiver, le thermomètre y fléchisse jusqu'à 30 degrés au-dessous de zéro. Non seulement la vigne s'y cultive, mais encore les fruits du Midi y arrivent, en quelques semaines, à maturité. L'élevage des chevaux constitue une des principales ressources de cette région tout orientale d'aspect et de mœurs où aux Russes se mêlent des Kalmouks bouddhistes, des Tatars, des Arméniens, des Persans même. Les princes kalmouks, si puissants jadis, semblent avoir perdu tout souvenir du passé. Ils exploitent le sol, ils commercent, ils ont des bateaux sur la Volga et des grades dans l'armée russe. L'hetman de la horde possède, à lui seul, 1 million d'hectares de terrain, avec un superbe palais dans une île de la Volga; 60 000 chevaux, 6 000 chameaux, 2 millions de moutons, ajoutent d'autant aux comptes de ses registres. Avec cela, un khan mongol peut se consoler, semble-t-il, de ne plus chevaucher par les plaines sarmates, en quête de razzias et de butin, comme au bel âge de la libre invasion, et contempler aussi sans trop de regret les murs ruineux et les tours lézardées de l'ex-reine des landes limitrophes d'Europe et d'Asie.

Quelques pas encore vers le sud, par delà l'embouchure du Don, et, des âpres steppes que nous venons de parcourir, nous revoici presque aux pays du soleil. La Russie, en effet, de ce côté, descend à la latitude de Pau et de Gênes. Et, du même

coup, nous allons retrouver des montagnes : c'est la haute muraille, prolongement de la chaîne caucasique qui s'avance sur la côte méridionale de Crimée; nous allons aussi revoir toutes les cultures, tous les fruits des climats les plus favorisés de notre Europe, y compris l'olivier et le mûrier même, acclimatés dans les jardins suspendus de la riante péninsule qui commande au nord la mer Noire.

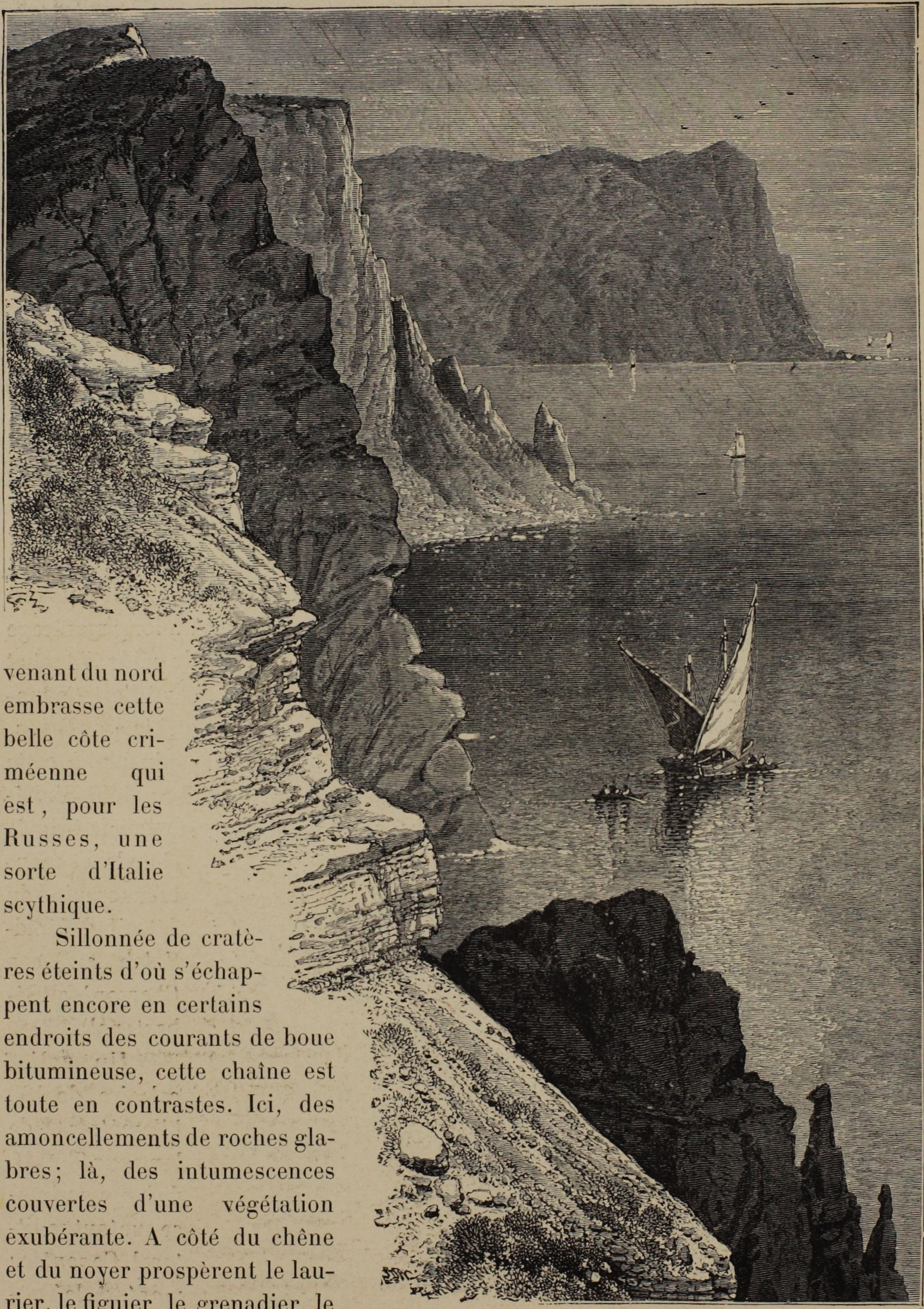


KAZAN. — Mosquée tatare.

Ce n'est pas que le changement n'aille sans transition. Dans la partie septentrionale de cette presqu'île singulière, qu'un isthme étroit, celui de Pérécop, rattache seul au continent russe, le steppe froid tout d'abord continue. Là, le sol plat et nu, un ancien fond de mer desséché, où essaiment çà et là des villages tatars, n'a rien d'attrayant et de gracieux. Dans cette région qu'arrosent le Salghir et ses affluents, les flots ont laissé en se retirant un long marécage que la mince flèche de sable d'Arabat sépare de la mer d'Azov à l'est. Ce marais, c'est la « mer Putride » ou Sivas. Mais, au sud de la péninsule, à cette plaine triste et insalubre, dont Simféropol est la capitale, succède la Crimée chaude et montueuse, qui va du détroit d'Yénid-Kaleh au cap Chersonèse (Sébastopol).

Un relief calcaire, de 180 kilomètres de long sur 9 ou 10 de large, se dresse sur tout ce littoral. Ce sont les monts de la Tauride; le sommet culminant en est

le Tchatyr-Dagh ou Mont de la Tente (1 580 mètres), du haut duquel le voyageur



CRIMÉE. — Rochers de la côte.

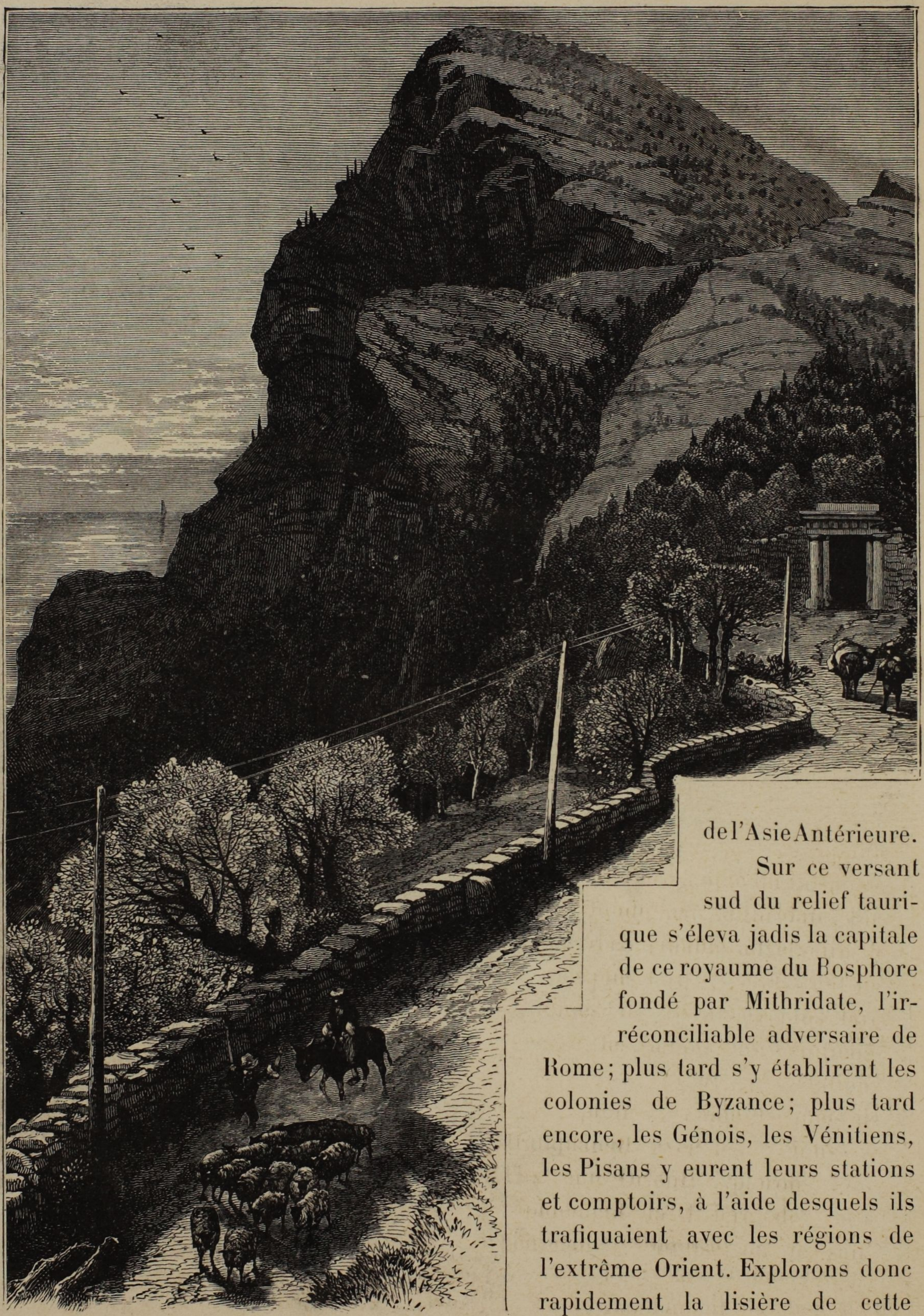
venant du nord embrasse cette belle côte criméenne qui est, pour les Russes, une sorte d'Italie scythique.

Sillonnée de cratères éteints d'où s'échappent encore en certains endroits des courants de boue bitumineuse, cette chaîne est toute en contrastes. Ici, des amoncellements de roches glabres; là, des intumescences couvertes d'une végétation exubérante. A côté du chêne et du noyer prospèrent le laurier, le figuier, le grenadier, le micocoulier; le cep domestique et le cep sauvage s'enlacent aux arbres et aux arbustes. Bref, pour le climat comme



Crimée. — Mont Saint-Pierre.

pour le ciel et la flore, on se croirait déjà par delà l'antique Pont-Euxin, aux rivages



CRIMÉE. — La porte Baïdar.

de l'Asie Antérieure. Sur ce versant sud du relief taurique s'éleva jadis la capitale de ce royaume du Bosphore fondé par Mithridate, l'irréconciliable adversaire de Rome ; plus tard s'y établirent les colonies de Byzance ; plus tard encore, les Génois, les Vénitiens, les Pisans y eurent leurs stations et comptoirs, à l'aide desquels ils trafiquaient avec les régions de l'extrême Orient. Explorons donc rapidement la lisière de cette péninsule, conquise, on le sait, par Catherine II, et qu'habitent surtout des Tatars.

La mer d'Azov, d'où nous sortons de ce pas, semble se combler d'une année à l'autre; les gros vaisseaux ont déjà du mal à aller chercher le blé jusqu'à Taganrog, havre qui domine à sa partie nord le golfe de 130 kilomètres de long où débouche le Don (ancien Tanaïs). Passé la ville de Kertch, au-dessus de laquelle un temple grec marque l'endroit de la montagne où le roi de Pont précité se fit tuer par un soldat gaulois pour ne point tomber vivant aux mains des Romains, nous disons adieu définitivement aux collines pelées et incultes, aux plaines monotones et

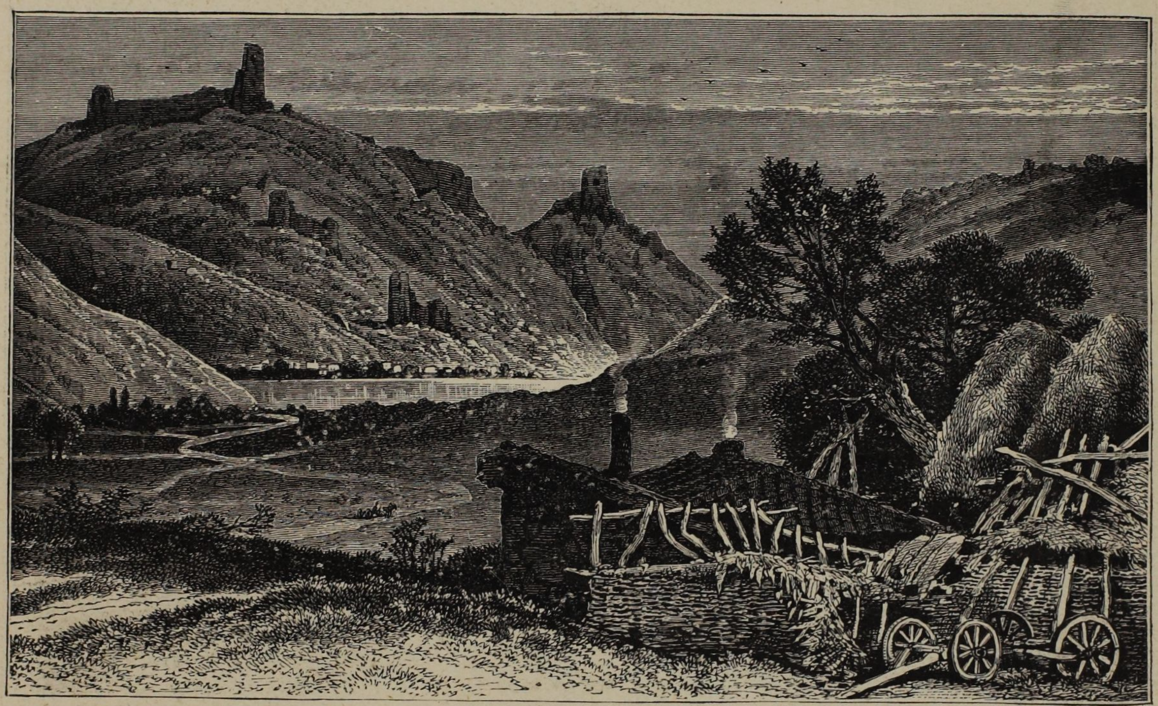


CRIMÉE. — Baie de Sébastopol.

arides. L'ex-Théodosie, qui fut jadis une des cités les plus florissantes de l'Orient, et qui, ensuite, sous le nom de Kaffa, une colonie des Génois, devint comme un « petit Stamboul » peuplé de 100 000 âmes et décoré de cent églises ou mosquées, a disparu également derrière nous sur l'isthme qui joint la péninsule de Kertch à la Crimée. Voici la côte escarpée et fertile qui court parallèlement aux grandes montagnes situées en arrière; voici la fameuse « corniche » de Scythie, tant vantée déjà des Anciens.

Que de châteaux, que de villas, que de fermes de grands seigneurs russes s'y échelonnent, à partir du vallon d'Aloutcha, le plus chaud peut-être de toute la région, grâce à sa ceinture de roches volcaniques. La montagne qui domine ce district couvert de résidences presque toutes célèbres (Livadia, Castropoulo, Nikita), c'est l'Aï-

Petri ou mont Saint-Pierre; elle a 1 400 mètres de haut. Plus délicieuse encore d'aspects et de couleurs est la classique vallée de Baïdar, l' « Arcadie taurique », la « Tempé criméenne », comme l'ont surnommée les voyageurs. Sous le profil sévère des montagnes se déroule la pittoresque coupure qu'arrosent la Tchernaïa et une quantité d'autres cours d'eau. Et partout, au milieu des vergers et des prairies, apparaissent des villages aux blanches maisonnettes. Celui de Baïdar surtout, une bourgade tatare, est plaisant à regarder. Vers l'extrémité de la vallée, la route, bordée de murs de pierre, atteint un défilé-forteresse qu'une de nos gravures représente et qu'on nomme la Porte de Baïdar. C'est le point le plus saisissant du trajet :



BALAKLAVA.

d'un côté le relief sourcilleux des rochers; de l'autre la mer Noire s'étalant à perte de vue, et toujours une végétation splendide rappelant à quelques égards celle de la Corniche du Ponant, entre Gênes et Nice.

Au tournant de la côte s'ouvre la baie au fond de laquelle la nature a creusé dans les terres l'admirable baie de Sébastopol, dont le dessin sinueux, contemplé de la colline où s'élève la ville, offre le coup d'œil le plus féerique. A la suite vient le port qui, avec son étroit goulet, fait l'effet d'une sorte de vasque ayant pour rebords des roches escarpées. Les puissants bastions de la rive nord, ruinés lors du fameux siège que l'on sait, n'ont pas été relevés, ce qui n'empêche pas les établissements militaires de la ville d'être aujourd'hui plus formidables que jamais. L'emplacement des ouvrages défensifs n'a fait que changer; c'est sur les plateaux du sud et sur les hauteurs de ce cap Chersonèse, où les Scythes avaient érigé jadis ce temple de Diane-Artémise illustré par le drame classique d'Iphigénie et d'Oreste,

que se trouve le gros des batteries et des forts. Quant aux anciennes redoutes, elles ont été transformées en promenades, en entrepôts et en magasins.

Le théâtre de l'histoire n'en est pas moins reconnaissable. A l'est de la ville, de l'autre côté de la vallée marécageuse que parcourt la Tchernaïa, voici les restes de la forteresse d'Inkerman et le rocher du même nom, exploité maintenant en carrières et sillonné d'un dédale de galeries. Dans une anse voisine, admirablement abritée et dominée par les ruines d'un fort génois, vous apercevez la charmante station de bains de mer de Balaklava : un vrai lac d'azur, où la houle du large ne pénètre pas. Plus en arrière enfin se déroule cette vallée de l'Alma que les armées alliées venant d'Eupatoria, leur point d'abordage, franchirent en 1854 pour aller investir Sébastopol.

Que cette épopée est loin de nous, à cette heure! Quelle volte-face accomplie par tous les peuples de l'Europe depuis ce grand coup d'épée dans l'eau et la guerre née de l' « entente cordiale »! Laissons donc sommeiller ces souvenirs d'une époque devenue presque légendaire, et, à la suite des bancs d'anchois et de dauphins qui pullulent dans ces parages criméens, contournons la dernière baie ouest de la péninsule pour gagner plus au nord Odessa, la cité reine de la mer Noire par ses richesses et par son commerce.

Bâtie entre les deux limans d'embouchure du Dniepr et du Dniestr, sur une terrasse de 47 mètres de haut, représentant le plateau terminal des vastes steppes dont je vous ai parlé, ce grand port, qui est en même temps la quatrième ville de l'Empire comme importance et population, ne brille certes ni par son cadre ni par son climat. D'effroyables tourbillons de poussière, soulevés par le vent de la lande, emplissent huit mois de l'année ses immenses boulevards et ses longs faubourgs aux monumentales constructions. La nudité de la zone d'alentour achève la tristesse du site; à peine si quelques jardins, créés à grands frais le long de la côte sud, égayent au passage les yeux du touriste. Pour arroser ses cultures, le paysan n'a que des mares au bord desquelles se groupent les villages. A ce signe, vous reconnaissez l'approche de ce territoire moldo-valaque que nous avons effleuré déjà au terme de notre trajet danubien. La frontière roumaine est en effet tout près de là, à Ungheni, petit village de la rive gauche du Pruth. Plus loin, de l'autre côté du Danube et de la plaine bulgare, nous rencontrerions le rempart des Balkans; mais ce haut relief ne fait plus partie de cette Europe septentrionale que nous venons de parcourir à grands pas; il appartient aux « Pays du soleil », que nous n'avons point à décrire ici.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

BELGIQUE ET HOLLANDE

GRANDE-BRETAGNE ET IRLANDE

PÉNINSULE SCANDINAVE ET DANEMARK

ALLEMAGNE

SUISSE EN DEÇA DU GOTHARD ET DU BERNINA

AUTRICHE-HONGRIE ET BAS-DANUBE

RUSSIE D'EUROPE

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 27923.